MÉDECINE PRATIQUE DE SYDENHAM,

AVEC DES NOTES;

OUVRAGE traduit en François, sur la derniere édition Angloise,

PAR feu M. A. F. JAULT, Docteur en Médecine, & Professeur au College Royal.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.
CICERO, *de naturâ Deorum.*



A PARIS,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins.

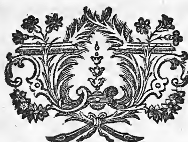
M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS AU LECTEUR.

Quelqu'utiles que ſoient les Ouvrages que l'illuſtre Sydenham nous a laiſſés ſur la Médecine, il faut toujours ſe ſouvenir de deux choſes, pour éviter l'abus qu'on en pourroit faire. La premiere, c'eſt que l'Auteur étoit Anglois, & qu'il a exercé la Médecine en Angleterre; & que par conſéquent la méthode qu'il ſuit dans le traitement des Maladies, ne ſauroit convenir en tout pour les François, dont le climat, les aliments, la maniere de vivre, & les maladies ne ſont pas, du moins entierement, les mêmes qu'en Angleterre. La ſeconde choſe, c'eſt que les remedes que l'Auteur recommande ne doivent pas être employés au haſard, ou par le premier venu, mais ſeulement par l'ordre ou le conſeil d'un Médecin ſage, auquel il appartient de décider ſur cette matiere, ſelon l'exigence des cas. Il eſt aiſé de voir que, ſans une telle précaution, les meilleurs remedes, faute d'être appliqués à propos, pourroient devenir

nuisibles, & même quelquefois pernicieux, & qu'il vaudroit beaucoup mieux n'en point prendre du tout; c'est à quoi on prie le Lecteur de bien faire attention.





AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR DES ŒUVRES DE SYDENHAM.

Si les Auteurs qui ont écrit avec distinction sur quelque matiere, méritent d'être connus par des traductions de leurs Ouvrages, on peut dire avec fondement qu'entre les Auteurs de Médecine, Sydenham le mérite d'une façon particuliere.

Les Ouvrages qu'il nous a laissés ne sont pas de ces fruits d'une imagination vive & féconde, de ces explications ingénieuses des causes qui produisent les maladies, de ces vains systêmes dont les livres de Médecine ne sont que trop remplis, & qui sont plus propres à occuper des Philosophes oisifs, qu'à instruire dans l'Art de guérir. Ce sont des observations de bien des années, & faites sur une infinité de malades avec tout le soin & l'application imaginables, par un homme d'un génie supérieur, d'une bonne foi & d'une sincérité merveilleuses, & qui joignoit à un esprit cultivé par les Sciences, cette prudence & cette sagesse qui fait le caractere d'un véritable Médecin, & sans laquelle il ne sauroit employer utilement, dans l'exercice de sa profession, les lumieres & les connoissances qui lui sont d'ailleurs si nécessaires.

Sydenham est le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil considérable d'observations. Je n'entends pas ici par le terme d'*observations* un amas de faits particuliers qui souvent ne menent à rien, quoique je ne nie pas qu'ils ne puissent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des descriptions exactes de maladies, & des méthodes curatives qui résultent d'un très grand nombre d'observations particulieres, & qui deviennent alors des regles de pratique.

On peut juger combien un Ouvrage de cette nature est propre à perfectionner la Médecine. Aussi l'exemple de

Sydenham a-t-il animé plusieurs autres Auteurs qui nous ont donné, depuis lui, d'excellentes observations.

Je sais qu'un célebre Médecin, dont on a publié depuis peu les Ouvrages posthumes, a affecté de rabaisser, & même de rendre suspectes les Observations de notre Auteur, en disant qu'il a écrit ce qu'il a vu, ou du moins ce qu'il a cru voir; mais il n'est rien qu'on ne puisse rendre suspect par une semblable réflexion.

D'ailleurs, celui qui parle de la sorte de Sydenham, ne traite pas mieux les autres Auteurs de Médecine, & il paroît les mépriser tous également. Il y a apparence que le Public équitable n'en jugera pas tout à fait de même, & qu'il leur rendra plus de justice.

Mais, dira-t-on, quelle nécessité de traduire Sydenham en François? n'est-ce pas mettre des armes entre les mains des ignorants? Objection usée, & mille fois réfutée N'a-t-on pas écrit en François, ou traduit en cette langue une infinité de livres sur des matieres encore plus délicates? L'abus qu'on peut en faire est-il une raison suffisante pour les suprimer, & peut-il contrebalancer les avantages qu'on en retire? D'un autre côté, n'abuse-t-on pas des meilleures choses? Et ne peut-on pas abuser aussi d'un livre Latin?

Quand on donne en François les ouvrages de Sydenham, c'est afin que les personnes qui n'entendent pas la langue Latine puissent en profiter, & que ceux même qui l'entendent, mais qui aiment encore mieux ce qui est écrit dans leur langue naturelle, lisent plus volontiers des écrits si instructifs & si utiles.

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi, je prétende que Sydenham soit exempt de fautes; on lui en a reproché plusieurs. Les uns ont trouvé, par exemple, qu'il ne saignoit pas assez dans la pleurésie; les autres, que la quantité de quinquina qu'il prescrivoit dans les fievres quartes étoit insuffisante. Ceux-ci l'ont blâmé de ce qu'il interdisoit les lavements dans certaines fievres, de peur d'empêcher la coction légitime de l'humeur morbifique; ceux-là ont condamné le grand usage qu'il faisoit de l'opium : d'autres ont cru qu'il employoit trop de rafraîchissants dans le traitement de la petite vérole confluente, &c.

Mais quand Sydenham ne se seroit trompé en rien, il n'en faudroit pas conclure qu'on dût le suivre en tout. Il faudroit pour cela rencontrer précisément les mêmes maladies, les mêmes tempéraments, & ainsi de tout le

reste. D'ailleurs, ce qui convient dans un pays, ne convient pas dans un autre, où il se trouve de grandes différences par rapport aux aliments, à la maniere de vivre, aux tempéraments, à l'air, aux maladies, à la vertu & à l'effet des remedes, & à plusieurs autres circonstances qui demandent une grande attention de la part du Médecin, & qui l'oblige de se régler sur ce qui est plus convenable au pays où il exerce son art, & non pas précisément sur ce qu'ont pratiqué en d'autres climats d'illustres Médecins.

A la vérité, ils doivent lui servir de guides; mais il ne doit pas les suivre aveuglément : il doit profiter de leurs lumieres, mais non pas s'y abandonner entierement.

Je demanderois volontiers à ceux qui craindroient qu'on abusât des Œuvres de Sydenham traduites en François, s'ils n'appréhenderoient pas la même chose pour celles d'Hippocrate, de Galien, & de tous les autres Auteurs de Médecine, tant anciens que modernes. Il s'ensuivroit de là qu'on n'en devroit traduire aucun, & même qu'on ne devroit rien écrire sur la Médecine en langue vulgaire. Idée absurde & extravagante qui ne peut partir que d'un esprit aveuglé par des préjugés ridicules, ou sottement jaloux de sa prétendue science.

Pourquoi donc les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes ont-ils écrit sur la Médecine chacun dans leur langue naturelle? Pourquoi un grand nombre de Médecins de nos jours publient-ils chacun dans la langue de leur pays les mysteres de l'art? Plût à Dieu que tout le monde fût un peu instruit dans la Médecine! Les Médecins pratiqueroient avec plus d'agrément & de succès. On en sent assez les raisons, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a dans Sydenham quantité de formules qui peuvent devenir nuisibles par le mauvais usage qu'il est aisé d'en faire. J'ai déja répondu à cette objection; & j'ajoute que, si elle avoit ici quelque force, elle en auroit encore bien davantage contre une infinité d'autres ouvrages de Médecine qui sont beaucoup plus chargés de formules, proposées souvent au hasard, ou avec peu de choix & de jugement; au lieu qu'ici elles sont le produit de l'expérience, & remplissent les indications naturelles que fournissent les maladies.

C'est au Médecin à se servir plus ou moins de ces formules, à diminuer ou à augmenter les doses des remedes,

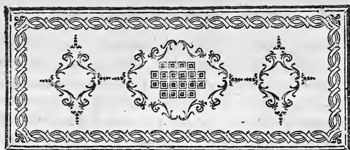
ſuivant que les différents cas l'exigent, & que la prudence le demande.

On avoit d'abord réſolu de ne point ajouter de notes à la traduction, ſe contentant de préſenter le texte d'une maniere claire & fidele, & laiſſant à chacun la liberté d'en porter le jugement qu'il lui plairoit. On conſidéroit que des notes ſur un pareil ouvrage, pour avoir toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre, ne demandoient rien moins qu'un Praticien conſommé, & qu'elles ne ſeroient pas moins ſujettes à la cenſure que le texte même. Cependant on s'eſt enſuite déterminé à en ajouter, dans l'eſpérance que telles qu'on les donne, elles ne ſeront pas tout-à-fait inutiles; & on eſt bien aiſe d'avertir ici qu'elles ſont preſque toutes priſes du Traducteur Anglois des œuvres de notre Auteur, qui les a lui-même tirées la plupart des meilleurs Ecrivains de différentes nations.

Au reſte, quand je parle d'une traduction fidelle, on comprend bien que cette fidélité conſiſte uniquement à rendre d'une maniere exacte le ſens de l'Auteur. Je dis cela afin qu'on ne ſoit pas ſurpris de ce que j'ai reſſerré & abrégé certains endroits que je n'ai pas cru pouvoir rendre avec grace en François dans la même étendue qu'ils ont en Latin; de ce que j'en ai retranché quelques-uns qui n'ajoutoient rien au ſens; & de ce que j'ai fait de légeres tranſpoſitions dans quelques autres. Ces petites licences doivent être plus que permiſes dans un ouvrage de cette nature.

Je ne me ſuis pas moins attaché à la clarté du ſtyle, qu'à la fidélité de la traduction; & j'eſpere qu'on me ſaura quelque gré d'avoir facilité, par ce moyen, l'intelligence d'un Auteur qui n'eſt pas toujours fort aiſé à entendre, & dont le ſtyle, quelquefois un peu trop diffus, embarraſſe les Lecteurs qui n'y ſont pas accoutumés.





A MONSIEUR,

JEAN MAPLETOFT,

Docteur en Médecine, Professeur dans le College de Gresham à Londres, & Membre de la Société Royale.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous rendre compte ici de deux choses : premierement, des raisons qui m'engagent à publier ce Traité ; secondement, des motifs qui me déterminent à vous le dédier.

Quant au premier article, il y a maintenant trente ans que, venant à Londres, dans le dessein de retourner une seconde fois à Oxfort, où les malheurs de la premiere guerre civile m'empêchoient depuis quelques années de me rendre, je rencontrai heureusement le célebre Médecin M. Thomas

Coxe, dans le temps qu'il avoit soin de mon frere qui étoit alors malade. Cet habile homme qui pratiquoit la Médecine avec une réputation extraordinaire, & qui joignoit une grande probité avec beaucoup de politesse, me demanda agréablement à quoi je me destinois, puisque j'allois reprendre mes études, & que j'étois en âge de me déterminer. Comme il me vit indécis, il m'exhorta à prendre le parti de la Médecine. Et, quoique je n'eusse jamais eu la moindre pensée d'embrasser cette profession, ses exhortations firent tant d'impression sur mon esprit, que je m'y déterminai entierement. C'est pourquoi, si mon Ouvrage est jamais de quelque utilité au Public, on en aura l'obligation à ce Grand Homme, dont les conseils m'ont engagé dans l'étude de la Médecine.

Après avoir étudié cet Art durant quelques années dans l'Université, je revins à Londres, où je commençai à pratiquer. Et, comme je m'y appliquois avec tout le soin & l'attention possible, je reconnus bientôt que le meilleur moyen d'apprendre la Médecine, étoit l'exercice & l'usage; & que, suivant toute apparence, le Médecin qui étudie avec le plus de soin & d'application les phénomenes des maladies, devoit être necessairement le plus capable de connoître les véritables indications curatives.

Voilà la méthode à laquelle je me livrai entierement, bien persuadé que, si je suivois la Nature, quand même je marcherois dans des routes inconnues jusqu'alors, & abandonnées, je ne m'écarterois jamais en rien du droit chemin. Me gouvernant donc par cette regle, je m'appliquai à observer exactement les fievres; & après m'être donné, pendant quelques années, bien des peines,

des fatigues & des inquiétudes, je découvris enfin une méthode pour les guérir, & je la publiai, il y a déja long-temps, à la priere de mes amis.

Depuis ce temps-là, ayant observé de nouvelles especes de fievres qui m'étoient inconnues auparavant, & qui se succédoient continuellement les unes aux autres, je résolus de joindre ensemble, avec le plus de soin qu'il me seroit possible, tout ce qui regardoit cette matiere, ou qui en dépendoit, afin de réparer la petitesse de mon premier Ouvrage par une Histoire plus exacte & plus complette de ces maladies.

Lorsque je méditois ce dessein, & que j'étois entierement occupé à chercher une Méthode propre à guérir toutes sortes de fievres, eu égard aux divers changements que la Nature y opere, & aux divers remedes qu'il faut employer, je reconnus bientôt qu'au lieu de la reconnoissance que j'avois sujet d'attendre, je n'essuierois que des reproches; & que les uns m'accuseroient de ne suivre d'autre regle que mes propres imaginations, & les autres de n'en suivre absolument aucune.

J'aurois souhaité ne donner au Public mes observations qu'après les avoir encore augmentées & confirmées par l'expérience de quelques années; mais, fatigué à l'excès par les insultes & les railleries de ces hommes insolents dont la malignité n'épargne personne, j'ai cru devoir condescendre à la volonté de mes amis, au nombre desquels je me fais toujours honneur de mettre l'illustre Docteur Gautier Needham, également habile dans la Médecine & dans les Belles-Lettres. Dans cette vue, j'ai entrepris ma propre défense, en publiant des Observations qui, à ce que j'espere, mettront tous les honnêtes gens de mon côté.

Quant aux autres, je ne m'attends pas d'en être épargné, mais aussi je ne m'en embarrasse nullement. C'est pourquoi, s'il se rencontre de ces gens, que leur humeur satyrique porte à se déchaîner avec fureur contre moi sans examiner si ce que je dis est vrai ou non; qui blament aussitôt tout ce qu'un autre qu'eux avance de nouveau, ou ce qu'ils n'ont pas encore entendu; j'espere que je les supporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure; je me contenterai de leur répondre ce que Titus-Tacitus répondit autrefois à Métellus qui l'insultoit : Vous pouvez m'attaquer librement, lui disoit-il, parceque je ne répondrai pas à vos insultes : vous avez appris à outrager les gens; & moi, à qui la conscience ne reproche rien, j'ai appris à mépriser les outrages : si vous êtes maître de dire tout ce qui vous vient à la bouche; je suis maître de vous entendre sans m'en offenser. Réponse vraiment digne d'un Chrétien. Voilà les raisons qui m'ont engagé à publier cet Ouvrage.

Celles qui m'ont porté à vous le dédier, MONSIEUR, *sont, d'un côté, notre amitié mutuelle; & de l'autre, la situation où vous êtes de pouvoir juger, mieux que personne, du prix de mes observations, ayant vu vous-même de vos propres yeux, depuis sept ans, plusieurs des principales choses qu'elles contiennent. Votre parfaite probité, que tout le monde connoît si bien, ne vous permet pas de vouloir induire les autres en erreur par de faux exposés, sur-tout quand il s'agit de la vie des hommes. D'un autre côté, vous êtes si habile & si éclairé, qu'il me seroit impossible de vous en imposer, quand même je l'entreprendrois sérieusement. Encore moins pourriez-vous vous*

faire illusion à vous même au sujet des expériences par lesquelles vous avez reconnu sur vos malades mêmes la vérité de certaines choses que j'ai rapportées dans cet Ouvrage, ou que je vous ai déclarées de vive voix.

Vous savez d'ailleurs que M. Jean Lock, notre ami commun, qui connoissoit à fond ma méthode, l'approuvoit entierement ; & que c'étoit un homme également recommandable par son exacte probité, & par l'étendue de son génie, & la finesse de son jugement. Mais je n'ai pas besoin de solliciter davantage votre approbation ; il y a long-temps que je suis sûr de l'avoir. Pour ce qui est des autres, de quelque maniere qu'ils reçoivent mon Ouvrage, je le souffrirai sans peine : car, comme je suis déja avancé en âge, je prétends faire en sorte, pendant le peu de temps qui me reste à vivre, de ne me point chagriner moi-même, & de ne point chagriner les autres, & par ce moyen de jouir du bonheur que Fracastor a décrit si agréablement en ces termes :

Heureux & comparable aux Dieux
Le tranquille mortel qui, d'un luxe odieux,
Des plaisirs inquiets, d'une gloire incertaine,
Méprise tout l'éclat, ainsi qu'une ombre vaine;
Et qui, vivant sans bien, sans crime, sans remord,
Loin du monde & du bruit, peut défier la mort (*).

Au reste, MONSIEUR, *je vous prie d'agréer*

(*) *Felix ille animi, Divisque simillimus ipsis,*
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Sollicitat, non fastosi mala gaudia luxûs;
Sed tacitos sinit ire dies, & paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.

cet Ouvrage, comme une preuve de mon amitié & de mon estime pour vous; d'autant que les fautes qui s'y rencontreront, ne peuvent en aucune façon vous être imputées, & doivent être mises uniquement sur mon compte. Cependant, quelque défectueux que soit mon Livre, je ne regretterai pas les peines qu'il m'a coutées, puisque mes erreurs mêmes m'auront fourni l'occasion de faire connoître à tout le monde l'attachement sincere & le parfait dévouement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, THOMAS SYDENHAM.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

1. Le corps humain est composé de particules qui se détruisent continuellement, c'est ce qui fait qu'il ne sauroit toujours demeurer dans le même état ; & il est si fort exposé à l'action des causes extérieures, qu'il ne sauroit s'en défendre en toute occasion. De là cette multitude de maladies qui, dans tous les temps, a affligé le genre humain. Aussi n'y a-t-il pas lieu de douter que deja plusieurs siecles avant l'Esculape Grec, & même avant l'Esculape Egyptien, plus ancien que l'autre de mille ans, la nécessité n'ait obligé les hommes de chercher des remedes à leurs maux. Origine de la Médecine

2. Mais, comme il n'est pas aisé de savoir qui, le premier, a inventé les bâtiments & les habits pour se garantir des injures de l'air ; de même on ne sauroit montrer les premiers commencements de la Médecine ; d'autant que cet Art, ainsi que certains autres, a toujours été en usage, quoiqu'il ait été plus ou moins cultivé, suivant la différence des temps & des pays (1). Difficile à marquer.

---

(1) Si l'on accorde que l'origine de la Médecine a été le desir de sa propre conservation, il n'est aucun Art qui puisse s'attribuer une plus grande antiquité, puisque, dans ce sens, la Médecine est presque aussi ancienne que le monde ; car elle doit, sans doute, avoir commencé immédiatement après la chûte de nos premiers peres, lesquels, en punition de leur désobéissance, devintent nécessairement, eux & tout le reste des hommes, sujets à une infinité de maladies & d'accidents, même à la mort. —

Je ne prétends pas néanmoins que la Médecine ait été réduite en Art dès les premiers temps ; mais elle se pratiquoit indifféremment

Anciens & modernes l'ont enrichie.

3. On sait combien les Anciens, & sur-tout Hippocrate, l'ont enrichie. C'est à eux, & à ceux qui ont recueilli leurs Ouvrages, que nous sommes redevables de la plus grande partie de nos connoissances thérapeutiques. Dans les siecles suivants, il y a eu des hommes illustres qui, en s'appliquant à l'Anatomie, ou à la Pharmacie, ou à la Pratique, ont travaillé à perfectionner la Médecine. Notre pays même & notre siecle n'ont pas manqué de gens habiles qui se sont distingués dans toutes les sciences capables de l'enrichir, & dont le mérite est au-dessus des louanges que je pourrois leur donner (1).

---

par tout le monde, chacun étant son propre Médecin. Dans la suite elle devint un Art par le moyen d'un certain nombre d'observations & d'expériences que l'on avoit faites; & alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier qui, à cause de cela, furent nommés *Médecins*. C'est ainsi que la Médecine exista avant qu'il y eût de Médecins, quoiqu'elle ne pût être appellée proprement un Art, jusqu'à ce qu'il se trouvât des gens qui fissent une profession particuliere de l'exercer.

En effet il semble que la maladie & la douleur ont dû nécessairement engager les hommes à chercher un prompt secours, & que ceux-ci ne pouvoient être assez stupides & assez insensibles à leurs propres maux, pour négliger une recherche si intéressante. Car on ne s'imaginera pas que l'homme seul fût tellement sourd à la voix de la Nature & de la raison, qu'il ne s'embarrassât pas de conserver ou de rétablir sa santé, tandis que nous voyons que les animaux sont poussés violemment à cela par le seul instinct naturel.

Après tout, on doit plutôt consulter la certitude & l'utilité d'une Science ou d'un Art, que son antiquité. C'est par ces deux qualités que l'on doit juger de son excellence, & non par son antiquité seule qui, d'elle-même, ne lui donne aucun mérite réel, & qui, par une vénération mal entendue qu'elle inspire, ne sert souvent qu'à établir des erreurs pernicieuses.

(1) En comparant l'ancien état de la Médecine avec l'état présent où elle se trouve enrichie des savantes & utiles découvertes des modernes, on sera surpris du peu de progrès que l'on a fait dans

4. Nonobstant les travaux des autres, j'ai toujours cru que j'aurois à me reprocher d'avoir vécu inutilement; si ayant pratiqué, comme j'ai fait, la Médecine, je ne contribuois pas, du moins de quelque petite chose, à l'avancement de cet Art. C'est pourquoi, après de longues & sérieuses réflexions, & des observations faites avec beaucoup de soin durant plusieurs années, j'ai résolu en premier lieu de publier mon sentiment touchant les moyens de perfectionner l'Art de guérir, & ensuite de donner un échantillon de ce que j'ai exécuté dans cette matiere. Ce qu'a fait l'Auteur.

5. Or je pense que, pour l'avancement de la Médecine, il est nécessaire, 1°. d'avoir une Histoire ou Description de toutes les maladies, la plus exacte & la plus fidelle qu'il est possible; 2°. d'avoir une méthode sûre & constante pour les traiter (1). Il est aisé de décrire su- Moyens de perfectionner la Médecine.

---

cet Art. Mais cela vient assurément de ce qu'on s'est écarté de la seule & véritable méthode de le perfectionner, en joignant la raison avec l'expérience. Quiconque lira attentivement les Auteurs praticiens, trouvera qu'ils ont avancé, touchant les causes & la nature des maladies, plusieurs choses contraires à l'expérience, comme il paroîtra clairement, si on consulte un certain nombre de ces Auteurs sur quelque maladie particuliere. On voit par là combien il faut apporter de circonspection pour n'être pas induit en erreur. D'ailleurs l'expérience nous enseigne une méthode de guérir diverses maladies, plus courte & plus facile que l'ordinaire, & il est absurde de raisonner contre les faits. D'où il s'ensuit qu'on ne doit pas s'astreindre à suivre scrupuleusement les méthodes curatives généralement reçues, mais qu'on doit abandonner les chemins battus, suivant que la raison & l'expérience l'indiqueront.

(1) L'Histoire des maladies, dit Baglivi, doit être distinguée de la partie curative. La premiere est une science particuliere, & doit uniquement se puiser dans les sources pures de la Nature; ou pour parler sans figure, elle consiste dans une description claire & exacte des maladies, telles qu'un soigneux & judicieux Observateur les

perficiellement les maladies ; mais de le faire d'une maniere exempte des défauts que le célebre Vérulam reprochoit aux Ecrivains de l'Histoire naturelle, c'est toute autre chose. » On ne sauroit disconvenir, dit ce grand » homme, que nous n'ayons une Histoire naturelle très » ample, pleine d'une agréable variété, & même de re» cherches curieuses. Néanmoins, si on en retranche » les fables, les citations d'Auteurs, les disputes inu» tiles, enfin l'érudition étrangere, & les ornements ; » (choses qui sont plus propres à des entretiens de table, » & à des conversations de Savants, qu'à former des » Philosophes), il se trouvera qu'une telle Histoire sera » réduite à fort peu de chose, & qu'elle sera bien éloi» gnée de celle dont je me forme l'idée «.

Il est très aisé pareillement de proposer, à la maniere ordinaire, des moyens de guérison ; mais d'en proposer qui aient réellement le succès qu'on promet, c'est ce qui paroîtra d'une toute autre difficulté à ceux qui ont observé qu'il se trouve dans les Auteurs Praticiens un grand nombre de maladies que, ni ces Auteurs, ni aucun autre Médecin n'ont pu guérir jusqu'à présent.

L'Histoire des maladies est un ouvrage difficile.

6. Quant à l'Histoire des maladies, si on examine la chose avec attention, on verra facilement que, pour en donner une bonne, il est nécessaire de porter ses vues

---

remarque dans leur commencement, leur augmentation, leur force, leur déclin & leur fin. La Médecine curative peut retirer beaucoup d'utilité des autres Sciences, & sur-tout de celles avec qui elle a quelque rapport, & qui en sont comme les branches, telles que la Chymie, la Botanique, la connoissance des six choses non naturelles, la Philosophie expérimentale, l'Anatomie & autres semblables. Toutes ces Sciences peuvent beaucoup servir à perfectionner la méthode, & à tirer des indications curatives des moindres circonstances. *Baglivi. Op. p.* 14, 15.

beaucoup

beaucoup plus loin qu'on ne croit communément. Voici quelques-unes des choses qu'on doit observer.

7. En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des especes précises & déterminées, avec le même soin & la même exactitude que les Botanistes ont fait dans leurs Traités sur les Plantes. Car il se trouve des maladies qui, étant du même genre & de même nom, &, outre cela, semblables en quelques symptomes, sont néanmoins d'une nature bien différente, & demandent aussi un traitement différent. On sait que le nom de *chardon* est commun à plusieurs especes de plantes. Ce seroit néanmoins être un Botaniste peu exact, que de donner seulement une description générale de cette plante, & de la distinguer par là des autres, sans s'embarrasser de marquer les signes propres & particuliers qui en caractérisent & distinguent chaque espece.

Il faut réduire les maladies à certaines especes.

De même, il ne suffit pas à un Ecrivain de marquer seulement les phénomenes communs d'une maladie qui a plusieurs especes : car, quoique la même variété ne se trouve pas dans toutes les maladies, j'espere néanmoins montrer clairement dans cet Ouvrage qu'il en est plusieurs, dont les Auteurs traitent sous un même nom, sans aucune distinction d'especes, & qui sont cependant d'une nature très différente.

8. D'ailleurs, lorsqu'on trouve des maladies distinguées par especes, c'est le plus souvent pour favoriser une hypothese appuyée sur des phénomenes véritables ; & par conséquent une semblable distinction n'est pas conforme à la nature de la maladie, mais c'est plutôt un produit de l'imagination & des spéculations de l'Auteur. On voit par l'exemple de plusieurs maladies, combien le défaut d'exactitude en ce point a empêché les progrès de la Médecine ; car nous ne serions pas au-

Il faut bannir les hypotheses.

jourd'hui à ignorer la maniere de guérir ces maladies, si les Auteurs qui ont communiqué là-dessus leurs expériences & leurs observations, ne s'étoient pas laissé tromper en mettant une espece de maladie pour une autre. C'est ce qui a fait aussi, à mon avis, que la matiere médicale est devenue d'une étendue immense, mais avec très peu de fruit.

Inconvéniens des hypotheses.

9. En second lieu, celui qui voudra donner une Histoire des maladies, doit renoncer à toute hypothese & à tout systeme de Philosophie, & marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomenes des maladies qui sont clairs & naturels, imitant en cela les Peintres qui, dans leurs portraits, ont grand soin d'exprimer jusqu'aux moindres taches des personnes qu'ils veulent représenter. On ne sauroit presque dire de combien d'erreurs ont été cause ces hypotheses physiques; d'un côté, les Auteurs qui s'en sont laissé entêter, attribuent aux maladies des symptomes qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau, & qui auroient dû néanmoins se manifester, si leur hypothese étoit véritable; d'un autre côté, lorsqu'un symptome qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idée, se trouve quadrer avec leur hypothese, alors ils exagerent outre mesure ce symptome, & en font, comme on dit, d'un rat un éléphant, ni plus, ni moins, que si tout le reste dépendoit de là; mais si le symptome ne s'accorde pas avec l'hypothese, alors, ou ils n'en font point du tout mention, ou ils en disent peu de chose, à moins qu'ils ne puissent l'accommoder & l'ajuster à leur systeme, au moyen de quelque subtilité philosophique (1).

(1) Les hypotheses doivent leur origine à la vanité & à une vaine curiosité : d'où il est aisé de concevoir combien elles doivent em-

10. En troisieme lieu, il faut, dans la description d'une maladie, exposer séparément les symptomes propres ou essentiels, & les accidentels ou étrangers. J'appelle *accidentels* ceux qui dépendent non seulement de l'âge & du tempérament des malades, mais encore de la maniere de traiter les maladies : car il arrive souvent qu'une maladie est différente, suivant la maniere différente dont on s'y prend pour la traiter; & il y a des symptomes qui sont moins l'effet du mal que des remedes; en sorte que des gens qui auront la même maladie, mais qui seront traités différemment, auront aussi des symptomes différents. De là vient que, sans une grande attention, le jugement que l'on porte sur les symptomes

Il faut distinguer, en décrivant une maladie, les symptomes essentiels d'avec les accidentels.

pêcher les progrès de la Médecine, qui est une science fondée sur des expériences sages, & des observations exactes & suivies; au lieu que les hypotheses ne sont établies la plupart que sur des principes obscurs ou arbitraires, & ne méritent d'autre nom que celui de *productions informes d'une imagination déréglée*. L'erreur de négliger des effets sensibles & palpables, pour en rechercher les causes secretes, & absolument impénétrables, n'est pas une chose nouvelle. C'est ce qui a embarrassé la Médecine d'une multitude d'hypotheses qui n'ont servi qu'à rendre cet Art incertain, douteux, trompeur, mystérieux, & en quelque façon inintelligible.

En considérant ce pernicieux effet des hypotheses, il paroîtra surprenant qu'elles aient prévalu si long-temps, & qu'elles se soutiennent même encore aujourd'hui : car il est certain que, depuis plus de deux mille ans qu'on les a introduites dans la Médecine, elles n'ont pas servi à découvrir le moindre remede, ni porté le moindre jour dans la pratique; mais qu'elles n'ont fait autre chose que l'embarrasser, la rendre incertaine, & causer des disputes qui ne se peuvent jamais terminer sans avoir recours à l'expérience qui est la véritable pierre de touche des opinions en Médecine. En effet, comme les hypotheses sont principalement établies sur des suppositions & des principes incertains, ce seroit une folie de croire trouver de la vérité & de la certitude.

des maladies, ne fauroit manquer d'être extrêmement vague & incertain. Je ne parle point ici des cas fort rares; ils n'appartiennent pas proprement à l'Hiftoire des maladies. C'eft ainfi qu'en décrivant, par exemple, la fauge, on ne met pas les morfures des chenilles au rang des fignes diftinctifs de cette plante (1).

Marquer foigneufement les faifons de l'année.

11. Enfin, on doit remarquer foigneufement les faifons qui favorifent le plus chaque genre de maladie. Il y a, je l'avoue, des maladies qui attaquent dans tous les temps; mais auffi il en eft d'autres, & en auffi grand nombre qui, par un inftinct fecret de la Nature, à

(1) Hippocrate découvrit par des obfervations attentives, que les maladies avoient certains fymptomes effentiels ou propres, & d'autres accidentels ou communs à d'autres maladies : que les premiers dépendoient de la nature conftante & invariable de la maladie, & les derniers de la différente maniere de la traiter, ou d'un affemblage de quantité de diverfes caufes. Il forma fur les premiers des aphorifmes, felon les regles de l'Art, & il abandonna les derniers au jugement du Médecin.

Les fymptomes conftants & effentiels qu'on peut nommer les *fignes caractériftiques de la maladie*, frappent quelquefois les fens, & d'autres fois demeurent cachés & obfcurs. Néanmoins, quels qu'ils foient, le Médecin ne doit pas les négliger, mais il doit les remarquer foigneufement, comme il les apperçoit. Car, comme les indications curatives fe tirent des moindres circonftances, ainfi les moindres mouvements qui arrivent dans les maladies, doivent être obfervés & décrits, quoiqu'ils foient un peu obfcurs. Et, par ce moyen, on aura non feulement une Hiftoire complette des maladies, mais auffi une méthode curative, ce qui eft encore plus important. On peut rapporter aux mouvements obfcurs qui arrivent dans les maladies, les jours critiques, les changements fecrets des maladies, leur tranfport fur une partie, plutôt que fur une autre, la fympathie cachée & réciproque des parties, les périodes des maladies, leur augmentation à des heures marquées, comme il arrive dans certaines douleurs, dans certaines fievres, & dans plufieurs autres maladies. *Baglivi Opera*, p. 67.

l'exemple de certains oiſeaux & de certaines plantes, ſuivent des temps particuliers de l'année. Je me ſuis ſouvent étonné de ce qu'il y a eu juſqu'à préſent ſi peu de Médecins qui aient obſervé ce caractere de certaines maladies, tandis que grand nombre d'Auteurs ont remarqué curieuſement le temps auquel naiſſent les plantes & les animaux. Mais, quelle que ſoit la cauſe de cette négligence, je tiens pour certain que la connoiſſance des ſaiſons qui produiſent les maladies, ſert beaucoup au Médecin, tant pour diſtinguer l'eſpece de la maladie, que pour la guérir; & que, faute de cette connoiſſance, il réuſſit mal dans ces deux points.

12. Ce ne ſont pas là les ſeules choſes qu'il faut obſerver en écrivant l'Hiſtoire des maladies, mais ce ſont du moins les principales. L'utilité d'une ſemblable Hiſtoire pour la pratique de la Médecine, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire, & les ſpéculations curieuſes & les ſubtilités dont les livres des modernes ſe trouvent remplis à l'excès, ne ſont rien en comparaiſon (1). En effet, par quel moyen plus court, & même par quel autre moyen pourroit-on découvrir les cauſes morbifiques qu'il s'agit de combattre, ou trouver les indications curatives, que par une connoiſſance claire & diſtincte des ſymptomes particuliers? Il n'y a pas la moindre petite circonſtance qui ne ſerve à ces deux fins. Car, quoi-

Utilité d'une Hiſtoire des maladies pour la pratique.

(1) On ne peut rien faire de grand dans le prognoſtic, & ſpécialement dans la partie curative de la Médecine, ſans une Hiſtoire exacte & bien circonſtanciée des maladies. Car, comment prédire ce qui arrivera dans une maladie, & procéder d'une façon convenable dans le traitement, ſi l'on ignore les ſymptomes eſſentiels & accidentels qui l'accompagnent, & ſon progrès général dès le commencement juſqu'à la fin, lorſqu'il ne ſurvient rien qui interrompe ſon cours ordinaire, ſoit par une mauvaiſe conduite, ſoit par accident, ou autrement?

que le tempérament des personnes & la maniere de traiter puissent y causer quelque variété, cependant la Nature est si uniforme & si semblable par-tout à elle-même dans la production des maladies, que les mêmes symptomes de la même maladie se voient le plus souvent dans les différents sujets, & que ceux qu'on aura observés dans un sujet particulier, sont applicables à tous les sujets qui ont la même maladie. C'est ainsi que les caracteres génériques des plantes conviennent à chaque espece particuliere renfermée sous un genre. Celui qui aura, par exemple, exactement décrit la violette, quant à sa couleur, son goût, son odeur, sa figure & autres particularités semblables, trouvera que cette description conviendra presque en tout à quelque espece de violette que ce soit.

Pourquoi nous n'avons pas une Histoire exacte des maladies.

13. La principale raison, à mon avis, pour laquelle nous n'avons pas eu jusqu'à présent une Histoire plus exacte des maladies, c'est que la plupart des Auteurs ne les ont regardées que comme des productions confuses & irrégulieres d'une nature affoiblie & déconcertée ; & qu'ainsi on auroit cru perdre son temps & sa peine, de travailler à les décrire exactement (1).

(1) Une recherche soigneuse du commencement, du progrès & de la fin des maladies, montrera clairement le contraire ; car la Nature agit d'une maniere très constante & très uniforme en produisant, en entretenant & en terminant les maladies, pourvu qu'elle ne soit pas dérangée par quelque accident, ou par quelque mauvaise manœuvre ; en sorte que, si l'application & le jugement ne manquent pas, il n'est pas impossible de donner un détail juste & méthodique de tous les symptomes & phénomenes d'une maladie, sans omettre la plus petite particularité.

Quant aux causes qui ont empêché jusqu'à présent d'avoir une Histoire complette & détaillée des maladies, & aux regles qu'il faut observer en l'écrivant, nous ne pouvons mieux faire que de

14. Mais pour revenir à notre ſujet, je dis que les plus petites circonſtances d'une maladie peuvent fournir auſſi ſurement au Médecin des indications curatives, qu'elles lui fourniſſent un diagnoſtic (1). C'eſt pourquoi j'ai penſé pluſieurs fois que, ſi je connoiſſois parfaitement l'Hiſtoire de chaque maladie, je ſerois toujours en état de la guérir, parceque ces différents phénomenes me montreroient la véritable route que je devrois tenir, & qu'étant ſoigneuſement comparés enſemble, ils me conduiroient comme par la main aux indications les plus véritables qui ſe tirent du fond de

Indicaions curatives doivent être tirées des plus petites circonſtances.

renvoyer le Lecteur au ſecond ou troiſieme Chapitre du ſecond Livre de la Pratique Médicinale de l'induſtrieux & judicieux Baglivi, où il trouvera ces matieres traitées avec beaucoup de netteté, d'exactitude & de jugement.

(1) Les indications curatives dans les maladies ne peuvent ſe tirer plus ſurement que des ſymptomes les plus conſidérables & les plus redoutables qui manifeſtent mieux la nature & la violence d'une maladie. Si donc, faute de remarquer & d'examiner ſuffiſamment toutes les circonſtances, & ſpécialement de faire attention aux effets de tout ce qu'on donne, ou qu'on applique au malade, nous nous trompons dans les indications curatives, nous aurons néceſſairement un mauvais ſuccès.

Comme il eſt donc de la derniere importance de former des indications juſtes, on doit employer tous les moyens qui peuvent y contribuer, en faiſant attention à tout ce qui tombe ſous les ſens, aux routes qu'a tenues la Nature depuis le commencement de la maladie juſqu'au temps où nous ſommes appellés, aux forces du malade en ce temps-là, à la cauſe de la maladie, à la ſaiſon de l'année, aux maladies qui regnent alors, au ſexe, à l'âge, au tempérament du ſujet, &c. Toutes ces particularités murement conſidérées & comparées enſemble, conduiront certainement les Médecins aux véritables indications curatives, & par conſéquent lui donneront lieu de ſe promettre un heureux ſuccès, ou du moins de mettre ſa réputation à couvert, en faiſant connoître le danger, & en annonçant les ſuites funeſtes de la maladie.

la Nature, & non pas des erreurs de l'imagination.

Ce qui a rendu Hippocrate un si excellent Médecin.

15. C'est par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate est arrivé à un si haut point de réputation : c'est ce qui lui a mérité le glorieux titre de *Prince de la Médecine*. Ce Grand Homme, après avoir établi, comme un solide fondement de son Art, cet axiome incontestable, savoir que *la Nature guérit les maladies*, a composé clairement les symptomes de chaque maladie sans le secours d'aucune hypothese, ni d'aucun systeme, comme on voit dans ses livres *des Maladies*, *des Affections*, *&c.* Il a aussi donné des regles fondées sur la méthode que suit la Nature dans la production & la guérison des maladies. Tels sont les prognostics de Cos, les aphorismes, & autres Ouvrages semblables.

Voilà à peu près en quoi consiste la théorie du grand Hippocrate ; elle n'est pas le fruit d'une imagination déréglée & féconde en chimeres ; mais elle représente au juste les opérations que la nature exerce dans les maladies du genre humain. Une pareille théorie n'étant donc autre chose qu'une exacte description de la nature, il étoit raisonnable qu'Hippocrate cherchât uniquement dans sa pratique à aider cette nature par tous les moyens possibles. Aussi ne demande-t-il autre chose d'un Médecin, sinon *de secourir la nature lorsqu'elle est abattue*, *de la réprimer dans ses saillies*, *& de la mettre à la raison* ; tout cela en se servant des moyens qu'elle emploie elle-même pour guérir les maladies : car cet excellent génie avoit bien vu que la nature seule *les termine*, *& peut opérer toutes choses*. Pour cet effet, elle n'a besoin que d'être aidée d'un petit nombre de remedes très simples, & quelquefois même elle n'en a besoin d'aucuns (1).

(1) Quiconque se donnera la peine de lire avec attention les écrits

16. L'autre moyen que je crois propre à l'avancement de la Médecine, est d'avoir une méthode fixe, sure & complette de traiter les maladies. J'entends une méthode fondée sur un assez grand nombre d'expériences, & avec laquelle on soit en état de les guérir : car il ne suffit pas, selon moi, de décrire les succès particuliers d'une méthode ou d'un remede, si cette méthode ou ce remede ne réussit pas universellement & dans tous les cas, du moins en supposant telles ou telles circonstances. Or, je prétends

Méthode curative complette est un moyen de perfectionner la Médecine.

d'Hippocrate, trouvera qu'il mérite justement la haute réputation dont il jouit depuis tant de siecles, & dont il jouira vraisemblablement dans tous les âges. On voit clairement, par ses écrits, qu'il possédoit dans un degré extraordinaire les deux qualités les plus essentiels à un Médecin ; savoir une attention singuliere à observer tous les divers phénomenes des maladies, & un jugement exquis pour appliquer de la maniere la plus convenable cette connoissance à la pratique.

Il remarqua avec une exactitude surprenante tout ce qui précédoit les maladies, les symptomes dont elles étoient accompagnées, & ce qui étoit utile, ou nuisible en toute occasion. Aussi l'application constante qu'il donna à acquérir cette partie si utile de la Médecine, ne lui laissa ni le temps, ni le goût de s'appliquer à des recherches moins importantes, avec assez de soin pour y faire quelque progrès considérable. Il perfectionna beaucoup l'Art de guérir, en se donnant la peine de recueillir quantité d'observations, afin de découvrir l'issue des maladies, par rapport à la vie ou à la mort, & de pouvoir prédire ce qui arriveroit dans toutes les maladies qu'il conduisoit ; & il poussa si loin cette partie de l'Art, que ses écrits contiennent les meilleurs pronostics que l'on puisse trouver dans aucun Auteur jusqu'à présent. Je crains même qu'en examinant les choses de près, on ne trouve que la plupart des Auteurs l'ont copié en ce point, & que peu ont ajouté quelque chose à ses découvertes.

On convient universellement qu'il trouva la Médecine fort imparfaite & dans une grande confusion, & qu'il la laissa beaucoup plus méthodique & plus sûre. C'est pourquoi il a toujours été regardé comme le Restaurateur, & même le Fondateur de cet Art.

que nous devons être aussi sûrs de guérir une maladie, en remplissant telle ou telle intention, que nous sommes sûrs de pouvoir remplir telle ou telle intention par tel ou tel genre de remede : & quoique la chose ne réussisse pas toujours, elle réussit néanmoins le plus souvent. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les feuilles de séné nous lâchons le ventre, & qu'avec le pavot nous faisons dormir.

Je ne nie pas qu'un Médecin ne doive examiner soigneusement les effets particuliers de la méthode & des remedes dont il s'est servi dans le traitement des maladies, & les marquer par écrit, tant pour soulager sa mémoire, que pour acquérir peu à peu une plus grande habileté, & se former enfin, après des expériences fréquemment réitérées, une méthode sure dont il ne s'écarte en rien dans le traitement des maladies (1).

(1) Il seroit fort à souhaiter que nous eussions une méthode curative aussi sûre & aussi universelle que notre Auteur l'a décrit. On pourroit peut être l'avoir, si les Médecins y travailloient sérieusement, & de concert. Pour qu'elle soit propre à notre Nation, il faut connoître & marquer exactement la nature de notre climat, l'air que nous y respirons, les vents qui y regnent le plus fréquemment, notre maniere de vivre, les maladies auxquelles nous sommes le plus sujets, les remedes qui conviennent le mieux à notre tempérament, la situation, le terroit, les eaux des différents lieux, & autres choses semblables. Sur ces principes, on pourroit établir pout la plupart des maladies une méthode curative générale, dont on ne seroit obligé de s'écarter que par occasion, suivant que les circonstances particulieres le demanderoient.

En lisant dans cette vue les écrits des Médecins d'une autre Nation, il faut toujours se souvenir qu'ils sont étrangers, qu'ils décrivent les maladies, de la maniere qu'ils les voient, & qu'ils les traitent relativement au lieu où ils exercent, en sorte que nous ne pouvons suivre avec sureté les regles qu'ils donnent, sinon autant qu'elles se trouveront correspondre avec nos observations propres.

17. Mais je ne pense pas qu'il soit fort utile de publier des observations particulieres ; car si l'observateur se contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou plusieurs fois à tel remede, de quoi cela me servira-t-il, si outre cette quantité presque immense de remedes dont nous sommes accablés depuis long-temps, on en propose un nouveau dont je n'aie point encore entendu parler ? Que si je rejette tous les autres pour m'attacher à celui-ci, ne faudra-t-il pas que j'éprouve sa vertu par une infinité d'expériences, & que j'examine une infinité de circonstances, tant par rapport au malade, que par rapport à la méthode même, avant que de pouvoir tirer quelque fruit d'une observation détachée ? Si l'observateur a trouvé que son remede lui réussissoit toujours, pourquoi s'amuse-t-il à rapporter des faits particuliers, si ce n'est parcequ'il se défie de lui-même, ou qu'il aime mieux tromper le public sur quelques points, que sur tous en même temps (1) ?

Inutilité de publier des observations particulieres.

(1) Il semble que l'Auteur en cet endroit n'a pas fait assez d'attention aux avantages que peuvent procurer des observations exactes & fideles qui sont le principal fondement de la Pathologie & de la Thérapeutique. L'expérience qui forme l'essentiel de l'Art, n'est que le résultat de quantité de pareilles observations faites par soi-même, ou par d'autres, & la Médecine leur est beaucoup plus redevable de son avancement, qu'à toutes les découvertes physiques, & à toutes les hypotheses ingénieusement inventées : car il arrive journellement dans le cours des maladies plusieurs choses qui, étant soigneusement observées, contribuent beaucoup à nous diriger en semblables cas, quoiqu'on ne puisse peut-être en rendre raison d'une maniere satisfaisante.

Mais, pour rendre ces observations vraiement utiles, j'avoue qu'elles doivent être écrites avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait ordinairement, & qu'il ne faut omettre depuis le commencement de la maladie, jusqu'à la fin aucune circonstance tant soit

Le plus médiocre praticien n'ignore pas combien il eſt aiſé d'écrire de gros volumes d'obſervations particulieres, & combien, au contraire, il eſt difficile d'établir, pour quelque maladie que ce ſoit, une méthode ſure & immanquable de guériſon. Si un ſeul Médecin dans chaque ſiecle avoit fait cela pour une ſeule maladie, il y auroit bien des années que l'art de guérir, qui eſt la vraie Médecine, ſeroit arrivé à ſa plus haute perfection, du moins autant que le permet la foibleſſe humaine. Mais tel eſt notre malheur, que depuis long-temps nous avons abandonné les ſages leçons d'Hippocrate & l'ancienne méthode de traiter les maladies, qui eſt fondée ſur la connoiſſance des cauſes prochaines & manifeſtes. De là vient que la Médecine, ſur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, eſt plutôt un art de diſcourir, que de guérir, n'étant appuyée que ſur de vains ſyſtêmes.

On ne ſauroit découvrir les cauſes éloignées.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que cette accuſation eſt ſans fondement, qu'il me ſoit permis de faire une petite digreſſion, afin de montrer que les cauſes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines ſpéculations, ſe flattent de pouvoir les découvrir, ſont entierement incompréhenſibles & impénétrables ; & que les cauſes prochaines & conjointes ou immédiates étant les ſeules que nous

---

peu importante, ſoit par rapport au cours de la maladie, ſoit par rapport à la méthode curative qu'on a employée, ayant ſoin de ſpécifier les remedes qu'on a donnés chaque jour, & les effets qu'ils ont eus, & d'expoſer dans un grand détail le régime, &c. Entre les obſervations que nous ont laiſſées les Anciens & les Modernes, il y en a beaucoup qui ſont ſi défectueuſes, qu'elles ne méritent pas le nom d'*obſervations*, mais qu'elles doivent plutôt être appellées des *morceaux d'obſervations*, & qui ordinairement ſervent de peu ou de rien du tout pour guider le Médecin praticien dans la véritable méthode curative.

pouvons connoître, sont aussi les seules qui peuvent nous fournir des indications curatives.

18. Il faut donc observer que si les humeurs se trouvent retenues dans le corps plus long-temps qu'il ne convient, la nature ne pouvant les atténuer, ni les évacuer; ou bien, si par telle ou telle constitution de l'air elles contractent un état morbifique; ou, enfin, si elles vienà être infectées de quelque virus contagieux qui les corrompe, elles ne manquent pas alors de s'altérer essentiellement, d'acquérir une qualité qui se manifeste par des symptomes propres & particuliers (1) : & quoique ces symptomes, lorsqu'on n'y est pas bien attentif, semblent venir ou de la nature de la partie que l'humeur occupe, ou de la nature de l'humeur même avant qu'elle eut subi cette altération; ils sont néanmoins réellement les effets du vice essentiel que l'humeur a contracté depuis peu; en sorte que toute maladie spécifique est une affection qui provient d'une exaltation ou altération spécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé. Raisons qui le prouvent.

On peut comprendre sous ce genre la plupart des maladies qui gardent un type constant & uniforme. En effet, la nature en les produisant & en les terminant ne suit pas moins une méthode fixe, que lorsqu'elle produit des plantes ou des animaux; & comme chaque plante & chaque animal a des qualités propres & particulieres, il en est de même de chaque humeur qui a subi une altération essentielle. On voit tous les jours un exemple bien sensible de cette vérité dans

(1) Ou, pour parler plus clairement, les humeurs, par quelque une des causes susdites, subissent une altération qui produit une maladie accompagnée de symptomes particuliers, lesquels proviennent de cette altération, & sont conformes à la nature de la maladie qui en résulte.

différentes excroiſſances qui ſurviennent aux arbres & aux arbriſſeaux ſous la forme de mouſſe, de gui, de champignon, & d'autres choſes ſemblables, ſoit par la corruption & la dépravation du ſuc nourricier, ſoit par d'autres cauſes. Or, toutes ces excroiſſances ſont des plantes eſſentiellement différentes de celles qui les produiſent.

Autre preuve tirée de la fievre quarte.

19 Maintenant quiconque examinera ſérieuſement & avec grande attention les phénomenes qui accompagnent la fievre quarte, par exemple; ſavoir qu'elle attaque preſque toujours à l'entrée de l'automne; qu'elle garde immanquablement un ordre & un type certains; que ſes accès reviennent de quatre en quatre jours avec autant de régularité qu'on en voit dans les mouvements d'une horloge ou d'une pendule, à moins que quelque cauſe extérieure ne trouble cet ordre; qu'elle commence par un friſſon aſſez conſidérable, ſuivi d'une chaleur proportionnée, laquelle ſe termine par une ſueur abondante; qu'enfin, dans quelque ſujet que ſe rencontre cette fievre, on peut rarement la guérir avant l'équinoxe du printemps: quiconque, dis-je, examinera tout cela attentivement, trouvera d'auſſi fortes raiſons pour croire que cette maladie eſt un être ſpécifique, que pour croire qu'une plante eſt une ſubſtance qui nait, qui fleurit, & qui périt toujours de la même maniere, & qui, dans tout le reſte, éprouve ce qui eſt conforme à ſa nature.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment la fievre quarte pourroit provenir d'une combinaiſon de principes ou qualités manifeſtes, tandis qu'une plante, de l'aveu de tout le monde, eſt une ſubſtance réellement diſtincte de toute autre. Je conviens néanmoins qu'au lieu que les eſpeces des animaux & des plantes ſubſiſtent chacune par elles-mêmes, à l'exception d'un très petit nombre, les eſpeces

des maladies dépendent au contraire des humeurs qui les produisent.

20. Mais quoiqu'il semble certain, par ce qui a été dit, que les causes de la plupart des maladies sont entierement incompréhensibles & inexpliquables, il ne s'ensuit pas pour cela, qu'on ne puisse guérir les maladies. Ce que nous disons de leurs causes regarde seulement les causes éloignées. En effet, il est aisé de voir que ces spéculatifs curieux qui s'amusent à rechercher de pareilles causes, & qui veulent, bon gré, malgré, & en dépit de la nature, les découvrir & les expliquer, tentent l'impossible, en même temps qu'ils méprisent les causes prochaines, conjointes & immédiates, les seules néanmoins qu'il soit nécessaire de connoître, & que l'on peut connoître, en effet, sans le secours de ces vaines spéculations, puisqu'elles se présentent clairement à l'esprit, ou qu'elles ont été découvertes il y a déja long-temps, soit par le témoignage des sens, soit par des observations anatomiques.

Les Maladies peuvent être guéries, quoiqu'on ne puisse découvrir leurs causes éloignées.

Il est absolument impossible qu'un Médecin connoisse les causes morbifiques qui n'ont aucun rapport avec les sens; mais aussi cela n'est-il pas nécessaire. Il lui suffit de savoir quelle est la cause immédiate de la maladie, quels en sont les effets & les symptomes, pour être en état de distinguer exactement cette maladie d'avec une autre qui lui ressemble. Dans la pleurésie, par exemple, on auroit beau se tourmenter pendant long-temps, on ne viendroit jamais à bout de découvrir en quoi consiste précisément cette altération vicieuse du sang, laquelle est la premiere source du mal. Mais celui qui connoîtra bien la cause immédiate qui le produit, & saura le distinguer exactement de toute autre maladie, réussira surement à le guérir, quand même il ne s'amusera pas à une vaine & inutile recherche des causes éloignées. Tout cela soit dit en passant.

Spécifiques manquent à la Médecine.

21. Quelqu'un pourroit demander maintenant si, outre une bonne Histoire des maladies, & une méthode sûre pour les traiter, deux choses qui manquent à la Médecine, il n'en faut pas encore une troisieme, qui est de trouver des remedes spécifiques. Je réponds que je le pense ainsi : car, quoique la méthode me paroisse extrêmement convenable dans le traitement des maladies aiguës, parceque, la Nature employant toujours quelque évacuation pour les guérir, toute méthode qui aidera la Nature dans une telle évacuation, contribuera nécessairement à la guérison : néanmoins il seroit à souhaiter qu'on pût guérir plus promptement les malades au moyen des spécifiques, s'il est possible d'en trouver ; & ce qui est encore plus important, qu'on pût éviter les malheurs qui arrivent, lorsque la Nature, nonobstant les puissants secours que lui donne un habile Médecin, s'égare, malgré elle, en s'efforçant d'évacuer la cause de la maladie (1).

(1) Le défaut de spécifiques dans la Médecine est un mal dont on se plaint depuis long-temps, sans qu'on ait pris assez de soin pour y remédier. Le peu de spécifiques que nous avons, seroient beaucoup plus sûrs, si l'on avoit eu soin d'observer & de marquer exactement leurs effets dans toutes les différentes circonstances où on les a employés. Par ce moyen, nous aurions des regles pour savoir quand & comment il faut les donner, & quelles précautions il faut prendre pour les rendre plus utiles. Souvent les meilleurs remedes ne réussissent pas, & cela uniquement faute d'être administrés avec la sagesse nécessaire : car, supposé qu'ils n'aient souffert aucune altération pour avoir été gardés, ou pour avoir été mal préparés, il est évident qu'ils doivent toujours produire des effets semblables dans des circonstances qui sont à peu près les mêmes ; s'il en arrive autrement, ce n'est pas la faute des remedes, mais cela vient de ce qu'on les donne mal à propos, sans distinguer exactement les cas où ils conviennent.

22.

21. Pour ce qui regarde la guérison des maladies chroniques, quoique je ne doute nullement qu'on ne puisse par la méthode seule, y mieux réussir qu'on ne s'imagineroit d'abord ; cependant il n'est que trop vrai que, dans quelques-unes, même des plus considérables, la méthode est insuffisante. Ce qui vient principalement de ce que la Nature n'a pas des moyens aussi efficaces dans les maladies chroniques, que dans les aiguës, pour évacuer la matiere morbifique, & pour que nous puissions, en l'aidant & en la dirigeant, venir à bout de la maladie.

Il manque une méthode pour traiter les maladies chroniques.

Un vrai Médecin est celui qui guérit radicalement une maladie chronique, en détruisant par un remede parti-

Il est certain qu'un véritable spécifique est d'un si grand prix, que celui qui, par de soigneuses recherches, en découvriroit un seul dans toute sa vie, seroit amplement récompensé de ses peines. Pour y procéder avec quelque espérance de succès, il seroit bon 1°. d'avoir une idée nette de ce qu'on entend par un spécifique que l'on peut définir ; » un remede qui, par une vertu singuliere dont il est » doué, guérit ou soulage infailliblement une maladie particuliere, » étant donné, autant qu'il est possible, dans les mêmes circons- » tances « : 2°. d'établir des regles pour diriger méthodiquement le Médecin dans ses recherches, & dans la maniere de faire des expériences convenables, sans risquer sa réputation, & nuire au malade. C'est dans cette vue qu'il faut étudier la Philosophie naturelle & expérimentale, la Méchanique, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, &c. L'on peut aussi tirer de grands secours de l'Anatomie & de la Médecine comparée : 3°. il faudroit marquer soigneusement & fidellement le bon & le mauvais succès d'un spécifique dans les différents cas où on l'emploie, sans omettre la moindre particularité ; en sorte qu'on puisse avoir une idée juste de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce remede, & que par conséquent les Médecins soient encouragés à y avoir recours dans les cas pareils, ou sachent qu'il doit être rejetté. Une partie de cette note est prise de Baglivi : *Voyez* cet Auteur, *Prax. Méd.* p. 224, &c.

culier l'espece de la maladie ; & non pas celui qui ne fait autre chose qu'introduire une nouvelle qualité en place de la premiere, ce qui peut s'exécuter sans détruire l'espece. Par exemple, on peut échauffer ou rafraîchir un goutteux, sans que la goutte soit guérie, ni même diminuée. Une méthode qui introduit simplement des qualités différentes, ne guérit pas plus immédiatement les maladies spécifiques, que l'épée éteint le feu. En effet, qu'est ce que la chaleur, le froid, l'humide ou le sec, ou quelque autre des secondes qualités qui dépendent de ces premieres, peuvent faire pour la guérison d'une maladie dont l'essence ne consiste dans aucune de ces qualités.

Il y a moins de spécifiques qu'on ne croit.

23. Si quelqu'un objecte que nous connoissons déja depuis long-temps un assez grand nombre de remedes spécifiques, je répondrai que si on examine les choses avec attention, on sera persuadé du contraire, puisque nous n'avons de vrai spécifique que le quinquina : car il y a une différence infinie entre les médicaments spécifiquement propres à remplir une indication curative, laquelle étant remplie, le mal se trouve guéri, & les médicaments qui guérissent spécifiquement & immédiatement telle ou telle maladie, sans avoir aucun égard à telle ou telle intention curative.

Par exemple, le mercure & la racine de salseparelle passent pour des spécifiques de la vérole. Cependant ils ne doivent pas être regardés comme de vrais & propres spécifiques, à moins qu'on ne prouve par des exemples incontestables que le mercure a guéri la vérole, sans exciter de salivation, & la salseparelle, sans exciter de sueurs (1).

(1) Cette idée me paroît outrée. Je ne vois pas de bonne raison

Il y a des maladies qui se guérissent par d'autres évacuations. Toutefois les remedes qu'on y emploie, & qui causent proprement ces évacuations, n'operent pas plus immédiatement la guérison de ces maladies, que la lancette n'opere celle de la pleurésie. Or, je crois que personne ne dira que la lancette est le spécifique de la pleurésie.

24. La découverte des remedes spécifiques, dans le sens que nous l'entendons, n'est pas le partage du premier venu, ni des esprits paresseux. Je ne doute pas néanmoins que dans cette abondance de biens & de richesses dont regorge la nature, le Créateur, qui veille à la conservation de ses ouvrages, n'ait pourvu à la guérison des maladies les plus considérables qui affligent le genre humain, en formant des spécifiques qui soient à portée de chaque homme, & dans son pays natal. On en pourroit découvrir d'autres.

En vérité, il est fâcheux que les vertus des plantes nous soient encore si peu connues; car je les regarde comme la plus excellente portion de toute la matiere médicale; & c'est dans le regne végétal qu'il y a le plus d'espérance Les vertus des plantes sont encore peu connues.

pour exclure du nombre des remedes spécifiques le mercure dans la vérole, le lait dans un certain degré de la phthisie, l'opium dans les douleurs, le savon dans certaines especes de jaunisse & dans le calcul, les gommes fétides dans certains accès hystériques, le sel volatil de vipere dans la morsure de la vipere; car tous ces remedes semblent être spécialement propres à guérir les maladies susdites, ou du moins à les diminuer.

D'ailleurs, avancer qu'une infinité d'hommes savants & infatigables n'ont pu venir à bout par leurs travaux réunis de découvrir un seul spécifique; c'est plus qu'il n'en faut pour détourner l'homme le plus hardi d'une recherche si peu propre en apparence à le dédommager de ses peines. En effet, si le quinquina est le seul spécifique qu'il y ait, cette découverte est le fruit du hasard, & non de l'étude & de l'expérience.

de pouvoir découvrir les remedes ſpécifiques dont nous venons de parler. Les parties des animaux ſemblent avoir trop de convenance avec le corps humain ; & les minéraux ſemblent en avoir trop peu. Auſſi j'avoue volontiers que les minéraux rempliſſent plus puiſſamment les indications, que ne font les plantes, ou les remedes tirés des animaux. Mais ils ne guériſſent pas par une vertu ſpécifique dans le ſens & de la maniere que nous avons dit. Pour moi, qui, depuis quelques années, ai cherché avec des peines & des ſoins infinis des remedes ſpécifiques, je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matiere aucune découverte que je puiſſe propoſer au public avec une juſte confiance (1).

Excellents remedes outre les plantes.

25. Quoique je préfere les plantes à tout le reſte de la matiere médicale, je ſuis cependant bien éloigné de mé-

(1) Cette plainte n'eſt pas auſſi bien fondée maintenant, qu'elle pouvoit être du temps de l'Auteur, pluſieurs habiles gens ayant beaucoup travaillé depuis ce temps-là pour découvrir & établir plus ſurement, ſoit par l'analyſe, ſoit par l'expérience, les vertus des plantes. Néanmoins, ſi cette partie de la matiere médicale étoit reſſerrée dans des bornes beaucoup plus étroites, & qu'on n'employât que des plantes dont les vertus fuſſent bien connues & autoriſées, il y a apparence que la méthode curative ſe perfectionneroit extrêmement, parceque le Médecin ne ſeroit pas embarraſſé à choiſir dans un ſi petit nombre de plantes ; & que, par les eſſais qu'il ſe trouveroit obligé de faire de ce peu de plantes qu'on jugeroit mériter d'être retenues, il ſeroit pleinement inſtruit de ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas opérer.

On peut ajouter que les plantes & les remedes ſimples ont de grands avantages ſur les compoſés. Ils ſont plus sûrs, & on eſt moins ſujet à s'y tromper, parcequ'il n'eſt pas ſi aiſé de les falſifier. D'ailleurs on peut les donner en ſubſtance, ou du moins ils ne demandent que très peu de préparations pour être employés, au lieu que les meilleurs remedes compoſés ſont ſouvent dénués de leurs vertus par de mauvaiſes préparations.

priser les excellents remedes d'une autre classe, qui, dans notre siecle, ou dans quelque autre, ont été découverts par des gens également habiles & laborieux, & qui remplissent très bien les indications. Le principal de ces remedes, c'est les gouttes qui portent le nom du Docteur Godard, & qui sont préparées par le Docteur Goodall, très savant homme, & très versé dans la pratique de la Médecine, & dans la connoissance des remedes. Je préfere ces gouttes à tous les autres esprits volatils, parcequ'elles me semblent remplir mieux les vues que l'on a en les administrant (1).

26. Enfin comme j'ai promis dans cette préface de donner un échantillon de ce que j'ai fait pour l'avancement de la Médecine, je vais tâcher d'accomplir ma promesse, en donnant l'histoire & la curation des maladies aiguës. Je vois bien qu'en faisant cela je vais livrer à des paresseux & à des ignorants tout le fruit d'un travail assidu de corps & d'esprit que j'ai essuyé durant la meilleure partie de ma vie; & je connois assez la méchanceté de notre siecle, pour n'espérer d'autre récompense de mon travail, que des reproches & des injures : je sens bien aussi que je me serois fait plus d'honneur en publiant quelque vaine & inutile spéculation. Mais tout cela m'est égal; & ce n'est pas ici bas que j'attends ma récompense (2).

L'Auteur publie une Histoire des maladies aiguës.

(1) Ces gouttes sont un esprit alkali huileux très volatil, qui se tire de la soie, & que l'on vante beaucoup pour les convulsions qui viennent d'acidité; mais on ne s'en sert guere aujourd'hui.

(2) Quoique notre Auteur ait si bien mérité du genre humain, il paroît néanmoins avoir eu raison de craindre que ses louables efforts pour servir les hommes, au lieu de lui attirer leur estime & leur reconnoissance, ne l'exposassent au contraire à l'envie des ignorants, à la haine des méchants & au mépris des gens prévenus. Il n'attendoit guere autre chose d'un monde ingrat, que des reproches &

Il ne s'embarrasse que d'établir ses observations.

27. On m'objectera peut-être que d'autres Médecins aussi versés que moi dans la pratique, ne pensent pas de même sur cette matiere. Je réponds que, sans m'embarrasser des sentiments d'autrui, je cherche uniquement à établir la vérité de mes observations; & pour cela je ne demande point au Lecteur sa bienveillance, mais seulement sa patience: car il reconnoîtra bientôt si j'ai agi sincerement & en homme d'honneur; ou si, à l'exemple d'un homme sans foi & sans probité, j'ai écrit d'une maniere à être, même après ma mort, homicide du genre humain (1). Tout ce que j'aurois à me reprocher, c'est de n'avoir pas écrit, avec toute l'exactitude que je m'étois proposée, l'histoire & la curation des maladies.

Je ne prétends pas donner un ouvrage parfait, mais animer ceux qui ont plus de génie que moi, & qui entre-

des outrages pour récompense de ses nobles & généreux travaux; & peut être ne s'est-il pas trompé. Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 40. *p.* 122. & *num.* 3. *p.* 108. & *num.* 14, *p.* 112.

Mais ce que la malice, l'envie & la préocupation de quelques-uns de ses contemporains lui ont refusé pendant sa vie, lui a été abondamment restitué après sa mort: car aucun Médecin, depuis le Grand Hippocrate, n'a eu une plus grande réputation que celle dont l'illustre Sydenham a joui & jouit encore aujourd'hui. Son jugement, sa probité, sa sincérité sont généralement reconnus & applaudis. Les Médecins Anglois ont recours à ses écrits comme à un Oracle, & les étrangers ne parlent jamais de lui qu'avec les plus grandes marques d'estime; jusque-là même que plusieurs l'appellent l'*Hippocrate Anglois*. Nous nous trouvons bien de marcher sur ses traces, & je puis avancer, sans être Prophête, que nos successeurs s'en trouveront de même, & que, tant qu'il y aura des Médecins habiles & de probité, on ne se souviendra de notre Auteur qu'avec les plus grandes marques de reconnoissance & d'estime, & que sa Méthode de pratiquer sera toujours suivie.

(1) Voyez *la note p.* 153.

prendront à l'avenir un pareil ouvrage, à faire quelque chose de mieux.

28. Une chose dont il me reste à avertir le Lecteur, c'est que je n'ai pas voulu grossir ce livre d'une multitude d'observations particulieres, pour appuyer la méthode que j'y enseigne. Il auroit été inutile & ennuyeux de répéter en détail ce que j'avois déja dit en abrégé. Il m'a paru suffisant de joindre de temps en temps à chaque observation générale, du moins à celles des dernieres années, une observation particuliere qui contînt le précis de la méthode précédente. Au reste, je puis assurer que je ne propose aucune méthode générale qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées.

Il donne peu d'observations particulieres,

29. On ne doit pas s'attendre de trouver ici un tas de remedes, ou de formules ; c'est au Médecin à les employer prudemment suivant le besoin : il me suffit d'avoir marqué les indications qu'il est nécessaire de remplir, avec l'ordre & le temps dans lequel il faut les remplir. La Médecine pratique consiste plutôt à connoître les véritables indications, qu'à inventer des remedes propres à les remplir ; & les Médecins qui n'y ont pas fait assez d'attention, ont fourni des moyens empiriques de devenir les singes de la Medecine.

Et peu de formules,

30. Si dans certaines maladies non seulement je n'emploie pas des remedes pompeux, mais si j'en propose même qui n'ont presque aucun rapport avec la matiere médicale, j'espere que je ne serai désapprouvé en cela que par des esprits vulgaires. Les gens sages n'ignorent pas que tout ce qui est utile est nécessairement bon, & qu'Hippocrate, en proposant l'usage du soufflet pour guérir la colique, en ordonnant de ne rien faire absolument dans le cancer, & en recommandant plusieurs autres choses de cette nature, qu'on trouve presque à chaque

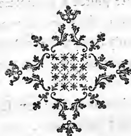
Il fait l'apologie de la simplicité des remedes qu'il recommande

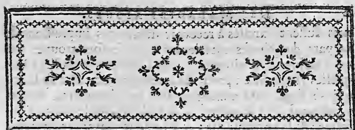
page de ses écrits, n'a pas moins rendu de service à la Médecine, que s'il avoit rempli tous ses ouvrages de pompeuses formules de remedes.

Son dessein d'écrire sur les maladies chroniques.

31. J'avois dessein de donner l'histoire des maladies chroniques, au moins de celles que j'ai traitées le plus souvent. Mais comme c'est une entreprise très difficile, & que je suis bien aise de voir auparavant la maniere dont le public recevra ce que je donne aujourd'hui, j'ai cru que je devois remettre cette histoire à un autre temps (1).

(1) Il semble que l'Auteur a exécuté ce dessein en abregé dans ses *Processus integri*, ou sa *Méthode complette*, qu'on trouvera à la fin de ses autres Ouvrages, & où l'on verra, en lisant, qu'il y a très peu de maladies chroniques dont il n'ait parlé.





MÉDECINE PRATIQUE DE SYDENHAM.

HISTOIRE ET CURATION DES MALADIES AIGUËS.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies aiguës en général.

1. QUELQUE contraires que soient au corps humain les causes des maladies, il me semble néanmoins qu'à raisonner juste, la maladie n'est autre chose qu'un effort de la nature (1) qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à évacuer la matiere morbifique (2). Le souverain Maître de l'univers ayant voulu que les hom-

SECT. I. Définition de la maladie.

(1) Voyez le terme de nature, expliqué, *Section* 2, *Chapitre* 2, *num.* 48.

(2) Pour définir exactement la maladie en général, il faut connoître auparavant ce que c'est que la santé, (parceque la premiere est relative à la seconde). Or si l'on peut dire » que la santé consiste dans » une circulation facile & réguliere des fluides, dans un juste mé-

SECT. I.

mes fussent exposés à recevoir différentes impressions de la part des choses extérieures, ils se sont trouvés par cette raison nécessairement sujets à diverses maladies; lesquelles viennent en partie de certaines particules de l'air, qui ne sont point analogues avec nos humeurs, & qui s'insinuant dans le corps, & se mêlant avec le sang, l'infectent & le corrompent; & en partie de différentes fermentations, ou même de différentes pourritures d'humeurs qui séjournent trop long-temps dans le corps, parcequ'à raison de leur quantité excessive, ou de leur qualité particuliere, il n'a pu les atténuer, ni les évacuer.

Ses causes.

2. Dans de pareilles conjonctures, où toute l'industrie humaine se trouve insuffisante, la nature emploie une méthode & un enchaînement de symptômes pour expulser la matiere maligne & nuisible qui, sans cela, porteroit bientôt un coup mortel à la machine. Il est vrai que la nature, en se servant de semblables moyens, arriveroit beaucoup plus souvent au but qu'elle se propose, de rétablir la santé, si elle n'étoit détournée de sa route par des ignorants. Cependant lorsqu'abandonnée à elle-même elle laisse périr le malade, soit parcequ'elle succombe sous la violence de la maladie, soit parcequ'elle se manque à elle-même au besoin; elle ne fait alors qu'obéir à la triste & inévitable loi imposée à tous les mortels, & suivant laquelle rien de ce qui est engendré ne peut durer toujours (1).

Ses symptomes.

» lange & une juste proportion du sang & des humeurs, dans une » tension & un mouvement convenable des solides, & une parfaite » exécution des fonctions vitales & animales; on pourra aussi définir » la maladie, une altération considérable dans le mouvement, le » mélange ou la quantité des fluides, une trop grande tension, ou » un trop grand relâchement, & par conséquent un mouvement » trop prompt, ou trop lent, des fluides; ce qui affecte tout le corps, » ou seulement quelques parties, & se trouve accompagné d'un dérangement considérable des secrétions, des excrétions, des fonc- » tions virales & animales, & tend à la guérison, ou à la mort, ou » à la dépravation de quelque partie, lorsque la maladie se termine » par une autre maladie.

Cette définition comprend tout ce qu'on entend par une maladie en général; car non seulement elle montre d'une maniere claire en quoi consiste actuellement la maladie, savoir, dans une dépravation des fonctions vitales & animales, mais elle en désigne encore la cause immédiate, qui est une augmentation ou diminution de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques unes de ses parties, & elle marque les effets qu'elle opere sur le corps.

(1) *Constat, æterná positumque lege est, constet ut genitum nihil.* BOECE, page 70.

3. Etabliſſons par un ou deux exemples la vérité de ce que nous avançons. Qu'eſt-ce que la peſte, ſinon une complication de ſymptômes, dont la nature ſe ſert pour chaſſer au-dehors à travers les émonctoires de la peau, & ſous la forme d'abcès ou d'autres ſortes d'erruptions, les particules contagieuſes qui ſont entrées avec l'air par la reſpiration ? Qu'eſt-ce que la goutte, ſinon un moyen qu'emploie la nature pour purifier le ſang des vieillards, & les purger à fond, comme parle Hyppocrate ? On peut dire la même choſe de la plupart des autres maladies lorſqu'elles ſont entiérement déclarées (1).

CHAP. I. Eclairciſſement.

4. Or la nature exécute tout cela tantôt plus promptement, tantôt plus lentement ; ſuivant la différente méthode qu'elle met en uſage pour ſe débarraſſer de la cauſe morbifique. Lorſqu'elle a beſoin du ſecours de la fievre pour ſéparer du ſang les particules qui l'infectent, & pour les évacuer par les ſueurs, le cours de ventre, les éruptions, ou par d'autres voies ; comme tout cela s'opere dans la maſſe du ſang, & par un mouvement conſidérable des parties, les pores étant d'ailleurs ouverts & les fibres relâchées, il arrive néceſſairement de là, que la nature ſauve bientôt le malade, ſi elle produit une évacuation critique de la matiere morbifique, ou qu'elle le tue bientôt, ſi elle ne peut produire une telle évacuation ; & de plus, que tous les efforts qu'elle fait ſont accompagnés de ſymptômes violents & dangereux. Telles ſont les maladies que nous appellons *aiguës* ; ſavoir celles qui arrivent à leur état rapidement & avec danger.

D'où viennent les maladies aiguës.

Il n'eſt pas moins vrai, dans un certain ſens, qu'on peut mettre au nombre des maladies aiguës celles qui,

(1) Le corps eſt une machine animée, formée de telle ſorte ; que pluſieurs des maladies qui lui ſurviennent ſe guériſſent d'elles mêmes, & le rétabliſſent dans ſon état naturel ; au lieu que d'autres ſe perpétuent & s'augmentent d'elles mêmes, & enfin cauſent ſa deſtruction. De là il s'enſuit évidemment que les Médecins doivent découvrir par l'obſervation les différentes voies qui menent à ces fins contraires, dans les différentes maladies du corps, afin d'aider les premieres, & de s'oppoſer aux ſecondes. Ainſi, par exemple, une matiere âcre dans l'eſtomac & les inteſtins occaſionne un vomiſſement & un cours de ventre, qui ſuffiſent quelquefois pour guérir la maladie, en évacuant ce qui eſt nuiſible ; quelquefois ne ſuffiſent pas ; & d'autres fois ſont ſi violents, qu'ils jettent dans l'épuiſement, & cauſent la mort. Suivant cela, le Médecin doit donner en certains cas des émétiques ou des purgatifs, & en d'autres des narcotiques, ſelon que l'expérience, & le raiſonnement fondé ſur l'expérience, le dirigeront.

SECT. I.

quoiqu'à l'égard des paroxyſmes pris tous enſemble, vont plus lentement, ne laiſſent pas, à l'égard de chaque paroxyſme particulier, d'arriver promptement à leur terme critique. Et telles ſont toutes les fievres intermittentes.

D'où viennent les maladies chroniques.

5. Mais quand la matiere morbifique eſt de nature à ne pouvoir exciter la fievre pour opérer la dépuration univerſelle du ſang; ou lorſque cette matiere eſt fixée ſur une partie entiérement incapable de s'en délivrer, ſoit à raiſon de ſa ſtructure propre, comme lorſque la matiere morbifique eſt engagée dans les nerfs paralytiques, & lorſqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine; ſoit par le défaut de chaleur naturelle & d'eſprits animaux, comme lorſque la pituite ſe jette ſur des poumons affoiblis par la vieilleſſe ou la toux; ſoit enfin à cauſe d'un abord continuel de nouvelle matiere qui corrompt le ſang, lequel faiſant effort pour l'expulſer, ſurcharge & accable cette partie (1): dans tous ces cas, la matiere morbifique ne parvient point du tout à la coction, ou n'y parvient que fort tard.

Les maladies qui naiſſent de cette matiere incapable de coction, ſont appellées *chroniques*.

Voilà donc deux principes contraires, dont l'un produit les maladies aiguës, & l'autre les maladies chroniques.

Cauſes des maladies aiguës épidémiques.

6. Quant aux maladies *aiguës*, deſquelles j'ai deſſein de traiter préſentement, les unes viennent d'une altération ſecrete & inexplicable de l'air, qui alors infecte le corps humain, & elles ne dépendent nullement d'une qualité particuliere du ſang & des humeurs, ſinon en tant que la contagion de l'air a imprimé cette qualité au ſang & aux humeurs. Ces ſortes de maladies ne regnent que durant une telle conſtitution de l'air, & ne ſe font point ſentir dans un autre temps. On les a nommées *épidémiques*.

Cauſes des maladies aiguës ſporadiques.

7. Les autres ſortes de maladies aiguës proviennent d'une indiſpoſition particuliere des divers ſujets; & comme elles n'ont point de cauſes plus générales, elles n'attaquent pas auſſi beaucoup de gens à la fois. De plus, elles arrivent indifféremment dans toutes les années, & dans tous les temps de l'année, excepté dans ceux dont nous parlerons lorſque nous traiterons de ce genre de maladies aiguës. Je les appelle *intercurrentes* ou *ſporadiques*, parce-

(1) Par exemple dans la goutte.

qu'elles se font sentir dans tous les temps que regnent les maladies épidémiques. Je vais commencer par ces dernieres, dont je donnerai avant toutes choses l'histoire générale.

CHAPITRE II.

Des Maladies épidémiques.

Surprenante diversité des maladies épidémiques.

1. Si l'on examine toutes les branches de la Médecine, rien ne paroîtra peut-être plus surprenant que l'extrême diversité qui se rencontre dans les maladies épidémiques; non pas tant à l'égard des différentes saisons d'une même année auxquelles elles sont conformes, qu'à l'égard des différentes constitutions des mêmes années dont elles dépendent.

Elles demandent différens traitemens.

2. Cette diversité des maladies épidémiques se manifeste assez par les symptômes qui sont propres à chacune, & par le traitement différent qu'elles demandent. Ainsi quoique les maladies épidémiques paroissent à ceux qui n'y prenent pas assez garde se ressembler entre-elles par leurs dehors, & par quelques symptômes qui leur sont communs à toutes; il est certain néanmoins que, si on fait bien attention, on les trouvera entiérement différentes les unes des autres, & de caracteres fort opposés. Peut-être qu'un examen plus soigneux nous apprendroit si elles se succedent toujours les unes aux autres d'une maniere réguliere, & par une espece de révolution continuelle; ou si elles arrivent indifféremment & sans garder aucun ordre, suivant la disposition secrete de l'air, & les diverses constitutions des années. Mais la vie d'un homme sembleroit à peine suffire pour un pareil examen.

3. Une chose au moins dont je suis sûr par quantité d'observations très exactes, c'est que les especes des maladies épidémiques, sur-tout les fievres continues, different tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut être funeste l'année suivante. Aussi lorsque j'ai une fois découvert la véritable méthode de traiter telle ou telle espece de fievre, je guéris, grace au ciel, presque tous ceux qui en sont attaqués; bien entendu qu'en m'attachant inviolablement à

SECT. I.

cette méthode, j'ai toujours égard au tempérament, & l'âge, & aux autres circonstances nécessaires.

Cette maladie ayant cessé & ayant fait place à une autre ; me voilà dans un nouvel embarras, ne sachant par où je dois m'y prendre pour traiter la nouvelle maladie. Ainsi à moins que je n'apporte une attention extraordinaire & une application infinie, il est impossible que les premiers malades qui font l'épreuve de mes remedes, ne risquent extrêmement, jusqu'à ce qu'ayant reconnu, après un examen constant, le caractere de la maladie, je puisse l'attaquer avec une entiere confiance & être pleinement sûr de la victoire.

4. Quoique j'aie observé avec tout le soin possible les différentes constitutions des années, par rapport aux qualités manifestes de l'air, afin de pouvoir découvrir par ce moyen les causes de cette grande variété des maladies épidémiques, je ne vois pas que j'aie rien avancé jusqu'ici. Car j'ai remarqué que dans des années qui se ressemblent entiérement par rapport à la température manifeste de l'air, il regne des maladies très différentes, & au contraire. Voici comment les choses se passent.

Définition des fievres stationnaires.

5. Il y a diverses constitutions d'années, qui ne viennent ni du chaud ni du froid, ni du sec ni de l'humide, mais plutôt d'une altération secrete & inexplicable, qui s'est faite dans les entrailles de la terre. Alors l'air se trouve infecté de pernicieuses exhalaisons qui causent telle ou telle maladie, tant que la même constitution domine. Enfin au bout de quelques années cette constitution cesse & fait place à une autre. Chaque constitution générale produit une fievre qui lui est propre, & qui hors de là ne paroît jamais. C'est pourquoi j'appelle ces sortes de fievres *stationaires* ou *fixes*.

Elles ne dépendent pas des qualités manifestes de de l'air.

6. De plus, il y a dans une même année certaines températures particulieres ; & quoiqu'en ce temps-là les fievres épidémiques qui suivent la constitution générale de ladite année, regnent plus ou moins, ou commencent plutôt ou plus tard, à proportion des qualités manifestes de l'air ; néanmoins les fievres qui arrivent indifféremment dans toutes sortes d'années, & que j'appelle à cause de cela *intercurrentes* ou *sporadiques*, doivent alors plus que toutes les autres, leur origine à une certaine température de l'air. Telles sont la pleurésie, l'esquinancie, & autres mladies semblables, qui attaquent le plus souvent lorsqu'une chaleur subite succede tout à coup à un froid long & violent.

Il se peut donc faire que les qualités sensibles de l'air contribuent à la production des fievres qui se manifestent dans chaque constitution, & non pas à la production de celles qui sont propres & particulieres à une certaine constitution. Toutefois on doit avouer que les qualités sensibles de l'air disposent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique. On doit dire la même chose de toute erreur à l'égard des six choses non naturelles.

CHAP. II.

Certaines maladies épidémiques sont régulieres.

7. Il faut remarquer qu'entre les maladies épidémiques il y en a qui, dans certaines années sont régulieres & vont toujours le même train, sont accompagnées des mêmes phénomenes & des mêmes symptômes dans presque tous les sujets, & se terminent de la même façon. Ce sont les plus parfaites dans leur genre; & c'est par elles qu'on doit apprendre la véritable histoire des maladies épidémiques.

D'autres sont irrégulieres.

8. Mais il en est d'autres qui, quoiqu'elles soient nommées *épidémiques*, sont néanmoins très irrégulieres, ne gardent aucun type certain, & sont réellement d'un mauvais carractere, tant par rapport à la variété & la différence extrême de leurs symptômes, que par rapport à la maniere dont elles se terminent. Cette grande irrégularité vient de ce que chaque constitution produit des maladies fort différentes de celles qui regnoient dans un autre temps. Ce qui a lieu non seulement dans les fievres, mais encore dans la plupart des autres maladies épidémiques.

9. Il y a encore une autre chose plus singuliere, & qui est, pour ainsi dire, un jeu de la nature. C'est que la même maladie dans la même constitution de l'année se montre souvent sous des faces très différentes, dans son commencement, dans sa force, & dans son déclin. Cette variété se trouve quelquefois d'une si grande importance, qu'elle regle absolument ses indications curatives.

Les unes sont de printemps & les autres d'automne.

10. Au reste les maladies épidemiques se divisent en deux classes, savoir les maladies du *printemps*, & celles de l'*automne*; & quoiqu'elles puissent arriver en toute autre saison de l'année, il faut les ranger parmi celles de la saison dont elles approchent le plus, soit le printemps, soit l'automne, car quelquefois la température de l'air a une si grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant son temps ordinaire. D'autres fois au contraire elle en a si peu, que les corps, quoique déja disposés à la maladie, n'en sont attaqués que quelque temps

après. Ainsi quand je parle de printemps & d'automne, je n'entends pas précisément les deux équinoxes.

SECT. I.

Différente durée des maladies épidémiques du printemps,

11. Entre les maladies épidémiques du printemps, les unes paroissent de très bonne heure ; savoir au mois de Janvier, ensuite augmentant peu à peu, elles arrivent à leur plus haut degré de violence vers l'équinoxe du printemps. Après quoi diminuant insensiblement, elles disparoissent vers le solstice d'été ; si ce n'est peut-être qu'elles attaquent encore quelques personnes, par-ci, par-là. De ce nombre sont les rougeoles & les fievres tierces de printemps, lesquelles, à la vérité, commencent un peu plus tard, savoir au mois de Février, mais finissent pareillement vers le solstice d'été.

Les autres maladies épidémiques du printemps ayant pris naissance en cette saison, & s'étant fortifiées de jour en jour, n'acquierent leur plus haut degré de violence que vers l'équinoxe d'automne ; ensuite dequoi elles s'affoiblissent peu à peu, & cessent enfin vers le solstice d'hiver. Telles sont la peste & la petite vérole, dans les années que l'une ou l'autre de ces deux maladies domine sur les autres.

Et de celles d'automne.

12. Le cholera morbus, qui est de la famille des maladies épidémiques d'automne, commence au mois d'Août, & ne dure que l'espace d'un mois. Mais il y a d'autres maladies épidémiques qui, ayant commencé dans la même saison, se prolongent jusques en hiver ; par exemple, la dyssenterie, les fievres quartes, & les fievres tierces d'automne. Quoique toutes ces maladies affligent plus ou moins long-temps certains sujets, elles ne manquent guere de finir entiérement dans l'espace de deux mois.

D'où doivent être pris les noms des fievres épidémiques ;

13. Quant à ce qui regarde spécialement les fievres, il faut observer que la plupart de celles qui sont *continues*, n'ont eu jusqu'à présent aucun nom particulier, en tant qu'elles dépendent de la constitution génerale ; mais que les noms qui les distinguent sont pris d'une altération considérable du sang, ou de quelque symptome plus évident. C'est ainsi qu'elles sont nommées *putrides*, *malignes*, *pourprées*, &c. Mais comme ordinairement chaque constitution, outre les fievres qu'elle cause, tend à produire en même temps quelqu'autre maladie plus épidémique & de plus grande conséquence, telles que la peste, la petite vérole, la dyssenterie, &c. je ne vois pas pourquoi ces sortes de fievres ne tireroient pas plutôt leurs noms de la constitution qui les fait éclore, que d'une altération

quelconque du ſang, ou d'un ſymptôme particulier, qui peuvent ſe rencontrer également dans des fievres d'une autre eſpece.

14. Les *intermittentes* prennent leurs noms de l'intervalle qu'il y a entre chaque accès. Ce caractere les diſtingue ſuffiſamment, ſi en même temps on a égard aux différentes ſaiſons qui les amenent, ſavoir le printemps & l'automne. Il y a cependant quelquefois de ces fievres qui ſont réellement de la nature des intermittentes, ſans avoir de caractere bien ſenſible qui les faſſe connoître. Par exemple, celles qui, ayant commencé dès le mois de Juillet, vont ſe joindre aux intermittentes d'automne, & deviennent alors plus violentes, ne prennent pas d'abord leur véritable type, tout au contraire des intermittentes du printemps; mais elles imitent ſi bien en tout les fievres continues, qu'à moins d'y apporter le plus ſcrupuleux examen, il eſt impoſſible de les en diſtinguer. Enſuite à meſure que la conſtitution regnante s'affoiblit, elles prennent un type régulier; & à la fin de l'automne elles ſe démaſquent entiérement, & ſe montrent telles qu'elles étoient au commencement, ſoit quartes, ſoit tierces. Faute de les examiner avec attention, on ſe tromperoit lourdement dans la maniere de les traiter, & on mettroit les malades dans un grand danger, en prenant de véritables intermittentes pour des continues.

CHAP. II.

Comment ſe diſtinguent les intermittentes.

Celles d'automne reſſemblent quelquefois aux continues.

15. Il faut bien obſerver que, comme pluſieurs de ces maladies regnent dans une même année, il y en a ordinairement une qui domine ſur les autres, & qui les tient, pour ainſi dire, ſous ſa dépendance. Les autres, durant ce temps-là, ſont moins violentes; en ſorte qu'elles diminuent quand la maladie principale augmente; & qu'elles reprennent de nouvelles forces, quand la maladie principale diminue. C'eſt ainſi que ces maladies ſe font ſentir tour à tour, ſuivant que la conſtitution de l'année & la température ſenſible de l'air favoriſent davantage l'une ou l'autre.

Une maladie épidémique domine ordinairement ſur les autres.

La maladie qui regne avec plus de fureur vers l'équinoxe d'automne, & qui fait alors le plus de ravage, donne ſon nom à la conſtitution de toute l'année. En effet, on s'apercevra facilement que la maladie épidémique qui aura dominé ſur les autres en automne, domine auſſi ſur toutes les autres de la même année & du même temps, leſquelles s'accommodent à ſon caractere autant que leur nature le permet.

Ces dernieres s'accommodent au caractere de la dominante.

SECT. I.

Exemple tiré de la petite vérole,

16. Ainsi par exemple lorsqu'il y a quantité de petites véroles en automne, la fievre qui regne tout le long de l'année, est accompagnée de la même inflammation qui produit la petite vérole. Ces deux maladies prennent à peu près de même, & leurs symptômes essentiels se ressemblent extrêmement, si on excepte l'éruption de la petite vérole, & les autres symptômes qui dépendent de l'éruption. Les sueurs spontanées & le penchant à saliver, qui se rencontrent également dans ces deux maladies, prouvent assez la vérité de ce que nous avançons.

Et de la dyssenterie.

Pareillement lorsqu'il y a eu en automne un grand nombre de dyssenteries, la fievre qui regne cette année-là approche beaucoup de leur caractere, à l'exception de ce que la dyssenterie évacue par les selles la cause morbifique, & de quelques autres symptomes dépendants de celui-ci. La maniere toute semblable dont commencent les deux maladies, les aphtes & les autres symptomes qui leur sont communs, montrent la vérité de ma proposition. En effet, la dyssenterie dont il s'agit, n'est autre chose que cette fievre même, avec cette seule différence, qu'elle se porte en dedans, & va se jetter sur les intestins, par lesquels elle s'ouvre une voie critique.

La maladie épidémique dominante est affoiblie par l'hiver.

17. La maladie épidémique principale qui, comme un torrent débordé, ravageoit tout vers l'équinoxe d'automne, se renferme dans ses bornes dès que le froid de l'hiver commence à se faire sentir. Au contraire les maladies épidémiques moins considérables que la premiere, augmentent alors & prennent le dessus, jusqu'à ce que cette maladie dominante les affoiblisse de nouveau, & les fasse disparoître.

Toutes les épidémies d'une même constitution sont produites par une cause commune.

18. Enfin toutes les fois qu'une constitution produit diverses especes de maladies épidémiques, elles sont toutes d'un genre différent de celles qui, ayant absolument le même nom, sont néanmoins produites par une autre constitution. Or, en quelque nombre que soient ces especes particulieres qui attaquent sous une même constitution, elles ont toutes la même cause, savoir une certaine disposition de l'air; & par conséquent, quelque différentes qu'elles soient entre elles par rapport à leur type & leur forme spécifique, la constitution, qui est commune à toutes, dispose de telle façon la matiere de chacune, que les principaux symptomes, qui ne regardent point la maniere particuliere de l'évacuation, sont semblables en toutes les especes de ces fievres. Elles ont encore cela de commun,

qu'elles augmentent ou diminuent leur violence toutes en même temps. Il faut remarquer de plus, que dans les années où elles regnent en même temps, elles commencent toutes de même, & avec les mêmes symptomes.

D'où il faut déduire les causes des fievres.

19. On voit par-là combien la méthode que la nature emploie dans la production des maladies, est subtile & variée. Je ne sache personne jusqu'à présent qui l'ait observée comme l'importance de la chose le mériteroit. Le peu que nous avons dit sur cette matiere, prouve entiérement que puisque les différences spécifiques des maladies épidémiques, & particuliérement des fievres, dépendent de la secrete constitution de l'air (1), il n'y a pas de raison de vouloir attribuer la production des diverses fievres à une cause morbifique amassée dans le corps humain. Car c'est une chose évidente que tout homme, fût-il de la plus forte santé du monde, qui ira en des endroits où regne une fievre épidémique, en sera attaqué au bout de quelques jours. Or, il n'est presque pas croyable que l'air ait produit en si peu de temps une altération manifeste dans les humeurs de cet homme (2).

(1) Il semble que par un nombre d'expériences exactes on pourroit venir à bout de découvrir ce que c'est que les qualités secretes de l'air dont parle si souvent notre Auteur, & les rendre sensibles. Et si par ce moyen il étoit possible d'acquérir une connoissance passable des écoulements, des sels, & des autres matieres hétérogenes dont l'air se trouve rempli en différents temps & en différents pays, cela pourroit donner une connoissance presque entiere de la nature de toutes les maladies épidémiques qui peuvent arriver à l'avenir, pourvu qu'en même temps on fît une attention convenable à l'âge, au sexe, au tempérament, à la maniere de vivre, &c. du malade; & toutes ces circonstances étant soigneusement examinées & comparées ensemble, pourroient probablement conduire à des méthodes curatives rationnelles qui seroient fixes & sures.

L'exécution d'un tel dessein par la voie des expériences, & non par des conjectures ou des hypotheses, est assurément digne de l'attention de tous ceux qui ont le loisir & l'habileté nécessaire pour l'entreprendre. Une histoire de cette sorte un peu complette, seroit très avantageuse au genre humain. L'illustre Boyle a beaucoup avancé l'ouvrage, & a établi des méthodes que l'on pourroit suivre pour réussir. Voyez l'*Abrégé de ses Œuvres par le Docteur* Shaw *en 3 vol. in-4°.* Arbuthnot, *des effets de l'air*; Hales, *expériences statiques*; & Huxham, *de aere & morb. epid.*

(2) Il n'est pas impossible que des personnes qui semblent jouir d'une parfaite santé, aient dans leurs humeurs des principes morbifiques actuellement existants, mais sans action & comme endormis. Dans ce cas là on ne sauroit dire que la maladie est produite, mais seulement qu'elle est mise en action par la constitution secrete de

SECT. I.

Difficulté d'établir une méthode générale de cure.

20. Il n'est pas moins difficile d'établir, pour la guérison de ces sortes de fievres, des regles générales & fixes, dont on ne puisse en aucune façon s'écarter. Ainsi dans une si grande obscurité, la méthode que je suis, principalement lorsqu'il commence à paroître de nouvelles fievres, est de temporiser d'abord, & d'aller bride en main, sur-tout quand il s'agit d'employer les grands remedes. Pendant ce temps-là, j'examine soigneusement quelle est la nature & le caractere de ces maladies, quelles choses sont bonnes ou nuisibles aux malades, afin de rejetter les unes, & d'employer les autres (1).

Difficulté de ranger par classes les maladies épidémiques.

21. En un mot, comme c'est un ouvrage très long & très difficile, de ranger par classes toutes les especes des maladies épidémiques suivant leurs divers phénomenes, de développer les caracteres propres de chacune, & de marquer le traitement qui convient à chacune en particulier; & comme d'ailleurs elles n'arrivent pas réguliérement au bout d'un certain nombre d'années, du moins que l'on connoisse, la vie d'un Médecin ne suffit peut-être pas pour assembler sur cette matiere une quantité raisonnable d'observations. Voilà un grand travail; c'est néanmoins ce qu'il faut faire avant qu'on puisse dire avoir fait quelque chose d'important pour la connoissance & la guérison de ces maladies.

Leur description les fera distinguer.

22. Mais enfin quelle méthode suivrons nous en décrivant les diverses épidémies, non seulement celles qui arrivent fortuitement, du moins à ce qu'il nous semble, mais encore celles qui, durant l'espace d'une ou plusieurs années sont d'un même genre, & dans une autre année sont

---

l'air. Cela ne se vérifie-t-il pas dans beaucoup de gens qui sont attaqués de la petite vérole, &c. & la chose étant ainsi, la matiere morbifique amassée dans le corps, en quelque petite quantité que ce soit, peut quelquefois contribuer principalement à la production d'une maladie particuliere qui en dépend, contre ce qu'avance notre Auteur. Mais soit que la maladie vienne de quelque matiere hétérogene, ou de quelque altération des humeurs, notre Auteur juge que les indications curatives sont les mêmes dans les deux cas. C'est pourquoi cette matiere ne paroît pas d'une assez grande conséquence pour mériter une dispute sérieuse.

(1) En faisant une attention convenable à la température manifeste de l'air qui regnoit précédemment & qui regne alors, à la maniere de vivre, au tempérament & au sexe du malade, & en même temps aux premiers symptomes d'une maladie épidémique, le Médecin pourroit peut-être procéder dans la méthode curative avec plus de sureté que ne étoit notre Auteur.

d'un genre différent les unes des autres ? La méthodequi m'a toujours paru la plus commode pour cela, est de suivre l'ordre des années pendant lesquelles les maladies ont regné successivement. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter de mon mieux, en donnant, sur les observations les plus exactes que j'ai pu faire, l'histoire & la curation des épidémies qui ont regné durant quinze ans, savoir depuis 1661 jusqu'en 1676.

Il me paroît absolument impossible de déterminer précisément leurs causes, soit qu'elles viennent des qualités manifestes de l'air, ou d'une intempérie particuliere du sang & des humeurs qu'auroit produit une secrete influence de l'air. Il n'est pas moins impossible de faire connoître les especes des différentes maladies épidémiques qui viennent des altérations spécifiques de l'air ; quoique la chose paroisse facile à ceux qui attachent les noms des fievres à des idées qu'ils fondent mal à propos sur les altérations qui peuvent arriver au sang & aux humeurs par une dégénération des principes.

Ce n'est pas-là suivre la nature, qui est toujours un si bon guide, c'est se livrer à la passion des conjectures ; & dans ce cas, on fera autant de différentes especes de maladies qu'il plaira d'en inventer. D'un autre côté c'est se donner une liberté qu'on n'accorderoit pas facilement à un Botaniste, à qui on demande le témoignage des sens dans la description qu'il donne des plantes, & non pas des raisonnements, quelque ingénieux & vraisemblables qu'ils puissent être.

23. Au reste je ne me flatte pas en publiant cet ouvrage sur les maladies épidémiques, de donner quelque chose d'achevé ; encore moins voudrois-je garantir que les épidémies qui ont régné successivement durant les années que j'ai marquées ci-devant, reviendront toujours à l'avenir dans le même ordre. Tout mon dessein est de raconter, d'après mes observations, comment les choses se sont passées dans ces quartiers-ci & dans cette ville, afin de contribuer de quelque chose à commencer un corps de maladies épidémiques, lequel étant achevé par ceux qui viendront après moi, sera, à mon avis, d'une très grande utilité au genre humain (1).

---

(1) Ce second Chapitre contient plusieurs choses qui semblent plutôt avancées en faveur d'une hypothese, que fondées sur

SECT. I.

CHAPITRE III.

Constitution épidémique des années 1661, 62, 63, 64 à Londres.

Description de la fievre tierce de cette constitution.

1. L'AN 1661 les fievres intermittentes d'automne qui avoient déja regné auparavant depuis quelques années, reprirent de nouvelles forces au commencement du mois de Juillet, sur-tout la fievre tierce d'un mauvais caractere; elles allerent ensuite chaque jour en augmentant, & se firent sentir avec le plus de violence au mois d'Août. Dans plusieurs endroits elles attaquerent des familles presqu'entieres, & emporterent une infinité de gens. Puis elles diminuerent insensiblement; & le froid de l'hiver étant survenu, elles cesserent tout-à-fait, n'ayant même attaqué que très peu de monde dans le mois d'Octobre. Voici principalement en quoi les symptomes des fievres tierces dont il s'agit étoient différents de ceux des tierces intermittentes des autres années. L'accès étoit plus violent;

l'expérience. Il est certain que plusieurs maladies aiguës sont épidémiques; & il ne l'est pas moins, que plusieurs maladies épidémiques qui portent le même nom, sont de différente nature. Mais on n'a pas encore prouvé que les qualités sensibles de l'air n'influent pas considérablement sur les maladies épidémiques, & cela faute d'observations suffisantes, Au contraire, les observations faites jusqu'ici favorisent beaucoup le sentiment opposé. En effet, si on considére les grandes altérations qui arrivent souvent à l'air à l'égard de sa pesanteur, de son élasticité, de sa chaleur, de sa froideur, de sa sécheresse & de son humidité, & la diversité infinie des matieres qu'il contient, & qui varient continuellement, on conclura sans doute que les différentes maladies épidémiques qui surviennent en même temps, doivent nécessairement être plus ou moins violentes & dangereuses, suivant que la constitution dominante de l'air est plus ou moins capable de les favoriser, & cela semble être pleinement confirmé par les dernieres observations. Mais quelle que soit la cause d'une maladie épidémique, toujours est-il vrai que la meilleure maniere de la traiter est de se régler sur les symptomes comparés avec l'âge, le tempérament, &c. du malade, & non pas qu'une maladie qui est entiérement la même, demande un traitement différent dans les différentes constitutions de l'air, comme notre Auteur l'insinue; car si la maladie n'est pas entiérement la même, il n'est pas étonnant qu'elle demande un traitement différent. Voyez Witringham, *Commentarium nosologicum*, Huxham *de aere & morb. epid.* & les Ouvrages de notre Auteur de l'édition de Geneve, *in-4°.* à laquelle sont ajoutés plusieurs Traités sur différentes maladies épidémiques, & différentes constitutions de l'air, par divers Auteurs.

la langue plus noire & plus seche ; l'intermission moins marquée ; la perte de force & d'appétit plus grande, & plus de pente à un double accès ; enfin tous les accidents étoient plus cruels, & la maladie plus funeste que ne sont ordinairement les fievres intermittentes. Quand elle attaquoit des personnes avancées en âge, ou des cachectiques qui avoient été affoiblis par la saignée, ou par quelqu'autre évacuation, elle duroit deux ou trois mois.

2. Les fievres quartes, quoique plus rares, accompagnoient celles que nous venons de décrire : mais les unes & les autres disparurent au commencement de l'hiver, & n'attaquerent plus personne.

Elle fut suivie d'une fievre continue.

Elles furent suivies d'une fievre continue, laquelle ne différoit des intermittentes d'automne, qu'en ce que ces dernieres avoient des intermissions, & que la fievre continue n'en avoit point ; car toutes deux commençoient de la même façon : les malades qui en étoient attaqués violemment, avoient des envies de vomir, étoient altérés ; les parties extérieures étoient seches, la langue noire, & vers la fin de la maladie il se faisoit en très peu de temps par les sueurs une évacuation critique de la matiere morbifique.

3. Ce qui faisoit bien voir que cette fievre continue étoit de la nature des intermittentes d'automne, c'est qu'elle paroissoit très rarement au commencement de l'année. Ainsi elle étoit comme un racourci des fievres intermittentes ; & au contraire chaque accès des intermittentes me sembloit être un racourci de cette continue. Par conséquent la principale différence consistoit en ce que les fievres continues alloient toujours d'un pas égal, sans cesser, ni revenir périodiquement ; au lieu que les intermittentes cessoient & revenoient à diverses fois.

Celle-ci ressembloit aux intermittentes précédentes.

4. Je ne saurois dire combien de temps cette fievre continue avoit déja regné, parceque je m'étois contenté jusqu'alors de faire attention aux symptomes généraux des fievres, n'ayant pas encore pris garde qu'on pouvoit les distinguer suivant les différentes constitutions des années, ou suivant les différentes saisons de la même année. Ce que je sais au moins, c'est qu'il n'y eut qu'une seule espece de fievre continue jusqu'en l'année 1665, & que les intermittentes d'automne qui étoient fréquentes jusqu'à cette année-là, furent ensuite très rares.

Une seule espece de fievre continue depuis 1661 jusqu'en 1665.

5. La fievre tierce qui, en 1661, avoit fait des ravages infinis, se ralentit l'année d'après ; & dans les automnes

Ordre des maladies épidémiques de cette constitution.

SECT. I.

suivantes les fievres quartes dominerent sur les autres maladies épidémiques, la constitution de l'air étant toujours la même. Comme les fievres quartes diminuoient toujours après l'automne, la fievre continue qui, durant toute cette saison, avoit été rare, se déchaînoit avec fureur jusqu'au printemps. Alors venoient les fievres intermittentes du printemps, lesquelles cessoient au commencement du mois de Mai. Ensuite il y avoit par-ci par-là de petites véroles, qui disparoissoient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'est-à-dire de la fievre continue & des fievres quartes. Voilà l'ordre que gardoient les maladies épidémiques, qui se succéderent les unes aux autres durant toute cette constitution de l'air. Je vais parler de leurs différentes especes, & nommément de la fievre continue, & des fievres intermittentes, soit de printemps, soit d'automne, qui ont regné dans cette constitution plus que dans les autres.

La fievre continue étoit la principale.

6. Je commencerai par la fievre continue; elle me semble être la plus considérable de toutes les autres fievres, d'autant que dans cette fievre, plus que dans toutes les autres, la nature opere d'une maniere égale & uniforme la coction de la matiere morbifique, & l'évacue ensuite au bout d'un certain temps. De plus, comme les constitutions annuelles qui produisent les fievres intermittentes d'automne ont coutume de revenir beaucoup plus souvent que celles qui produisent les autres maladies épidémiques, il s'ensuit nécessairement que la fievre continue dont elles sont accompagnées, est aussi plus fréquente.

Ses symptomes.

7. Outre les symptomes qui accompagnoient les autres fievres, cette continue avoit encore les suivants : le malade étoit le plus souvent comme un homme qui va rendre l'ame, il se trouvoit tout d'un coup sans forces, il avoit des envies de vomir, sa langue étoit seche & noire, & sa peau seche. L'urine dans tous les malades étoit épaisse ou limpide; deux états qui marquoient également la crudité. Dans le déclin de la maladie, il survenoit un flux de ventre, à moins que le Médecin n'y eût mis obstacle dès le commencement, & la maladie n'en devenoit que plus longue & plus opiniâtre. D'elle-même elle ne duroit guere au-delà de quatorze, ou de vingt & un jours (1); & alors

(1) Est ce une chose démontrée par l'expérience, que toute fievre qui n'arrive pas à la crise en quatorze jours, dure volontiers jusqu'au vingt-un? Ou cette idée, comme quelques autres de même espece,

elle

elle se terminoit par une sueur, ou plutôt par une douce moiteur. Les urines donnoient le plus souvent dans ce temps-là, & non auparavant, des signes de coction. Chap. III.

8. Il survenoit d'autres symptomes lorsque la maladie n'étoit pas bien traitée. Mais on connoîtra mieux ces symptomes & toute la nature de la maladie, par la méthode de la traiter dont je me suis servi autrefois, & dont je vais mettre ici ce qui fait à mon sujet, selon que je l'ai publié il y a déja long-temps : car alors je ne savois point encore qu'il y eût dans la nature quelqu'autre espece de fievre.

CHAPITRE IV.

Fievre continue des années 1661, 62, 63, 64.

1. Je remarque en premier lieu, que le mouvement irrégulier du sang, qui est la cause de cette fievre, ou qui l'accompagne, est excité par la nature, soit pour séparer du sang une matiere hétérogene & nuisible qu'il renferme, soit pour donner au sang quelque nouvelle disposition.

Cause finale du mouvement du sang dans cette fievre.

2. Le terme général de *mouvement* me plait davantage en cette matiere, que celui de *fermentation*, ou d'*ébullition* ; parcequ'il ôte toute occasion de chicaner sur les mots ; ce que les deux derniers ne feroient peut-être pas si bien : car quoiqu'on puisse leur donner un bon sens, il y a néanmoins des gens qui les trouvent durs & peu convenables. Le mouvement du sang dans les fievres imite, à la vérité, tantôt la fermentation, tantôt l'ébullition des liqueurs végétales. Malgré cela bien des gens croient qu'il en differe en plusieurs manieres. Prenons un ou deux exemples touchant la *fermentation*. Premiérement les liqueurs qui fermentent acquierent une nature vineuse, en sorte qu'on en retire par la distillation un esprit ardent, & qu'elles se changent aisément en vinaigre, qui est une liqueur très acide, & qui donne par la distillation un esprit acide. Mais suivant ceux dont nous parlons, on n'a jamais observé dans le sang de changement pareil.

Le terme de *mouvement* préféré à celui de *fermentation* ou d'*ébullition*.

n'est-elle point prise des Anciens ? & ne l'ont-ils point eue, en conséquence d'une certaine harmonie qu'ils ont imaginée entre les nombres, & la durée des fievres ?

Ensuite ils font remarquer que dans les liqueurs vineuses la fermentation & la dépuration se font en même temps, & vont d'un pas égal ; au lieu que la dépuration du sang dans les fievres n'arrive qu'apres son effervescence : ce qu'on voit clairement, disent-ils, dans un accès de fievre qui se termine par les sueurs.

SECT. I.

Le terme d'*ébullition* estimé très impropre.

3. Quant à l'*ébullition*, ils trouvent que cette dénomination convient encore moins, & qu'elle est contraire à l'expérience dans plusieurs cas où l'effervescence du sang n'est pas assez considérable pour mériter le nom d'*ébullition*.

Quoi qu'il en soit, je ne veux point entrer dans de semblables disputes ; & comme les termes de *fermentation* & d'*ébullition* sont fort en usage chez les Médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en servir quelquefois, pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité.

Toutes les fievres qui sont accompagnées d'éruptions, montrent que le mouvement febrile n'est excité par la nature dans le sang, que pour en séparer une matiere hétérogene & nuisible. Car dans ces sortes de fievres, il se jette sur la peau, au moyen de cette ébullition du sang, un récrément de mauvaise qualité qui y étoit retenu (1).

4. Il me paroît aussi que le mouvement febrile du sang ne tend assez souvent à autre chose, qu'à procurer à ce liquide un nouvel état & une nouvelle disposition, & qu'un homme dont le sang est pur & fort bon, peut avoir la fievre. En effet, on sait par de fréquentes observations, qu'elle survient à des corps d'ailleurs fort sains, en qui il n'y a aucune disposition morbifique, soit du côté de la pléthore, soit du côté de la cacochymie, & en qui la fievre ne sauroit être occasionnée par aucun mauvais air. Ces gens-là néanmoins en sont quelquefois attaqués lorsqu'il est arrivé quelque changement considérable dans l'air, la nourriture, & les autres choses non naturelles ; parcequ'alors leur sang travaille à acquérir un nouvel état

(1) Dans les fievres accompagnées d'éruptions, les désordres du pouls cessent entiérement, ou diminuent beaucoup lorsque l'éruption s'est faite aisément ; & dans la petite vérole, la matiere que contiennent les pustules devient contagieuse au bout d'un certain temps. Ainsi il y a lieu de croire que c'est originairement la matiere morbifique qui, tandis qu'elle circuloit avec le sang, y causoit cette grande agitation, conformément à l'idée de notre Auteur.

& une nouvelle disposition qui soient conformes au changement d'air ou de nourriture ; mais cette fievre ne vient nullement d'une irritation causée par des particules vicieuses qu'on supposeroit séjourner dans le sang (1). CHAP. IV.

Je ne doute pas néanmoins que la matiere qui a coutume de se séparer du sang après le mouvement que la fievre y a excité, ne soit vicieuse, quoiqu'auparavant le sang fût louable. Cela ne doit pas surprendre davantage, que la corruption & la puanteur que contractent certaines portions des aliments, après qu'elles ont subi une altération considérable dans le corps, & qu'elles se sont séparées des autres (2).

Il faut contenir le mouvement du sang dans de justes bornes.

5. En second lieu, je pense que la véritable indication qu'on doit remplir dans cette maladie, est de contenir le mouvement du sang dans des bornes proportionnées au dessein de la nature ; de telle maniere que d'un côté ce mouvement ne soit pas trop grand, ce qui produiroit des symptomes dangereux ; & que d'un autre côté il ne soit pas trop foible, ce qui empêcheroit l'évacuation de la matiere morbifique, & rendroit inutiles les efforts que fait le sang pour acquérir un nouvel état. Ainsi soit que la fievre ait pour cause une matiere étrangere qui irrite les fibres, ou le sang qui tend à quelque changement, l'indication est toujours la même. Ces principes étant établis, voici comment je traite la maladie (3).

(1) On ne voit pas pourquoi le régime, l'air, &c. ne pourroient pas avoir déja altéré le sang, avant que la fievre commence. Il y a en tout ceci trop de spéculation sur les causes, avec lesquelles, & sur-tout avec les finales, la pratique n'a presque rien de commun. La théorie qui, en se perfectionnant, nous développe les causes, nous découvrira apparemment aussi l'usage qu'on en doit faire ; mais nous sommes encore bien loin de là. Le plus grand éloge qu'on puisse donner à celle de notre Auteur, c'est qu'elle paroît avoir été formée sur sa pratique, & y rendre entiérement. Au reste, la théorie n'est le plus souvent qu'une maniere probable de raisonner & d'amuser une imagination inquiette qui voudroit qu'on lui fît toucher au doigt la maniere dont les causes produisent leurs effets. Beaucoup de gens exigent trop des Médecins, en leur demandant des explications des choses ; mais souvent aussi ils se contentent de trop peu. Une métaphore frappante, un ingénieux contraste de mots, c'en est assez pour les satisfaire.

(2) Tout cela a besoin d'être vérifié par l'expérience, indépendamment de l'analogie.

(3) La pratique, comme on voit ici, doit être réglée sur le degré de mouvement du sang ; & le mouvement du sang, comme on verra bientôt, doit être réglé sur les symptomes. Mais pourquoi ne

SECT. I.

Cas où la saignée est nuisible.

6. Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est foible (1), comme il est ordinairement dans les enfants, où n'a pas une suffisante quantité d'esprits (2) comme dans les vieillards (3), & même dans les jeunes gens qui ont été long-temps malades, je m'abstiens de la saignée: car si je l'ordonnois en pareil cas, le sang qui est déja trop foible, sans être diminué, ne pourroit absolument point se dépurer; d'où s'en suivroit la corruption de toute la masse, & peut-être même la mort du malade: comme lorsque la fermentation du vin ou de la biere vient à être arrêtée mal à propos, ces liqueurs prennent ordinairement une mauvaise qualité. En effet la nature ne peut plus supporter la présence des particules qu'elle a une fois commencé d'évacuer, & qui, quoiqu'elles fussent pures tandis qu'elles étoient distribuées également dans la masse du sang, sont devenues capables de se pourrir, & de corrompre les autres humeurs.

Je sais qu'il se trouve des malades qui, après avoir été épuisés par des saignées faites mal à propos, guérissent quelquefois par un usage convenable des cordiaux, & qu'on peut remettre le sang en état de se dépurer. Mais il valoit mieux ne pas faire le mal, que d'être obligé à le guérir.

---

pas régler tout de suite la pratique sur les symptomes, sans s'amuser à une hypothese si difficile à expliquer & à établir ? Ceci doit être un bon avertissement à tous les Médecins de se tenir sur leurs gardes, puisqu'un si excellent Praticien, & si ennemi de la spéculation, n'a pu s'empêcher de mêler dans sa pratique une hypothese qui est plutôt une description figurée, qu'un détail réel des mouvements qu'il attribue à la nature, sans le prouver par aucune autorité solide & tirée des faits.

(1) Qu'est-ce que la foiblesse du sang ? & par quel signe sensible la reconnoître ? Est ce par le peu de sédiment ? Quoi qu'il en soit, il falloit exprimer nommément en quoi elle consiste, & en donner la raison, ou du moins en appeller à l'expérience.

(2) Voilà encore une chose qui, à ce que je crois, ne pourra jamais être rendue sensible.

(3) Les gens âgés soutiennent souvent mieux la saignée que les autres. Cependant la doctrine pratique qu'enseigne ici notre Auteur, est fort bonne ; mais il eût mieux fait de la fonder sur l'expérience, ou moins sur des raisonnements sensibles qui en résultent immédiatement. Ainsi dans les enfants & dans les personnes épuisées par une maladie précédente, la partie rouge du sang est en moindre quantité, à proportion, de celle des autres fluides, que dans les gens robustes & d'un âge fait, & leurs vaisseaux relâchés ne compriment pas si fortement les liqueurs, & ne les changent pas si promptement en la partie rouge du sang; c'est pourquoi ils ne supportent pas si bien la saignée.

7. Au contraire lorsque j'ai à traiter des malades dont le sang est spiritueux, comme il est d'ordinaire dans les jeunes gens vigoureux & d'un tempéramment sanguin, je commence par la saignée; car, excepté les cas dont je parlerai plus bas, on ne peut l'omettre ici sans danger: autrement l'ébullition excessive du sang pourroit causer des phrénésies, des pleurésies, & autres inflammations de cette sorte; & de plus, sa trop grande abondance se feroit obstacle à elle-même, & empêcheroit entierement la circulation (1).

Cas où elle est utile.

8. Je fais tirer la quantité de sang que je juge nécessaire pour garantir le malade des acidents que j'ai dit pouvoir être causés par le mouvement immodéré de ce liquide (2); ensuite je gouverne & je modere son effervescence, en réitérant ou en omettant la saignée, en faisant usage ou en m'abstenant des cordiaux, enfin en lâchant ou en resserrant le ventre, suivant que je vois ce mouvement augmenter ou diminuer.

Quelle quantité de sang il faut tirer.

9. Après la saignée, quand elle me paroît nécessaire dans les cas mentionnés ci-devant, je m'informe soigneusement si le malade n'a point vomi, ou n'a point eu des envies de vomir, au commencement de la fievre. Si je trouve qu'oui, je ne manque pas alors d'ordonner un émétique, à moins que le malade ne soit trop jeune, ou trop foible pour cela. Il est tellement nécessaire de donner un émétique, lorsqu'il y a eu d'abord des envies de vomir, que si on n'évacue pas l'humeur qui les cause, elle sera la source de mille accidents fâcheux qui, durant tout le traitement, embarrasseront extrêmement le Médecin, & mettront le malade en grand danger.

En quel cas le vomissement est nécessaire, ou ne l'est pas.

Un des principaux & des plus ordinaires de ces accidents, c'est la diarrhée qui survient après la fievre, lorsqu'on a manqué de donner à temps les vomitifs; car dans le progrès de la fievre, l'humeur âcre & nuisible qui sé-

Diarrhée quand on n'a pas fait vomir.

(1). Il eût fallu certainement décrire d'abord la maladie qui doit être traitée, & cela en donnant un détail exact des symptomes. Il est vrai qu'une personne d'un tempérament vigoureux ne peut guere avoir la fievre sans qu'il soit besoin de saignée; mais le dénombrement des symptomes précédents & actuels auroit éclairci & confirmé admirablement cette doctrine, comme on voit par le petit nombre des symptomes conséquents qui sont rapportés.

(2) Il auroit été nécessaire de spécifier en particulier en quoi consiste ce mouvement immodéré.

journe dans l'estomac, étant un peu digérée par la nature, & continuellement poussée dans les intestins, elle les ronge de telle sorte qu'il s'ensuit nécessairement un cours de ventre (1). J'ai observé néanmoins dans les fievres inflammatoires qu'on regarde ordinairement comme malignes, que lorsqu'on a manqué de donner un vomitif, quoiqu'il y eût au commencement des envies de vomir, la diarrhée ne survient pas toujours comme dans la fievre dont il s'agit maintenant. Mais nous traiterons cet article plus au long dans la suite (2).

SECT. I.

Elle ne survient pas toujours dans les fievres malignes.

Danger de cette diarrhée.

10. Le danger de cette diarrhée consiste en ce qu'elle augmente la foiblesse du malade déja affoibli par la maladie; & ce qui est encore pis, c'est qu'elle empêche entiérement la dépuration critique du sang, laquelle devoit se faire dans le déclin du jour.

Elle s'arrête ordinairement par un vomitif,

11. Or pour s'assurer que l'humeur nuisible qui séjourne dans l'estomac produit cette diarrhée, quand on ne l'évacue pas par le vomissement; il n'y a qu'à examiner ce qui s'est passé; & on trouvera presque toujours que les malades, en qui la diarrhée accompagne la fievre, ont eu des envies de vomir au commencement de la maladie, & qu'on ne leur a point donné de vomitif (3). On trouvera aussi que nonobstant que les envies de vomir soient passées depuis long-temps, la diarrhée cessera pour l'ordinaire dès qu'on aura donné un vomitif, pourvu que le malade puisse le soutenir. J'ai souvent observé que quand le cours de ventre a une fois commencé, les astringents internes ou externes servent de peu ou de rien du tout pour l'arrêter (4).

Et non par les astringents.

12. Voici le vomitif dont je me servois ordinairement.

Potion vomitive.

Prenez infusion de safran des métaux, six gros;

Oxymel scillitique & syrop de scabieuse composé, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion émétique.

Emétiques antimoniaux demandent une boisson copieuse.

Je faisois prendre cette potion l'après midi, deux heures après un dîner léger; & pour aider l'effet du remede, je recommandois de tenir prêtes trois ou quatre

(1) C'est assurément une raison suffisante pour donner un vomitif; mais elle est du moins aussi forte pour donner un purgatif.

(2) Voyez plus bas, num. 11. 50. 51.

(3) C'est ici un exemple d'un raisonnement pratique.

(4) Cela est confirmé par l'expérience.

pintes de petit-lait (1) pour en donner à boire un coup au malade chaque fois qu'il vomiroit, ou qu'il iroit au bassin. C'est le moyen de prévenir les tranchées & les efforts inutiles, & de faciliter le vomissement (2); car ces sortes d'émétiques sont dangereux, si l'on manque d'y joindre une boisson copieuse.

Utilité du vomissement.

13. En examinant avec soin la matiere que les malades avoient rendue par le vomissement, & voyant qu'elle n'étoit ni en fort grande quantité, ni de fort mauvaise qualité, j'ai souvent été surpris pourquoi les malades recevoient tant de soulagement de cette évacuation: en effet, dès qu'ils avoient vomi, on voyoit diminuer & même cesser les symptomes cruels qui les tourmentoient, & qui épouvantoient les assistants, comme les nausées, les inquiétudes, les agitations, la difficulté de respirer, la noirceur de la langue, &c. & le reste de la maladie se passoit doucement (3).

Commencer par la saignée si elle est nécessaire.

14. Si l'état du malade exige qu'on emploie la saignée & l'émétique, il sera à propos de commencer par la saignée avant que de donner l'émétique; car lorsque les

(1) L'Auteur dit du *posset*, qui est un certain breuvage, dont on fait grand usage en Angleterre par rapport à la Médecine. Ce n'est proprement que du petit-lait fait avec l'aile ou biere douce. En France on se sert ordinairement d'eau tiede en pareil cas.

(2) On doit donner sans délai un vomitif. Une pinte d'eau de gruau, de petit-lait, ou de quelque autre boisson semblable, étant bue un peu avant que de prendre le vomitif, rendra, en quelque temps que ce soit, son opération plus douce que ne pourroit faire un dîner léger.

(3) La difficulté que trouve ici notre Auteur à rendre raison du soulagement que procuroit un vomitif, paroît venir, ou de ce qu'il ne connoissoit pas, ou de ce qu'il ne considéroit pas assez, les bons effets que produit le vomissement au-delà des premieres voies par l'ébranlement considérable qu'il donne à toutes les parties. Quant à la petite quantité de matiere que faisoit rendre le vomitif, cela arrive presque toujours lorsque l'estomac n'est pas surchargé auparavant d'aliments solides, ou liquides. Peut-être que les maladies aigues sont moins causées par la trop grande quantité des humeurs, que par quelque qualité mauvaise que leur communique une portion infiniment petite de matiere morbifique d'une certaine espece, comme il est manifeste dans plusieurs maladies épidémiques. Aussi notre Auteur assure, & une expérience journaliere le confirme, que des gens qui paroissent être en bonne santé, se trouvent quelquefois attaqués de maladies, suivant que les qualités cachées ou sensibles de l'air sont capables de corrompre les fluides, & suivant que ceux-ci de leur côté sont disposés à recevoir l'infection. Voyez *Sect. 1, Chap. 2, num. 19, & Chap. 3, art. 4.*

SECT. I.

vaisseaux sanguins sont trop pleins, il est dangereux que par les violents efforts que le malade fera pour vomir, il ne se rompe quelques vaisseaux du poumon; ou que le sang se portant avec impétuosité au cerveau, & venant à s'épancher dans ce viscere, ne cause par ce moyen une apoplexie mortelle. Je pourrois rapporter de tristes exemples de cette vérité; mais je me contenterai d'avertir qu'il faut user de beaucoup de précaution dans cette matiere (1).

Quand est-ce qu'il faut donner le vomitif.

15. Si l'on demande en quel temps de la fievre il faut donner le vomitif, je réponds que si j'étois le maître, je voudrois le donner tout au commencement, car par ce moyen on garantira le malade des symptomes affreux que cause l'amas des humeurs qui séjournent dans l'estomac & dans les endroits voisins; peut-être même qu'on coupera pied à une maladie qui autrement sera longue & dangereuse, étant entretenue par ces humeurs qui, pénétrant dans les veines lactées, se mêleront avec la masse du sang, ou qui, devenues plus nuisibles par leur séjour, communiqueront au sang une qualité pernicieuse.

Vomissement ne doit pas être arrêté mal à propos dans le choléra morbus.

C'est de quoi le choléra-morbus nous fournit un exemple bien sensible; car il arrive quelquefois dans cette maladie, qu'en arrêtant mal à propos le vomissement, soit par l'opium, soit par des astringents, on cause une foule d'accidents qui ne sont pas moins dangereux. Les humeurs âcres & corrompues qu'il falloit laisser sortir étant repoussées au dedans par ce moyen, agissent sur le sang, & allument une fievre qui est ordinairement d'un mauvais caractere, & accompagnée de fâcheux symptomes, & qu'on ne sauroit presque guérir qu'en donnant un émétique, quoique le malade n'ait plus d'envies de vomir.

16. Si le Médecin étant appellé trop tard, comme il arrive souvent, ne peut donner l'émétique dès le commencement de la fievre, je conseille de le donner en quelque temps de la maladie que ce soit, pourvu que le malade ait encore la force de le soutenir (2); moi-même je n'ai pas fait difficulté de le donner le douzieme jour de la

(1) Cet avertissement est extrêmement utile, & paroît venir de l'observation, d'où tous les raisonnements en Médecine doivent être tirés, pour être véritablement utiles.

(2) Supposé aussi que quelque symptome particulier le demande, comme la suite le fait voir.

fievre lorsque le malade n'avoit plus d'envie de vomir, & je m'en suis bien trouvé, car par ce moyen j'ai arrêté le cours de ventre qui empêchoit la dépuration du sang; & je ne ferois aucune difficulté de le donner encore plus tard, si les forces du malade le permettoient (1).

Il faut donner le soir un calmant.

17. Après le vomissement, j'ai toujours soin le soir d'appaiser le tumulte que l'émétique a excité dans les humeurs, & de procurer du repos. Dans cette vue j'ordonne pour le commencement de la nuit, ou l'heure du sommeil, une potion calmante. Par exemple:

Potion calmante.

Prenez eau de coquelicot, deux onces;

Eau admirable (2), deux gros;

Syrops de pavot blanc & de pavot rouge, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion (3).

Excellence du diascordium.

18. Mais si à raison de la grande quantité de sang qu'on aura tirée au malade pendant le traitement, ou de la quantité de matiere qu'il aura rendue par l'effet du vomitif, ou à raison des fréquentes agitations qu'il a souffertes, ou de sa foiblesse, ou de la cessation entiere ou presque entiere de la fievre, il n'y a plus lieu de craindre que l'on mette le sang dans une trop grande effervescence, alors, au lieu de la potion marquée ci-devant, j'ordonne hardiment une dose assez considérable de diascordium, ou seul, ou joint à une eau cordiale. Le diascordium est un excellent remede, pourvu qu'on en donne une quantité suffisante (4).

(1) Voyez ci dessus, num. 13.

(2) C'est une eau cordiale en usage en Angleterre. Voici celle de la Pharmacopée d'Edimbourg. Prenez petit cardamome, clous de girofle, cubebes, galanga, macis, muscade & gingembre, de chacun un gros, écorce jaune de citron, & cannelle, de chacun trois gros; feuilles de mélisse, trois onces. Pilez tout cela ensemble; mettez-le en digestion dans trois chopines d'eau-de-vie de France, & tirez la même quantité de liqueur par la distillation.

(3) Le calmant qui est ici ordonné, est très doux; mais les raisons que l'Auteur allegue pour l'ordonner ne sont pas fort satisfaisantes, & l'expérience nous apprend que les narcotiques sont ordinairement pernicieux dans les fievres. La plupart de ceux qui ont la fievre dorment d'eux-mêmes après qu'ils ont été suffisamment évacués par la saignée, le vomissement, la purgation, ou les véficatoires; & sans ces secours, les narcotiques sont souvent infructueux.

(4) On peut demander si les cas rapportés ici ne sont pas de ceux où la fievre est entiérement domtée, & où par conséquent une bonne nourriture est suffisante, sur-tout en y ajoutant le moindre petit cordial. Si cela est, le diascordium est le plus mauvais remede dans

SECT. I.

Vin émétique dangereux pour les enfants.

19. Avant que de finir ce que j'avois à dire sur les vomitifs, j'avertirai que ceux qui sont préparés avec l'infusion du safran des métaux, ne sont pas sans quelque danger pour les enfants & les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, même en fort petite dose. Je souhaiterois qu'à la place de ces vomitifs antimoniaux nous en eussions d'autres moins suspects, & en même temps moins efficaces pour évacuer radicalement l'humeur nuisible qui, dans le déclin de la fievre, cause le plus souvent la diarrhée ; ou du moins que nous fussions en état, par quelque remede convenable, de corriger l'acrimonie de cette matiere corrosive, & de l'adoucir tellement, qu'elle ne pût exciter de cours de ventre (1).

Etant appellé pour des enfants qui avoient la fievre, j'ai souvent vu le cas d'employer l'infusion de safran des métaux qui auroit pu les tirer d'affaire ; néanmoins dans la crainte de quelque accident fâcheux, je n'ai osé la donner ; ce qui m'a fait bien de la peine (2). Mais dans les adultes je n'ai jamais observé aucune mauvaise suite de ce remede lorsqu'on l'a donné avec les précautions que j'ai marquées ci-dessus (3).

20. Le vomissement étant fini, j'examine si, nonobstant les évacuations précédentes, l'effervescence du sang est encore assez considérable pour avoir besoin d'être modérée ; ou si elle s'est ralentie au point qu'il soit nécessaire de la ranimer ; ou enfin si, étant réduite à de justes bornes, on peut l'abandonner à elle-même sans danger pour le malade. Disons quelque chose sur chacun de ces trois articles (4).

---

ce cas-là, à cause de l'opium qu'il contient, & dans lequel néanmoins semble principalement consister sa vertu ; car l'opium affoiblit l'estomac & épuise les forces. La plupart des gens tombent naturellement dans un profond sommeil lorsqu'ils n'ont plus de fievre, & ce sommeil soulage beaucoup plus que celui qui est procuré par des narcotiques. Un bon vin pris modérément paroît être ici le meilleur narcotique.

(1) Il me paroît que les poudres absorbantes remplissent très bien cette vue.

(2) L'Auteur connoissoit assurément la vertu innocente de l'oxymel scillitique, puisqu'il l'a ordonné en pareil cas ; mais il ne connoissoit pas l'ipécacuana, & la bonne façon de donner le tartre émétique aux enfants.

(3) Voyez ci-dessus, art. 12.

(4) Puisqu'on ne peut déterminer l'existence de ces cas-là que par les symptomes, pourquoi n'y avoir pas recours immédiatement ?

21. Si le sang est dans une si grande effervescence, qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne produise la phrénésie ou quelque autre fâcheux symptome, j'ordonne le lendemain du vomitif un lavement tel que celui-ci.

CHAP. IV.

Cas où il faut un lavement.

Prenez décoction émolliente, une livre ;
Syrop violar & sucre, de chacun deux onces.
Mêlez tout cela pour un lavement.

Je fais réitérer ce lavement suivant le besoin; par-là je rafraîchis le sang, & je modere son effervescence. Quelquefois néanmoins il est nécessaire de saigner encore une ou deux fois ; savoir, dans les jeunes gens d'un tempérament fort sanguin, & dans ceux qui, par un trop grand usage du vin, ont imprimé à leur sang une forte disposition inflammatoire. Mais le plus souvent il n'est pas besoin de réitérer la saignée, qui est d'ailleurs un si excellent remede : c'est pourquoi, à l'exception des cas dont j'ai déja parlé, les lavements suffiront pour calmer l'effervescence du sang. Lorsqu'elle est trop considérable, je fais donner un lavement tous les jours, ou de deux en deux jours, suivant le besoin, & cela jusqu'au dixieme jour ou environ de la maladie (1).

22. Mais si on a tiré beaucoup de sang, ou si le malade est âgé, alors je n'ordonne point de lavements, quoique le sang soit fort agité, car dans ces cas-là on n'a pas sujet de craindre que cette ébullition s'augmente au point de menacer de quelque funeste symptome (2); & d'un autre côté il est certain que les lavements affoiblissent le sang, & relâchent pour ainsi dire le ressort de ses parties,

Précautions au sujet des lavements.

L'Auteur a dit plus haut qu'il emploie les termes de *fermentation* & d'*effervescence* plutôt comme des termes d'un usage ordinaire, que comme ayant dans les fievres une signification précise.

(1) Cette pratique de donner des lavements est assurément très bonne ; mais une purgation plus ou moins forte, suivant la violence & la nature particuliere des symptomes, & les forces du malade, est de beaucoup préférable ; car la chaleur de la fievre rend les matieres contenues dans les intestins, très fétides & très âcres, trouble les secrétions du foie, du pancréas & des autres visceres, soit dans leur quantité, soit dans leur qualité, & rend la digestion très imparfaite ; toutes ces raisons demandent qu'on évacue au moins les matieres contenues dans les intestins ; & quoique la saignée soulage plus promptement que la purgation, celle-ci néanmoins le fait d'une maniere plus durable, & dispose à un sommeil tranquille & naturel.

(2) Ceci est contredit par l'expérience ; & la théorie de l'Auteur l'a jetté ici dans l'erreur. Il y a dans les fievres beaucoup de mauvais symptomes qui sont accompagnés d'un pouls foible.

SECT. I. jusques là même qu'ils troublent & arrêtent, sur-tout dans les vieillards, l'opération de la nature; aussi ne réussissent-ils pas si bien dans les vieillards que dans les jeunes gens.

Si on a saigné, mais non pas abondamment, alors, comme j'ai dit, je fais donner des lavements jusqu'au dixieme jour, plus ou moins, quelquefois même jusqu'au douzieme (1), principalement à ceux que je n'ose pas saigner; car il se trouve des malades qui, après des fievres intermittentes d'automne, soit tierces, soit quartes, sont attaqués de fievres continues, pour n'avoir pas été purgés à la fin de la maladie précédente. Si on va saigner ces gens-là, il est dangereux que le sédiment, que la fermentation précédente avoit déposé, ne rentre dans la masse du sang, & ne cause de nouveaux troubles. Dans ces circonstances, au lieu de la saignée, j'emploie les lavements jusqu'au douzieme jour, lorsque le malade est jeune, & que la fermentation du sang est violente (2).

23. Au contraire, si elle est trop foible, soit qu'on ait saigné ou non, & que par conséquent elle ait besoin d'être excitée de peur qu'elle ne soit hors d'état d'aider la nature, alors je crois qu'il faut bannir entiérement les lavements, même avant le dixieme jour, & à plus forte raison ensuite; car pourquoi chercheroit-on à arrêter une fermentation qui n'est déja que trop languissante? Il seroit aussi absurde d'employer alors les lavements, c'est-à-dire dans le déclin de la maladie, que de donner trop d'air au vin, lorsqu'il fermente actuellement; ce seroit diminuer les forces de la nature, & l'empêcher de se débarrasser de la matiere morbifique (3).

24. Ainsi lorsque par des évacuations convenables on a mis le malade à couvert des symptomes que produit la trop grande ébullition du sang, ou lorsque la maladie est sur son déclin, plus on tient le ventre resserré, moins il y a à craindre, d'autant qu'alors la coction de la matiere

(1) C'est l'état des symptomes, & non pas le nombre des jours, qui doit déterminer à continuer les lavements; & il falloit marquer précisément les cas où cela convient.

(2) Il falloit encore ici nommer les symptomes. Les regles générales servent de peu, parcequ'il est aisé de les accommoder à différentes sortes de pratiques. D'ailleurs la conduite de l'Auteur en cette occasion est fondée sur une théorie fausse, ou inintelligible.

(3) La bonne pratique en pareil cas est de donner des lavements, s'il est nécessaire, & d'y joindre le secours des cordiaux & des vésicatoires. La théorie a aussi beaucoup de part à cette regle.

fébrile se fait doucement & sans peine : c'est pourquoi si les évacuations précédentes ont pour ainsi dire affoibli le sang, ou menacent de l'affoiblir, ou bien si la fievre a quitté le malade avant le temps ordinaire, ou même si elle dure jusqu'à son dernier période, non seulement je défends tout usage des lavements, mais j'ai recours aux cordiaux, & je travaille aussi-tôt à resserer le ventre (1).

25. Quant aux cordiaux, je sais par expérience que si on les donne de trop bonne heure, & avant que d'avoir saigné, ils nuisent considérablement; car il est à craindre que la matiere morbifique, qui alors est encore crue, ne se jette sur les membranes du cerveau, &c. ou sur la plevre; c'est pourquoi j'ai toujours soin de ne pas donner de cordiaux lorsqu'il n'y a eu que peu, ou point de sang tiré, ou lorsqu'il n'y a eu aucune autre évacuation considérable, ou lorsque le malade est encore dans la vigueur de l'âge : en effet, que serviroit-il de fournir de nouvelles forces à un sang qui n'en a déja que trop? Elles lui seroient nuisibles. Le sang a assez de force, & n'a pas besoin d'être mis en mouvement, quand il n'a pas perdu sa chaleur naturelle par des évacuations considérables. Un tel sang est lui-même son propre cordial, & ceux qu'on emploie d'ailleurs sont nuisibles, ou même pernicieux : aussi en pareil cas je n'en permets aucun, ou du moins je ne permets que les plus légers (2).

En quel tems il faut donner des cordiaux.

26. Mais si le malade est foible & languissant à cause des grandes évacuations qu'il a souffertes, ou s'il est avancé en âge, ma coutume est de donner les cordiaux dès le commencement de la fievre. Le douzieme jour de la maladie, qui est le temps où la secrétion de la matiere peccante est prête à se faire, je crois qu'il faut employer plus largement les remedes chauds; on peut même les employer plutôt, s'il n'y a pas à craindre que la matiere fébrile se jette sur les parties nobles; car alors plus on échauffera le malade, plus aussi on accélérera la coction (3).

(1) Il est vrai que dans le cas d'une extrême foiblesse, une simple selle est dangereuse, & que dans un moindre degré de foiblesse, la purgation ne convient pas, à moins qu'il n'y ait raison de juger que les matieres contenues dans les intestins sont extraordinairement âcres & irritantes; c'est-à-dire, à moins que cela ne paroisse par les symptomes, desquels seuls on doit tirer toutes les indications.

(2) Cette regle est très juste.

(3) La pratique est fort bonne, mais la théorie est un fruit de l'imagination.

SECT. I.

27. Je ne comprends pas ce que veulent dire les Médecins, lorsqu'ils recommandent si fort les remedes propres à aider la coction de la matiere fébrile; remedes qu'ils emploient souvent dès le commencement de la maladie, tandis qu'en ce temps-là même ils en ordonnent d'autres pour modérer la fievre. Certainement la fievre n'est autre chose qu'un instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les parties pures : c'est ce qu'elle exécute d'une maniere entiérement imperceptible dès le commencement, & même dans la force de la maladie, mais plus sensiblement & plus manifestement dans le déclin, comme on voit par les urines. En effet, la coction de la matiere fébrile n'est autre chose que la séparation des particules morbifiques d'avec les particules saines.

Ce que c'est que la coction de la matiere fébrile.

Ainsi pour avancer cette coction, il ne s'agit pas de remedes tempérants, mais il faut laisser la fievre dans toute sa force aussi long-temps qu'il n'y a point de danger; & lorsque la coction est sur sa fin, & que la secrétion de la matiere morbifique paroît manifestement, il faut alors employer les remedes chauds, afin qu'elle se fasse plus promptement & plus surement. Voilà ce que c'est qu'aider la coction de la matiere fébrile; au lieu que les évacuations & les remedes rafraîchissants la retardent, & empêchent la guérison qui étoit en bon train, comme je l'ai souvent observé.

Dépuration vers le quatorzieme jour

Si la fermentation va comme il faut, la dépuration se fera vers le quatorzieme jour; mais si on arrête la fermentation en donnant trop tard des rafraîchissants, il n'y a pas lieu de s'étonner que la fievre dure jusqu'au vingt-unieme jour, & même beaucoup au-delà dans les sujets extrêmement foibles, & qui n'ont pas été bien traités (1).

(1) Au commencement d'une fievre la circulation est irréguliere & trop forte; vers le milieu elle est irréguliere, & médiocrement forte; dans le déclin elle est irréguliere & trop foible : ainsi la saignée & les autres évacuations qui diminuent la force du sang, conviennent en général au commencement des fievres, & ne conviennent pas dans le déclin. Les cordiaux & les vésicatoires qui augmentent la force du sang, ne conviennent pas au commencement, & conviennent dans le déclin. On peut regarder cela comme une regle générale assez juste; mais il s'en faut beaucoup qu'elle comprenne tous les cas différents; il est donc besoin de les détailler tous, & de donner des regles particulieres pour chacun d'eux, & c'est en quoi notre Auteur excelle en d'autres endroits de ses ouvrages. Les regles générales sont presque

28. Une remarque importante à faire, c'est que par l'usage des lavements, ou d'autres purgatifs ordonnés mal à propos vers le déclin de la fievre, le malade semble quelquefois être un peu soulagé, & même n'avoir plus du tout de fievre; mais un ou deux jours après, la premiere fievre se ranime, ou plutôt il s'en allume une nouvelle, c'est-à-dire qu'il survient un frisson, lequel est bientôt suivi de chaleur, & cette fievre dure autant que la précédente, à moins qu'elle ne devienne intermittente. Il faut alors traiter le malade comme s'il n'avoit pas eu la fievre auparavant, & recommencer les mêmes remedes; car le sang qui est entré de nouveau en effervescence, ne se dépurera pareillement que dans l'espace de quatorze jours, quelque triste qu'il soit pour un malade déja affoibli par la maladie précédente, d'attendre si long-temps sa guérison (1).

Quels cordiaux l'Auteur emploie.

29. Les cordiaux que j'emploie sont ceux que j'indiquerai bientôt. Je me sers des plus doux au commencement de la maladie, lorsque le sang est dans sa plus grande effervescence (2); ensuite j'en emploie peu à peu de plus forts, suivant le progrès de la maladie, ou le degré d'ébullition du sang, me souvenant toujours que lorsqu'on a beaucoup saigné, ou que le malade est vieux, on peut donner des cordiaux plus forts que lorsqu'on n'a point saigné, ou que le malade est jeune (3).

toujours diversement entendues par différentes personnes, & servent même quelquefois à autoriser les pratiques les plus opposées.

(1) La spéculation a peut-être plus de part à ce que dit ici l'Auteur, que l'observation; du moins cela ne se montre pas souvent dans la pratique d'aujourd'hui : peut-être aussi que le fréquent usage des véficatoires, établi depuis le temps de notre Auteur, en est la cause : quoi qu'il en soit, c'est un point très important à vérifier.

(2) Quel besoin d'en donner du tout? Nous sommes cependant très obligés à l'Auteur de ce qu'il a rejetté ensuite la plupart des cordiaux. La pratique moderne donne ici des rafraîchissants.

(3) Tout ce qui augmente la force du cœur & des vaisseaux, peut passer pour cordial; & suivant ce principe, il y a deux sortes de cordiaux, savoir, 1°. un bon régime qui, en fortifiant le malade, le met en état de surmonter la maladie : 2°. tous les remedes qui agissent par une vertu stimulante, & par conséquent augmentent le mouvement des solides & des fluides; c'est pourquoi dans les fievres il faut avoir grand soin de s'instruire s'il est besoin ou non de stimulants; & s'il n'en est pas besoin, comme il arrive ordinairement, la nourriture doit être fort légere. Ainsi l'eau est un cordial universel, lorsque les liqueurs sont trop épaisses, & l'abstinence & la saignée en sont d'excellents dans les cas de pléthore. Il n'est presque jamais nécessaire de procurer aux fluides un mouvement extraordinaire; voilà pour-

SECT. I.

Cordiaux doux.

30. Les cordiaux *doux* dont j'ai parlé se composent avec les eaux distillées, par exemple, de bourrache, de citron, de scordium, de fraises, l'eau thériacale, ajoutant les syrops de mélisse, d'œillet, de limon, &c. (1).

Cordiaux plus forts.

Les cordiaux *plus forts* se préparent avec la poudre de pattes d'écrevisses composée, le bézoard, la confection d'hyacinthe, la thériaque, &c. Les formules suivantes sont d'un fréquent usage.

Formules de cordiaux.

Prenez eaux de bourrache, de citron, de scordium, & de cerises noires, de chacune deux onces;

Eau de cannelle orgée, une once; perles préparées, deux gros; sucre candi, ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion, dont le malade prendra quatre cuillerées plusieurs fois le jour, sur-tout quand il se trouvera foible.

Prenez eaux de citron entier & de fraises, de chacune trois onces;

Eau thériacale, syrop de mélisse & de limon, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela ensemble pour un julep, dont le malade prendra de temps en temps.

Prenez poudre de pattes d'écrevisses composée, de bézoard oriental & occidental, & de contrayerva, de chacun un scrupule, & une feuille d'or.

Mêlez tout cela ensemble pour en faire une poudre très fine, dont le malade prendra douze grains dans le besoin, en les mêlant dans deux gros de syrop de limon, & autant de syrop d'œillet, & il boira par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez eau thériacale, quatre onces; semence de citron, deux gros.

Pilez cela ensemble, & faites une émulsion, ajoutant à la colature ce qu'il faut de sucre pour donner un goût agréable. Le malade prendra deux cuillerées de cette émulsion trois fois le jour.

Il seroit inutile de proposer un plus grand nombre de formules, parcequ'on peut en composer une infinité, &

quoi les cordiaux proprement dits conviennent rarement; & c'est ce que notre Auteur seul paroît avoir bien considéré. *Boerhaave, Prax. Med. vol.* III. *p.* 104. 277.

(1) Le suc de citron ou de limon ne peut guere être regardé comme un cordial.

qu'il

qu'il faut les varier dans le cours de la maladie, suivant les différents temps & les différents symptomes.

CHAP. IV.

Cas où les remedes sont inutiles.

31. Mais si la fermentation du sang n'est ni trop violente, ni trop foible, je la laisse dans cet état, & je ne donne aucuns remedes, à moins que je ne sois obligé d'accorder quelque chose à l'importunité des malades & des assistants; encore alors je ne donne rien qui soit contraire aux vues que je me suis proposées (1).

Comment l'Auteur traitoit les gens malaisés.

32. Une chose que je ne veux pas passer ici sous silence, c'est que souvent étant appellé pour aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettoient pas de dépenser beaucoup en remedes, je ne leur ai ordonné autre chose, après les avoir fait saigner & vomir quand l'indication le demandoit, sinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de se nourrir seulement de décoction d'avoine & d'orge, ou autres semblables, de boire modérément, & suivant leur soif, de la petite biere (2), la faisant tiédir auparavant, & de prendre chaque jour, ou de deux en deux jours, jusqu'au dixieme ou onzieme de la maladie, un lavement de lait avec du sucre. Vers la fin de la fievre, lorsque la séparation de la matiere morbifique étoit commencée, je leur permettois, pour l'aider, si elle se faisoit trop lentement, d'user de temps en temps d'une boisson plus forte, au lieu de cordiaux. Tout ce que je faisois de plus, étoit de donner à la fin de la maladie un léger purgatif, & de cette maniere je les guérissois (3).

(1) La plupart des remedes précédents sont à peu près de cette nature, & peuvent être regardés comme ne faisant ni grand bien ni grand mal.

(2) C'est la boisson ordinaire des malades en Angleterre, comme le petit cidre en quelques endroits de la France, & la tisane ailleurs. La petite biere qui est vieille & claire, sans amertume ni aigreur, convient très bien aux malades qui n'ont ni nausée, ni maux d'estomac, ni disposition au cours de ventre. Lorsque les symptomes sont modérés, & que le sang n'est pas trop raréfié, ce seroit une sévérité inutile & souvent nuisible de défendre cette petite biere prise avec modération, sur-tout lorsque le malade en a usé ordinairement. Néanmoins dans les sujets qui ont le sang fort agité, la petite biere ne convient pas, parceque nonobstant sa légéreté, elle contient toujours une certaine portion d'esprit ardent propre à irriter les fibres & à leur causer des contractions plus fortes & plus fréquentes; & comme elle contient aussi de l'air très élastique, elle est toujours prête à fermenter: ce qui ne manqueroit pas d'agiter encore davantage le sang, & de produire le délire, s'il n'y en avoit déja pas auparavant. Langrish, *modern theory and Practice of Physick*, p. 150. §. IV.

(3) Il paroît que l'Auteur a suivi en cette occasion sa méthode

SECT. I.

En quel tems il faut purger.

33. Si la méthode que j'ai décrite a été soigneusement observée, je vois ordinairement vers le quinzieme jour, tant par le sédiment louable de l'urine, que par la diminution manifeste de tous les symptomes, qu'il est alors temps de purger, afin d'évacuer les recréments que la fermentation précédente a déposés çà & là. Si l'on manque de les évacuer à temps, il est dangereux qu'ils ne rentrent dans la masse du sang, & ne rallument la fievre ; ou qu'en séjournant dans les parties où ils ont été déposés, ils ne deviennent ensuite une source de mille maux. Car comme ce sont des humeurs grossieres & impures, ils empêchent aisément le retour du sang, lorsqu'après en avoir été séparés ils viennent à y pénétrer de nouveau par les veines. De là differentes sortes d'obstructions & de mauvais levains (1).

En quel cas la purgation est moins nécessaire.

34. Il faut néanmoins prendre garde que la purgation n'est pas d'une aussi grande nécessité après les fievres du printemps qu'après celles d'automne ; parceque le sédiment que laissent les premieres, n'est ni en si grande quantité, ni si grossier, ni si nuisible que celui que laissent les secondes (2). Il en est de même des petites véroles (3), & de plusieurs autres maladies qui regnent au printemps ; dans lesquelles, suivant ce que j'ai observé, il est moins dangereux de ne pas purger, que dans celles d'automne.

On peut assurer avec assez de vérité, que le défaut de purger après les maladies d'automne, produit un plus grand nombre de maladies, que tout autre cause, quelle qu'elle soit.

35. Si le malade est très foible, ou que la dépuration ne soit pas assez avancée pour oser purger le quinzieme jour, j'attends jusqu'au dix-septieme ; & alors j'ordonne la potion suivante, ou une autre semblable à proportion des forces du malade.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once ; feuilles de sené, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau ; & dans quatre onces de ce que vous

---

douce, naturelle, fondée sur l'observation, & par conséquent excellente.

(1) Tout ceci est bien imaginaire.

(2) La pratique peut être bonne, mais la théorie ne vaut pas grand' chose.

(3) Cette regle de pratique est contraire à l'expérience. Il y a lieu de s'étonner qu'un si soigneux observateur ait pu avancer pareille chose ; mais sa théorie a prévalu ici sur l'observation.

curez coulé, faites dissoudre mane & syrop de roses, de chacun une once, pour une potion qui sera prise le matin à jeûn.

CHAP. IV.

Régime qu'il faut observer.

36. Quand le malade a été purgé, je le fais lever, au lieu que jusqu'alors je l'avois tenu au lit; & je lui fais reprendre peu à peu la maniere ordinaire de vivre. Le régime que je lui ordonne avant la purgation est presque le même que celui dont j'ai parlé ci-devant. Il consiste en des décoctions d'avoine & d'orge; des panades faites avec le pain & le jaune d'œuf, l'eau & le sucre; des bouillons de poulet; de la petite bierre houblonnée, à laquelle on peut, dans l'ardeur de la fievre, ajouter quelquefois du suc d'orange nouvellement exprimé, & bouilli sur le feu autant qu'il est nécessaire pour ôter la crudité. Voilà ce que j'ordonne, & autres choses semblables : mais les décoctions d'avoine peuvent tenir lieu de tout le reste. Il n'est nullement nécessaire, & souvent même il est nuisible de refuser au malade de la petite biere, bue de temps en temps en médiocre quantité.

Comment se guérit la toux qui survient dans le déclin de la maladie.

37. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les gens âgés, que le malade n'ayant plus de fievre, & étant suffisamment purgé, reste néanmoins très foible, & rend, soit par la toux, soit par les crachats, beaucoup de phlegme gluant & visqueux. Ce symptôme épouvante le malade, & a trompé quelquefois des Médecins peu attentifs, en leur faisant croire que c'étoit un avant-coureur de la phthisie. Mais j'ai observé que ce symptome n'est pas fort dangereux. Pour y remédier, je fais boire au malade du vieux vin d'Espagne ou du vin muscat, dans lequel on a trempé du pain rôti. Cette liqueur donnant de la force au sang qui est affoibli par la fermentation précédente, & qui, par conséquent, ne sauroit changer le chyle en sa propre substance, dissipe en très peu de jours le symptome en question, comme je l'ai souvent éprouvé (1).

Malignité & scorbut injustement accusés.

38. En suivant la méthode que nous avons proposée (2),

(1) Il semble que ce symptome vient plutôt de la foiblesse de l'estomac que de celle des poumons, puisque les amers le dissipent.

(2) La méthode établie dans ce Chapitre paroît supposer qu'une fievre ne sauroit être guérie qu'après avoir parcouru son période de quatorze jours; en effet, c'est ordinairement le temps où celles qui sont abandonnées à elles mêmes, & qui guérissent, donnent les plus grands signes d'une heureuse crise; mais il est certain aussi que les évacuations qui se font par la saignée, le vomissement & la purgation, détruisent souvent une fievre tout à fait en peu de jours, & que si elles ne réussissent pas, les vésicatoires en abregent du

SECT. I. on garantira le malade de plusieurs autres symptomes que l'on a coutume d'attribuer à la malignité. Car rien n'est plus ordinaire aux Médecins peu expérimentés, que d'avoir recours à cette cause, lorsque par des remedes trop rafraîchissants, & par des lavements donnés mal à propos, ils ont relâché le tissu du sang, &, en affoiblissant la nature qui travailloit à la dépurer, ont occasionné des défaillances & autres mauvais symptômes, effets naturels des remedes qu'ils ont administrés.

Mais si la longueur de la maladie ne permet pas d'y faire intervenir de la malignité, alors ils mettent sur le compte du scorbut tout ce qui les embarrasse dans le traitement. Néamoins les symptomes qui accompagnoient la maladie dans sa force, ne venoient réellement d'aucune malignité; & ceux qui l'accompagnoient dans son déclin ne sont point l'effet du scorbut; mais les uns & les autres doivent être attribués à la mauvaise méthode que l'on a suivie dans la curation, comme je l'ai souvent vu.

Je le sais, & c'est une chose qui ne sauroit être ignorée de quiconque est tant soit peu instruit de l'histoire des maladies, qu'il y a des fievres, lesquelles indépendamment de l'intempérie & de la pourriture des humeurs, sont véritablement malignes, & en ont des signes très évidents. Je ne nie pas non plus que le scorbut & quantité de maladies ne puissent être compliquées avec la fievre. Mais je dis seulement qu'on suppose souvent à tort ces maladies.

Rafraîchissants & lavements prolongent quelquefois la maladie.

39. Si la fermentation du sang va comme il faut, la séparation de la matiere morbifique se fera dans l'espace de temps que j'ai dit ci-devant. Mais si on a donné trop long-temps des remedes rafraîchissants, ou des lavements, la fievre sera beaucoup plus longue, sur-tout dans les vieillards qui n'ont pas été bien traités. Il m'est arrivé quelquefois d'être appellé vers des malades de cette sorte qui avoient eu la fievre durant plus de quarante jours. Alors je n'oubliois rien pour produire la dépuration du sang : mais il se trouvoit tellement affoibli, soit par l'âge, soit par les lavements & les remedes rafraîchissants, que les cordiaux & tous les autres remedes fortifiants étoient

moins le période. Il semble que l'Auteur a découvert cela en d'autres fievres, qu'il a peut-être regardées par cette raison, comme étant d'une autre nature, parcequ'il les a guéries d'une autre maniere. Mais il en est ici comme d'un problême que l'on peut résoudre par différentes voies, dont les unes sont plus courtes que les autres.

inutiles. La fievre se soutenoit avec la même vivacité ; ou si elle cessoit, les malades restoient sans force, & dans un abattement extrême (1).

Bons effets de la chaleur des jeunes gens.

40. Voyant que les autres remedes n'avoient aucun succès, j'ai souvent été obligé de changer de batterie, & j'ai essayé de ranimer la chaleur des malades en faisant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très bien réussi. Il n'est pas surprenant qu'un malade se trouve fortifié par un moyen si extraordinaire, & que cela aide la nature à se débarrasser des restes de la matiere morbifique ; puisqu'on comprend facilement qu'un corps sain & vigoureux transmet une grande quantité de corpuscules spiritueux dans le corps épuisé du malade. Aussi n'ai-je pas trouvé qu'en appliquant à diverses reprises des linges chauds, j'aie jamais pu faire la même chose que par cette méthode, dans laquelle la chaleur est plus analogue au corps humain, & en même temps est douce, humide, égale & continuelle.

Cette maniere de transmettre dans le corps d'un malade des particules spiritueuses, & des vapeurs qui sont peut-être balsamiques, parut d'abord étrange ; mais d'autres que moi la mirent en usage, avec un heureux succès. Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remede, quoiqu'il doive peut-être m'exposer aux railleries de certains esprits fiers & hautains qui regardent avec un souverain mépris toutes les choses communes. Pour moi je préfere infiniment le bien & la santé du prochain à toutes leurs vaines imaginations.

Certains symptomes demandent un traitement particulier.

41. Si l'on observe soigneusement & avec prudence la méthode que j'ai décrite jusqu'à présent, on garantira les malades de la plupart des symptomes qui ont coutume d'accompagner & de suivre la fievre dont nous parlons, & qui embarrassent & déconcertent souvent le Médecin, enlevent même les malades, quoique la maladie n'ait paru nullement mortelle.

Cependant comme de tels accidents arrivent très fréquemment, soit par la faute des malades qui n'appellent pas assez tôt le Médecin, soit par l'ignorance ou le peu d'attention du Médecin même, j'expliquerai ici brievement la maniere dont il faut les traiter ; mais je me bornerai uniquement à ceux qui, lorsqu'ils sont arrivés, demandent un traitement particulier, quoiqu'on eût pu les prévenir en suivant la méthode que nous avons marquée.

(1) Les vésicatoires sont le principal remede en pareil cas.

SECT. I.

Maniere de traiter la phrénésie.

42. Je commence par la *phrénésie*. Si donc le malade en est attaqué, soit pour avoir pris mal à propos des remedes trop échauffants, soit à cause de son tempéramment tout de feu; ou (ce qui approche beaucoup de la phrénésie), si le malade ne dort point du tout, s'il pousse des cris fréquents, si ses paroles sont mal articulées, si la fureur est peinte sur son visage, s'il raisonne en furieux, s'il prend avidemment les remedes & la boisson qu'on lui présente, si enfin les urines sont supprimées; dans ce cas-là j'emploie plus largement que je n'ai permis ci-dessus, la saignée, les lavements & les remedes rafraîchissants, surtout dans la saison du printemps; car alors, quand même il n'y auroit point de phrénésie, on peut, sans beaucoup de danger, traiter de la sorte les jeunes gens & les personnes d'un tempéramment chaud (1).

Les narcotiques la guérissent.

43. Après avoir employé durant quelque temps ces remedes, je viens assez facilement à bout de la fievre & de la phrénésie par un seul & même remede, savoir en donnant une dose assez considérable de quelque narcotique. Il est vrai que les narcotiques ne réussissent point dans la vigueur de la fievre; mais donnés à propos & dans le déclin, ils font merveille. La raison pourquoi ils manquent auparavant, c'est parcequ'ils ne peuvent appaiser la violence de la fermentation, quand même on les donneroit alors en très grande dose; & aussi parcequ'ils fixent la matiere peccante, qui étant alors confondue dans toute la masse du sang, n'est pas encore disposée à s'en séparer; & qu'ainsi ils empêchent la dépuration du sang, qui est une opération si importante & si nécessaire.

En quel tems il faut les donner.

44. Mais que ce soit-là la raison de ce phénomene, ou qu'il dépende de quelqu'autre cause plus cachée, c'est ce

(1) Il faut employer tous ses soins à découvrir qu'est-ce qui produit ce symptome: lequel peut venir de plusieurs causes très différentes, comme, par exemple, de l'activité des esprits, ou de leur foiblesse & petite quantité, &c. S'il survient dans une fievre aiguë, avec un pouls plein & vif, la saignée du pied est très propre à diminuer la compression du cerveau & à détourner le sang vers les extrémités. On doit appliquer sur la plante des pieds des emplâtres stimulants, ou choses semblables. Les boissons nitrées sont d'une grande utilité, & généralement tout ce qui rafraîchit le sang diminue la tension des nerfs, atténue les humeurs, dissipe les embarras & calme l'irritation; mais si le mal est accompagné d'un pouls foible, lent & irrégulier, il faut des vésicatoires, des atténuants chauds & des remedes nervins. Les narcotiques sont très dangereux en cette occasion.

que je laisse à juger à ceux qui ont le goût & le loisir de s'appliquer à de pareilles spéculations. Il me suffit d'avancer comme une chose très certaine & vérifiée par un grand nombre d'observations, que le laudanum, ou tout autre narcotique, si on le donne au commencement, dans l'augmentation, ou dans le fort de la fievre dont il s'agit, n'arrête point la phrénésie, & souvent même l'augmente; au lieu qu'étant donné dans le déclin de la maladie, & même en dose médiocre, il réussit très bien.

Je l'ai donné une fois le douzieme jour avec succès; mais je ne l'ai jamais vu réussir étant employé plutôt. Si on ne le donne qu'au quatorzieme jour, il sera encore mieux; d'autant que la séparation de la matiere morbifique sera alors plus parfaite; & quoiqu'un symptome aussi terrible que la phrénésie épouvante extrêmement les assistants, on peut, sans que le malade périsse, attendre jusqu'à ce jour-là à mettre en usage les narcotiques; car j'ai observé que ce symptome en donne ordinairement le temps; du moins si l'on a soin de ne pas enflammer davantage le sang par des cordiaux & d'autres remedes chauds, faute dequoi les malades périssent bientôt. Les narcotiques dont j'ai coutume de me servir, sont le laudanum de Londres, à la dose d'un grain & demi (1); ou bien la potion suivante.

Formules de narcotiques.

Prenez fleurs de primeverre, une poignée. Faites-les bouillir dans suffisante quantité d'eau de cerises noires, & mêlez dans trois onces de la colature, une demi-once de syrop diacode, & une demi cuillerée de suc de limon; ou bien,

Prenez eau de cerises noires, une once & demie; eau

---

(1) Il est bon d'avertir qu'en employant le laudanum, on doit commencer par une dose beaucoup moindre, & augmenter ensuite par degrés, suivant le besoin. Il faut dire la même chose du laudanum liquide que l'Auteur ordonne à la dose de seize gouttes. On ne sauroit aller avec trop de précaution dans l'usage des narcotiques, qui sont à la vérité de grands remedes entre les mains d'un habile & sage Médecin, mais sont très dangereux entre les mains de tout autre. Cette remarque faite ici au sujet des narcotiques, servira pour tous les autres endroits où l'Auteur sembleroit les ordonner en trop grande dose, & on ne la répétera pas ailleurs. La dose des narcotiques, ainsi que de plusieurs autres remedes, varie suivant les différentes circonstances; & celle qui seroit trop forte pour une personne, & dans certains cas, sera trop foible pour une autre, & en d'autres cas. C'est au Médecin à se régler là-dessus, & à manier prudemment des remedes si délicats.

SECT. I.

épidémique (1), *deux gros ; laudanum liquide, seize gouttes, syrop d'œillets, un gros. Mêlez tout cela ensemble.*

Ils doivent être précédés par la purgation.

45. J'ajouterai ici une chose qu'il me paroît nécessaire de remarquer ; c'est que si la phrénésie & la fievre durent assez long-temps pour qu'on ait la commodité de purger avant que de faire prendre le narcotique, il réussira mieux. Ma coutume dans ce cas-là est de donner, dix ou douze heures avant le narcotique, deux scrupules de pilules cochées majeures, dissoutes dans l'eau de bétoine. Il ne faut pas craindre le tumulte que peuvent causer ces pilules ; car la vertu du narcotique le calmera bientôt, & procurera un doux & agréable repos.

Lorsque l'insomnie dure plus long-temps que la fievre, sans qu'il reste d'autres symptômes, j'ai observé qu'un linge trempé dans l'eau rose & appliqué froid sur le devant de la tête & sur les tempes, réussissoit mieux que tous les narcotiques.

Maniere de traiter la toux.

46. Il arrive souvent que le malade est tourmenté d'une fâcheuse *toux* pendant toute la maladie. En effet le sang étant dans une agitation extraordinaire, & tout étant en trouble dans le corps, il se sépare de la masse du sang certaines humeurs qui, traversant les vaisseaux du poumon, se jettent sur la membrane interne de la trachée artere, laquelle membrane est très délicate, & d'un sentiment exquis. De là vient la toux, qui d'abord est seche, parceque la matiere encore fort ténue ne sauroit être expulsée. Mais ensuite cette matiere s'épaissit & devient difficile à expectorer, parceque la chaleur de la fievre la desseche : d'où il arrive que le malade appréhende d'être suffoqué, n'ayant pas la force d'évacuer par les crachats cette matiere gluante & visqueuse.

Huile d'amandes douces, recommandée dans ce cas.

Dans une pareille toux je ne me sers guere d'autre chose que d'huile d'amandes douces fraîchement tirée, à moins que le malade n'ait horreur de l'huile, comme il arrive quelquefois ; car alors je le soulage du mieux que je

(1) C'est une eau fortifiante & carminative fort en usage en Angleterre. Les principales drogues qui y entrent, sont les racines d'impératoire, de valériane sauvage, de serpentaire de Virginie, & de zédoaire, les feuilles de mélisse, de rue & de scordium, les grains d'angélique & de livêche, les baies de genievre & de laurier, tout cela infusé dans l'eau-de-vie, & ensuite distillé.

puis avec les remedes pectoraux ordinaires. Cependant lorsque j'ai la liberté d'employer l'huile d'amandes douces, je la préfere à tous les autres béchiques. La principale raison de cette préférence, est que les autres béchiques ne pouvant être utiles s'ils ne sont donnés en fort grande quantité, ils surchargent l'estomac déja trop affoibli & fatigué de nausées, & empêchent quelquefois l'usage des autres remedes qu'il faudroit employer en même temps.

Ses avantages.

47. Je ne vois, ni par la raison, ni par l'expérience, pourquoi nous devons éviter l'huile d'amandes douces dans les fievres, sous prétexte qu'elle est inflammable, & capable par conséquent d'augmenter la fievre. Je veux qu'elle soit chaude de sa nature; cette chaleur en tout cas est compensée abondamment d'un autre côté: car cette huile, plus que toute autre chose, est manifestement favorable à la poitrine; elle ouvre les voies; elle est adoucissante, elle facilite l'expectoration. Par ce moyen, surtout si l'expectoration est abondante, le sang se débarrasse d'une humeur nuisible qui sort aisément par les crachats, & se trouve même un peu rafraîchi. Ainsi quand je vois la toux survenir à la fievre, je ne m'en inquiete pas beaucoup, sachant que ce symptome est fort avantageux au malade.

Comment il faut la donner.

J'avertis seulement qu'il ne faut pas donner l'huile d'amandes douces à pleines cuillerées & plusieurs à la fois, parcequ'il est dangereux qu'elle ne cause le vomissement ou le cours de ventre. Mais il faut la donner à petites doses fréquemment réitérées, jour & nuit. De cette façon, non seulement elle adoucira la toux en procurant l'expectoration; mais encore elle servira d'un aliment doux qui ranimera un peu les forces abbatues du malade.

Saignement de nez; comment il faut l'arrêter.

48. Il survient quelquefois un *saignement de nez*, soit parcequ'on a donné dès le commencement de la maladie des remedes trop échauffants, soit parcequ'on n'a pas suffisamment réprimé l'effervescence du sang qui vient de la jeunesse du malade, ou de la saison. Les moyens qu'on emploie d'ordinaire pour arrêter le mouvement du sang, comme les saignées, les ligatures, les remedes astringents & agglutinatifs; & ceux qui temperent l'acrimonie des humeurs, &c. sont peu utiles pour la guérison de cette hémorrhagie. Car quoiqu'on puisse se servir de ces remedes & d'autres semblables, suivant les conseils & la prudence du Médecin; néanmoins le point essentiel est de re-

Sect. I.

médier à l'ébullition du sang, & d'arrêter sa trop grande impétuosité. Il est vrai qu'à considérer le saignement de nez en lui-même, les remedes rapportés ci-dessus, & principalement la saignée, sont assez convenables, & moi-même je ne ferois pas difficulté de m'en servir. Mais comme, à l'exception de la saignée, ils ne vont pas suffisamment à la cause du mal, vouloir les employer pour le guérir, ce seroit vouloir éteindre le feu avec une épée.

Connoissant donc leur inefficacité par ma propre expérience, je me sers d'un remede tel que celui-ci.

Potion calmante.

Prenez eaux de pourpier & de coquelicot, de chacune une once & demie ; syrop diacode, six gros ; syrop de primevere, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion (1).

Il ne faut pas arrêter sur le champ toutes sortes d'hémorrhagies.

49. Je ne prétends pas néanmoins qu'on doive tenter d'arrêter sur le champ avec ce remede toute sorte d'hémorrhagies. Au contraire, il faut souvent la laisser aller ; car elle pourra être fort avantageuse au malade, en ce qu'elle diminuera la trop grande effervescence du sang, & terminera quelquefois critiquement la maladie. Aussi servira-t-il de peu de lui opposer le remede que nous proposons, si elle n'a pas déja duré quelque temps, ou même si on n'a pas saigné auparavant.

Il est nécessaire d'observer avec soin que le saignement de nez, & toutes les autres hémorrhagies excessives, ont cela de particulier, qu'elles reviennent aisément, si après qu'elles ont été arrêtées de quelque maniere que ce soit, on manque de purger avec un minoratif. Ainsi il faudra purger. Mais s'il n'y a point d'hémorrhagie, on aura égard à la fievre, & on purgera plus tard.

(1) Un si foible narcotique ne paroît guere capable d'arrêter un saignement de nez, où les remedes mentionnés ci-dessus ont échoué. Si l'hémorrhagie est donc violente, il sera à propos de saigner à la jugulaire, d'appliquer les ventouses, de faire des lotions rafraîchissantes à la tête & aux parties voisines, de baigner les extrémités dans l'eau chaude, si elles sont froides, de souffler une poudre astringente dans une des narines, ou dans toutes deux, suivant qu'il sera nécessaire, ou d'y introduire une tente trempée dans quelque liqueur styptique. Voyez *Sect. 6. Chap. 7. art.* 8. Les émulsions rafraîchissantes, les narcotiques, les remedes nitreux & légérement astringents, doivent être employés intérieurement, & il faut une nourriture délayante & en petite quantité. La situation droite, avec la tête un peu penchée en devant, est ici la meilleure. Si le sang est âcre, clair & séreux, il faut donner beaucoup d'aglutinants. En cas de grande foiblesse causée par l'hémorrhagie, il faut bannir entierement les narcotiques, ordonner des cordiaux modérés, un régime restaurant, & le repos.

50. Un autre symptome, c'est le *hoquet*. Il arrive ordinairement aux vieillards après des évacuations abondantes par haut & par bas, & souvent il annonce une mort prochaine. J'avoue naturellement que mes recherches sur la cause du hoquet ne me satisfont point. Néanmoins j'ai souvent observé qu'il venoit de l'irritation que des remedes trop violents ont excitée dans l'estomac & dans les parties voisines ; & comme la nature n'a pas eu la force de calmer cette irritation, le malade se trouve en grand danger. Ainsi en pareil cas j'ai cru devoir aider la nature à exécuter avec le secours de l'art ce qu'elle ne pouvoit exécuter d'elle-même. Pour cela, j'ai donné le diascordium en grande dose, savoir à deux gros, & il m'a réussi ; au lieu que la semence d'Aneth, & les autres remedes qu'on vante comme spécifiques, n'avoient eu aucun effet (1).

Maniere de traiter le hoquet.

51. Si la *diarrhée* survient dans le cours de la fievre continue, ce qui est ordinaire comme nous l'avons déja remarqué ci-dessus (2) lorsqu'on n'a pas donné de vomitif au commencement de la maladie, quoique l'indication le demandât ; dans ce cas-là il faut le donner en quelque temps que ce soit de la maladie, si les forces du malade le permettent, nonobstant qu'il n'ait depuis long-temps aucune envie de vomir.

Maniere de traiter la diarrhée.

Mais comme nous avons suffisamment traité cette matiere ci-dessus, j'ajouterai seulement ici ce qu'il convient de faire, supposé que la diarrhée survienne, quoiqu'on ait

(1) Le hoquet est un mouvement convulsif du diaphragme & de quelques parties voisines. Lorsqu'il arrive dans le déclin d'une fievre, c'est un symptome dangereux. Dans ce cas-là il se trouve ordinairement accompagné d'une foiblesse extrême ; c'est pourquoi les narcotiques qu'on y emploie doivent être chauds ou cordiaux, & donnés en petite dose, autrement ils augmenteroient encore la foiblesse, & causeroient un assoupissement mortel. Hoffmann préfere ici aux narcotiques les doux antispasmodiques & les anodins, tels que le succin, le castoreum, le cinabre, le safran, &c. Lorsque le saignement de nez est causé par une matiere visqueuse & irritante logée dans l'estomac ou les premieres voies, le vomissement convient, si le malade est assez fort pour le soutenir. Lorsque le mal est produit par des évacuations immodérées, un régime restaurant, & un usage modéré du vin le guérit. S'il vient d'une excoriation interne, ou d'une inflammation causée par quelque poison corrosif, ou autre chose semblable, il faut faire boire copieusement du lait un peu chaud, de l'huile d'amandes douces ou d'olive, & en donner beaucoup de lavements.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 19.

SECT. I.

donné l'émétique. Le cas eſt très rare, excepté dans la fievre inflammatoire, où le vomitif non ſeulement n'empêche point la diarrhée, mais encore la produit quelquefois, ce qui eſt remarquable. Dans une pareille conjoncture, j'ai trouvé que le lavement ſuivant m'avoit mieux réuſſi que tous les autres aſtringents.

Lavement aſtringent.

Prenez écorce de grenades, demi-once ; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir dans ſuffiſante quantité de lait de vache ; & dans demi-livre de la colature diſſolvez une demi-once de diaſcordium pour un lavement.

Je ne conſeille pas de donner ce lavement en plus grande quantité ; car quoiqu'il ſoit aſtringent de ſa nature, on doit craindre qu'il ne fatigue les inteſtins par ſon poids ; & qu'ainſi il n'excite davantage le cours de ventre que l'on vouloit arrêter (1).

Il ne faut pas abandonner cette diarrhée à elle-même.

52. Quelqu'un m'objectera peut-être, qu'il ſembleroit plus à propos d'abandonner la diarrhée à elle-même, ſurtout ſi elle arrive dans le déclin de la maladie, que de l'arrêter ; d'autant que cette évacuation eſt quelquefois critique, & termine la maladie.

Je réponds, qu'à la vérité, la fievre ſe termine quelquefois par la diarrhée. Mais la choſe arrive trop rarement pour oſer entreprendre quelque choſe ſur cette eſpérance. D'ailleurs, la raiſon que nous avons alléguée en parlant de la curation générale des fievres, pour faire voir la néceſſité qu'il y a d'arrêter ce flux de ventre, ſubſiſte ici dans toute ſa force.

J'ajouterai une remarque qui me paroît importante, c'eſt que pour une entiere dépuration du ſang, il ne faut pas ſeulement qu'il ſe faſſe une ſecrétion de certaines parties groſſieres qui ſortent par les ſelles ; mais il faut encore qu'il ſe faſſe une ſecrétion de parties ſubtiles, comme

(1) Il eſt très difficile de fixer une méthode générale pour guérir les diarrhées ſymptomatiques, parcequ'elles peuvent venir d'un grand nombre de diverſes cauſes, & qu'il faut les arrêter, ou les entretenir, ſuivant les occaſions ; néanmoins lorſqu'elles ſurviennent près de la criſe, & qu'elles ne ſont pas trop violentes, on ne doit nullement les arrêter, d'autant qu'elles peuvent terminer la maladie ; mais ſi on craint quelque danger à raiſon de la petiteſſe du pouls, de l'abattement du malade, &c. alors les véſicatoires, les diaphorétiques, & les doux cordiaux, ſoit du genre pharmaceutique, ſoit du genre diététique, ſont très utiles pour arrêter la diarrhée : ce qu'ils operent en faiſant révulſion, & en fortifiant le malade.

on voit tous les jours dans d'autres liqueurs spiritueuses & composées de parties hétérogenes. Si donc on laisse trop aller le cours de ventre, la dépuration si nécessaire ne se fera qu'à demi; & peut-être ce qui devoit sortir le dernier, sortira le premier.

J'avoue que la diarrhée n'est pas fort dangereuse si elle arrive après la séparation des parties subtiles, laquelle, pour le dire en passant, se fait insensiblement, & plutôt d'ordinaire par une transpiration abondante, que par une sueur manifeste. Il faut toutefois prendre garde qu'une telle diarrhée vient uniquement de ce qu'on n'a pas purgé à temps; car les matieres fécales acquérant par leur séjour un certain caractere de malignité, elles irritent les intestins, & les obligent de se décharger; & de plus, la consistance des matieres, qui est le plus souvent très liquide, montre assez qu'on ne doit pas les regarder comme une crise qui termine la maladie (1).

D'où vient la passion iliaque.

53. On pourroit peut-être mettre au nombre des symptomes qui surviennent aux fievres, la *passion iliaque*, parcequ'elle est quelquefois la suite des vomissements énormes qui arrivent dans le commencement des fievres.

Ce mal horrible, & que presque tout le monde a regardé jusqu'à présent comme mortel, vient d'un renversement du mouvement péristaltique des intestins, dont les fibres au lieu de se contracter de haut en bas, se contractent de bas en haut, & poussant les matieres vers l'estomac, les font sortir par la bouche; en sorte que les lavements les plus âcres deviennent émétiques, & que les purgatifs pris par en haut sont aussi-tôt revomis. La douleur cruelle & insupportable qui accompagne cette maladie, ne vient, selon moi, que du renversement du mouvement péristaltique des intestins, lorsque les plis que forment leurs différentes circonvolutions, & qui sont disposés de maniere à faciliter la descente de la matiere fécale, se trouvent obligés de céder à un mouvement contraire à la direction de leurs fibres. Cette douleur est fixe dans un endroit, & s'y fait sentir comme si on le perçoit avec un instrument, quand la valvule du colon, qui empêche le retour des matieres dans l'ileum, ou quelqu'autre membrane de cette cavité, soutient seule l'impression de ce mouvement déréglé.

(1) Le raisonnement contenu dans ce numéro est bien spéculatif.

SECT. I.

On peut aſſigner deux cauſes du renverſement qui produit la douleur ; ſavoir l'obſtruction & l'irritation.

D'où vient le renverſement du mouvement des inteſtins.

54. En premier lieu, tout ce qui bouche fortement le canal inteſtinal, & empêche que rien ne deſcende en bas, doit néceſſairement cauſer le renverſement du mouvement périſtaltique : cela eſt clair. Or, les choſes qui, ſelon les Auteurs, peuvent boucher l'inteſtin, ſont des matieres durcies, des vents en grande quantité, leſquels nouent en quelque maniere les boyaux, des hernies qui les reſſerent, l'inflammation, & d'autres tumeurs conſidérables.

Il faut avouer néanmoins que le mouvement contraire qui eſt produit par ces cauſes, doit être plutôt regardé comme un mouvement des matieres contenues dans les inteſtins, que des inteſtins mêmes ; & que le renverſement n'occupe pas tout le conduit inteſtinal, mais ſeulement les inteſtins qui ſont au-deſſus du ſiege de l'obſtruction. C'eſt pourquoi je donne le nom de *fauſſe* à la paſſion iliaque qui dépend de là.

55. En ſecond lieu, je crois que la cauſe la plus ordinaire du renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, eſt celle que je vais dire. Le ſang étant en tumulte au commencement de la fievre, il ſe dépoſe, dans l'eſtomac & les inteſtins les plus proches, des humeurs âcres & malignes qui, irritant l'eſtomac, renverſent d'abord ſon mouvement, & l'obligent de rejetter par la bouche avec violence la matiere qui l'incommode. Les inteſtins grêles qui ſont continus à l'eſtomac, & déja affoiblis, ſuivent le mouvement déréglé qu'il leur imprime, & enfin les gros inteſtins ſont contraints de ſe mettre de la partie. Voilà ce que j'appelle paſſion iliaque *vraie ;* & c'eſt celle dont il s'agit préſentement. La méthode de la traiter a été preſque inconnue juſqu'ici, malgré les éloges que quelques-uns donnent au mercure & aux balles de plomb ; car ces remedes ſont peu utiles, & ſouvent même très nuiſibles. Pour moi, je me ſers avec ſuccès de la méthode ſuivante.

Vues qu'il faut avoir dans le traitement de la paſſion iliaque.

56. Lorſque les lavements rendus par la bouche, & les autres ſignes font connoître évidemment qu'il y a une vraie paſſion iliaque, j'ai trois choſes en vue ; la premiere, d'arrêter le mouvement déréglé de l'eſtomac & des inteſtins ; la ſeconde, de fortifier les inteſtins qui ont été affoiblis par l'acreté des humeurs ; la troiſieme, de débaraſſer de ces humeurs nuiſibles l'eſtomac & les inteſtins. Pour remplir ces trois indications, voici comment je me comporte.

57. D'abord je fais prendre matin & soir un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de suc de limons, & dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée, sans y ajouter ni sucre, ni aucune autre chose. L'usage seul & réitéré de l'eau de menthe fera bientôt disparoître le vomissement & la douleur : pendant ce temps-là, je fais tenir continuellement sur le ventre à nud un petit chien en vie. Deux ou trois jours après que la douleur & le vomissement ont entiérement cessé, je donne un gros de pilules cochées dissoutes dans l'eau de menthe ; &, pour empêcher d'une maniere plus sûre le retour du vomissement, je fais prendre souvent de cette eau pendant tout le temps de la purgation. On n'ôte le petit chien que lorsque le malade commence l'usage des pilules.

CHAP. IV. Comment l'Auteur les remplit.

58. J'ai observé qu'il est inutile de donner ces pilules, ou tout autre purgatif, jusqu'à ce qu'on ait fortifié l'estomac, & rétabli le mouvement naturel de l'estomac & des intestins. Sans cela, tous les purgatifs pris intérieurement deviendront émétiques, & feront plus de mal que de bien. Voilà pourquoi je n'entreprends point d'ouvrir le ventre par les purgatifs, avant que d'avoir employé, durant quelques temps, tous les remedes propres à l'estomac.

59. Je réduis le malade à une nourriture très légere, ne lui permettant que quelques cuillerées de bouillon de poulet deux ou trois fois le jour. Je lui ordonne de garder le lit pendant toute la maladie, jusqu'à ce qu'il paroisse des signes d'une entiere guérison, & même de continuer, longtemps après la guérison, l'usage de l'eau de menthe, & de se bien garantir le ventre du froid, en y tenant une étoffe de laine en double, afin de prévenir les rechûtes auxquelles cette maladie est plus sujette qu'aucune autres (1).

(1) Assurément la véritable passion iliaque cédera rarement à des remedes si foibles & en si petit nombre ; c'est pourquoi nous ajouterons ici quelques avis sur le traitement de cette maladie. Lorsqu'elle a été précédée ou est accompagnée de fievre, tous les remedes chauds doivent être bannis, crainte de causer une inflammation des intestins, & d'attirer une gangrene mortelle. La saignée convient, & doit quelquefois être réitérée trois ou quatre fois. Il faut donner d'heure en heure, ou de deux en deux heures, un lavement émollient & laxatif. Boerhaave, dont la plus grande partie de cette méthode est prise, dit que plusieurs ont péri, parcequ'on ne leur avoit pas donné assez souvent des lavements. On peut user pour boisson d'une infusion chaude de graine de

Sect. I. 60. Voilà à quoi se réduit toute ma méthode de traiter la passion iliaque. J'espere qu'elle ne sera pas méprisée des personnes sages, sous prétexte qu'elle est simple, & n'est pas accompagnée de grands raisonnements, ou d'un appareil pompeux de remedes.

61. Tels sont les symptomes qui se rencontrent ordinairement dans la fievre continue dont nous parlons. Il y en a encore d'autres dont nous ne dirons rien, parcequ'ils ne demandent aucun traitement particulier, & qu'ils cessent d'eux-mêmes lorsque la fievre a été traitée comme il faut.

C'est là tout ce que nous avions à dire sur la fievre continue de cette constitution, & sur ses symptomes (2).

---

lin, ou de racine de guimauve, ou de chose semblable; & y ajouter suffisante quantité de nitre, de suc de limon, d'esprit de nitre dulcifié, &c. Il est à propos de continuer ces remedes, & de tenir le malade à un régime rafraîchissant, émollient, & très léger, pendant deux ou trois jours au moins après que la maladie a cessé, afin de prévenir la rechûte. On peut donner les narcotiques avec les purgatifs.

Si le mal dépend d'un étranglement causé par une descente, il faut avant que de donner aucun remede, tâcher de réduire l'intestin, en employant sur la partie affectée les fomentations émollientes & les cataplasmes de même nature; & tout cela étant inutile, recourir à l'opération chirurgicale requise en pareille occasion; mais si le cas n'est pas extrêmement pressant, il faut essayer toute sorte de moyens raisonnables avant que d'en venir à l'opération qui est toujours dangereuse, & demande dans celui qui la fait une habileté & une adresse extraordinaires. Le bain dans une décoction chaude de racines de guimauve, de graine de lin & de fénugrec, de fleurs de sureau & de camomille, de têtes de pavot, & d'autres semblables ingrédients, faite avec le lait & l'eau, est un remede admirable, sur-tout dans le dernier cas dont nous avons parlé. Dans les cas désespérés, le mercure prudemment administré a quelquefois réussi. La méthode est de commencer par une petite quantité, & d'augmenter par degrés.

(2) Nous avons remarqué en passant les défauts de cette histoire du traitement d'une fievre, qui nous a paru trop générale, trop hypothétique, & trop incomplete; il semble que notre Auteur en a jugé de même, car il est beaucoup plus exact dans les traités suivants, où l'on trouvera d'ordinaire une juste & entiere description de la maladie dont il s'agit, un détail circonstancié de ses symptomes ordinaires & extraordinaires, & des méthodes de pratique sures & judicieusement adaptées aux divers changements qui lui arrivent.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Fievres intermittentes des années 1661, 62, 63, 64.

1. Nous avons dit auparavant que la constitution de ces années-là produisit des fievres intermittentes de toutes les sortes. Ainsi je vais donner les observations que je fis alors avec soin sur ces fievres ; j'y ajouterai ce que j'ai observé sur un petit nombre d'intermittentes sporadiques qui ont paru depuis ce temps-là, afin de n'être pas obligé d'interrompre le fil de mon discours, lorsque je donnerai l'histoire des années suivantes.

Trois temps dans les fievres intermittentes.

2. Pour avoir au moins quelque idée de la nature & du caractere des fievres intermittentes dont il s'agit ici, il faut considérer trois différents temps dans leurs accès : 1°. le temps du frisson ; 2°. le temps de l'ébullition ; 3°. le temps que j'appelle de la *despumation.* Disons quelque chose de chacun de ces trois temps.

Description du premier temps.

Le frisson vient, à mon avis, de ce que la matiere fébrile qui a été mal travaillée & mal assimilée avec le sang, étant devenue non seulement inutile, mais encore nuisible à la Nature, elle la fatigue & l'irrite ; d'où il arrive que celle-ci voulant en quelque façon se délivrer de ce qui l'incommode, excite dans le corps un frisson & un tremblement, comme pour marquer l'horreur dont elle est saisie : c'est ainsi qu'une potion purgative qu'aura pris une personne délicate, ou bien un poison avalé par mégarde, cause aussi-tôt le frisson, & d'autres symptomes de ce genre.

Description du second temps.

3. La nature étant donc irritée de la sorte, & cherchant à se débarrasser de son ennemi, elle a recours à la fermentation qui est le moyen ordinaire dont elle se sert dans les fievres & dans quelques autres maladies aiguës ; pour délivrer le sang de la matiere peccante qu'il contient : car, au moyen de cette effervescence, les particules nuisibles qui étoient séparées les unes des autres, & mêlées également dans toute la masse du sang, commencent à se réunir en quelque maniere ; par conséquent, elles peuvent plus aisément être atténuées, & devenir propres à la despumation.

SECT. I.

Cette despumation est si importante, que ceux qui meurent pendant l'accès des fievres intermittentes, meurent dans le temps du frisson; car, s'ils vont jusqu'au temps de l'effervescence, ils réchappent du moins pour cette fois. Or, durant ces deux premiers temps, les malades sont en danger.

Description du troisieme temps.

Ensuite vient la despumation, pendant laquelle tous les symptomes s'adoucissent d abord, & enfin disparoissent entierement. Par le terme de *de pumation*, je n'entends autre chose que l'expulsion, ou la séparation de la matiere fébrile attenuée & comme vaincue; & dans cette action, il se sépare des parties subtiles & des parties grossieres, de même que dans les autres liqueurs.

D'où vient le retour de l'accès.

4. La fievre ayant donc cessé, voyons comment l'accès revient ensuite. C'est que toute la matiere fébrile, n'ayant pas encore été expulsée, elle se manifeste de rechef au bout d'un certain temps, plus ou moins long, suivant la différence des types, & irritant de nouveau la nature, cause les mêmes symptomes que nous avons expliqués auparavant.

3. Si l'on me demande maintenant pourquoi ce foyer, qui, ayant résisté à l'ébullition précédente, est demeuré dans les premieres voies pour causer ensuite de nouveaux troubles, & par conséquent n'a pas été expulsé avec le reste de la matiere peccante, ne garde pas les mêmes périodes dans toutes les fievres intermittentes, & a besoin tantôt d'un, tantôt de deux, tantôt de trois jours pour se murir & pour exciter un nouvel accès; si, dis-je, on me presse là-dessus, je répondrai que je n'en sais rien du tout: & je ne crois pas non plus que personne ait découvert la raison d'un tel phénomene.

Je n'ambitionne pas le nom de *Philosophe*; & quant à ceux qui se flattent de mériter ce titre, & qui me blameront peut-être de n'avoir pas essayé de pénétrer dans ces mysteres, je les prie de vouloir bien, avant que de condamner les autres, m'expliquer certaines opérations de la Nature qui sont communes & ordinaires. Par exemple, je leur demanderois volontiers d'où vient qu'un cheval arrive à sept ans à son plus grand accroissement, & un homme à vingt & un ans? d'où vient qu'entre les plantes, les unes fleurissent au mois de Mai, les autres au mois de Juin, &

d'autres en d'autres temps, pour ne rien dire d'une infinité d'autres choses (1)?

CHAP. V.

Que si les plus savans hommes n'ont pas de honte d'avouer ouvertement leur ignorance dans ces sortes de choses, je ne vois pas qu'on doive me blamer si je n'entreprends pas d'expliquer une chose qui n'est pas moins difficile, & qui est peut-être entiérement inexplicable, étant très persuadé, comme je suis ; que, dans la production des fievres intermittentes, de même que par-tout ailleurs, la Nature suit une méthode & un ordre certain. Car la matiere de la fievre quarte & de la fievre tierce n'est pas moins soumise aux loix de la Nature, & n'est pas moins gouvernée par elle que tous les autres corps.

Description des symptomes & des especes particulieres des fievres intermittentes.

6. Toutes les fievres intermittentes commencent d'ordinaire avec un frisson & un tremblement auquel succede une chaleur qui est suivie d'une sueur. Dans le temps du froid & dans celui de la chaleur, le malade a des envies de vomir ; il se trouve fort mal, il est altéré, sa langue est seche, &c. Tout ces symptomes disparoissent à mesure que la sueur augmente ; & quand elle sort abondamment,

(1) S'amuser à rechercher les causes efficientes ou matérielles des choses de la nature, est certainement une occupation des plus inutiles, & on ne sauroit plus mal employer les facultés de son entendement. Comme ces causes passent de bien loin la portée de nos sens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche ; & quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles serviroient plutôt à contenter une vaine curiosité qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne feroit-il pas plus sage de nous en tenir à la volonté & au bon plaisir du Créateur, sans prétendre vouloir pénétrer des mysteres qu'il a couverts d'un voile impénétrable, & de nous appliquer à remarquer les effets & l'action des causes pour en tirer des regles de pratique, lesquelles étant appuyées sur un si solide fondement, & d'ailleurs appliquées judicieusement, & variées suivant les circonstances particulieres, pourroient servir à nous conduire d'une maniere sûre dans la plupart des occasions.

Si la plupart des Médecins, par exemple, qui ont mis inutilement leur esprit à la torture pour découvrir les causes éloignées & secretes des effets simples & sensibles, n'avoient eu que ce but & cette vue dans leurs recherches, quel riche fond de connoissances utiles n'auroient ils pas amassé pendant ce temps-là ? C'est une chose étrange, que durant un si long espace de temps ils n'aient pas compris qu'ils n'étoient nullement capables de recherches si sublimes, & que toutes les connoissances certaines & vraiment utiles qu'ils pouvoient jamais se flatter d'acquérir, devoient être uniquement le fruit de l'observation & de l'expérience, tout le reste étant sujet à des disputes éternelles, comme n'existant que dans l'imagination.

l'accès finit (1). Le malade ſe trouve enſuite aſſez bien ; juſqu'à ce que l'accès revienne au temps ordinaire ; ſavoir toutes les vingt-quatre heures dans la fievre quotidienne, de deux jours l'un dans la fievre tierce, de trois jours l'un dans la quarte, en comptant depuis le commencement d'un accès juſqu'au commencement de l'accès ſuivant.

Ces deux derniers genres de fievres ont aſſez ſouvent des accès doubles ; en ſorte que la tierce attaque tous les jours, & la quarte deux jours de ſuite, ne laiſſant que le troiſieme de bon. Quelquefois même elle revient trois jours de ſuite, & alors c'eſt une triple quarte, parcequ'elle tire ſon nom du type qu'elle a pris d'abord.

D'où vient la multiplicité des accès.

7. Cette multiplicité d'accès eſt produite quelquefois par une abondance & une activité exceſſive de la matiere fébrile, & alors l'accès ſecondaire dévance le principal. D'autres fois elle vient d'un épuiſement cauſé par des remedes trop rafraîchiſſants ou des évacuations trop copieuſes, qui ont jetté le malade dans une extrême foibleſſe, & ont trop diminué la violence de l'accès précédent. Dans ce cas-là l'accès ſecondaire arrive plus tard que le principal, il eſt moins violent, & dure plus long-temps.

Dans les premiers cas, l'orgaſme de la matiere fébrile n'attend pas le temps ordinaire du retour de l'accès, & par conſéquent l'évacuation de cette matiere s'opere plutôt. Dans le ſecond cas, le ſang n'ayant plus aſſez de force pour ſe débarraſſer de la matiere fébrile dans un ſeul accès, il en produit un nouveau, afin d'expulſer les reſtes de cette matiere. C'eſt peut-être même par ces deux cauſes contraires que les accès des fievres intermittentes ordinaires &

---

(1) Comme la maladie eſt ici décrite très imparfaitement, nous donnerons un détail plus exact & plus circonſtancié des ſymptomes, qui ſont : peſanteur du corps, mal de tête, douleur dans les membres & dans les lombes, pâleur du viſage, froid des extrémités, baillement, extenſion, & ſouvent ſecouſſe violente, pouls petit & lent, ſoif, envie de vomir, & quelquefois vomiſſement de matiere bilieuſe. Dans le chaud de la fievre, chaleur de tout le corps, rougeur & tenſion de la peau, pouls fort & fréquent, veille, reſpiration courte, & quelquefois rêverie, urine haute en couleur, ſans ſédiment. Ces ſymptomes diminuent peu à peu, & il vient une ſueur univerſelle qui termine bientôt l'accès, lequel dure ordinairement dix ou onze heures, & quelquefois vingt, ſuivant la diverſité des tempéraments, & la nature de la cauſe morbifique. Le malade eſt indiſpoſé le jour ſuivant, ſe trouve froid, & friſſonne aiſément ; ſon pouls eſt petit & lent, ſon urine pâle & épaiſſe, avec un ſédiment, ou un nuage ſuſpendu dans la liqueur.

régulieres, anticipent le temps accoutumé, ou arrivent plus tard; & cela se voit souvent dans les fievres dont les accès durent vingt-quatre heures entieres.

Fievres intermittentes sont de printemps, ou d'automne.

8. Les fievres intermittentes sont les unes de printemps, & les autres d'automne: car, quoiqu'il en paroisse quelques-unes dans les autres saisons, néanmoins, comme elles sont moins fréquentes, & qu'elles peuvent se réduire à celles de printemps ou d'automne, dont elles sont les plus proches, je les comprendrai toutes à cause de cela, sous les deux genres de *fievres de printemps* & de *fievres d'automne*.

Les temps où elles regnent principalement sont les mois de Février & d'Août; cependant elles se font sentir quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, suivant qu'il y a dans l'air plus ou moins de disposition à les produire; & de là vient aussi qu'elles sont plus ou moins épidémiques. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les fievres intermittentes d'automne de l'an 1661: car je me souviens que cette année-là, une femme de mon voisinage eut un premier accès de fievre quarte le propre jour de la S. Jean. Plusieurs autres personnes furent attaquées vers ce temps-là de fievres intermittentes qui devinrent ensuite épidémiques. Et cela prouve bien qu'il y avoit dans la température de l'air une grande disposition à produire ces maladies, lesquelles devenoient plus fréquentes à mesure que l'année avançoit.

Ces deux genres different essentiellement.

9. La distinction que je fais des fievres intermittentes, est si nécessaire, que, si on ne l'a continuellement devant les yeux dans la pratique, on ne pourra faire aucun pronostic certain sur leur durée, ni ordonner un régime salutaire conformément à la saison de l'année, & à la nature de la maladie. Il est vrai que les fievres des deux saisons ont entre elles quelque ressemblance, soit à l'égard du premier accès qui commence d'abord par le frisson, produit ensuite la chaleur, & se termine par la sueur; soit à l'égard de la différence des types, y ayant des fievres tierces au printemps & en automne. Je ne doute pas néanmoins que ces deux sortes de fievres ne soient essentiellement différentes.

Fievres intermittentes du printems; leur origine & leurs progrès.

10. Et pour parler d'abord des fievres intermittentes du printemps, elles sont presque toutes ou quotidiennes ou tierces, & elles attaquent plutôt, ou plus tard, suivant la différente disposition de la saison. En hyver, les esprits étant concentrés par le froid, se fortifient; ensuite la cha-

leur du printemps les met en mouvement. Et comme ils se trouvent mêlés parmi des humeurs visqueuses que la Nature durant l'hyver a accumulées dans la masse du sang, quoique ces humeurs soient encore moins visqueuses que celles qui ont été desséchées & épaissies par les chaleurs de l'été, & qui causent les fievres d'automne; les esprits, dis-je, se trouvant embarrassés & comme emprisonnés dans des humeurs visqueuses, font effort pour s'en dégager, &, par cet effort, produisent l'ébullition qui arrive dans les fievres du printemps. C'est ainsi que, si on approche du feu des bouteilles pleines de biere, & qui ont été long-temps gardées dans le sable ou dans une cave froide, la liqueur bouillonne aussi-tôt, & cherche à s'échapper.

Le sang agité de la sorte travaille à se dépurer, &, par le secours des esprits qui sont de nature volatile, il en vient assez promptement à bout, à moins qu'il ne soit surchargé de sucs visqueux qui retardent la fermentation commencée. Quoi qu'il en soit, il est rare que la fermentation du printemps soit continue, & aille d'un même train; mais elle se partage d'ordinaire en divers accès : car, comme le sang se trouve alors abondamment fourni d'esprits vigoureux, la Nature entreprend avec précipitatien son ouvrage, &, par des accès particuliers, se débarrasse entierement de certaines portions de la matiere morbifique, avant que d'opérer une séparation générale.

Peu de fievres continues au printemps.

Voilà, à mon avis, pourquoi au printemps, & surtout vers la fin de cette saison, il y a peu de fievres continues, à moins que la constitution ne soit épidémique. Car les fermentations qui se font alors, s'arrêtent tout à coup, ou bien ont des interruptions, ou enfin les parties de la matiere peccante qui sont plus disposées à se séparer de la masse du sang, s'en séparent avant le temps, & se jettent avec violence sur d'autres endroits: d'où s'en suivent bientôt des esquinancies, des péripneumonies, des pleurésies, & d'autres maladies dangéreuses qui se montrent sur-tout à la fin du printemps.

Fievres intermittentes du printemps rarement de longue durée.

11. J'ai remarqué que les fievres intermittentes du printemps ont été fort rarement de longue durée, & ont toujours été salutaires : ce qui me fait croire que même dans les vieillards & les personnes les plus délicates, elles ne sauroient presque être mortelles, quand même elles seroient traitées par le plus ignorant Médecin, pourvu qu'il fût honnête homme ; j'ai cependant vu des fievres tierces de printemps qui, parcequ'on avoit saigné & purgé mal à

propos, & que le régime qu'on employoit, ne convenoit pas, ont duré jusqu'au commencement de celles d'automne : car, comme ce temps-là est fort contraire à la nature des fievres tierces du printemps, il les fait cesser aussitôt. Cependant les malades sont tellement affoiblis par le grand nombre & la durée des accès, qu'ils semblent ne pouvoir en revenir ; & néanmoins je n'ai pas observé jusqu'à présent qu'aucun en soit mort.

CHAP. V.

Quelquefois suivies de manie.

12. Je n'ai jamais vu non plus dans les convalescents ces fâcheux symptomes qui, comme nous dirons ci-après, viennent à la suite des fievres intermittentes d'automne qui ont duré long-temps ; je veux dire l'inflammation mortelle des amygdales, la dureté du ventre, l'hydropisie, &c. mais j'ai vu plus d'une fois que des malades réduits à la derniere foiblesse par la longueur de la maladie, par le grand nombre des accès, &, pour comble de malheurs, par des évacuations réitérées, ont été attaqués de manie, si-tôt qu'ils ont commencé à se mieux porter, & que la manie cessoit à mesure que les forces revenoient.

Fievres intermittentes d'automne quelquefois dangereuses.

13. Les fievres intermittentes d'automne sont bien différentes de celles de printemps. D'abord, quant à la fievre tierce, quoique dans les années où elle n'est pas épidémique & où elle attaque les personnes saines, elle dure quelquefois très peu, & n'a pas d'autres symptomes que ceux de la tierce du printemps ; néanmoins, lorsqu'elle est épidémique & qu'elle attaque des gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, elle n'est pas sans danger ; elle dure même deux ou trois mois, & peut aller jusqu'au printemps suivant.

Mais les fievres quartes sont bien plus dangereuses & bien plus opiniâtres que les tierces. Car, lorsqu'elles attaquent des gens âgés, elles les enlevent quelquefois dans peu d'accès ; & alors les malades meurent le plus souvent dans le frisson, c'est-à-dire au commencement de l'accès. Si le malade est seulement à l'entrée de la vieillesse, il risquera moins d'être enlevé dans les premiers accès ; mais il ne guérira gueres que l'année suivante, & vers le temps auquel il a commencé d'être attaqué. Quelquefois aussi la maladie demeure incurable, & jette dans une langueur qui ne finit que par la mort.

Fâcheux symptomes dont la fievre quarte est suivie.

14. La fievre quarte change de temps en temps de forme, & produit plusieurs symptomes funestes, tels que le scorbut, la dureté de ventre, l'hydropisie, &c. Les jeunes gens sont plus en état de soutenir cette maladie, & ils en

SECT. I.

font quelquefois délivrés vers le solstice d'hyver ; mais plus souvent ils n'en sont quittes que vers l'équinoxe du printemps, ou même l'automne suivant, après qu'ils ont été saignés & purgés. J'ai souvent vu avec surprise de petits enfants au berceau qui, ayant eu cette maladie pendant six mois entiers, en sont heureusement réchappés.

Elle dure peu quand elle revient une seconde fois.

15. Il est bon de remarquer ici que, de quelque âge ou de quelque tempérament que soit la personne attaquée de fievre quarte, si elle vient à en être reprise dans quelque autre temps de la vie que ce soit, même dans un temps fort éloigné de celui auquel elle en a été attaquée la premiere fois, la maladie ne sera pas fort longue cette seconde fois, & se terminera d'elle-même après un assez petit nombre d'accès (1).

Curation des fievres intermittentes du printemps.

16. Pour ce qui est de la curation des fievres intermittentes du printemps, j'ai toujours cru qu'il falloit les abandonner à elles-mêmes, & ne rien faire du tout, puisque jamais personne, que je sache, n'en est mort ; & qu'au contraire, ceux qui ont voulu les faire passer, sur-tout par des remedes évacuants, n'ont eu d'autres succès que de les rendre plus opiniâtres & plus rebelles (2). Toutefois, si le Médecin est obligé de céder aux importunités & à l'impatience du malade qui veut absolument des remedes, il pourra traiter ces sortes de fievres de différentes manieres & avec succès, comme je l'ai appris par de fréquentes observations.

Elles sont quelquefois guéries par un vomitif,

17. Un vomitif donné à propos, c'est-à-dire de façon qu'il puisse avoir opéré avant l'accès, a quelquefois parfaitement réussi ; principalement si on fait prendre une dose médiocre de syrop diacode ou de quelque autre narcotique, après l'opération du vomitif, & immédiatement avant l'accès.

Ou par des diaphorétiques,

D'autres fois la maladie se guérit par les diaphorétiques, lesquels augmentent la sueur qui a commencé dans l'accès.

(1) Cette observation est contredite par l'expérience.

(2) En général les fievres intermittentes du printemps ne sont pas dangereuses, & on peut les abandonner à elles-mêmes ; cependant il est quelquefois nécessaire d'y faire des remedes, autrement elles durent long-temps dans certains tempéraments, & produisent d'autres maladies opiniâtres. Il est remarquable qu'elles se guérissent d'ordinaire par des évacuants, comme les vomitifs, les laxatifs, les sudorifiques, les vésicatoires, & quelquefois la saignée. Ainsi il est étonnant que notre Auteur condamne cette méthode, tandis que dans l'article suivant il la donne comme bonne & avantageuse.

Pour cela, il faut tenir le malade bien couvert dans son lit, & le faire suer autant & aussi long-temps que ses forces le permettent. Cette méthode a souvent réussi dans les fievres intermittentes du printemps, sur-tout dans les quotidiennes. Car, comme les humeurs ne sont pas fort épaisses dans cette saison, la crise qui, sans cela, auroit été imparfaite, devient alors parfaite, ce qui n'arrive jamais en automne. CHAP. V.

J'ai même quelquefois guéri des fievres tierces, en donnant un lavement dans les jours d'intermission durant trois ou quatre jours. Ou par des lavements.

18. Néanmoins si, pour avoir trop saigné (1), (à quoi la saison porte aisément les Médecins peu circonspects) ou, si à cause de la foiblesse antérieure du malade, les esprits qui devroient produire la dépuration, sont appauvris & sans vigueur, il peut arriver que les fievres intermittentes du printemps, quoiqu'on ait mis en usage toute sorte de remedes, soient aussi longues que celles d'automne. Mais cela ne leur est pas ordinaire ; car elles se terminent d'elles-mêmes, ou bien on les guérit facilement avec peu de remedes.

19. Les fievres intermittentes d'automne ne sont pas si traitables. Il faut en dire maintenant quelque chose. Si la constitution de l'automne est épidémique, elles ont coutume de commencer vers le milieu du mois de Juin : sinon elles attendent le mois d'Août & le commencement de Septembre. Elles sont plus rares dans les mois suivants. Description des fievres intermittentes d'automne.

Lorsqu'il en survient un grand nombre tout à la fois, on pourra observer que leurs accès viennent le plus souvent à la même heure du jour, & qu'ils avancent, ou retardent précisément de la même façon. Seulement il peut arriver que cet ordre soit dérangé dans certains sujets par des remedes capables d'avancer ou de retarder les accès.

20. Il faut encore remarquer que dans les fievres inter- Elles sont difficiles à distinguer.

(1) Souvent il n'est point nécessaire de saigner du tout ; néanmoins la saignée peut être utile quand la fievre intermittente ressemble dans son commencement à une continue, & qu'elle est accompagnée de grande chaleur, de délire, que le malade est jeune, d'un tempérament sanguin, & accoutumé à boire beaucoup de vin ; mais lorsque l'estomac est chargé d'impuretés, que le malade n'est pas pléthorique, la saignée est nuisible, parcequ'elle empêche les évacuations salutaires qui se feroient par les pores ; ce qui rend la maladie plus longue & plus opiniâtre, comme l'expérience le prouve.

SECT. I.

mittentes, sur tout les épidémiques d'automne, il n'est pas facile de bien distinguer leur type les premiers jours; parcequ'en commençant, elles sont accompagnées d'une fievre continue. Il n'est pas facile non plus, durant un certain temps, à moins que d'y apporter une grande attention, d'apercevoir autre chose qu'une diminution de la fievre, laquelle néanmoins, au bout de quelque temps, devient parfaitement intermittente, & prend un type conforme à la saison.

21. Quant au type, les fievres intermittentes d'automne sont tierces ou quartes. On peut dire avec raison, touchant les fievres quartes, qu'elles sont un vrai produit d'automne. Cependant les unes & les autres ont tant de rapport ensemble, que souvent on voit une tierce devenir quarte, ou une quarte devenir tierce, au moins durant un certain temps, & reprendre ensuite son premier type. Mais les tierces du printemps ne deviennent jamais quartes, parceque ces deux sortes de fievres sont entiérement différentes les unes des autres. Au reste, je n'ai jamais vu de fievre quotidienne en automne, à moins qu'on ne veuille donner improprement ce nom à une double tierce, ou à une triple quarte.

Cause des fievres intermittentes d'automne.

22. Voici en peu de mots quelle est, selon moi, l'origine des fievres intermittentes d'automne. Au commencement de l'année, le sang vient à s'exalter, & à mesure que l'année avance, il s'exalte de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au plus haut point de force & de vigueur, semblable en cela aux plantes qui augmentent & diminuent à proportion des divers temps de l'année. Or, comme, dans les changements qu'il subit, il suit réguliérement la différence des saisons, il ne manque pas de s'affoiblir sur la fin de l'année, sur-tout lorsque des causes particulieres, telles qu'une perte excessive de sang, du froid, des aliments grossiers, des indigestions, des bains pris mal à propos, & plusieurs autres choses contribuent encore à produire ce mauvais effet.

Le sang dans cet état de foiblesse se trouve exposé aux impressions morbifiques que peut faire sur lui toute sorte de constitution de l'air, laquelle en ce temps-là est épidémique pour les fievres intermittentes; de là l'ébullition qui se fait bientôt après. Et comme le sang est quelquefois extrêmement altéré, la fievre qui résulte de cette ébullition, est ordinairement d'un mauvais caractere, & est accompagnée de symptomes très dangereux. Au moins se

trouve-t-il que le ſang dénué de la plupart de ſes eſprits, & brûlé par les chaleurs de l'été précédent, ne peut avoir qu'une ébullition très foible, & demande un temps fort long pour ſe dépurer (1).

Pourquoi elles ſont ſi difficiles à guérir.

23. Maintenant, ſi l'on veut connoître la difficulté qu'il y a de guérir les fievres intermittentes d'automne, il faut conſidérer ici que la différence entre les continues & les intermittentes de cette ſaiſon, conſiſte principalement en ce que l'effervescence dans les continues ſe fait tout de ſuite & d'un même train, au lieu que dans les intermittentes, elle ſe fait en divers temps & à diverſes repriſes. Néanmoins, dans les unes & dans les autres, la Nature opere la fermentation dans l'eſpace de trois cents trente-ſix heures ou environ : car ordinairement, il faut ce temps-là, ni plus ni moins, à la la maſſe du ſang pour ſe dépurer, lorſqu'on abandonne l'ouvrage à la Nature; de même que le vin, le cidre & la biere ont beſoin chacun d'un certain temps pour leur dépuration.

Temps que le ſang emploie à ſe dépurer.

C'eſt le même temps dans les fievres continues & les quartes.

24. Or, quoique dans les fievres intermittentes, par exemple, dans la quarte, le ſang travaille quelquefois pendant ſix mois à ſa dépuration, & en vient enfin à bout; néanmoins, ſi l'on compte bien, il n'y emploie pas réellement plus de temps qu'il ne fait d'ordinaire dans les continues abandonnées à la Nature : car quatorze jours naturels font trois cents trente-ſix heures. Ainſi, en mettant cinq heures & demie pour chaque accès des fievres quartes, vous aurez dans une quarte la valeur de quatorze jours, c'eſt-à-dire de trois cents trente-ſix heures.

Si on objecte qu'une fievre quarte, par exemple (ce qu'il faut entendre également des autres intermittentes), dure quelquefois au-delà de ſix mois, avant que d'achever ſon période; je réponds que la même choſe arrive aſſez ſouvent aux fievres continues de cette conſtitution, leſquelles durent quelquefois plus de quatorze jours. En effet,

(1) Cette explication de la cauſe des fievres intermittentes d'automne n'eſt ni claire ni ſatisfaiſante. Il eſt étonnant que ce grand homme, qui blâmoit ſi hautement les hypotheſes & les ſpéculations, ait eſſayé néanmoins ſi ſouvent de raiſonner ſur des matieres tellement au-deſſus de la portée des eſprits les plus ſubtils, qu'un peu d'attention doit convaincre de l'impoſſibilité d'arriver là-deſſus à un certain degré de connoiſſance démonſtrative. D'ailleurs n'eſt ce pas ſe moquer de vouloir approfondir des cauſes qui, ſelon toute apparence, demeureront toujours cachées, tandis qu'on néglige les effets qui ſeuls peuvent être de quelque utilité ?

Sect. I.

dans ces deux sortes de fievres, si on a soin d'entretenir l'effervescence, autrement la fermentation dans le degré de force & l'ordre convenable, sur-tout vers la fin de la maladie, la dépuration se fera dans l'espace de temps que j'ai dit, c'est-à-dire en quatorze jours, ou en trois cents trente-six heures.

Mais si alors, je veux dire vers le déclin de la fievre, on arrête mal à propos la fermentation par l'usage des remedes rafraîchissants, ou des lavements, il n'est pas étonnant que les fievres tournent en longueur, puisqu'on a troublé l'ordre de la Nature : car, de cette maniere, on affoiblit en quelque façon le ressort du sang, ensuite de quoi il ne sauroit opérer la dépuration. Et même dans les corps foibles & épuisés, il est quelquefois de lui-même incapable de l'opérer, & a besoin pour cela du secours des cordiaux, afin de ranimer la Nature languissante.

Il est différent dans certaines fievres.

25. Mais je crois devoir remarquer ici que ce que j'ai dit plus haut touchant la durée & la continuité de la fermentation, doit s'entendre seulement de ces fievres qui ont acquis un caractere fixe. Car il faut savoir, & je ne l'ignore pas, qu'il y en a certaines, soit continues, soit intermittentes, dont le caractere est variable, & qui, dans leurs fermentations, ne parviennent point au terme ordinaire. Telles sont les fievres qui viennent quelquefois de l'abus des six choses non naturelles; savoir les aliments, la boisson, l'air & autres semblables; car ceux qui sont attaqués de ces sortes de fievres, guérissent souvent en très peu de temps. La même chose arrive aussi quelquefois aux jeunes gens dont le sang est pur & fort spiritueux; d'autant que leurs fievres étant causées par une matiere spiritueuse, volatile & très subtile, elles achevent promptement leur fermentation, & disparoissent bientôt.

Ce qui est nécessaire pour la fermentation.

26. Il faut, pour la fermentation, que la matiere qui doit fermenter, soit que ce soit du sang, ou du vin, ou quelque autre liqueur, ait assez d'épaisseur & de viscosité pour embarrasser & retenir les esprits, afin qu'ils puissent se mouvoir & s'agiter dans la masse de la liqueur, de la même façon à peu près que des oiseaux pris dans de la glu, ou des mouches & des abeilles prises dans du miel, peuvent bien se remuer & se tourmenter, mais non pas s'envoler. Toutefois, pour le dire en passant, les liqueurs dont j'ai fait mention, ne doivent pas être tellement épaisses, qu'elles accablent & étouffent les esprits, jusqu'au point

d'empêcher tout à fait leur mouvement (1).

27. Je ne sais si les principes que j'établis paroîtront aux autres fondés en raison. Pour moi, ils me paroissent tels; ainsi, on n'aura pas sujet d'être étonné si en conséquence je ne propose d'autre méthode pour le traitement des fievres intermittentes d'automne, que celle qui semble devoir être employée dans les continues, pour que la dépuration se fasse comme il faut. Car les premieres ne different en rien des secondes, si on regarde le moyen dont se sert la Nature pour l'évacuation de la matiere fébrile, je veux dire la fermentation qui s'acheve dans un certain espace de temps.

CHAP. V

Traitement des fievres intermittentes d'automne.

Je ne disconviens pas néanmoins que les intermittentes ne different beaucoup des continues, & les unes des autres, par rapport à leur espece & à leur nature. Ainsi, en observant avec soin la méthode que la Nature emploie d'ordinaire pour se débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus, afin d'achever la fermentation commencée, & de rendre par ce moyen la santé au malade: ou bien en découvrant la cause spécifique des fievres, il faudra les combattre par des remedes efficaces & spécifiques. Voilà les deux points sur lesquels on doit prendre ses indications.

28. J'ai essayé quelquefois ces deux méthodes avec tout le soin & l'attention possible; mais je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir, par une méthode sûre, guérir les fievres intermittentes d'automne, avant qu'elles aient achevé leur fermentation ordinaire; quelque fâcheux que cela soit pour les malades qui se voient obligés, bon gré malgré, d'attendre jusqu'à ce temps-là leur guérison.

Si donc il se trouve un homme qui, par une méthode sûre ou par un remede spécifique, sache non seulement arrêter le cours des fievres intermittentes dont nous par-

(1) Il n'est pas surprenant que nous ayons ici un détail si imparfait des choses qui sont nécessaires pour la fermentation, si l'on considere que notre Auteur n'étoit peut-être pas fort habile en chymie, & que de son temps cet art si utile étoit encore bien éloigné de l'état florissant où nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui souhaiteront avoir une explication exacte de la fermentation, pourront consulter la Chymie de Boerhaave, vol. II, ou ils trouveront cette matiere traitée au long; ou bien les Leçons chymiques du Docteur Shaw, qui la traite avec beaucoup de netteté, d'ordre & de précision.

SECT. I.

lons, mais encore les déraciner entiérement; je crois cet homme obligé par toute sorte de raisons, de faire part au Public d'un secret si important; & s'il manque à ce devoir, j'ose dire qu'il ne mérite le nom ni d'un bon citoyen, ni d'un homme prudent. Il ne convient pas à un bon citoyen de se réserver par un motif d'intérêt la connoissance d'une chose si avantageuse à tout le genre humain; & il n'est pas d'un homme prudent de se priver soi-même des bénédictions qu'il pourroit attendre de la bonté divine, en contribuant au bien public. D'ailleurs un homme de bien fait beaucoup moins de cas de la gloire & des richesses que de la vertu & de la sagesse.

La saignée & les purgatifs y sont dangereux.

29. Quelque difficile qu'il soit de guérir surement les fievres intermittentes d'automne, je vais néanmoins proposer ce qui m'a paru le meilleur pour cela.

De fréquentes observations m'ont appris, il y a longtemps, qu'il est extrêmement dangereux de tenter la guérison de ces fievres par les purgatifs (à moins qu'on ne les emploie de la maniere que nous dirons ensuite), & que la saignée y est encore plus dangereuse : car, lorsqu'on traite les fievres tierces par cette derniere méthode, & principalement lorsque la constitution régnante est fort épidémique, si la saignée ne les emporte pas aussi-tôt, on ne pourra en venir à bout qu'après bien du temps, même dans les gens les plus vigoureux & du meilleur tempérament. Mais les personnes âgées, après avoir long-temps souffert, ne manquent pas d'en mourir à la fin; l'inflammation des amygdales, de laquelle nous avons fait mention (1), annonçant assez souvent que la mort est proche. De plus, la saignée attire d'avance les autres symptomes qui, comme nous avons dit, accompagnent les fievres intermittentes dans leur déclin, ou viennent à leur suite.

Quant aux fievres quartes, la saignée y convient si peu, que des jeunes gens qui, sans cela, auroient été guéris dans six mois, restent malades une fois plus long-temps; & que des vieillards qui auroient pu être guéris dans un an, si on ne les eût pas saignés, risquent de garder leur fievre au-delà de ce terme, & d'y succomber à la fin. Ce que je dis de la saignée, convient aussi à la purgation, avec cette différence, que la purgation n'est pas si pernicieuse, à moins qu'elle ne soit souvent réitérée (2).

(1) Voyez ci-dessus, num. 12.

(2) La saignée est néanmoins quelquefois très utile, comme

CHAP. V.

30. Voici la façon dont je traite les fievres tierces d'automne : le malade étant dans son lit, & bien couvert, je le fais suer en lui donnant, quatre heures avant l'accès, du petit-lait dans lequel on a fait bouillir des feuilles de sauge; dès que la sueur paroît, je lui fais prendre deux scrupules de pilules cochées majeures dans une once de mixture suivante :

Méthode de l'Auteur pour les fievres tierces d'automne.

Prenez *eau-de-vie, une livre ; thériaque, trois onces ; safran, un gros : mêlez tout cela ensemble pour l'usage* (1).

Le malade ayant pris cela, se tiendra continuellement en sueur, jusqu'à quelques heures au-delà du temps auquel l'accès devoit venir, ayant soin de ne pas laisser interrompre la sueur par les évacuations que produira le purgatif.

31. Ce remede m'a plus souvent réussi pour la guérison des fievres tierces, que celui qui est communément en usage, & qui tend au même but, je veux dire la décoction de racines de gentiane, de sommités de petite centaurée, &c. avec un peu de séné & d'Agaric : car, comme mon remede excite en même temps les sueurs & les selles qui sont deux mouvements contraires, il produit le même effet que le remede ordinaire, qui est d'arrêter l'accès; mais il l'arrête plus efficacement & avec aussi peu de danger. C'est par cette méthode que j'ai guéri beaucoup de fievres tierces d'automne, & je n'en ai point trouvé de meilleure pendant les années dont il s'agit (2).

Succès de cette méthode.

lorsque l'on juge que la fievre est occasionnée par des embarras dans les visceres du bas-ventre; à quoi les hypocondriaques, & ceux qui ont été auparavant affligés d'hémorrhoïdes, sont fort sujets. Dans la grossesse des femmes, il est absolument nécessaire de saigner, afin de prévenir la fausse couche que pourroit causer l'agitation violente que la fievre produit dans le sang. Une seule saignée faite à propos a quelquefois coupé pied à une fievre quarte opiniâtre. Pour se bien conduire dans cette matiere, il faut faire attention à la saison de l'année, au degré de la maladie, à la force du sujet, à l'etat des fluides & des solides, & à d'autres circonstances importantes qui doivent être mûrement considérées & comparées.

(1) Il y a lieu de craindre plusieurs inconvénients de l'usage d'un remede si chaud, dans les jeunes gens d'un tempérament sanguin. Si l'on juge donc la sueur nécessaire, il vaudra mieux donner quelque doux sudorifique, en faisant boire souvent de l'infusion de thé, de sauge, ou autre semblable.

(2) Cette méthode est impraticable, sinon dans des tempéraments vigoureux & phlegmatiques; car dans des tempéraments sanguins, foibles & délicats, il feroit très dangereux d'exciter ainsi deux mou-

SECT. I.

Maniere de traiter la fievre double tierce.

52. Dans la double tierce qui a changé de type, parce que le malade a été affoibli par des évacuations, ou de quelque autre maniere, il faut de même exciter la sueur quatre heures avant l'accès, se servant pour cela du remede précédent, mais dont on retranchera les pilules cochées, parcequ'elles augmenteroient encore la foiblesse du malade que les purgatifs n'ont déja que trop épuisé, & favoriseroient le retour de la fievre que les purgatifs ont rendu double tierce. Ou bien on se servira de quelque autre diaphorétique plus puissant & plus efficace, que l'on pourra réitérer dans l'accès véritable qui viendra immédiatement ensuite.

Lorsque les accès de la fievre double tierce jettent les malades dans une extrême foiblesse, j'ordonne l'électuaire suivant :

Electuaire cordial.

Prenez *conserve de fleurs de bourrache & de buglose, de chacune une once; conserve de romarin, demi-once; écorce de citron confite, noix muscade confite & thériaque, de chacune trois gros; confection d'alkermès deux gros : mêlez tout cela pour un électuaire, dont le malade prendra de la grosseur d'une noisette matin & soir, buvant par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de reine des prés, & eau thériacale, de chacune trois onces; syrop d'œillets, une once : mêlez cela ensemble.*

Ou bien en place de ce julep, je donne quelque eau épidémique plus simple, & adoucie avec du sucre. Je défends les lavements, & je permets les bouillons de poulet, les décoctions d'avoine, &c.

Traitement des fievres quartes.

53. Quant à la curation des fievres quartes, je crois qu'il n'est personne médiocrement versé dans la Médecine, qui ignore combien tous les remedes que l'on a découverts jusqu'ici pour la guérison de ces rédoutables maladies, ont peu réussi, à l'exception du quinquina, lequel néamoins les suspend plus souvent qu'il ne les détruit : car, après

vements directement contraires; & c'est peut être à cause de cela que cette méthode n'a pas beaucoup été suivie jusqu'à présent, malgré la déférence extraordinaire que l'on a eue universellement au jugement de notre Auteur. La maniere dont on traite aujourd'hui les fievres intermittentes, est fort éloignée de la sienne; mais elle est beaucoup plus sure, & plus douce.

qu'elles

qu'elles ont cessé deux ou trois semaines, & donné par ce moyen aux malades abattus le temps de respirer, elles recommencent avec autant de fureur que jamais; & toutes les fois qu'on revient à l'usage du quinquina, il faut d'ordinaire bien du temps pour les guérir. Je vais néanmoins rapporter ce qui m'est connu sur la maniere d'employer ce remede.

34. La premiere attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas le donner trop tôt, c'est-à-dire avant que la maladie se soit un peu affoiblie d'elle-même, à moins que la grande foiblesse du malade n'oblige d'y avoir recours plutôt. Car, si on le donne de trop bonne heure, il sera peut-être inutile & même dangereux, parcequ'il arrêtera tout à coup le mouvement de fermentation par où le sang cherche à se dépurer (1).

Comment il faut donner le quinquina.

La seconde attention est ne point diminuer par la purgation, & encore moins par la saignée, la quantité de la matiere fébrile, afin que le quinquina opere plus librement: car, comme ces deux évacuations dérangent à un certain point l'économie animale, les accès de fievre reviendront plus promptement & plus surement, dès que l'action du quinquina aura cessé. Il me paroît aussi plus à propos, de le donner peu à peu & assez loin des accès que de vouloir couper pied tout d'un coup à l'accès qui va venir: car, de cette maniere, le remede a plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le danger qu'il y a de vouloir arrêter subitement & hors de saison un accès qui commence à se manifester.

La derniere attention est de serrer les prises du quinquina, afin que la vertu d'une prise ne cesse pas tout à fait,

(1) Les mauvais effets du quinquina donné trop tôt dans le cas présent, viennent apparemment de la qualité astringente dont il est manifestement doué; & qui empêche la matiere fébrile de s'évacuer, & la fixe au-dedans sur quelque partie noble; d'où il arrive que la fievre intermittente se change en continue qui est ordinairement d'un mauvais caractere, ou qu'elle dégénere en quelque maladie chronique opiniâtre, comme l'hydropisie, la consomption, la dureté squirrheuse du foie, la jaunisse, la cachexie, &c. c'est pourquoi lorsqu'on veut donner le quinquina dans une fievre intermittente, & qu'on ne peut pas évacuer auparavant selon le besoin, il est beaucoup plus sûr d'attendre, si la maladie le permet, que la violence de la fievre soit diminuée par quelques accès, & qu'une portion de la matiere morbifique soit évacuée; ce qui s'accorde en partie avec le sentiment de notre Auteur sur cet article.

SECT. I.

avant qu'on donne la suivante. Par ce moyen, on déracinera la fievre, & le malade recouvrera une parfaite santé.

35. Voilà les raisons qui me font préférer, aux autres méthodes de donner le quinquina, celle que je vais expliquer :

Electuaire fébrifuge.

Prenez une once de quinquina en poudre ; mêlez-la avec deux onces de syrop de roses rouges ; & le malade, chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prendra matin & soir la quantité d'une grosse noix muscade de cet opiat, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On réitérera trois autres fois le même remede, ayant soin de mettre toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours (1).

(1) La simplicité de cet électuaire ne doit pas le faire rejetter, quoique la méthode de l'Auteur ne soit peut-être pas sans défaut ; c'est pourquoi je joindrai ici quelques regles fondées sur l'expérience, & quelques précautions touchant la maniere de donner le quinquina.

1. La regle générale qui défend de le donner tant que l'urine demeure haute en couleur, & ne laisse pas tomber un sédiment briqueté, peut souffrir une exception. L'expérience a montré que si le corps n'est pas surchargé de sucs viciés, si les visceres sont en bon état, & ne présentent aucun signe d'inflammation interne, on peut donner le quinquina avec tout le succès & la sûreté possible, même aux personnes âgées & affoiblies, & aux jeunes gens d'un tempérament vif & sanguin, pourvu qu'on ait fait précéder les évacuations convenables.

2. Lorsque la chaleur & les autres symptomes qui en dépendent sont violens, on mêle utilement le nitre avec le quinquina.

3. Si ce remede lâche le ventre, on pourra donner du laudanum liquide après chaque dose, ou le former en électuaire avec suffisante quantité de diascordium.

4. On peut le mêler avec différentes drogues, & l'adapter par ce moyen à toutes les complications des fievres intermittentes.

5. On doit consulter le goût du malade par rapport au choix de la forme sous laquelle on veut le donner ; mais quand le malade peut le prendre en substance, il est ordinairement plus efficace qu'en décoction, en infusion, en teinture, ou en extrait.

6. La dose doit être modérée, mais souvent réitérée.

7. Il ne faut jamais le donner immédiatement avant l'accès, ni dans la violence, ou le déclin.

8. Pendant l'usage du quinquina, un exercice modéré est très utile ; mais il faut s'abstenir de tout remede qui peut agiter les fluides & déranger la circulation. Pour ce qui est des préparations efficaces & élégantes de ce remede, on peut consulter le Docteur Saw, *Practice of Physick*, *vol.* 1. *p.* 140. 4e. *edit.* & *Chemical Lectures*, *p.* 231.

De Gorter dit qu'un homme prit un jour une once de quinquina à la fois, sans qu'il en arrivât aucun inconvénient ; & qu'au contraire il fut entiérement guéri d'une fievre quarte. Le même Auteur ajoute qu'il sait d'autres malades qui ont pris en une seule fois la quantité

36. On pourra peut-être employer le quinquina aussi utilement dans les fievres tierces, soit de printemps, soit d'automne, que dans les fievres quartes. Mais, à parler vrai, & sans vouloir faire une vaine ostentation de l'art, si le malade qui est attaqué de l'une ou de l'autre de ces fievres est un enfant ou un jeune homme, le meilleur, autant que j'ai pu voir jusqu'à présent, c'est de ne faire absolument aucun remede, & de ne point faire changer d'air ni de régime; car je n'ai jamais observé qu'elles aient eu aucune mauvaise suite, lorsqu'on les a entierement abandonnées à la Nature. C'est ce que j'ai souvent vu avec surprise, principalement dans des enfants; car, après que le sang s'étoit dépuré, la fievre s'évanouissoit d'elle-même.

Remedes pour les fievres tierces & quartes en qui sont inutiles.

Au contraire, si on fait observer un régime trop sévere, ou si on purge de temps en temps, comme il est ordinaire, sous prétexte de dissiper les obstructions, & d'évacuer les humeurs qui séjournent dans les premieres voies; ou bien si on saigne dans une constitution épidémique, ce qui est le plus nuisible, la maladie sera fort longue, &, durant ce temps-là, les malades seront exposés à mille symptomes très dangereux.

37. Mais, si les gens qui ont des fievres tierces d'automne, ou des fievres quartes, sont fort âgés, ils risquent non seulement d'être long temps malades, mais ils sont encore en grand danger de mort. C'est pourquoi, si le Médecin n'a pu dompter la fievre, ni par le quinquina, ni par quelque autre méthode que ce soit, il faut au moins qu'il aide la Nature, & lui fournisse les secours dont elle a besoin pour achever son ouvrage: car, dans les corps épuisés, si on n'entretient pas la fermentation par des cordiaux, & par un régime fortifiant, comme par le vin d'absynthe & autres choses semblables, il arrivera immanquablement que les malades seront affoiblis par une suite d'accès vagues & inutiles; ainsi la maladie traînera en longueur; & lorsqu'il surviendra quelque accès plus violent, la Nature qui se trouvera languissante, ne pourra arriver au temps de l'ébullition, & par conséquent le malade mourra dans le frisson. C'est à quoi sont sujets les vieillards qui ont été affoiblis par une longue suite de pur-

Cordiaux & fortifiants sont nécessaires dans les gens âgés.

entiere de ce remede qu'on leur avoit ordonnée, sans que cette imprudence ait eu de fâcheuses suites; d'où il a appris que c'est une chose inutile d'être si timide à déterminer la dose du quinquina. Voyez le *Med. compend.* du même Auteur, tom. I. p. 274.

gatifs : on les a même vus quelquefois être enlevés dans le frisson des premiers accès, au lieu qu'on auroit pu les conserver du moins encore quelque temps, en leur donnant un puissant cordial.

SECT. I.

Et aussi le changement d'air.

38. Lorsque le temps nécessaire pour la dépuration du sang est passé, ou même un peu auparavant, il faut que les malades qui sont d'un âge avancé, changent d'air, soit en allant dans un pays plus chaud, ce qui seroit le mieux, soit au moins en quittant l'endroit où ils ont été attaqués la premiere fois de la fievre. On ne sauroit dire combien le changement d'air est utile pour la guérison parfaite de la maladie. Cependant il n'est pas nécessaire de changer d'air avant le temps que nous avons dit, & même cela convient moins : car, quand on iroit dans le pays le plus méridional & le plus chaud, toujours faut-il que le sang, lorsqu'il a une fois commencé à fermenter, acheve de se dépurer. Or, on ne sauroit attendre cet avantage d'un nouvel air, à moins que la fermentation ne soit déja bien avancée, & par conséquent le malade en état de recouvrer la santé.

Le vrai temps de changer d'air est donc lorsque la fievre est sur le point de finir. Par exemple, dans la fievre quarte qui a commencé en automne, il ne faut changer d'air que vers le commencement de Février (1).

En quelle occasion il faut aider la dépuration du sang.

39. Cependant, si le malade ne peut, ou ne veut pas se transporter ailleurs, il faudra lui donner en ce temps-là même, quelque remede efficace capable d'aider puissamment la dépuration languissante, & de l'achever, s'il se peut, tout d'un coup. Pour cela, je conseillerois de faire prendre, deux heures avant l'accès, un gros & demi d'électuaire d'œuf, ou de thériaque, dissous dans l'eau de vie commune.

Mixture.

Remedes chauds doivent être donnés seulement dans le déclin de la maladie.

J'ai employé ce remede avec succès dans le déclin de ces maladies. J'avoue néanmoins que, si on donne trop tôt ces sortes de remedes échauffants, ils changent la fievre en double tierce, ou en double quarte, ou bien en continue, comme Galien l'a déja remarqué.

On peut en agir de même à l'égard des jeunes gens ma-

(1) La pratique d'aujourd'hui fournit quantité d'exemples de malades qui ont été guéris en prenant un air plus chaud, lorsque tous les autres remedes avoient été inutiles ; mais je crois qu'il est inutile, & peut-être dangereux, d'attendre pour cela aussi tard que notre Auteur le demande.

lades, pourvu qu'on garde certaines précautions : mais à l'égard des enfants, cette méthode ne convient point du tout ; & même j'ai obſervé, il y a long-temps, qu'elle n'eſt pas ſans danger (1).

CHAP. V.

40. Avant que de finir la matiere préſente, il eſt bon d'avertir que ce que nous avons dit ſur la durée des fievres intermittentes d'automne, & ſur le temps néceſſaire pour la dépuration du ſang, doit s'entendre uniquement de ce que la Nature a coutume d'opérer, lorſqu'elle eſt aidée par les remedes ordinaires. Car je n'ai nullement prétendu que les ſavants & habiles Médecins duſſent perdre courage, & déſeſpérer de trouver d'autres méthodes plus sûres, ou des remedes plus excellents pour la guériſon de ces maladies. Je ſuis ſi éloigné de penſer de la ſorte, que je ne déſeſpere pas de découvrir moi-même un jour une telle méthode, ou un tel remede.

Purgation eſt néceſſaire après la ceſſation de la fievre.

41. Quand il n'y a plus de fievre, il faut purger ſoigneuſement le malade. On ne ſauroit dire combien il ſurvient de maladies après les fievres d'automne, pour avoir négligé la purgation. Je ſuis ſurpris que les Médecins y faſſent ſi peu d'attention, & n'en avertiſſent point ; car toutes les fois que j'ai vu des gens un peu avancés en âge, qui ont été attaqués de quelqu'une de ces fievres, ſans avoir été purgés enſuite, j'ai pu prédire ſurement qu'il leur arriveroit quelque maladie dangereuſe à laquelle ils ne s'attendroient pas le moins du monde, ſe croyant parfaitement guéris.

Mais non auparavant.

42. Il faut néanmoins prendre garde de ne purger que quand la maladie eſt entiérement finie ; car quoique les premieres voies ſemblent en quelque façon être débarraſſées par-là des impuretés que la fievre y a amaſſées, il s'y en trouvera bientôt de nouvelles, & elles ſeront fournies par la fievre, que l'action du purgatif & l'agitation des humeurs auront rallumée. Ainſi tout ce qu'on gagnera par la purgation, ſera de rendre la maladie plus opiniâtre.

(1) On traiteroit peut-être maintenant d'imprudent, de téméraire & d'empirique, celui qui haſarderoit un ſi violent ſudorifique, ſinon en des cas extraordinaires ; car lorſque le ton des ſolides eſt déja fort relâché, & les ſucs fort appauvris, il y a lieu de craindre qu'un pareil remede ne produiſe de funeſtes effets ; mais aujourd'hui que la Médecine eſt ſi perfectionnée, nous ne manquons pas heureuſement de remedes plus doux & plus efficaces en pareil cas, & les remedes violents ſont univerſellement condamnés & proſcrits.

SECT. I.

C'eſt ce que nous apprennent chaque jour les exemples des malades que l'on accable de purgatifs, ſuivant les principes de cette médecine qui croit devoir travailler uniquement à diſſiper les obſtructions, & à évacuer l'humeur mélancolique qu'on regarde ordinairement comme la premiere ſource du mal ; car il m'eſt évident que ces purgatifs réitérés, quelque quantité d'humeur qu'ils puiſſent évacuer, rendent la fievre plus enracinée & plus rébelle que ſi elle n'avoit point été irritée.

Méthode de purger.

43. Ainſi pour purger, j'attends non ſeulement qu'il n'y ait plus d'accès ſenſible, mais encore qu'il ne reſte pas la moindre altération les jours que l'accès auroit dû venir, & outre cela qu'il ſe ſoit écoulé un mois. Alors je donne une potion lénitive ordinaire, que je réitere une fois la ſemaine pendant les deux ou trois mois ſuivants ; & chaque fois, lorſque l'action du purgatif eſt finie, je fais prendre à l'heure du ſommeil un remede calmant, afin de couper pied à un nouvel accès qui, ſans cela, reviendroit peut-être à l'occaſion du trouble que les plus doux purgatifs excitent dans les humeurs (1).

Raiſons de cette méthode.

44. La raiſon pour laquelle je mets l'intervalle d'une ſemaine entre chaque purgation, c'eſt afin de prévenir les rechûtes qui arrivent aiſément par l'agitation trop fréquente du ſang & des humeurs (2). Mais lorſqu'il n'y

---

(1) L'Auteur avertit judicieuſement de ne pas purger trop tôt, crainte de cauſer une rechûte ; mais il n'eſt pas toujours néceſſaire, & quelquefois même il eſt nuiſible de purger ; & quoiqu'il puiſſe y avoir des cas de le faire utilement deux ou trois fois, il eſt rare néanmoins que des purgatifs long-temps continués ne ſoient pernicieux ; ainſi on ne doit pas regarder comme une regle générale ce que dit ici notre Auteur.

(2) L'hydropiſie eſt cauſée par la purgation fréquente, ſur-tout dans la fievre quarte, & les purgatifs ne font que l'augmenter. Cette ſorte d'hydropiſie entretient la fievre intermittente, ou la change en continue d'un mauvais caractere ; mais en fortifiant le corps par des aſtringents, par des remedes chauds, des ſtomachiques & antiſcorbutiques, l'eau épanchée s'évacue d'elle-même.

Lorſque la fievre intermittente eſt guérie, il ne reſte rien à faire, ſinon que le malade doit continuer de prendre chaque jour pendant un mois un demi-gros de quinquina, ou bien une once dans l'eſpace de quinze jours après la ceſſation de la fievre, & de cette maniere il n'y aura point de rechûte à craindre. Si l'on donne un vomitif ou un purgatif auſſi-tôt après la guériſon, la fievre revient aiſément ; mais comme alors le malade a ordinairement grand appétit, il faut avoir ſoin de ne pas ſurcharger l'eſtomac. *De Gorter, Med. compend. tom. I. p. 152. 274.*

a plus à craindre de rechûte, on peut souvent mettre en usage l'aposême qui suit.

Apozême apéritif.

Prenez rapontic, deux onces; racines d'asperge, de petit houx, de persil & de polypode de chêne, de chacune une once; écorces moyennes de frêne & de tamarisc, de chacune demi-once; feuilles d'aigremoine, de cétérac & de capillaire, de chacune une poignée; séné mondé & arrosé de trois onces de vin blanc, demi-once; épithyme, demi-once; trochisques d'agaric, deux gros; graine de fenouil, quatre scrupules. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine, jusqu'à la réduction d'une livre & demie. Ajoutez sur la fin trois onces de suc d'orange. Coulez la liqueur, & dissolvez-y syrop de chicorée composé de rhubarbe, & syrop magistral pour la mélancholie, de chacun une once & demie. Faites-un aposême, dont le malade prendra demi-livre le matin pendant trois jours. On réitérera ce remede toutes les fois qu'il sera besoin.

Symptomes des fievres intermittentes du printemps en moindre nombre que dans celles d'automne.

45. Quant aux *symptomes* qui accompagnent quelquefois les fievres intermittentes dans leur déclin, il faut observer que ceux des fievres de printemps sont en très petit nombre en comparaison de ceux des fievres d'automne. La raison de cela est que les fievres de printemps ne sont pas si longues, & d'ailleurs ne sont pas causées par des humeurs si grossieres, ni si malignes.

Hydropisie dans les fievres d'automne.

46. Le principal symptome dont nous parlerons, c'est l'*hydropisie*, qui d'abord fait enfler les jambes, & ensuite le ventre. Elle vient de ce que le sang a perdu une grande quantité d'esprits animaux par les fermentations fréquentes que lui a causé la longueur de la maladie, sur-tout dans les personnes déja avancées en âge. Cette disette d'esprits animaux fait que le sang ne peut plus assimiler les sucs que lui fournissent les aliments. Ces sucs encore cruds & indigestes se déposent sur les jambes, & quand elles sont distendues & ne peuvent plus en recevoir, ils s'épanchent dans le ventre, ce qui forme une vraie hydropisie. Il est rare qu'elle attaque les jeunes gens, à moins qu'elle ne soit produite par des purgations souvent réitérées durant le cours de la fievre.

Comment doit être traitée.

47. L'hydropisie qui vient de la cause rapportée ci-devant, se guérit aisément par les apéritifs & les purgatifs, lorsqu'elle est nouvelle. Je ne suis pas même fâché quand les malades en sont attaqués, parceque cela me donne espérance de leur guérison. En effet, j'en ai guéri parfai-

SECT. I.

tement quelques-uns par l'usage de l'aposême précédent ; sans y ajouter même aucun des remedes qui sont plus appropriés à l'hydropisie.

J'ai observé néanmoins que l'hydropisie qui est venue d'une fievre intermittente, ne peut se guérir par des purgatifs, tandis que cette fievre dure : car la fievre ne fera par ce moyen que s'enraciner davantage, & l'hydropisie ne cessera point. Ainsi il faut attendre qu'il n'y ait plus de fievre, & alors on pourra attaquer avec succès l'hydropisie (1).

Infusions convenables en ce cas.

48. Mais si ce symptome est d'une telle violence, qu'on ne juge pas devoir attendre, pour le traiter, que la cessation de la fievre permette l'usage des purgatifs, il faut alors attaquer la fievre par les infusions *de racines de raifort sauvage, de sommités d'absynthe & de petite centaurée, de baies de genievre, de cendre de Genet, &c. faites dans du vin ;* lesquelles non seulement dissiperont l'hydropisie, en rétablissant les forces épuisées du sang, mais encore aideront fort à propos la nature à triompher de la maladie.

Description du rachitis & la maniere de le traiter.

49. Les enfants deviennent quelquefois étiques après les fievres d'automne, soit continues, soit intermittentes. Leur ventre s'enfle & se durcit ; souvent la toux & les autres symptômes de la phthisie surviennent, & ressemblent entierement au *rachitis*. Voici comment je conseille de traiter cette maladie.

On préparera la potion purgative que j'ai ordonnée pour être prise à la fin des fievres continues (2). On en donnera à l'enfant une ou deux cuillerées, plus ou moins suivant l'âge, le matin, pendant neuf jours, laissant, s'il est besoin, un ou deux jours d'intervalle. Il faudra tellement régler la purgation, soit en augmentant, soit en diminuant la dose du remede, qu'il n'y ait pas plus de cinq ou six selles chaque jour.

Quand on aura achevé de purger, on lui oindra durant quelques jours tout le ventre avec un liniment apéritif. J'ai coutume de me servir du suivant :

Prenez huiles de lis & de tamarisc, de chacune deux

(1) Dans ce cas-là l'eau s'est souvent évacuée d'elle-même en peu de temps par les conduits de l'urine, sans le secours d'aucun remede. *De Gorter, Med compend. tom. 1. p. 152.*

(2) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

onces ; sucs de racines de bryone & d'ache, de chacun une once. Faites bouillir jusqu'à ce que les sucs soient consumés. Ajoutez onguent de guimauve, & beurre frais, de chacun une once ; gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, demi-once ; cire jaune, ce qu'il en faut. Faites-un liniment. Liniment apéritif.

J'ai guéri par cette méthode quantité d'enfants qui avoient même un véritable rachitis.

Cependant il faut avoir grand soin, comme nous en avons déja averti (1), de ne pas purger avant que la fievre ait entiérement cessé. Il est vrai que la purgation pourra évacuer quelque partie de l'humeur peccante qui s'est amassée dans les premieres voies. Mais la fievre en fournira bientôt de nouvelle, qui non seulement rendra la purgation inutile, mais prolongera encore la maladie, par les raisons que nous avons alléguées auparavant.

50. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que quand des enfants ont eu long-temps les fievres d'automne, il n'y a aucune espérance de les en délivrer, jusqu'à ce que la région de l'abdomen, sur-tout vers la rate, ait commencé de se durcir & de se tuméfier : car à mesure que ce symptome vient, la fievre s'en va ; & il n'est peut-être pas de meilleur signe pour connoître qu'elle finira bientôt, que lorsqu'on le voit venir. Il en est de même des enflures de jambes qu'on voit quelquefois dans les adultes. Enflure du ventre ; bon signe dans les enfants.

51. La tumeur du ventre, qui arrive aux enfants après ces fievres, dans les années que la constitution de l'air produit des fievres intermittentes épidémiques, se fait sentir aux doigts, comme si les visceres contenoient quelque matiere skirrheuse ; au lieu que la tumeur du ventre qui arrive les autres années, quoique par la même cause, se fait sentir au toucher, comme si les hypocondres étoient simplement distendus par des vents. Voilà pourquoi les vrais rachitis sont rares, excepté dans les années où les fievres intermittentes d'automne ont le dessus ; ce qui mérite attention. Vrai rachitis est rare.

52. La douleur & l'inflammation des amygdales, après les fievres continues ou intermittentes, avec difficulté d'avaler au commencement, & ensuite enrouement, yeux creux, & face hippocratique, annoncent une mort certaine, & ne laissent pas la moindre espérance de guérison. J'ai ob- Douleur & inflammation des amygdales, &c. mauvais signes.

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 35.

servé que ce funeste symptome étoit produit le plus souvent par des évacuations trop abondantes dans des sujets que la violence de la maladie a déja presque épuisés, & par la longue durée de la fievre.

Manie particuliere ; comment doit être traitée.

53. Il y a beaucoup d'autres accidents qui arrivent à la suite des fievres intermittentes ; soit parcequ'on n'a point purgé du tout, soit parcequ'on n'a pas bien purgé. Je les passerai maintenant sous silence, d'autant que la maniere de les traiter est presque la même, c'est-à-dire qu'il faut purger les recréments qu'a laissés la fermentation précédente, & qui occasionnent ces sortes d'accidents. Mais je ne saurois m'empêcher de parler ici d'un symptome important qui, bien loin de céder aux purgatifs & aux autres évacuants, pas même à la saignée, devient au contraire plus violent par ces remedes. C'est une sorte de *manie* particuliere, laquelle vient quelquefois après les fievres intermittentes qui ont duré fort long-temps, & sur-tout après les fievres quartes. Elle ne cede point à la méthode ordinaire, & après qu'on a mis en œuvre de fortes évacuations, on a le chagrin de la voir dégénérer en une folie qui ne se termine qu'avec la vie.

La saignée & la purgation y sont nuisibles.

54. J'ai souvent été surpris de ce que les auteurs n'en disent rien du tout, quoique je l'aie vue arriver assez souvent. Les autres especes de manie se guérissent ordinairement par des évacuations abondantes, par la saignée, & la purgation ; au lieu que celle-ci résiste à tous ces remedes ; & même lorsque le malade est sur le point d'être guéri, si on lui donne seulement un lavement avec le lait & le sucre, le mal revient aussitôt. Si on s'obstine à le combattre par des purgatifs réitérées & par la saignée, on pourra bien diminuer sa violence, mais le malade tombera certainement dans une folie incurable.

Cela ne surprendra pas si l'on fait attention que l'autre espece de manie est produite par un sang trop exalté & trop vif ; au lieu que celle dont il s'agit, vient de la foiblesse du sang, & pour ainsi dire, de son évaporation, causée par la longue fermentation que la fievre a excitée, en conséquence de laquelle évaporation les esprits sont entiérement incapables des fonctions animales.

Méthode du traitement.

55. Voici comment je traite cette manie. Je donne au malade trois fois le jour une bonne dose de quelque puissant cordial, tel que *la thériaque* (1), *l'électuaire d'œuf*,

(1) La thériaque est à la vérité un électuaire chaud ; mais je doute

la poudre de la Comteſſe de Kent, *la poudre de Walter Raugleigh*, ou quelqu'autre ſemblable dans *l'eau épidémique*, *l'eau thériacale*, ou quelqu'autre eau cordiale. On peut auſſi donner des cordiaux ſous quelqu'autre forme que ce ſoit. Durant ce temps-là il faut nourrir modérément le malade, mais la nourriture doit être ſucculente, & il doit boire de bon vin, ne point ſortir de la maiſon, & demeurer long-temps au lit. En gardant ce régime, le ventre ſera reſſerré, & cela pourroit faire craindre que l'uſage des remedes chauds ne produisît la fievre; mais cette crainte eſt ſans fondement, parceque les eſprits qui ont été preſque épuiſés par la maladie précédente, ne ſauroient plus en cauſer une nouvelle.

CHAP. V.

Au bout de quelques ſemaines le malade ſera mieux: alors on peut omettre les cordiaux pendant quelques jours; mais la nourriture doit toujours être propre à rétablir les forces; & après un court intervalle, il faut en revenir aux cordiaux, & les continuer jusqu'à parfaite guériſon.

Elle réuſſit dans une autre ſorte de manie.

56. Cette méthode a quelquefois réuſſi pour guérir la manie qui n'eſt pas une ſuite des fievres intermittentes, ſavoir dans des ſujets foibles & d'un tempéramment froid. L'année derniere je fus mandé à Salisbury, pour traiter conjointement avec le Docteur Thomas, ſavant & habile Médecin, & mon intime ami, une femme de condition qui avoit l'eſprit fort dérangé.

Nous employâmes les remedes dont j'ai parlé, quoiqu'elle fût groſſe en ce temps-là, & elle revint entiérement dans ſon bon ſens.

57. Mais la manie ordinaire qui arrive à des gens vigoureux ſans qu'il y ait eu de fievre auparavant, eſt d'une autre nature; par conſéquent elle doit être traitée d'une maniere bien différente, & les évacuations y ſont néceſſaires: ce qui n'empêche pas qu'il ne faille y employer auſſi les remedes qui fortifient le cerveau & les eſprits animaux. Or quoique ce ne ſoit pas ici le lieu d'expliquer la curation de cette maladie, je veux bien néanmoins le faire en paſſant, afin d'empêcher que la reſſemblance de ces deux eſpeces de manie ne jette dans l'erreur.

Manie ordinaire; comment doit être traitée.

58. Dans les perſonnes jeunes & d'un tempéramment

que dans le cas dont il s'agit elle mérite le nom de cordial, parceque l'opium qu'elle contient doit plus relâcher & affoiblir, que les autres ingrédients ne fortifient & ne raniment.

SECT. I.

ſanguin, on tirera deux ou trois fois huit ou neuf onces de ſang au bras, laiſſant trois jours d'intervalle entre chaque ſaignée : puis on ſaignera une fois à la jugulaire. Un plus grand nombre de ſaignées rendroient plutôt le malade fou, qu'elles ne le guériroient (1).

Il faut enſuite lui faire uſer des pilules *de duobus*, dont il prendra un demi-gros, ou deux ſcrupules, ſuivant qu'elles opéreront, & cela une fois la ſemaine, & un jour reglé ; en ſorte que s'il a commencé, par exemple, le lundi l'uſage des pilules, il les prenne chaque ſemaine, préciſément le même jour, & non pas plus ſouvent, continuant ainſi pendant long-temps, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri.

Par cette méthode les humeurs qui avoient coutume de ſe porter au cerveau & de le troubler, recevront une autre détermination, & s'évacueront inſenſiblement par en bas.

59. Les jours exempts de purgation, le malade uſera pendant tout le traitement de l'électuaire ſuivant, ou de quelqu'autre remede qui ait la même vertu.

Electuaire cordial.

Prenez conſerve d'abſynthe romaine, conſerve de romarin, & thériaque, de chacune, une once ; conſerve d'écorce

(1) Cette regle pour la ſaignée eſt trop limitée. On doit ſaigner plus ou moins, ſuivant l'exigence des cas & les circonſtances de la maladies. Le genre de manie qui eſt ici décrit, ſe guérit rarement, ſurtout dans les perſonnes jeunes & ſanguines, ſans ſaigner beaucoup plus ſouvent & plus copieuſement que ne l'ordonne notre Auteur, en y joignant de puiſſants vomitifs réitérés ſuivant le beſoin, & le bain d'eau froide. L'Auteur ne fait point mention de ces deux derniers ſecours. Le Docteur *Kinneir* recommande le camphre en grande doſe, ſavoir, juſqu'à un demi-gros dans les manies furieuſes, & il dit l'avoir éprouvé avec ſuccès. Voyez *Abridg. of the Phyſ. Tranſact.* publié en 1734. On peut employer quelquefois utilement de puiſſants narcotiques après des évacuations convenables.

Hoffmann recommande le bain chaud dans la manie, dans les termes ſuivants. Ce n'eſt pas par le raiſonnement, dit-il, mais enſuite d'une longue expérience, que nous vantons l'excellence de ce remede dans ces cas là ; car nous avons vu pluſieurs mélancolies invétérées, & pluſieurs manies heureuſement guéries par ce moyen, après les ſaignées & l'uſage des remedes délayants & nitreux. J'ai recommandé cette méthode à pluſieurs Médecins étrangers qui, comme moi, s'en ſont très bien trouvés ; c'eſt pourquoi je me ſuis ſouvent étonné qu'elle fût ſi négligée de notre temps, quoique dès les premiers temps on l'ait employée pour la même maladie, en ſorte que les anciens Médecins y comptoient entiérement. Voyez *Nouvelles expériences, &c. ſur les eaux minérales, par Fréd. Hoffmann.*

d'orange, angélique confite, & noix muscade confite, de chacune demi-once ; syrop d'œillets, ce qu'il en faut. Faites-un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade deux fois le jour, buvant par dessus un petit coup de vin de Canarie, où l'on aura fait infuser froidement des fleurs de primevere.

60. La fievre continue & les fievres intermittentes, que j'ai décrites ci-dessus, furent presque les seules maladies épidémiques qui parurent durant la constitution des années 1661, 1662, 1663 & 1664. Je ne saurois dire pendant combien d'années auparavant elles avoient été les principales. Ce que je sais certainement, c'est que depuis l'an 1664 jusqu'en 1677, elles furent extrêmement rares à Londres.

Particularités touchant les petites véroles de cette constitution.

61. J'aurois dû parler aussi des petites véroles qui survenoient alors, & marquer leur nature par rapport à la constitution regnante : car, comme je l'ai déja remarqué (1), elles sont très différentes, suivant les diverses constitutions qui les produisent. Mais ne les ayant pas examinées en ce temps-là avec assez de soin, je les passe sous silence, me contentant de remarquer une chose qui leur étoit particuliere, c'est que dans ces années-là elles étoient en très grand nombre dès le commencement de Mai, & qu'elles disparoissoient à l'arrivée des maladies épidémiques d'automne, savoir de la fievre continue & des fievres intermittentes. On voyoit le plus souvent des pustules, de petites fossettes qui ressembloient à des têtes d'épingles. Lorsque la petite vérole étoit discrete, le plus grand danger étoit le huitieme jour : alors la sueur ou la moiteur qui avoit duré jusques-là, s'arrêtoit tout d'un coup, & la peau devenoit seche, sans que les meilleurs cordiaux pussent rappeller la sueur. La phrénésie survenoit avec beaucoup d'agitation, de douleur & d'inquiétude ; le malade urinoit souvent, mais en petite quantité, & après les plus belles apparences de guérison, il mouroit dans peu d'heures.

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 2. num. 12. 16.*



SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique des années 1665 & 1666 à Londres.

Dénombrement des maladies de cette constitution.

1. Après un hiver très froid & une gelée seche, qui dura sans interruption jusqu'au printemps, le dégel étant venu tout d'un coup à la fin du mois de Mars, c'est-à-dire au commencement de l'année 1665, suivant la maniere de compter des Anglois, on vit aussi-tôt des péripneumonies, des pleurésies, des esquinancies, & d'autres maladies inflammatoires faire de grands ravages. Il parut aussi alors une fievres continue épidémique, très différente des fievres continues qui avoient regné dans la constitution précédente; au lieu qu'on ne voit presqu'aucune de ces dernieres dans le temps dont il s'agit maintenaut. Cette fievre continue épidémique étoit accompagnée d'une plus violente douleur de tête que les fievres des années précédentes, & de plus grandes envies de vomir.

Dans la plupart des malades, la diarrhée que nous avons dit auparavant pouvoir être prévenue par un vomitif, étoit ici produite par le même remede, & néanmoins les envies de vomir ne cessoient point. La peau étoit seche, comme dans les fievres de la constitution précédente. Cependant on pouvoit exciter la sueur, & le meilleur moyen pour cela étoit la saignée. Dès que la sueur paroissoit, les symptomes étoient moins violents. On pouvoit faire suer dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la fievre des années précédentes, il étoit dangereux de l'entreprendre avant le treizieme & le quatorzieme jour de la maladie; encore avoit-on bien de la peine à en venir à bout. Le sang étoit souvent de même couleur que celui des pleurétiques & des gens attaqués de rhumatisme, excepté que la partie gélatineuse n'étoit pas si blanche. Voilà quels étoient d'abord les symptomes qui distinguoient cette maladie.

Peste & ses progrès.

2. L'année avançant, la peste survint, avec un grand nombre de ses symptomes pathognomoniques, savoir les

charbons, les bubons, &c. Elle augmenta de jour en jour, & vers l'équinoxe d'automne, elle se trouva dans sa plus grande force; car elle enleva alors dans une seule semaine environ huit mille ames; quoique les deux tiers au moins des habitants se fussent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Depuis ce temps-là elle diminua, & aux approches de l'hiver, elle disparut presqu'entiérement; car durant toute cette saison jusqu'au commencement du printemps suivant, elle attaqua seulement quelques personnes par-ci, par-là; & le printemps étant venu, elle cessa tout-à-fait. Mais la fievre subsista toute l'année suivante, & même jusqu'au commencement du printemps de l'an 1667, quoiqu'elle ne fût pas si épidémique. Je vais traiter maintenant de ces deux maladies.

CHAP. I.

CHAPITRE II.

Fievre pestilentielle & peste des années 1665 & 1666.

1. J'AI remarqué plus haut, qu'il y a certaines fievres que l'on met ordinairement au nombre des fievres malignes (1) quoique la violence de leurs symptômes, qui donne lieu à cette idée, ne vienne d'aucune malignité, mais de la mauvaise façon dont elles ont été traitées: car quand on ne fait pas assez d'attention aux moyens dont se sert la nature dans le dessein qu'elle a de terminer la maladie, & qu'on emploie mal à propos une autre méthode, on trouble l'économie animale, on bouleverse tout, & on change entierement la face de la maladie qui, n'étant plus la même, devient beaucoup plus fâcheuse, & se trouve accompagnée d'un grand nombre de symptomes étrangers.

Certaines fievres faussement estimées malignes.

La fievre maligne n'est pas une maladie commune (1),

Fievre véritablement maligne est rare.

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 2. *num.* 13.

(2) Les ignorants se trompent souvent en imaginant une certaine malignité dans les maladies, & cela vient fort souvent faute d'avoir suffisamment examiné les causes antécédentes, & d'avoir fait attention aux symptomes, & à la totalité de la maladie; d'où s'ensuivent de grandes bévues dans la pratique. On ne convient pas universellement

elle est tout-à-fait différente des autres especes de fievres qui, à raison de l'irrégularité de leurs symptomes, portent le nom de malignes. Mais elle est de la même espece que la peste, & n'en differe que parceque son degré de violence est moindre. C'est pourquoi j'expliquerai dans le même chapitre l'origine & la curation de ces deux maladies.

Disposition de l'air produit des maladies.

2. Qu'il y ait dans l'air un certaine temperature ou disposition qui, en divers temps, produit différentes maladies, c'est de quoi on ne sauroit douter, si l'on fait attention que la même maladie attaque en certains temps une infinité de gens, & devient épidémique; au lieu qu'en d'autres temps, elle n'en attaque qu'un fort petit nombre. La chose est évidente touchant la petite vérole, & surtout touchant la peste, qui fait la matiere de ce chapitre.

Cette disposition est difficile à connoître.

3. Mais quelle est cette disposition morbifique de l'air, & quelle en est la nature? C'est ce que nous ignorons absolument, de même que plusieurs autres choses sur lesquelles de prétendus Philosophes, également orgueilleux & insensés, débitent mille niaiseries (1). Cependant nous avons de grandes actions de graces à rendre à la bonté & à la miséricorde divine, de ce qu'elle a voulu

de ce qu'on doit entendre par le terme de malignité; mais il est difficile de s'en former une idée assez claire & assez juste pour en faire une application sûre à certaines fievres, & pour autoriser la méthode curative qui est fondée là-dessus. Les fievres qu'on appelle ordinairement malignes, étant examinées selon leurs symptomes, paroissent venir d'une coagulation, ou d'une dissolution des fluides, & par conséquent elles demandent un traitement différent, les remedes volatils & atténuants étant propres dans les premieres, & les acides modérés, les émulsions rafraîchissantes, les aglutinants, comme la gelée de corne de cerf, &c. dans les secondes; & comme ces sortes de remedes agissent par des qualités manifestes, on peut raisonnablement en conclure que les fievres viennent aussi de causes manifestes, en sorte que l'idée d'une malignité prétendue tombe d'elle-même. Les fievres qu'on estime véritablement malignes dépendent de quelques qualités particulieres & contagieuses de l'air, lesquelles ne peuvent peut-être pas se connoître par les sens, ou bien d'aliments corrompus & pourris, de la morsure des animaux vénimeux, &c. mais ces causes ne sont pas à beaucoup près si communes que l'on croit ordinairement.

(1) Il y a beaucoup de phénomenes qui surpassent la petitesse de notre intelligence, & qu'on ne doit pas cependant mépriser; mais quand on ne sauroit connoître par le raisonnement la nature d'une cause, on doit toujours en remarquer soigneusement l'effet sensible, afin de tirer de là des regles sûres de pratique.

que les constitutions de l'air qui produisent la peste, c'est-à-dire la plus terrible & la plus pernicieuse de toutes les maladies, arrivassent beaucoup plus rarement que celles qui causent d'autres maladies moins funestes. De là vient qu'en Angleterre il n'y a guere plus souvent de peste que tous les trente ou quarante ans, du moins de peste qui soit furieuse, & qui fasse des ravages extraordinaires (1).

CHAP. II.

Les maladies contagieuses qu'on voit de côté & d'autre pendant quelques années après une peste considérable, & qui diminuent & disparoissent insensiblement, doivent être attribuées à une disposition pestilentielle de l'air, laquelle subsiste encore en partie, & n'a pas été entierement changée en une disposition plus salutaire. Il faut les regarder comme des reliquats de la peste qui a précédé. Delà vient aussi que les fievres qui regnent un ou deux ans après une grande peste, sont ordinairement pestilentielles; & quoiqu'elles n'aient pas certaines marques d'une véritable peste, elles en ont néanmoins le plus souvent la nature & le caractere, & doivent être traitées de la même façon, comme nous le montrerons plus bas.

Causes qui produisent la peste.

4. Mais outre cette constitution de l'air, qui est en quelque maniere une cause générale, il faut encore une cause particuliere, c'est-à-dire un miasme ou virus, qui soit communiqué par quelque corps pestiféré, & qui soit reçu, ou immédiatement & par une communication personnelle, ou médiatement & par un foyer; & si cela arrive pendant la constitution de l'air dont nous avons parlé (2), une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie: & la peste, en mettant une infinité de gens au tombeau, corrompt l'air dans tout le pays où elle regne, & le rend contagieux, tant par la respiration des malades, que par les cadavres des morts; en sorte que pour la multiplication de cette affreuse maladie, il n'est plus besoin alors d'un foyer, ou d'une communication personnelle; mais que tout homme, quelque soin qu'il ait de se tenir éloigné des pestiférés, peut aisément prendre la peste par le moyen de

(1) C'est une opinion commune & répandue par des Auteurs d'un grand nom, que la peste vient d'ordinaire en Angleterre une fois dans trente ou quarante ans: mais c'est une pure imagination qui n'est fondée, ni sur la raison, ni sur l'expérience, & ne doit rien faire craindre de pareil. Voyez *un discours sur la contagion pestilentielle, par le Docteur Mead.*

(2) Voyez *num.* 3.

SECT. II.

l'air qu'il reſpire, pourvu que les humeurs de ſon corps ſe trouvent diſpoſées à recevoir la vapeur contagieuſe.

En quel tems elle commence, & ſa durée.

5. Quand cette maladie n'eſt que ſporadique, elle attaque indifféremment en toute ſaiſon un petit nombre de gens auxquels elle ſe communique. Mais quand la conſtitution de l'air eſt outre cela épidémique, la maladie commence entre le printemps & l'été, qui eſt le temps de l'année le plus propre à produire une maladie dont l'eſſence conſiſte principalement dans l'inflammation des humeurs, comme nous le montrerons enſuite. Au reſte la peſte a ſon accroiſſement & ſon déclin, de même que les autres choſes naturelles. Elle commence dans le temps que nous avons dit; elle ſe fortifie à meſure que l'année s'avance; & elle diminue vers le déclin de l'année, juſqu'à ce qu'enfin le froid de l'hiver cauſe à l'air une diſpoſition qui eſt contraire à la maladie.

Effet des viciſſitudes des ſaiſons ſur la peſte.

6. Si les viciſſitudes des ſaiſons n'influoient en rien ſur la peſte, & que le virus peſtilentiel ſe tranſmît perpétuellement d'une perſonne à l'autre, ſans pouvoir être détruit par aucun changement de l'air, il ariveroit néceſſairement, que quand ce virus auroit une fois pénétré dans une ville conſidérable, il enleveroit tous les habitants les uns après les autres, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât aucun. Cependant on a vu le contraire; puiſque le nombre de ceux qui moururent de la contagion dans une ſeule ſemaine du mois d'Août, montoit à pluſieurs milliers, & que ſur la fin de Novembre il mouroit très peu de monde, & preſque perſonne. J'avoue néanmoins que la peſte peut commencer en d'autres temps de l'année, ſuivant le témoignage de quelques Auteurs, qui diſent que cela eſt arrivé : mais la choſe ſe voit rarement, & alors la contagion n'eſt pas fort violente.

Air peſtilentiel incapable de lui-même de cauſer la peſte.

7. D'un autre côté, j'ai de grands ſoupçons que la diſpoſition de l'air, quelque peſtilentielle qu'elle ſoit, eſt incapable d'elle-même de cauſer la peſte; & que cette maladie ſubſiſtant toujours en quelque endroit, ou par un foyer, ou par ſa communication avec quelque peſtiféré, elle eſt apportée des lieux infectés dans les autres, où elle ne devient épidémique qu'au moyen d'une certaine diſpoſition de l'air qui la favoriſe. Sans cela je ne comprends pas comment il peut ſe faire que, dans un même pays, une ville eſt affligée de la peſte, qui y fait de grands ravages, tandis qu'une autre ville peu éloignée de la premiere, s'en garantit abſolument, en s'interdiſant tout commerce

avec la ville pestiférée. C'est ainsi que par les soins & la prudence du grand Duc de Toscane, la peste qui ravageoit, il y a peu d'années, presque toute l'Italie, ne pénétra point du tout dans la Toscane.

CHAP. II.

Symptomes de la peste.

8. La maladie commence presque toujours par un frisson, de même que les accès des fievres intermittentes; ensuite des vomissements énormes, une douleur vers la région du cœur, comme si elle étoit serrée par un pressoir, une fievre ardente accompagnée de ses symptomes ordinaires, tourmentent sans cesse les malades, jusqu'à ce que la mort vienne terminer leurs souffrances, ou qu'un bubon ou une parotide, venant heureusement à paroître, les mette hors de danger, en attirant au dehors la matiere morbifique.

Il est rare que la peste attaque sans fievre, & qu'elle tue tout à coup; auquel cas il paroît, même lorsque les gens sont encore sur pied, des taches de pourpre qui annoncent une mort prochaine. Mais cela n'arrive guere que dans le commencement d'une peste extrêmement funeste, ce qui est digne de remarque; & jamais on ne l'a observé dans le déclin de la contagion, ou dans les années qu'elle n'est pas épidémique.

Quelquefois aussi les bubons, ou les parotides, se manifestent sans qu'il y ait auparavant ni fievre, ni aucun fâcheux symptome. Je crois cependant qu'il y a toujours eu un petit frisson, quoiqu'il n'ait pas été sensible: ceux à qui cela arrive peuvent aller librement par-tout, & s'acquitter de toutes leurs fonctions ordinaires, comme les gens qui se portent bien, sans être obligés de garder aucun régime.

Essence de la peste & des autres maladies est inexplicable.

9. Au reste je n'entreprends pas de déterminer précisément en quoi consiste essentiellement la peste (1). Les gens de bon sens trouveront peut-être qu'il seroit aussi absurde à quelqu'un de me demander ce qui constitue formellement telle ou telle espece de maladie, qu'il le seroit à moi de faire la même question à cet homme, au sujet

(1) Il est absolument impossible de déterminer *à priori* la nature spécifique du miasme pestilentiel, en quoi consiste l'essence de la peste, d'autant que ce miasme ne tombe pas sous les sens; ainsi toute la connoissance que nous en pouvons avoir vient uniquement de ses effets, lesquels donnent lieu de croire qu'il est en partie d'une nature putride, sulfureuse & fermentative, & en partie d'une nature très âcre & très caustique, mais plus alcaline qu'acide.

SECT. II. du cheval par exemple, entre les animaux, ou au sujet de la bétoine entre les plantes. La nature produit toutes choses par des loix invariables, mais avec un art qui n'est connu que d'elle seule; & elle couvre d'épaisses ténebres les essences de ses productions, & les formes qui constituent leurs différences. Aussi chaque espece de maladie, de même que chaque espece d'animal ou de plante, a des propriétés constantes qui ne conviennent qu'à elle-même seule, qui coulent de son essence, & qui en sont inséparables. Et qu'on ne me demande pas comment on pourra guérir les maladies, tandis qu'on ignore leurs causes: car ce n'est pas par la connoissance des causes qu'on guérit les maladies, mais par la connoissance d'une méthode convenable & confirmée par l'expérience.

En quoi consiste la peste.

10. Mais pour revenir à notre sujet, comme nous avons coutume de déduire l'origine de toutes les maladies similaires, du vice des premieres ou des secondes qualités, qui est tout ce que nous pouvons faire dans une si grande obscurité, je suis à porté de croire que la peste est une fievre d'un genre particulier (1), & qui vient d'une inflammation des particules les plus spiritueuses du sang, lesquelles, à raison de leur ténuité, semblent être fort proportionnées à la nature très subtile de cette maladie.

Pourquoi elle tue en peu de temps.

Si donc le virus pestilentiel se trouve au plus haut point de subtilité où il puisse être, comme on voit dans le com-

» (1) La peste, ou la fievre pestilentielle, est définie par Hoffmann, la plus aiguë de toutes les fievres, qui vient d'un miasme, » ou virus contagieux apporté ordinairement des pays du Levant, & » qui est mortelle, à moins que le virus ne soit promptement poussé » en dehors par la force des mouvements vitaux, au moyen des » bubons ou des charbons ».

Elle differe des autres fievres malignes, contagieuses & exanthématiques par les particularités suivantes. 1°. Elle est la plus aiguë de toutes les fievres, & quelquefois se trouve mortelle dès le premier ou le second jour. 2°. Dans notre climat elle n'est, ni épidémique, ni sporadique, mais causée simplement par une contagion apportée des lieux infectés. 3°. Elle ne se termine pas, comme d'autres fievres putrides & malignes, par une sueur copieuse, un cours de ventre, &c. mais par des tumeurs critiques qui viennent à suppuration. 4°. Le miasme, ou virus pestilentiel, s'attache facilement aux matieres spongieuses & poreuses, & peut ainsi être porté à une grande distance sans rien perdre de sa qualité pernicieuse. 5°. La peste a cela de particulier, que le froid arrête son progrès; c'est pourquoi elle regne rarement dans une saison froide & dans les pays froids; au contraire, elle se fait sentir violemment & fréquemment dans une saison chaude & dans les climats chauds.

mencement & dans la force d'une constitution épidémique, il dissipe tout à coup la chaleur naturelle, & enleve promptement les malades, laissant leurs cadavres tout couverts de taches de pourpre, à raison de la fonte & de la dissolution entiere qu'a causé au sang la violence du combat intérieur.

11. L'extrême subtilité du virus pestilentiel est cause qu'il produit tant de ravages, sans exciter dans le sang aucune ébullition fébrile, & sans faire sentir auparavant aucune incommodité; tout au contraire de ce qui arrive ordinairement lorsque la cause morbifique est moins subtile, & qu'elle porte, pour ainsi dire, des coups plus foibles. Montrons cette différence par un exemple sensible. Si on met sous un coussin une aiguille, ou quelqu'autre chose pointue, & qu'on la pousse de force contre, elle ne soulevera pas le coussin, comme feroit un instrument qui ne sera pas pointu, mais elle le percera (1).

Quand est-ce que cela arrive principalement.

12. Au reste il est assez rare que la peste tue subitement; & cela n'arrive, comme nous avons dit plus haut, que dans le commencement & la force de la maladie (2). La peste, de même que les autres fievres, attaque le plus souvent par un frisson, qui est ensuite suivi de chaleur; & cette chaleur dure jusqu'à ce que par un effet de la sage prévoyance de la nature, les particules enflammées du sang soient portées aux émonctoires, & y soient changées en pus, comme dans les phlegmons ordinaires.

Maintenant si l'inflammation est encore moins violente, elle produit les fievres qu'on nomme *pestilentielles*; comme il arrive souvent à la fin d'une constitution pestilentielle, & peut-être même un ou deux ans après, jusqu'à ce qu'enfin ces sortes de fievres disparoissent entiérement.

Ressemblance entre la peste & l'érésipele.

13. Je trouve une grande ressemblance entre la peste &

(1) Cette comparaison n'est ni juste, ni propre à éclaircir le raisonnement de l'Auteur, & on en trouve plusieurs semblables dans ses écrits. Il faut avouer que les comparaisons, quand elles sont justes, jettent beaucoup de jour sur les matieres, autrement rien n'est moins concluant & plus trompeur. Les fausses similitudes & les analogies mal fondées ne font qu'obscurcir les matieres & embrouiller l'esprit. Quant aux comparaisons en particulier, on doit se souvenir que pour être parfaitement concluantes, elles ne doivent se faire qu'entre des choses de même genre, comme entre des animaux & des animaux, entre des plantes & des plantes, entre des minéraux & des minéraux, & ainsi du reste.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 8.

SECT. II.

l'éréſipele. Cette derniere maladie, au jugement des plus habiles Médecins, eſt une fievre continue, cauſée par la corruption & l'inflammation de la partie la plus fine du ſang, dont la nature cherche à ſe délivrer, en la déchargeant ſur quelque partie extérieure du corps où elle forme une tumeur, ou plutôt une grande tache rouge, appellée *roſe*; d'autant que la tumeur n'eſt ſouvent pas fort apparente. Cette fievre, après avoir duré un ou deux jours, ſe termine critiquement par la tumeur; de là vient qu'on reſſent une douleur dans les glandes de l'aiſſelle, ou dans celles des aines, comme il arrive dans la peſte.

Preuves de cela.

14. L'éréſipele commence, de même que la peſte, par un friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur; tellement que les perſonnes qui en ſont attaquées pour la premiere fois, croient avoir la peſte, juſqu'à ce qu'enfin la maladie ſe manifeſte dans une jambe, ou dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs, quelques auteurs ſoupçonnent de la malignité dans cette maladie; c'eſt pourquoi ils veulent qu'on la traite par les ſudorifiques & les alexipharmaques (1). Quand elle a une fois excité l'ébullition fébrile, au moyen de laquelle les particules du ſang, qui étoient pour ainſi dire brûlées & gangrenées, ſont en peu de temps chaſſées au dehors, elle ceſſe d'elle-même, ſans aucune ſuite fâcheuſe (2).

Peſte eſt plus violente que l'éréſipele.

15. Mais la vapeur de la peſte eſt beaucoup plus puiſſante & plus active que celle de l'éréſipele: elle pénetre comme un éclair, par ſon extrême ſubtilité, les endroits du corps les plus reculés; elle détruit tout à coup les eſprits du ſang, & cauſe quelquefois une entiere diſſolution de cette liqueur, avant que la nature, accablée d'un mal imprévu, ait le temps d'exciter l'ébullition fébrile, qui eſt le moyen ordinaire dont elle ſe ſert pour débarraſſer le ſang de ce qui lui eſt nuiſible.

---

(1) Voyez *Sennert, Liv. II. Chap. XVI. de febr. ſymptom. contin.*

(2) L'éréſipele & la peſte ſe reſſemblent, 1°. dans leurs principaux ſymptomes, qui ſont friſſon ſoudain, abattement, douleur violente à la tête & au dos, vomiſſement, &c. 2°. dans l'expulſion de la matiere morbifique ſur la peau, entre le troiſieme & le quatrieme jour, avec diminution des ſymptomes; 3°. dans une enflure, une rougeur, & une douleur qui ſe fait d'abord ſentir dans l'aine, ou près de là, & qui deſcend enſuite aux pieds; 4°. en ce que ces deux maladies attaquent les parotides lorſque la tête eſt menacée, & les glandes de l'aiſſelle lorſque la poitrine eſt en danget; 5°. en ce qu'elles enflamment les glandes de l'aiſſelle, & la poitrine; 6°. en ce qu'il y a du danger quand la matiere morbifique rentre en dedans.

16. Si quelqu'un ne veut pas convenir que la peste vienne d'une inflammation, je le prie de considérer les raisons qui appuient ce sentiment ; savoir, que la peste est accompagnée de fievre, & que le sang qu'on tire aux pestiférés est de même couleur que celui qu'on tire dans la pleurésie & le rhumatisme ; que les charbons paroissent brûlés, comme si on y avoit appliqué le cautere actuel ; que l'inflammation de la peste est suivie aussi souvent de bubons, que les autres inflammations le sont d'autres tumeurs, & sur-tout d'abcès. Il semble même que la saison où commence ordinairement la peste épidémique, contribue encore à produire l'inflammation : car c'est justement alors, savoir entre le printemps & l'été, que surviennent les pleurésies, les esquinancies, & les autres maladies épidémiques qui viennent d'un sang enflammé. Aussi ne les ai-je jamais vues plus fréquentes que durant quelques semaines avant la derniere peste de Londres.

CHAP. II.

Elle vient d'une inflammation.

Une chose remarquable, c'est que cette année-là même, qui vit périr tant de milliers d'hommes, fut d'ailleurs très saine & exempte de toute autre maladie ; que ceux qui n'eurent pas la peste, se porterent mieux que jamais ; & que ceux qui en réchapperent, ne furent point ensuite sujets à la cachexie, ni aux autres indispositions qui sont les suites ordinaires des maladies précédentes. De plus, les abcès & les charbons, quelque grands qu'ils fussent, guérissoient aisément par les remedes ordinaires de la Chirurgie, dès qu'une fois la suppuration avoit dépuré le sang.

17. Mais, dira peut-être quelqu'un, si la peste consiste dans une inflammation, d'où vient que les remedes chauds, comme sont presque tous les alexipharmaques, sont si utiles, tant pour la guérir que pour la prévenir ? Je réponds que si les remedes chauds réussissent dans la peste, ce n'est que par accident, savoir à cause de la transpiration qu'ils excitent, laquelle débarrasse le sang de ses parties enflammées. Mais s'ils ne font pas suer, comme cela arrive souvent, ils augmentent par leur chaleur l'inflammation du sang ; en quoi ils sont manifestement pernicieux.

Alexipharmaques, comment y sont utiles.

Quant à la vertu de préserver de la peste, qu'on leur attribue communément, rien n'est plus mal fondé. Bien loin de là, le vin & d'autres prétendus préservatifs encore plus forts, pris chaque jour à des heures réglées, ont causé la

SECT. II.

peste à quantité de gens qui, vraisemblablement, ne l'auroient point eue sans cela.

18. Pour ce qui est du traitement de la fievre pestilentielle & de la peste, on m'accusera peut-être de présomption & de témérité, de ce qu'ayant demeuré loin de Londres, pendant la plus grande partie du temps que la derniere peste a ravagé cette ville, & par conséquent ne pouvant avoir fait un assez grand nombre d'observations, j'ose néanmoins traiter cette matiere. Mais comme les habiles Médecins, qui ont eu la hardiesse & le courage de braver la mort, & d'exposer continuellement leur vie pendant toute la contagion, n'ont pas eu jusqu'à présent la volonté de publier ce qu'une longue expérience leur a appris sur la nature de cette horrible maladie; j'espere que les gens de bien ne trouveront pas mauvais, si j'en dis ici mon sentiment, qui est fondé sur mes propres observations, quoiqu'elles soient en petit nombre.

Maniere de traiter la peste.

19. Il faut parler d'abord des indications curatives. Elles consistent en général, ou à aider la nature, en suivant exactement la conduite qu'elle tient pour détruire la maladie, ou si l'on ne croit pas devoir se fier à la méthode que la nature emploie contre la maladie, à lui en substituer de notre invention une autre plus sûre. Quelqu'un dira peut-être que les remedes alexiteres contre la peste, dont on trouve un grand nombre chez les Auteurs praticiens, réussissent assez heureusement dans cette maladie. Mais il y a très grand sujet de douter si les bons effets de ces remedes ne doivent pas être attribués à leur faculté manifeste, par laquelle en excitant abondamment les sueurs ils donnent issue à la matiere morbifique, plutôt qu'à une vertu spécifique qu'ils aient reçue de la nature pour détruire le virus pestilentiel.

Doute sur la maniere dont les remedes agissent.

20. Il y a également lieu de douter, touchant les remedes des autres maladies, s'ils les guérissent plutôt par une vertu spécifique, qu'en procurant quelqu'évacuation. Car si on objecte, par exemple, que le mercure ou la salsepareille sont les remedes spécifiques de la vérole, il faut que celui qui fait cette objection, apporte des exemples de véroles guéries par le mercure sans salivation ni cours de ventre, ou par la salsepareille sans sueurs : ce qui lui sera, je crois, fort difficile. Pour moi, je pense que le remede propre & spécifique de la peste est encore caché dans les secrets de la nature, & qu'on ne peut guérir cette maladie que par une voie méchanique.

CHAP. II.

21. Ainsi, pour examiner plus au long (1) la premiere vue, qui est d'aider convenablement la nature à chasser au dehors la matiere morbifique, il faut observer, que dans la véritable peste, lorsque la nature ne s'écarte point elle-même de son chemin, & qu'on ne la force point à se dérouter, elle donne issue à la matiere morbifique, au moyen d'un abcès qui se forme dans quelque émunctoire. Mais dans la fievre pestilentielle, elle évacue la matiere en excitant la sueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que, la nature prenant une différente route dans ces deux maladies, il faut aussi les traiter par une méthode différente. Vouloir évacuer par les sueurs la matiere de la véritable peste, c'est s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour cela les abcès. Au contraire, vouloir évacuer autrement que par les sueurs la matiere de la fievre pestilentielle, c'est s'opposer également à la nature.

Premiere indication examinée plus au long.

22. Au reste, dans la véritable peste, on ne connoît point encore de remede sûr pour aider l'évacuation naturelle de la matiere morbifique, c'est-à-dire l'éruption des abcès ; à moins qu'on ne regarde un régime fortifiant & les cordiaux comme capables d'y contribuer. Cependant je doute fort qu'ils n'augmentent encore la chaleur du malade, qui n'est déja que trop grande. Je sais du moins très certainement que les sueurs sont inutiles en ce cas-là ; quoique je ne nie pas que la tumeur ne se manifeste, quand le malade, après avoir sué abondamment durant trois ou quatre heures, cesse de suer. Mais je ne crois nullement qu'elle vienne de la sueur ; puisque tandis que la sueur coule, elle ne donne aucun signe d'éruption ; & que quand la sueur est finie, elle paroît comme par accident, savoir, lorsque la sueur a déja enlevé une certaine quantité de la matiere qui surchargeoit trop la nature ; & que le corps est fortement échauffé par les cordiaux qui ont été donnés pour exciter la transpiration.

Sueur quelquefois préjudiciable dans la peste.

Mais ce qui prouve combien est trompeuse & infidelle la méthode de vouloir procurer par les sueurs l'éruption des abcès, afin d'évacuer la matiere peccante, c'est ce qui est arrivé aux malades qui ont été traités de la sorte ; car de trois à peine en est-il réchappé un, pour ne rien dire de plus. Au contraire, plusieurs dont les abcès étoient fort bien sortis, dans le temps même qu'ils vaquoient à leurs affaires ordinaires, & sans leur avoir causé aucune lésion

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 10.

Sect. II.

des fonctions naturelles, vitales ou animales, ont recouvré en peu de temps la santé. Il faut en excepter ceux qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de quelque charlatan, & qui, par ses avis, se sont tenus au lit pour suer; car aussi-tôt ils ont commencé à se trouver plus mal, quoiqu'auparavant ils fussent en très bon état; & la maladie allant toujours en augmentant, ils ont payé aux dépens de leur vie la faute de leur imprudence.

Effet incertain des tumeurs critiques.

23. D'un autre côté, rien de plus incertain & de plus douteux que l'événement des tumeurs critiques dans la peste. Une chose qui le montre clairement, c'est que quelquefois un bubon, qui étoit d'abord très bien sorti, & qui avoit fait diminuer les symptomes, disparoît ensuite tout à coup; & qu'au lieu du bubon, il vient des taches de pourpre qui annoncent une mort certaine. Il y a sujet de croire que les grandes sueurs par lesquelles on a dessein de procurer l'éruption du bubon, sont justement ce qui le fait rentrer; d'autant qu'elles détournent vers toute la superficie du corps, & emportent au dehors une bonne partie de la matiere qui devoit servir à grossir & à entretenir la tumeur.

Point de méthode sûre pour guérir la peste.

24. Quoi qu'il en soit, il est du moins très constant que dans les autres maladies, la bonté divine fournit des moyens assurés pour éloigner la cause morbifique; au lieu que dans la peste dont Dieu se sert pour châtier les grands crimes, il ne fournit que des moyens très incertains & très équivoques; & on pourroit peut-être attribuer avec autant de raison à cela, qu'à la malignité de cette maladie, les ravages étonnants qu'elle fait: car la goutte & d'autres maladies où l'on ne soupçonne guere de malignité, causent aussi sûrement la mort, lorsque la matiere morbifique vient à rentrer dans le sang.

Il s'ensuit manifestement de tout cela, que le Médecin qui, dans le traitement des autres maladies est obligé de suivre exactement la conduite & le penchant de la nature, doit y renoncer dans la peste. Comme très peu de gens ont connu jusqu'à présent la vérité de cette maxime, cela a été cause que la peste a enlevé une bien plus grande quantité de monde.

Il ne faut pas suivre ici la nature.

25. Aussi puisqu'il n'est nullement sûr de vouloir suivre les traces de la nature pour guérir cette maladie, il s'agit maintenant de remplir la seconde vue dont nous avons parlé, c'est-à-dire d'employer une meilleure méthode contre la peste, que celle dont se sert la nature. Je crois qu'on

peut y réussir de deux façons, savoir par la saignée, ou par les sueurs. Quant à la saignée, je n'ignore pas que la plupart des gens l'ont en horreur dans la peste. Mais sans nous arrêter aux préjugés du vulgaire, examinons avec toute l'équité & la bonne foi possible les raisons de part & d'autre.

CHAP. II.

La saignée & les sueurs conviennent.

26. D'abord j'en appelle aux Médecins qui resterent à Londre pendant la derniere peste; & je leur demande si quelqu'un d'eux a observé que des saignées copieuses & en grand nombre, faites avant qu'il parût aucune tumeur, aient été funestes aux pestiférés. Il n'est pas étonnant qu'on se trouve toujours mal de saigner peu, ou de saigner quand la tumeur paroît déja : car lorsqu'on ne tire qu'une médiocre quantité de sang, on arrête l'action de la nature, qui emploie toutes ses forces à produire la tumeur, & on ne lui fournit d'ailleurs aucun moyen suffisant pour évacuer la matiere morbifique ; & si on saigne quand la tumeur paroît, comme la saignée attire de la circonférence au centre, elle cause un mouvement entierement opposé à celui de la nature, lequel se fait du centre à la circonférence. Rien néanmoins de plus ordinaire aux défenseurs du sentiment contraire, que d'alléguer les mauvais effets de la saignée ainsi faite en petite quantité & hors de saison, comme un puissant argument contre la saignée en général dans la peste, comme on voit dans Diemerbroeck, & dans les autres Ecrivains qui ont donné des observations. Pour moi, je ne saurois me rendre à leur raisonnement, jusqu'à ce que je sache ce qu'ils répondent à la question que j'ai proposée ci-dessus.

Comment la saignée doit être employée.

27. Grand nombre d'Auteurs très célebres ont été d'avis, il y a déja long-temps, que la saignée convenoit dans la peste. Les principaux sont Louis Mercatus, Jean Costæus, Nicolas Massa, Louis Septalius, Trincavel, Forestus, Mercurialis, Altomarus, Paschalius, Andernach, Pereda, Zacutus Lusitanus, Fonseca, & d'autres. Mais Léonard Botal, fameux Médecin du dernier siecle, est le seul, que je sache, qui ait fait consister tout le traitement de la peste dans des saignées copieuses, telles que nous les demandons : & afin qu'on ne croie pas que nous soyons seuls de notre sentiment, nous mettrons ici les propres paroles de cet Auteur.

Elle est recommandée par plusieurs grands Auteurs,

Sur-tout par Botal.

28. » Je pense, dit-il (1), qu'il n'y a aucune sorte » de peste où la saignée ne puisse être utile au dessus » de tous les autres remedes, pourvu qu'on la fasse

(1) *Cap. 7. de curatione per venæ sectionem.*

SECT. II.

» dans le temps convenable, & qu'on tire une quantité » suffisante de sang. Si elle s'est trouvée quelquefois inu» tile, c'est qu'elle a été faite trop tard, ou en trop petite » quantité, ou qu'on a manqué en même temps dans ces » deux points.

Il ajoute un peu après: » Mais quand on est si timide, » & qu'on tire si peu de sang, comment pouvoir juger de » ce que la saignée peut faire de bien, ou de mal dans » la peste? Si une maladie où il étoit nécessaire pour la » guérir de tirer quatre livres de sang, & où l'on n'en tire » qu'une, vient à tuer un homme, elle ne le tue pas par» cequ'on a saigné, mais parcequ'on a trop peu saigné, » & peut-être aussi parcequ'on n'a pas saigné à temps. Mais » des gens de mauvaise volonté ne manquent jamais » d'acuser un remede innocent, qu'ils veulent injustement » décréditer; ou s'ils n'agissent pas par malice, c'est au » moins par ignorance, deux choses qui sont assurément » pernicieuses, quoique la premiere le soit encore davan» tage.

Botal confirme tout cela par l'expérience, en ajoutant un peu plus bas: » Après cela, tout Médecin raisonnable, » loin de blâmer la saignée dans la peste, doit au con» traire la louer & la recommander comme un remede » merveilleux, & l'employer avec confiance, ainsi que je » fais moi-même depuis quinze ans. Aussi dans les mala» dies pestilentielles qui regnoient durant le siege de la » Rochelle, dans celles qui regnoient à Mons en Hai» naut il y a quatre ans, dans celles qui ont regné à Paris » durant ces deux dernieres années entieres, & à Cambrai » l'année passée, je n'ai rien trouvé de plus utile & de plus » salutaire pour tous mes malades, dont le nombre étoit » infini, que de saigner copieusement & prompte» ment » (1).

(1) La saignée paroît dangereuse au commencement de cette maladie, parcequ'elle ralentit toujours à un certain degré le cours du sang vers les parties extérieures, & par conséquent diminue la transpiration; d'où il arrive que le virus est retenu au dedans; d'ailleurs la terreur & l'effroi dont les malades sont ordinairement saisis, poussent le sang vers les parties internes; & comme la saignée a un effet semblable, elle doit par cette raison être nuisible; mais si la coutume, l'abondance du sang, ou l'usage de la bonne chere, la rendent nécessaire, on peut saigner le second ou le troisieme jour, après avoir donné auparavant un doux sudorifique, car en diminuant le volume du sang, on facilite l'expulsion du virus dans les glandes, & cela réussit encore mieux, si l'on donne ensuite de doux sudorifiques afin d'aider le cours du sang vers les parties extérieures.

Ensuite, il cite des exemples de guérisons, que je ne rapporte pas crainte d'être trop long : mais je ne saurois m'empêcher de joindre ici une chose arrivée en Angleterre, il y a quelques années. L'histoire est très singuliere, & convient à mon sujet.

CHAP. II.

Histoire de guérisons par la saignée copieuse.

29. Entre les autres miseres & calamités qui affligerent l'Angleterre pendant la guerre civile, il y eut une peste qui ravagea plusieurs endroits. Ayant pénétré dans le fort de Dunstar, qui est situé dans la Comté de Sommerset, elle attaqua un grand nombre de soldats de la garnison, dont quelques-uns moururent tout à coup avec des taches de pourpre. Un certain Chirurgien qui, après avoir longtemps voyagé dans les pays étrangers, servoit alors en qualité de soldat, pria instamment le Commendant du Fort de lui permettre de traiter à sa maniere ses camarades pestiférés. Le Commandant y consentit : le Chirurgien les saigna tous dès le commencement de la maladie, & avant qu'il parût aucune tumeur ; & il leur tira une grande quantité de sang, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils commençassent à chanceler sur leurs pieds ; car il les saignoit de bout & en plein air, n'y ayant pas de vaisseaux pour mesurer la quantité de sang qui couloit à terre ; ensuite il les envoya se coucher dans leurs logements, & ne leur fit aucun autre remede après la saignée. Cependant, chose merveilleuse ! d'un très grand nombre qu'il traita de la sorte, il n'en mourut pas un seul (1).

Je tiens cette histoire de M. François Windham, Colonel, qui étoit alors Commandant du Fort de Dunstar.

(1) Le succès dont fut suivi cette méthode singuliere, n'engagera pas, suivant toute apparence, un Médecin prudent à l'essayer en pareille occasion, & ne mettra pas l'Auteur à couvert des justes reproches que mérite une conduite si violente & si téméraire. Saigner d'une maniere si outrée dans une maladie ordinairement accompagnée d'une extrême foiblesse, est une pratique très déraisonnable & très dangereuse ; mais traiter de la sorte un grand nombre de personnes, sans aucun égard à la différence du tempérament, de la disposition, & des autres circonstances, c'est le comble de l'ignorance, de l'impéritie, & de l'extravagance, sans parler que certains sujets perdent beaucoup plus de sang que d'autres avant que de tomber en foiblesse ; ce qui néanmoins paroît avoir été la seule raison qui déterminoit notre empirique à arrêter le sang, & que la quantité qui en couloit devoit être fort différente dans les sujets, selon que l'ouverture étoit plus grande ou plus petite, & le sang plus ou moins épais ; par où l'on voit clairement que cet homme agissoit plutôt par caprice que par raison.

SECT. II.

C'est un homme de très grande distinction, recommandable par sa probité & sa bonne foi ; & d'ailleurs très poli. Il est encore vivant, & peut confirmer la vérité du fait à tous ceux qui en douteroient.

Je rapporterai plus bas ce que j'ai observé moi-même de singulier & de remarquable sur cet article, lorsque je ferai part au lecteur de ce que l'usage & l'expérience m'ont appris durant la derniere peste de Londres.

Sueur préférable à la saignée.

30. Or, quoique je reconnoisse l'utilité de la saignée dans la peste, & que l'expérience m'en ait convaincu il y a déja long-temps, je trouve néanmoins que la méthode de dissiper par la transpiration le levain pestilentiel, est préférable par plusieurs raisons, à celle de l'évacuer par la saignée; d'autant qu'elle n'épuise pas tant les forces du malade, & n'expose pas la réputation du Médecin, mais elle ne laisse pas d'avoir ses inconvénients.

Ses inconvénients.

Car, en premier lieu, il y a beaucoup de personnes, & sur-tout de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il est très difficile de faire suer ; & si on donne de forts sudorifiques à ces sortes de malades, & qu'on les couvre beaucoup, on risque de leur causer une phrénésie ; ou, ce qui est encore plus fâcheux, au lieu des sueurs que l'on espéroit, on verra paroître des taches pestilentielles.

Taches pestilentielles, & pourquoi.

31. Comme la peste attaque principalement les parties les plus spiritueuses du sang, il arrive de là, que le mouvement des parties grossieres de cette liqueur est ordinairement plus foible que dans les autres inflammations : mais ses parties plus fines recevant un surcroît d'agitation par la nouvelle chaleur que leur communiquent les sudorifiques, elles entrent comme en fureur, & faisant effort contre la partie fibreuse, la brisent & la divisent entiérement. C'est à cette dissolution des fibres du sang, que je crois qu'on doit attribuer les taches de la peste, lesquelles semblables à des vibices que laissent des coups violents sur une partie musculeuse, sont d'abord fort rouges, & peu de temps après deviennent noires, ou livides.

Rentrée des bubons.

31. En second lieu, si dans les corps qui suent aisément on arrête trop tôt la sueur, c'est-à-dire avant que toute la matiere morbifique soit dissipée, les bubons qui avoient commencé sur la fin de la sueur à sortir heureusement, prennent un mauvais train : car, comme une partie de la matiere qui devoit les grossir leur a été soustraite, ou ils rentrent facilement, ou du moins ils ne suppurent jamais parfaitement ; ainsi qu'il arrive aussi dans la petite

vérole, quand le malade a trop sué les premiers jours. Or le mal étant rentré en dedans, il s'excite dans le sang une effervescence qui cause souvent des exanthêmes, de la maniere que nous avons dit ci-dessus; & ces exanthêmes sont des signes d'une mort prochaine. CHAP. II.

33. Mais pour mieux faire voir comment on peut obvier à ces inconvénients & à d'autres semblables, je vais rapporter fidellement ce que j'ai fait & observé dans cette maladie depuis le commencement de la derniere peste.

34. Au commencement de Mai de l'année 1665 je fus appellé auprès d'une Dame de condition, âgée d'environ vingt & un ans, & d'un tempérament sanguin. Outre une fievre ardente dont elle avoit été prise peu de temps auparavant, elle étoit tourmentée de vomissements violents, & avoit d'autres symptomes fébriles. Je commençai par la faire saigner. Le lendemain je prescrivis un vomitif, afin de prévenir la diarrhée qui, comme nous avons dit au commencement de cette Section, survient dans le déclin de la fievre parcequ'on a manqué au commencement de la maladie de donner un émétique, nonobstant qu'il y eût des envies de vomir (1). Le vomitif vuida assez bien l'estomac. Cas extraordinaire.

Le lendemain matin étant retourné voir la malade, je trouvai qu'elle avoit le dévoiement; ce qui me parut extraordinaire, & me donna beaucoup d'inquiétude. Je jugeai de là que la fievre n'étoit pas d'un caractere ordinaire, ce qui fut confirmé par l'événement, & qu'ainsi il falloit la traiter d'une maniere différente de celle que j'ai expliquée ci-dessus, & que j'avois toujours employée jusqu'alors avec succès. C'est pourquoi je crus devoir appeller avec moi un Médecin plus ancien. Nous réitérames d'un avis commun la saignée, qui nous parut nécessaire à cause de l'âge & du tempérament de la malade, & de l'ébullition violente du sang. Nous fîmes donner des cordiaux médiocrement rafraîchissants, & des lavements de deux en deux jours. Vers la fin de la maladie, comme il survint des symptomes extraordinaires, qu'on regarde ordinairement comme des signes d'une excessive malignité, nous ordonnâmes quelques puissants alexipharmaques. Mais tout fut inutile, & la malade mourut vers le quatorzieme jour.

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 9.*

Sect. II.

Reflexions qu'il occasionna.

35. Le caractere extraordinaire de cette fievre me tourmenta l'esprit durant quelques jours ensuite : & je ne savois qu'en penser. Enfin me rappellant que, même après qu'on eût réitéré la saignée, la chaleur brûlante avoit persévéré ; que la malade avoit les joues rouges ; qu'un peu avant sa mort elle avoit rendu quelques gouttes de sang par le nez ; que le sang qu'on lui avoit tiré, étant refroidi dans les pœlettes, ressembloit à celui des pleurétiques ; qu'elle avoit eu un peu de toux, & de légeres douleurs de poitrine ; qu'on étoit alors à la fin du printemps & au commencement de l'été, qui est un temps où il n'y a guere de fievres continues ; car alors elles cessent d'elles-mêmes, & deviennent intermittentes, ou tournent en pleurésies & en d'autres inflammations de ce genre ; qu'enfin les pleurésies étoient alors très épidémiques :

Méthode curative qui en résulta.

Toutes ces circonstances bien examinées, je fus d'avis que la fievre dont il est question, n'étoit que le symptome d'une inflammation, ou fluxion de poitrine, quoiqu'elle ne fût pas accompagné des signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripneumonie, & qu'il n'y eût ni douleur de côté, ni difficulté considérable de respirer. En un mot, je me persuadai que j'aurois dû traiter cette maladie entiérement de la même façon que j'avois souvent traité avec succès la pleurésie.

Cette idée fut ensuite heureusement confirmée par l'expérience ; car peu de temps après, ayant été appellé auprès d'un homme qui avoit absolument la même maladie, je le traitai & le guéris par le remede qui convient dans la pleurésie, c'est-à-dire par des saignées réitérées. Vers la fin de Mai & le commencement de Juin de la même année, quantité de malades qui avoient la même fievre, laquelle étoit déja fort épidémique, eurent recours à moi, & je les guéris de même par des saignées. Ce fut alors que la peste commença à faire d'horribles ravages à Londres ; & elle vint à un tel degré de violence, que dans cette seule ville elle enleva sept mille ames en sept jours.

36. Je n'ose pas décider si on doit donner le nom de peste à la fievre dont je parlois tout maintenant. Ce que je sais indubitablement, c'est que tous ceux de mon voisinage, qui en ce temps-là & quelque temps après furent attaqués de la peste & de tous les symptomes qui lui sont particuliers, eurent les mêmes accidents, soit au commencement, soit dans le cours de la maladie.

Au reste, voyant le danger qui me menaçoit de près, je

je me déterminai enfin par le conseil de mes amis à fuir avec les autres, & je transportai ma famille à quelques lieues de Londres. Mais je revins en cette ville avant mes voisins, & dans le temps où la contagion étoit encore assez violente, pour qu'on fût obligé d'avoir recours à moi, faute de meilleurs Médecins. Peu de temps après je vis un grand nombre de malades qui avoient la fievre; & je fus extrêmement surpris de trouver que cette fievre ressembloit à celle que j'avois traitée avec tant de succès avant mon départ. C'est pourquoi, fondé sur ma propre expérience, & la préférant à tous les préceptes qui ne sont appuyés que sur la théorie, je ne fis pas difficulté d'employer pareillement la saignée dans cette occasion.

CHAP. II.

Fievre pestilentielle guérie par les saignées.

37. Je continuai ainsi avec un succès merveilleux à traiter plusieurs malades par des saignées copieuses, en y joignant une tisane & une diete rafraîchissante; mais il y en eut quelques-uns où je ne réussis pas, à cause de l'opiniâtreté des assistants qui, se laissant aller aux préjugés vulgaires, ne me permirent pas de tirer la quantité nécessaire de sang. Les malades en furent la victime; car en faisant tant que de les saigner, il eût fallu les saigner suffisamment, ou bien ne pas s'en mêler du tout. Me voyant donc ainsi traversé dans ma pratique, je crus qu'il seroit avantageux de trouver un autre moyen que la saignée pour guérir cette maladie.

Inconvénient de trop peu saigner.

38. Mais avant que d'en parler, je rapporterai ici un exemple du mauvais succès que j'eus une fois, non pour avoir saigné, mais parcequ'on m'empêcha de saigner autant que je voulois, & par conséquent sans qu'il y eût de ma faute.

Ayant été appellé auprès d'un jeune homme d'un tempérament sanguin & robuste, qui depuis deux jours avoit une fievre violente, avec des douleurs de tête, des étourdissements, un vomissement énorme, & d'autres pareils symptomes, & ne trouvant aucun signe de tumeur, j'ordonnai qu'on lui fît sur le champ une saignée copieuse. Le sang, étant refroidi, se trouva couvert d'une coëne, comme celui qu'on tire aux pleurétiques. Je prescrivis aussi une tisane rafraîchissante, avec des bouillons & des juleps de même. Après midi, le malade fut saigné pour la seconde fois, & on lui tira une pareille quantité de sang; ce qui fut encore réitéré de la même façon, le grand matin du jour suivant.

Preuve de cela par un exemple.

Etant allé voir mon malade sur la fin de ce jour-là, je

le trouvai beaucoup mieux. Mais ses amis ne vouloient pas absolument qu'on le saignât davantage. Je leur soutins au contraire que cela étoit nécessaire, ajoutant qu'il ne falloit plus qu'une saignée pour mettre le malade hors de danger; que si on ne la faisoit pas, il eût mieux valu n'en point faire du tout, & s'y prendre par les sueurs ; en un mot, que le malade mourroit très surement, si on ne le saignoit pas. L'événement vérifia ma prédiction : car cette dispute ayant fait perdre l'occasion d'agir, il parut le lendemain des taches de pourpre, & le malade mourut au bout de quelques heures; d'autant que toute la masse du sang fut corrompue & son tissu dissous par les restes de la matiere peccante qui y séjournerent, & qui auroient dû être évacués entierement, puisque la saignée si souvent réitérée avoit empêché la formation de l'abcès.

39. Comme donc je rencontrois fréquemment de pareils obstacles, & que cela me chagrinoit, je me mis à examiner, avec la plus sérieuse attention, si je ne pourrois pas découvrir, pour traiter cette maladie, une méthode qui fût aussi efficace que la saignée, & qui, cependant, révoltât moins les esprits. Après beaucoup de recherches & de méditations, je découvris enfin la méthode suivante, dont je me suis toujours bien trouvé, & qui m'a parfaitement réussi.

Méthode substituée à la saignée.

40. D'abord, si la tumeur ne paroissoit pas encore, je faisois faire une saignée médiocre, & proportionnée aux forces & au tempérament du malade; ensuite de quoi la sueur venoit aisément; au lieu que sans cela il étoit extrêmement difficile de l'exciter, & qu'on risquoit même par là d'augmenter l'ardeur de la fievre; & par conséquent de produire des taches de pourpre. Le dommage que la saignée, quelque petite qu'elle fût, auroit causé en d'autres occasions, se trouvoit abondamment compensé par la sueur avantageuse qui suivoit immédiatement.

Après la saignée, que je faisois faire dans le lit, lorsque toutes choses étoient déja prêtes pour provoquer la sueur, j'ordonnois aussi-tôt qu'on couvrît bien le malade, & qu'on lui mît autour de la tête une bande de flanelle. Cette bande de flanelle aide plus à la sueur qu'on ne s'imagineroit d'abord : ensuite, s'il n'y avoit pas de vomissement, je donnois les sudorifiques que voici, ou d'autres semblables.

Prenez thériaque d'Andromaque, demi-gros; électuaire

d'œuf, un scrupule; poudre de pattes d'écrevisses composée, douze grains; cochenille, huit grains; safran, quatre grains; suc de kermès, quantité suffisante. Faites un bol, que le malade prendra de six en six heures, buvant par dessus six cuillerées du julep suivant.

CHAP. II.

Bol sudorifique.

Prenez eaux de charbon bénit, & de scordium composée, de chacune trois onces; eau thériacale, distillée, deux onces; syrop d'œillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

Julep sudorifique.

41. Lorsque le vomissement empêchoit l'usage des sudorifiques, comme il arrive très souvent dans la peste & dans les fievres pestilentielles, j'attendois pour les donner, que le malade commençât à suer par le seul poids des couvertures, & en lui mettant de temps en temps un bout du drap sur le visage, pour retenir les vapeurs de la respiration. Car comme le cours de ventre & le vomissement viennent de ce que les particules de la matiere morbifique sont repoussées en dedans, & se déposent sur l'estomac & les intestins; ces deux accidents ne manquent pas de cesser d'eux-mêmes, dès que les particules de cette matiere se portent vers la superficie du corps; & c'est une chose qui mérite infiniment d'être remarquée. Ainsi quelque violent qu'ait été le vomissement avant que le malade ait commencé à suer, les remedes que l'on donnera ensuite ne seront plus revomis, & ils contribueront à augmenter les sueurs.

Temps de donner les sudorifiques.

42. Je me souviens, qu'ayant été une fois appellé par un Apothicaire pour voir son frere qui étoit fort mal d'une fievre pestilentielle, & ayant proposé de donner au malade un sudorifique, l'Apothicaire me répondit qu'il lui en avoit déja donné plusieurs, & des plus forts, mais inutilement, parcequ'il les avoit tous revomis. Là-dessus, je dis à l'Apothicaire d'apporter le plus disgracieux & le plus dégoûtant de tous ceux qu'il avoit donnés à son frere, & que je ferois aisément en sorte qu'il ne le revomît pas. La chose arriva comme j'avois promis; car le malade ayant commencé à suer, sans autre secours que le poids des couvertures, il prit un gros bol de thériaque de Venise, & le garda. Ce remede lui procura une sueur copieuse qui le tira d'affaire.

43. Quand la sueur avoit une fois commencé, je l'entretenois en faisant avaler de temps en temps au malade un verre de petit lait alteré par la sauge, ou de biere dans laquelle on avoit fait bouillir un peu de macis; & je con-

Combien de temps devoit durer la sueur

Sect. II.

tinuois la ſueur durant 24 heures, défendant d'eſſuyer en aucune façon le malade pendant ce temps-là : je ne permettois pas même de changer de chemiſe, quelque ſale & trempée qu'elle fût, que 24 heures après que la ſueur étoit finie : & c'eſt à quoi il faut avoir grande attention ; car ſi la ſueur ceſſe plutôt, les ſymptomes recommencent auſſi-tôt avec violence ; & la vie du malade, qu'une plus longue ſueur auroit miſe en ſûreté, reſte par-là en très grand danger.

Réponſe à une objection contre cette conduite.

44. Auſſi ne puis-je aſſez m'étonner de la conduite de Diemerbroeck & de quelques autres Médecins qui, ſur un prétexte auſſi léger que celui de ménager les forces du malade, interrompent la ſueur : car quiconque eſt tant ſoit peu verſé dans le traitement de la peſte, doit néceſſairement avoir obſervé, que lorſque le malade eſt trempé de ſueur, il a plus de forces qu'auparavant. Je ne craindrai pas de rapporter ouvertement, & de ſoutenir ce que l'uſage & l'expérience m'ont appris ſur cette matiere.



Pluſieurs malades que j'ai fait ſuer l'eſpace de 24 heures, bien loin de ſe plaindre que cela les eût affoiblis, aſſuroient au contraire qu'ils étoient plus forts à proportion qu'ils ſuoient davantage. J'ai ſouvent vu avec étonnement, que quelques heures après la premiere ſueur, qui étoit l'effet des remedes, il en venoit une autre plus naturelle, plus abondante, qui ſoulageoit beaucoup plus, & qui ſembloit être véritablement critique, & emporter juſqu'à la racine de la maladie.

Au reſte, je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient de donner au malade dans le fort de la ſueur des bouillons propres à le fortifier. Ainſi on a tort d'objecter qu'il n'eſt pas en état de ſupporter de longues ſueurs. Que ſi l'on a lieu de craindre qu'il ne tombe en défaillance vers la fin de la ſueur, je permets de lui donner un peu de bouillon de poulet, un œuf, ou quelque autre choſe ſemblable. Tout cela joint aux cordiaux & aux boiſſons que j'emploie pour entretenir la ſueur, empêchera ſuffiſamment que les forces ne s'épuiſent. Mais il n'eſt pas beſoin d'apporter un plus grand nombre de raiſons en faveur d'une pratique, dont l'utilité eſt manifeſte ; & ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt ce qui arrive tandis que le malade eſt baigné de ſueur ; car alors il croit ſe bien porter, & les aſſiſtants jugent de même qu'il eſt hors de danger. Mais dès que le corps commence à ſe deſſécher, & que la ſueur eſt interrompue, tout va plus mal, & la maladie devient pire que jamais.

CHAP. II.

Ce qu'il faut faire après la sueur.

45. Durant 24 heures, depuis que la sueur est finie, il faut éviter soigneusement le froid, & laisser la chemise se sécher d'elle-même sur le corps; il faut que tout ce que l'on boit soit un peu chaud, & continuer encore alors l'usage du petit lait altéré par la sauge. Le lendemain je donne une médecine ordinaire; savoir, une infusion *de tamarins, de feuilles de sené & de rhubarbe, où l'on ajoute la manne, & le syrop de roses solutif* (1). Ce fut par une telle méthode, que l'année qui suivit la peste, je guéris un grand nombre de gens qui avoient la fievre pestilentielle; en sorte qu'il ne me mourut pas une seule personne de cette maladie, depuis que j'eus commencé à suivre cette méthode (2).

---

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 4. *num.* 35.

(2) Les indications curatives dans la peste, dit le célebre Hoffmann, sont, 1°. d'aider la nature à évacuer le virus par les émonctoires propres, & sur-tout par ces tumeurs critiques qui sont le moyen ordinaire pour cela; 2°. de soutenir les forces, & d'obvier aux symptomes urgents. Il conseille de ménager les remedes, & observe que le moins qu'on en donne est le meilleur. Il avertit judicieusement d'éviter les remedes chauds, ou alexipharmaques, comme on les nomme d'ordinaire, parcequ'ils augmentent la chaleur & l'anxiété, aident la dissolution des fluides, font rentrer dans le sang le virus pestilentiel, & le poussent sur les parties nerveuses. De ce genre sont tous les esprits volatils urineux & huileux, & les sels volatils. Les mixtures avec des acides sont ici très utiles & très sûres. Les narcotiques sont généralement nuisibles; mais les cordiaux modérés sont utiles. Il faut donner un émétique dès qu'il y a des maux de cœur, après quoi un sudorifique donné tout de suite a quelquefois guéri la maladie dès le commencement. Le nitre est excellent dans les corps replets, dans les tempéraments bilieux & sanguins; & lorsque la chaleur est considérable, la fievre violente est accompagnée de soif & de mal de tête. Il est toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre, car le nitre corrige la qualité vaporeuse du camphre, & celui-ci corrige à son tour la froideur du nitre, & l'on a un remede qui est en même temps alexipharmaque & antiphlogistique. Les laxatifs sont très nuisibles au commencement de la maladie, mais excellents dans le déclin. Les extrémités du chaud & du froid doivent être également évitées pendant le traitement.

Si les bubons sont lents à paroître, il faut les exciter par les topiques attractifs, par les ventouses, & même les vésicatoires. Quand ils paroissent, il faut aider la suppuration par des cataplasmes digestifs faits avec les figues, les oignons de lis, les oignons mis sous la cendre, la farine de graine de lin, le miel & le safran; ou par des emplâtres maturatifs, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre de mélilot, ou de mucilage. Lorsque la suppuration est formée, il faut ouvrir les bubons, & ensuite les panser avec le baume d'Arcæus, mêlé quelquefois avec le basilicum, donnant le temps à la matiere de s'écouler, & ne se hâtant pas trop de cicatriser.

SECT. II. 46. Mais quand la tumeur a une fois paru, je n'ai jamais osé tirer de sang, même dans les sujets les moins disposés à suer, appréhendant que la matiere morbifique venant tout à coup à rentrer dans les vaisseaux désemplis, ne causât la mort sur le champ. Néanmoins on pourroit peut-être saigner sans beaucoup de danger, pourvu qu'on fît suer incontinent après la saignée, & que la sueur fût continuée aussi long-temps que nous avons dit ci-dessus, afin qu'elle pût dissiper insensiblement toute la tumeur. Cette méthode seroit bien moins dangereuse, que d'attendre trop long temps la parfaite maturation de l'abcès, laquelle, dans une maladie aussi rapide que la peste, est extrêmement douteuse & incertaine.

47. Enfin, pour finir cette matiere, si le Lecteur trouve que je me sois trompé en quelque chose par rapport à la théorie, je le pris de m'excuser : mais pour ce qui est de

On traitera les charbons en frottant leurs bords avec un liniment digestif, & les couvrant ensuite d'un cataplasme fait avec l'ail rôti, la fiente de pigeons, la thériaque de Venise, & l'huile de térébenthine; & quand l'escare sera tombé, on frottera l'endroit avec l'onguent égyptiac, ou autres semblables; mais s'il y a une corruption gangréneuse, & qu'elle se répande, il faut scarifier la partie affectée, & y appliquer une liqueur capable d'arrêter l'inflammation & la corruption, telle que la suivante dont j'ai souvent éprouvé les bons effets.

Prenez *esprit de vin rectifié, quatre onces; camphre, deux gros; safran & nitre artificiel, de chacun un gros; mettez infuser ces drogues ensemble.*

Le nitre artificiel est fait avec l'esprit de sel ammoniac & l'esprit de nitre, & se dissout parfaitement dans l'esprit de vin.

Si ces remedes sont inutiles, il faut avoir recours au cautere actuel, & ensuite adoucir l'escare en la frottant avec du beure frais.

Les meilleurs moyens de se garantir de la peste, sont, 1°. d'abandonner les lieux infectés; 2°. d'éviter tout ce qui affoiblit le corps, arrête la transpiration, & engendre des crudités dans les premieres voies, comme le travail excessif, la trop grande application d'esprit, les longues veilles, le bain chaud, les trop grandes évacuations, le trop de nourriture, &c 3°. si le corps est plein de mauvaises humeurs, d'en corriger le vice par le moyen des balsamiques tempérés, mêlés avec les acides, pris à une dose modérée, & non pas trop souvent; 4°. de boire des liqueurs généreuses dans les temps convenables, & avec modération, particulierement du vin du Rhin, qui, à raison de sa légere acidité, est estimé excellent contre la putréfaction; 5°. enfin d'éviter les passions violentes, tâchant de conserver une constante fermeté d'ame, & éloignant de soi toute crainte & tout abattement de cœur.

la pratique, je déclare que je n'ai rien dit que de vrai, ni rien proposé qui ne me soit parfaitement connu. Aussi, quand le dernier jour de ma vie sera arrivé, ma conscience me rendra témoignage, non seulement que j'ai travaillé avec toute la diligence & la bonne foi possible à la guérison de tous les malades, de quelque état & condition qu'ils fussent, qui se sont confiés à mes soins, n'y en ayant aucun que je n'aie traité comme je voudrois qu'on me traitât moi-même, si j'avois les mêmes maladies ; mais encore que j'ai employé toute l'application d'esprit dont j'ai été capable, afin de pouvoir laisser après ma mort une méthode plus sûre de guérir les maladies : car je crois que la moindre nouvelle découverte dans cet art, quand elle n'apprendroit autre chose qu'à guérir le mal de dent, ou les cors des pieds, est infiniment plus estimable que toutes les spéculations subtiles & les hypotheses, qui ne servent peut-être pas davantage au Medecin pour la guérison des maladies, qu'il serviroit à un Architecte d'être habile Musicien pour construire des édifices.

Le terme de *nature* expliqué.

48. Je joindrai ici une remarque, afin de faire entendre ma pensée, & d'empêcher qu'on ne la prenne dans un mauvais sens. On a vu qu'en parlant de la peste je me sers souvent du mot de *nature*, & que j'attribue à cette nature divers effets, ni plus ni moins que si c'étoit une substance particuliere, mais répandue par tout l'univers, & qui gouvernât tous les corps avec jugement & avec intelligence, comme quelques Philosophes semblent l'avoir entendu quand il parlent de l'*ame du monde*.

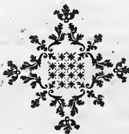
Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien, mais dans un bon sens, ce me semble, & dans le même sens que l'entendent & que l'emploient tous les gens sages : car par la *nature*, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles, qui, quoique brutes & entiérement destituées d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations & leurs effets ; d'autant que le souverain Etre dont la puissance les a produites, & de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées par sa sagesse infinie, qu'elles suivent dans les opérations qui leur sont propres, un ordre fixe & une méthode constante ; & quoiquelles ne fassent rien au hasard, & qu'elles agissent toujours de la maniere la plus avantageuse au bien commun de l'univers, & la plus convenable à leurs

SECT. II. natures particulieres, elles ne laiſſent pas d'être de purs automates, qui ne ſe meuvent point d'eux-mêmes, mais ſeulement par la volonté du créateur (1).

(1) Le terme de *nature* n'étant pas expliqué par notre Auteur d'une maniere entiérement conforme au ſens dans lequel il ſe prend d'ordinaire en Médecine, nous joindrons ici une définition de ce terme plus claire & plus complete, tirée du même Hoffmann. » Nous » n'entendons autre choſe par *nature*, dit il, que le mouvement » progreſſif & circulaire du ſang & des autres liqueurs, dépendant » de la contraction & dilatation réciproque du cœur, des vaiſſeaux, » & des autres ſolides qui contiennent les fluides, par lequel mouve- » ment des ſolides & des fluides il ſe fait une ſecrétion continuelle » des parties utiles ou nutritives, qui doivent être retenues pour le » ſervice du corps, & une excrétion des parties inutiles & excrémen- » tielles qui doivent être évacuées par les émonctoires & couloirs » convenables ».

Dans un autre endroit Hoffmann explique d'une maniere plus conciſe le ſens dans lequel il prend le terme de *nature*. » La nature, » dit-il, eſt un terme dont nous nous ſervons pour ſignifier la ſtruc- » ture & le méchaniſme du corps, agiſſant avec certaines puiſſances, » & ſelon certaines loix néceſſaires & méchaniques établies par le » Créateur ».

Hippocrate appelle en peu de mots la nature » l'aſſemblage de » toutes les choſes qui concourent à une ſanté parfaite », & fait entendre qu'elle doit être le fondement de tout raiſonnement en Médecine.



SECTION III.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique des années 1667, 1668, & en partie de 1669 à Londres.

Progrès des petites véroles de cette constitution.

1. L'AN 1667, aux approches de l'équinoxe du printemps, les petites véroles qui, durant la constitution pestilentielle des deux années précédentes, n'avoient point paru du tout, ou n'avoient paru que très rarement, commencerent à se faire sentir; & augmentant de jour en jour, elles furent très épidémiques en automne. Depuis ce temps-là elle diminuerent peu à peu, & à l'entrée de l'hiver elles étoient rares. Mais le printemps suivant elles se renouvellerent avec violence, & persisterent dans cet état jusqu'à l'hiver, qui les affoiblit comme l'année d'auparavant. Enfin elles se renouvellerent pour la troisieme fois au commencement du printemps suivant, mais elles furent moins violentes & moins fréquentes qu'elles n'avoient été les deux années précédentes; & au mois d'Août de 1669 elles cesserent entierement pour faire place à une dyssenterie épidémique.

Bonne espece de petites véroles.

Sur la fin des deux années, pendant lesquelles cette constitution regna, il y eut à Londres un plus grand nombre de petites véroles que je ne me souviens d'en avoir jamais vu, ni avant ni depuis ce temps-là; mais comme elles n'avoient rien d'extraordinaire, elles enleverent peu de gens, eu égard au grand nombre de ceux qui en furent attaqués.

Nouvelle fievre en même temps.

2. Lorsque les petites véroles commencerent, il parut une nouvelle sorte de fievre, peu différente des petites véroles d'alors, si on excepte l'éruption des pustules & tout ce qui en dépend. Nous traiterons de cette fievre en particulier dans la suite; elle attaqua beaucoup moins de gens que ne firent les petites véroles; mais elle dura aussi long-temps. Elle prit de nouvelles forces en hiver, dans le temps que les petites véroles diminuoient; & lorsque celles-ci se renouvellerent au printemps, elle leur ceda la place; en sorte qu'elles furent les principales maladies épi-

SECT. III.

démiques de cette constitution. Mais la fievre dont il s'agit ne cessa jamais entiérement pendant ce temps-là ; & ce ne fut qu'au mois d'Août de 1669 qu'elle disparut tout à fait avec la petite vérole.

Et diarrhée.

3. Ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troisieme, savoir, d'une diarrhée ; sur-tout pendant le dernier été que dura cette constitution, & lorsqu'elle étoit déja disposée à produire la dyssenterie qui vint ensuite. Quoi qu'il en soit, il est du moins constant que cette diarrhée avoit tant de rapport avec la fievre qui regnoit alors, qu'elle ne sembloit être autre chose, que la fievre même qui s'étoit jetté en dedans, & qui exerçoit son action sur les intestins.

4. Je traiterai en particulier de ces trois maladies, qui étoient les seules véritablement épidémiques de cette constitution ; & je commencerai par les petite véroles, sur lesquelles je m'étendrai davantage, parceque celles qui regnerent pendant ces années-là me parurent les plus naturelles & les plus réguliéres qu'on puisse voir, d'autant qu'elles offroient les mêmes phénomenes & produisoient les mêmes symptomes dans tous ceux qui en étoient attaqués ; & qu'ainsi on doit se régler sur elles, comme sur les plus parfaites en leur genre, pour connoître la véritable histoire de la petite vérole, & la véritable maniere de traiter cette maladie.

Fievre & petite vérole particuliere dans chaque constitution.

5. Car il faut remarquer que chaque constitution particuliere cause non seulement une fievre qui lui est propre, mais encore un genre particulier de petites véroles, qui sont d'un même genre pendant les années de cette constitution, & d'un autre genre les années suivantes, quelque ressemblance qu'elles paroissent avoir, à raison de certains phénomenes qui sont communs à toutes les petites véroles. Tel est le jeu de la nature dans la production des maladies épidémiques.

6. Je vais donc écrire, avant toutes choses, l'histoire des petites véroles des années dont il s'agit maintenant ; & je les nommerai *régulieres*, afin de les distinguer des petites véroles *irrégulieres* qui regnerent les années suivantes ; ensuite j'ajouterai la méthode qui m'a le mieux réussi en les traitant.

CHAPITRE II.

Petites Véroles régulieres des années 1667, 1668, & d'une partie de 1669.

1. LORSQUE les petites véroles sont épidémiques, & en même temps régulieres & bénignes, comme celles dont nous parlons; elles commencent vers l'équinoxe du printemps; lorsqu'elles sont non seulement épidémiques, mais encore irégulieres & dangereuses, elles commencent quelquefois plutôt, savoir dès le mois de Janvier (1); elles attaquent des familles entieres, sans épargner personne, de quelqu'âge qu'il soit, à moins qu'on ait déja eu cette maladie. Ceux mêmes qui ont eu des petites véroles bâtardes, lesquelles sont d'une nature bien différente des autres (1), ne sont pas exempts de celles-ci.

En quel temps commencent les petites véroles.

Les petites véroles, soit régulieres, soit irrégulieres, sont de deux especes; savoir, *discretes*, ou *confluentes*: & quoique ces deux especes ne different pas essentiellement, on les distinguent néanmoins sans peine l'une de l'autre par certains symptomes considérables qui accompagnent l'une, & non pas l'autre.

Deux sortes de petites véroles.

2. Les petites véroles *discretes* commencent par un froid & un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête & au dos, d'envies de vomir, d'une grande disposition à suer (ce qu'il faut entendre des adultes; car je n'ai jamais observé cette disposi-

Petites véroles discretes, & leurs symptomes.

(1) Boerhaave observe que si la petite vérole vient à se faire sentir dans un lieu où il n'y en ait pas eu depuis six ans, soit qu'elle commence vers la fin de Janvier, ou dans le mois de Févtier, il regnera l'été suivant des petites véroles épidémiques très dangereuses, mais que la maladie est facile à guérir dans le commencement; c'est pourquoi il faut avoir beaucoup d'attention à sa nature & au traitement qu'elle demande, &c. en sorte que l'été, quand elle sera extrêmement dangereuse, on soit prêt à lui opposer les remedes les plus convenables, quoiqu'alors elle soit ordinairement mortelle; mais si la petite vérole ne paroît qu'au mois de Mai, elle sera bénigne, & d'une bonne espece. Voyez *Prax. Med. vol.* 5. *p.* 299.

(2) De mille personnes qui ont eu la petite vérole, à peine une seule l'a-t elle une seconde fois, à moins qu'elle ne soit d'une espece différente. Ainsi une personne qui a eu une petite vérole discrete, peut en avoir une confluente; mais si elle a eu une confluente, elle ne sera jamais plus attaquée de cette maladie. *Le même.*

SECT. III.

tion dans les enfants, ni avant ni après l'erruption des pustules); d'une douleur vers la fossette du cœur quand on la presse; d'un assoupissement, sur-tout dans les enfants, & quelquefois même d'accès épileptiques. Si les enfants qui sont attaqués de ces accès ont déja toutes leurs dents, je soupçonne toujours que la petite vérole va paroître; & en effet, elle paroît ordinairement quelques heures après, ce qui justifie mon pronostic. Par exemple, si l'enfant a un accès épileptique sur le soir, comme il est ordinaire, la petite vérole paroîtra le lendemain matin; & j'ai très souvent observé que les petites véroles qui arrivent aux enfants immédiatement après des accès épileptiques, produisent de grosses pustules, sont bénignes, d'un bon caractere, & rarement confluentes.

Voilà à peu près les symptomes qui accompagnent la petite vérole dans son commencement, & qui, le plus souvent, précedent l'éruption des pustules. Néanmoins, il arrive quelquefois dans les sujets dont le sang est d'un tissu fort lâche & fort susceptible d'altérations, que la séparation de la matiere morbifique se fait insensiblement & par degrés, sans aucune incommodité considérable, jusqu'à l'éruption des pustules, qui n'est autre chose que l'expulsion de cette matiere.

Temps & maniere de l'éruption.

3. L'éruption des petites véroles discretes se fait ordinairement le quatrieme jour de la maladie, en comprenant dans ce nombre le premier jour : quelquefois elle se fait un peu plutôt, fort rarement plus tard. Alors les symptomes diminuent extrêmement, ce qui est le plus ordinaire, ou même ils disparoissent tout-à-fait, & le malade est assez bien, si ce n'est que les adultes ont des sueurs, dont on ne sauroit presque les garantir, quelque légerement qu'on les couvre. Cette disposition à suer ne cesse que quand les pustules parviennent à maturité; & alors elle cesse d'elle-même.

Voici la maniere dont se fait l'eruption. On apperçoit d'abord au visage des pustules rougeâtres très petites, puis au col, à la poitrine, & enfin sur toutes les parties du corps. Les malades ont une douleur de gorge, & cette douleur augmente à mesure que les pustules croissent. Quand elles ont acquis une certaine grosseur, elles enflamment la peau & la chair voisine.

Commencement & progrès de la suppuration.

4. Environ le huitieme jour depuis le commencement de la maladie (car c'est ainsi que je compte toujours), les intervalles qui auparavant étoient blanchâtres, com-

mencent à devenir rouges, & à se tuméfier à proportion du nombre des pustules dont ils sont environnés : ils causent une douleur tensive & lancinante qui augmente toujours, & par conséquent ils s'enflamment. Les paupieres sont quelquefois si chargées de pustules & si grossies, que le malade ne peut plus voir ; & alors elles ressemblent assez bien à une vessie gonflée & transparente qu'on leur auroit mis dessus. Les malades perdent quelquefois la vue plutôt ; savoir lorsqu'il sort une grande quantité de pustules dès la premiere éruption. Aussitôt après l'enflure du visage, vient celle des mains, & même des doigts quand les pustules sont en grand nombre.

Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'au huitieme jour, les pustules du visage sont rouges & polies ; mais ensuite elles deviennent blanchâtres & rudes, ce qui est le premier signe que la suppuration commence, & elles rendent une liqueur jaune de couleur de miel. Comme l'inflammation du visage & des mains est alors à son plus haut degré, les intervalles des pustules sont d'un rouge vif & fleuri ; & plus les petites véroles sont bénignes & naturelles, plus aussi les pustules & la peau qui est dans leurs intervalles approchent de cette couleur. A mesure que les pustules du visage murissent, elles deviennent chaque jour plus rudes & plus jaunes. Au contraire celles des mains & du reste du corps deviennent chaque jour moins rudes & plus blanches.

Temps où les pustules commencent à se dessécher.

5. L'onzieme jour l'enflure & l'inflammation du visage diminuent visiblement ; & les pustules, tant du visage que du reste du corps, ayant alors acquis la maturité & la grosseur convenables (qui, dans les années dont nous parlons, égaloit celle d'un pois médiocre), elles commencent à se dessécher & à tomber, & pour l'ordinaire elles disparoissent entierement le quatorzieme jour. Néanmoins les pustules des mains sont ordinairement plus opiniâtres que celles des autres parties, & durent un ou deux jours davantage. Les pustules du visage & du reste du corps s'en vont par écailles, & celles des mains se crevent. Les pustules du visage sont suivies d'écailles farineuses, qui laissent quelquefois des creux dans la peau. Ces creux ne s'apperçoivent point encore lorsque les pustules commencent à tomber ; ils ne se font que lorsque les écailles se forment & se détachent successivement, & souvent ils persistent bien du temps après la maladie.

Il est cependant très rare que ceux qui ont eu une petite

SECT. III.

vérole discrete, en soient marqués, à moins qu'ils ne l'aient eue dans les six derniers mois de l'année; car alors elles laissent des marques, au lieu que la petite vérole confluente en laisse toujours, comme nous dirons ensuite. Durant toute la maladie, le malade ne va point à la selle, ou n'y va que très rarement. Voilà ce que nous avons à dire sur les petites véroles discretes.

Description des petites véroles confluentes.

6. Les symptomes des petites véroles *confluentes* sont les mêmes que ceux des discretes, si ce n'est qu'ils sont plus violents. La fievre, l'inquiétude, l'agitation, les envies de vomir, &c. sont plus grandes; & c'est par ces signes qu'un Médecin habile reconnoît, même avant l'éruption, qu'une petite vérole sera confluente. Cependant le malade ne sue pas si facilement que dans les discretes, où cette grande disposition à suer marque par avance ce qu'elles doivent être. De plus, la diarrhée précede quelquefois l'éruption, & dure un ou deux jours; ce que je n'ai pas encore vu dans les petites véroles discretes.

Temps de l'éruption.

7. L'éruption des confluentes se fait d'ordinaire le troisieme jour, quelquefois avant, presque jamais après; au lieu que celle des discretes arrive ou le quatrieme jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie, ou ensuite, & très rarement plutôt. Plus l'éruption des confluentes précede le quatrieme jour, plus aussi elle est abondante (1). Or, quoique ordinairement elle n'attende presque jamais le quatrieme jour, il arrive néanmoins quelquefois, mais fort rarement, qu'à raison de quelque symptome cruel, elle ne se fait que le quatrieme ou même le cinquieme jour; par exemple, lorsqu'auparavant le malade est tourmenté d'une douleur aiguë, tantôt aux lombes, comme dans la colique néphrétique, tantôt au côté, comme dans la pleurésie, tantôt dans les membres, comme dans le rhumatisme, tantôt enfin dans l'estomac avec de grands maux de cœur & un grand vomissement. Ces cruels symptomes sont rares, mais ils retardent par leur violence l'éruption des pustules; & comme ils paroissent des premiers, ils me font connoître assez clairement que la petite vérole

(1) La plupart des Praticiens remarquent que plus la petite vérole sort lentement, plus elle est benigne, & mieux elle suppure; celle qui paroît dès le premier jour de la maladie, est estimée la plus mauvaise; celle qui paroît le second, moins mauvaise; celle qui paroît le troisieme, encore plus douce, & celle qui paroît le quatrieme, la plus benigne de toutes. *Boerhaave, Prax. Med. vol. 5. p. 302.*

qui doit les ſuivre, ſera confluente & dangereuſe.

8. Nous avons dit que dans les petites véroles diſcretes, les ſymptomes qui ſe font ſentir dès le commencement de la maladie, ceſſent auſſi-tôt après l'éruption. Mais dans les petites véroles confluentes les choſes ſont bien différentes; car la fievre & les autres ſymptomes ſubſiſtent pluſieurs jours après l'éruption.

Elles reſſemblent quelquefois à l'éréſipele, ou à la rougeole.

9. Lorſque les petites véroles confluentes ſortent, elles reſſemblent quelquefois à l'éréſipele, & d'autres fois à la rougeole; & il n'y a qu'un Médecin fort expérimenté qui puiſſe les en diſtinguer, du moins quant à leur apparence extérieure: car autrement la diſtinction eſt aiſée, ſi l'on fait une attention ſérieuſe au temps de leur éruption, qui n'eſt pas la même, & aux autres circonſtances qui ſont bien différentes de ce qui arrive dans l'éréſipele & dans la rougeole.

Dans le progrès de la maladie, les puſtules ne s'élevent pas d'une maniere ſenſible comme dans les petites véroles diſcretes qui occupent principalement le viſage; mais étant preſſées les unes contre les autres, elles reſſemblent d'abord à une véſicule rouge qui couvre tout le viſage, & elles le tuméfient encore plutôt que ne fait la petite vérole diſcrete; enſuite elles ſont comme une pellicule blanche étendue ſur la ſurface de la peau, & peu élevée au deſſus.

Temps où elles commencent à ſe deſſécher.

10. Après le huitieme jour, la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur plus brune, & non pas jaune, comme dans les petites véroles diſcretes; enfin elle tombe par grandes écailles; ce qui n'arrive en certains endroits du viſage, qu'après le vingtieme jour, lorſque la maladie a été violente. Plus la petite vérole eſt confluente, plus auſſi les puſtules deviennent brunes en muriſſant, & plus lentement elles s'en vont: au contraire, moins la petite vérole eſt confluente, plus auſſi les puſtules jauniſſent, & plus vîte elles diſparoiſſent.

Cette pellicule ou galle étant tombée ne laiſſe aucune inégalité ſur le viſage; mais elle eſt bientôt ſuivie d'écailles farineuſes très corroſives, qui non ſeulement creuſent beaucoup plus que la petite vérole diſcrete, mais défigurent encore le viſage par de vilaines cicatrices. Quelquefois même, lorſque la maladie a été fort violente, l'épiderme des épaules & du dos s'en va, & laiſſe ainſi ces parties à découvert.

Par où on juge du danger de cette maladie.

11. On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des puſtules du viſage, & non par la quantité de celles

SECT. III.

qui occupent le reste du corps. Si le visage en est entierement couvert, quoiqu'elles soient en très petit nombre & discretes dans les autres parties, le danger est aussi grand, que si tout le corps en étoit couvert comme le visage (1). Au contraire, le danger est beaucoup moindre s'il y en a peu sur le visage, quelque quantité qu'il y en ait sur le trônc & sur les extrémités. Ce que nous disons du nombre des pustules, peut se dire pareillement du caractere de la maladie. On voit clairement à l'inspection du visage si elle est maligne ou bénigne.

Pustules plus grosses aux pieds & aux mains.

12. J'ai toujours observé dans les petites véroles confluentes que les pustules des mains & des pieds étoient plus grosses que celles du reste du corps, & qu'en général les pustules devenoient toujours plus petites depuis le bout des extrémités jusqu'au tronc. Voilà ce que j'avois à dire sur les pustules.

Salivation & diarthée dans cette maladie.

13. Mais il y a dans les petites véroles confluentes deux autres symptomes non moins importants que les pustules, ou l'enflure, ou aucun autre des symptomes dont nous avons parlé ci-devant ; je veux dire la salivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfants. La salivation est si ordinaire aux adultes, que de tous ceux que j'ai vus attaqués de petites véroles confluentes, je n'en ai trouvé qu'un seul qui ne l'ai pas eue. Mais la diarrhée n'est pas si ordinaire aux enfants dans cette maladie. De savoir si la nature produit à dessein de telles évacuations ; parceque dans les petites véroles confluentes les pustules étant petites & peu élevées, la matiere morbifique ne sauroit être entierement expulsée, comme dans les petites véroles discretes où les pustules sont grosses & plus élevées ; c'est ce que je ne décide point, d'autant que j'écris simplement une histoire, & que je ne résous pas des problêmes. Ce que je sais certainement, c'est que les deux symptomes dont il s'agit accompagnent le plus souvent les petites véroles confluentes ; & qu'outre cela, l'évacuation qu'ils causent est d'une aussi grande nécessité que les pustules, ou l'enflure du visage & des mains.

Temps où commence & finit la salivation.

14. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & quelquefois un jour ou deux après. On rend

(1) Boerhaave observe que le danger est toujours proportionné à la quantité des pustules qui occupent la tête ; & il conseille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de pustules aux extrémités. *Prax. Med. vol. 5. p. 316.*

d'abord

d'abord une matiere claire qui, durant quelque temps, sort avec facilité & une grande abondance. Cette salivation ne differe pas beaucoup de celle que produit le mercure, excepté qu'elle n'a pas une si mauvaise odeur. Vers l'onzieme jour, la salive s'étant épaissie, le malade crache avec beaucoup de peine, il est altéré, il tousse de temps temps en buvant, & la boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent dès ce jour-là. Quelquefois aussi, après avoir cessé entierement pendant un jour ou deux, elle recommence ensuite; mais cela est rare. Le même jour, c'est-à-dire l'onzieme, le gonflement du visage diminue en même temps que la salivation; au lieu de quoi les mains se tuméfient, ou doivent se tuméfier.

CHAP. II.

15. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfants, que la salivation aux adultes: mais en quelque temps qu'elle survienne, elle dure pendant toute la maladie, à moins qu'on ne l'arrête par des remedes.

Temps où commence la diarrhée.

16. Dans les petites véroles discretes & dans les confluentes, la fievre est violente depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption; ensuite elle est moindre, jusqu'au temps de la suppuration & de la maturation des pustules; après quoi elle cesse entierement.

Temps où la fievre est plus violente.

17. J'ai toujours observé que quand la maladie étoit violente, il y avoit une espece de redoublement le soir, & que les symptomes étoient aussi plus terribles en ce temps-là.

18. Voilà une histoire exacte des petites véroles régulieres, avec leurs phénomenes véritables & naturels. Je vais parler maintenant des symptomes étrangers, ou irréguliers qui leur arrivent lorsqu'elles ne sont pas traitées comme il faut.

19. Ces symptomes irréguliers qui surviennent le huitieme jour dans les petites véroles discretes, & l'onzieme dans les confluentes (en comptant toujours dès le premier commencement de la maladie), sont de la derniere importance, & méritent par conséquent une attention singuliere; car il est certain que la plupart des malades qui meurent de l'une ou de l'autre de ces petites véroles, meurent le huitieme, ou l'onzieme jour.

Huitieme jour est le plus dangereux dans les petites véroles discretes.

20. Ceux qui ont une petite vérole discrete, voyant qu'ils suent facilement, comme nous avons dit que cela arrivoit aux adultes, & se promettant une heureuse guérison, parcequ'ils esperent de pouvoir ainsi évacuer la

Régime chaud, quand est pernicieux.

Sect. III.

le virus morbifique par les pores de la peau, insistent soigneusement sur les sueurs, tant par des cordiaux pris intérieurement, que par un régime chaud; & ils le font d'autant plus volontiers, que dans le commencement ils se trouvent bien de cette méthode, & qu'elle s'accorde mieux avec l'opinion mal fondée des assistants.

Symptomes mortels qu'il cause.

Mais enfin la sueur ayant dissipé la matiere qui devoit servir à faire élever les pustules & gonfler le visage, il arrive au contraire que cette partie, qui auroit dû le huitieme jour être tuméfiée, se trouve flasque, & que les intervalles de ses pustules, au lieu d'être enflammés & rouges, se trouvent blancs, nonobstant que les pustules soient rouges & élevées, même après la mort du malade. La sueur, qui jusqu'alors venoit très facilement, se supprime tout à coup d'elle-même, sans que les plus puissants cordiaux puissent la rappeller. Cependant la phrénésie survient, le malade s'agite & se tourmente beaucoup, & il est très mal; il urine souvent & peu à la fois; enfin il meurt au bout de quelques heures contre l'attente des assistants.

Il faut remarquer néanmoins que si les pustules sont en petit nombre, si c'est en hiver, si le malade est avancé en âge, ou si on l'a saigné; le régime trop échauffant que nous condamnons ici n'empêche pas aussi surement le gonflement du visage, & par conséquent n'est pas aussi funeste, que quand la petite vérole est confluente, que l'on est dans le printemps, ou dans l'été, que le malade est jeune, & qu'on n'a point saigné.

Onzieme jour est le plus dangereux dans les petites véroles confluentes.

21. Mais dans les petites véroles confluentes le danger est extrême, & la plupart des malades meurent l'onzieme jour; car comme la salivation qui jusqu'alors mettoit le malade en sureté, cesse ordinairement d'elle-même vers ce temps-là, il faut, pour y suppléer, que le gonflement du visage subsiste encore quelque temps après, & que les mains commencent dès-lors à s'enfler considérablement; sans quoi le malade ne sauroit manquer de périr. Et de fait les pustules étant aussi petites qu'elles sont dans ce genre de petites véroles, non seulement la salivation, mais encore le gonflement du visage & des mains est absolument nécessaire pour évacuer comme il faut, la matiere morbifique; & si l'une de ces deux choses manque ou cesse trop tôt, la mort est certaine.

Or comme dans cette maladie où la chaleur n'est déja que trop grande, le sang se trouve fort souvent dissous par le régime excessivement chaud qu'on y emploie, & qu'il

se trouve tellement enflammé, qu'il n'est plus propre à chasser peu à peu au dehors le virus (sans rien dire ici des maux que l'on cause en faisant suer à contre temps); il arrive de là, ou que le visage & les mains ne se tuméfient point du tout, ou que ce gonflement cesse avec la salivation. Il est vrai que l'enflure du visage doit un peu diminuer le jour même que finit la salivation, mais elle ne doit cesser entierement qu'un ou deux jours après, & les mains doivent demeurer considérablement enflées. Il n'est presque point de signe de guérison plus certain que celui-là; & au contraire, quand il manque, le danger est extrême.

22. Quoi qu'il en soit, la salive qui jusqu'à l'onzieme jour étoit claire, & couloit facilement, devient épaisse & visqueuse, & menace de suffoquer le malade. La boisson qu'il prend, tombe aisément dans le poumon; ce qui fait qu'elle est rejettée par le nez avec une violente toux : la voix est rauque; il survient un assoupissement profond; enfin le malade succombe à tant de maux, & il meurt le jour que nous avons dit. D'où vient le danger.

23. Il y a encore d'autres symptomes qui arrivent dans tous les temps de la maladie, tant dans les petites veroles discretes, que dans les confluentes.

La phrénésie, par exemple, survient quelquefois à cause de la trop grande effervescence du sang. Alors le malade devenu furieux, & ne pouvant souffrir la chaleur, résiste avec une force terrible, aux efforts de ceux qui veulent l'arrêter & le retenir au lit. Phrénésie.

D'autres fois la même cause produit un effet tout contraire, savoir une affection comateuse; en sorte que le malade ne s'éveille presque jamais qu'à force d'être poussé continuellement. Affection comateuse.

24. Quelquefois aussi dans cette maladie, de même que dans la peste, l'inflammation ayant causé une dissolution du sang, il paroît entre les pustules des taches de pourpre, qui sont presque toujours des présages de mort. Cela arrive principalement lorsque la maladie est épidémique, & que la constitution de l'air la favorise particulierement. On voit quelquefois en différents endroits sur le sommet des pustules de petites taches noires, de la grandeur tout au plus d'une tête d'épingle, avec un enfoncement au milieu. Comme ces taches viennent de trop de chaleur, elles prennent ensuite une couleur brune quand on emploie un régime plus temperé, & enfin une couleur jaunâtre, Taches de pourpre.

SECT. III.

telle que doivent l'avoir naturellement les pustules des petites véroles régulieres & légitimes ; & une preuve qu'elles doivent avoir cette couleur, c'est que plus elles en approchent, quant elles sont parvenues à maturité, plus aussi tous les symptomes sont modérés ; & au contraire,

Urine sanglante.

25. Dans les jeunes gens qui ont cette maladie, principalement s'ils ont fait des excès de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, le sang est quelquefois si échauffé & si agité, qu'il force les arteres, & s'ouvre un chemin dans la vessie, en sorte que le malade urine du sang (1) ; ce qui est presque le plus redoutable & le plus funeste symptome qu'on puisse voir dans toute cette maladie.

Crachement de sang.

26. La même cause produit quelquefois, mais plus rarement, une hémoptysie du poumon. Ces deux hémorrhagies arrivent le plus souvent dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des pustules ; ou si les pustules paroissent en quelques endroits, elles ne paroissent point encore dans la plupart des autres, & elles deviendroient très confluentes, si l'hémorrhagie ne faisoit périr d'avance le malade.

Suppression d'urine.

27. Quelquefois aussi il survient pour comble de malheur une suppression totale d'urine, sur-tout dans les jeunes gens, & cela dans la force, ou même dans le déclin de la petite vérole discrete.

Autres symptomes.

28. Il y a encore d'autres symptomes qui viennent quelquefois de causes contraires aux précédentes : par exemple, si le malade a souffert du froid ; ou si on lui a tiré mal à propos une grande quantité de sang ; ou si on l'a trop purgé : car il arrive quelquefois de là que les pustules s'applatissent & s'affaissent tout d'un coup, & qu'il survient

(1) On a quelquefois pris la rougeur de l'urine pour une urine sanglante ; ainsi il est bon d'observer que si cette couleur vient d'un mélange de sang, ce sang, après que l'urine aura reposé, se coagulera & tombera au fond du vaisseau, & la partie supérieure de l'urine restera claire.

Ce dangereux symptome semble provenir de l'âcreté des liqueurs, & de la dissolution du sang, le mélange & la cohésion de ses parties étant détruits par le degré considérable de putréfaction qui accompagne cette maladie. C'est de la même cause que viennent apparemment les selles sanglantes que l'on voit souvent dans cette maladie, & dont notre Auteur ne dit pas un mot, comme aussi toute autre hémorrhagie.

une diarrhée, laquelle est extrêmement dangereuse, si le malade est un adulte, comme nous avons déja remarqué ci-dessus; d'autant que la matiere morbifique étant portée en dedans, la nature n'est plus en état de l'évacuer comme il faut, par les pores de la peau. De plus, les mêmes causes empêchent le gonflement du visage & des mains, lequel est aussi avantageux aux malades que l'éruption des pustules, à moins qu'elles ne soient en très petit nombre.

CHAP. II.

29. Les symptomes que produit le froid sont extrêmement rares en comparaison de ceux qui viennent d'un régime trop chaud; car cette maladie étant regardée, avec raison, comme une des plus chaudes, on pêche beaucoup moins du côté du régime froid, que du côté contraire.

Symptomes produits par le froid sont rares.

30. Mais en quoi consiste essentiellement la petite vérolle? J'avoue que je n'en sais absolument rien, & je ne crois pas que personne soit mieux instruit que moi sur cela. Il me semble néanmoins qu'en examinant avec soin les symptomes dont nous avons fait mention, on peut juger qu'elle consiste essentiellement dans une inflammation du sang & des autres humeurs (1), mais une inflammation d'une espece différente des autres inflammations, & que la nature cherche à dissiper en digérant & atténuant pendant les deux ou trois premiers jours les particules enflammées; ensuite en les poussant à la superficie du corps, pour y former une infinité de petits abcès, au moyen desquels elle s'en débatrasse entierement.

En quoi consiste essentiellement la petite vérole.

Ainsi pour établir sur un fondement solide le traitement de cette maladie, il faut remarquer qu'elle a deux temps: le premier que j'appelle celui de la *séparation*; & le second que j'appelle celui de l'*expulsion* de la matiere morbifique.

Deux temps dans cette maladie.

31. La séparation se fait d'ordinaire dans le même espace de temps que l'ébullition fébrile, qui dure les trois ou quatre premiers jours, pendant lesquels la nature travaille à rassembler les particules enflammées qui corrompent le sang, & à les déposer à la superficie du corps

La séparation.

(1) La matiere virulente qui produit cette maladie, semble être en effet d'une nature âcre & inflammatoire, d'où provient la douleur, la chaleur, la rougeur, l'enflure, l'érosion & l'ulcération, & aussi d'une nature caustique & putréfactive, en conséquence de quoi elle détruit par son mouvement instestin & subtil le tissu & l'union des parties, & les corrompt. C'est ce qui fait proprement la malignité de la maladie, & se manifeste particulierement dans les petites véroles d'un mauvais caractere.

SECT. III.

ſous la forme de puſtules, ou de petits abcès ; enſuite de quoi elle reprend ſa premiere tranquillité, le tumulte que cette opération avoit excité dans le ſang, ſe trouvant alors appaiſé.

L'expulſion.

La ſéparation étant ainſi faite par le moyen de l'ébullition du ſang, vient enſuite l'expulſion qui s'exécute pendant tout le reſte de la maladie, au moyen des puſtules que la nature a produites à la ſuperficie du corps ; & comme ces puſtules ſont de véritables abcès, elles ſuppurent & ſe deſſechent, de même que les autres abcès. Si tout cela ſe fait comme il faut, les choſes vont bien, & la guériſon eſt certaine ; ſinon on ne doit rien attendre que de funeſte. L'expulſion demande beaucoup plus de temps que la ſéparation, parceque la premiere s'exécute dans un liquide qui eſt, pour ainſi dire, le foyer de la nature ; & que la ſeconde s'exécute dans une partie denſe & ſolide, qui eſt éloignée de la ſource de la vie.

Les indications.

32. Cela ſuppoſé, il ſe trouve deux indications à remplir (1). La premiere eſt d'entretenir l'ébullition du ſang dans un tel degré de modération, qu'elle ne ſoit ni trop violente, ni trop foible ; afin que la ſéparation ne ſe faſſe ni trop promptement, ni trop lentement, ni imparfaitement. La ſeconde, eſt d'entretenir ſoigneuſement les puſtules, afin que ſuppurant & ſe deſſéchant comme il faut, elles emportent entierement la matiere qu'elles contiennent.

Maniere de remplir la premiere indication.

33. Quant à la premiere indication, il faut ſur-tout prendre garde alors, que l'ébullition ne devienne trop violente, ſoit que cela arrive en couvrant trop le malade, ou en échauffant trop ſa chambre, ou par l'uſage des remedes chauds & des cordiaux. Cette précaution eſt ſur-tout

(1) Les indications curatives dans cette maladie, ſelon Hoffmann, ſont d'aider la nature, par des ſecours convenables à corriger, à expulſer, & à changer en pus la matiere morbifique ; pour cela il faut, 1°. corriger l'âcreté & la cauſticité de cette maladie ou, ſuivant la façon de parler des Anciens, en produire la coction, & modérer les mouvements violents qu'éprouvent les vaiſſeaux & les nerfs au commencement de la maladie. 2°. Il faut aider l'éruption en augmentant ou diminuant la fievre ſelon le beſoin, afin que toute la matiere morbifique puiſſe être expulſée vers les parties extérieures ; mais il faut arrêter la fievre ſecondaire qui ſuit la ſuppuration, & remédier aux ſymptomes violents. 3°. Dans le déclin, lorſque les puſtules ſe deſſechent & tombent par écailles, il faut purger, afin de délivrer le ſang & les humeurs des impuretés qu'ils ont contractées dans le cours de la maladie, & par ce moyen on prévient à temps les accidents que cauſent les reſtes de la petite vérole.

nécessaire lorsque le malade est dans la fleur de l'âge, ou qu'il a le sang trop exalté par des boissons spiritueuses, ou lorsqu'on est au printemps ou au commencement de l'été. Autrement la séparation qui devoit s'opérer lentement & par degrés, afin de procurer une entiere dépuration du sang, se fera avec trop de rapidité; & de cette façon la nature n'aura pas le temps de rassembler un assez grand nombre de particules morbifiques; ou bien il s'en séparera, contre son intention, quelques-unes qui n'étoient point destinées à cela, & qui se mêlant avec les autres qui y sont propres, empêcheront par-là leur séparation, & conséquemment leur expulsion.

Ne pas précipiter la séparation.

34. Pour moi, je pense que la séparation se fait d'autant plus surement & plus parfaitement, que la nature y emploie un plus long espace de temps, pourvu toutefois que l'ébullition ne soit pas entierement languissante. Aussi est-ce d'une telle séparation que dépend principalement le succès des remedes qu'on emploie ensuite. Mais tout est à craindre si la séparation est précipitée: c'est alors un fruit précoce dont on ne peut rien attendre de bon; car les cordiaux & le régime échauffant que l'on met en usage pour la procurer, causent souvent au malade la phrénésie, ou, ce qui est encore plus mauvais, des sueurs copieuses, au moyen desquelles il se sépare certaines particules qui ne sont point propres à se séparer, ni à se changer en pus, quoique l'éruption de la petite vérole aboutisse naturellement à la suppuration: ou bien le régime chaud, en faisant trop pousser la petite vérole, la rend confluente; ce qui ne promet rien que de funeste.

Accidents qui arrivent si on la précipite.

35. Voilà quelques-uns des symptomes qui arrivent quand on force la nature. Mais je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet quand on la laisse agir; car alors n'étant point gênée, elle parvient toujours dans le temps à ses fins, en séparant & poussant au dehors, dans l'ordre, & par la voie la plus convenable, la matiere vérolique; en sorte qu'elle n'a besoin (sur-tout dans les jeunes gens, & dans les tempéraments vigoureux), ni de notre secours, ni de nos remedes, ni de notre industrie, étant d'elle-même très forte, très riche, & très habile. Aussi je n'ai jamais vu, ni entendu dire, qu'aucun malade soit péri, parceque la petite vérole n'étoit pas sortie d'abord; au lieu qu'il en est péri une infinité, parceque les pustules qui étoient d'abord sorties à merveilles, & qui donnoient les

SECT. III.

plus belles espérances, sont ensuite rentrées contre la nature de la maladie (1).

Danger de trop diminuer l'ébullition du sang.

36. S'il est imprudent & dangereux de trop animer l'ébullition du sang par un régime chaud, ou par des cordiaux, il ne l'est pas moins de la diminuer par des saignées, des lavements, des vomitifs, des purgatifs, ou d'autres semblables remedes; puisqu'on met par ce moyen un très grand obstacle à la séparation des parties morbifiques qui sont propres à se séparer. Car quoique le raisonnement ordinaire que l'on fait contre la saignée & les autres évacuations, savoir, qu'il ne faut pas déterminer les humeurs de la circonférence au centre, tandis que la nature semble vouloir le contraire dans cette maladie; quoique ce raisonnement, dis-je, ne prouve rien du tout, puisqu'il arrive très souvent que les évacuations dont il s'agit produisent un effet tout opposé, savoir une prompte éruption de la petite vérole: il y a néanmoins des raisons importantes de s'abstenir entierement, s'il est possible, de cette pratique.

Les principales de ces raisons sont, qu'en la mettant en usage, on diminue trop l'ébullition qui devoit faire une séparation exacte des particules morbifiques; & outre cela, qu'on soustrait à la nature une partie de la matiere de la séparation; d'où il arrive souvent qu'une petite vérole

(1) Cette observation n'est-elle pas contredite en plusieurs occasions par l'expérience? Les Médecins ne sont-ils pas souvent obligés d'avoir recours à des remedes chauds pour faire sortir la petite vérole qui est accumulée en grande quantité sous la peau, sans avancer plus loin, quoique le temps ordinaire de l'éruption soit passé? Et c'est ce qui arrive souvent, ou parceque la fievre est trop foible, auquel cas des remedes médiocrement chauds & actifs sont évidemment nécessaires, ou parceque les forces du malade sont abattues par la crainte qu'il a que la maladie ne soit mortelle; ce qui empêche l'éruption, & met en effet la vie en danger; car il est manifeste que les passions de l'ame causent de grandes & soudaines altérations dans la circulation du sang & des humeurs, & dans les fonctions des parties qui en dépendent. C'est ainsi que l'inquiétude & la crainte relâchent les parties solides & arrêtent la circulation; ce qui montre que les remedes convenables en ce cas-là sont ceux qui peuvent rétablir le ressort des solides & augmenter le mouvement des fluides d'une maniere proportionnée aux circonstances particulieres, comme sont les cordiaux, & on doit, outre cela, encourager en toute occasion le malade, & le rendre gai & joyeux, ou détourner son attention du danger; car tant que l'esprit se laisse aller à l'inquiétude & au chagrin, tous les remedes sont sans effet.

qui d'abord étoit sortie heureusement, & peut-être d'autant plus heureusement qu'on avoit fait précéder des évacuations, rentre peu après, & disparoît tout à coup. Donc la principale cause est, qu'il n'y a pas de matiere pour entretenir & soutenir l'éruption commencée.

CHAP. II.

Malgré tout cela, si avant l'éruption on a le moindre soupçon que la petite vérole sera confluente, il sera très utile de saigner au plutôt, & même de donner l'émétique, pour les raisons qui seront expliquées au long dans un autre endroit.

Saignée & émétique très utiles dans la petite vérole confluente.

37. Quant à la seconde indication, qui regarde le temps de l'expulsion, c'est-à-dire celui auquel la matiere morbifique, après avoir été séparée, est chassée à la superficie du corps, sous la forme de petits abcès ou pustules; cette indication consiste à soutenir tellement les pustules dans leur louable éruption, qu'elles suppurent & se dessechent dans le temps & l'ordre convenable.

Maniere de remplir la seconde indication.

38. Je crois avoir montré suffisamment ci-dessus, qu'il est très dangereux de beaucoup échauffer le malade lorsqu'il a de la fievre & que les pustules commencent à paroître, c'est-à-dire dans le temps de la séparation. Mais il n'est pas moins dangereux de le beaucoup échauffer en quelque temps que ce soit de la maladie, & sur-tout vers le commencement de l'expulsion, lorsque les pustules sont encore enflammées. Car quoique le sang ne soit plus dans un si grand tumulte après que la suppuration est achevée, & que la matiere morbifique a été portée à l'habitude du corps; il ne laisse pas, dans ce nouvel état qu'il vient d'acquérir, d'être encore très susceptible des impressions d'une trop grande chaleur, d'être très facile à s'émouvoir, à s'enflammer, & à fermenter de nouveau. Cette nouvelle ébullition ne tend plus, comme la premiere, à produire la séparation, puisque nous la supposons déja achevée: mais au lieu de cela, elle cause les symptomes dont nous avons parlé ci-dessus; & de plus, elle trouble l'expulsion, qui étoit commencée par le moyen des pustules; & en agitant la matiere qu'elles contiennent, elle devient très nuisible.

Danger de trop échauffer vers le commencement de l'éruption.

Ainsi les particules qui sont déja séparées & déposées dans l'habitude du corps, étant entraînées par le mouvement rapide de cette seconde ébullition, rentre de nouveau dans le sang: ou bien les parties charnues étant échauffées au-delà de ce qu'il faut pour la suppuration, elle ne peut se faire comme il convient; ou enfin le sang

SECT. III.

ſe décompoſe, & les fibres charnues perdent tellement leur reſſort, qu'elle ne peuvent plus domter la matiere morbifique déja expulſée, ni la convertir en un pus louable (1).

Ne pas trop rafraîchir.

39. Néanmoins, ſous prétexte de prévenir une trop grande effervеſcence du ſang, il ne faut pas empêcher l'éruption des puſtules, en expoſant le malade au froid. Pour que les puſtules ſortent bien, il faut un degré de chaleur égal à celui de la chaleur naturelle, & convenable à la nature des parties charnues. Une chaleur moindre ou plus grande que celle-là, eſt également dangereuſe.

Traitement de la petite vérole eſt très difficile.

40. Tout ce que nous avons dit, fait aſſez voir combien la petite vérole eſt à craindre, & combien le traitement en eſt difficile. Auſſi j'oſe aſſurer que la réputation d'un Médecin qui traite ſouvent cette maladie, eſt fort expoſée. Car ſi le malade meurt, non ſeulement le public impute volontiers cette mort au Médecin, mais encore les confreres de celui-ci ne manquent pas de ſaiſir avec empreſſement cette occaſion pour le décréditer; en quoi ils n'ont pas de peine à réuſſir, ayant affaire à des juges injuſtes qui ne manquent pas de prononcer en leur faveur: leur deſſein en cela eſt de ſe faire valoir, & d'établir leur réputation ſur les ruines de celle d'autrui: conduite entierement indigne de gens letrrés, & même des plus vils artiſants, qui ont tant ſoit peu de probité (2).

(1) Tous les remedes chauds qu'on emploie pour faire ſortir la petite vérole, sont généralement condamnables, car ils agitent violemment le ſang & les humeurs, augmentent la chaleur, l'anxiété, les convulſions & le délire lorſque ces ſymptomes ſe rencontrent & rendent plus âcre & plus ſubtile la matiere morbifique; d'où il arrive qu'une petite vérole benigne devient aiſément maligne. Ces remedes, au lieu de procurer une éruption égale & ſoutenue, pouſſent trop tôt la matiere avant qu'elle ſoit duement préparée, en ſorte qu'elle ne vient point en ſuppuration, mais rentre auſſi-tôt après, avec grand danger pour le malade; d'ailleurs ils atténuent trop le ſang, détruiſent le ſuc nourricier, & épuiſent les forces par les ſueurs copieuſes qu'ils excitent.

(2) Il falloit ſans doute que notre Auteur eût éprouvé un traitement ſi indigne, & en effet, il s'en plaint enſuite amerement; cela ne prouve que trop qu'il n'eſt point d'habileté, ni de probité, ni de travail ſoutenu avec plus de zele pour le ſervice du genre humain, qui puiſſe garantir un homme qui abandonne la route commune, des injuſtes cenſures des petits eſprits, des envieux, & des gens prévenus qui ſe rencontrent parmi ceux de ſa profeſſion. Tout homme qui fait une nouvelle découverte, laquelle tend à renverſer des idées & des regles établies, plus reſpectées pour leur ancienneté que pour leur

Après ce qui arrive aux Médecins dans le traitement de la petite vérole, il n'est pas étonnant que les gardes, lesquelles ordinairement échauffent trop le malade, réussissent souvent si mal. Car il est difficile de déterminer le degré de chaleur qui convient dans cette maladie, & c'est une chose qui surpasse la capacité des femmes de cette espece ; d'autant qu'il faut considérer en même temps la saison, l'âge & la maniere de vivre des malades, & d'autres circonstances nécessaires : ce qui demande, sans contredit, un Médecin prudent & habile.

41. S'il arrive, pour avoir été saigné mal à propos, ou pour avoir pris froid, que les pustules rentrent, ou que le visage & les mains se désenflent, il faut avoir recours aux cordiaux (1) ; mais il faut prendre garde de ne pas excéder en ce point. Car quoiqu'on ait saigné, il peut arriver qu'en donnant des cordiaux trop puissants, ou en les donnant trop fréquemment, dans la crainte que la saignée n'ait affoibli le malade, on excitera tout à coup une nouvelle ébullition, & même plusieurs, parceque le sang est encore très foible & très susceptible des impressions des remedes chauds. C'est à ces ébullitions souvent renouvellées qu'on doit attribuer la mort des malades, plutôt qu'à la saignée. Voilà ce que nous avions à dire en général touchant les moyens de remplir les principales indications.

Cordiaux ; quand & comment doivent être donnés.

42. Pour revenir maintenant sur mes pas, & entrer dans le détail de la curation ; dès que j'apperçois des signes certains de la petite vérole, je défends au malade le grand air, le vin & la viande ; je lui permets pour sa boisson ordinaire d'user de petite biere un peu échauffée par du pain rôti, & quelquefois d'en boire à sa volonté (2). Je lui or-

Détail du traitement de la petite vérole.

justesse, & à établir une théorie plus raisonnable, & une méthode curative plus efficace, doit s'attendre à essuyer de grandes contradictions de la part des ignorants, des jaloux, & des gens préoccupés, & à être traité de novateur téméraire, d'homme entreprenant & intéressé, quelque habile, prudent & bienfaisant qu'il puisse être. C'est ainsi que l'illustre Moine Bacon, & l'industrieux Harvey furent traités par un grand nombre de leurs contemporains. Qui peut donc espérer d'échapper à la censure, après que des gens d'un si éminent savoir ne l'ont pas évitée ?

(1) Ces symptomes peuvent aussi être produits par la foiblesse, par de trop longues veilles, par la terreur, &c. & à moins qu'on n'y remédie sur le champ par des cordiaux convenables, la vie est en danger. Les vésicatoires sont extrêmement utiles en cette occasion.

(2) Il faut observer que s'il y a un cours de ventre, ou une disposition au cours de ventre, on doit s'abstenir de la petite biere qui

SECT. III.

donne pour ſa nourriture des décoctions d'orge, d'avoine, des pommes cuites, & d'autres choſes qui ne ſont ni fort froides ni fort chaudes, & qui ſe digerent facilement. Je ne déſapprouve pas autrement qu'il ſuive le régime des petites gens de campagne, c'eſt-à-dire qu'il ſe nourriſſe de lait mêlé avec la pulpe de pomme cuite, pourvu qu'il n'en uſe que de temps en temps, & avec modération, & qu'outre cela on ait fait un peu chauffer le lait.

Inconvénients de précipiter l'éruption.

Mais j'interdis, dès le commencement de la maladie, le régime trop chaud, & tous les cordiaux dont quelques-uns ſe ſervent imprudemment pour faire ſortir la petite vérole, avant le quatrieme jour, qui eſt le temps propre & naturel de l'éruption. Car je tiens pour certain que la ſéparation de la matiere morbifique eſt d'autant plus entiere que l'éruption eſt plus tardive ; &, dans ce cas-là, on doit être plus sûr que les puſtules ne rentreront pas, & qu'elles ſuppureront bien : au lieu que, ſi on les fait ſortir avant le temps, on précipite la matiere qui eſt encore crue & indigeſte, & qui, ſemblable à un fruit précoce, ne donne que des eſpérances trompeuſes.

43. Ajoutez à cela, qu'en ſe preſſant de la ſorte hors de ſaiſon, ſur-tout daus les perſonnes d'un tempérament chaud & vigoureux, dont les principes actifs ſuppléent de reſte aux cordiaux, il eſt dangereux que la Nature étant trop excitée & violentée, ne réduiſe, pour ainſi dire, toute la ſubſtance du corps en puſtules, & ne rende confluentes les petites véroles qui auroient été diſcretes, ſi on ne s'étoit pas trop preſſé.

Il ne faut donc pas, auſſi-tôt qu'on ſoupçonne une petite vérole, travailler à la faire ſortir, ſous prétexte que le malade eſt ordinairement fort mal, & ſouffre beaucoup avant l'éruption, puiſqu'on ne ſauroit montrer qu'une ſeule perſonne, quelque malade qu'elle ait été, ſoit morte, préciſément parceque les puſtules ne ſont pas d'abord ſorties, ou que la Nature ait manqué de les faire ſortir tôt ou tard, ſi ce n'eſt lorſqu'on a empêché ſon action par un régime trop échauffant, & par des cordiaux donnés de trop bonne heure (1). Car j'ai obſervé plus d'une fois dans les

ne feroit que l'augmenter : dans ce cas-là, l'eau d'orge, la décoction de corne de cerf, la tiſane de ſcorſonere, & ſemblables ſont des boiſſons beaucoup plus convenables.

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 39.

jeunes gens & dans les personnes d'un tempérament sanguin, qu'un pareil régime & des cordiaux donnés en vue d'accélérer l'éruption, l'ont au contraire retardée. En effet, le sang étant trop échauffé & trop violemment agité pour que la séparation de la matiere morbifique pût s'opérer comme il falloit, il n'a paru que des signes de petite vérole, les pustules demeurant opiniâtrement cachées sous la peau, & ne se montrant point, quelques cordiaux qu'on employât pour les faire sortir, jusqu'à ce qu'enfin ayant modéré la chaleur du sang, & l'ayant réduite à un juste degré, en faisant boire aux malades de la petite biere, & en leur ôtant une partie des couvertures qui les accabloient, j'ai facilité la sortie des pustules, & j'ai retiré, par la grace de Dieu, les malades du danger où ils étoient.

Mauvais effets de la méthode de garder trop tôt le lit.

44. Ceux qui, avant le quatrieme jour, obligent de garder le lit, font aussi mal, selon moi, que ceux qui donnent trop tôt des cordiaux. Il suffit que le malade se tienne dans la chambre. Le pissement de sang, les taches de pourpre, & les autres symptomes mortels, dont nous avons parlé ci-dessus, viennent uniquement, sur-tout dans les jeunes gens, de ce qu'on fait garder le lit de trop bonne heure. Ma méthode est de le faire garder au quatrieme; & alors, si l'éruption ne va pas bien, on peut l'aider en donnant, au moins une fois, quelque doux cordial. Entre les remedes propres à cela, les calmants, tels que le laudanum liquide, le diascordium, &c. mêlés en petite quantité avec les eaux cordiales appropriées, tiennent le premier rang : car, comme ils moderent l'agitation excessive du sang, ils mettent la Nature plus en état d'expulser la matiere morbifique (1).

Calmants propres à aider l'éruption,

Ne doivent pas être donnés avant le quatrieme jour.

Mais je ne conseillerois pas de donner de cordial avant le quatrieme jour, quand même il y auroit une diarrhée qui sembleroit l'indiquer. Cette diarrhée vient des vapeurs inflammatoires, ou des humeurs déposées dans les intestins par le sang qui, durant les premiers jours de la maladie, est en effervescence : &, quoiqu'elle précede quelquefois l'éruption de la petite vérole confluente, comme nous

(1) Les narcotiques sont ici regardés comme des cordiaux, en ce qu'ils aident l'éruption ; mais ils n'operent cela qu'en diminuant la tension des solides, & en modérant ainsi la circulation des fluides ; ce qui facilite beaucoup la suppuration & l'expulsion de la matiere morbifique, sur-tout lorsque la fievre est violente, & que par conséquent le sang & les autres liquides sont mûs avec une grande rapidité.

SECT. III.

avons dit plus haut, la Nature cependant ne se manquera pas à elle même en cette occasion : car, comme elle chasse au-dehors les particules morbifiques qui se jettant sur l'estomac au commencement de la maladie, causent le vomissement, elle ne manquera pas aussi dans la diarrhée de pousser à la superficie du corps les particules morbifiques qui la produisent; après quoi, ce symptome cessera de lui-même.

Saignée; quand est nécessaire.

45. Quand je suis appellé auprès d'un jeune homme vigoureux, & dont la maladie a été occasionnée pour avoir trop bu de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, je ne me contente pas, afin de modérer l'ébullition du sang, de bannir les cordiaux, & de défendre au malade de garder le lit; je le fais de plus saigner du bras (1). Si on s'oppose à la saignée par le préjugé vulgaire, je demande au moins qu'on la fasse. Car l'ardeur que les liqueurs spiritueuses ont imprimée au sang, étant jointe à celle qui accompagne naturellement la petite vérole, le sang entre dans une telle furie, qu'il pénetre assez souvent dans la vessie par la voie des urines, ou produit des taches de pourpre, & d'autres symptomes funestes qui, durant toute la maladie, embarrassent extrêmement le Médecin, & causent enfin la mort au malade. Voilà pour ce qu'on doit faire avant l'éruption des pustules.

(1) Le pouls plein & fort, la rougeur du visage, la douleur & la pesanteur de tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jeunesse, la vivacité du tempérament, l'habitude de se faire saigner, la suppression d'une évacuation critique, indiquent la saignée dès le premier ou le second jour. De cette maniere l'accablement & l'oppression de poitrine cessent bientôt, la peau paroît couverte d'une infinité de taches, & on n'a pas sujet de craindre d'aussi violents symptomes après l'éruption. On a souvent observé que la trop grande abondance de sang empêchoit la petite vérole de sortir en assez grande quantité, & la rend simplement discrete, tandis qu'une partie de la matiere morbifique reste dans l'habitude du corps, & produit divers symptomes, savoir, des spasmes, des convulsions, le transport, la suffocation, & même l'apoplexie vers le déclin de la maladie. Mais lorsque le pouls est dur, petit & lent, les vaisseaux peu gonflés, les forces languissantes, le tempérament phlegmatique, que le malade est un enfant, ou du moins fort jeune, qu'il est gros & gras, qu'il survient un vomissement, une toux, ou un cours de ventre au commencement de la maladie, que le malade est sujet à se trouver foible dans la saignée, il ne faut pas ouvrir la veine, de peur qu'en tirant trop de sang, la matiere morbifique ne soit retenue dans le corps, & l'éruption prolongée de plusieurs jours; ce qui seroit dangereux. *Hoffmann, Med. Ration. systtem. tom. 5. p. 154. 155.*

CHAP. II.

46. Dès qu'elles sont sorties, j'examine attentivement si elles sont discretes ou confluentes ; parceque ces deux sortes de petites véroles sont très différentes l'une de l'autre, nonobstant certains symptomes qui leur sont communs. Si donc la grandeur & le petit nombre des pustules, le retardement de l'éruption, l'état tranquille où est le malade, la cessation des symptomes redoutables qui, dans les petites véroles confluentes, persistent même après l'éruption, me font juger surement que celle que j'ai à traiter, sera discrete ; alors je donne au malade de la petite biere, des décoctions d'orge, d'avoine, &c. de la maniere que j'ai marquée ci-devant.

Curation de la petite vérole discrete.

Si on est en été, qu'il fasse très chaud, & que les pustules ne soient pas en fort grande quantité, je ne vois pas la nécessité de tenir continuellement le malade au lit & bien couvert. Il doit au contraire demeurer levé chaque jour pendant quelques heures, pourvu qu'il soit logé & vêtu de façon à n'avoir ni trop froid, ni trop chaud. Bien plus, c'est que, quand le malade se tient quelquefois levé, la maladie est moins fâcheuse, & même dure moins longtemps que quand il garde toujours le lit : car, demeurer ainsi au lit, cela rend le mal plus ennuyeux, entretient la fievre, & cause aux pustules qui sortent, une inflammation douloureuse.

Avantages de ne pas garder le lit.

Mais, si le froid de la saison, ou l'abondance de l'éruption oblige de garder entiérement le lit, j'ai soin que le malade n'y soit pas plus couvert, & n'y ait pas plus chaud, que lorsqu'il étoit en santé ; & ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver, que je fais faire dans la chambre, matin & soir, un feu médiocre. Je n'oblige pas le malade de demeurer couché dans la même situation. Mon dessein en cela est d'empêcher la sueur, laquelle est extrêmement dangereuse, je le dis hardiment, fondé sur les raisons que j'ai apportées ci-dessus, & sur ma propre expérience.

Mauvais effet de la sueur.

47. Dans le déclin de la maladie, comme les pustules, qui sont alors revêtues de leur croûte, & ont acquis une certaine dureté, empêchent la matiere purulente de transpirer librement, il sera bon de donner cinq à six cuillerées de vin de Canarie, à demi-cuit, ou quelque autre cordial tempéré, afin d'empêcher le pus de rentrer dans le sang (1).

Cordiaux sont utiles dans le déclin de la maladie.

(1) Pour empêcher la matiere des pustules qui sont en suppuration, de rentrer dans le sang, Boerhaave observe aussi que rien n'est au-

SECT. III.

C'eſt dans ce temps-ci de la maladie, que les cordiaux peuvent être mis en uſage, & non pas plutôt. On peut auſſi accorder en même temps un régime un peu plus chaud; par exemple, des bouillons faits avec le pain, la biere & le ſucre, ou avec la farine d'avoine, la biere & le ſucre, &c. Il n'eſt beſoin d'aucune autre choſe dans la petite vérole diſcrete & benigne, ſi le malade veut ſe laiſſer traiter de la ſorte; à moins que les inquiétudes, les veilles, ou d'autres ſymptômes qui menacent de la frénéſie, n'obligent de recourir de temps en temps aux remedes calmants.

48. Telle eſt, malgré le préjugé contraire, auſſi mal fondé, qu'il eſt univerſel, la vraie méthode de traiter la petite vérole diſcrete; & je ne doute point que cette méthode ne s'établiſſe enfin après ma mort. Je ne nie pas que pluſieurs malades ne guériſſent par un régime entierement oppoſé. Il faut avouer toutefois qu'il en meurt auſſi un grand nombre; ce qui eſt d'autant plus triſte, que la petite vérole diſcrete eſt de ſa nature abſolument ſans danger. Il en mourroit même encore bien davantage, ſi le froid de la ſaiſon où ils tombent malades, ou la ſaignée, quoique d'ailleurs inutile, ne leur ſauvoit la vie.

Saignée eſt quelquefois néceſſaire.

C'eſt pourquoi, lorſque l'opiniâtreté des aſſiſtants, ou la défiance du malade ne m'a pas permis de mettre en uſage le régime dont j'ai parlé, j'ai cru devoir y ſuppléer par la ſaignée: car, quoique la ſaignée ſoit d'elle-même nuiſible dans la petite vérole diſcrete, en ce qu'elle trouble la ſéparation des particules morbifiques, & enleve une partie de la matiere qui devoit ſervir à la formation des puſtules; elle ne laiſſe pas de compenſer en quelque maniere le régime trop échauffant qu'on emploie enſuite; & ainſi elle rend moins dangereuſe une méthode à laquelle je n'ai recours que malgré moi.

Pourquoi il meurt plus de riches que de pauvres.

49. Il ſera aiſé, après tout ce qui a été dit, de répondre à une queſtion que l'on fait ordinairement, ſavoir pourquoi, dans le bas peuple, il meurt ſi peu de gens de la petite vérole, en comparaiſon de ceux qui en meurent parmi les riches. On ne ſauroit guere donner d'autre rai-

deſſus du vin de Canarie pris modérément, par exemple, à la quantité d'une once trois ou quatre fois le jour. On peut donner un peu d'opium pour diminuer l'agitation violente du ſang & des humeurs. Si cela eſt inutile, je ne vois pas, ajoûte cet Auteur, ce qui pourra ſoulager. *Prax. Med. vol. 5. p. 319.*

ſon

son de cette différence, sinon que la maniere de vivre pauvre & grossiere des gens du bas peuple ne leur permet presque pas de se nuire à eux-mêmes par un régime plus recherché & plus délicat. Cependant, depuis qu'ils ont appris l'usage du mithridate, du diascordium, de la décoction de corne de cerf, &c. il est mort parmi eux un plus grand nombre de gens de cette maladie, que dans les siecles précédents, moins savants à la vérité, mais plus sages. Cela vient de ce qu'il se trouve ordinairement dans chaque maison quelque femme également ignorante & présomptueuse qui, pour le malheur du genre humain, se mêle d'un métier qu'elle n'a pas appris. Voilà ce que nous avions à dire sur la curation des petites véroles discretes.

CHAP. II.

Curation de la petite vérole confluente.

50. Mais, si la petite vérole est confluente, le traitement devient alors une affaire bien délicate : car je pense que la petite vérole confluente differe autant de la discrete, que la peste differe de la petite vérole confluente; quoique le commun des hommes qui prend les mots pour les choses, ne mette aucune différence dans le traitement de ces deux sortes de petite vérole. Comme celle dont il est maintenant question, est le produit d'une inflammation plus considérable du sang, il faut avoir encore plus de soin, que dans l'espece précédente, de ne pas échauffer le malade.

Nécessité de garder le lit.

Or, quoique la petite vérole confluente demande de sa nature plus de rafraîchissement que la discrete; néanmoins, afin de procurer l'enflure du visage & des mains (sans laquelle point de guérison), comme aussi l'élévation & l'augmentation des pustules, & encore, parceque les ulcérations douloureuses qui arrivent au malade le mettent hors d'état de sortir du lit, il faut qu'il y demeure, & qu'il tienne ses mains cachées, pourvu qu'il soit médiocrement couvert, & qu'on lui permette de changer de place dans son lit, comme il voudra, ainsi que nous avons dit dans la curation de la petite vérole discrete (1).

Mais sur-tout dans le déclin de la maladie, qui est le temps de la maturation des pustules, non seulement on doit permettre au malade de changer de place dans son lit, mais il faut encore le lui ordonner, & même le retourner souvent de jour & de nuit, afin de tempérer la grande chaleur que cause la fievre, & d'éviter les sueurs qui dis-

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 47.

SECT. III.

ſipent cette moiteur douce, dont les puſtules ont beſoin pour être détrempées & adoucies.

Néceſſité d'entretenir la ſalivation.

51. Nous avons dit (1) que la ſalivation accompagne toujours la petite vérole. Cette évacuation eſt une des principales qu'opere la Nature, & elle la ſubſtitue à celle qui auroit dû ſe faire par les puſtules ; mais qui, à raiſon de leur peu d'élévation, ne ſauroit ſe faire auſſi bien que dans la petite vérole diſcrete. Cela étant ainſi, on doit avoir un très grand ſoin d'entretenir la ſalivation dans ſa force ; en ſorte qu'elle ne s'arrête point avant le jour convenable, ſoit par l'uſage des remedes chauds, ſoit en empêchant le malade de boire abondamment de la petite biere, ou de quelque autre ſemblable liqueur. Et, comme la ſalivation, quand elle eſt telle qu'elle doit être, commence avec l'éruption, diminue l'onzieme jour, & ne ceſſe entierement qu'un jour ou deux après, le danger eſt très grand lorſqu'elle ceſſe entierement avant l'onzieme jour. Car l'enflure du viſage, par laquelle il s'évacue quelque choſe de la matiere morbifique, ne manquant jamais de diſparoître ce jour-là ; ſi la ſalivation ceſſe en même temps, la matiere morbifique qui commence alors à devenir putride, infecte le malade par ſa vapeur empoiſonnée ; & n'ayant plus d'iſſue pour s'évacuer, elle le met à deux doigts de la mort, à moins que l'enflure des mains, qui commence après celle du viſage, & ſe diſſipe auſſi plus tard, ne vienne au ſecours, comme il arrive quelquefois, & ne ſoit aſſez conſidérable pour tirer le malade des bras de la mort.

Moyen pour cela.

Un moyen d'aider extrêmement la ſalivation qui eſt ſi importante & ſi néceſſaire dans cette maladie, c'eſt de faire boire au malade beaucoup de petite biere, ou de quelque autre liqueur qui ne l'échauffe point & ne lui cauſe point de ſueurs (1).

Utilité des narcotiques en cette occaſion.

52. Outre cela, pour calmer l'ébullition du ſang, qui eſt ici beaucoup plus violente que dans la petite vérole diſcrete, & entretenir en même temps la ſalivation, rien ne convient ſi bien que les narcotiques ; &, quoiqu'à raiſon de leur faculté incraſſante, ils ſemblent d'abord être contraires à la ſalivation, ce n'eſt-là qu'un préjugé dont je me ſuis defait, il y a déja long-temps ; & j'ai toujours

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 13.

(1) On peut ſe ſervir entre autres choſes de l'eau laiteuſe, qui eſt une décoction d'une partie de lait avec trois parties d'eau.

employé ces remedes avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade eût passé l'âge de puberté : car, pour ce qui est des enfants, comme leur sang fermente moins, puisque le plus souvent ils dorment assez bien durant toute la maladie, il n'a pas tant besoin du secours des narcotiques; lesquels d'ailleurs seroient nuisibles, en ce qu'ils arrêteroient la diarrhée; si utile aux enfants dans cette occasion.

53. Mais, quant aux adultes, voici les avantages que leur procurent les narcotiques fréquemment employés : premierement, au moyen du sommeil modéré qu'ils causent, ils répriment la trop grande violence de l'ébullition du sang, & par conséquent ils previennent la frénésie : secondement, ils facilitent l'enflure du visage & des mains, qui est si importante dans cette maladie : comme l'enflure du visage cesse assez souvent trop tôt, & au grand malheur du malade, les narcotiques l'entretiennent & la font durer jusqu'au terme établi par la Nature : car l'effervescence du sang étant une fois adoucie, les particules enflammées se portent aisément aux mains, au visage & à toute la superficie du corps, suivant le genie de la maladie. Enfin, les narcotiques aident la salivation : & quoique, dans certains sujets, elle s'arrête durant quelques heures par la vertu incrassante de ces remedes; néanmoins la Nature fortifiée de ce nouveau secours, reprend bientôt le dessus, & achevе heureusement l'ouvrage qu'elle a commencé. J'ai même observé plus d'une fois que la salivation qui ordinairement diminue vers l'onzieme jour, & quelquefois même plutôt, avec un grand danger pour le malade, s'est rétablie de nouveau par l'usage des narcotiques, & n'a cessé qu'au quatorzieme jour, & même plus tard dans quelques sujets.

Leurs bons effets dans les adultes.

Ma coutume est de donner quatorze gouttes ou environ de laudanum liquide, ou bien une once de syrop diacode, dissoute dans l'eau de fleurs de prime vere, ou dans quelque autre semblable eau distillée. Ces remedes étant donnés tous les soirs à des adultes, depuis que l'éruption est entierement faite, jusqu'à la fin de la maladie, non seulement ne seront point nuisibles, mais seront au contraire d'une très grande utilité, comme une fréquente expérience me l'a appris.

Je crois au reste qu'ils doivent être pris de meilleure heure que dans les autres maladies. Car il est aisé de remarquer dans les petites véroles malignes, que la chaleur qui est

A quelle heure il faut les donner.

SECT. III.

plus grande le soir, cause ordinairement au malade des inquiétudes, des agitations & d'autres symptomes, que l'on peut, en quelque façon, prévenir, en faisant prendre le narcotique à six ou sept heures du soir.

Danger d'arrêter le cours de ventre dans les enfants.

54. La petite vérole confluente est aussi surement accompagnée de la diarrhée dans les enfants, que de la salivation dans les adultes; la Nature ne manquant point de produire l'une ou l'autre de ces deux évacuations, afin de se débarrasser de la matiere morbifique. Ainsi, comme je n'arrête pas la salivation, je n'arrête pas non plus la diarrhée; l'un seroit aussi mal entendu que l'autre: & c'est en voulant arrêter mal à propos cette diarrhée, que des femmelettes ignorantes ont causé la mort à plusieurs milliers d'enfants, se persuadant contre toute raison, que le cours de ventre est aussi dangereux dans la petite vérole confluente, que dans la discrete, & ne sachant pas qu'il n'est nuisible que dans celle-ci où l'évacuation de la matiere morbifique se fait par le moyen des pustules; au lieu que dans celle-là, il est l'ouvrage de la Nature qui cherche par là à se délivrer de la maladie (1).

C'est pourquoi, abandonnant la diarrhée à elle-même pour suivre la Nature, selon le précepte d'Hippocrate, je vais mon train dans la curation. J'ordonne de tenir les enfants, tantôt dans le berceau, & tantôt hors du berceau; & s'ils sont sevrés, je leur accorde la même nourriture que j'ai accordée ci-dessus aux adultes.

Avec quoi il faut frotter le visage.

55. Les derniers jours de la maladie, comme le visage est couvert de croûtes dures & seches qui le roidissent; je

(1) Le cours de ventre, même considérable, dit Hoffmann, n'est pas à craindre en cette occasion; car bien loin qu'il empêche l'éruption ou la suppuration, & fasse rentrer la matiere morbifique, je l'ai vu au contraire durer sans danger pendant toute la maladie; & comme les fievres malignes pourprées se terminent souvent d'une maniere critique par un cours de ventre, l'expérience fait voir aussi la même chose dans la petite vérole.

Hoffmann dit ailleurs que dans un été sec, la petite vérole est particuliérement inflammatoire, & souvent accompagnée d'un cours de ventre qu'il ne faut pas arrêter, mais seulement le modérer par des remedes convenables, ayant soin d'éviter le régime échauffant & les remedes chauds, & d'un autre côté le régime rafraîchissant & les remedes froids. Le cours de ventre, ajoute cet Auteur, n'est point nuisible non plus lorsque la petite vérole, à cause de l'irrégularité des saisons, se trouve compliquée avec le pourpre; mais c'est au contraire un remede salutaire qui purge admirablement les humeurs excrémentitielles & malignes.

le fais frotter souvent avec de l'huile d'amandes douces, tant pour adoucir la douleur que cause la distension de la peau, que pour faciliter la transpiration des particules trop échauffées.

Je ne fais rien du tout pour empêcher le visage d'être marqué. Les huiles & les liniments ne servent à autre chose qu'à faire durer plus long-temps les écailles farineuses (1); lesquelles se succédant les unes aux autres, lorsque le malade a quitté le lit & qu'il est convalescent, forment peu à peu les marques de la petite vérole. Mais il n'y a pas fort à craindre qu'il soit marqué, lorsque, par le régime tempéré qu'il a observé, la matiere des pustules a été adoucie & n'est point devenue corrosive.

Curation des symptomes.

56. Si on emploie avec prudence & circonspection cette méthode, en la proportionnant aux circonstances particulieres, on previendra les symptomes redoutables dont nous avons parlé, & la maladie sera exempte de danger, & très benigne. Si néanmoins ces symptomes surviennent par quelque cause que ce soit, avant que j'aie été appellé, je suis obligé, pour les combattre & les dissiper, de changer un peu de batterie, & de me comporter de la maniere suivante.

Moyen de faire enfler le visage dans la petite vérole discrete.

57. D'abord, si dans la petite vérole discrete, à cause du régime trop chaud & des sueurs continuelles, le visage du malade ne s'enfle pas, quoique les pustules sortent abondamment, & si au contraire il est flasque, & que les intervalles des pustules soient pâles, alors je travaille de tout mon pouvoir à modérer l'effervescence du sang. Pour cela, j'ai recours à un régime plus tempéré, & je fais prendre sur le champ un narcotique; lequel, en procurant un doux sommeil, à moins que le cerveau ne soit extrêmement échauffé, & en arrêtant par conséquent la trop grande impétuosité du sang, détermine ce liquide à se porter au visage, & à le gonfler, comme demande la nature de la maladie.

En quel cas les narcotiques ou la saignée sont nécessaires.

58. Si la sueur, après avoir été jusques-là fort abondante, vient à cesser d'elle-même, si le malade est pris d'un transport au cerveau, s'il souffre beaucoup, s'il urine souvent, & peu à la fois; alors, comme le danger est extrême, je crois qu'on ne peut secourir le malade, qu'en

(1) Les applications onctueuses & huileuses bouchent les pores, empêchent la transpiration, & rendent les marques ou fossettes beaucoup plus visibles.

SECT. III.

lui donnant copieusement des narcotiques, ou en le saignant abondamment, & l'exposant à l'air. Cette méthode ne paroîtra ni absurde ni téméraire, si l'on fait attention à ceux qui ont échappé de la mort par des hémorrhagies abondantes du nez survenues tout à coup.

Il faut encore considérer que, dans ce cas-là, les malades ne meurent pas parceque les pustules rentrent, puisqu'alors même elles sont élevées & fort rouges, mais parceque le visage n'enfle pas. Or tout ce qui tempere le sang, comme la saignée & un rafraîchissement modéré, doit nécessairement être aussi avantageux que l'usage des narcotiques, pour procurer cette enflure, & par les mêmes raisons.

Eclaircissement par rapport à la saignée.

59. Ce n'est pas que je veuille conseiller la saignée dans tout transport qui survient dans la petite vérole (car il n'est point de symptome plus fréquent dans cette maladie); je ne recommande la saignée que dans le transport qui vient de ce que le visage n'enfle pas; savoir dans la petite vérole discrete, lorsque les pustules sont en assez gand nombre; ou bien quand, par un régime extrêmement chaud, & par l'usage des cordiaux, le sang est devenu si bouillant & si fougueux, qu'il est absolument nécessaire de le tempérer par les narcotiques & les autres remedes propres à modérer son impétuosité.

Utilité de faire sortir du lit dans le transport.

Dans un pareil cas, le Médecin qui préfere son devoir à sa réputation, doit saigner, comme il a été dit auparavant, ou rafraîchir les malades en les exposant à un plus grand air. J'en ai retiré plusieurs de la mort en les faisant sortir du lit pour un peu de temps, ce qui les a suffisamment rafraîchis. Outre les exemples que j'ai vus moi-même, il y a une infinité de malades qui ont été sauvés de la sorte. Quelques-uns de ces frénétiques trompant leurs gardes (car les frénétiques ont des ruses merveilleuses), se sont échappés de leur lit, & se sont exposés, même de nuit, à l'air froid: d'autres ayant trouvé moyen d'avoir de l'eau froide, soit par finesse, soit par force, soit par prieres, en ont bu à discrétion, & par une heureuse erreur, se sont tirés d'affaire, lorsqu'ils étoient absolument désespérés.

Histoire d'une guérison singuliere

60. Je rapporterai ici une histoire que je tiens de celui-là même à qui elle est arrivée. Etant allé à Bristol, lorsqu'il étoit encore très jeune & à la fleur de son âge, il fut attaqué de la petite vérole vers le milieu de l'été, & le transport survint bientôt après. La garde étant sortie pour aller en ville, laissa le soin de son malade à d'autres personnes, à qui elle dit qu'elle alloit revenir; mais, comme

elle tarda un peu long-temps, le malade se trouva si mal, que les assistants crurent qu'il avoit rendu l'ame. C'étoit un corps gros & gras, & cela, avec la chaleur de la saison, faisant craindre aux assistants qu'il ne sentît mauvais, ils l'ôterent de son lit, & le mirent sur une table avec un simple drap par dessus. La garde revenant enfin, & apprenant cette triste nouvelle, entre dans la chambre où étoit le corps, ôte le drap, regarde le visage, & croit appercevoir quelques légers signes de vie. Aussi-tôt elle remet son malade au lit; & par je ne sais quel moyen, dont elle s'avise sur le-champ, elle le fait revenir de sa défaillance, en sorte qu'au bout de quelques jours, il se porta très bien.

Nécessité d'un gargarisme lorsque la salive est visqueuse.

61. Si, dans la petite vérole confluente, la salive est tellement épaisse & visqueuse à cause de la chaleur précédente, que le malade soit sur le point d'être suffoqué, ce qui n'est pas extraordinaire l'onzieme jour, comme nous avons dit plus haut, alors il faut nécessairement employer un gargarisme, & ordonner qu'on ne manque pas d'en injecter souvent de jour & de nuit dans le gosier avec une seringue. Ce gargarisme sera composé de petite biere, ou d'eau d'orge avec le miel rosat; ou bien de la maniere suivante.

Gargarisme.

Prenez *écorce d'orme, six gros; racine de reglisse, demi-once; vingt raisins secs dont on a ôté les pepins; roses rouges, deux pincées: faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera reduite à une demi-livre; passez la liqueur, & dissolvez-y oxymel simple, & miel rosat, de chacun deux onces, pour un gargarisme.*

Si le malade a été traité comme il faut, la salivation, lors même qu'elle aura commencé à diminuer, continuera autant qu'il est nécessaire, sans qu'il soit besoin de gargarisme. Mais si le malade est à tout moment en danger d'être suffoqué, s'il est assoupi, & ne sauroit presque plus respirer, ce remede est peu sûr. Dans cette extrémité j'ai quelquefois donné avec succès un émétique d'infusion de safran des métaux, mais à une dose plus considérable qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire jusqu'à une once & demie; car à cause de l'assoupissement profond où est le malade, une moindre dose n'opéreroit point, & ne feroit que mettre le malade dans un plus grand danger, en agitant les humeurs qu'elle ne pourroit évacuer. Cependant un tel remede n'est point encore assez sûr. Le malheur est que

Emétique quelquefois utile en ce cas-là.

SECT. III.

nous n'en avons pas un meilleur contre un si cruel symptome qui seul fait périr presque tous ceux qui, ayant une petite vérole confluente, meurent l'onzieme jour.

Avantages du régime tempéré.

62. Comme le régime tempéré prévient les autres symptomes qui arrivent dans cette maladie, il les dissipe aussi la plupart. C'est ainsi que le transport dont nous avons parlé, & qui vient de ce que le cerveau est trop échauffé, se guérit en rafraîchissant le sang de quelque maniere que ce soit. On guérit de même le coma, symptome entierement contraire au précédent, & qui est causé par une obstruction de la substance corticale du cerveau, lorsque le sang étant atténué par l'usage d'un régime & des remedes échauffants, envoie avec force dans cette partie un grand nombre de vapeurs enflammées.

Il guérit le coma,

Et les taches du pourpre.

63. J'ai vu aussi disparoître les taches de pourpre en rafraîchissant le sang; mais je n'ai pu encore, ni par cette méthode, ni par aucune autre, arrêter le pissement de sang, non plus que l'hémoptysie violente du poumon; & ces deux hémorrhagies, autant que j'ai pu observer jusqu'à présent, annoncent une mort certaine.

Suppression d'urine; comment se guérit.

64. Dans la suppression d'urine, qui attaque quelquefois les jeunes gens & les personnes robustes, & qui vient d'un grand trouble des esprits qui servent à cette excrétion, trouble causé par le trop de chaleur & de mouvement du sang & des humeurs, j'ai tenté tous les genres de diurétiques: mais rien ne m'a si bien réussi que de faire sortir le malade du lit; car peu de temps après qu'il a fait deux ou trois tours par la chambre, soutenu par quelques personnes, il urine assez abondamment, & se trouve fort soulagé. Je pourrois citer ici pour témoins de ce que j'avance, quelques Médecins de mes amis, qui en pareil cas ont ordonné la même chose par mon conseil, & l'ont fait avec succès.

En quel cas les cordiaux conviennent dans la petite vérole discrete.

65. Quant aux symptomes qui arrivent lorsqu'un grand froid, ou des évacuations hors de saison font rentrer la petite vérole, il faut les combattre par l'usage des cordiaux, & par un régime conforme, lesquels on ne doit cependant continuer qu'aussi long-temps que durent les symptomes. Les principaux de ces symptomes sont l'affaissement ou l'applatissement des pustules, & la diarrhée dans les petites véroles discretes, car dans les confluentes, l'affaissement des pustules n'est pas d'un mauvais augure, puisqu'il est de la nature de la maladie; & la diarrhée dans les enfants est salutaire, loin d'être dangereuse.

Dans l'un & l'autre cas il sera très à propos de donner une potion cordiale avec les eaux distillées, le diascordium, le laudanum liquide, &c. non seulement pour dissiper les symptomes dont il s'agit, mais encore en tout autre temps de la maladie, si le malade se plaint de foiblesses & de maux de cœur; mais à dire vrai, ces sortes de symptomes sont extrêmement rares en comparaison de ceux que cause le trop de chaleur, qui est plus nuisible que le trop de froid, quoique le préjugé vulgaire le croie moins nuisible. Pour moi je pense que si on parle si souvent de pustules rentrées, c'est qu'on prend l'affaissement des pustules de la petite vérole confluente pour des pustules rentrées par le froid, au lieu qu'il n'y a rien en cela que de naturel à cette maladie; on commet la même faute dans la petite vérole discrete, parcequ'on attend de trop bonne heure l'éruption & l'augmentation des pustules, ne faisant pas attention que cela ne doit arriver qu'au bout d'un certain temps établi par la nature.

CHAP. II.

En quel tems il faut saigner.

66. Lorsque les pustules sont tombées, que le malade est convalescent, & a déja commencé depuis quelques jours à manger de la viande, c'est-à-dire vers le vingt-unieme jour, il faut saigner du bras, si la maladie est violente, car l'ardeur que la petite vérole a imprimée au sang, soit que le malade fût un adulte, ou un enfant, n'indique pas moins la saignée, que les mauvaises humeurs qui se sont amassées dans le sang indiquent la purgation. C'est ce que montre assez la couleur du sang que l'on tire après une petite vérole fort dangereuse; car il est entierement semblable à celui que l'on tire dans la pleurésie. C'est ce que montrent encore les ophthalmies dont cette maladie est suivie, & les autres mauvais effets d'un sang échauffé & altéré par la maladie. Aussi voit-on des gens qui auparavant jouissoient de la meilleure santé, être ensuite sujets tout le reste de leur vie à des humeurs chaudes & âcres qui se jettent sur les poumons, ou sur quelqu'autre partie.

Mais s'il y a peu de pustules, la saignée ne sera pas nécessaire. Après la saignée je purge trois ou quatre fois.

Comment il faut remédier à l'enflure.

67. Long-temps après que le malade est guéri de la petite vérole confluente, & lorsqu'il sort déja tous les jours du lit, il lui survient quelquefois une enflure considérable de jambes; mais après la saignée & la purgation, cette enflure se dissipe d'elle même, ou bien on la guérit aisément par l'usage des herbes émollientes & discussives,

SECT. III.

comme feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de laurier, & fleurs de camomille & de mélilot, bouillies dans le lait.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'histoire & la curation des petites véroles qui regnoient pendant les années 1667, 1668 & parties de 1669, & que j'ai nommées *régulieres* & légitimes pour les distinguer de celles des années suivantes.

CHAPITRE III.

Fievre continue des années 1667, 1668, & d'une partie de 1669.

Description de la fievre de cette constitution.

1. POUR parler maintenant de la fievre qui dominoit pendant cette constitution, & qui ayant commencé avec les petites véroles, se soutint & finit avec elles, voici comme la chose se passa. Les malades avoient une douleur à la fossette du cœur, & ne pouvoient souffrir qu'on comprimât cet endroit. Je ne me souviens pas d'avoir observé ce symptome dans aucune autre maladie, excepté dans cette fievre, & dans la petite vérole réguliere. Il y avoit douleur de tête, chaleur de tout le corps, & on appercevoit assez clairement des taches de pourpre. La soif n'étoit pas considérable. La langue paroissoit assez souvent comme celle des gens qui se portent bien; seulement elle étoit quelquefois blanchâtre, très rarement seche, & jamais noire. Il prenoit dès le commencement de la maladie des sueurs spontanées très abondantes, mais qui ne soulageoient point le malade; & si on s'avisoit de vouloir les exciter par des remedes chauds & une régime de même nature, il étoit dangereux que le transport ne survînt bientôt après; d'ailleurs elles augmentoient le nombre des taches de pourpre, & la violence de tous les autres symptomes. Les urines, qui même dès le commencement couloient assez bien, & paroissoient assez louables, donnoient de belles espérances; & cependant les malades ne s'en trouvoient pas mieux ensuite, que des sueurs dont nous avons parlé.

Quand cette maladie n'étoit pas bien traitée, elle duroit pour l'ordinaire très long-temps, & ne se terminoit

pas simplement d'elle-même, ou par quelque crise, à la maniere des autres fievres, mais elle tourmentoit le malade durant six, sept ou huit semaines par des symptomes violents, à moins que la mort n'y vînt mettre fin. Il survenoit quelquefois vers le déclin de la maladie une salivation assez abondante, savoir, lorsqu'il n'y avoit eu auparavant aucune évacuation considérable, & qu'on avoit fait prendre au malade des juleps rafraîchissants; & si on n'arrêtoit point cette salivation, soit par des évacuations, soit par des remedes chauds, la maladie se terminoit contre toute espérance.

Elle ressembloit à la petite vérole.

2. Comme cette fievre dépendoit de la constitution épidémique de l'air qui en même temps produisoit les petites véroles, aussi paroissoit-elle être presque de même nature, & de même caractere en toutes choses que ces maladies, à l'exception seulement des symptomes qui étoient des suites ou des effets nécessaires de l'éruption; car ces deux maladies commençoient de même. La douleur à la fossette du cœur, quand on y portoit la main, étoit la même, comme aussi la couleur de la langue, la consistance de l'urine, &c. mêmes sueurs spontanées & abondantes dès le commencement; même penchant que dans les petites véroles confluentes, à produire la salivation, lorsque la maladie étoit violente: & comme d'ailleurs cette fievre régnoit principalement lorsqu'il y avoit à Londres une plus grande quantité de petites véroles que je n'en ai jamais vu, on ne sauroit douter qu'elle ne fût entierement de même genre.

Elle est nommée à cause de cela fievre de petite vérole.

Ce que je sais surement par des observations très exactes que je fis dans le temps que je traitois ces deux sortes de maladies, c'est que toutes les indications curatives y paroissoient absolument les mêmes, à l'exception de celles qui regardoient l'éruption de la petite vérole & les suites de cette éruption, & qui ne pouvoient avoir lieu dans une maladie où il n'y avoit point d'éruption. Ainsi, quoique je haïsse, autant que personne, les nouveaux noms, on me permettra, afin de distinguer cette fievre des autres, de l'appeller *fievre de petite vérole*, *febris variolosa* (1), à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec les petites véroles régulieres.

(1) En 1729, au mois de Juillet, il regna à Plimouth en Angleterre beaucoup de petites véroles, & en même temps une fievre putride qui, ayant diminué vers la fin de ce mois, & cessé ensuite pendant quelque temps, recommença de nouveau, & devint fort épi-

SECT. III.

Elle demandoit un traitement différent.

3. Mais, nonobstant cette ressemblance, aucun homme de bon sens ne se persuadera que la fievre en question doive se traiter par la même méthode que les petites véroles, puisque dans ces dernieres, les particules enflammées se déposent à la superficie du corps, au moyen des pustules; & que dans notre fievre, elles ne s'évacuent que par la salivation; car les sueurs copieuses qui arrivoient dans les commencements de la maladie, étoient symptomatiques, & non pas critiques, la Nature ne paroissant avoir eu en vue d'autre évacuation que la salivation.

Cependant la Nature elle-même la dérangeoit souvent, ou par la diarrhée que causoient les particules inflamma-

---

démique; elle affectoit principalement l'estomac & les lombes, comme lorsque la petite vérole est sur le point de venir, & étoit accompagnée d'oppression de poitrine, de sanglots, & d'une grande foiblesse. Cette maladie étoit peut-être ce que Sydenham appelle *fievre de petite vérole*. Elle attaquoit sur-tout les enfants, les femmes, les jeunes gens, & les personnes foibles. Le sang que l'on tiroit étoit rarement visqueux. L'urine étoit ordinairement crue & claire, & donnoit souvent un sédiment cendré, gluant & imparfait, ressemblant à de la fleur de farine, & qu'Hippocrate appelle *sédiment furfureux*. Plus le sédiment étoit parfait, plus il y avoit espérance de guérison. La langue n'étoit pas seche, mais paroissoit couverte d'une espece de mucosité visqueuse & brunâtre. Vers le déclin de la maladie, sur tout si l'on avoit manqué de faire vomir au commencement, il survenoit une diarrhée, & quelquefois une dyssenterie qui étoit très violente, & même quelquefois mortelle.

La saignée étoit inutile, à moins qu'on ne la fît dans le commencement. Le vomissement étoit extrêmement nécessaire; & ensuite les véficatoires appliqués fréquemment & par degrés, les doux cordiaux, le cinabre, les narcotiques, le petit lait, les boissons délayantes & un peu acides bues copieusement, étoient très utiles. Dès qu'il paroissoit des signes de coction, & en particulier un sédiment dans l'urine, & une diminution de la fievre, le quinquina faisoit merveille. S'il survenoit un coma, ou un transport, dans la fievre de la maladie, il étoit à propos d'appliquer les ventouses sur le cou & les épaules, de saigner, & d'appliquer aussitôt après les véficatoires derriere chaque oreille & à la tête, & de donner tout de suite un lavement laxatif.

Dans le déclin, les purgations laxatives, sur-tout avec la rhubarbe, emportoient heureusement les restes de pourriture de la maladie; mais les forts purgatifs, ou les aloëtiques avoient des effets très dangereux, car étant employés très mal à propos, ils appauvrissoient le sang, & causoient des tranchées terribles. Après un purgatif, quoique très doux, une potion calmante étoit absolument nécessaire.

Beaucoup de gens furent attaqués de cette maladie, mais peu en moururent. *Huxham, de aere & morb. epid. p.* 33. 34.

toires (1) qui se portant aux intestins par les arteres mésentériques, les obligeoient à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie & les autres fievres inflammatoires, à cause de l'orgasme du sang & des particules enflammées qui cherchent à s'échapper & à se dissiper), ou bien par les sueurs immenses qui accompagnoient toujours naturellement la maladie, de même qu'elles faisoient la petite vérole : &, comme ces sueurs n'étoient que symptomatiques, elles détournoient ailleurs la salivation qui, sans cela, auroit été critique ; & si l'Art n'y suppléoit par quelque autre évacuation, la maladie duroit plusieurs semaines, & il ne s'y faisoit point de coction, comme dans les autres fievres.

4. Mais, pour mieux connoître la nature de cette fievre, & établir en même temps, d'une maniere solide, les véritables indications curatives, il faut bien remarquer que, dans la fievre qui régnoit sous la constitution qui produisoit les fievres intermittentes épidémiques, la matiere qui devoit se séparer du sang étoit si épaisse, qu'elle ne pouvoit le faire sans être auparavant attenuée & digérée pendant le temps déterminé pour cela ; après quoi elle s'évacuoit, ou par une transpiration abondante, ou par des déjections critiques ; en sorte que toute l'affaire du Médecin étoit de s'accommoder au génie de la maladie, & d'empêcher, d'un côté, que le sang venant à entrer dans une trop grande effervescence, ne produisît des symptomes dangereux ; & d'un autre côté, que son effervescence ne fût pas trop foible pour pouvoir chasser la matiere morbifique, d'autant que la Nature se servoit de la fievre, comme d'un instrument pour opérer cette sécrétion.

Matiere de la peste est très subtile.

5. Il y avoit aussi dans la peste une matiere qui devoit se séparer du sang. Mais, comme elle étoit composée de parties très subtiles & très inflammables, qui quelquefois, lorsqu'elles étoient arrivées à leur plus haut degré d'atténuation, traversoient le sang comme un éclair, & ne

(1) L'Auteur les appelle des *rayons inflammatoires*, expression qui ne donne point une idée nette de la cause de la diarrhée, puisqu'on n'entend pas suffisamment ce que ces rayons signifient, & que leur existeuce dans le sang n'est pas clairement prouvée. Ils sont trop subtils pour irriter les intestins, & pour être la matiere d'une évacuation. Ainsi la diarrhée semble plutôt être produite par des humeurs âcres que les arteres mésentériques déposent dans les intestins, & qui, en les irritant, occasionnent des déjections fréquentes : par-là on rend aisément raison du cours de ventre.

SECT. III.

pouvoient y exciter d'ébullition ; cette matiere, dis-je, passant dans un instant à travers ce liquide, ne s'arrêtoit que dans une glande, ou quelque partie extérieure, où étant engagée, elle enflammoit d'abord les chairs voisines, puis y causoit un abcès. Or l'abcès est un moyen dont se sert la Nature pour débarrasser les chairs de ce qui leur est nuisible ; de même qu'elle se sert de la fievre pour dissiper ce qui nuit au sang. Dans un tel cas, le devoir du Médecin est de bien conduire l'évacuation de la matiere pestilentielle, que la Nature entreprend au moyen de l'abcès, à moins qu'il ne croie plus à propos de substituer une autre évacuation dont il soit davantage le maître, & qu'il puisse mieux gouverner que l'évacuation naturelle.

Matiere de la petite vérole est plus grossiere.

La Nature se comporte de la même façon pour expulser la matiere de la petite vérole, quoique cette matiere soit plus épaisse & plus grossiere, puisqu'elle s'évacue par des pustules répandues sur tout le corps, & non par des charbons ou des bubons. Dans ce cas aussi, les indications curatives doivent tendre à bien conduire l'évacuation naturelle qui se fait par les pustules.

Matiere de cette fievre n'est pas grossiere.

6. Or, comme dans la fievre continue dont il s'agit présentement, il n'y a point de matiere épaisse & grossiere qui, pour être évacuée, ait besoin d'être atténuée auparavant, ainsi que dans la fievre qui a été décrite ci-dessus, il n'est pas question d'entretenir l'ébullition du sang : elle seroit même fort dangereuse, en ce qu'elle pourroit augmenter la maladie qui consiste essentiellement dans une inflammation déja trop violente. Ainsi, puisque la Nature ne produit aucune éruption dans cette fievre, tout au contraire de ce qu'on voit dans la peste & la petite vérole, & malgré la ressemblance qui est dans tout le reste entre cette derniere maladie & la fievre dont nous parlons ; il s'ensuit nécessairement de là que tout consiste à appaiser l'inflammation par des évacuations & des remedes tempérants. C'est-là le but que je me suis proposé en traitant cette fievre, & je l'ai guérie assez facilement par la méthode suivante.

Traitement.

7. Etant appellé auprès d'un malade, je le faisois d'abord saigner du bras, pourvu qu'il ne fut pas trop foible, & sur-tout pas trop âgé. Je réitérois la saignée deux autres fois de deux en deux jours, à moins que je ne visse des signes de guérison qui m'en empêchassent. Les jours que l'on ne saignoit pas, je faisois donner un lavement avec le lait & le sucre, ou quelque autre semblable ; & j'ordon-

nois le julep suivant, ou un autre de même espece, dont on devoit user fréquemment durant toute la maladie.

CHAP. III.

Julep rafraîchissant.

Prenez *eaux de pourpier, de laitue, de fleurs de primevere, de chacune quatre onces ; syrop de limon, une once & demie ; syrop violat, une once : faites un julep dont le malade prendra trois onces, quatre à cinq fois le jour, ou à sa volonté.*

J'accordois pour boisson ordinaire, du petit-lait, de l'eau d'orge & autres choses semblables ; & pour nourriture, des décoctions d'orge, ou d'avoine, des panades, des pommes cuites, &c. mais j'interdisois absolument les bouillons de viande, & même ceux de poulet.

Danger de garder le lit dans cette maladie.

8. J'ordonnois sur toutes choses, que les malades ne gardassent pas toujours le lit, & que chaque jour ils demeurassent levés une bonne partie de la journée : car j'avois observé dans cette fievre, de même que dans la pleurésie, le rhumatisme & toutes les autres maladies inflammatoires, pour la guérison desquelles la saignée & les rafraîchissants tiennent le premier rang, que les remedes les plus rafraîchissants & la saignée très souvent réitérée, ne servoient de rien du tout, tandis que le malade s'échauffoit en gardant continuellement le lit, sur-tout en été. C'est pourquoi les grandes sueurs que les malades avoient de temps en temps, ne m'empêchoient pas de les rafraîchir, soit par des remedes propres à cela, soit en leur défendant de toujours demeurer au lit.

Il est vrai qu'en prenant son indication de ce qui est le plus souvent utile, on auroit eu raison de se promettre de grands avantages de la part des sueurs ; mais l'expérience faisoit toujours voir le contraire, & m'apprenoit que les sueurs, au lieu d'apporter du soulagement, ne faisoient qu'augmenter la chaleur ; de sorte qu'assez souvent elles étoient suivies du transport, de taches de pourpre & d'autres funestes symptomes qui venoient moins de la malignité de la maladie, que du mauvais traitement.

Défense de la méthode de l'Auteur.

9. Si l'on m'objecte que cette méthode de traiter la fievre est entiérement contraire à la doctrine des Auteurs qui déclarent tous d'une voix, que les sueurs sont le meilleur moyen & le plus naturel pour la guérir : voici ce que j'ai à répondre pour ma défense, outre une expérience constante & très certaine, dont le témoignage dépose partout en ma faveur dans le traitement de cette fievre particuliere. Je crois d'abord que les savants Auteurs qui recom-

SECT. III.

mandent les sueurs pour la guérison de la fievre, parlent de ces sueurs qui arrivent après la digestion & l'atténuation de quelque humeur qui séjournoit dans le sang, humeur que la Nature a travaillée pendant un certain temps déterminé, afin de la mettre en état d'être évacuée par les sueurs.

Mais la chose est bien différente ici; car, dès le premier commencement de la maladie, il survient des sueurs très abondantes qui seules en font une grande partie: & si on peut conclure quelque chose de tous les phénomenes de la maladie, elle semble être plutôt l'effet d'une simple chaleur & effervescence du sang, que d'une humeur qui y séjourne, & qui, après une coction convenable, doive être évacuée par les sueurs: & quand nous accorderions qu'il y a dans cette fievre, comme dans plusieurs autres, une semblable humeur; à quoi bon vouloir, en excitant les sueurs par des cordiaux ou par un régime chaud, animer la Nature qui ne l'est déja que trop, & dont un Médecin doit modérer les efforts déréglés? L'axiome commun où il est dit qu'*il faut évacuer les humeurs cuites, & non pas les humeurs crues* (1) ne regarde pas moins les sueurs que les déjections.

Confirmation par un exemple.

10. Durant cette constitution, je fus appellé pour voir le Docteur Morrice, très habile homme, qui pratiquoit alors la Médecine à Londres, & qui maintenant la pratique avec réputation à Petworth. Il étoit attaqué de la fievre dont nous parlons; il suoit très abondamment, & avoit quantité de taches de pourpre. Du consentement de quelques autres Médecins de mes amis & de ceux du malade, il fut saigné, il se leva, il fut essuyé, il usa de remédes rafraîchissants, & d'un régime de même nature. Aussi-tôt il fut soulagé, plusieurs symptomes disparurent; & en continant cette méthode, il guérit en peu de jours.

Saignée & rafraîchissans arrêtoient la diarrhée.

11. La diarrhée qui accompagnoit très souvent la fievre, ne me faisoit pas écarter le moins du monde de ma méthode: &, comme cette diarrhée provenoit des particules enflammées qui, se séparant de la masse du sang, & étant portées aux intestins par les arteres mésentériques, les irritoient, j'ai éprouvé que rien ne l'arretoit si bien que la saignée & les rafraîchissants, comme l'eau d'orge, le petit-lait, & les autres choses rapportées ci-dessus.

(1) *Cocta, non cruda, sunt medicanda.*

12. Voilà la méthode qui m'a parfaitement réussi dans le traitement de cette maladie, & elle me paroît la meilleure de toutes. Ce n'est pas que je n'aie souvent vu des malades guérir par une méthode contraire, c'est-à-dire par l'usage des cordiaux & du régime chaud; mais aussi ils m'ont toujours paru avoir couru un grand danger, auquel on les exposoit sans aucune nécessité. En effet, les taches de pourpre qui autrement étoient en fort petite quantité, devenoient très nombreuses par le régime chaud; la soif qui ordinairement n'incommodoit presque pas les malades, devenoit plus violente; la langue qui avoit coutume d'être humide, & n'étoit différente de celle des personnes saines, que par un peu de blancheur, se desséchoit, & souvent même paroissoit noire; enfin les secours que l'on vouloit procurer au moyen des cordiaux cessoient entiérement par ce moyen, car le sang ayant perdu une trop grande quantité de la sérosité qui devoit le détremper, & qui étoit dissipée par les pores de la peau, ne pouvoit plus en fournir: ainsi le corps se dessechoit aussi-tôt, & la peau se resserroit contre nature, jusqu'à ce qu'enfin le sang venant à recouvrer de la sérosité, au moyen de ce qu'on faisoit prendre au malade, s'en dépouilloit de nouveau, tant par l'action des remedes, que par la chaleur fébrile, & en même temps se délivroit de la fievre même. C'étoit-là une crise forcée & dangereuse, & ce qui étoit encore pire, elle arrivoit rarement.

CHAP. III.

Danger du régime chaud.

13. La salivation, comme nous avons dit plus haut, terminoit assez souvent la fievre, de même que la petite vérole confluente, qu'on peut appeller avec raison sa sœur. Cette salivation étoit toujours salutaire; & quand elle venoit abondamment, je voyois les taches de pourpre, & la fievre même se dissiper. Dès qu'elle paroissoit, il ne falloit aucune évacuation, ni par la saignée, ni par les lavements; on auroit risqué, en les employant, de détourner d'un autre côté l'humeur. Mais le petit lait & les autres rafraîchissants étoient nécessaires pour aider la salivation. Au contraire, les cordiaux & tout ce qui échauffe l'empêchoit, en épaississant l'humeur.

Cette fievre se terminoit souvent par la salivation.

14. Pendant que cette fievre subsistoit encore, & avant qu'elle eût entierement cessé, sur-tout l'an 1668, il regna une diarrhée épidémique, sans aucun signe manifeste de fievre: car la constitution de l'air tournoit déja vers la dyssenterie qui se fit sentir l'année suivante, comme nous dirons bientôt. Je jugeai que cette maladie étoit la même

Diarrhée épidémique.

Sect. III.

chose que la fievre continue dont nous venons de parler; & qu'elle se montroit seulement sous une autre forme, & avec un autre symptome. Car comme elle étoit ordinairement précédée d'un frisson, de même que la fievre, & produite par la même cause, il me parut vraisemblable qu'elle dévoit son origine à des particules inflammatoires qui, se détournant vers les intestins, les picottoient, & causoient cette évacuation; tandis que la masse du sang se trouvoit par ce moyen exempte des mauvais effets qu'auroient produit les particules inflammatoires, & qu'il ne paroissoit au dehors aucun signe manifeste de fievre.

De plus, les malades ne pouvoient souffrir qu'on leur pressât avec la main la fossette du cœur, symptome qui se trouvoit aussi dans les petites véroles & la fievre de cette constitution, comme nous avons dit plus haut (1). La douleur & la sensibilité s'étendoient souvent de même sur la partie extérieure de l'épigastre; elles étoient quelquefois suivies d'une inflammation qui aboutissoit à un abcès, & finissoit par la mort. Tout cela faisoit voir plus clair que le jour, que cette diarrhée étoit entierement de même nature que la fievre qui dominoit alors.

Succès de la saignée & des rafraîchissans dans cette diarrhée.

Ce qui confirmoit encore mon sentiment, c'est l'heureux succès que la saignée & les rafraîchissants eurent toujours dans la diarrhée, de même que dans la fievre. On guérissoit promptement la diarrhée par cette méthode; mais quand on la traitoit d'une autre maniere, savoir par la rhubarbe & les autres laxatifs, en vue d'évacuer les sucs mordicants qui irritoient les intestins & les obligeoient à se décharger, ou même par les astringents, la maladie qui, de sa nature étoit légére, devenoit fort souvent mortelle, comme la liste des morts de cette année-là ne le prouve que trop. Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies épidémiques qui dépendoient de cette constitution.

Mauvais effets des laxatifs & des astringents.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 2. & ci-dessus, *art.* 1.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'année 1669, & des années entieres 1670, 1671, 1672 à Londres.

1. Au commencement du mois d'Août 1669, il parut un *cholera morbus*, des *tranchées de ventre* horribles, sans aucunes déjections, & même une *dyssenterie*. Cette maladie avoit été rare depuis 10 ans. Le choléra morbus, que je n'avois jamais vu auparavant si épidémique, ne laissa pas cette année-là, comme dans toutes les autres, de se renfermer dans le mois d'Août, & alla à peine jusqu'aux premieres semaines de Septembre. Les tranchées sans déjections durerent jusqu'à la fin de l'automne, accompagnerent les dyssenteries, & furent encore plus communes. Mais à l'entrée de l'hiver, elles disparurent entierement, & il n'y en eut plus les années suivantes que dura cette constitution, pendant laquelle les dyssenteries ne laisserent pas néanmoins d'être fort épidémiques. Ce qui venoit, à mon avis, de ce que cette constitution n'étoit pas encore assez favorable à la dyssenterie pour produire tous les symptômes de cette maladie dans chacun de ceux qui en étoient attaqués. En effet l'automne d'ensuite, les tranchées ayant recommencé, la dyssenterie se fit sentir avec tous ses symptomes pathognomoniques. Maladies qui parurent au mois d'Août.

2. Parmi les tranchées sans déjections, & la dyssenterie épidémique, il survint une nouvelle sorte de fievre, qui accompagnoit ces deux maladies, & qui attaquoit non seulement ceux qui les avoient déja, mais aussi ceux qui ne les avoient pas encore eues jusqu'alors, & qui seulement avoient ressenti quelquefois, & encore rarement, des tranchées très légeres, le ventre étant tantôt lâche, & tantôt resserré. Comme cette fievre ressembloit à celle qui accompagnoit souvent les deux maladies dont venons de parler, il faut la distinguer des autres fievres sous le nom de *fievre dyssenterique* : car, comme nous montrerons bien- Fievre dyssentérique.

SECT. IV.

tôt, elle étoit du caractere de la dyssenterie, & elle n'en différoit, qu'en ce qu'elle n'avoit ni les déjections, qui étoient continuelles dans la dyssenterie, ni les autres suites nécessaires de cette évacuation.

Aux approches de l'hiver la dyssenterie disparut pour un temps; mais la fievre dyssentérique devint plus violente. Il y eut même en quelques endroits des petites véroles, mais qui étoient très douces & très bénignes.

Rougeoles au mois de Janvier 1670

3. Dès le commencement de l'année suivante, c'est-à-dire au mois de Janvier on vit des rougeoles qui s'étendirent de jour en jour, & dont presque aucune famille, ou du moins aucun enfant ne fut exempt. Elles augmenterent peu à peu jusqu'à l'équinoxe du printemps; mais depuis ce temps-là elles diminuerent par degrés, de la même maniere qu'elles avoient augmenté; & ayant disparu au mois de Juillet, elles ne se montrerent plus durant toutes les années que cette constitution fut dominante; seulement l'année d'après, dans la même saison qu'elles avoient commencé sous la constitution précédente, on en vit quelques-unes par-ci par-là.

Petite vérole irréguliere qu'elles amenent.

4. Ces rougeoles étoient les avant-coureurs d'une sorte de petite vérole que je ne connoissois pas encore, & que je nomme *petite vérole irréguliere de la constitution dyssenterique*, afin de la distinguer des autres petites véroles, d'autant qu'elle étoit accompagnée de symptomes irréguliers & extraordinaires que je rapporterai, en donnant l'histoire de cette maladie, & qui étoient très différents de ceux des petites véroles de la constitution précédente. Cette sorte de petite vérole, quoiqu'elle fût beaucoup moins fréquente que la rougeole, ne laissa pas d'attaquer un assez grand nombre de gens jusqu'au mois de Juillet que les fievres dyssenteriques prirent le dessus, & devinrent épidémiques. Mais aux approches de l'automne, c'est-à-dire au mois d'Août, les dyssenteries revinrent, firent de grands ravages, & furent encore plus cruelles que l'année précédente. L'hiver étant venu, elles disparurent; & à leur place la fievre dyssenterique & la petite vérole durerent tout l'hiver.

Maladies de cette année.

Fievres tierces au mois de Février 1671.

5. Vers le commencement de Février de l'année suivante, il parut des fievres tierces, & les deux maladies dont venons de parler, devinrent plus rares. Ces fievres tierces n'étoient pas fort épidémiques: cependant je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu un si grand nombre

depuis la constitution que nous avons dit ci-dessus leur avoir été si favorable (1). A peine le solstice d'été fut-il passé, qu'elles disparurent entierement, selon la coutume des fievres intermittentes du printemps. Au commencement du mois de Juillet, les fievres dyssenteriques qui avoient regné les années précédentes, reparurent de nouveau. Et l'automne étant un peu avancé, la dyssenterie revint pour la troisieme fois, mais avec moins de violence que l'année précédente, où elle sembla être dans sa plus grande force. Elle disparut pour la troisieme fois au commencement de l'hiver; & la fievre dyssenterique & la petite vérole regnerent de nouveau pendant le reste de cette saison.

CHAP. I. Ordre des maladies épidémiques de cette année.

6. Nous avons vu qu'au commencement des deux années précédentes il y eut une maladie fort épidémique, savoir la rougeole au commencement de 1670, & la fievre tierce au commencement de 1671. Ces deux maladies étant les dominantes, affoiblissoient les petites véroles, & les empêchoient de s'étendre beaucoup durant ce temps-là. Mais au commencement de 1672, les petites véroles n'ayant plus d'obstacle, & se trouvant les seules dominantes, devinrent très épidémiques, & regnerent jusqu'au commencement de Juillet, que les fievres dyssenteriques revinrent. Celles-ci firent place aux dyssenteries, qui reparurent au mois d'Août pour la quatrieme fois. Les dyssenteries étoient non seulement en moindre qualité que les années d'auparavant, mais leurs symptomes étoient aussi plus doux.

Maladies de 1672.

Comme les petites véroles étoient en même temps répandues par-ci par là, il n'étoit pas aisé de décider quelle étoit la maladie dominante. Pour moi, je crois que la constitution de l'air ne se trouvant pas entierement favorable à la dyssenterie, donna moyen à la petite vérole de se faire sentir avec autant de force; au lieu que les années précédentes, il y avoit au mois d'Août un plus grand nombre de dyssenteries, & qui étoient plus cruelles. L'hiver fit cesser, comme à l'ordinaire, les dyssenteries, mais non pas la fievre dyssenterique, ni la petite vérole. Cette derniere, suivant sa coutume, prit le dessus après la cessation des dyssenteries, & regna tout le reste de l'hiver. Elle se soutint même un peu au printemps suivant, & au com-

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 3. num. 1. 5.*

mencement de l'été ; mais beaucoup plus foible qu'elle n'est ordinairement.

7. Au reste, quand je dis que les maladies épidémiques se succedent l'une à l'autre & se chassent mutuellement, comme un clou chasse l'autre, je ne prétends pas dire que la maladie qui cede la place à l'autre, disparoît entierement, mais seulement qu'elle est plus rare. Car durant cette constitution, l'une ou l'autre des maladies dont il s'agit, se voyoit même dans la saison qui ne lui étoit pas favorable. Par exemple, la dyssenterie qui est une maladie tout-à-fait propre à l'automne, ne laissoit pas, quoique très rarement, d'attaquer par ci par-là quelques personnes au printemps.

Comment les maladies se succédoient l'une à l'autre dans cette constitution.

8. Nous avons donc montré d'une maniere suffisante, que durant toute cette constitution, les fievres dyssenteriques regnoient au commencement de Juillet, mois qui est la véritable époque des fievres d'automne, comme le mois de Février l'est des fievres de printemps : qu'aux approches de l'automne, les dyssenteries qui, à parler exactement, sont de vraies maladies de cette saison, succédoient aux fievres dyssenteriques : que les dyssenteries cessoient l'hiver, & étoient suivies des fievres dyssenteriques & des petites véroles ; enfin que ces petites véroles ne duroient pas seulement tout l'hiver, mais subsistoient encore le printemps, & même l'été d'ensuite jusqu'au mois de Juillet, qu'elles étoient obligées de céder la place aux fievres dyssenteriques épidémiques. Telles étoient les vicissitudes des maladies qui regnerent sous cette constitution.

Chaque constitution générale a ses périodes.

9. Il faut encore observer, que comme chaque maladie épidémique a ses différents périodes dans les sujets particuliers qu'elle attaque, savoir son augmentation, sa force, & son déclin ; de même chaque constitution générale, qui produit telle ou telle maladie épidémique, a aussi ses périodes pendant le temps qu'elle domine ; c'est-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus épidémique, jusqu'à ce qu'elle ait acquis sa plus grande force ; après quoi elle diminue à peu près de la même maniere qu'elle avoit augmenté, & cesse enfin absolument, pour faire place à une autre constitution. Quant aux symptomes des maladies, ils sont tous plus violents dans le commencement de la constitution ; ensuite ils s'adoucissent peu à peu ; & à la fin de la constitution, ils sont aussi légers que peut le permettre la nature de la maladie dont ils dépen-

dent. C'eſt ce que montrent ſuffiſamment les dyſſenteries & les petites véroles de la conſtitution dont il s'agit préſentement, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long; car nous allons traiter en particulier de cette conſtitution, en ſuivant l'ordre qu'elles ont gardé.

CHAPITRE II.

Choléra morbus de l'an 1669.

1. CETTE maladie qui, comme j'ai obſervé auparavant, fut plus répandue en 1669 que je ne me ſouviens de l'avoir vue dans aucune autre année, arrive preſqu'auſſi conſtamment ſur la fin de l'été & aux approches de l'automne, que les hirondelles au commencement du printemps, & le coucou vers le milieu de l'été.

En quel temps commence le choléra morbus.

Le cholera morbus qui ſurvient indifféremment dans tous les temps de l'année, pour avoir trop mangé & trop bu, eſt d'un autre genre, quoiqu'il ait à peu près les mêmes ſymptomes, & ſe traite de la même façon.

Ce mal (1) ſe connoît aiſément par des vomiſſements

(1) On définit le choléra morbus « un renverſement contre nature » du mouvement périſtaltique, ou une contraction ſpaſmodique de » l'eſtomac & des inteſtins, cauſée par une matiere âcre & cauſtique » de différente ſorte qui y eſt contenue, & accompagnée d'une évacuation prodigieuſe de matieres bilieuſes par haut & par bas.

Le ſiege de cette maladie eſt dans l'eſtomac & dans toute l'étendue des inteſtins, mais ſur-tout dans le duodenum & les conduits biliaires, comme on voit dans les vomiſſements & les ſelles, qui ſont ordinairement mêlés de bile. Que le duodenum ſoit l'endroit principal où s'opere ce mélange, c'eſt ce qui ſe manifeſte en partie par les circonvolutions de cet inteſtin, & en partie par la route de la bile & du ſuc pancréatique qu'y décharge le conduit cholédoque; c'eſt pourquoi le duodenum ſemble très propre à produire & à loger la matiere âcre que l'on évacue dans le choléra morbus. Cette maladie differe d'un cours de ventre bilieux, en ce qu'elle eſt toujours accompagnée de vomiſſements, & que le danger y eſt beaucoup plus grand.

Le choléra morbus peut avoir pour cauſe, 1°. le poiſon; 2°. des émétiques ou des purgatifs violents; 3°. des aliments faciles à fermenter & à ſe corrompre; 4°. une violente colere.

Ordinairement il dure peu, il ſe termine le troiſieme ou le quatrieme jour, rarement il va juſqu'au ſeptieme, jamais au delà, à moins qu'il ne ſe change en quelqu'autre maladie.

La plupart du temps il eſt mortel, n'y ayant aucune maladie, excepté la peſte & les fievres peſtilentielles, qui tue en ſi peu de temps.

SECT. IV.

énormes, & par une dejection d'humeurs corrompues, qui se fait par les selles avec beaucoup de peine & de difficulté; il est accompagné de violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement & d'une tension du ventre, de cardialgie, de soif, d'un pouls fréquent, avec chaleur & anxiété, & assez souvent d'un pouls petit & inégal, de cruelles nausées, & quelquefois de sueurs colliquatives, de contractions dans les bras & dans les jambes, de défaillance, de froideur des extrémités, & d'autres semblables symptomes qui épouvantent extrêmement les assistants, & tuent souvent le malade en vingt-quatre heures.

Choléra sec extrêmement rare.

Il y aussi un cholera morbus sec (1), causé par des vents qui sortent par haut & par bas, sans vomissement, ni selles. Je ne me souviens d'en avoir vu qu'un seul exemple, savoir au commencement de l'automne de cette année, lorsque l'autre sorte de cholera morbus étoit très fréquent.

Purgatifs & astringents sont nuisibles dans le choléra morbus.

2. L'expérience & la réflexion m'ont appris qu'il ne falloit pas évacuer par des purgatifs les humeurs âcres qui causent la maladie, & que ce seroit jetter de l'huile sur le feu, d'autant que l'action du plus doux purgatif augmenteroit le trouble & le désodre; mais qu'aussi il ne falloit pas dès le commencement de la maladie arrêter l'impétuosité des humeurs & s'opposer à l'évacuation naturelle, en employant les narcotiques & les asttingents; parceque ce seroit enfermer l'ennemi au dedans, & tuer immanquablement le malade. Voilà pourquoi j'ai cru devoir tenir un milieu entre ces deux extrémités, c'est-à-dire évacuer

---

sur-tout lorsqu'il attaque des enfants, des vieillards, ou des gens affoiblis par une longue maladie. Plus la matiere que l'on rend est corrosive, & la soif & la chaleur violentes, plus aussi le danger est grand; & si l'on rend une bile noire mêlée avec un sang noir, cela dénore une mort certaine, selon Hippocrate. Voyez *Hippoc. Aphor. Sect.* 4. *aph.* 22. Une évacuation excessive d'humeurs vertes par haut & par bas, les défaillances, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités, les sueurs froides, le pouls petit & intermittent, & la continuation des autres symptomes, après que le cours de ventre & le vomissement ont cessé, sonr estimés des signes mortels; mais il y a espérance de guérison si le vomissement s'arrête, si le sommeil succede, & le malade paroît soulagé, & encore si la maladie dure audelà du septieme jour.

(1) Cette maladie est une distension considérable de l'estomac & des intestins par des vents qui sortent en abondance par haut & par bas, avec une anxiété extrême. On en trouve un exemple remarquable dans les *Act. Med. Berolin. Dec.* 11. *vol.* 3. *p.* 73.

en partie l'humeur nuisible, & en partie la délayer. Ainsi j'ai eu recours à la méthode suivante, qui m'a toujours réussi depuis plusieurs années (1).

CHAP. II.

Comment il faut le traiter.

3. Je fais bouillir un jeune poulet bien tendre dans environ douze pintes d'eau de fontaine; en sorte que la liqueur n'ait presque pas le goût de viande. Le malade boit abondamment de cette décoction tiede, ou à son défaut du petit lait. En même temps ou lui donne plusieurs lavements avec la décoction. On continue de la sorte, jusqu'à

(1) Les indications curatives générales dans cette maladie sont, 1°. de corriger & d'adoucir la matiere peccante, & de la rendre propre à être évacuée, s'il y a moyen de l'évacuer par art; 2°. d'arrêter les mouvements violents; 3°. de fortifier les parties nerveuses qui ont été affoiblies.

1°. Lorsque le choléra morbus est causé par un poison corrosif, on doit faire prendre en grande quantité par la bouche & en lavement des huiles & des liqueurs mucilagineuses & onctueuses, comme l'huile d'olive, l'huile d'amandes douces, la décoction de rapure de corne de cerf, l'eau de gruau, l'eau d'orge, & aussi le lait qui devient plus efficace si on y mêle des poudres absorbantes.

2°. Lorsqu'il est causé par de violents émétiques ou purgatifs, les narcotiques, tels que le mithridate, la thériaque, & autres semblables, les fomentations spiritueuses & fortifiantes faites sur l'estomac & le ventre, & ensuite les embrocations sur ces parties, avec des liniments d'huile de muscade par expression, d'onguent nervin, &c. le guérissent ordinairement.

3°. Lorsqu'il est produit par des aliments qui fermentent & se corrompent, il faut aider l'évacuation par de doux émétiques & des laxatifs, par une boisson copieuse de petit-lait, d'eau de gruau légere, d'eau de poulet recommandée par notre Auteur, & d'autres choses semblables, & ensuite il faut donner des remedes fortifiants pour achever la guérison.

4°. Lorsqu'il est produit par une violente colere, il faut bannir entierement les émétiques & les purgatifs, ne faire boire aussi-tôt après, ni eau froide, ni petite biere, ni chose semblable, crainte de causer une inflammation d'estomac; mais il faut corriger l'acrimonie & la chaleur de la bile par des absorbants convenables mêlés avec le nitre, par la boisson d'eau de gruau, d'eau d'orge, de décoction de rapure de corne de cerf, & semblables, après quoi on pourra évacuer la matiere morbifique par de doux minoratifs, comme l'ipécacuanha, ou par des laxatifs, comme une infusion de rhubarbe, où l'on aura dissous la manne.

L'eau froide est estimée un excellent remede dans le choléra morbus, & d'autant plus efficace, que le climat, la saison & le tempérament du malade sont plus chauds. Elle tempere & abat la chaleur violente que cause dans cette maladie le mouvement & le froissement intestinal des parties sulfureuses des fluides; elle détrempe & émousse l'acrimonie bilieuse des sucs contenus dans les premieres voies, & enfin rétablit la force & le ressort des parties solides considérablement affoiblies par la violence du mal.

SECT. IV.

ce qu'il n'en reste plus, & que le malade l'ait rendue par haut & par bas. On pourra ajouter de tems en tems soit pour la boisson, soit pour les lavements, une once des syrops de laitue, de violette, de pourpier, de nénufar, ou de l'un d'entre eux; quoique la décoction seule puisse suffire. Cette grande quantité de liqueur prise par en haut & par en bas, évacuera les humeurs âcres, ou les adoucira.

En quel tems il faut donner un calmant.

4. Après ce grand lavage, qui dure trois ou quatre heures, on termine la cure par une potion calmante. Je me sers souvent de celle que voici.

Potion calmante.

Prenez eau de prime-verre, une once; eau admirable, deux gros; laudanum liquide, seize gouttes. Mêlez tout cela ensemble.

On pourra substituer à cete potion toute autre préparation narcotique.

Cette méthode plus sûre que l'ordinaire.

5. La méthode, que je propose, de détremper les humeurs guérit beaucoup plus surement & plus promptement cette dangereuse maladie, que ne font les purgatifs ou les astringents, dont on se sert d'ordinaire; car les purgatifs augmentent le tumulte & bouleversent tout: au contraire les astringents empêchent l'évacuation de l'humeur, & la fixent au dedans. De plus, la maladie devient plus longue, & par-là même plus fâcheuse; & d'ailleurs les humeurs corrompues ayant le temps de pénétrer dans la masse du sang, il est dangereux qu'elles n'allument quelque fievre d'un mauvais caractere.

En quel cas il faut donner tout de suite le laudanum.

6. Mais si, avant que le Médecin arrive, le vomissement & les déjections qui auront continué durant plusieurs heures, par exemple, durant dix ou douze heures, se trouvent avoir tellement épuisé les forces du malade, que les extrémités soient froides; alors, sans s'amuser à aucun autre remede, il faut recourir incessamment au laudanum, comme à la derniere ressource, & le donner non seulement pendant le vomissement & la diarrhée, mais encore quand ils ont cessé; & le continuer tous les jours matin & soir, jusqu'à ce que le malade ait repris ses forces, & qu'il soit guéri.

Différence du vrai choléra morbus d'avec les autres.

7. Quelque épidémique que soit le cholera morbus, on voit très rarement, comme nous avons déja remarqué ci-dessus, qu'il passe le mois d'Août, dans lequel il commence. Ce qui me donne occasion d'admirer la conduite merveilleuse & incompréhensible de la Nature dans la production des maladies épidémiques; car, quoique les mê-

mes causes qui produisent le cholera morbus au mois d'Août, subsistent vers la fin de Septembre ; je veux dire le trop grand usage des fruits d'automne, nous ne voyons pas néanmoins qu'il en résulte le même effet (1). Or, quiconque examinera soigneusement tous les phénomenes du cholera morbus légitime, duquel seul il est maintenant question, sera obligé d'avouer que celui qui arrive dans tous les autres temps de l'année, quoiqu'il vienne de la même cause, & qu'il ait quelques-uns des mêmes symptomes, differe entierement du légitime ; & cela porteroit à croire que l'air du mois d'Août a quelque qualité particuliere & spécifique, pour altérer le levain stomacal d'une maniere qui convient à cette seule maladie.

CHAPITRE III.

Dyssenterie d'une partie de l'année 1669, & des années entieres 1670, 1671, 1672.

1. LES tranchées sans déjections commencerent les premiers jours du mois d'Août 1669, ainsi que nous avons dit plus haut ; & à la fin de l'automne suivant, elles égalerent, pour ne pas dire surpasserent, le nombre des dyssenteries qui avoient commencé avec elles. Tantôt elles étoient avec fievre, & tantôt sans fievre. Elles ressembloient entierement aux tranchées de la dyssenterie qui regnoit alors ; car elles étoient très cruelles, & se faisoient sentir par intervalles ; mais elles n'étoient suivies d'aucunes déjections ni stercoreuses, ni muqueuses. Elles marcherent d'un pas égal avec les dyssenteries pendant tout cet automne. Mais, comme nous avons déja dit, il n'y en eut plus les années suivantes de cette constitution, au lieu que la dyssenterie subsista. Comme ces tranchées du ventre sans déjections ne differoient pas beaucoup de la dyssenterie, & que d'ailleurs on les guérissoit très promptement par une méthode qui étoit à peu près la même, je passe tout de suite à la dyssenterie.

Commencement & progrès des tranchées sans déjections.

Elles doivent être traitées comme la dyssenterie.

(1) Pour le choléra morbus qui arrive pour avoir mangé avec excès des fruits d'automne, Boerhaave vante beaucoup l'huile de soufre tirée par la cloche. Voyez *Prax. Med. vol.* III. *p.* 245.

SECT. IV.

Dyssenterie commence à l'entrée de l'automne.

2. J'ai déja remarqué que cette maladie commence presque toujours à l'entrée de l'automne, & qu'elle disparoît d'ordinaire aux approches de l'hyver; mais, lorsque la constitution de l'air la favorise & la rend épidémique, elle peut attaquer quelques personnes dans tout autre temps, & même en attaquer un assez grand nombre vers le commencement du printemps, & peut-être encore plutôt; savoir lorsque le froid n'est pas long, & que la chaleur vient de bonne heure. Ainsi, quelque petit que soit le nombre de ceux qui sont attaqués de la dyssenterie dans un autre temps que l'automne, cela me prouve toujours que la constitution qui regne alors, favorise beaucoup cette maladie: & c'est ce qui arriva pendant les années dont nous parlons maintenant, & qui furent si fécondes en dyssenteries; car il y en avoit encore quelques-unes par-ci par-là à l'entrée de l'hyver & du printemps (1).

(1) On définit la dyssenterie « un mouvement convulsif des intestins, » causé par une humeur caustique & rongeante logée dans leurs tu- » niques, & qui produit de fréquentes envies d'aller à la selle, & » de fréquentes déjections de matieres muqueuses & bilieuses, plus » ou moins teintes de sang, avec des tranchées violentes, & de la » fievre ».

Elle est ordinairement épidémique, rarement sporadique, & paroît avec différents degrés de malignité; elle n'épargne, ni âge, ni sexe, attaque les femmes comme les hommes, les enfants & les jeunes gens comme les adultes & les personnes âgées, & n'épargne pas même les enfants à la mammelle. Les gens pléthoriques, bilieux, & ceux qui ont l'estomac foible, y sont plus sujets; elle attaque violemment ceux qui n'ont point observé de regles dans le régime, qui mangent beaucoup, sur-tout des fruits verts, & faciles à fermenter.

Elle differe, 1°. de la diarrhée, en ce qu'elle est accompagnée de tranchées plus violentes, & d'une déjection de matieres sanguinolentes, purulentes, putrides, & extrêmement fétides; au lieu que ce qu'on rend dans la diarrhée est séreux, visqueux, ou bilieux, mais jamais sanguinolent.

2°. Elle differe du choléra morbus, en ce qu'elle dure plus longtemps, qu'il n'y a point de vomissement, si ce n'est au commencement ou dans l'état de la maladie, lequel vomissement est causé quelquefois par une inflammation de l'estomac; qu'elle est épidémique, contagieuse, & accompagnée d'un tenesme plus douloureux.

3°. Elle differe du flux de sang hémorhoïdal, où l'on rend du sang pur avec avantage pour la santé, en ce qu'elle regne dans un temps particulier de l'année, qu'elle est ordinairement accompagnée de fievre, & d'une évacuation de sang qui est très rarement pur, mais ordinairement mêlé d'une matiere purulente, écumeuse & fétide, d'où s'ensuivent des tranchées violentes, & un tenesme très

3. La maladie commence quelquefois par un frisson qui est suivi d'une chaleur universelle, comme dans les fievres; à cette chaleur, succedent bientôt des tranchées du ventre, & ensuite des déjections. Souvent aussi, sans

CHAP. III.

Ses symptomes.

douloureux; que les évacuations ne soulagent point, au contraire elles affoiblissent & abattent extrêmement le malade.

4°. Elle differe du flux hépatique, où l'on rend sans douleur une matiere liquide semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue, en ce que les déjections sont bien différentes, qu'elles sont accompagnées de violentes tranchées, qu'il y a de la fievre, & d'autres fâcheux symptomes.

5°. Elle differe de ce cours de ventre d'abord muqueux, & ensuite teint de sang, qui est épidémique à Paris, & attaque presque tous les étrangers, en ce qu'elle est beaucoup plus maligne & plus contagieuse, étant accompagné de fievre, & épuisant beaucoup plus les forces.

La dyssenterie se divise en maligne & en benigne: celle-ci dure plus long-temps, mais est plus douce & moins dangereuse. La premiere est non seulement contagieuse, mais encore accompagnée de symptomes mortels, comme d'une fievre d'un mauvais caractere, d'une grande perte de forces, d'une extrême soif, &c. Elle se divise encore en rouge, & en blanche. Dans la premiere, les selles sont teintes de sang, & dans la seconde elles sont purulentes, mêlées de caroncules & de la mucosité des intestins.

Notre Auteur n'ayant point parlé du siege ni des causes de cette maladie, nous rapporterons là dessus le sentiment d'Hoffmann, de qui nous avons tiré la plupart de ce que nous avons dit ci-devant.

On peut aisément déterminer le siege de la dyssenterie, en faisant attention à la partie qui est principalement affligée. 1°. Si l'on sent près du nombril une douleur violente, suivie de déjections qui viennent lentement, il est certain que les menus intestins sont affectés. 2°. Lorsque les tranchées attaquent la région épigastrique où est situé le colon, ou bien la région hypogastrique & les hypocondres, & que les matieres viennent aussi tôt, il est manifeste que le siege de la maladie est dans les gros intestins. 3°. Lorsqu'il y a des envies continuelles d'aller à la selle, ou que l'on rend une mucosité âcre & gluante, & en petite quantité, il est probable qu'il y a ulcere dans le rectum.

Quant aux causes procatarctiques, ou qui produisent les humeurs nuisibles d'où provient la dyssenterie, elles sont principalement de trois sortes; car cette maladie peut être causée, 1°. par la saison; par exemple, lorsque l'été précédent a été extrêmement chaud & sec, elle paroît vers la fin de l'été & le commencement de l'automne, c'est-à-dire dans les mois d'Août & de Septembre, sur-tout si la grande chaleur du jour est suivie de nuits froides avec un vent de nord; car la longue chaleur précédente & la sécheresse de l'air ayant atténué considérablement le sang, & causé des sueurs copieuses, les parties les plus balsamiques & les plus fluides des sucs se trouvent dissipées; & ce qui reste est âcre, sulfureux & impur, & le corps affoibli: d'où il arrive que si les personnes, dont les sucs sont ainsi dépravés & viciés, viennent à être exposées considérablement à l'air froid du

SECT. IV.

qu'aucune fievre ait précédé, les tranchées viennent d'abord, & sont suivies de déjections ; mais les malades souffrent toujours des douleurs violentes & un serrement des intestins, chaque fois qu'ils vont à la selle ; & il leur semble que toutes leurs entrailles vont sortir du corps. Les déjections sont fréquentes & toujours muqueuses, si ce n'est qu'il vient quelquefois par intervalles une matiere stercoreuse, ce qui se fait avec moins de douleur. Les mucosités que l'on rend par les selles sont mêlées de filets de sang ; mais quelquefois il ne s'y en trouve point du tout ; & néanmoins si les déjections sont fréquentes, & que les tranchées continuent, on a toujours lieu de dire que c'est la dyssenterie (1).

---

soir, parcequ'elles seront trop peu vêtues, qu'elles se seront tenues long-temps assises à terre, ou y auront dormi, &c. cela bouche les pores, & arrête la transpiration des parties fines, sulfureuses & impures des liqueurs, lesquelles s'unissant avec la lymphe vapide, dégenerent en une matiere visqueuse & très âcre qui, par le moyen du mouvement de la fievre, est portée aux intestins, le grand émonctoire de ces sortes de matieres impures, & cause la dyssenterie. C'est de cette maniere qu'est produite la dyssenterie dans les camps, où elle peut arriver sans le concours d'aucune vapeur maligne.

2°. La dyssenterie peut être causée par des vapeurs contagieuses, d'où s'ensuit une dyssenterie épidémique plus ou moins maligne. Ces sortes de vapeurs s'engendrent dans l'air par le moyen de certaines exhalaisons malignes qui viennent de la terre, ou par certains vents, & elles entrent dans le corps par la respiration, ou bien avec les aliments, sur-tout les herbages & les fruits qui s'en trouvent couverts ; comme aussi des œufs pernicieux des insectes qui flottent alors en grande quantité dans l'air, & se mêlent ainsi avec le sang & les humeurs. Il est encore remarquable que dans une telle constitution de l'air, le virus qui est reçu dans le corps, y demeure caché & sans action, pendant un certain temps, & n'attend qu'une cause occasionnelle pour être mis en œuvre : de-là vient que dans le temps dont nous parlons on a souvent vu arriver une dyssent rie par une légere irritation des intestins qu'aura causé un doux purgatif, ou autre chose. La contagion de la maladie peut venir aussi des vapeurs malignes qui s'exhalent des dyssentériques par la transpiration insensible, ou de leurs excréments, de leur lait, de leur sueur. Il regne ordinairement beaucoup de dyssenteries d'un mauvais caractere lorsqu'il y a beaucoup de mouches, de chenilles, d'araignées, & d'autres insectes.

3°. Enfin la dyssenterie peut venir pour avoir mangé trop de fruit, sur-tout s'il n'étoit par bien mûr ; ou pour avoir bu par dessus ce fruit des liqueurs capables de fermenter, comme du vin nouveau, & semblables. Les fruits les plus mal sains sont les cerises douces ou guignes, les pêches & les prunes, sur tout les grosses prunes jaunes.

(1) Il semble que cette dyssenterie est celle qu'Hoffmann appelle *dyssenterie blanche*, dans laquelle on rend des matieres purulentes mêlées de caroncules & d'une mucosité qui est enlevée des tuniques

Si le malade est jeune, ou échauffé par l'usage des cordiaux, il a de la fievre, sa langue est couverte d'une mucosité épaisse & blanchâtre; & s'il est fort échauffé, elle est noire & seche. Il y a un grand épuisement de forces, une grande dissipation des esprits, & toutes les marques d'une mauvaise fievre. Cette maladie est non seulement très douloureuse & très fâcheuse; elle est encore des plus dangereuses, si on ne la traite pas comme il faut. Car les forces & les esprits se trouvant épuisés avant que la matiere morbifique puisse être séparée du sang, & le froid des extrêmités survenant ensuite, le malade pourra bien mourir en peu de jours: & s'il en rechappe cette fois, il lui survient ensuite divers fâcheux symptomes.

Par exemple, au lieu des filets de sang qui, au commencement, se voyoient mêlés parmi les déjections, il arrive quelquefois dans le progrés de la maladie, qu'on rend le sang pur, en abondance & sans mêlange d'aucune mucosité, toutes les fois que l'on va à la selle. Cet accident qui marque une corrosion des gros vaisseaux des intestins, est un signe mortel. Quelquefois aussi les intestins sont attaqués d'une gangrene incurable, causée par l'inflammation violente que produit la matiere âcre & brûlante qui y aborde copieusement (1). Dans le déclin

des intestins. Voyez *Hoffmann*, *Med. System. tom.* 4. *part.* 3. *p.* 528.

(1) Si la douleur & la soif cessent tout à coup, si les excréments sortent involontairement, & ont une odeur fétide & cadavéreuse, si le pouls est petit, & s'il survient des convulsions, on juge que les intestins sont attaqués d'une gangrene incurable. Le délire, les aphthes, l'inflammation du gosier, la paralysie de l'œsophage, la froideur des extrémités, les grandes anxiétés, les convulsions & le hoquet sont estimés des signes mortels dans cette maladies. Elle est dangereuse dans les femmes en couche, & enleve plus souvent les personnes âgées, & celles qui sont fort jeunes, que celles d'un moyen âge. Lorsqu'elle attaque des sujets cachectiques, scorbutiques, pulmoniques, ou d'un tempérament foible, ou qui ont eu pendant longtemps quelque dérangement d'esprit, elle est ordinairement mortelle. Lorsque le malade a des vers, elle est fort dangereuse. Lorsqu'elle est accompagnée d'un vomissement auquel succede le hoquet, il y a sujet de craindre une inflammation d'estomac. Lorsque les excréments sont verts ou noirs, ou très fétides, & mêlés de caroncules, le danger est grand, parceque ces signes dénotent un ulcère des intestins. C'est encore un très mauvais signe quand on rend les lavements aussitôt après qu'on les a pris, ou que l'anus est si étroitement fermé, qu'on n'y sauroit rien introduire. Le premier dénote une paralysie des intestins, sur-tout du rectum, & le second une violente contraction

SECT. IV.

de la maladie, le dedans de la bouche & le gosier se trouvent souvent couverts d'aphthes, sur-tout quand le corps a été long-temps échauffé, & qu'on a resserré le ventre par les astringents, avant que d'avoir évacué par les purgatifs la matiere peccante. Tous ces symptomes annoncent ordinairement la mort.

Cette maladie finit quelquefois par un tenesme.

4. Que si le malade les surmonte, & que la maladie tire en longueur, les intestins sont affectés les uns après les autres, en tirant vers l'anus, jusqu'à ce qu'enfin tout le mal se jette sur le rectum, & aboutit à un tenesme (1). Alors les déjections stercoreuses causent une très violente douleur dans les intestins, parceque les matieres en descendant frottent rudement ce conduit qui est encore très sensible, au lieu que dans la dyssenterie, ce sont les déjections muqueuses qui causent le plus de douleur.

Elle est funeste aux adultes, & non aux enfants.

Cette maladie qui est assez souvent funeste aux adultes, sur-tout aux vieillards, est néanmoins très peu fâcheuse dans les enfants, qui l'ont quelquefois durant plusieurs mois sans aucune mauvaise suite, pourvu qu'elle soit abandonnée à la Nature.

Il y a peut-être différentes especes de dyssenteries.

5. Comme je n'ai jamais vu la dyssenterie qui est endémique parmi les Irlandois, je ne saurois dire quelle ressemblance elle a avec celle que je viens de décrire. Je ne sais pas même quelle est le rapport de cette derniere, avec celles qui ont regné en Angleterre en d'autres années. Car il se peut faire que, comme il y a différentes especes de petites véroles & d'autres maladies épidémiques, il y ait aussi différentes especes de dyssenteries qui soient propres aux diverses constitutions, & qui par conséquent demandent d'être traitées d'une maniere un peu différente.

Nous ne devons pas être surpris de ces jeux de la Nature;

sporadique de cet intestin. La dyssenterie enleve quelquefois le malade en peu de temps, c'est-à dire en sept ou huit jours, particulierement s'il regne en ces temps-là une fievre maligne; mais quelquefois elle dure jusqu'au quarantieme jour, & au delà; & quand elle a ainsi duré long-temps, elle enleve à la fin le malade; ou si elle se termine, elle laisse après elle quelque autre fâcheuse maladie, comme l'hydropisie, la lienterie, la passion céliaque, ou une étisie incurable.

(1) Le ténesme dont il s'agit ici, vient de l'extrême sensibilité que cause à la partie affligée l'irritation continuelle qu'elle souffre de la part des humeurs âcres qui y sont logées. Ces humeurs font sur elle des impressions d'autant plus sensibles, qu'elle a perdu pendant le cours de la maladie une grande partie de cette mucosité douce qui sert à la garantir de l'irritation.

puisque

puisque c'est une chose avouée de tout le monde, que plus on pénetre profondément dans ses ouvrages & dans ses opérations, plus on y reconnoît cette variété infinie & cet art divin qui sont si fort au-dessus de notre intelligence. Aussi seroit-ce une entreprise également téméraire & chimérique, de vouloir comprendre & découvrir tout ce qu'opere la Nature : & si quelqu'un vient à faire quelque découverte dans cette matiere, même une découverte des plus utiles, il doit être très persuadé, s'il connoît un peu les hommes, que toute la reconnoissance qu'ils lui en témoigneront, sera de le critiquer, par cette seule raison qu'il sera le premier auteur de cette découverte.

Principe des maladies épidémiques plus subtil au commencement.

6. Il faut encore observer que toutes les maladies épidémiques semblent avoir, autant qu'on en peut juger par leurs phénomenes, un principe plus spiritueux & plus subtil, quand elles commencent, que quand elles sont déja avancées; & que plus elles tendent à leur fin, plus ce principe devient grossier. Car quelle que soit la nature des particules morbifiques qui, étant mêlées intimement avec l'air, forment une constitution épidémique; toujours ne peut-on s'empêcher de reconnoître qu'elles sont plus capables d'agir puissamment lorsqu'elles commencent à se faire sentir, que lorsque le temps les a affoiblies.

Exemple tiré de la peste.

C'est ainsi que, pendant les premiers mois que régnoit la peste, il n'y avoit presque pas de jours que des gens n'en fussent attaqués tout d'un coup dans les rues, & n'en mourussent subitement, sans avoir auparavant senti aucun mal. Mais, quand la maladie eut duré plus long-temps, il ne mouroit jamais personne sans que la fievre & les autres symptomes eussent précédé ; ce qui montre assez que la peste étoit plus violente dans son commencement qu'elle ne fut ensuite, quoique d'abord elle enlevât moins de monde.

Et de cette dyssenterie.

7. De même dans la dyssenterie dont nous parlons, tous les symptomes étoient plus cruels quand la maladie commença : quoique le nombre des malades augmentât chaque jour jusqu'à ce que la maladie fût dans sa plus grande force, où par conséquent il mouroit plus de gens que quand elle commença; néanmoins, comme nous avons déja dit, les symptomes étoient plus violents dans le commencement, que dans l'état de la maladie, & beaucoup plus encore que dans son déclin; &, à proportion du nombre des malades, il mourut plus de monde.

D'ailleurs, plus la dyssenterie duroit, plus elle sembloit

SECT. IV.

être humorale. Par exemple, le premier automne qu'elle se fit sentir, il y eut un très grand nombre de malades qui n'avoient absolument aucunes déjections; mais les tranchées étoient beaucoup plus terribles, la fievre beaucoup plus violente, les forces beaucoup plus abattues, & les autres symptomes beaucoup plus cruels que les années suivantes: & même les premieres dyssenteries, où il y eût des déjections, paroissoient avoir un principe plus spiritueux & plus subtil que celles d'après; car, dans les premieres, l'irritation & les efforts pour aller à la selle étoient plus grands & plus fréquents, & les déjections, sur-tout les stercoreuses, étoient moindres & plus rares. A mesure que la maladie avançoit, les tranchées diminuoient, & les déjections devenoient plus stercoreuses, jusqu'à ce qu'enfin la constitution épidémique venant à cesser, il n'y avoit presque plus de tranchées, & les déjections étoient plus stercoreuses que muqueuses.

Les indications curatives.

8. Pour venir maintenant aux indications curatives, après avoir soigneusement & murement réfléchi sur les divers symptomes de la dyssenterie, j'ai trouvé que c'étoit une fievre particuliere qui agit sur les intestins; c'est-à-dire que les humeurs âcres & enflammées qui sont contenues dans la masse du sang, & qui l'agitent, sont déposées sur les intestins, à travers les arteres mésentériques, & étant aidées par le mouvement impétueux des liqueurs qui se portent de ce côté-là, elles forcent les orifices des vaisseaux, & donnent moyen au sang de s'épancher par les selles. En même-temps les intestins faisant tous leurs efforts pour se débarrasser des humeurs âcres qui les irritent continuellement, expriment la mucosité dont ils sont naturellement enduits, laquelle se décharge avec le sang, tantôt plus, tantôt moins, chaque fois qu'on va à la selle.

Tout cela considéré, il me parut que les indications qui se présentoient naturellement dans cette maladie consistoient uniquement à faire d'abord par la saignée une révulsion des humeurs âcres, ensuite à adoucir toute la masse du sang, & à évacuer par la purgation ces humeurs nuisibles (1).

(1) A peine y a-t-il une maladie qui demande plus d'habileté que la dyssenterie pour être traitée méthodiquement. Les indications curatives en général sont, 1°. de corriger la matiere peccante, & de l'évacuer par les émonctoires propres; 2°. d'appaiser les tranchées &

9. Voici donc la méthode que je suivis : dès le premier jour que j'étois appellé auprès d'un malade, je le faisois saigner du bras (1); le soir du même jour, je donnois un calmant; & le lendemain matin la potion suivante, dont je me servois ordinairement.

CHAP. III.

Méthode curative.

Prenez *tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau; & dans trois onces de ce que vous aurez coulé, dissolvez manne & syrop de roses solutif,*

Potion purgative.

---

les mouvements convulsifs des intestins; 3°. de cicatriser les intestins, s'ils sont ulcérés, ou de les fortifier s'ils sont simplement affoiblis.

La premiere indication se remplit par l'usage des remedes mucilagineux & huileux pris intérieurement, & donnés en lavement; par les doux vomitifs réitérés selon le besoin, sur-tout avec la racine d'ipécacuanha, qui est estimée un spécifique dans le commencement de la maladie, & par les laxatifs mêlés avec les absorbants. Quand il y a malignité, il faut exciter une sueur modérée, & donner des cordiaux convenables. Par rapport à l'ipécacuanha, il faut observer qu'il réussit le mieux dans les tempéraments robustes & humides qui ont l'estomac & les intestins farcis de mauvaises humeurs, d'où s'ensuivent des nausées, des envies de vomir, des anxiétés, &c. ou qui ont gagné le mal depuis peu; mais si on le donne après que la maladie a déja duré quelque temps, & que le malade a déja souvent rendu des matieres muqueuses & sanguinolentes, il diminuera bien à la vérité ces évacuations, mais il augmentera les anxiétés, en sorte qu'on sera souvent obligé de rappeller l'écoulement par le moyen des lavements émollients. L'ipécacuanha est encore nuisible, si le foie est affecté, ou s'il y a inflammation, squirrhe ou cancer dans quelque viscere. Quant aux laxatifs, ceux qui sont d'un goût douceâtre & qui fermentent facilement, comme une décoction de pruneaux, une solution de manne, une infusion de séné, & tous les syrops laxatifs, ils ne conviennent pas. Les purgatifs violents & mercuriels augmentent les symptomes.

La seconde indication se remplit par les narcotiques & les remedes légérement astringents, & par les fomentations anodines & les liniments anodins que l'on emploie sur le ventre & l'estomac.

La troisieme indication se remplit par des déterfifs & des balsamiques, ou par des fortifiants, selon l'exigence des cas.

(1) Quantité d'expériences ont fait voir que la saignée est absolument nécessaire au commencement de la dyssenterie, si le sujet est pléthorique, s'il est accoutumé à boire beaucoup de vin, ou si la maladie est accompagnée de fievre continue; car c'est sans fondement que l'on appréhende que la saignée ne diminue les forces, puisque dans cette maladie non seulement plusieurs meurent d'une inflammation des intestins, mais aussi que les gens pléthoriques, s'ils sont attaqués de fievres continues, périssent uniquement par la surabondance du sang qui cause aisément des embarras, & même la mortification & la gangrene : d'où il s'ensuit que la saignée est le meilleur moyen de prévenir ces dangereux symptomes.

SECT. IV. *de chacun une once pour une potion qui sera prise de grand matin.*

J'ai coutume de préférer cette potion à tous les électuaires où il entre peu de rhubarbe. Car, quoique la rhubarbe soit destinée à purger la bile & toutes les humeurs âcres, elle ne fait pas néanmoins grand chose dans la dyssenterie, si l'on manque d'y ajouter de la manne ou du syrop de roses, ou quelque autre purgatif en assez grande quantité pour purger un peu abondamment : & comme on sait que les purgatifs les plus doux, tels que les simples minoratifs, augmentent les tranchées, dissipent les forces & dérangent le malade par le nouveau tumulte qu'ils excitent dans le sang & dans les humeurs pendant qu'ils operent, cela est cause que je donne toujours un calmant un peu plutôt qu'on ne fait ordinairement après les purgatifs, c'est-à-dire à quelque heure que ce soit de l'après-midi, pourvu que le purgatif ait cessé d'agir. Ma vue en cela est d'appaiser le mouvement que j'ai excité par le purgatif.

Je fais prendre encore deux autres fois la même potion purgative; savoir de deux en deux jours; & après chaque purgation, un calmant à l'heure que j'ai marquée ci-devant. De plus, les jours que je ne purge pas, je donne le calmant, matin & soir, afin de diminuer la violence des symptomes, d'avoir le temps d'évacuer l'humeur peccante. Le calmant dont je me servois le plus, c'étoit le laudanum liquide, à la dose de seize ou dix-huit gouttes pour une seule prise, dans quelque eau cordiale.

En quel tems de la maladie les cordiaux conviennent.

10. Après une saignée & une purgation, je faisois user pendant toute la maladie de quelque doux cordial, comme de l'eau épidémique, de l'eau de scordium composée, & autres semblables. Par exemple,

Julep cordial.

Prenez *eaux de cerises noires & de fraises, de chacune trois onces; eau épidémique, eau de scordium composée, & eau de canelle orgée, de chacune une once; perles préparées, un gros & demi; sucre candi, quantité suffisante; eau rose, demi-once, pour donner un goût agréable : mêlez tout cela, & faites un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses, ou à sa volonté.*

J'employois principalement ce remede dans les vieillards & dans les tempéraments phlegmatiques, afin de rétablir un peu les forces que les grandes déjections avoient abattues, comme il est ordinaire dans cette maladie.

La boiſſon étoit du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien ce qu'on nomme la *décoction blanche* qui ſe prépare ainſi : CHAP. III. Boiſſon & nourriture.

Prenez *corne de cerf & mie de pain blanc, de chacune deux onces : faites les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux : édulcorez enſuite la liqueur, en ajoutant ſuffiſante quantité de ſucre.* Décoction blanche.

Je donnois auſſi quelquefois pour boiſſon du petit-lait ; ou, ſi la foibleſſe des malades le demandoit, je faiſois bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie, & cette boiſſon ſe prenoit froide.

La nourriture étoit quelquefois de la panade, d'autres fois du bouillon fait avec la chair de mouton maigre (1). Je faiſois davantage garder le lit aux gens âgés, & je leur faiſois uſer du cordial en plus grande quantité qu'aux enfants & aux jeunes gens. Voilà de toutes les méthodes que je connois, celle qui m'a le mieux réuſſi dans la dyſſenterie, & il eſt arrivé très rarement que cette maladie ait ſubſiſté après la troiſieme purgation.

11. Si néanmoins elle réſiſtoit encore, je donnois matin & ſoir le calmant dont j'ai parlé, & je continuois de la ſorte juſqu'à ce que le malade fût hors d'affaire : & même, pour venir plus ſurement à bout de la maladie, je n'ai pas fait difficulté de donner mon calmant trois fois en vingt-quatre heures, à diſtances égales, & encore en plus grande doſe que je n'ai dit ci-deſſus ; c'eſt-à-dire à la doſe de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, ſi la premiere doſe n'avoit pas arrêté l'écoulement (2) : je faiſois auſſi donner tous les jours un lavement d'une demi-livre de lait de vache, avec une once & demie de thériaque ; remede qui eſt Comment il faut traiter la maladie quand elle réſiſte à ces remedes.

(1) Les bouillons de veau ou de poulet, le riz & les jaunes d'œufs conviennent pour le régime. Toutes les boiſſons doivent être priſes un peu chaudes ; & à la fin de la maladie, un verre de vin pur, ou mêlé avec de l'eau, ſuivant que l'eſtomac pourra le ſupporter, eſt propre à ranimer les eſprits, & à fortifier l'eſtomac & les inteſtins.

(2) Lorſque dans une dyſſenterie ou une diarrhée les forces ſont épuiſées par les fréquentes déjections qui accompagnent cette maladie, que le malade eſt cachectique, ou attaqué de conſomption, qu'il ſurvient une chaleur hectique, difficulté de reſpirer, & des douleurs vagues dans les membres, il faut arrêter l'évacuation, donner ſouvent des lavements fortifiants, appliquer ſur l'eſtomac & le ventre des topiques fortifiants, & donner en même temps des remedes internes convenables pour fortifier toutes les parties.

SECT. IV.

excellent dans tous les cours de ventre. Les Médecins qui n'ont pas d'expérience des narcotiques, s'imaginent que leur fréquent usage est très dangereux : cependant je n'ai jamais vu arriver le moindre inconvénient du fréquent usage que j'ai fait du laudanum liquide dans la dyssenterie, quoique je sache plusieurs malades qui en ont pris tous les jours durant plusieurs semaines de suite.

Traitement de la diarrhée

Si le cours de ventre n'est qu'une diarrhée, il ne sera pas nécessaire de saigner, ni de purger dans les formes, il suffira de donner tous les matins *un demi-gros de rhubarbe en poudre* (plus ou moins suivant les forces du malade), *dont on fera un bol avec suffisante quantité de diascordium, ajoutant deux gouttes d'huile essentielle de canelle;* & les soirs, on donnera *quatorze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.* Le régime sera le même que celui que j'ai recommandé pour la dyssenterie, & s'il est besoin, on donnera tous les jours le lavement que j'ai aussi recommandé dans cette maladie : mais ceci soit dit en passant.

Potion calmante.

Exemple de la dyssenterie guérie par cette méthode.

12. Je ne rapporterai qu'un seul exemple pour faire voir la bonté de cette méthode; car ce seroit fatiguer inutilement le Lecteur, que d'en rapporter un plus grand nombre. M. Thomas Belke, Docteur en Théologie, homme distingué par sa piété & sa science, & Aumonier du Comte de Saint-Alban, fut attaqué d'une très violente dyssenterie pendant cette constitution; & m'ayant fait appeller pour le traiter, je le guéris par ma méthode.

Comment il faut traiter les enfants.

13. Les enfants qui avoient la dyssenterie devoient être traités de même, excepté qu'il falloit leur tirer moins de sang, & diminuer la dose des purgatifs & du laudanum liquide, à proportion de l'âge. Par exemple, deux gouttes de ce narcotique suffisoient pour un enfant d'un an.

14. Le laudanum liquide dont je me servois tous les jours, étoit préparé simplement de la maniere suivante:

Description du laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Espagne, une livre; opium, deux onces; safran, une once; canelle & clous de girofle en poudre, de chacun un gros : faites digérer tout cela ensemble au bain-marie, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la liqueur ait une consistance requise : passez-la ensuite, & la gardez pour l'usage.*

Son utilité particuliere.

Je ne crois pas, à la vérité, que cette préparation ait plus de vertu que l'opium en substance; mais je la préfere à cause de la forme liquide qui est plus commode, & par-

ce qu'on est plus sûr de la dose, d'autant qu'on peut la mêler dans du vin, dans une eau distillée, ou dans toute autre liqueur.

Excellence de l'opium.

Et à cette occasion, je ne saurois m'empêcher de remarquer ici avec autant de reconnoissance que de satisfaction, qu'entre tous les remedes, dont le Dieu tout puissant qui est la source de tous les biens, a fait présent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en est point de plus universel ni de plus efficace que l'opium, c'est-à-dire le suc d'une des especes de pavot. Il se trouve, à la vérité, des gens qui voudroient faire entendre aux personnes crédules, que presque toute la vertu des narcotiques, & sur-tout de l'opium, dépend d'une certaine préparation qu'eux seuls ont l'art & le secret de lui donner. Mais tous ceux qui jugent des choses par l'expérience, & qui feront un usage fréquent, tant de l'opium simple, tel que la Nature le présente, que de ses préparations, joignant à l'expérience de soigneuses observations, ne trouveront presque aucune différence dans les effets; & ils seront persuadés que les merveilleux effets de l'opium doivent être attribués à la bonté & à l'excellence naturelle de la plante qui le produit, & non pas à l'adresse ingénieuse de l'ouvrier qui le prépare. Ce remede est d'ailleurs si nécessaire à la médecine, qu'elle ne sauroit absolument s'en passer; & un Médecin qui saura le manier comme il faut, fera des choses surprenantes, & qu'on n'attendroit pas aisément d'un seul remede: car ce seroit être peu instruit de la vertu de celui-ci, que de l'employer seulement pour procurer le sommeil, calmer les douleurs, & arrêter la diarrhée. L'opium peut servir dans plusieurs autres cas; c'est un excellent cordial, & presque l'unique qu'on ait découvert jusqu'à présent.

Elle ne dépend point de ses préparations.

C'est un excellent cordial.

15. Telle étoit la méthode générale qui convenoit dans les dyssenteries; mais il faut observer que, comme celles de la premiere année avoient un principe plus subtil & plus spiritueux, que celles des années suivantes; aussi ne se guérissoient-elles pas si vîte par les purgatifs, que par les délayants & les adoucissants. C'est pourquoi le premier automne que regnerent les tranchées sans déjections, & les dyssenteries, je les traitai toujours de la maniere suivante, & j'eus toujours un heureux succès; mais l'hiver d'ensuite & le reste de la même année, ma méthode ne se trouva plus si efficace; & les années suivantes, comme le principe de ces maladies devenoit grossier de plus en plus, elle se trouva entierement inutile.

Commen il falloit traiter la dyssenterie dan commencements.

SECT. IV.

Détail du traitement.

16. Voici donc comment je m'y prenois : si le malade étoit jeune & avoit de la fievre, je le faisois saigner du bras ; une heure ou deux après, je lui faisois boire, en aussi grande quantité que dans le cholera morbus, non pas du bouillon de poulet, mais du petit-lait froid ; & on lui donnoit des lavements avec le petit-lait tiede, sans y ajouter ni sucre, ni autre chose. Les tranchées & les déjections mêlées de sang, disparoissoient après que le malade avoit rendu le quatrieme lavement ; tout ce grand lavage ne dure que deux ou trois heures, pourvu que le malade boive comme il faut. Aussi-tôt après, je le faisois mettre au lit ; & le petit-lait qui étoit entré dans le sang, lui causoit bientôt une abondante moiteur que je laissois continuer pendant vingt-quatre heures, sans l'exciter. Durant ce temps-là, je n'accordois rien au malade que du lait un peu tiédi, & il ne prenoit même que cela pendant trois ou quatre jours, depuis qu'il s'étoit levé. S'il retomboit pour s'être levé trop tôt, ou pour avoir quitté trop tôt l'usage du lait, il falloit recommencer les mêmes remedes. Si cette méthode est exactement suivie, je crois qu'aucun homme de bon sens ne la rejettera, sous prétexte qu'elle n'est pas accompagnée d'un appareil pompeux de remedes.

Dyssenterie guérie en Afrique par cette méthode.

17. La fievre dyssentérique avec les symptomes que nous avons décrits ci-dessus, se rencontre dans les lieux où regne la dyssenterie épidémique, & dans les mêmes temps ; & on doit la traiter entierement par la même méthode : c'est ce que prouve le témoignage du Docteur Butler, également homme de bien & habile homme, & qui accompagna le très noble Seigneur Henri Howard, lorsqu'il fut envoyé en Afrique, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Roi de Maroc.

Ce Docteur m'a raconté lui-même qu'il observa dans ce pays-là une dyssenterie épidémique, laquelle étoit accompagnée d'une fievre entierement semblable à celle que nous avons décrite. Il traita ces deux maladies, tant à Tanger, qu'en d'autres endroits, par la méthode que nous avons recommandée, & il réussit toujours heureusement, soit qu'il eût affaire à des Anglois, ou à des Maures. Il ne tenoit point cette méthode de moi, comme je ne la tiens point de lui. Le même hasard nous y avoit conduits tous deux, quoique nous fussions très éloignés l'un de l'autre. Il m'assuroit que, dans le traitement de la dyssenterie, il s'étoit très bien trouvé de noyer ses malades d'un déluge de li-

queur. Pour moi, je penſe que, dans un climat chaud, comme celui de l'Afrique, une telle méthode doit manquer beaucoup plus rarement de réuſſir, qu'en Angleterre.

CHAP. III.

Exemple de ſon utilité.

18. Le premier automne que régnoit cette conſtitution, Daniel Coxe, Docteur en Médecine, homme de beaucoup d'eſprit & de ſcience, ayant été attaqué d'une très violente dyſſenterie, me conſulta; & ayant ſuivi ma méthode que je lui conſeillai, il fut guéri promptement, ſurement & agréablement. Les tranchées & les déjections ſanguinolentes ceſſerent après le troiſieme ou le quatrieme lavement, lorſque j'étois encore auprès de ſon lit, & il n'eut beſoin enſuite pour ſe rétablir, que de garder le lit pendant le temps que j'ai marqué, & de vivre de lait. Sur la fin du même automne, il guérit lui-même par cette méthode, un très grand nombre de dyſſenteriques; mais ayant voulu s'en ſervir auſſi l'année ſuivante, il ne réuſſit pas.

Comment il faut s'y prendre quand la dyſſenterie dure longtemps.

19. J'ai déja dit que, quand la dyſſenterie dure longtemps, elle attaque ſouvent tous les inteſtins les uns après les autres, en tirant vers l'anus, juſqu'à ce qu'enfin elle s'arrête ſur le rectum, & cauſe des envies continuellet d'aller à la ſelle, ſans qu'on rende autre choſe qu'une mucoſité mêlée de ſang. Dans ce cas-là, on tenteroit inutilement, ſelon moi, aucune des méthodes précédentes, ſoit les lavements déterſifs, agglutinatifs & aſtringents que l'on a coutume d'employer ſuivant les divers temps de l'ulcere qu'on ſuppoſe être dans le rectum; ſoit même les fomentations, les demi-bains, les fumigations & les ſuppoſitoires qui rempliſſent les mêmes vues. Car il eſt évident que le mal ne vient point d'un ulcere du rectum, mais plutôt de ce que les inteſtins, à meſure qu'ils ont recouvré leur élaſticité, ont pouſſé dans le rectum les reſtes de la matiere morbifique; & cet inteſtin continuellement irrité ſe décharge à chaque ſelle d'une mucoſité dont il eſt naturellement enduit.

Il s'agit donc de fortifier le rectum, afin qu'il puiſſe, comme les autres inteſtins, ſe débarraſſer entierement des foibles reſtes de la maladie. Or, rien n'y réuſſira que les remedes propres à fortifier tous les corps en général. Un topique, quel qu'il ſoit, étant un corps étranger qui incommode par ſon contact, affoiblira plutôt la partie ſouf-

Inconvénients des topiques.

SECT. IV.

frante, qu'il ne la fortifiera (1). Ainſi il faut que le malade prenne patience, juſqu'à ce que ſes forces ſe rétabliſſent par les bons aliments, & par l'uſage de quelque liqueur cordiale fort agréable au goût, dont il boira à ſa volonté; & à meſure que les forces reviendront, le teneſme ceſſera.

La dyſſenterie dure quelquefois pluſieurs années.

20. Il arrive auſſi quelquefois, quoique fort rarement, qu'une perſonne ſe ſentira durant pluſieurs années, d'une dyſſenterie qui n'aura pas été bien traitée dans le commencement. Toute la maſſe du ſang ayant alors acquis, pour ainſi dire, une qualité dyſſentérique, envoie continuellement aux inteſtins des humeurs âcres & échauffées, & néanmoins le malade fait aſſez bien toutes ſes fonctions.

Exemple d'une dyſſenterie guérie par la ſaignée.

C'eſt de quoi j'ai vu, il n'y a pas long-temps, un exemple dans une femme de mon voiſinage, laquelle fut continuellement tourmentée de ce mal, pendant les trois dernieres années de cette conſtitution. Elle avoit fait quantité de remedes avant que de s'adreſſer à moi. Je ne lui ordonnai autre choſe que la ſaignée, laquelle je fis réitérer pluſieurs fois, de loin en loin, y étant déterminé par la couleur du ſang qui reſſembloit à celui des pleurétiques, & par le ſoulagement que la malade reſſentoit de plus en plus à chaque ſaignée. En effet, elle recouvra par ce moyen une ſanté parfaite.

Dyſſenterie non épidémique ſe guérit par le laudanum ſeul.

21. Je remarquerai une choſe avant que de finir; c'eſt que les évacuations qui, dans les dyſſenteries épidémiques, étoient abſolument néceſſaires avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, ne le ſont point du tout, lorſque la conſtitution de l'air ne favoriſe pas la maladie, & qu'alors on peut la guérir par une voie plus courte, c'eſt-à-dire par le ſeul uſage du laudanum employé de la maniere que nous avons marquée: & voilà ce que nous avions à dire ſur la dyſſenterie.

---

(1) Le téneſme eſt un ſymptome très incommode & très douloureux; mais on peut y apporter beaucoup de ſoulagement en fomentant l'anus avec une décoction de fleurs de ſureau & de camomille dans le lait, ou en y appliquant le mucilage d'herbe aux puces, ou ſemence de coin, ou un mucilage d'huile d'amandes douces, de jaune d'œuf & de ſafran, ou bien en faiſant recevoir la vapeur chaude d'une décoction émolliente de feuilles de guimauve, de fleurs de ſureau, de ſemence de fénugrec, &c. dans le lait.

CHAPITRE IV.

Fievre continue d'une partie de 1669, & des années entieres 1670, 71, 72.

1. En même temps que régnoit la dyssenterie, il parut une fievre qui lui ressembloit extrêmement; elle attaquoit non seulement ceux qui avoient déja la dyssenterie, mais encore ceux qui en étoient exempts, si ce n'est qu'ils ressentoient quelquefois, & encore rarement, de légeres tranchées, tantôt avec des déjections, & tantôt sans déjections. Cette fievre avoit toujours les mêmes causes sensibles & manifestes que la dyssenterie, & les mêmes symptomes qui accompagnoient la fievre des dyssenteriques: en sorte qu'à l'exception des évacuations par les selles, & des autres symptomes qui en dépendoient, elle paroissoit être entierement de même nature que la dyssenterie. Aussi, durant toute cette constitution, elle souffrit les mêmes altérations dans tous ses symptomes, que la dyssenterie en général, & elle eut les mêmes différences par rapport à son augmentation, son état & son déclin. Voilà pourquoi je la nommai *fievre dyssentérique*. Origine de la fievre de cette constitution.

2. Cette fievre, ainsi que nous avons dit, commençoit quelquefois avec de légeres tranchées du ventre, sur-tout les premieres années; d'autres fois, les tranchées venoient ensuite; & le plus souvent, il n'y en avoit point. Les sueurs qui, dans la fievre de la constitution précédente, étoient très abondantes, comme nous avons remarqué plus haut, étoient rares & peu considérables dans celle-ci; mais la douleur de tête y étoit plus violente que dans l'autre. La langue des malades étoit humide & blanche, comme dans l'espece précédente; mais outre cela, elle étoit couverte d'une pellicule épaisse. Cette fievre se terminoit rarement par la salivation, ce qui n'étoit pas rare dans l'autre. Vers la fin de la maladie, il survenoit plus souvent des aphthes, que dans la fievre précédente, ou dans aucune autre fievre que j'aie jamais vue. Ces aphthes étoient produites par une matiere âcre & hétérogene, que le sang déposoit dans la bouche & dans le gosier, ce qui arrivoit aussi dans la fievre qui accompagnoit la dyssenterie; & elles Ses symptomes.

venoient principalement à ceux qui avoient été plus long-temps malades, & qui étoient plus affoiblis par un régime trop chaud.

La même fievre produisoit aussi cette sorte d'aphthes qui étoient ordinaires aux dyssenteries opiniâtres, accompagnées de fievre; & cela arrivoit sur-tout lorsqu'outre un régime trop chaud, on avoit arrêté par des astringents les déjections, avant que d'avoir évacué par la saignée & les purgations le foyer de la maladie.

Influence des qualités manifestes de l'air sur les maladies épidémiques.

3. Voilà quels étoient les vrais signes diagnostics de cette fievre. Les autres symptomes varioient chaque année, suivant que les qualités manifestes de l'air changeoient en certains temps, & suivant le progrès & les différents états de la dyssenterie en général. Mais, pour mieux faire entendre ce que je veux dire, puisque c'est principalement par ce moyen que la Nature produit les maladies épidémiques, je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Il faut donc remarquer, que quoique les qualités manifestes de l'air n'influent pas tellement sur chaque constitution, qu'elles soient les vraies causes des maladies épidémiques qui se rapportent proprement à telle & telle constitution, puisque ces maladies dépendent d'une certaine disposition cachée & inexpliquable qui se trouve dans la constitution; néanmoins elles ont, suivant les différents temps, une influence sur les maladies épidémiques, en vertu de laquelle celles-ci paroissent, ou ne paroissent pas, selon que les qualités manifestes de l'air les favorisent ou leur sont contraires. Mais la constitution générale demeure entierement la même, soit que ces qualités de l'air l'avancent, soit qu'elles la retardent.

4. De là vient qu'entre différentes maladies épidémiques qui regnent sous une même constitution, telle ou telle maladie particuliere arrive principalement dans la saison, à laquelle elle est déterminée par les qualités sensibles de l'air, & qu'elle cede la place à une autre maladie épidémique, lorsque les qualités de l'air viennent à changer dans la saison d'ensuite. C'est ce qu'on voit dans la fievre *stationnaire* ou *fixe*, quelle qu'elle soit, qui est du nombre des maladies épidémiques de l'année courante; car cette fievre se fait sentir principalement au mois de Juillet, & dès le commencement de ce mois elle attaque un grand nombre de personnes en même temps: mais quand l'automne approche, elle s'affoiblit, & cede la place à la principale maladie épidémique de cette année-là.

La cause de cette vicissitude, est la chaleur de l'été qui, mettant les humeurs en mouvement, donne lieu aux fievres de la constitution générale de paroître dans cette saison; au lieu que l'automne les fait disparoître, tandis que la maladie épidémique dominante reprend le dessus.

5. Or, comme ce sont les qualités sensibles de l'air qui produisent au mois de Juillet les fievres *stationnaires;* ce sont aussi les mêmes qualités de l'air, propres à ce mois-là, qui produisent divers symptomes entierement étrangers à ces fievres, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale. De là vient que dans les années où il y a beaucoup de ces fievres au mois de Juillet, & où elles sont accompagnées de plusieurs symptomes extraordinaires, outre ceux qui leur sont propres, en tant qu'elles sont l'effet de la constitution générale; elles ne laissent pas de demeurer les mêmes, quoiqu'à raison de la diversité de leurs symptomes le public les regarde chaque année comme nouvelles. Leurs symptomes particuliers ne durent que quelques semaines; après quoi elles n'ont pendant le reste de l'année que leurs symptomes propres.

Exemple de cela dans la fievre dyssentérique.

6. C'est ce qu'on voyoit clairement dans les autres fievres, & sur-tout dans les fievres dyssentriques du mois de Juillet de 1671 & 1672. On remarquoit toujours dans la premiere de ces deux dernieres fievres que les malades souffroient beaucoup, qu'ils rendoient une bile verte, & que sur la fin de la maladie ils avoient une grande disposition à la diarrhée. Dans la seconde fievre dyssenterique, les malades ressentoient dans les muscles, & principalement dans les extrémités, des douleurs approchantes de celles du rhumatisme: le pharynx étoit enflammé, mais moins que dans l'esquinancie. Ces deux symptomes spécifiques se rencontroient dans la même fievre, & se guérissoient par les mêmes remedes. Ils ne différoient qu'à l'égard des qualités sensibles de l'air, sous lesquelles ils arrivoient.

Comment on peut distinguer l'espece particuliere de fievre qui regne.

Le régularité avec laquelle ces fievres paroissoient tout d'un coup au commencement de Juillet, & les symptomes particuliers dont elles étoient accompagnées durant un certain temps (lesquels néanmoins étoient de même espece, & se guérissoient par la même méthode que la fievre qui subsistoit l'année entiere), tout cela, dis-je, fait assez voir combien il est difficile de déterminer toujours par les symptomes quelle est l'espece de fievre qui regne; mais on peut la distinguer assez bien en faisant une soi-

SECT. IV.

gneuse attention aux autres maladies de cette année-là; & en observant exactement les symptomes fébriles qui ont rapport à telle ou telle évacuation. Un autre moyen de découvrir l'espece de la fievre, c'est d'examiner par quelle méthode ou par quel remede elle se guérit le plus facilement.

7. Quant aux autres symptomes qui accompagnent les *stationnaires*, ils dépendent uniquement des divers temps de la constitution; & ils sont plus ou moins violents, suivant que les symptomes des autres maladies épidémiques auxquelles ils appartiennent augmentent, ou diminuent.

8. Mais pour revenir à notre sujet, la fievre qui, comme nous avons dit plus haut, commença avec les dyssensenteries, se soutint sur le même pied qu'elles, si ce n'est qu'elle diminuoit un peu lorsque les autres maladies épidémiques de ces années-là prenoient le dessus : mais elle persista durant toute la constitution avec plus ou moins de violence.

Traitement de la fievre de cette constitution.

9. Pour ce qui regarde le traitement de cette fievre, ayant observé, comme il a été dit auparavant, qu'elle avoit absolument les mêmes symptomes que la fievre de la dyssenterie; je crus que je guérirois mes malades si j'imitois en quelques maniere l'évacuation dont se sert ordinairement la nature pour chasser au dehors la matiere âcre & corrosive qui est la cause prochaine de la dyssenterie, & de la fievre de la dyssenterie.

Ainsi je mis en usage la même méthode que j'ai décrite au long ci-dessus dans le traitement de la dyssenterie, au moins quant à la saignée & aux purgations réitérées; car je trouvai que les narcotiques employés entre les purgations, n'étoient pas utiles comme dans la dyssenterie; & qu'au contraire, ils étoient nuisibles, en ce qu'ils fixoient la matiere peccante, que les purgatifs auroient dû évacuer.

Les premiers jours de la maladie, je nourrissois mes malades de crême d'orge ou d'avoine, de panades, & d'autres choses semblables; & je leur donnois pour boisson de la petite biere un peu chaude. Après deux purgations, il n'étoit nullement nécessaire de leur interdire la chair de poulet, ou d'autres semblables aliments aisées à digérer; car la méthode de traiter cette maladie par les purgatifs, permettoit d'accorder ce régime; au lieu qu'il n'auroit pas convenu, si l'on avoit suivi une autre méthode.

La maladie étoit le plus souvent guérie après trois purgations, entre chacune desquelles je mettois toujours un jour d'intervalle; quelquefois néanmoins il falloit encore d'autres purgations. Si après que la fievre avoit cessé, le malade se trouvoit extrêment foible, & qu'il fût longtemps à se rétablir (ce qui arrive très souvent aux femmes hystériques), je tâchois de rétablir les forces, & de réparer les esprits en donnant un petite dose de laudanum. Rarement je réitérois ce remede, & je ne l'ordonnois jamais que deux ou trois jours après la derniere purgation. Mais rien ne contribuoit tant à rétablir les forces & à réparer les esprits, que de prendre l'air dès que la fievre avoit cessé.

D'où est vient la premiere idée.

10. Ce qui me donna la premiere idée de suivre la méthode des évacuations fut la maladie d'une jeune fille de mon voisinage, vers laquelle je fus appellé dans les commencements de cette constitution, lorsque j'axaminois en moi-même avec beaucoup de soin & d'attention la nature de cette nouvelle fievre. La malade avoit la fievre, avec une terrible douleur au devant de la tête, & les autres symptomes de la fievre dyssenterique. Je lui demandai comment sa fievre lui avoit pris, & depuis combien de temps. Elle me répondit qu'elle avoit eu la dyssenterie, qui étoit alors épidémique, qu'elle en étoit quitte depuis quatorze jours; & que cette maladie, soit qu'elle eût cessé d'elle-même, ou par la vertu des remedes, avoit été aussitôt suivie de la fievre & de la douleur de tête. Je crus que je viendrois très bien à bout de remédier à ces accidents, si je substituois à la dyssenterie une autre évacuation entierement semblable à celle dont la cessation avoit occasionné la fievre. En effet, je guéris cette femme par la méthode que j'ai décrite ci-dessus. La même méthode emportoit en très peu de temps les fievres de cette constitution.

Or, j'ai toujours été d'avis que, pour qu'une méthode de traiter les maladies aigues soit bonne & recommendable, il ne suffit pas qu'elle réussisse heureusement, puisque cela arrive quelquefois à des femmes également ignorantes & téméraires; mais qu'il faut encore que la maladie se termine sans peine, &, pour ainsi dire, d'elle-même, autant qu'il est possible (1). C'est une réflexion que je fais en passant.

(1) Le succès général qu'a un Médecin dans le traitement d'une

SECT. IV.

11. Au commencement de Juin 1672, le Comte de Salisbury, homme de la premiere noblesse & d'un rare génie, étant tombé malade, me fit appeller. Il avoit la fievre dyssenterique avec des tranchées, mais sans cours de ventre. Il fut guéri par ma méthode : & je n'eus pas besoin d'en employer aucune autre, tant que dura la maladie.

Assoupissement dans cette fievre, d'où provenoit.

12. Dans les jeunes gens, & même dans les personnes un peu avancées en âge, cette fievre portoit quelquefois à la tête, & causoit un délire, non pas phrénétique, comme dans les autres fievres, mais presque léthargique. Cela arrivoit sur-tout à ceux qui au commencement de la maladie avoient employé mal à propos toutes sortes de moyens pour se faire suer. J'eus beau me tourner de tous les côtés, & mettre en usage tous les remedes imaginables, je ne pus sauver aucun des malades qui avoient ce symptome (1). Mais en voilà assez sur les fievres de cette constitution.

---

maladie, est assurément la meilleure preuve de son jugement & de l'excellence de sa méthode ; plus cette méthode est facile, plus aussi elle fait paroître l'habileté du Médecin, & devient d'une utilité plus universelle.

(1) Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût spécifié la méthode & les remedes qu'il employa inutilement contre ce symptome, les fautes des grands hommes n'étant pas moins instructives en général que leurs succès, en ce qu'elles fournissent plusieurs idées utiles sur les moyens d'agir plus sûrement dans des cas semblables. Comme l'usage des vésicatoires n'étoit pas alors établi, & qu'il paroît par les formules de remede de notre Auteur, qu'il donnoit rarement des remedes chauds & volatils, il y a grande apparence qu'il ne se servit pas de ces deux secours, & qu'il s'en servit trop peu, eu égard à l'exigence du cas. Dans la pratique présente on guérit souvent les stupeurs d'un mauvais caractere, en appliquant beaucoup de vésicatoires, & en faisant prendre souvent, & en petite quantité, des remedes chauds & nervins, comme le sel volatil de corne de cerf & de succin, le castoreum, les especes du diambra, le camphre, le safran, la racine de serpentaire de Virginie, l'esprit de lavande, le sel volatil huileux, &c.



CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Rougeoles de l'an 1670.

1. Au commencement de Janvier 1670 les rougeoles parurent à leur ordinaire. Elles augmenterent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, qu'elles furent dans leur plus grande force. Ensuite elles diminuerent par degrés jusqu'au mois de Juillet suivant, qu'elles cesserent entierement. Comme ces rougeoles m'ont semblé les plus régulieres de toutes celles que j'ai jamais vues, je vais en tracer exactement l'histoire, autant qu'il m'a été possible de les observer.

Commencement & progrès des rougeoles de cette constitution.

2. La rougeole commence & finit dans les mois que je viens de marquer. Elle attaque le plus souvent les enfants, sans qu'aucun de tous ceux d'une ville en soit exempt. Le premier jour le froid & la chaleur se succedent mutuellement. Le second jour il y a une véritable fievre ; la personne se trouve fort mal, elle est altérée, avec un degoût de toute nourriture ; sa langue est blanche, sans être seche ; elle a une petite toux, une pesanteur de la tête & des yeux, & une continuelle envie de dormir. Il distille le plus souvent du nez & des yeux une humeur séreuse, ce qui est un signe certain de la prochaine éruption de la rougeole. Un autre signe également certain, c'est qu'il paroît ordinairement des pustules au visage, tandis qu'à la poitrine on voit plutôt des taches larges & rouges qui ne s'élevent pas au dessus de la peau. Le malade éternue comme s'il étoit enchifrené ; ses paupieres se gonflent un peu avant l'éruption ; il vomit ; mais plus souvent il est attaqué d'une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres. Cela arrive sur-tout aux enfants qui font des dents. Cette maladie rend les enfants de plus mauvaise hmeur qu'à l'ordinaire.

Leurs symptomes.

Les symptomes augmentent le plus souvent jusqu'au quatrieme jour. Ce jour-là, & quelquefois le cinquieme, il paroît sur le front & sur le reste du visage, de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui devenant ensuite plus grandes & plus nombreuses, se serrent en forme de grappes, & font de différentes figures. Ces taches rouges sont composées de petites pustules de même couleur, situées les unes près des autres, qui s'élevent tant soit peu sur la surface de la peau, & dont

Ils deviennent plus violents jusqu'au quatrieme jour.

Sect. IV.

on sent plutôt l'élévation en les touchant légerement avec le doigt, qu'on ne les apperçoit à l'œil à quelque distance. Elles n'occupent d'abord que le visage; ensuite elles s'étendent sur la poitrine & sur le ventre; puis sur les cuisses & sur les jambes. Mais elles ne forment que de simples rougeurs sur la peau du tronc & des extrémités, sans aucune éminence sensible.

Ils ne s'adoucissent pas par l'éruption.

3. Les symptomes de la rougeole ne s'adoucissent pas par l'éruption, comme ceux de la petite vérole. Toutefois je n'ai jamais vu de vomissement après l'éruption. Mais la toux, la fievre & la difficulté de respirer augmentent; & le larmoiement, l'envie continuelle de dormir, & le dégoût persistent comme auparavant.

Vers le sixieme jour, la peau du visage devient rude à mesure que les pustules s'évanouissent, & que l'épiderme se déchire; alors les taches du reste du corps sont très grandes & très rouges. Vers le huitieme jour il n'y a plus de taches au visage, & on n'en voit presque plus sur le reste du corps. Le neuvieme jour il n'y en a plus aucune nulle part, le visage, les extrémités, & quelquefois tout le corps se trouvant alors couvert d'une espece de farine, parceque l'épiderme qui a été un peu soulevée, venant à se détacher, & à se déchirer, tombe par petites écailles.

La maladie se termine ordinairement le huitieme jour.

4. La rougeole disparoît donc ordinairement le huitieme jour (1). Le peuple se laissant tromper par la durée ordinaire de la petite vérole, dit alors que la rougeole rentre, quoique réellement elle ait fini son temps; & il croit que les symptomes qui arrivent à la fin de cette maladie, viennent de ce qu'elle est rentrée. En effet, la fievre & la difficulté de respirer augmentent pour lors, & la toux devient plus fâcheuse; en sorte que les malades ne dorment presque ni jour ni nuit. Les enfants sur-tout à qui on a fait user d'un régime chaud, ou de remedes chauds, afin

(1) L'Auteur dit ici la rougeole disparoît ordinairement le huitieme jour, & un peu auparavant il dit que les taches disparoissent entierement le neuvieme jour; ce qui semble contradictoire; mais la vérité est que dans la plupart des sujets les taches se dissipent dans quatre, cinq ou six jours depuis qu'elles ont commencé à paroître, à moins que la maladie ne soit d'une espece très maligne. Ceux qui meurent de la rougeole, périssent ordinairement le neuvieme jour par la suffocation. Les symptomes dangereux dans cette maladie sont le grand abattement, le froid des extrémités, l'agitation, le vomissement violent, la toux continuelle, la diarrhée, la difficulté d'avaler, le délire, les convulsions, les sueurs abondantes, sur-tout dans les personnes avancées en âge.

d'aider l'éruption de la rougeole, sont sujets à cet accident, qui arrive sur la fin de la maladie, & qui leur cause une péripneumonie, dont il meurt un plus grand nombre d'enfants, que de la petite vérole, ou d'aucun symptome de cette maladie. Au reste la rougeole est absolument sans danger quand elle est bien traitée. CHAP. V.

Elle est suivie assez souvent d'une diarrhée, laquelle même dure quelquefois plusieurs semaines après la cessation de la maladie & de tous ses symptomes. Cette diarrée met le malade en grand danger par l'épuisement qu'elle lui cause. Quelquefois aussi après un régime fort chaud, les pustules deviennent livides, & ensuite noirâtres. Cela n'arrive qu'aux adultes ; & leur sort est désespéré, si dès qu'on apperçoit cette noirceur, on manque de recourir aussi-tôt à la saignée, & à l'usage d'un régime tempéré & capable de rafraîchir le sang.

Description du traitement de la rougeole.

5. La rougeole ressemble beaucoup à la petite vérole, & doit être traitée à peu près de la même maniere. Les remedes & le régime qui échauffent sont très dangereux, quoique des femmes ignorantes, qui se mêlent de traiter cette maladie, les emploient fréquemment, sous prétexte d'éloigner du cœur le virus morbifique. Voici la méthode qui m'a le mieux réussi. Je ne faisois garder le lit aux malades que pendant deux ou trois jours depuis l'éruption, afin que les particules enflammées qui pouvoient aisément se séparer du sang dont elles corrompoient la nature, se dissipassent doucement par la transpiration : les malades n'étoient pas plus couverts dans leurs lits, & leurs chambres n'étoient pas plus échauffées que lorsqu'ils étoient en santé. Je leur interdisois entierement la viande, & je les nourrissois de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choses semblables, & quelquefois je leur accordois une pomme cuite. Leur boisson étoit de la petite biere, ou du lait mêlé de trois fois autant d'eau.

J'adoucissois la toux qui accompagne ordinairement la rougeole, en faisant user de temps en temps d'une décoction pectorale, ou d'un looch adoucissant. Mais sur toutes choses je donnois le syrop diacode tous les soirs dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Par exemple ;

Apozême pectoral.

Prenez décoction pectorale, une livre & demie ; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez tout cela pour un apozeme, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.

SECT. IV.

Looch pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once; sucr ecandi, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela ensemble pour un looch, dont le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.

Potion calmante.

Prenez eau de cerises noires, trois onces; syrop diacode, une once. Mêlez cela pour une potion, que le malade prendra tous les soirs.

Si le malade étoit un enfant, il faudroit diminuer la dose des remedes pectoraux & du narcotique, à proportion de l'âge (1).

Bonté de cette méthode.

6. Il est très rare que des malades périssent quand on les

(1) Nonobstant les égards que mérite la méthode de l'Auteur, il sera peut-être bon de donner sur cette matiere quelques nouvelles instructions tirées d'Hoffmann.

Si les premieres voies sont surchargées de matieres indigestes, il est à propos de donner un doux émétique. Si les enfants ont des vers, il faut purger au commencement. La saignée est nécessaire dans les adultes, s'il y a pléthore.

Les remedes échauffants & le régime chaud augmentent la mauvaise qualité & la subtilité de la matiere morbifique, la chaleur & l'anxiété, & épuisent les forces. Les remedes nitreux & trop rafraîchissants, sur-tout dans les enfants, retardent l'éruption, & la matiere morbifique étant retenue dans l'habitude du corps, dispose à la mortification.

Lorsque la rougeole attaque les femmes hystériques, ou survient dans le temps des regles, elle est souvent accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une contraction de l'œsophage, d'une grande anxiété, &c. ce qui retarde l'éruption : dans ce cas là il ne faut pas l'aider par des remedes chauds, mais plutôt avoir recours à des antispasmodiques, comme à des lavements faits avec les carminatifs & les anodyns, à de doux diaphorétiques, mêlés avec une petite quantité de castor & de nitre, & quelquefois il faut employer la saignée.

La toux, qui est le plus fâcheux symptome, est très bien adoucie par l'huile d'amandes douces fraîchement tirée, & mêlée avec du syrop de capillaire, ou de guimauve, donnée fréquemment à la quantité d'une demi cuillerée dans de l'eau de gruau.

La diarrhée ne doit être ni beaucoup excitée, ni promptement arrêtée; elle est souvent plus utile que nuisible, parcequ'elle termine la maladie, & emporte beaucoup d'impuretés. Les lavements émollients, pour adoucir les humeurs âcres logées dans les intestins, conviennent très bien.

Dans les hémorrhagies qui surviennent dans cette maladie, les astringents puissants, & les narcotiques ne valent rien. La mixture suivante a été souvent employée avec succès.

Prenez *eau de cerises noires, six onces; eau thériacale, trois gros; antimoine diaphorétique & diascordium, de chacun demi-gros; esprit de vitriol, vingt gouttes; syrop de pavot rouge, deux gros; mêlez tout cela ensemble, & donnez-en deux ou trois cuillerées de trois en trois heures.*

traite de cette maniere ; & il ne leur arrive point d'autres accidents que les symptomes nécessaires & inévitables de la maladie. Ce qui fatigue le plus, c'est la toux. Néanmoins elle n'est dangereuse qu'après la fin de la maladie. Et lorsqu'elle subsiste encore pendant une ou deux semaines ensuite, elle se guérit aisément par l'usage du grand air & des remedes pectoraux. Bien plus, elle diminue peu à peu d'elle même, & cesse enfin entierement (1).

CHAP. V.

7. Mais si après la rougeole, comme il arrive très souvent, le malade, pour avoir usé des cordiaux, ou d'un régime trop échauffant, est attaqué d'une fievre violente, d'une difficulté de respirer, & d'autres symptomes de la péripneumonie, qui le mettent en danger de sa vie; la saignée du bras est alors nécessaire, & je m'en suis toujours bien trouvé, même dans les plus petits enfants, en tirant une quantité de sang proportionnée à leur âge & à leurs forces.

Comment il faut remédier aux accidents qui arrivent après la maladie.

Quelquefois même dans un cas pressant je n'ai pas fait difficulté de réitérer la saignée Je puis dire avoir sauvé par ce moyen un grand nombre d'enfants qui étoient prêts à étouffer. La péripneumonie qui arrive aux enfants après que la rougeole est passée, leur est extrêmement pernicieuse ; elle en fait plus périr que la petite vérole même, & je n'ai encore vu personne qui ait pu la guérir autrement que par la saignée.

La diarrhée, que nous avons dit succéder à la rougeole, se guérit de même par la saignée (2) ; car comme elle vient d'un sang enflammé, dont les parties les plus subtiles se jettant sur les intestins les obligent à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie, la péripneumonie, & les autres maladies inflammatoires) ; il n'y a que la saignée qui soit utile en pareil cas, d'autant qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui causent la diarrhée, & qu'elle tempere le sang au point qui est nécessaire (3).

(1) Il n'est pas ici parlé de purgation après la maladie ; néanmoins le défaut de purgation a souvent causé des maladies très dangereuses & très opiniâtres, comme des abcès internes, des ulceres malins, des caries des os, la consomption, l'hydropisie, l'aveuglement, &c. Ainsi on doit se souvenir que la purgation est presque aussi nécessaire après cette maladie qu'après la petite vérole.

(2) Voyez ci-devant, *art.* 4.

(3) Un doux purgatif avec la rhubarbe semble convenir ici, & étant joint avec un exercice modéré, & le grand air, il guérira probablement cette diarrhée. La saignée peut convenir par occasion, mais

SECT. IV.

La saignée aussi sûre dans les enfants que dans les adultes.

8. On ne doit pas être surpris que je recommande la saignée pour les plus petits enfants. L'expérience m'a appris qu'on peut les saigner avec autant de sureté que les adultes. La saignée leur est même si nécessaire qu'il est impossible sans cela de rémédier comme il faut à la péripneumonie dont nous avons parlé, & à quelques autres symptomes qui leur arrivent.

Son utilité dans les convulsions que causent les dents.

Comment, par exemple, remédiera-t-on sans la saignée aux convulsions que souffrent les enfants à l'âge de neuf ou dix mois, lorsqu'ils font des dents ; convulsion que causent les nerfs comprimés & irrités en conséquence de l'enflure & de la douleur des gencives ? La saignée seule l'emporte de beaucoup dans cette maladie sur tous les spécifiques les plus vantés que l'on a connus jusqu'à présent. Quelques-uns même de ces prétendus spécifiques nuisent par leur chaleur, & augmentant le mal au lieu de le guérir, causent la mort des enfants. Je ne dis rien ici de la grande utilité de la saignée dans la coqueluche des enfants, où ce remede surpasse infiniment tous les remedes pectoraux.

9. Ce que nous avons dit touchant la curation des symptomes qui surviennent à la fin de la rougeole, peut convenir quelquefois lorsque la rougeole étant dans sa force, les mêmes symptomes arrivent pour avoir trop échauffé le malade.

Exemple de l'utilité de la saignée.

Cette année 1770 je traitai une servante de Madame Anne Barington. Elle avoit la rougeole avec fievre, difficulté de respirer, des taches de pourpre sur tout le corps, & quantité d'autres symptomes très dangereux. Comme j'attribuois tout cela au régime chaud, & aux remedes chauds dont elle avoit pris un assez grand nombre, je la fis saigner du bras, & lui ordonnai de boire fréquemment d'une tisane pectorale & rafraîchissante. Par ces remedes, auxquels je joignis un régime tempéré, les taches & tous les autres symptomes disparurent peu à peu.

10. La rougeole qui, comme nous avons dit (1), avoit commencé au mois de Janvier, alla en augmentant chaque jour jusqu'à l'équinoxe du printemps. Depuis ce temps-là elle diminua insensiblement, & au mois de Juillet suivant elle cessa tout-à-fait. Elle ne revint point de

---

on ne sauroit dire qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui, dans ce cas, seront très bien évacuées par la purgation.

(1) Voyez ci devant, *art.* 1.

toute cette constitution, si ce n'est qu'au printemps d'ensuite elle parut foiblement en quelques endroits. Mais en voilà assez sur la rougeole. CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Petites Véroles irrégulieres des années 1670, 71, 72.

1. Les rougeoles dont nous venons de parler, amenerent des petites véroles d'une espece différente de celles qui avoient regné sous la constitution précédente. Ces petites véroles commencerent presqu'en même temps que les rougeoles, savoir les premiers jours de Janvier 1670. Et quoiqu'elles ne fussent pas si épidémiques, elles ne ne laisserent pas de les accompagner tout le temps qu'elles subsisterent; elles durerent même après la cessation des rougeoles pendant le reste de cette constitution. Mais en automne elles furent moins violentes que les dyssenteries qui regnoient en cette saison, laquelle leur est très favorable; & en hiver les dyssenteries ayant cessé, les petites véroles dont nous parlons, recommencerent. Commencement & progrès d'une nouvelle sorte de petite vérole.

Tel est l'ordre qu'elles gardoient chaque année pendant cette constitution, si ce n'est que le dernier automne, c'est-à-dire l'an 1672 lorsque la constitution tendoit à sa fin, & n'étoit plus si favorable aux dyssenteries, ces petites véroles regnerent contre l'ordinaire, & concoururent tellement avec les dyssenteries, qu'il n'étoit pas aisé de dire laquelle des deux maladies attaquoit plus de monde. Cependant il me parut que les dyssenteries avoient encore alors le dessus. Les petites véroles, de même que toutes les autres maladies épidémiques étoient plus violentes dans le commencement, & devenoient chaque jour plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elles fussent dans leur plus grande force. Ensuite de quoi elles diminuoient peu à peu, tant par rapport à la violence des symptomes, que par rapport au nombre des malades.

2. Pour venir maintenant aux symptomes particuliers de ces petites véroles, je voyois avec étonnement qu'elles en avoient un grand nombre qui ne se trouvoient pas dans les petites véroles de la constitution précédente que j'avois Ses symptomes.

SECT. IV.

observées avec soin. Je ne traiterai présentement que de ces derniers symptomes, sans rien dire de ceux qui se rencontroient aussi dans les petites véroles que nous avons décrites au long ci-dessus.

Symptomes des petites véroles discretes.

3. Voici donc quels étoient les symptomes qui distinguoient les petites véroles discretes irrégulieres, d'avec les petites véroles discretes de la constitution précédente. Premierement, l'éruption se faisoit ordinairement le troisieme jour dans celles dont nous parlons; au lieu que dans les autres elle précédoit rarement le quatrieme jour. Secondement, les pustules ne devenoient pas si grosses que dans l'espece précédente, mais elles étoient plus enflammées; & les derniers jours, c'est-à-dire lorsqu'elles étoient parvenues à maturité, elles noircissoient plus souvent. Troisiemement, la salivation survenoit quelquefois à des malades qui avoient même très peu de pustules. Tout cela fait voir, que les petites véroles discretes de cette constitution approchoient davantage de la nature des confluentes, & étoient plus inflammatoires qu'il n'est ordinaire aux petites véroles discretes.

Symptomes des petites véroles confluentes.

4. Les petites véroles confluentes irrégulieres différoient en beaucoup de choses des confluentes régulieres que j'avois observées dans la constitution précédente. Elles paroissoient tantôt le second & tantôt le troisieme jour, sous la forme d'une tumeur rougeâtre & uniforme qui couvroit tout le visage, & qui étoit plus élevée que l'érésipele, sans qu'il y eût presqu'aucune distinction visible des pustules. Le reste du corps étoit chargé d'une infinité de pustules rouges, enflammées & réunies par plaques, entre lesquelles s'élevoient, principalement sur les cuisses, des vésicules assez remarquables, qui ressembloient à des brûlures, & étoient pleines d'une sérosité limpide. Cette sérosité couloit abondamment lorsque la pellicule qui couvroit les vésicules venoit à se déchirer, & alors la chair qui étoit au dessous paroissoit noire & sphacelée. Mais ce redoutable symptome se rencontroit rarement, & on ne le vit que le premier mois de la maladie.

5. Dans ce temps-là, c'est-à-dire au mois de Janvier 1670, un Brasseur, nommé M. Collins, de la paroisse de Saint Gilles, me fit appeller pour voir son fils encore enfant, qui étoit fort mal. Il avoit sur les cuisses des vésicules grosses comme des noix, & pleines d'une sérosité claire, lesquelles étant ouvertes, la chair au-dessous parut entierement sphacelée, & peu après le malade mou-

tut : ce qui arriva aussi à tous ceux que je vis attaqués de ce funeste symptome.

6. Environ l'onzieme jour la tumeur rougeâtre du visage se trouvoit revêtue en différents endroits, & peu à peu dans tout le visage, d'une pellicule blanche & luisante. Bientôt après il en sortoit une matiere épaisse & luisante qui n'étoit ni jaune ni brune, deux couleurs qui se trouvent dans les autres especes de petites véroles; mais elle étoit d'un rouge foncé, semblable au rouge du sang caillé, & qui, chaque jour, à mesure que la tumeur meurissoit, approchoit davantage de la couleur noire; jusqu'à ce qu'enfin tout le visage étoit noir comme de la suie.

Dans l'autre genre de petite vérole confluente, l'onzieme jour étoit le plus dangereux, & la plupart de ceux que la maladie enlevoit, mouroient ce jour-là. Mais dans la petite vérole confluente dont nous parlons, les malades ne mouroient ordinairement que le quatorzieme jour, & quelquefois même que le dix-septieme, à moins qu'un régime excessivement chaud n'avançât leur mort; & quand ils passoient le dix-septieme jour, ils étoient hors d'affaire. Toutefois ceux à qui il survenoit de ces funestes vésicules accompagnées de gangrene, lesquelles nous avons dit arriver à quelques-uns le premier mois de la maladie, mouroient peu de jours après l'éruption.

7. La fievre & tous les autres symptomes qui précédoient ou accompagnoient cette petite vérole, étoient plus considérables que dans l'espece précédente, & il y avoit des signes manifestes d'une plus grande inflammation. Les malades étoient plus portés à saliver; les pustules étoient plus enflammées & beaucoup plus petites; en sorte que quand elles commençoient à paroître, il n'étoit pas aisé de les distinguer de l'éréspele, ni même de la rougeole; quoiqu'on puisse connoître surement cette derniere maladie par le jour de l'éruption, & par les autres signes que nous avons rapportés ci-dessus en donnant l'histoire de la rougeole. Après que les pustules étoient tombées, les écailles farineuses restoient plus long-temps, & imprimoient sur la peau des marques plus profondes.

Il est important d'ajouter que, durant cette constitution où les dyssenteries étoient si épidémiques, les petites véroles que l'on traitoit avec un régime trop chaud, se terminoient quelquefois par la dyssenterie; chose que je n'avois jamais vue une seule fois auparavant.

SECT. IV.

Cette petite vérole s'adoucit la troisieme année.

8. Il faut encore observer que ces petites véroles irrégulieres n'eurent pas toujours des symptomes également fâcheux. Car au bout de deux ans, c'est-à-dire en 1672, qui étoit la troisieme année, elles commencerent à s'adoucir ; & de noires qu'elles étoient auparavant, elles devinrent peu à peu jaunes, qui est la couleur naturelle des petites véroles légitimes, quand elles sont en suppuration ; de telle maniere que la derniere année de cette constitution, elles furent entierement bénignes & d'un bon caractere, eu égard à leur nature. Nonobstant cela, on voyoit assez par la petitesse de leurs pustules, par la grande disposition que les malades avoient à saliver, & par les autres symptomes, qu'elles n'étoient pas du genre des petites véroles régulieres.

Méthode curative.

9. Mais, quoique l'ignorance où nous sommes des causes qui produisent la différence spécifique de chaque chose, ne permît pas de comprendre pourquoi ces petites véroles étoient différentes de celles de la constitution précédente ; j'étois néanmoins très assuré par la nature des symptomes, que l'inflammation étoit beaucoup plus violente dans les premieres que dans les secondes ; & qu'ainsi tout le traitement consistoit à modérer encore davantage la trop grande ébullition du sang.

Cette indication se remplissoit principalement en donnant les narcotiques de la maniere que nous avons dit plus haut, & outre cela, par un régime tempéré, c'est-à-dire en faisant boire abondamment de quelque liqueur propre à tempérer l'ardeur brûlante dont les malades étoient tourmentés, sur-tout dans le temps de la suppuration, qui est plus grande dans la petite vérole que dans toute autre maladie. La décoction blanche qui se fait avec un peu de pain & de corne de cerf dans beaucoup d'eau & suffisante quantité de sucre, étoit utile ; mais l'eau laiteuse composée de trois parties d'eau & d'une partie de lait bouillies ensemble, étoit ordinairement plus agréable au goût des malades, & répondoit mieux à l'intention qu'on avoit de rafraîchir.

Utilité de la grande boisson dans cette maladie.

La grande quantité de liqueur que buvoient les malades, ne servoit pas seulement à modérer la chaleur extrême qui se faisoit sentir principalement durant la fievre de suppuration ; elle servoit encore à aider la salivation, & à l'entretenir plus long-temps qu'elle n'auroit duré, si la chaleur eût été plus grande. Outre cela, j'ai souvent observé que la boisson copieuse des liqueurs dont nous avons parlé,

avoit produit de merveilleux effets ; en sorte que les petites véroles qui, durant leur éruption, sembloient devoir être confluentes & des plus malignes, devenoient discretes dans le progrès de la maladie ; que les pustules qui, en suppurant, auroient rendu une matiere d'abord rouge & ensuite noire, paroissoient très jaunes ; & qu'au lieu d'être petites & fort enflammées, elles étoient grosses & d'un bon caractere.

10. Le flux menstruel qui arrive souvent aux femmes dans le temps qu'elles ont la petite vérole, ne doit en aucune façon les empêcher de boire abondamment de ces liqueurs. Au contraire, elles doivent en boire par cette raison-là même : car le danger où se trouvent alors les femmes, vient uniquement de ce que le sang étant trop atténué par la chaleur excessive de la maladie, il s'échappe par les voies naturelles, sur-tout lorsque des femmes ignorantes ont imprudemment employé un régime trop chaud, & la décoction de corne de cerf avec les fleurs de souci, &c. ce qui est jetter de l'huile sur le feu. Or, tout ce qui délaie & tempere puissamment le sang, quoique non pas d'une maniere immédiate, contribue nécessairement à entretenir la tumeur du visage & des mains, en arrêtant l'hémorrhagie. Au contraire, les remedes chauds qui semblent plus propres à entretenir cette tumeur, la font diminuer, en ce qu'ils augmentent la perte de sang.

Je ne doute pas même que cette mauvaise méthode n'ait été funeste à un grand nombre de femmes : car les assistants craignant que l'hémorrhagie ne fit affaisser les pustules, tâchoient de prévenir ce malheur par l'usage des cordiaux, & d'un régime encore plus échauffant qu'à l'ordinaire ; mais, en agissant de la sorte, ils tuoient plus surement ces pauvres femmes, quelque peine qu'ils se donnassent pour arrêter l'hémorrhagie & pour entretenir les pustules & la tumeur dans une élévation convenable, en mêlant divers astringents avec les cordiaux.

Exemple de cette utilité dans une Dame.

11. Je traitai, il n'y a pas long-temps une Dame de grande distinction & de beaucoup de mérite qui avoit une petite vérole noire & maligne. Je lui avois interdit, dès le commencement de sa maladie, tout ce qui pouvoit agiter le sang. Néanmoins, comme elle étoit d'un tempérament très sanguin, qu'elle étoit jeune & vigoureuse, & que d'ailleurs on étoit alors en été, elle fut attaquée le troisieme jour de l'éruption, & hors du temps ordinaire de ses regles, d'une perte de sang si abondante, que les femmes

SECT. IV.

qui étoient présentes, crurent qu'elle s'étoit blessée. Ce symptome dura trois jours, sans que je crusse devoir interrompre l'usage de l'eau laiteuse que j'avois ordonnée. Je pensai même qu'elle étoit alors encore plus nécessaire, & qu'il falloit en donner davantage; c'est ce que je fis en effet pendant toute la maladie, sur-tout vers le temps de la fievre suppuratoire.

Alors on appella avec moi, pour traiter la maladie, M. Millington, très habile Médecin & très honnête homme, mon intime ami, & qui avoit été autrefois Membre du même College que moi. Comme il vit que toutes choses alloient assez bien, eu égard à la nature de la maladie, il entra volontiers dans mon sentiment; savoir que la malade continuât à boire copieusement de l'eau laiteuse; car elle disoit souvent elle-même que cette liqueur lui étoit très agréable, qu'elle la rafraîchissoit, la nourrissoit & faisoit couler la salive. Quand le visage eut commencé à se durcir & à se couvrir d'une croûte, comme nous appréhendions que les exhalaisons putrides de la matiere purulente qui, dans cette sorte de petite vérole, rendoit une fort mauvaise odeur, ne rentrassent dans le sang, nous permîmes à la malade de prendre une fois le jour, ou toutes les fois qu'elle sentiroit des douleurs d'estomac, quelques cuillerées de vin de Canarie, un peu bouilli; nous ajoutâmes à cela une potion calmante qui se prenoit tous les jours à l'heure du sommeil: & avec ce peu de remedes la malade guérit, sans être attaquée d'aucun autre symptome dangereux, excepté l'hémorrhagie. Le visage & les mains s'enflerent raisonnablement; les pustules furent d'une bonne grandeur, eu égard au genre de la maladie; la salive coula abondamment & facilement jusqu'au bout. Enfin, quoique les pustules du visage semblassent disposées à noircir lorsqu'elles suppuroient, elles jaunirent néanmoins dans la plupart des autres parties.

En quel cas la grande boisson n'étoit pas si nécessaire.

12. Les petites véroles de cette constitution étoient beaucoup plus inflammatoires que celles des autres constitutions. Cependant, lorsqu'elles étoient discretes, ou en petit nombre, l'expérience montroit qu'il n'étoit pas besoin de faire boire une si grande quantité des liqueurs dont nous avons parlé. Il suffisoit que les malades bussent de la petite biere à leur soif & à leur volonté; qu'ils vêcussent de décoctions d'avoine, de panades, & de temps en temps de pommes cuites; & s'ils étoient hors l'âge de puberté, qu'ils prissent du syrop diacode, quand ils souffroient, ou qu'il fur-

venoit un délire causé par le défaut de sommeil.

Voilà tout ce que je faisois, quand il n'y avoit pas beaucoup de pustules, sinon que je tenois les malades au lit. Mon fils, Guillaume Sydenham, qui, au mois de Décembre 1670, eut une petite vérole discrete de cette nature, fut heureusement guéri par la seule méthode que je viens de recommander. Chap. VI.

13. Je ne dirai rien davantage touchant les petites véroles de cette constitution, ayant déja traité au long des petites véroles régulieres, desquelles les premieres ne différoient qu'en ce qu'elles étoient plus inflammatoires. C'est pourquoi il falloit travailler avec plus de soin à tempérer l'ardeur brûlante qui leur étoit naturelle, & qui étoit si dangereuse.

CHAPITRE VII.

Coliques bilieuses des années 1670, 71, 72.

1. DURANT toutes les années de cette constitution, comme le sang avoit beaucoup de penchant à déposer sur les visceres des humeurs bilieuses & échauffées, il y eut plus de coliques bilieuses qu'à l'ordinaire. Cette maladie doit être mise au rang des chroniques, & par conséquent, elle n'est pas de mon sujet. Je ne laisserai pas néanmoins d'en traiter ici, parcequ'elle dépendoit alors de la même altération du sang, qui produisoit la plupart des maladies épidémiques de ce temps-là, & d'ailleurs, parcequ'elle étoit précédée des mêmes symptomes fébriles que la dyssenterie d'alors, que, même quelquefois, comme j'ai remarqué plus haut, elle venoit à la suite de la dyssenterie qui, après avoir long-temps tourmenté le malade, sembloit avoir entierement cessé; mais, quand la colique bilieuse ne suivoit pas une longue dyssenterie, elle commençoit ordinairement par une fievre qui, après avoir duré seulement quelques heures, aboutissoit à cette maladie.

Pourquoi il est traité ici de la colique bilieuse.

2. La colique dont nous parlons, attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, sur-tout en été. Une douleur des plus violentes & des plus insupportables, se fait sentir dans les intestins qui quelquefois semblent être serrés comme avec une bande, &

Ses Symptomes.

d'autres fois la douleur se fixant dans un point, il semble qu'elle les perce, comme on feroit avec une tariere. Cette douleur diminue de temps en temps, après quoi, elle revient de plus belle. Le malade qui en prévoit le retour, témoigne par l'effroi qui paroît sur son visage, & par ses cris lamentables, l'horreur qu'il en a.

Au commencement de la maladie, la douleur ne se fixe pas si surement dans un point que dans son progrès. Les envies de vomir ne sont pas si fréquentes, & le ventre ne résiste pas si opiniâtrement à l'action des purgatifs. Mais, plus la douleur augmente, & plus elle se fixe dans un point, plus aussi les envies de vomir sont fréquentes, & le ventre resserré, jusqu'à ce qu'enfin la violence insurmontable des symptomes cause un renversement total du mouvement péristaltique des intestins, & en conséquence la passion iliaque, à moins qu'on n'y remédie de bonne heure. Dans cette derniere maladie, tous les purgatifs deviennent aussi-tôt émétiques. Les lavements mêmes remontent avec les matieres fécales le long du canal intestinal, & sont rejettés par le vomissement. La matiere que l'on rend de la sorte, lorsqu'elle est sans mêlange est tantôt verte, tantôt jaune, & tantôt de quelque autre couleur extraordinaire (1).

Les indications curatives.

3. Tous les symptomes de la colique bilieuse montrent clairement qu'elle vient d'une humeur, ou d'une vapeur âcre, que le sang dépose sur les intestins. Ainsi, ma premiere indication est d'évacuer cette humeur, tant celle qui

---

(1) La colique bilieuse vient, 1°. d'une humeur bilieuse, âcre, & corrompue, qui s'est amassée en grande quantité, & séjourne dans les menus intestins, sur tout dans le duodenum; 2°. elle vient souvent d'une passion violente, sur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud & sec, & en été. J'ai connu une personne âgée, sujette à cette maladie, & qui toutes les fois qu'elle se mettoit en grande colere, ne manquoit pas d'avoir une attaque de colique bilieuse, & à la fin elle en eut une dont elle mourut en peu d'heures. Cette maladie est produite aussi par un trop grand usage des liqueurs spiritueuses & chaudes Ses principaux symptomes sont enrouement, cardialgie, dégoût continuel, vomissement de bile verte, hoquet, chaleur & fievre, insomnie, grande altération, bouche amere; à quoi succede quelquefois de fréquentes évacuations de matieres bilieuses par les selles.

Lorsque la colique bilieuse attaque avec frisson, & que la douleur est extrêmement violente, le danger est grand, car cela dénote une inflammation, laquelle, si on n'y remédie pas, aboutit à la mortification.

eſt encore dans la maſſe du ſang, que celle qui eſt déja dépoſée dans les inteſtins. La ſeconde indication eſt d'arrêter par l'uſage des narcotiques l'impétuoſité des humeurs qui ſe portent de ce côté-là, & de calmer la violence de la douleur (1).

Maniere de les remplir.

4. Pour remplir ces indications, je fais d'abord ſaigner du bras copieuſement, ſuppoſé qu'on ne l'ait pas déja fait; & trois ou quatre heures après, je donne un narcotique. Le lendemain, je donne une purgation douce que je réitere en certaines occaſions, juſqu'à trois fois, en gardant un jour d'intervalle, ſuivant qu'il me paroît reſter plus ou moins de l'humeur morbifique. Si le mal eſt venu pour avoir mangé trop de fruits, ou quelque autre choſe indigeſte, d'où il s'eſt formé de mauvais ſucs qui ont paſſé dans le ſang, & de là dans les viſceres; alors il faut, avant toutes choſes, nettoyer l'eſtomac, en faiſant boire abondamment du petit-lait que le malade revomit enſuite. Cela étant fait, on donnera une potion calmante; le lendemain, on fera une ſaignée du bras; & dans tout le reſte, on agira de la même façon, & dans le même ordre que nous avons dit ci devant (2).

Comment il faut s'y prendre quand il y a indigeſtion.

(1) Il eſt bon d'obſerver ici que dans cette ſorte de colique, les remedes doivent être donnés dans des véhicules tiedes plutôt que chauds, & que les infuſions & décoctions chaudes, les ſudorifiques, & les bains chauds ne conviennent pas, tout cela n'étant propre qu'à irriter l'humeur bilieuſe, & à la faire pénétrer plus intimement dans les parties nerveuſes. Auſſi les obſervations pratiques nous apprennent que la ſeule boiſſon d'eau froide, dont Galien ſe ſervoit dans cette maladie, y eſt extrêmement utile, & même la guérit. C'eſt une remarque qui mérite attention, ſur tout ſi la maladie eſt cauſée par un emportement violent. Mais il faut bien prendre garde que dans tous les cas où il y a ſujet de craindre l'inflammation, on doit bannir abſolument l'eau froide qui pourroit avoir des ſuites funeſtes.

(2) Je ne vois pas, dit l'ingénieux Huxham, quelle utilité peut avoir ici la ſaignée, à moins que la ſurabondance, la vélocité, ou la chaleur du ſang ne la demande avant tous les autres ſecours; car dans les ſujets pléthoriques il ſeroit dangereux de donner, par exemple, un vomitif, ſans avoir fait précéder la ſaignée.

Cet Auteur continue ainſi: je me ſers du vomitif ſuivant.

Prenez *racine d'ipécacuanha, un gros, ou un gros & demi; ſel d'abſynthe, demi-ſcrupule: faites bouillir cela dans quatre onces d'eau de fontaine, réduites à deux; paſſez la liqueur, & ajoutez-y eau compoſée & diſtillée de camomille, & ſyrop de nerprun, de chacun demi-once, pour une potion vomitive: & pour aider l'action du remede; faites boire beaucoup d'eau de poulet, ou infuſion de feuilles de ſauge, & de fleurs de camomille; ce que j'approuve davantage.*

Sect. IV.

En quel cas les purgatifs doivent être plus forts.

5. Mais, comme la violence de la douleur & le vomissement empêchent l'action des purgatifs, en renversant le mouvement péristaltique des intestins, il faut augmenter

---

Ce vomitif est doux, il déterge suffisamment, il agit promptement, & ne cause pas de tranchées en séjournant long-temps dans l'estomac; ce que fait souvent l'ipécacuanha pris en substance. Lorsque je veux le rendre plus fort, j'y ajoute deux ou trois grains de tartre émétique, ou bien une cuillerée ou deux d'infusion de safran des métaux. *Huxham, de morb. col. Damnoniorum, p. 25. 27.*

Lorsque la colique est violente, il faut joindre les narcotiques aux purgatifs, afin d'adoucir la douleur, de relâcher les intestins, & de rendre constant & régulier le mouvement péristaltique. La douleur est une irritation, ou pour mieux dire, l'irritation produit le sentiment de la douleur, en causant des contractions aux fibres, & même des spasmes, si elle est violente. Si donc la douleur de la colique est extrêmement vive, il y aura des contractions spasmodiques dans certains endroits des intestins qui se trouveront comme liés étroitement ensemble; en sorte que si on n'adoucit pas la douleur, ni les excréments ni les vents ne pourront sortir par en bas. De là vient que dans une violente colique le ventre est d'ordinaire fort resserré. Dans ce cas-là on mêle utilement les narcotiques avec les purgatifs, ce qui modere la douleur, relâche & lubrifie les intestins, & les sollicite doucement à se décharger de ce qu'ils contiennent.

Mais si nonobstant l'usage de ces remedes, le ventre continue à être resserré, il faudra l'humecter avec une fomentation émolliente, sur-tout s'il est fort tendu & fort dur. La vapeur douce de la fomentation, penetre les tuniques de l'abdomen, ramollit les intestins, & relâche leurs fibres trop tendues & trop roides. On pourra, par exemple, se servir de la suivante.

Prenez racines de guimauve, graine de lin, & graine de fenugrec, de chacune trois onces; fleurs de camomille, trois poignées; têtes de pavots blancs, quatre onces. Faites bouillir cela dans parties égales d'eau & de lait pour une fomentation.

Cette décoction sera encore plus utile si on l'emploie en forme de demi-bain. *Ibid. p. 29, 30, 31.*

Hoffman observe que le bain chaud guérit toutes les maladies qui viennent d'une contraction des parties du bas-ventre. Telles sont les douleurs d'intestins, les tranchées, les violentes coliques convulsives, les pesanteurs douloureuses, causées par une pierre dans les reins, & accompagnées de suppression d'urine, la constipation, & autres maladies semblables, où le bain chaud est extrêmement utile. Il faut néanmoins observer que dans la colique qui provient d'une stagnation de sang, si le corps est plethorique, le bain chaud est dangereux, à moins qu'on n'ait saigné auparavant. Mais dans les coliques qui viennent de la dureté des excréments, un bain préparé avec des drogues émollientes est d'une merveilleuse utilité, en y joignant des laxatifs convenables, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le sel d'Epsom, la crême de tartre, &c. Voyez *Nouvelles Expériences & Observations sur les Eaux minérales.*

à proportion la force des purgatifs ; sans cela ils n'opéreront point, à moins que le malade ne soit facile à émouvoir, & c'est de quoi il est nécessaire de s'informer soigneusement. Or, quand les purgatifs ne peuvent opérer, ils ne font que nuire au malade, car, en l'agitant inutilement, ils augmentent le vomissement & la douleur.

L'infusion de tamarins, de séné & de rhubarbe, où l'on peut aussi dissoudre de la manne & du syrop de roses, est une potion laxative, préférable aux autres purgatifs, parcequ'elle met moins les humeurs en mouvement. Mais, comme les malades ont beaucoup de peine à la garder, soit par aversion pour les médecines en liqueur, soit à cause des envies de vomir, on est obligé d'avoir recours aux pilules. Celles que j'ai toujours préférées aux autres, sont les pilules cochées, lesquelles agissent efficacement dans ce cas, & dans la plupart des autres.

En quel cas il faut donner un narcotique avant le purgatif.

Quand l'estomac est si foible, & les envies de vomir si grandes, que le malade ne sauroit même garder les pilules, j'ordonne d'abord un narcotique, & au bout de quelques heures un purgatif, en laissant assez d'intervalle entre ces deux remedes, pour que l'action du premier n'empêche pas entierement celle du second ; & que néanmoins le purgatif séjourne assez long-temps dans l'estomac pour produire son effet lorsque le narcotique cesse d'agir. Cependant il sera très bien, quand on le pourra, de donner le purgatif long-temps après le narcotique, puisque douze heures même après qu'on a pris celui-ci, le purgatif n'opère qu'avec peine.

Il faut en donner un après que le purgatif a cessé d'agir,

6. Dans cette maladie, de même que dans la plupart des autres où les narcotiques sont indiqués, les purgatifs augmentent toujours la douleur, du moins quand leur opération est finie ; car, durant l'opération, cela n'arrive pas toujours. Voilà pourquoi ma méthode est de donner un narcotique dès que le purgatif a cessé d'agir. Je réitere ce narcotique matin & soir, les jours d'intervalle entre les purgations, afin de calmer plus surement la douleur, & je continue ainsi jusqu'à ce que le malade soit bien purgé.

Et matin & soir lorsque le malade est bien purgé.

7. Quand cela est fait, il ne reste qu'à arrêter l'effervescence des humeurs ; & c'est à quoi je travaille en donnant continuellement matin & soir un narcotique. Il faut même quelquefois le donner plus souvent ; & quand les douleurs étoient violentes, je n'ai jamais pu les calmer que par de grandes & fréquentes doses de ce remede : car des doses qui seroient capables d'appaiser d'autres douleurs,

échouent contre la violence de celles-ci. Or c'eſt pendant qu'elle ſe font ſentir, qu'on peut réitérer ſans aucun danger les narcotiques ; mais il n'en eſt pas de même, quand elles ont ceſſé. Ainſi les douleurs me guident, & je réitere le narcotique juſqu'à ce qu'elles aient ceſſé, ou qu'elles ſoient fort adoucies, mettant entre chaque doſe aſſez d'intervalle pour juger de l'effet de la doſe précédente, avant que d'en donner une autre. Il ſuffit ordinairement de donner le narcotique matin & ſoir, à moins que la douleur ne ſoit extrême. Celui dont j'ai coutume de me ſervir, eſt le laudanum liquide qui a été décrit ci-deſſus (1) : on le mêle dans une eau cordiale, à la doſe de ſeize gouttes ou davantage, ſuivant la violence de la douleur.

Mauvais effets des lavements carminatifs.

8. Cette méthode très ſimple d'évacuer d'abord par la ſaignée & la purgation la matiere morbifique, enſuite de procurer du repos au moyen des narcotiques, m'a toujours beaucoup mieux réuſſi que toutes les autres méthodes que j'ai connues juſqu'ici. Les lavements carminatifs que l'on donne en vue d'évacuer les humeurs âcres ne font qu'irriter le mal & le prolonger par l'agitation qu'ils cauſent aux humeurs.

Il faut quelquefois commencer par les narcotiques.

Mais, quoiqu'on doive ordinairement commencer le traitement de la colique bilieuſe par la ſaignée & la purgation, il y a néanmoins des cas où il faut employer les narcotiques avant tout autre remede. Un de ces cas, par exemple, eſt lorſqu'à l'occaſion de quelque maladie précédente ; une perſonne aura été abondamment purgée, aſſez peu de temps avant que d'avoir la colique : car il n'eſt pas rare que des gens qui relevent d'une maladie, ſoient attaqués de la colique bilieuſe, à cauſe de la foibleſſe qui leur reſte dans les inteſtins, ſur-tout s'ils ſe ſont échauffés pour avoir trop bu de vin ou de liqueurs ſpiritueuſes. Dans ce cas-là, je crois qu'il eſt non ſeulement inutile, mais encore nuiſible, de purger de nouveau ; parceque la purgation remettroit les humeurs en mouvement, & bouleverſeroit tout. D'ailleurs, ceux qui ſont attaqués de la colique bilieuſe, ont ordinairement pris pluſieurs lavements avant que le Médecin ſoit appellé : ainſi, tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la longueur de la maladie, il ſemble qu'on ne doit preſque pas employer d'autres remedes que les narcotiques.

---

(1) Voyez ci-deſſus, *Chap. III*, *num.* 14.

9. Au mois d'Août 1671, le très Noble Baron *Annesli*, me fit appeller au Château de *Belvoir*: il étoit attaqué d'une colique bilieuse avec des douleurs insupportables, & de fréquentes nausées. Il avoit essayé toute sorte de lavements, & plusieurs autres remedes que lui avoient ordonné les plus savants & les plus expérimentés Médecins de ces quartiers-là. Pour moi, je lui conseillai, sans aucun détour, d'user des narcotiques à plusieurs reprises, de la maniere que j'ai enseignée ci-dessus: il le fit, & en peu de jours il fut guéri, tellement qu'il revint avec moi à Londres en bonne santé.

CHAP. VII. Preuve de cela par un exemple.

10. Mais, comme cette douleur est sujette, plus que toute autre, à revenir; il est nécessaire de prévenir la rechûte en donnant matin & soir un narcotique pendant quelques jours. Quelquefois la douleur revient dès qu'on interrompt le narcotique: dans ce cas-là, je n'ai rien trouvé de si bon pour guérir entierement la maladie, que de faire faire de longues routes à cheval, ou en carosse, sans cesser durant ce temps-là de donner le narcotique matin & soir. Ces sortes d'exercices dissipent par la transpiration la matiere morbifique, & dépurent, pour ainsi dire, de nouveau le sang; ils raniment la chaleur naturelle, & par-là ils fortifient les fibres intestinales (1). J'avouerai franchement que j'ai plus d'une fois guéri la colique bilieuse au moyen de ces exercices, après avoir inutilement employé tout autre remede; cependant il ne faut y venir qu'après avoir suffisamment évacué le malade, & il faut les continuer durant plusieurs jours.

Excellence de l'exercice du cheval pour guerir cette colique.

11. Un pauvre homme de mon voisinage, & qui est

Preuve de cela par un exemple.

(1) Rien ne fortifie plus les visceres & les intestins, que d'aller à cheval. Cette exercice, en secouant doucement toutes les parties du bas-ventre, par l'agitation continuelle qu'il donne au corps, chasse les viscosités contenues dans les intestins & les vaisseaux sanguins, & facilite extrêmement la circulation, particuliétement dans les intestins & les vaisseaux mésenteriques, & les ramifications de la veine porte où le sang circule très lentement. De cette façon il atténue ce liquide, & par conséquent détruit les obstructions du foie, du pancreas, des glandes du mésentere & des intestins, & aide aussi beaucoup l'action de la rate qui envoie le sang au foie. L'exercice du cheval augmente encore beaucoup la transpiration, l'expérience le démontre, & par-là il est utile non seulement dans la colique bilieuse, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, où il s'agit d'évacuer par les pores de la peau les humeurs nuisibles. En effet, cet exercice seul a guéri des maladies qui avoient résisté à tous les remedes. Ainsi lorsque le malade peut se tenir à cheval, il faut l'y faire aller chaque jour. Voyez *Huxham de morb. colic. damnon. pag.* 38.

encore vivant, eut pendant cette conſtitution une colique bilieuſe très violente. Il avoit pris des purgatifs, des lavements, & il avoit avalé des bales de plomb, le tout ſans ſuccès. J'eus recours à l'uſage fréquent des narcotiques, & ils me réuſſirent; car le malade fut aſſez bien tant qu'il en uſa; mais, comme ces remedes pallioient ſeulement la maladie, ſans la détruire, elle revenoit dès que leur action avoit ceſſé. J'eus pitié de la triſte ſituation de ce pauvre homme, & je lui prêtai un de mes chevaux, afin qu'il pût s'exercer deſſus. Il n'eut pas continué cet exercice durant quelques jours, que ſes inteſtins ſe fortifierent, & il fut guéri radicalement ſans le ſecours des narcotiques.

12. Et à dire vrai, j'ai toujours vu, non ſeulement dans la colique bilieuſe, mais encore dans pluſieurs autres maladies chroniques, l'exercice du cheval être d'une utilité merveilleuſe, pourvu qu'on le continuât avec aſſiduité. En effet, ſi l'on conſidere que le ventre eſt alors fortement ſecoué, & que les organes ſecrétoires qu'il contient ſouffrent dans un ſeul jour une infinité d'agitations; il ſera aiſé de comprendre qu'ils peuvent, au moyen de cet exercice, ſe débarraſſer des ſucs vicieux dont ils ſont engorgés; &, ce qui eſt encore plus important, ſe fortifier par l'augmentation de la chaleur naturelle, juſqu'au point de s'acquitter de la fonction que leur a donnée la Nature, & qui conſiſte à dépurer le ſang.

Le régime dans cette maladie.

13. Si le malade eſt jeune & d'un tempérament chaud, j'ordonne un régime tempérant & incraſſant, comme des crêmes d'orge, des panades, &c. & de trois jours en trois jours, ſi le malade a faim, un poulet tendre ou un merlan. Je ne permets d'autre boiſſon, que de la petite biere douce, ou de l'eau laiteuſe. Voilà tout ce que j'accorde, à moins que ceux qui, pour ſe rétablir, ſont dans la néceſſité de ſe mettre à l'exercice du cheval, n'aient beſoin d'une nourriture plus abondante, & d'une liqueur plus généreuſe afin de réparer les eſprits que cet exercice a épuiſés (1).

---

(1) Les martiaux & les ſtomachiques ſont très propres pour raccommoder le ſang & fortifier les viſceres. Je me ſers de l'infuſion ſuivante.

Prenez racines de gentiane, & de galanga, de chacune une once, calamus aromaticus, & écorce ſeche d'orange, de chacun deux onces

CHAP. VII.

14. Il est même arrivé quelquefois que des coliques bilieuses ayant duré fort long-temps pour avoir été mal traitées, & les visceres ayant perdu leur ressort, les malades étant épuisés & réduits à la derniere maigreur; il est arrivé, dis-je, quelquefois dans ce cas-là, qu'un grand usage de l'eau épidémique, de l'eau admirable, ou de toute autre liqueur que les malades aimoient le plus quand ils étoient en santé, leur a été utile au-delà de tout ce qu'on pouvoit espérer. C'est que ces liqueurs spiritueuses ranimoient le peu de chaleur naturelle qui restoit alors, & qu'elles détruisoient le mauvais levain qui, séjournant dans les premieres voies, produisoit de temps en temps de nouveaux accès de colique.

Utilité des cordiaux lorsqu'elle est invétérée.

15. Le régime peu nourrissant que nous avons recommandé durant la maladie, doit être continué encore quelque temps après la guérison : car, comme cette maladie est plus sujette qu'aucune autre, aux rechûtes, & que d'ailleurs elle a son siege dans les visceres qui sont les principaux instruments de la digestion, & dont elle affoiblit le ressort, la moindre faute en matiere de régime renouvellera aussi-tôt les douleurs. Voilà pourquoi, tant dans cette maladie, que dans toutes les autres affections des visceres du bas-ventre, il faut éviter avec grand soin les aliments indigestes, & ne prendre même de ceux dont on peut user, qu'autant qu'il est nécessaire pour se soutenir.

Régime léger doit être continué quelque tems après la guérison.

16. Certaines femmes sont sujettes à une sorte de maladie hystérique qui ressemble entierement à la colique bilieuse, tant par la violence, que par le siege de la douleur, & outre cela, par les humeurs jaunâtres & verdâtres que les malades vomissent : c'est pourquoi je traiterai ici de cette maladie par occasion, de peur qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse.

Colique hystérique.

17. Les femmes d'un tempérament lâche & foible, celles qui ont déja eu auparavant quelque affection hystérique,

Quelles femmes y sont le plus sujettes.

& demie ; cloux de girofle, deux gros, mars préparé avec le tartre, trois onces. Versez sur tout cela trois chopines & demie de vin blanc, & une chopine & demie d'eau d'absynthe composée. Laissez en infusion pendant douze jours dans un vaisseau de verre que vous remuerez souvent.

Lorsque les visceres sont foibles, & le corps plein d'humeurs glaireuses, cette infusion est très bonne, étant d'ailleurs très convenable à l'estomac. *id. p.* 37.

Sect. IV.

celles qui ont eu un accouchement laborieux & difficile, causé par la grosseur de l'enfant, & qui a épuisé leurs forces, sont les plus sujettes à la maladie dont nous parlons. Elle cause une douleur à la région de l'estomac, & quelquefois un peu plus bas. Cette douleur est aussi violente que celle de la colique ordinaire, ou de la passion iliaque; & elle est suivie de vomissements énormes d'une matiere tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre. Les malades, comme j'ai souvent observé, se laissent plus aller au désespoir, & ont de plus grands abatements d'esprit que dans toute autre maladie. Après un jour ou deux la douleur se calme, & au bout de quelques semaines, elle revient avec autant de violence qu'auparavant. Il s'y joint quelquefois une jaunisse considérable qui se dissipe d'elle-même en peu de jours.

D'où provient la rechûte.

Tous les symptomes ayant cessé, & la personne se trouvant assez bien, la douleur se renouvelle à la moindre émotion de l'ame, soit qu'elle vienne de colere ou de chagrin, deux passions dont les femmes sont extrêmement susceptibles dans ce cas-là. La même chose arrive, lorsque les femmes se pressent trop de marcher, ou de faire quelque autre exercice. Toutes ces causes élevent des vapeurs dans un corps foible & dont les fibres sont lâches. Je dis des *vapeurs* avec le vulgaire; car il n'importe, pour l'explication des phénomenes de la maladie, que ce soit réellement des vapeurs, ou bien des convulsions de certaines parties.

Les vapeurs ressemblent à la plupart des autres maladies.

18. Quand donc ces vapeurs, ou ces convulsions, attaquent telle ou telle partie du corps, elles causent des symptomes proportionnés à cette partie. Ainsi, quoiqu'elles produisent toujours une seule & même maladie, cette maladie ne laisse pas de ressembler exactement à la plupart des autres. Par exemple, quand elle attaque les parties voisines du colon, elle ressemble tout-à-fait à la colique bilieuse. Quand elle attaque un des reins, elle y cause une douleur très cruelle, qui est suivie d'un vomissement terrible; souvent même le mal gagne l'uretere, & produit les symptomes de la pierre. Les lavements & les remedes lithontriptiques, & propres à chasser la pierre au dehors, ne font que l'irriter & le prolonger, & quelquefois même ils le rendent mortel, quoique de sa nature il soit exempt de danger (1). Je lui ai vu aussi causer des symptomes

(1) Une dame Angloise, attaquée de cette sorte de douleur, avoit

absolument semblables à ceux que cause la pierre de la vessie.

CHAP. VII.

Exemple de cela.

Il n'y a pas long-temps qu'on vint m'appeller de nuit pour aller voir une Comtesse de mon voisinage qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur très violente dans la région de la vessie, & d'une suppression d'urine. Comme je savois certainement que cette Dame étoit sujette à différentes affections hystériques, & que je jugeois de là que sa maladie n'étoit pas ce qu'elle pensoit, je ne souffris pas qu'on lui donnât les lavements, que sa servante préparoit déja & qui auroient augmenté le mal, ni les émollients, comme le syrop de guimauve, qu'apportoit l'Apothicaire ; mais au lieu de tout cela je donnai un narcotique, qui aussi-tôt arrêta tous les symptomes.

L'affection hystérique attaque toutes les parties du corps, non seulement les internes, mais encore les externes, comme le gosier, les côtes, les cuisses ; elle y excite des douleurs insupportables qui, étant finies, laissent une sensibilité, comme si les chairs avoient été rouées de coups, & le malade ne peut souffrir qu'on y touche.

19. Après avoir donné par occasion quelque chose de l'histoire de la colique hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse, je dirai aussi quelque chose de la curation du symptome qui l'accompagne, savoir, la douleur ; car ce n'est pas ici le lieu de traiter de la curation radicale, qui consiste à guérir cette maladie en détruisant sa cause.

La saignée & la purgation n'y conviennent pas.

20. La saignée & les purgations réitérées qui sont visiblement indiquées dans le commencement de la colique bilieuse, ne conviennent point ici, excepté dans le cas

pris inutilement des laxatifs, des carminatifs, & des huileux, soit par la bouche, soit en lavements. Le Médecin qui la traitoit l'ayant interrogée, & apprenant qu'elle étoit fort sujette aux vapeurs hystériques, lui ordonna de prendre sur le champ la potion suivante, & de la réitérer de six en six, ou de huit en huit heures, suivant la violence des symptomes. La douleur cessa au bout de vingt-quatre heures. Et cette dame ayant été de nouveau attaquée de la même douleur quelques mois après, eut recours au même remede avec un pareil succès.

Prenez eaux distillées de pouliot & de rue, de chacune six gros ; eau de bryone composée, & eau de camomille composée, de chacune trois gros ; teinture de castoreum, de succin, & laudanum liquide, de chacun quinze gouttes ; syrop diacode, deux gros. Mêlez tout cela ensemble.

SECT. IV.

dont je parlerai plus bas. L'expérience montre que ces remedes, en agitant les humeurs, augmentent la douleur & tous les autres symptomes. J'ai même remarqué plusieurs fois que les lavements les plus doux étant réitérés, avoient excité une foule de symptomes qui se suivoient sans interruption.

D'ailleurs la raison est ici d'accord avec l'expérience; car si nous examinons les causes les plus ordinaires de cette maladie, nous trouverons qu'elle vient plutôt du trouble & du mouvement déréglé des esprits que, de quelque vice des humeurs. Ces causes sont de grandes hémorrhagies, des passions violentes, des exercices de corps violents, & d'autres choses de ce genre; & toutes ces causes font voir qu'on doit bannir les remedes capables d'augmenter le trouble des esprits, & qu'il faut s'en tenir aux calmants.

Il est vrai que la couleur verdâtre des matieres que l'on rejette par le vomissement, semble indiquer le contraire; mais les conséquences que l'on peut tirer des couleurs, sont trop incertaines pour autoriser des évacuations que l'expérience montre réellement être nuisibles; & je suis persuadé que la colique hystérique, laquelle n'est nullement dangereuse, malgré la douleur excessive qu'elle cause, devient souvent mortelle par des évacuations employées mal à propos; ajoutez à cela que si on s'avise de donner un émétique, & même un des plus puissants, sous prétexte d'évacuer le prétendu foyer de la maladie, la malade vomira le lendemain une matiere aussi verte, ou d'une aussi mauvaise couleur que celle du jour précédent.

En quel cas néanmoins elles sont nécessaires.

21. Quelquefois néanmoins le sang & les humeurs sont en si grande abondance & dans un si grand orgasme, que les narcotiques, quoique très souvent réitérés, ne font rien, à moins qu'on ne saigne, ou qu'on ne purge auparavant. C'est ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament sanguin & vigoureux. Dans ce cas-là il faut préparer les voies aux narcotiques par la saignée, ou par la purgation, & peut-être par l'une & l'autre ensemble: alors un calmant, qui auparavant ne faisoit rien du tout, quoiqu'on le donnât à très grande dose, produira, même à une dose médiocre, l'effet qu'on en attend.

Le cas dont je parle arrive rarement, & il ne faut pas alors réitérer la saigner ni la purgation; mais s'il est nécessaire de les mettre en usage, on donnera ensuite les

narcotiques de la maniere que nous avons dite en traitant de la colique bilieuſe ; & on les emploiera plus ou moins fréquemment, à proportion que la douleur diminuera.

La méthode que je propoſe regarde ſeulement la douleur violente, qui eſt un ſymptome de la maladie ; car je ne prétends pas traiter ici des moyens de guérir les cauſes.

Colique hyſtérique ſe termine ſouvent par la jauniſſe.

22. La colique hyſtérique, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hyſtériques (car il en eſt de même ici des deux ſexes), aboutit fort ſouvent à l'ictere, & diminue à meſure que l'ictere augmente. Dans la cure de cette ſorte d'ictere, il faut s'abſtenir de tous les purgatifs, ou, en cas qu'ils ſoient néceſſaires, n'employer que la rhubarbe ſeule, ou quelque autre remede fort doux ; car il eſt à craindre que la purgation n'excite de nouveaux troubles, & ne renouvelle tous les ſymptomes. Ainſi le meilleur eſt de ne faire aucun remede, parceque l'ictere dont nous parlons ſe diſſipe ordinairement de lui-même en peu de temps ; mais s'il eſt long & & opiniâtre, il faut recourir aux remedes. Celui dont j'ai coutume de me ſervir, eſt le ſuivant.

Traitement de cette jauniſſe.

Apozeme apéritif.

Prenez *racines de garance & de curcuma, de chacune une once ; grande chélidoine entiere, & ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée : faites bouillir tout cela dans parties égales de vin du Rhin & d'eau de fontaine, qui ſeront réduites à deux livres ; coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſyrop des cinq racines, pour un apozeme que le malade prendra chaud matin & ſoir, à la doſe d'une demi-livre, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri* (1).

Traitement de la jauniſſe idiopathique

23. Mais quand l'ictere eſt venu de lui-même, ſans avoir été précédé de la colique, il faut donner les cholagogues une ou deux fois avant l'apozeme précédent, &

(1) Cet apozeme ſeroit auſſi bon avec l'eau ſeule, puiſque la longue ébullition diſſipe entierement la partie ſpiritueuſe du vin, & ne laiſſe que de l'eau pure.

Le ſuivant eſt beaucoup meilleur, & plus propre à remplir les vues qu'on ſe propoſe.

Prenez racines & feuilles de grande chelidoine, racines de curcuma & de garance, de chacune une once ; eau de fontaine, trois chopines. Faites bouillir cela enſemble juſqu'à la réduction d'une pinte. La liqueur étant refroidie, ajoutez-y le ſuc de deux cents cloportes, & deux onces de ſyrop des cinq racines. Mêlez tout cela enſemble.

Sect. IV. ensuite une fois la semaine durant l'usage de l'apozeme (1). Par exemple,

Bol purgatif. Prenez *électuaire de suc de roses, deux gros; rhubarbe en*

(1) Notre Auteur a donné ici fort superficiellement le traitement de la jaunisse, & n'a point fait mention des remedes volatils, savonneux, atténuants, détersifs, & martiaux qui, étant judicieusement employés, réussissent souvent dans des cas où la méthode simple de l'Auteur seroit inutile. Ainsi pour suppléer en quelque sorte à ce qu'il n'a pas dit, nous joindrons ici en abrégé la méthode générale de traiter les différentes especes de cette maladie, & nous la tirerons principalement du Docteur Huxham, dans son Traité *de Aëre & morb. épid. pag.* 143, *&c.*

La jaunisse est toujours dangereuse quand elle est accompagnée d'une hémorrhagie ; car cela dénote que le sang est fort âcre & fort liquide ; & alors les atténuants, les aloétiques, les volatils & les martiaux sont extrêmement nuisibles. Au contraire, les acides, les délayants, les adoucissants, les eaux minérales, & semblables remedes sont extrêmement utiles

Si la jaunisse est accompagnée de fievre, & d'un pouls fréquent, une décoction de chenevis dans du lait, ou une émulsion faite avec les amandes douces & la graine de pavot blanc est utile après une médiocre saignée & une purgation convenable.

Il y a encore une autre espece de jaunisse très différente, qui vient d'une bile épaisse & gluante, & demande par conséquent une méthode entierement différente. Dans cette maladie le sang étant épais & visqueux produit une bile de même qualité, qui à la fin obstrue les conduits biliaires ; en sorte que l'obstruction du foie est plutôt l'effet que la cause de la maladie. Dans ce cas-là, il faut d'abord des vomitifs, ensuite des purgatifs aloétiques & mercuriaux, & après cela des apéritifs, des savonneux, des tartareux, & des volatils. Mais on doit prendre garde de ne pas donner trop tôt le mars, sur-tout avant que d'avoir atténué les humeurs ; autrement loin de guérir le mal, il pourroit causer au foie un squirrhe incurable. Et à cette occasion je ne saurois m'empêcher de relever ici l'excellence du *tartre régnéré*, ou *terre foliée de tartre*, comme d'un admirable apéritif, non seulement dans cette maladie, mais encore dans plusieurs autres ; car il atténue puissamment les humeurs épaisses & visqueuses, & par ce moyen détruit les obstructions. Et quoiqu'il possede de si grandes vertus, il n'a presque aucune âcreté, & ce qui est plus singulier, on peut le donner aussi surement dans la pleurésie que dans l'hydropisie. Des remedes capables par leur poids & leur subtilité de diviser ainsi les humeurs épaisses & visqueuses ne sauroient manquer d'être fort utiles ; mais on peut encore augmenter leur efficacité en y joignant quelque savon détersif propre à dissoudre & atténuer les humeurs onctueuses & tenaces.

Il faut se souvenir que le mars & les remedes chauds sont très pernicieux, quand la jaunisse est inflammatoire ; & que les vomitifs ne conviennent pas, si elle provient des concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel, ce que l'on peut conjecturer lorsqu'elle revient fréquemment.

poudre subtile, demi-gros ; crême de tartre, un scrupule ; syrop de chicorée composé de rhubarbe, quantité suffisante : faites de tout cela un bol, que le malade avalera de grand matin, en buvant par-dessus un coup de vin du Rhin.

Si elle est opiniâtre, il faut recourir aux eaux minérales.

Si la maladie résiste à ces remedes long-temps continués, il faudra que les malades aillent prendre des eaux ferrugineuses, comme, par exemple, celles de Tunbrige, & qu'ils les boivent à la source tous les matins jusqu'à ce qu'ils soient guéris (1). Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies de cette constitution.

(1) L'Auteur, en recommandant les eaux minérales qui sont assurément très efficaces dans une jaunisse opiniâtre, n'a pas marqué la saison propre à les prendre, qui est sur-tout le commencement de l'été ; & n'a pas indiqué non plus qu'on peut les prendre utilement loin de la source quand on ne sauroit s'y transporter. Quant à la maniere de prendre les eaux quelles qu'elles soient, il n'est pas possible de la marquer en détail, parcequ'elle doit être appropriée à la nature de la maladie, au tempéramment, à la façon de vivre, choses qui varient extrêmement dans les différents sujets. D'ailleurs, il faut quelquefois joindre à l'usage des eaux certains correctifs, y entremêler des remedes, & toujours observer un régime très exact par rapport aux aliments, à l'exercice, &c. si on veut en retirer une pleine utilité sans courir aucun risque. Tout cela montre clairement qu'il est très difficile, & peut-être même impossible de donner des regles qui puissent être appliquées à une si grande variété de circonstances.



SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'an 1673 ; *& des années entieres* 1674 & 1675.

Nouvelle sorte de fievre en 1673.

1. VERS le commencement du mois de Juillet 1673 il parut une autre sorte de fievre, mais qui ne fut pas fort épidémique, parceque la constitution de l'air ne la favorisoit pas tellement qu'il ne restât aucune des maladies de la constitution précédente. La petite vérole qui avoit commencé en 1670 duroit encore, quoiqu'elle fût plus rare & accompagnée de symptomes plus doux. Ainsi ces deux maladies marchoient presque d'un pas égal, sans qu'aucune des deux fût fort répandue ; car la constitution précédente n'avoit pas tellement cessé, qu'elle ne produisît plus aucunes des maladies qui lui étoient propres, puisqu'il restoit encore quelques dyssenteries ; & la nouvelle constitution n'étoit pas encore assez établie pour produire des maladies qui fissent disparoître entierement les autres.

2. La petite vérole & la fievre dont nous parlons marcherent d'un pas égal pendant l'automne de cette année, & pendant tout l'hiver, sans être néanmoins fort répandues ; & durant ce temps-là les dyssenteries tendoient à leur fin. Au mois de Novembre un froid très violent qui dura quelques jours, ayant été tout à coup suivi d'une telle chaleur, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de si considérable en pareille saison, il y eut quelques dyssenteries en petit nombre un peu avant Noël, & aux environs de Noël ; elles furent les dernieres, & dès-lors cette maladie, ou du moins l'espece dont il s'agit, cessa entierement.

Rougeole en 1674.

3. L'année suivante les rougeoles commencerent de très bonne heure, savoir, au mois de Janvier, & ne furent pas moins épidémiques que celles qui en 1670 avoient commencé à peu près dans le même temps. Presque aucune famille n'en fut exempte, & elles attaquoient sur-tout les enfants ; elles n'étoient pas aussi régulieres,

& ne gardoient pas aussi exactement leur type que celles de 1670. Je parlerai plus au long de cette différence, quand je traiterai en particulier de ces rougeoles de 1674; elles augmenterent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles allerent en diminuant par degrés, & peu de temps après le solstice d'été elles disparurent entierement.

4. Or comme les rougeoles épidémiques de 1670 amenerent des petites véroles noires que nous avons décrites parmi les maladies de cette année-là, de même les rougeoles de 1674 qui n'étoient pas moins épidémiques, en amenerent aussi de semblables. Les petites véroles de la constitution précédente, ainsi que nous avons remarqué ci-devant, produisoient des pustules qui, après les deux premieres années, devenoient de jour en jour moins noires & plus grosses, tellement que sur la fin de 1673 ces petites véroles étoient d'un bon caractere, eu égard à leur espece, mais ensuite elles reprirent leur premiere malignité, & furent accompagnées de très fâcheux symptomes : elles se firent violemment sentir pendant l'automne de 1674, & même assez avant dans l'hiver, parceque la chaleur qui étoit alors plus grande qu'à l'ordinaire, les favorisoit; mais le froid étant venu, elles diminuerent, & firent place à la fievre qui commençoit à se répandre.

Retour des petites véroles.

5. Cette fievre, après avoir duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de Juillet 1675; aux approches de l'automne elle commença à se porter sur les intestins, avec des symptomes tantôt de la dyssenterie, tantôt de la diarrhée; quelquefois néanmoins elle n'étoit accompagnée ni de dyssenterie, ni de diarrhée, mais elle attaquoit la tête, & causoit une stupeur aux malades. Les petites véroles étoient alors devenues très rares, & vers l'équinoxes d'automne elles disparurent entierement, car la fievre avoit alors le dessus sur toutes les autres maladies épidémiques de cette année.

Différentes formes que prenoit la fievre en 1675.

Il faut néanmoins observer que comme cette fievre déposoit volontiers sur les intestins la matiere morbifique, d'où s'ensuivoit quelquefois la dyssenterie, & plus souvent la diarrhée, cela donnoit occasion d'attribuer communément aux tranchées du ventre les désordres qu'on auroit dû attribuer à la fievre; mais les Médecins qui traiterent des malades pendant l'automne de cette année-là, savent combien cette fievre étoit violente; & ils n'ignorent pas non plus que la dyssenterie & la diarrhée

SECT. V.

étoient des suites & des symptomes de la fievre, & non pas des maladies primordiales & idiopathiques.

Autre forme qu'elle prend

6. Cette fievre subsista ainsi durant l'automne jusqu'à la fin d'Octobre, tantôt attaquant la tête, tantôt les intestins, & produisant des symptomes conformes à la nature de ces parties. Vers la fin d'Octobre, le temps qui jusqu'alors avoit été chaud & sec, comme en été, devint tout-à-coup froid & humide (1), ce qui causa un si grand nombre de rhumes & de toux, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Ce qu'il y avoit de plus considérable, c'est que la fievre stationaire de cette constitution survenoit ordinairement à la toux, & qu'elle en étoit plus violente, & causoit des symptomes particuliers. Car, au lieu que, peu de temps auparavant, elle attaquoit le plus souvent les intestins, comme nous avons déja dit, il se trouvoit que, dans le temps dont nous parlons, elle attaquoit principalement les poumons & la plevre, & produisoit des symptomes de péripneumonie & de pleurésie. C'étoit néanmoins tout-à-fait la même fievre qui, ayant commencé au mois de Juillet 1673, avoit subsisté jusqu'à la venue des rhumes, sans aucun changement dans ses symptomes.

Elle demeure néanmoins essentiellement la même.

7. Les rhumes & les toux durerent jusqu'à la fin de Novembre; après quoi, ils diminuerent tout d'un coup; mais la fievre demeura la même qu'elle étoit avant les rhumes, quoiqu'elle ne fût ni tout-à-fait aussi épidémique, ni accompagnée des mêmes symptomes, parceque les rhumes en occasionnoient de particuliers, & augmentoient l'épidémicité. Lorsque les rhumes cesserent, il parut de petites véroles de même genre que celles de l'année précédente; mais,

(1) Un air froid & humide qui dure pendant quelque temps, ou qui succede tout à coup à un air chaud & sec, est extrêmement nuisible à la santé; car il relâche les solides, & en conséquence les fluides circulent plus lentement, leur mouvement intestin diminue; ainsi ils deviennent épais & visqueux; & à cause de cela ne peuvent être poussées jusques dans les vaisseaux extrêmement fins de la transpiration, pour s'y débarrasser de leurs parties superflues & nuisibles. D'ailleurs, la froideur & l'humidité de l'air bouchant les pores de la peau, empêchent aussi en partie cette transpiration. De là il s'amasse dans le corps beaucoup de recréments, & les sucs perdant leur qualité douce & balsamique, deviennent âcres & irritants; en sorte que s'ils ne sont évacués à temps de quelque autre maniere, soit naturellement, soit par le secours de l'art, il en résulte des enflures de gorge, des toux, des esquinancies, des fievres catarrheuses, &c.

comme elles avoient déja duré près de deux ans, leurs ſymptomes n'étoient pas ſi violents que quand elles commencerent. Je ne ſaurois dire combien durera encore cette conſtitution : tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle a été juſqu'à préſent très inégale & très irréguliere, & que toutes les maladies qu'elle a cauſées, ont été entierement de même.

Je vais traiter maintenant de ces maladies épidémiques, dans le même ordre qu'elles ſe ſont ſuivies l'une l'autre.

CHAPITRE II.

Fievre continue des années 1673, 74, 75.

1. CETTE fievre, de même que les autres maladies épidémiques, avoit, dès ſon commencement, certains ſymptomes par leſquels on voyoit clairement que l'inflammation étoit alors plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite de la maladie (1). Car la premiere année que la fievre régna, & le printemps ſuivant, les ſymptomes de la pleuréſie ſurvenoient, & le ſang que l'on tiroit reſſembloit à celui des pleurétiques, du moins dans la premiere & la ſeconde ſaignée; mais, quand la maladie eut duré quelque temps, il n'y eût plus de ſignes d'une violente inflammation.

Cette fievre très inflammatoire au commencement.

2. Voici quels étoient les ſymptomes particuliers de cette fievre, outre ceux qui ſont communs à toutes les fievres en général. Les malades étoient ordinairement attaqués d'une douleur aſſez violente à la tête & au dos, d'un aſſoupiſſement & d'une douleur tenſive dans les articulations & les membres, & même dans tout le corps, mais un peu moins grande que dans le rhumatiſme. Les premiers jours, la chaleur & le froid ſe ſuccédoient alternativement, & quelquefois même il y avoit de légeres ſueurs dès le commencement de la maladie. Quand la fievre étoit abandonnée à elle-même, la langue n'étoit ni ſeche, ni

Ses ſymptomes propres.

(1) Il eſt probable que les matieres contenues dans l'air, & qui cauſent une maladie épidémique, ont plus de virulence & d'activité lorſqu'elles commencent à communiquer leur impreſſion morbifique, qu'au bout d'un certain temps. C'eſt pourquoi il peut ſe faire que la maladie qu'elles produiſent ſoit beaucoup plus inflammatoire & plus répandue dans ſon commencement que dans ſon progrès & dans ſon déclin.

SECT. V.

d'une couleur fort éloignée de la couleur naturelle ; seulement elle étoit un peu blanche, & la soif étoit médiocre ; mais, si on augmentoit la chaleur ordinaire de la fievre, en donnant au malade des remedes échauffants, alors la langue étoit très seche, & d'une couleur jaune-noirâtre ; la soif augmentoit, & l'urine qui autrement conservoit presque sa couleur naturelle, devenoit fort rouge.

Quand la fievre n'avoit pas d'autres symptomes, & qu'elle étoit bien traitée, elle se terminoit le quatorzieme jour, & au plus tard le vingt-unieme.

Le principal étoit une espece de coma

3. Le plus considérable de ses symptomes étoit une espece de coma qui jettoit le malade dans l'assoupissement & le délire : il dormoit quelquefois durant plusieurs semaines, & ne se réveilloit que par de grands cris & avec peine : alors il ouvroit simplement les yeux, & après avoir pris quelque remede, ou un verre de sa boisson ordinaire, il retomboit aussi-tôt dans son assoupissement, lequel étoit quelquefois si profond, qu'il aboutissoit à une parfaite aphonie.

Premier signe de guérison.

4. Les malades qui revenoient de cet état, commençoient à se mieux porter le vingt-huitieme ou le trentieme jour. Le premier signe de convalescence étoit l'envie desmesurée qu'ils avoient de quelque nourriture, ou de quelque boisson extraordinaire. La tête restoit foible durant quelques jours, & penchoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y avoit encore d'autres signes qui montroient que la tête avoit beaucoup souffert. A mesure que les forces revenoient, cette foiblesse s'évanouissoit.

Il survenoit quelquefois un délire tranquille.

5. Quelquefois le malade avoit plutôt un délire tranquille qu'un sommeil. Cependant il parloit de temps en temps sans rime ni raison, comme un homme qui est en colere & hors de son bons sens ; mais il ne devenoit pas si furieux que ceux à qui la petite vérole ou d'autres fievres causent la phrénésie. Une autre différence, c'est qu'il s'endormoit tout à coup par intervalles, & ronfloit plus profondément ; d'ailleurs son délire, quoique moins violent que la phrénésie, duroit plus long-temps. Le délire tranquille arrivoit sur-tout aux enfants & aux jeunes gens au dessous de l'âge de puberté ; le délire furieux arrivoit sur-tout aux adultes. Dans les uns ou les autres, si on donnoit des remedes trop chauds, & qu'on excitât les sueurs, le mal se portoit facilement à la tête, & causoit les symptomes dont nous avons fait mention.

6. Quand il ne survenoit point de délire léthargique, soit

soit naturellement, soit par l'effet des remedes, la maladie se terminoit ordinairement le quatorzieme jour ; je l'ai même vue quelquefois se terminer le treizieme.

7. Pendant l'automne de 1675 cette fievre, comme nous avons déja remarqué ci-dessus, finissoit par la dyssenterie, & quelquefois aussi par la diarrhée. Cette derniere sur-tout arrivoit souvent lorsque le malade étoit encore assoupi. Mais autant que j'ai pu m'en assurer par de soigneuses observations, la dyssenterie & la diarrhée n'étoient que des symptomes de la fievre.

Curation de cette fievre qui étoit d'un genre particulier.

8. Quant à la curation de cette fievre, ses divers phénomenes, très différents de ceux qui accompagnoient la fievre précédente, & d'ailleurs sa résistance aux purgatifs par le moyen desquels j'avois guéri très heureusement toutes les fievres de la précédente constitution, me firent connoître dès qu'elle commença, savoir au mois de Juillet 1673, qu'elle étoit d'un tout autre genre. Mais j'eus besoin d'employer plus de temps que les autres fois à examiner sa nature, & par conséquent j'étois d'abord incertain & en suspens sur l'indication que je devois suivre dans le traitement. Car lorsque cette fievre commença, il n'y avoit en même temps aucune autre maladie épidémique, dont la connoissance pût me fournir quelques idées vraisemblables sur sa nature, parceque les petites véroles qui l'accompagnoient ressembloient entierement, comme j'ai déja dit, à ces petites véroles noires qui avoient commencé en 1670, & que d'ailleurs elles étoient alors très bénignes, & sur le point de cesser tout-à-fait. Ainsi il ne me restoit d'autre moyen que d'examiner avec beaucoup d'attention la maladie en elle-même & indépendamment de toute autre, & de considérer avec toute l'application possible ce qui étoit utile & nuisible aux malades, afin de régler là-dessus mes indications.

Elle étoit accompagnée d'une grande inflammation.

9. La violente douleur de tête & de côté, & la ressemblance du sang avec celui des pleurétiques, m'apprirent bientôt que cette fievre étoit accompagnée d'une inflammation considérable, & que néanmoins on ne pouvoit pas saigner aussi copieusement qu'il est nécessaire dans la pleurésie. Car après la premiere, ou tout au plus la seconde saignée, il ne paroissoit plus de coëne sur le sang ; & quand on saignoit davantage, le malade n'étoit point soulagé, à moins que la maladie ne se changeât en pleurésie, comme il arrivoit quelquefois après un régime trop échauffant, sur-tout le premier printemps qu'elle regna, c'est-

à-dire en 1674. Car alors elle sembloit approcher de la péripneumonie, à cause de la chaleur de la saison, & parcequ'étant encore dans son commencement, elle dépendoit d'un principe qui étoit alors plus spiritueux qu'il ne fut ensuite. L'exemple des autres & mon expérience propre m'empêchant donc de réitérer la saignée, quoiqu'il me fût évident que cette fievre, sur-tout quand elle commença, étoit fort inflammatoire, il ne me restoit d'autre moyen pour en tempérer la chaleur, que l'usage des lavements fréquemment réitérés & des remedes rafraîchissants.

SECT. V.

La saignée réitérée y étoit nuisible.

Nécessité des lavements.

Non seulement les signes manifestes d'inflammation, mais encore l'assoupissement dont cette fievre étoit plus souvent accompagnée que toute autre, demandoient l'usage continuel des lavements, afin de détourner la matiere fébrile qui se portoit si rapidement à la tête. Les lavements tenoient lieu des fréquentes saignées, qui ne convenoient pas à la nature de la maladie; & ils suppléoient à leur défaut, en ce qu'ils modéroient peu à peu l'effetvescence du sang, & évacuoient la matiere morbifique.

Utilité des vésicatoires.

10. Je crus aussi que des emplâtres vésicatoires assez grands, & appliqués sur la nuque du cou, seroient plus utiles dans cette fievre, que dans les autres où la matiere fébrile ne portoit pas de même à la tête. Car la douleur & la chaleur que ces sortes d'emplâtres causent à la partie sur laquelle on les applique, y fait une dérivation de la matiere qui, autrement, se porteroit à la tête. Avec ces remedes & un régime rafraîchissant on venoit sans peine à bout de la maladie. Mais si on l'attaquoit d'une autre maniere, elle étoit très rébelle, comme un grand nombre d'expériences ne me l'avoient que trop fait voir.

Détail du traitement.

11. Voici donc la méthode que je suivis. Je faisois, avant toutes choses, saigner du bras, & la quantité de sang que l'on tiroit étoit proportionnée à l'âge & aux forces du malade, & aux autres circonstances. Aussi-tôt après je faisois appliquer sur la nuque du cou un grand emplâtre vésicatoire. Le lendemain j'ordonnois un lavement laxatif; & je voulois qu'il fût pris d'assez bonne heure pour que le tumulte qu'il causeroit pendant son opération fût appaisé avant la nuit, c'est-à-dire à deux ou trois heures après midi. On réitéroit chaque jour ce lavement, jusqu'à ce que la maladie diminuât. Alors je faisois cesser les lavements, & même plutôt, si la fievre duroit

au-delà du quatorzieme jour : car dans ce cas-là, quoique les lavements précédents ne l'eussent pas emportée, je trouvois qu'il étoit inutile d'en donner de nouveaux, & qu'il valoit mieux abandonner la maladie à la nature, & la laisser s'affoiblir insensiblement d'elle-même, puisque l'ébullition précédente avoit déja arrêté sa plus grande violence, & qu'il n'y avoit plus à craindre de symptomes dangereux. Cette méthode m'a toujours mieux réussi que de tenter alors aucune évacuation. Durant ce temps-là j'interdisois la viande au malade, & je lui permettois de la petite biere à discrétion.

Les malades sortoient du lit chaque jour, & pourquoi.

12. Une autre chose qui m'a réussi un très grand nombre de fois, & que je ne dois pas omettre en décrivant le régime qui convenoit dans cette maladie ; c'est que je faisois chaque jour sortir les malades au moins pendant quelques heures ; ou si la foiblesse ne leur permettoit pas de se lever, je les faisois habiller, & demeurer ainsi couchés sur leur lit, la tête un peu élevée. Car en considérant la grande rapidité avec laquelle la fievre portoit à la tête, & en même temps la disposition inflammatoire du sang, il me vint en pensée qu'il seroit avantageux pour les malades de ne pas garder toujours le lit, parceque la chaleur du lit, en augmentant l'impétuosité du sang qui se porte à la tête, échauffe davantage le cerveau, met les esprits animaux en mouvement, augmente les vibrations du cœur, & par conséquent la fievre.

Inconvénient de demeurer trop long-temps levé.

13. Mais quoiqu'il soit très bon dans toutes les fievres où il y a une inflammation considérable, de ne pas toujours garder le lit ; néanmoins si on demeure trop longtemps levé chaque fois, sur-tout dans le déclin de la maladie, il survient quelquefois des douleurs vagues, qui peuvent dégénérer en rhumatisme ; & d'autres fois il survient une jaunisse.

Dans ce cas-là, il faut que le malade se tienne au lit, afin que les pores de la peau étant ouverts, les particules qui causent l'une ou l'autre de ces deux maladies, s'évacuent par la transpiration : mais il ne faut garder le lit qu'un jour ou deux, sans exciter la sueur. Ces accidents sont fort rares, & n'arrivent jamais que dans le déclin de la fievre. Alors il vaut beaucoup mieux permettre au malade de garder le lit, que dans le commencement ou dans la force de la maladie. De cette façon la matiere fébrile s'atténue mieux ; au lieu qu'elle s'effarouche & s'enflamme

davantage quand on oblige trop tôt le malade de demeurer continuellement couché.

SECT. V.

Justification de cette méthode.

14. Si on objecte que cette méthode est assez bonne pour empêcher le sang de se porter à la tête, & pour soutenir les forces du malade; mais que d'ailleurs elle est mauvaise, en ce qu'elle empêche les sueurs par lesquelles doit s'évacuer la matiere fébrile après qu'elle a été digérée: Je réponds que cette raison ne prouve rien, à moins qu'on ne montre auparavant que les sueurs sont nécessaires dans toute sorte de fievre; ce qu'on ne montrera pas facilement.

C'est l'expérience & non pas la raison qui apprend quelles sont les fievres qui doivent se guérir par les sueurs, & quelles sont celles qui doivent se guérir par les purgatifs, &c. Nous avons même sujet de croire qu'il y a certaines fievres que la nature guérit par une méthode particuliere, & sans aucune évacuation sensible, c'est-à-dire en corrigeant la matiere morbifique, & en la rendant semblable au sang avec lequel elle ne pouvoit auparavant s'assimiler.

C'est sur ce fondement que j'ai souvent guéri la fievre dont nous parlons, & d'autres sortes de fievres, pourvu qu'elles ne fussent pas intermittentes, & je les ai guéries dès qu'elles commençoient, & avant que toute la masse du sang fût infectée, sans employer pour cela d'autre remede que la petite biere, dont j'ordonnois aux malades de boire toutes les fois & en telle quantité qu'ils voudroient. Je leur défendois en même temps les bouillons & toute autre nourriture, & je leur permettois de faire leurs exercices ordinaires, & de prendre l'air, sans que je misse en usage aucune évacuation, pas même une seule fois. Par cette méthode, continuée seulement pendant deux ou trois jours, j'ai guéri mes enfants & quelques-uns de mes amis. Mais elle ne convient que dans des personnes jeunes & d'un tempérament sanguin.

Quelle sorte de sueur il faut exciter dans les fievres.

15. Quand on accorderoit même que la nature ne peut vaincre la maladie que par les sueurs, il faudroit toujours convenir qu'il s'agit uniquement des sueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, & lorsque la matiere morbifique est digérée, & non pas de celles qui arrivent les premiers jours de la maladie, & qui sont l'effet du trouble où est alors l'économie animale. Il ne faut point exciter ces dernieres sueurs, mais plutôt calmer le tumulte qui les

produit. Les premieres se rencontrent dans plusieurs sortes de fievres, quoique non pas dans toutes. Il y a certaines fieves où elles sont critiques & nécessaires dans le déclin de la maladie. Telles sont les accès de fievres intermittentes : telle est une autre fievre considérable & très fréquente, je veux dire celle qui dépend de la constitution de l'air par laquelle sont produites les fievres intermittentes épidémiques. Dans ce cas-là, on doit travailler en premier lieu à digérer la matiere morbifique, ensuite à l'évacuer par les sueurs. Si on suit une autre méthode, la maladie ne fera qu'augmenter.

C'est pourquoi toutes sortes d'évacuations doivent être bannies, si ce n'est les premiers jours de la maladie, où il s'agit de modérer sa violence : hors de-là, les évacuations pourroient être funestes. Et même la fievre pestilentielle, dont la cause est d'une extrême subtilité, peut se guérir dès les premiers jours par les sueurs, comme l'expérience l'a toujours fait voir.

Dans quelles fievres la sueur est nuisible.

16. Mais dans les fievres où nous ne voyons point que la nature abondonnée à elle-même, & selon le cours ordinaire des symptomes, évacue au bout d'un certain temps la matiere morbifique déja préparée ; ne seroit-ce pas une trop grande témérité de vouloir guérir la maladie, en excitant bon gré malgré les sueurs, puisque, selon Hippocrate (*), *tout est inutile quand la nature est contraire ?* Or, je pense que c'est-là justement le cas de la fievre particuliere dont nous traitons maintenant. Quantité d'expériences m'ont appris qu'elle peut se guérir sans sueurs ; & même que si l'on s'obstine à vouloir faire suer les malades, on les jette souvent à pure perte dans un danger évident, parcequ'alors la matiere morbifique se porte à la tête.

Néanmoins, si dans cette fievre, ou dans toute autre de celles qui n'ont pas coutume de se terminer par une sueur critique, il survient dans le déclin de la maladie & sans le secours de l'art, une sueur de cette espece, que la diminution de tous les symptomes fasse juger être l'effet d'une digestion convenable de la matiere morbifique, aucun Médecin prudent ne méprisera une pareille sueur. Mais quand elle ne vient pas ainsi d'elle-même, pouvons-nous être assurés de ne pas tuer le malade, si, pour le faire suer, nous employons un régime échauffant & des cor-

(*) Τῆς φύσεως ἀντιπραττούσης κενεὰ πάντα.

Sect. V.

diaux ? Un homme qui trouveroit par hasard un trésor à terre, seroit simple de ne pas le prendre. Mais ce seroit être fou de risquer sa vie dans l'espérance de trouver un pareil trésor. Quoi qu'il en soit, je suis très assuré que la chaleur de la fievre toute seule, suffit pour préparer la matiere fébrile à la coction, & qu'il ne faut pas augmenter cette chaleur par un régime échauffant.

Utilité de la saignée & des lavements dans cette fievre, & mauvais effet des sudorifiques.

17. La méthode de traiter cette fievre par la saignée & les lavements, réussissoit très bien : mais quand on y employoit les sudorifiques, non seulement il survenoit des symptomes très fâcheux, mais le succès étoit toujours fort incertain. Le principal de ces symptomes & qui arrivoit souvent, comme nous avons dit, étoit un délire, où le malade ne parloit pas beaucoup, mais étoit plutôt attaqué d'un assoupissement qui ressembloit au coma. Ce symptome venoit quelquefois de lui-même & le plus souvent de ce que des gardes ignorantes travailloient mal à propos à exciter les sueurs; car la matiere morbifique qui, dans cette sorte de fievre ne s'évacuoit point par les sueurs, venant à être violemment agitée, elle se portoit à la tête, & mettoit les malades en grand danger.

L'assoupissement ne cédoit à rien dans le commencement de la maladie.

18. En traitant la fievre d'une autre constitution, j'avois déja pris garde que durant les dernieres années de cette fievre, il survenoit quelquefois un assoupissement, principalement aux enfants & aux jeunes gens qui étoient à peine sortis de l'âge de puberté. Mais cet assoupissement n'étoit ni aussi profond, ni aussi épidémique, que celui qui accompagnoit la fievre dont il s'agit maintenant. Je ne pus toutefois venir à bout de dissiper le premier, qui étoit le plus léger, & beaucoup moins pus-je dissiper le second dans le commencement de la maladie, quoique je n'oubliasse rien pour cela, & que j'employasse les saignées réitérées du bras, de la gorge & du pied, les emplâtres vésicatoires, les lavements, les diaphorétiques de toute espece, &c.

Enfin je pris le parti de saigner du bras, d'appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, & de donner deux ou trois lavements avec le lait & le sucre, tout cela dans les premiers jours de la maladie; après quoi je ne faisois rien du tout, si ce n'est que j'interdisois la viande & toute sorte de liqueurs spiritueuses. En même temps j'étudiois la méthode de la nature, afin d'apprendre, en marchant sur ses traces, le moyen de dissiper cet assoupissement. Le succès fut heureux; la maladie diminuoit peu-

à peu, & enfin disparoissoit entierement. Je crus donc devoir insister sur cette méthode dans toutes les fievres que je traitai ensuite. La grandeur du symptome que j'avois à combattre, & le bon succès que j'eus toujours, justifient suffisamment ma conduite.

CHAP. II.

On va trop vîte dans le traitement des maladies.

19. Il m'est quelquefois venu en pensée que dans le traitement des maladies nous allons trop vîte ; qu'il faudroit, au contraire, aller plus lentement, & laisser plus agir la nature qu'on ne fait aujourd'hui. C'est une erreur grossiere de croire que la nature a toujours besoin du secours de l'art. Si cela étoit, elle n'auroit pas assez bien pourvu à la conservation du genre humain ; car il n'y a pas la moindre proportion entre le grand nombre des maladies dont les hommes sont attaqués, & les moyens qu'ils ont pour s'en délivrer ; je parle même des siecles où la Médecine a été le plus cultivée & le plus en honneur. J'ignore ce qu'a produit dans les autres maladies la méthode de laisser agir la nature. Ce que sais certainement par des observations faites avec soin, c'est que dans la fievre dont nous parlons, l'assoupissement léthargique se dissipoit heureusement de lui-même après les évacuations générales, savoir la saignée & les lavements.

En quel cas il faut permettre un régime absurde.

20. Nous avons dit ci-dessus qu'on ne voyoit le plus souvent des signes de convalescence que le trentieme jour (savoir dans le cas d'un assoupissement considérable), & qu'il survenoit même quelquefois une aphonie : après quoi le malade demandoit obstinément quelque nourriture ou quelque boisson mauvaise & absurde, parceque la longueur de la maladie avoit extrêmement corrompu le levain de l'estômac. Dans ce cas-là, comme il étoit absolument nécessaire de réparer les forces épuisées, je permettois volontiers des choses moins convenables, pourvu qu'elles fussent agréables au goût des malades.

Histoire d'une guérison.

21. Au mois de Septembre 1674 je traitai un enfant de neuf ans, fils d'un Libraire de mes voisins, nommé M. *Not*. Il étoit attaqué de la fievre & de l'assoupissement. L'ayant fait saigner du bras, & lui ayant fait donner des lavements pendant quelques jours de suite dans le commencement de la maladie, j'en demeurai-là, & je m'opposai aux importunités de sa mere, qui me pressoit vivement d'aller plus vîte en besogne, ce que je ne croyois pas expédient pour le salut de son fils. Tout ce que j'ordonnai de plus, fut un julep ordinaire, & cela plutôt pour contenter la mere, que pour autre chose. Le malade com-

SECT. V.

mença à se mieux porter vers le trentieme jour. Il eut divers appétits bizarres, lesquels je jugeai à propos de satisfaire en partie, uniquement pour contenter son goût; & enfin, il guérit parfaitement.

Phrénésie dans cette fievre.

22. Quoique l'assoupissement léthargique arrivât plus souvent dans cette fievre que les autres symptomes, la phrénésie ne laissoit pas de survenir quelquefois. Les malades qui en étoient attaqués, ne dormoient ni jour ni nuit, ils étoient hors de leur bon sens, & avoient d'autres symptomes semblables à ceux que produit la phrénésie qui est causée par d'autres fievres, ou par la petite vérole. Ce symptome n'attendoit pas, comme l'affection léthargique, que la matiere peccante fût digérée; mais il enlevoit le malade en peu de jours, à moins qu'on n'arrêtât l'inflammation. Rien ne fit si bien dans cette occasion, que l'esprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite biere, que je donnois ainsi pour boisson ordinaire, après une saignée & un ou deux lavements. En peu de jours il procuroit du sommeil, dissipoit les symptomes, & guérissoit le malade. Aucune autre méthode ne me réussissoit de même, à beaucoup près. Un grand nombre d'expériences me persuaderent de la bonté de ce remede.

Bons effets de l'esprit de vitriol dans cette occasion

23. En automne 1675, la fievre fut suivie de dyssenteries & de diarrhées. Je reconnus d'abord qu'elles n'étoient que des symptomes de la fievre, & non pas des maladies idiopathiques & primordiales, comme dans la constitution précédente. Néanmoins, parceque la cause morbifique étoit renfermée dans le sang, la saignée étoit indiquée. Ce remede joint à deux prises de narcotique que l'on donnoit ensuite, suffisoit pour dissiper le mal.

Guérison d'une dyssenterie qui succédoit à cette fievre.

24. Au mois de Septembre 1675, Madame *Conysby* qui demeuroit près des écuries royales, me fit appeller. Elle avoit eu la fievre dont nous parlons, & tout-à-coup elle fut saisie de tranchées du ventre, qui furent suivies de déjections sanguinolentes & muqueuses. Quoique ses forces se trouvassent depuis quelques jours fort épuisées par la longueur de la maladie, & sur-tout par les fréquentes selles qui, la nuit précédente, l'avoient beaucoup fatiguée, je ne laissai pas de la faire saigner du bras sur-le-champ, & peu de temps après, je lui fis donner un narcotique; la nuit d'ensuite les déjections furent stercoreuses; le matin & le soir du jour suivant, je réitérai le narcotique, & j'ordonnai un cordial modéré pour ranimer ses forces. Par ces remedes, la malade fut bientôt guérie.

25. Quant à la diarrhée, elle donnoit encore moins de peine que la dyssenterie. Il me parut qu'elle n'étoit ni utile, ni nuisible au malade, soit qu'il y eût assoupissement, ou non. Ainsi, je ne pouvois en tirer aucune indication curative, lorsqu'elle n'étoit pas assez violente pour mettre le malade en danger : car, si elle le mettoit en danger, elle demandoit sans contredit les narcotiques. C'étoit-là le seul cas où ces remedes convenoient durant toute cette fievre ; autrement ils auroient augmenté la grande disposition qu'avoient les malades à tomber dans l'assoupissement ; & par conséquent, on ne devoit jamais les employer que dans une nécessité absolue.

CHAP. II.

Traitement de la diarrhée qui lui succédoit.

26. Il arrivoit assez souvent à ceux qui relevoient de cette fievre, ou d'autres fievres, sur-tout à ceux qui en avoient été long-temps malades, & n'en avoient été quittés qu'après de longues & de grandes évacuations, principalement s'ils étoient d'un tempérament foible, il leur arrivoit, dis-je, de suer abondamment la nuit, lorsqu'ils étoient couchés. Cette sueur les affoiblissoit extrêmement ; ils étoient long-temps à reprendre leurs forces, & même quelques-uns devenoient étiques. Ce symptome me paroissoit venir uniquement de ce que le sang étoit si appauvri & si affoibli par la longueur de la maladie, que, ne pouvant assimiler les nouveaux sucs qu'il recevoit, il les évacuoit par les sueurs. C'est pourquoi je conseillois toujours à ceux qui étoient dans cet état, d'avaler tous les matins & tous les soirs cinq ou six cuillerées de vin vieux de Malaga. Par ce moyen, les forces se rétablissoient & les sueurs cessoient (1).

Sueurs nocturnes, d'où elles venoient, & leur remede.

Voilà ce que nous avions à dire touchant la fievre de cette constitution que nous avons jugé à propos de nommer *fievre comateuse*, à cause du grand assoupissement dont elle étoit presque toujours accompagnée.

(1) Une nourriture restaurante, un exercice convenable, & l'usage d'une légere infusion de quinquina dans du vin rouge, manqueront rarement de produire dans cette occasion l'effet que l'on desire. L'élixir de vitriol est regardé aussi comme un excellent remede dans le même cas.

CHAPITRE III.

Rougeoles de l'an 1674.

Nouvelle espece de rougeole.

1. Au commencement de l'an 1674, c'est-à-dire au mois de Janvier, il parut des rougeoles d'une espece différente de celles qui avoient paru dans le même mois en 1669 & en 1670. Les rougeoles de 1674 n'étoient cependant pas moins épidémiques que ces autres; mais elles n'étoient pas si régulieres, & ne gardoient pas si constamment un type: car leur éruption se faisoit tantôt plutôt, & tantôt plus tard; au lieu que dans les autres, elle se faisoit toujours le quatrieme jour depuis le commencement de la maladie. De plus, les rougeoles dont nous parlons, attaquoient d'abord les épaules, & les autres parties du tronc; au lieu que les rougeoles précédentes attaquoient premierement le visage, & se répandoient ensuite peu à peu sur le reste du corps.

On ne voyoit que très rarement dans les rougeoles de 1674, l'épiderme s'en aller par petites écailles farineuses à la fin de la maladie; au lieu que dans les autres rougeoles cela étoit aussi ordinaire qu'à la fin de la fievre rouge. Les rougeoles de 1674 enlevoient plus de gens, lorsqu'elles étoient mal traitées, que les précédentes; car la fievre & la difficulté de respirer, qui arrivoient sur la fin de la maladie, étoient plus violentes, & approchoient davantage de la péripneumonie.

Quelque irrégulieres que fussent ces rougeoles, par rapport aux symptomes dont je viens de faire mention; elles s'accordoient néanmoins assez bien, quant aux principaux, avec l'histoire que j'ai donnée de la rougeole, en décrivant les maladies épidémiques de l'an 1670. Ainsi, je n'aurai pas besoin de répeter ici cette histoire. Les rougeoles de 1674 augmenterent, de même que les précédentes, jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi, elles diminuerent; & vers le solstice d'été, ou peu après, elles cesserent entierement.

Curation.

2. Comme la curation ne differe presqu'en rien de celle que j'ai exposée au long dans l'histoire de la rougeole, il faut y avoir recours. J'ajouterai seulement ici, selon ma

coutume, un exemple de la méthode que je suivois en traitant les rougeoles dont il s'agit maintenant.

3. Au mois de Février 1674, la Comtesse de Salisbury, Dame d'une vertu & d'un mérite extraordinaires, me fit appeller. Il n'y avoit alors qu'un de ses enfants qui eût la rougeole; les autres, au nombre de cinq ou six, en furent bientôt attaqués. Je les traitai tous de la même façon. Je leur fis garder le lit pendant deux ou trois jours avant l'éruption, afin d'évacuer par la transpiration les particules morbifiques qui pouvoient aisément se séparer du sang. Je défendis qu'ils fussent plus couverts, & qu'on leur fît plus de feu, que quand ils étoient en santé. Je leur ôtai le gras, & je leur donnai des décoctions d'orge, d'avoine, & de temps en temps une pomme cuite. La boisson étoit de la petite biere, ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau. Quand ils étoient tourmentés de la toux, comme il est ordinaire dans la rougeole, je leur faisois prendre fréquemment de la tisanne pectorale. Par cette méthode, ils furent entierement guéris au bout du peu de temps que la maladie a coutume de durer, & soit pendant la rougeole, ou sur la fin, ils n'eurent aucun symptome extraordinaire à la maladie.

Exemple dans quelques enfants.

4. Les deux premiers mois que ces sortes de rougeoles régnerent, il y eut une fievre de même genre, & médiocrement répandue, dans laquelle il sortoit des pustules sur le tronc, & principalement sur le derriere du cou & sur les épaules. Ces pustules ressembloient à celles de la rougeole, & en différoient au moins en ce qu'elles n'occupoient pas tout le corps, & se bornoient aux parties que nous avons marquées. La fievre, quoiqu'entierement de même genre, étoit plus violente, & duroit jusqu'au quatorzieme jour, & quelquefois même davantage. La saignée, ni les lavements ne convenoient point, & ne faisoient que l'irriter. Mais elle cédoit aisément à la méthode que j'employois pour la rougeole. Voilà ce que j'avois à dire sur cette derniere maladie.

Fievre de rougeole.

Saignée & lavements n'y convenoient pas.



Sect. V.

CHAPITRE IV.

Petites Véroles irrégulieres des années 1674 & 1675.

Retour des petites véroles noires.

1. Ainsi que les rougeoles épidémiques qui parurent au commencement de l'année 1670 amenerent des petites véroles noires que j'ai décrites en traitant des maladies de cette année-là ; de même les rougeoles qui se firent sentir au commencement de l'an 1674, & qui n'étoient pas moins épidémiques, amenerent une sorte de petites véroles si semblables aux précédentes, qu'elles paroissoient être les mêmes. Nous avons dit en décrivant les petites véroles précédentes, qu'après les deux premieres années les pustules devenoient de jour en jour moins noires & plus grosses, & qu'à la fin de l'année 1672 la maladie, eu égard à son genre, étoit douce & bénigne. Mais en 1674 elle revint avec sa premiere violence, & avec plusieurs symptomes dangereux. Les pustules étoient noires comme de la suie, savoir lorsqu'elles étoient confluentes, & que le malade ne mouroit pas avant qu'elles fussent parvenues à maturité ; car quand elles n'étoient pas encore parvenues à maturité, elles étoient jaunes. Quand il y en avoit beaucoup, elles étoient très petites ; & quand il y en avoit peu, elles étoient aussi grosses que dans les autres genres de petites véroles, & très rarement elles étoient noires.

Mais quoique les petites véroles dout il s'agit maintenant, ressemblassent si fort à celles de 1670, elles en différoient néanmoins en quelques particularités, qui montroient que la pourriture y étoit plus grande, & la matiere morbifique plus grossiere, & d'une coction plus difficile. Car quand les pustules étoient mûres, elles sentoient plus mauvais ; en sorte qu'on ne pouvoit presque approcher des malades. De plus, elles parcouroient plus lentement leurs différents périodes, & duroient plus longtemps que dans aucune sorte de petites véroles que j'aie jamais vues.

Plus la petite vérole est benigne, plutôt elle suppure.

2. Il est remarquable que plus la petite vérole est bénigne, plutôt aussi les pustules parviennent à maturité, & plutôt la maladie se termine. C'est ainsi que dans les pe-

tites véroles confluentes régulieres qui commencerent en 1667, l'onzieme jour étoit le plus dangereux ; après quoi il n'y avoit ordinairement rien à craindre. Dans les petites véroles confluentes irrégulieres qui vinrent ensuite, & qui commencerent en 1670, le plus grand danger étoit le quatorzieme jour, ou même le dix-septieme. Si les malades alloient au-delà, ils étoient entierement hors d'affaire ; & je n'en ai vu aucun qui soit mort passé ce jour-là.

Mais dans les petites véroles confluentes de 1674 il mouroit des malades, même après le vingtieme jour. Quant à ceux qui en réchappoient, & qui étoient en petit nombre, non seulement les jambes leur enfloient, ce qui est d'ordinaire dans toutes les petites véroles confluentes ; mais encore les bras, les épaules, les cuisses, & d'autres parties. Cette enflure commençoit par une douleur insupportable, & qui ressembloit entierement aux douleurs rhumatismales. Assez souvent elle tournoit en suppuration, & aboutissoit à des abcès qui formoient de grands sinus dans les parties musculaires, & le malade étoit encore en danger durant plusieurs jours après qu'il n'avoit plus de petite vérole.

Je voyois donc clairement trois degrés de petites véroles épidémiques dans les trois différentes constitutions que j'ai décrites ; le dernier degré étoit toujours plus mauvais que le précédent, soit par rapport à la pourriture qui étoit plus grande, soit par rapport à la matiere morbifique dont la coction étoit plus difficile.

3. Les petites véroles dont je traite maintenant me paroissoient être comme un rejetton des précédentes : car, quoique ces dernieres, en se rallentissant, fussent devenues bénignes, néanmoins la matiere morbifique, venant à fermenter de nouveau, & étant aidée de la constitution de l'air qui se trouvoit favorable aux petites véroles, elles se renouvellerent avec beaucoup de fureur & de violence. Elles étoient d'autant plus irrégulieres, & accompagnées d'une pourriture d'autant plus grande, que la matiere qui les produisoit, étoit plus grossiere & d'une coction plus difficile que celle qui avoit produit les précédentes.

Celle-ci paroît une nouvelle espece ;

Et, pour mieux entendre ce que je dis, il faut supposer comme une chose certaine, qu'il n'y a jamais dans l'air une telle disposition qui produise dans un endroit une maladie épidémique, & qui en même temps en produise une autre fort différente dans un endroit peu éloigné. Si cela étoit ainsi, tous les vents qui souffleroient, pourroient

SECT. V.

changer cette disposition de l'air. Il me paroît plus vraisemblable que telle ou telle étendue de l'air se remplit des vapeurs qui proviennent de quelque fermentation minérale. Ces vapeurs infectent l'air, &, selon les différents endroits de la terre d'où elles partent, elles causent diverses maladies qui sont funestes à telle ou telle espece d'animaux, & qui durent jusqu'à ce que les vapeurs soient épuisées; mais ce qui reste de la matiere des vapeurs peut de nouveau fermenter, comme dans le cas dont j'ai fait mention.

Elle étoit d'une nature plus grossiere & plus pourrissante;

4. Pour moi qui ne cherche pas à pénétrer au-delà des causes sensibles & évidentes, il m'est fort indifférent qu'on suive cette hypothese, ou une autre dans l'explication des phénomenes de la maladie. Ce que je sais, du moins certainement, c'est que les petites véroles de 1674 étoient très semblables à celles de la constitution précédente, si ce n'est que la matiere morbifique paroissoit y être plus grossiere, & la pourriture plus grande. De là vient que, quand elles étoient fort confluentes, elles enlevoient plus de monde, qu'aucune autre petite vérole que j'aie jamais vue; & je trouve qu'elles attaquoient un aussi grand nombre de gens que la peste même. Mais, quand elles étoient discretes, elles n'étoient pas plus dangereuses qu'aucune autre espece; & la grosseur des pustules, la couleur & les autres circonstances faisoient juger qu'elles étoient d'un bon caractere.

Elle fournissoit des indications contraires.

5. Quant à la curation, il y a déja bien des années que je m'étonne des indications entierement contraires que m'a fournies cette maladie. D'un côté, il étoit manifeste que le régime trop chaud produisoit en peu de temps les symptomes qui dépendent d'une trop grande inflammation; savoir, la fievre, la phrénésie, les taches de pourpre, & autres accidents semblables, auxquels la petite vérole est sujette, plus que toute autre maladie. D'un autre côté, il n'étoit pas moins évident qu'un régime trop froid empêchoit l'enflure du visage & des mains, qui est si nécessaire ici, & causoit un affaissement des pustules.

Méthode curative spécifiée.

Après avoir long-temps & murement réfléchi là-dessus, je compris enfin qu'on pouvoit remédier en même-temps à ces deux inconvénients. D'un côté, j'avois moyen de modérer l'effervescence du sang, en faisant boire abondamment de l'eau laiteuse, de la petite biere, ou quelque autre semblable liqueur: de l'autre côté, je pouvois aider l'élévation des pustules, & l'enflure du visage & des mains, en tenant

continuellement le malade au lit, sans lui permettre de se découvrir seulement les bras. Cette méthode n'a rien qui se contredise : car, quand l'éruption est finie, le sang est censé avoir déposé à la superficie du corps les particules enflammées, & n'avoit plus besoin d'éguillon pour séparer une plus grande quantité de matiere morbifique. Ainsi, comme la suppuration est alors le point essentiel, il s'agit uniquement d'empêcher que les particules enflammées qui ont été poussées à la superficie du corps, ne rentrent dans le sang, & de procurer la maturation des pustules, en entretenant les parties extérieures dans une chaleur douce.

CHAP. IV.

6. Or, quoique la méthode dont je parle, m'eût très bien réussi dans les autres petites véroles confluentes, elle me manqua néanmoins dans celles de la constitution dont il s'agit maintenant ; & la plupart de ceux qui étoient violemment attaqués, mouroient, soit qu'on les traitât par cette méthode, ou qu'on employât un régime échauffant & des cordiaux.

Elle manque dans cette petite vérole.

Je vis donc bien, qu'outre les remedes propres à modérer l'effervescence du sang, & à favoriser l'élévation des pustules & l'enflure du visage & des mains, il en falloit encore quelque autre qui fût capable de détruire la pourriture que je voyois plus grande dans ces petites véroles que dans toutes les précédentes.

Je m'avisai enfin de l'esprit de vitriol, & je crus qu'il seroit en état de remplir les deux indications qui consistoient à détruire la pourriture, & à rabattre la violence de la chaleur. Je ne faisois rien aux malades jusqu'à ce que les douleurs & les envies de vomir qui ont coutume de précéder l'éruption, eussent cessé, & que toutes les pustules fussent sorties. Le cinquieme ou sixieme jour de la maladie, je commençois à faire user de l'esprit de vitriol. On le mêloit dans de la petite biere jusqu'à une agréable acidité. Cette biere ainsi préparée, étoit la boisson ordinaire du malade, jusqu'à ce qu'il fut parfaitement guéri ; & je l'obligeois d'en boire abondamment, sur-tout lorsque la suppuration approchoit.

Autre qui réussit.

7. L'esprit de vitriol étoit le vrai spécifique de cette maladie, & il arrêtoit merveilleusement bien tous les symptomes. Le visage s'enfloit de meilleure heure, & beaucoup davantage. Les interstices des grains étoient plus rouges. Les plus petites pustules grossissoient, du moins autant que le permettoit cette sorte de petites véroles. Les pustules qui

Bons effets de l'esprit de vitriol.

SECT. V.

autrement auroient été noires, rendoient une matiere jaune & de couleur de miel. Le visage, au lieu de noircir, étoit par-tout d'une couleur jaune foncée. La suppuration & tout le reste se faisoit plutôt.

Mais tous ces avantages n'étoient que pour ceux qui buvoient abondamment de la petite biere ainsi préparée. C'est pourquoi, lorsque les malades refusoient d'en boire la quantité nécessaire, je suppléois à ce défaut, en donnant de temps en temps l'esprit de vitriol dans une cuillerée de quelque syrop, ou dans une eau distillée à laquelle j'ajoutois du syrop.

Il n'y a aucun inconvénient.

8. J'ai parlé des bons effets de ce remede. Quant aux inconvénients, je ne lui en ai jamais trouvé aucun (1). A la vérité, il arrête presque la salivation le dixieme ou l'onzieme jour; mais ce défaut est suppléé par quelques selles qui arrivent alors, & qui sont moins dangereuses pour le malade, que n'étoit la salivation. Car, comme nous avons dit plus d'une fois, ce qui met principalement en danger dans les petites véroles confluentes, c'est que la salive étant devenue plus visqueuse le dixieme ou l'onzieme jour, elle menace d'étouffer le malade. La diarrhée remédie alors à ce symptome, ensuite elle cesse d'elle-même, ou dumoins on l'arrête aisément par l'eau laiteuse & les narcotiques, dès qu'il n'y a plus de danger du côté de la petite vérole.

Comment les malades gardoient le lit.

9. Durant ce temps-là, le malade gardoit le lit, sans même découvrir ses bras; mais je ne souffrois pas qu'il fût plus couvert qu'à l'ordinaire. Je lui permettois même de changer de place, comme il vouloit, dans son lit, afin d'empêcher les sueurs auxquelles il avoit une très grande disposition, malgré l'usage de l'esprit de vitriol. Sa nourriture étoit des décoctions d'avoine & d'orge, & quelquefois une pomme cuite. Les derniers jours, s'il se trouvoit languissant, ou s'il avoit des maux d'estomac, je lui accordois trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Tous les soirs, dès le cinquieme ou sixieme jour, je faisois prendre de bonne heure un narcotique aux adultes; car les enfants n'en avoient pas besoin: ce narcotique étoit quatorze

Le régime.

(1) Il y a néanmoins sujet de craindre que le grand usage de cette liqueur acide ne coagule le sang, & ne nuise aux poumons & aux parties nerveuses: ainsi il faut l'employer avec beaucoup de prudence. L'huile de soufre par la cloche, ou l'esprit de vin dulcifié, remplira la même vue, & peut être donné beaucoup plus surement.

gouttes

gouttes de laudanum liquide dans l'eau de fleurs de primevere.

CHAP. IV.

10. Le quatorzieme jour, je permettois au malade de se lever; le vingt-&-unieme, je le faisois saigner du bras (1); ensuite, je le purgeois deux ou trois fois: après quoi, son visage étoit meilleur & plus vermeil que ne l'avoient ordinairement ceux qui avoient été violemment attaqués de cette maladie. Ajoutez à cela, qu'en usant de l'esprit de vitriol, on n'étoit presque jamais marqué de la petite vérole, dont les cicatrices sont causées par des humeurs âcres & échauffées qui rongent l'épiderme.

Saignée & purgation après la maladie.

11. Le 26 Juillet 1675, M. Elliot, Gentilhomme de la Chambre du Roi, & mon ami, me chargea de soigner un de ses domestiques attaqué de tous les symptomes qui annonçoient une petite vérole confluente noire: c'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'un tempérament très sanguin, & qui étoit tombé dans cette maladie, pour avoir trop bu. Les pustules sortirent en si grande quantité que je n'en ai jamais tant vu; & elles étoient si confluentes & si serrées les unes contre les autres, qu'on pouvoit à peine les distinguer. Me confiant sur l'efficacité de l'esprit de vitriol, je ne fis point du tout saigner le malade, quoique j'en eusse le temps, & que j'eusse dû le faire, sachant que la maladie étoit causée par excès de vin.

Exemple de cette méthode dans un adulte.

Quand l'éruption fut achevée, c'est-à-dire le cinquieme ou sixieme jour, je fis mettre de l'esprit de vitriol dans des bouteilles qui étoient pleines de petite biere, & je permis au malade de boire de cette biere à discrétion. Le huitieme jour, il lui prit une si violente hémorrhagie par le nez, que la garde épouvantée crut devoir m'envoyer quérir sur-le-champ. Etant arrivé, & voyant que ce symptome venoit d'une chaleur excessive, & d'un mouvement extraordinaire du sang, j'ordonnai au malade de boire encore une plus grande quantité de petite biere imprégnée d'esprit de vitriol, & en très peu de temps l'hémorrhagie cessa.

(1) Peu d'Auteurs ont recommandé généralement la saignée après la petite vérole, & la pratique moderne ne favorise nullement cette méthode. En effet, lorsque la maladie a été violente, la saignée doit être nuisible, parceque le sang a été nécessairement fort appauvri, & les forces considérablement épuisées. Cependant il peut y avoir des cas où la saignée est nécessaire, mais il faut les spécifier, & les marquer comme des exceptions à la regle générale. Quant à la purgation, elle convient toujours, & on ne doit jamais l'omettre.

SECT. V.

Comme la salivation fut abondante, l'enflure du visage & des mains considérable, & les pustules d'une bonne grosseur, la maladie se termina assez heureusement, si ce n'est que les derniers jours il y eut des déjections muqueuses & sanguinolentes, lesquelles ne m'auroient peut-être point embarrassé, si j'avois fait saigner le malade dès que je fus appellé. Cependant je n'employai contre ce symptome dyssenterique, d'autre remede que mon narcotique, lequel j'aurois été d'ailleurs obligé d'employer tous les soirs, quand même il n'y auroit point eu de déjections sanguinolentes. Le narcotique les arrêta, les pustules disparurent : ensuite le malade ayant été saigné du bras assez copieusement, & ayant bu abondamment de l'eau laiteuse, il guérit en peu de temps.

Et dans deux enfants.

12. Presque dans le même temps, un de mes voisins, nommé M. *Clinch*, me confia deux de ses enfants qui avoient la petite vérole : l'un étoit âgé de quatre ans ; l'autre tettoit encore, & n'avoit pas six mois : tous deux avoient des pustules très petites, extrêmement confluentes, qui sortoient à la maniere de l'érésipele, & qui étoient du genre des noires. Je fis mettre de l'esprit de vitriol dans tout ce que buvoient l'un & l'autre ; &, malgré leur bas âge, sur-tout du plus jeune, ils le prirent sans aucune répugnance. Ils n'eurent même aucun symptome considérable, & guérirent en peu de temps. Le Docteur *Mapletoft*, mon intime ami, étant allé les voir avec moi, trouva l'aîné déja guéri, & le plus jeune encore malade dans son berceau.

L'esprit de vitriol n'étoit pas nécessaire dans les petites véroles discretes.

13. Comme les petites véroles discretes de cette constitution étoient assez bénignes, il n'étoit pas nécessaire d'y employer l'esprit de vitriol ; il suffisoit de les traiter suivant la méthode qui convient aux petites véroles discretes, & que j'ai expliquée ci-dessus.

14. Voilà, mon cher Lecteur, tout ce que j'avois à dire sur la petite vérole. Il y aura peut-être des gens qui en feront peu de cas, car tel est le génie de notre siécle. Je sais néanmoins combien cela m'a coûté de peine, de soin & de travail durant plusieurs années de suite. Je ne l'aurois pas même publié, si la charité pour le prochain & le desir d'être utile aux autres, ne m'y avoient engagé ; quoique je sente bien que la nouveauté des choses que j'avance, fera du tort à ma réputation.

Aucun vestige de la petite vérole dans Hippocrate, ni dans Galien.

Je ne vois pas cependant pourquoi l'on doive condamner une méthode nouvelle de traiter une maladie, dont on ne trouve aucun vestige ni dans Hippocrate, ni dans Galien,

à moins que de donner la torture à quelque passage obscur & difficile. Certains modernes ne suivent-ils pas tous les jours des méthodes qui ne viennent point de ces deux grands Médecins ? Et, si les uns ont droit de vanter ces méthodes, les autres ne sont-ils pas également en droit de les rejetter. CHAP. IV.

15. On ne doit pas être surpris si je me suis un peu écarté de la route commune dans le traitement des fievres qui dépendent des constitutions qui produisent les petites véroles épidémiques. Car, s'il n'y a point eu de petites véroles dans les premiers siecles du monde, il s'ensuit qu'il n'y avoit point non plus de ces fievres qui en dépendent. Or il est très vraisemblable, pour ne rien dire de plus, que la petite vérole n'existoit pas anciennement : car, si elle eût existé, comme aujourd'hui, elle n'auroit pu être inconnue à un Médecin aussi éclairé qu'Hippocrate. Ce grand homme qui a mieux connu l'histoire des maladies, & qui les a décrites plus exactement qu'aucun de ceux qui sont venus après lui, n'auroit pas manqué de nous donner pareillement une description simple & fidele de la petite vérole.

Les maladies ont des périodes, & d'où cela vient.

16. Ainsi, je pense que les maladies ont des périodes marqués, lesquels dépendent des altérations secretes & inconnues qui arrivent en divers temps dans les entrailles de la terre. Et comme certaines maladies qui ont existé autrefois, ne se voient plus du tout aujourd'hui, ou du moins sont très rares, & très affoiblies par la longueur du temps, comme la lepre & quelques autres ; je crois de même que les maladies qui regnent maintenant, finiront un jour, pour faire place à de nouvelles, dont nous ne pouvons avoir le moindre soupçon. La chose peut fort bien être ainsi, & le passé semble nous répondre de l'avenir.

CHAPITRE V.

Toux épidémiques de l'an 1675, avec des Pleurésies & des Péripneumonies symptomatiques.

Commencement d'une toux épidémique.

1. L'AN 1675, l'automne, contre son ordinaire, fut si beau & si doux jusqu'aux derniers jours d'Octobre, qu'on auroit cru être en été ; mais le temps ayant changé subitement, & étant devenu froid & humide, il y eut de tout côté un si

grand nombre de toux, que je ne me souviens pas d'en avoir jamais tant vu. Presque personne n'en étoit exempt, de quelque âge, & de quelque tempérament qu'il fût, & des familles entieres s'en trouvoient attaquées en même temps. Ces toux n'étoient pas seulement remarquables par leur nombre, puisqu'il n'est aucun hiver qui n'en produise beaucoup ; elles l'étoient encore par le danger où elles jettoient les malades.

La fievre épidémique qui a été décrite ci-dessus, régnoit violemment alors depuis le commencement de l'automne ; & comme il n'y avoit point d'autre maladie épidémique qui pût affoiblir cette fievre, la toux aidoit à la produire, & en même temps lui donnoit moyen d'attaquer la plevre & les poumons, de même qu'immédiatement avant la naissance des toux, elle attaquoit la tête.

La fievre étoit la même qu'auparavant.

2. Ce changement imprévu des symptomes donna occasion à quelques Médecins qui n'y avoient pas fait assez d'attention de regarder cette fievre comme une pleurésie ou une péripneumonie essentielle ; quoiqu'elle fût entierement la même qu'elle avoit été pendant toute la constitution. Car alors, de même qu'elle avoit fait auparavant, elle commençoit toujours avec une douleur à la tête, au dos & dans les membres, symptomes qui accompagnoient toutes les fievres de cette constitution. La seule différence qu'il y avoit, c'est que la matiere fébrile se portant en grande quantité à la plevre & aux poumons, à la faveur de la toux, elle causoit des symptomes qui sont propres à ces parties-là.

Preuve de cela par la maniere dont elle attaquoit

Et par le traitement.

Néanmoins la fievre, autant que j'ai pu observer, étoit absolument la même que celle qui avoit régné jusqu'au jour que les toux commencerent. Les remedes qui la guérissoient très promptement, démontroient encore cette vérité. Et, quoique la douleur piquante de côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang que l'on tiroit, & les autres signes ordinaires de la pleurésie, semblassent indiquer une pleurésie essentielle ; toutefois la maladie ne demandoit d'autre traitement que celui qui convenoit à la fievre de cette constitution, & la méthode de traiter la vraie pleurésie n'y convenoit nullement, comme on verra ensuite. D'ailleurs, quand la pleurésie est une maladie primitive, elle regne ordinairement entre le printemps & l'été ; au lieu que la pleurésie dont il s'agit ici, régnoit dans un temps bien différent. Ainsi on ne doit la regarder que comme un symptome de la fievre de cette année, &

comme un produit de la toux que le froid de la saison avoit occasionnée.

CHAP. V.

3. Pour expliquer maintenant la méthode de traiter ces toux, & même celles qui arrivent en d'autres années, pourvu qu'elles viennent des mêmes causes, je parle ici de la méthode que l'expérience a montré être la meilleure; il faut remarquer que lorsque le froid vient à resserrer tout à coup les pores de la peau, la matiere qui a coutume de se séparer du sang par la transpiration insensible, rentre alors en dedans, se dépose sur les poumons, les irrite, & excite la toux. Cette matiere qui est une vapeur chaude & recrémentitielle étant ainsi retenue & ne pouvant s'évacuer par les pores de la peau, la fievre s'allume aisément, savoir lorsque la vapeur morbifique est en si grande quantité, que le poumon ne peut s'en débarrasser, ou lorsque par des remedes & un régime trop chauds, on augmente la chaleur du sang, qui n'étoit déja que trop disposé à la fievre.

Circonstances auxquelles il faut faire attention pour traiter la toux.

Mais quelle que soit la fievre *stationnaire* qui domine alors, la nouvelle fievre dont il s'agit en prend aussi-tôt le nom & le caractere, & en fuit totalement le génie, nonobstant qu'elle conserve encore quelques symptomes dépendants de la toux qui l'a produite; & par conséquent il est sûr que dans toutes les toux qui viennent de pareille cause, il faut remédier non seulement à la toux, mais encore à la fievre qui s'y joint si facilement.

4. Sur ces principes, voici comment je traitois les malades qui avoient recours à moi. Si la toux n'avoit pas encore produit la fievre & les autres symptomes dont nous avons parlé, je jugeois que c'étoit assez d'interdire au malade la viande & toutes sortes de liqueurs spiritueuses, & de lui ordonner de faire un exercice modéré, de prendre l'air, & de boire de la tisane pectorale. Cela suffisoit pour appaiser la toux, & pour prévenir la fievre & les symptomes qui avoient coutume de l'accompagner.

Détail du traitement.

L'abstinence de viande & de liqueurs spiritueuses, & l'usage des rafraîchissants tempéroient tellement le sang, qu'il n'étoit pas susceptible des impressions de la fievre. L'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétablissoit la transpiration arrêtée par le froid, & procuroit l'évacuation de la matiere qui causoit la toux.

5. Il étoit dangereux de vouloir appaiser cette toux par les narcotiques & les anodyns, comme aussi par des liqueurs spiritueuses & des remedes chauds. Car on ne fai-

Danger d'employer les narcotiques, &c. dans cette toux.

SECT. V.

soit par-là qu'épaissir & rendre visqueuse la matiere qui l'excitoit ; & cette matiere qui auroit dû s'évacuer en vapeurs au moyen de la toux, étant ainsi retenue dans le sang, dont elle ne pouvoit plus se séparer, allumoit la fievre. C'est un malheur qui arrivoit souvent aux gens du peuple, lesquels voulant arrêter la toux avec de l'esprit-de-vin brûlé, ou d'autres liqueurs chaudes, causoient des pleurésies & des péripneumonies ; & de cette façon, une maladie très légere de sa nature, & très aisée à guérir, devenoit dangereuse, & souvent mortelle. Ceux qui employoient les sueurs ne réussissoient pas mieux, quoiqu'ils parussent agir plus raisonnablement. J'avoue que les sueurs qui viennent d'elles-mêmes sont assez souvent le meilleur remede contre la toux ; mais quand on les excite de force, il est certain qu'elles enflamment le sang, & qu'elles peuvent causer la mort.

Elle étoit quelquefois accompagnée de fievre.

6. Quand on ne traitoit pas la maladie de la maniere que nous avons décrite ci devant, & même indépendemment de cela, il survenoit quelquefois, principalement aux personnes délicates & aux petits enfants, tantôt dès le commencement, & tantôt au bout d'un jour ou deux, une alternative de chaux ou de froid, une douleur à la tête, aux dos & dans les membres, & des sueurs spontanées, sur-tout la nuit. A tous ces symptomes, qui accompagnoient ordinairement la fievre de cette constitution, se joignoit souvent une douleur de côté, & quelquefois un resserrement de poitrine ; ce qui rendoit la respiration difficile, arrêtoit la toux, & augmentoit la fievre.

Maniere de traiter cette fievre.

7 Des observations exactes m'apprirent que la meilleure méthode de combattre cette fievre & ses dangereux symptomes, étoit de saigner du bras, d'appliquer des vésicatoires sur la nuque du cou, & de donner tous les jours un lavement. Durant ce temps-là, je voulois que le malade demeurât levé chaque jour pendant quelques heures ; je lui interdisois la viande, & je lui faisois boire tantôt de la petite biere, tantôt de l'eau laiteuse, tantôt une tisane rafraîchissante & adoucissante.

Précaution au sujet des lavements.

Au bout de deux ou trois jours, si la douleur de côté étoit encore violente & ne diminuoit pas, je réitérois la saignée, & je continuois les lavements. Une remarque importante à faire au sujet des lavements, tant dans cette fievre que dans les autres, c'est qu'il ne faut pas les continuer long-temps & sans interruption lorsque la maladie est sur son déclin, principalement dans les femmes hystériques, ou dans les hommes hypocondriaques ; d'autant

que dans ces ſujets-là le ſang & les humeurs s'agitent & s'échauffent très aiſément ; ce qui trouble l'économie animale, & prolonge les ſymptomes de la fievre au-delà de leur durée ordinaire.

Multitude de remedes étoit pernicieuſe.

8. En donnant ainſi à la matiere morbifique qui s'étoit jettée ſur la plévre & ſur les poumons le temps de ſe diſſiper peu à peu, tous les ſymptomes diſparoiſſoient inſenſiblement. Mais les Médecins qui vouloient attaquer la maladie à force ouverte, & employer quantité de remedes, cauſoient la mort aux malades, ou du moins ſe trouvoient contraints, pour les ſauver, d'avoir recours à un grand nombre de ſaignées, qui ne convenoient point dans une pareille maladie, ou qui étoient même dangereuſes.

Il eſt vrai que dans la pleuréſie idiopathique, la ſaignée réitérée pluſieurs fois ſuffit ſeule pour la guériſon, pourvu qu'on n'y mette pas d'obſtacle par des remedes chauds & un régime de même nature. Mais dans la pleuréſie ſymptomatique dont il s'agit ici, il ſuffiſoit de ſaigner une fois, ou tout au plus deux, à condition que l'on permît au malade de ſe lever, & d'uſer d'une boiſſon rafraîchiſſante. Il n'étoit nullement néceſſaire, autant que j'ai pu obſerver, de ſaigner davantage, ſinon lorſque la violence du ſymptome pleurétique ſe trouvoit fort augmentée parcequ'on avoit échauffé le malade ; & alors même la ſaignée n'étoit pas tout-à-fait ſans danger.

Pleuréſie maligne en certaines années.

9. A cette occaſion je remarquerai ici une choſe dont tous les Médecins ont déja parlé, ſavoir qu'en certaines années la pleuréſie eſt ſi maligne, que la ſaignée n'y convient point ; ou que du moins on ne peut y ſaigner autant de fois qu'il eſt ordinairement néceſſaire dans cette maladie. J'avoue que la pleuréſie vraie & eſſentielle qui attaque indifféremment dans toutes ſortes d'années & de conſtitutions, comme nous dirons enſuite, indique toujours la ſaignée réitérée. Mais il arrive quelquefois, qu'une fievre épidémique dépoſe volontiers ſur la plêvre & ſur les poumons la matiere morbifique, en conſéquence d'une altération des qualités manifeſtes de l'air, & que néanmoins la fievre demeure entierement la même.

La ſaignée y convient peu.

Dans ce cas-là, quoiqu'on puiſſe permettre la ſaignée pour obvier à ce ſymptome, &, lorſqu'il eſt fort violent ; néanmoins, à parler en général, il ne faut pas tirer beaucoup plus de ſang à raiſon du ſymptome, qu'on n'en auroit tiré à raiſon de la fievre qui le produit. Car ſi la fievre

eſt de telle nature, que la ſaignée y convienne, on pourra réitérer la ſaignée dans la pleuréſie qui eſt un ſymptome de la fievre. Mais ſi la ſaignée ne convient pas dans la fievre, elle ne conviendra pas non plus, & même ſera nuiſible dans la pleuréſie qui en dépend.

Or c'étoit juſtement le cas, du moins ſelon moi, de la pleuréſie ſymptomatique, dont la fievre qui regnoit en ce pays-ci dans le temps que les toux ſurvinrent, étoit accompagnée, ſavoir cet hiver 1675; & j'ai cru devoir le remarquer, parceque je penſe qu'on ſe trompe groſſiérement dans le traitement des fievres, ſi l'on n'a pas ſans ceſſe devant les yeux la conſtitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, & qu'elle communique à toutes les autres maladies qui regnent en même temps, la nature & le caractere de cette maladie épidémique.

Exemple de pleuréſie ſymptomatique guérie avec une ſeule ſaignée.

10. Au mois de Novembre de cette année 1675, je traitai le fils aîné du Chevalier *François Windham*; il étoit attaqué de la fievre dont nous parlons. Il avoit une douleur de côté, & les autres ſymptomes ordinaires de cette maladie. Je ne le fis ſaigner qu'une fois; je lui fis appliquer un emplâtre véſicatoire ſur la nuque du cou, & je lui fis donner des lavements tous les jours. Je lui fis boire tantôt des tiſanes & des émulſions rafraîchiſſantes, tantôt de la petite biere, tantôt de l'eau laiteuſe; & je voulus qu'il demeurât chaque jour levé pendant quelques heures. Par cette méthode, il fut hors d'affaire en peu de jours, & ayant été purgé, il fut entierement guéri.

Traitement de la toux ſans fievre.

11. Quoique les ſymptomes qui ſurvenoient à la toux fuſſent particuliers à cet hiver, néanmoins la toux arrivoit encore plus ſouvent alors ſans en être accompagnée. Il ne falloit pour la guérir ni ſaignées ni lavements, à moins qu'on n'eût excité par la fievre un régime ou des remedes chauds. Il ſuffiſoit de permettre au malade de ſortir & de prendre l'air, & de lui interdire abſolument la viande, le vin, & les autres liqueurs ſpiritueuſes qui occaſionnent la fievre. J'ordonnois aux malades de mâcher ſouvent des tablettes ſuivantes. Ce ſont les meilleures que je connoiſſe contre les toux qui viennent de froid (1).

(1) Les tablettes que l'Auteur décrit ici ſont utiles dans les toux habituelles qui ne ſont pas accompagnées de fievres, & où la matiere morbifique a beſoin d'être atténuée pour la facilité de l'expectoration. Mais lorque la matiere eſt claire, âcre & irritante, les tablettes doivent être compoſées de choſes glutineuſes, adouciſſantes, mucilagi-

Prenez sucre candi, deux livres & demie. Faites-le cuire dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez alors poudre de réglisse, d'aunée, de semence d'anis & de semence d'angélique, de chacune demi-gros; poudre d'iris, & fleurs de soufre, de chacune deux scrupules; huile d'anis, un scrupule. Faites des tablettes que le malade portera toujours sur soi, & il en prendra une de temps en temps.

CHAP. V.

Tablettes pectorales.

12. Avant que de finir ce que j'avois à dire touchant les maladies épidémiques, je dois répondre par avance à une objection qu'on ne manquera pas de me faire, savoir, que ma méthode ne combat pas suffisamment la malignité qui se trouve dans plusieurs de ces maladies. Je ne prétends pas détruire l'opinion reçue par de très savants hommes, tant de notre siecle, que des siecles précédents, sur la malignité de certaines maladies, & quand je le voudrois, je ne le pourrois pas, cette malignité n'étant que trop manifeste dans la plupart des maladies épidémiques (1). On me permettra seulement d'exposer ce que je pense de sa nature, afin de justifier par ce moyen ma pratique.

En quoi consiste la malignité dans les maladies.

13. Je crois donc que toute la malignité des maladies

neuses, & légérement astringentes. Dans l'un & l'autre cas les vésicatoires sont très utiles. Le looch suivant, qui est tiré de la pharmacopée d'Edimbourg, est un excellent remede pour appaiser la toux produite par une humeur claire & irritante.

Prenez poudre de gomme adraganthe composée, deux gros; blancs d'œufs battus, une once; syrop diacode, deux onces. Mêlez cela ensemble pour un looch, auquel on peut ajouter un gros de cachou.

La poudre de gomme adraganthe composée est faite avec gomme adraganthe, une once; gomme arabique cinq gros; amidon, réglisse & graine de pavots blancs, de chacun deux gros; graines des quatre grandes semences froides dépouillées de leur peau, de chacune un gros.

(1) Voici les signes qui font connoître les maladies malignes. Elles commencent avec un froid & un frisson léger, qui est suivi aussi-tôt d'un grand abattement; en même temps le pouls est petit, fréquent, & concentré. Le malade tombe aisément en défaillance s'il se tient le corps élevé: il est continuellement assoupi, sans pouvoir dormir; & s'il dort, il se trouve ensuite plus abattu, & tombe en délire. Il ne se plaint pas de grandes douleurs, de soif, ou d'autres symptomes incommodes; cependant il est mal à son aise. A la fin les extrémités deviennent froides, le pouls devient intermittent, on ne le sent presque plus, & la mort n'est pas éloignée.

épidémiques, quelque puisse être d'ailleurs sa nature spécifique, consiste dans des particules très chaudes & très subtiles, plus ou moins contraires à la nature des humeurs du corps humain; parcequ'il n'y a que de semblables particules qui puissent altérer aussi promptement les humeurs, que nous voyons que cela arrive. Je crois encore que ces particules chaudes & spiritueuses agissent principalement en s'assimilant les humeurs: car suivant les loix de la nature, tout principe actif tend à produire son semblable, & à changer en sa propre nature tout ce qui lui est opposé. C'est ainsi que le feu engendre le feu, & qu'un homme attaqué d'une maladie contagieuse en infecte un autre, au moyen des vapeurs corrompues qui, se communiquant aux humeurs, se les assimilent, & les changent en leur propre nature.

Dans quelle sorte de malignité les sueurs sont utiles.

14. Il sembleroit de là, que le premier soin devroit être d'évacuer par la sueur ces particules morbifiques; car de cette façon on guériroit radicalement la maladie en peu de temps. Mais l'expérience est contraire, & elle fait voir que cela ne sauroit se faire dans toute sorte de malignité. Il est vrai que dans la peste, les particules pestilentielles étant extrêmement subtiles, & étant jointes aux parties les plus spiritueuses du sang, elles peuvent se dissiper & s'évacuer par une sueur continuée. Mais dans d'autres fievres malignes dont les particules morbifiques ne sont pas si subtiles, & sont unies à des humeurs plus grossieres, cette évacuation est absolument impossible, & souvent même les sudorifiques ne font qu'augmenter la malignité; car plus on met en mouvement ces particules chaudes & spiritueuses, par l'usage des remedes échauffants, plus aussi on augmente la faculté qu'elles ont de s'assimiler les humeurs; & plus les humeurs sur lesquelles elles agissent sont échauffées, plus aisément aussi elles cedent à leur impression, & leur deviennent semblables.

La raison semble dicter que les remedes qui sont d'une nature contraire aux particules morbifiques, non seulement répriment leur violence, mais encore épaississent & fortifient les humeurs, & les mettent en état de soutenir ou même de rendre inutiles les efforts de ces particules nuisibles: j'en appelle à l'expérience; elle m'a appris que les taches des fievres pourprées, & la noirceur des pustules dans la petite vérole, augmentent à mesure qu'on échauffe le malade; & qu'elle diminue quand on emploie un régime tempéré, qui est le seul convenable dans ce cas-là.

15. On me demandera peut-être comment il arrive que la malignité consistant en des particules enflammées & spiritueuses, on voit néanmoins assez souvent, même dans les maladies les plus malignes, si peu de signes de fievre. Je réponds que, dans la peste, qui est la principale des maladies malignes, les parties morbifiques sont si subtiles & si spiritueuses, sur-tout dans le commencement de la contagion, qu'elles pénetrent le sang comme un éclair, détruisent les esprits animaux, & ne causent pas même d'ébullition dans le sang; d'où il arrive que le malade meurt sans fievre.

CHAP. V.

Pourquoi les maladies malignes ont souvent peu de symptomes fébriles.

16. Mais dans d'autres maladies épidémiques où le degré de malignité est moindre, la confusion que les particules morbifiques produisent dans le sang & dans les humeurs, & le trouble où elles jettent l'économie animale, sont quelquefois cause de ce qu'on voit si peu de signes de fievre; car la nature étant alors comme accablée, ne sauroit exciter les symptomes réguliers qui conviennent à la maladie, & elle n'en excite presque que d'irréguliers. Ainsi la fievre qui devroit naturellement paroître, se trouve arrêtée. Cela vient aussi quelquefois d'une métastase de la matiere morbifique qui, lorsqu'elle est en turgescence, se jette sur les nerfs, ou sur quelques autres parties du corps, ou même sur les humeurs qui sont hors du courant de la circulation.

17. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas qu'on doive employer contre la malignité d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie épidémique où elle se trouve. Si donc la maladie épidémique est du nombre de celle où la matiere fébrile doit d'abord être digérée & ensuite évacuée par les sueurs, ou du nombre de celles qui se terminent par quelque éruption, ou du nombre de celles qui ont besoin de quelque évacuation produite par le secours de l'art; dans tous ces cas, la malignité qui accompagne la maladie aura les mêmes vicissitudes qu'elle, subsistera, diminuera & finira avec elle; & par conséquent toutes les évacuations qui sont nécessaires en général contre la fievre, le sont aussi contre la malignité, quelque contraires qu'elles soient les unes aux autres.

Quels sont les remedes les plus convenables contre la malignité.

Ainsi les sueurs qui sont une suite & un effet de la coction de la matiere morbifique, remédieront à la malignité des fievres intermittentes d'automne, & de la fievre continue qui est de même nature. La maturation convenable des pustules remédiera à la malignité de la petite vérole;

SECT. V.

& ainsi de toutes les autres maladies. La même méthode qui les guérit, détruit aussi la malignité qui les accompagne. Voilà, si je ne me trompe, ce que m'apprend la raison, & ce qui est toujours confirmé par l'expérience.

CHAPITRE VI.

Récapitulation.

Cinq différentes constitutions de l'air décrites par l'Auteur.

1. NOUS voyons que dans ce nombre d'années que comprennent les observations précédentes, il y a eu en tout cinq constitutions, c'est-à-dire cinq différentes dispositions de l'air qui ont produit un pareil nombre de maladies épidémiques différentes, & nommément de fievres. La premiere de ces fievres regnoit pendant les années que les fievres intermittentes étoient le plus épidémiques; & autant que j'ai pu m'en assurer jusqu'ici par des observations exactes, elle est la seule où la nature disposoit de telle maniere tous les symptomes, que la matiere fébrile, après avoir subi une coction & une préparation convenable, étoit ensuite evacuée par les sueurs, ou par une transpiration abondante. C'est pourquoi je donne à cette fievre le nom de *dépuratoire.*

Fievres intermittentes sont plus souvent épidémiques que les autres maladies.

2. Et de fait je suis porté à croire qu'elle est la principale de toutes les fievres, soit à cause de la régularité avec laquelle la nature prépare & digere la matiere morbifique, soit parceque cette fievre est la plus fréquente de toutes. Car si nous en croyons les Auteurs qui dans les siecles passés ont tant écrit sur les fievres intermittentes, il est vraisemblable qu'elles sont plus souvent épidémiques qu'aucune autre maladie; quoique par des causes qui nous sont inconnues elles aient été fort rares en ce pays-ci depuis la peste de Londres. La fievre pestilentielle précédoit toutes les fievres inflammatoires qui suivirent la peste.

C'est à la premiere fievre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre que conviennent, si je ne me trompe, les fameux axiomes ou aphorismes que nous ont laissés Hippocrate & les autres anciens Médecins; axiomes que l'on doit suivre en traitant cette fievre; en sorte que l'on prépare la matiere fébrile, afin qu'il s'en fasse par les sueurs une évacuation critique. Mais je ne vois pas

que ces axiomes puissent convenir aux autres sortes de fievres qui vinrent ensuite ; car elles sont d'une nature très différente, & demandent aussi une autre méthode.

Quoi qu'il en soit, il me paroît remarquable que la fievre qui dépendoit de la constitution où les fievres intermittentes dominoient sur les autres, devenoit aisément intermittente si elle duroit long-temps, ou si le malade avoit trop été épuisé par des évacuations ; au lieu que les fievres des années suivantes devenoient très rarement intermittentes, quand même elles avoient duré fort longtemps : preuve manifeste que la fievre continue & les intermittentes dont il s'agit, étoient en quelque façon de même nature, ou du moins d'une nature peu différente.

Comment on peut reconnoître l'espece d'une fievre.

3. Maintenant si on me demande comment on peut reconnoître les especes particulieres des fievres continues par les marques que nous avons données dans la description des fievres, puisque la plupart des fievres continues ont des symptomes qui appartiennent à toutes les fievres en général, comme la chaleur, la soif, l'inquiétude, &c. Je réponds qu'à la vérité la chose est difficile, mais non pas absolument impossible, pourvu qu'on se donne la peine d'examiner scrupuleusement toutes les circonstances dont nous avons parlé dans l'histoire précédente, sur-tout si l'on est dans une ville, ou dans quelque autre lieu où il y ait beaucoup de monde.

Supposons qu'un Médecin soit appellé pour traiter une fievre continue. Le premier moyen qu'il a pour juger sainement de la nature du mal, c'est de savoir, par ses propres observations, ou par celles d'autrui, quelles autres maladies épidémiques regnent dans le même lieu outre cette fievre, & de quel genre elles sont. Quand il connoîtra cela, ce qui n'est pas difficile, il ne pourra plus douter de quel genre est la fievre qui accompagne la maladie épidémique regnante. Car quoiqu'il puisse arriver que cette fievre ne se montre que sous des symptomes communs à toutes les fievres, principalement si la nature est troublée & dérangée par une mauvaise méthode, on ne laissera pas cependant d'y reconnoître des caracteres propres & manifestes d'épidémicité.

4. Par exemple, un Médecin qui examinera des petites véroles, & qui saura bien l'histoire de cette maladie, jugera facilement, soit par le jour que commence l'éruption, soit par la grosseur des pustules, la couleur, &c. de

quel genre sont ces petites véroles ; & quand il aura une fois cette connoissance, il saura aussi quel est le genre de la fievre qui regne en même temps & dans les mêmes lieux.

Pour moi, si je connoissois parfaitement l'histoire des maladies, ce que je suis bien éloigné de m'attribuer, je pourrois, en voyant toute sorte de maladies épidémiques, prononcer hardiment sur le genre de la fievre qui régneroit alors, quand même je n'en aurois pas vu une seule ; & de même en voyant une fievre quelle qu'elle fût, je saurois quelle maladie épidémique l'accompagneroit, si ce seroit la petite vérole, ou la rougeole, ou la dyssenterie, &c. car chaque constitution particuliere est toujours accompagnée de quelqu'une de ces maladies, & d'une fievre particuliere.

5. Mais outre les moyens que nous fournit la considération des maladies épidémiques du même temps, pour connoître la nature de chaque fievre continue, les symptomes mêmes de la fievre servent beaucoup à cela. Car quoique toutes les fievres, comme nous avons dit plus haut, aient certains symptomes qui leur sont communs, il ne laisse pas d'y avoir certaines marques distinctives que la nature a mises dans chaque espece particuliere ; & comme ces marques sont délicates & peu sensibles, elles ne se laissent appercevoir que par des gens habiles, & accoutumés à examiner avec une attention scrupuleuse les moindres circonstances d'une maladie.

Sueur, ou défaut de sueur, principaux signes distinctifs des fievres.

Entre les signes distinctifs dont je parle, j'ai toujours regardé la sueur, ou le défaut de sueur, comme le principal & le plus certain, pourvu qu'on n'ait pas dérangé l'état naturel de la fievre par une mauvaise maniere de la traiter : & c'est une vérité dont j'ai été pleinement convaincu dans toutes les maladies épidémiques que comprennent mes observations précédentes.

Exemples de cela.

6. Par exemple, dans la fievre continue qui régnoit avec force lorsque les fievres intermittentes d'automne ne furent plus si dominantes, la peau des malades étoit seche, & avant la coction de la matiere fébrile, qui s'étoit faite ordinairement le quatorzieme jour, on ne voyoit pas la moindre marque de sueur. On ne pouvoit même l'exciter sans mettre les malades en grand péril, & sans leur causer aussi-tôt la phrénésie, & d'autres symptomes très dangereux.

Dans la fievre pestilentielle qui suivit cette fievre continue, & qui précéda toutes les fievres inflammatoires qui

vinrent depuis ce temps-là, il n'y avoit point de ſueurs ſpontanées; mais on pouvoit les exciter par des ſudorifiques, même dès le premier jour de la maladie; & quand une fois elles étoient venues, tous les ſymptomes diſparoiſſoient.

Dans la fievre qui regna enſuite, & qui accompagna les petites véroles régulieres, les malades, dès le commencement qu'ils étoient attaqués, avoient des ſueurs ſi abondantes, qu'ils en étoient tout trempés. Mais quand on laiſſoit aller ces ſueurs, elles ne faiſoient qu'augmenter tous les ſymptomes, loin de les diminuer.

Dans les deux fievres qui accompagnerent les deux ſortes de petites véroles irrégulieres & les dyſſenteries, il y eut auſſi des ſueurs irrégulieres, mais le plus ſouvent ce n'étoit que les premiers jours, quoique la ſueur de la premiere des deux fievres fût un peu plus abondante que celle de la ſeconde. Dans l'une & dans l'autre elle n'étoit d'aucune utilité, parcequ'elle ne venoit pas d'une coction qui eût précédé, mais d'un mouvement confus de la matiere morbifique.

Difficulté de connoître l'eſpece d'une fievre dans le commencement.

7. Ce qui me paroît ſur-tout difficile, c'eſt de connoître, dans le commencement d'une conſtitution, l'eſpece particuliere d'une nouvelle fievre, puiſqu'alors on n'en a vu aucun exemple, & qu'on ne ſait point encore quelles ſeront les maladies épidémiques qui viendront enſuite, & qui ſont ordinairement précédées de la fievre. Il ſeroit ennuyeux de rappeller ici tout ce qui arrivoit au commencement de chaque nouvelle conſtitution pendant les années dont nous avons parlé, pour montrer que la nature fournit des moyens aſſez sûrs de parvenir à cette connoiſſance, laquelle dépend néceſſairement d'une obſervation très ſoigneuſe & très exacte de toutes les circonſtances.

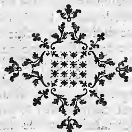
Danger d'aller trop vîte dans le traitement.

8. Mais quelque difficile qu'il ſoit de diſtinguer ſurement l'eſpece d'une nouvelle fievre qui ne fait que commencer, & quand même on ſuppoſeroit cela entierement impoſſible; du moins il nous reſte toujours, par rapport au traitement, de prendre notre indication ſur ce qui eſt utile & ſur ce qui eſt nuiſible; & par ce moyen, nous pouvons mettre le malade hors de danger, pourvu que nous allions en tâtonnant, & ſans trop nous preſſer: car il n'eſt rien, ſelon moi, de plus pernicieux que cette précipitation, ni rien qui faſſe périr un plus grand nombre de ceux qui ſont malades de la fievre.

Quant à moi, j'avouerai franchement, qu'ayant à

traiter des fievres dans lesquelles je ne voyois pas clair, & ne connoissant pas encore la route que je devois suivre, j'ai pourvu plus d'une fois à la sûreté du malade & à ma propre réputation en ne faisant rien du tout : car en veillant sur la maladie, afin de trouver l'occasion favorable d'entreprendre quelque chose d'avantageux, la fievre se dissipoit insensiblement d'elle même, ou bien elle prenoit un type qui me faisoit connoître par quelles armes il falloit la combattre. Mais une chose déplorable, c'est que la plupart des malades ne sachant pas qu'il est également du devoir d'un habile Médecin de ne rien faire en certaines occasions, & d'employer en d'autres les plus puissants remedes, ils attribuent à sa négligence, ou à son ignorance, ce qu'ils devroient regarder comme un effet de sa probité & de sa bonne foi ; puisque le plus extravagant empirique est aussi en état d'accumuler remedes sur remedes, & qu'il a coutume de le faire davantage que le plus sage Médecin.

9. Voilà à peu près ce que j'ai observé, du moins ce que j'ai pu réduire en méthode, touchant les différentes especes de maladies épidémiques, & suivant l'ordre qu'elles ont gardé depuis l'an 1661, jusqu'à la fin de l'an 1675, auquel temps les petites véroles & les fievres continues qui les accompagnent, sont devenues d'un meilleur caractere, & semblent prêtes à cesser, après avoir dominé depuis près de deux ans. Quant aux maladies qui viendront ensuite, elles ne sont connues que de celui à qui rien n'est caché.



SECTION VI.

SECTION VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres intercurrentes.

1. MES observations des années précédentes font assez voir qu'entre les diverses sortes de fievres, il y en a qu'on peut appeller avec raison *stationaires ;* j'entens celles qui, dépendant d'une constitution particuliere de telle ou telle année, regnent chacune à leur tour, se répandent extrêmement, & dominent, pour ainsi dire, sur les autres, tant que dure la constitution. De savoir maintenant s'il y a d'autres sortes de fievres *stationaires*, outre celles dont j'ai parlé ; & si, au bout d'un certain nombre d'années, elles reviennent & se suivent les unes les autres avec un ordre constant & invariable, ou si la chose est autrement, c'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Fievres *stationnaires* se succedent les unes aux autres.

Mais il y a d'autres fievres continues qui, quoiqu'elles regnent tantôt plus violemment, tantôt moins violemment, ne laissent pas dans la même année de se mêler indifféremment avec toutes sortes de fievres *stationnaires*, & les unes avec les autres. Je crois devoir, par cette raison, les appeller *intercurrentes*. J'exposerai dans les Chapitres suivants ce que l'observation m'a appris jusqu'à présent, tant de leur nature, que de la maniere dont il faut les traiter. Ces fievres sont la fievre rouge, la pleurésie, la fausse péripneumonie, le rhumatisme, la fievre érésipélateuse, l'esquinancie, & peut-être quelques-autres.

Fievres *intermittentes* se mêlent avec les *stationnaires*, & les unes avec les autres.

Dénombrement des fievres intercurrentes.

2. Or, comme la fievre accompagne toutes ces maladies, du moins pendant un certain temps, jusqu'à ce que la matiere fébrile se soit déchargée sur telles ou telles parties, suivant la nature de la maladie, je ne doute point qu'on ne doive regarder la fievre comme la maladie primitive ; & qu'on ne doive regarder les autres accidents, desquels ces maladies tirent le plus souvent leur nom, comme des symptomes qui sont critiques, ou qui dépendent principalement de la partie sur laquelle se jette le mal. Mais, pourvu qu'on convienne de la chose, je ne disputerai pas sur les noms, bien entendu que j'aurai aussi la liberté de désigner une maladie par tel ou tel nom qu'il me plaira.

Fievre est la maladie primitive.

SECT. VI.

Fievres intercurrentes sont quelquefois épidémiques.

3. Comme les fievres *stationnaires*, ainsi que nous avons dit, sont plus ou moins épidémiques, suivant qu'elles sont favorisées par la constitution de l'année, c'est-à-dire par la température secrete & inexplicable de l'air; de même les fievres *intercurrentes* sont aussi quelquefois épidémiques, mais moins souvent que les autres : quoiqu'elles viennent ordinairement d'un vice particulier du sang & des humeurs, elles viennent aussi quelquefois d'une cause générale qui est dans l'air ; & cette cause produit dans le sang & les humeurs telle ou telle intempérie qui est la cause immédiate de ces fievres.

Par exemple, lorsqu'après un froid qui a été long, & qui a duré jusque bien avant dans le printemps, il vient tout à coup des chaleurs, on voit ordinairement des pleurésies, des esquinancies, & d'autres maladies semblables, quelle que soit la constitution générale de l'année. Et parce que ces maladies sont quelquefois épidémiques de même que les autres, & que néanmoins elles attaquent indifféremment dans toutes sortes d'années, je les nomme *intercurrentes*, afin de les distinguer de celles qui sont renfermées dans un certain nombre d'années continues.

En quoi les fievres intercurrentes & les stationnaires se ressemblent.

4. Or, quoique ces deux sortes de fievres different extrêmement l'une de l'autre, par rapport aux causes qui dépendent de l'air, elles se ressemblent souvent par rapport aux autres causes extérieures & antécédentes. Car, sans parler de la contagion qui produit quelquefois des fievres stationnaires, & de la crapule qui est la mere des unes & des autres, une cause extérieure & évidente de quantité de fievres, c'est lorsqu'on quitte de trop bonne heure ses habits d'hiver, ou lorsqu'on s'expose imprudemment au froid dans le temps qu'on est échauffé par l'exercice. Alors les pores de la peau étant tout à coup bouchés, & la transpiration interceptée, il survient telle ou telle espece de fievre, suivant que la constitution générale qui regne alors, ou le vice particulier des humeurs détermine l'une plutôt que l'autre.

Beaucoup de fievres surviennent pour avoir eu froid.

Pour moi, je pense qu'il périt un plus grand nombre de gens par des fievres de cette nature, que par la guerre, la peste & la famine prises ensemble. En effet, si un Médecin se donne la peine d'interroger en détail un malade qui est attaqué de quelqu'une des maladies aiguës dont nous parlons, sur ce qui a premierement occasionné sa maladie ; il trouvera presque toujours qu'elle est venue ou de ce que le malade a quitté trop tôt quelque habit qu'il portoit depuis

long-temps, ou de ce qu'il a eu froid tout à coup, lorsqu'il étoit échauffé. C'est pourquoi j'ai toujours soin d'avertir mes amis, de ne quitter aucun de leurs habits ordinaires, si ce n'est un mois avant le solstice d'été : & je les avertis de même d'éviter soigneusement le froid, lorsqu'ils se sont échauffés par quelque exercice. CHAP. I.

5. Mais il faut remarquer ici avec soin que, quoique les maladies dont j'ai à parler sous le nom d'*intercurrentes*, soient presque toutes des maladies essentielles ; il se joint néanmoins souvent aux fievres stationnaires des accidents qui ressemblent aux maladies intercurrentes qui portent le même nom, & qui ne sont toutefois que des symptomes des fievres stationnaires. Dans ce cas-là, il ne faut pas employer la méthode qui convient à ces maladies, lorsqu'elles sont essentielles ; mais celles que demande la fievre de laquelle elles sont des symptomes ; &, pour les traiter, il faut seulement changer quelque petite chose à la méthode de cette fievre. Maladies intercurrentes sont la plupart essentielles.

En général, on doit faire grande attention à la fievre de l'année, & examiner par quel moyen on peut le plus facilement la guérir, si c'est par la saignée, par les sueurs, ou par quelque autre méthode. Faute de cette attention, on prendra très souvent le change, & on mettra les malades en grand danger.

Si quelqu'un objecte que les accidents que j'appelle *maladies essentielles*, & dont il s'agit maintenant, ne sont réellement que des symptomes : je réponds qu'ils peuvent être quelquefois des symptomes de la fievre qui dépend de la constitution annuelle ; mais qu'ils sont toujours des symptomes des fievres qui les produisent nécessairement. Par exemple, dans la pleurésie essentielle, la fievre est de telle nature, qu'elle dépose toujours sur la plevre la matiere morbifique. Dans l'esquinancie essentielle, elle dépose toujours la matiere morbifique sur le gosier ; & ainsi des autres fievres intermittentes : au lieu que dans les fievres stationnaires, cela n'arrive que par accident, & non pas nécessairement, en quoi ces maladies sont très différentes les unes des autres.

6. Or, pour bien distinguer les maladies que j'appelle *essentielles*, d'avec celles qui sont purement symptomatiques, il faut savoir que les symptomes qui accompagnent le commencement de la pleurésie ou de l'angine, lorsque ces maladies sont de simples accidents d'une fievre stationnaire, sont entierement les mêmes que ceux qui accom- Comment on peut distinguer les maladies essentielles d'avec les symptomatiques.

pagnent cette fievre quand elle commence. C'est ce qu'on voyoit dans la pleurésie symptomatique dont nous avons parlé, & qui, en 1675, se joignit à la fievre épidémique. Tous ceux qui étoient attaqués de cette pleurésie, ressentoient dans le commencement une douleur à la tête, au dos & dans les membres. C'étoit-là les symptomes les plus constants & les plus ordinaires de la fievre épidémiques; car ils survenoient, avant qu'il y eût des pleurésies, & ils subsistoient après qu'elles eurent cessé.

Mais, quand les maladies intercurrentes sont essentielles & primitives, elles arrivent indifféremment dans toute sorte d'années, & n'ont rien de commun avec la fievre stationnaire qui regne alors. D'ailleurs tous leurs symptomes se manifestent davantage, n'étant point mêlés & confondus avec des symptomes d'une autre nature, & qui appartiennent à une autre fievre. Outre cela, le temps auquel la plupart des maladies intercurrentes essentielles ont coutume de régner, marque assez souvent à quelle classe il faut les rapporter.

Au reste, le meilleur moyen de distinguer surement ces maladies, & toutes les autres, c'est d'être si bien instruit de tous leurs symptomes par des observations exactes & fidelles, qu'à la premiere inspection, on ne puisse se méprendre dans le diagnostic, quoiqu'il y ait peut-être d'autres différences caractéristiques si subtiles & si délicates, qu'il soit impossible de les faire entendre par des paroles.

Comment il faut traiter ces différentes sortes de fievres.

7. Comme les diverses fievres intercurrentes doivent leur origine à une inflammation particuliere du sang, & propre à chaque maladie (du moins autant que j'ai pu m'en assurer, en examinant soigneusement les symptomes de ces maladies & ce qui arrive dans le traitement), je fais consister l'essentiel de la curation à tempérer & à rafraîchir le sang; & en même temps je travaille à évacuer la matiere morbifique, en variant ma méthode, suivant la nature de chaque maladie, & suivant ce que l'expérience m'a fait voir être le plus propre à la guérir. Et certes le meilleur moyen de réussir dans le traitement de toutes sortes de fievres, c'est de bien connoître de quelle maniere il faut évacuer la matiere fébrile, si c'est par la saignée, par les sueurs, par les selles, ou de quelque autre façon.

CHAPITRE II.

De la Fievre rouge.

1. La fievre *rouge*, autrement fievre *écarlate*, arrive dans toutes les saisons, mais le plus souvent à la fin de l'été. Elle attaque des familles entieres, mais principalement les enfants. Les malades ont d'abord un frisson & un tremblement, comme dans les autres fievres, & ne sont pourtant pas extrêmement mal. Après cela, toute la peau se trouve couverte de petites taches rouges qui sont en plus grand nombre, d'un rouge plus vif, plus larges & moins uniformes que celles de la rougeole. Ces taches durent deux ou trois jours; après quoi elles se dissipent, & laissent sur la peau des especes d'écailles farineuses qui reviennent & disparoissent deux ou trois fois. Symptomes de la fievre rouge.

2. Comme cette maladie me semble n'être autre chose qu'une médiocre effervescence du sang, produite par la chaleur de l'été, ou par quelque autre cause, je n'y fais rien du tout, & j'abandonne à la Nature le soin de dépurer le sang, & d'évacuer la matiere morbifique par les pores de la peau. C'est pourquoi je n'emploie ni saignée, ni lavements; car je crois que ces remedes, en faisant une révulsion, mêlent davantage avec le sang les particules nuisibles, & empêchent leur séparation : d'un autre côté, je ne donne point de cordiaux, parcequ'ils échaufferoient & agiteroient trop le sang qui n'a besoin que d'un mouvement doux, pour être en état de séparer la matiere morbifique; d'ailleurs les cordiaux pourroient augmenter la fievre. Maniere de la traiter.

Il me suffit donc que le malade s'abstienne entierement de viande, & de toute sorte de liqueurs spiritueuses, qu'il ne sorte point, & ne garde pas le lit continuellement. Quand toutes les écailles de la peau sont tombées & que les symptomes ont cessé, je purge doucement le malade suivant son âge & ses forces.

Par cette méthode simple & naturelle, cette maladie qui n'en mérite guere que le nom, se passe sans peine & sans danger. Au contraire, si on fatigue trop le malade, soit en l'obligeant de ne pas sortir du lit, soit en l'accablant de cordiaux & d'autres remedes hors de saison, la maladie

ne manque pas d'augmenter, & le malade périt assez souvent par la faute du Médecin qui a voulu faire trop de remedes.

Ce qu'il faut faire quand il survient des convulsions.

3. Il faut remarquer néanmoins que, s'il survient des convulsions épileptiques, ou une affection comateuse dans le commencement de l'éruption, ce qui arrive quelquefois aux enfants & aux jeunes gens qui sont attaqués de la fievre rouge, on doit appliquer aussi-tôt un grand & puissant emplâtre vésicatoire à la nuque du col, & donner tous les soirs un calmant; savoir le syrop diacode, jusqu'à la fin de la maladie, ordonnant au malade de s'abstenir de viande, & de faire sa boisson ordinaire de lait bouilli avec trois fois autant d'eau.

CHAPITRE III.

De la Pleurésie.

En quel tems la maladie survient.

1. CETTE Maladie qui est des plus fréquentes, attaque en toute saison, mais sur-tout entre le printemps & l'été; car alors le sang étant échauffé par la chaleur de la nouvelle saison, bouillonne d'une maniere extraordinaire, & se dereglé dans son mouvement. Les gens d'un tempérament sanguin sont plus sujets que les autres à la pleurésie, comme aussi les paysans & ceux qui supportent de rudes travaux. La maladie commence par un frisson & un tremblement qui sont suivis de chaleur, de soif & des autres symptomes de la fievre. Quelques heures après, & quelquefois beaucoup plus tard, le malade est atteint d'un côté ou de l'autre, à l'endroit des côtes, d'une douleur vive & piquante, qui tantôt s'étend vers les omoplates, tantôt vers l'épine du dos, & d'autres fois vers le devant de la poitrine. Il est en même temps affligé d'une toux fréquente qui l'incommode extrêmement, parcequ'elle met en jeu des parties enflammées, ce qui oblige le malade de retenir de temps en temps sa respiration, pour s'empêcher de tousser.

Ses symptomes.

La matiere qu'il rend par les crachats est d'abord claire, en petite quantité, & souvent mêlée de particules de sang; ensuite elle est plus épaisse, plus abondante, & mêlée aussi de sang. La fievre augmente à proportion des symptomes, & elle diminue aussi bien que la

toux, le crachement de sang, la douleur piquante, &c. à mesure que l'expectoration devient plus facile (1).

2. La matiere morbifique n'acquiert pas toujours le degré de coction nécessaire pour l'expectoration, & alors ce qu'on rend par les crachats est toujours clair & en petite quantité : d'où il arrive que la fievre & les autres symptomes ne diminuent en aucune façon, & que le malade périt. Le ventre est quelquefois trop resserré, & d'autres fois trop libre, les selles étant fréquentes, & les matieres trop liquides.

Quand la pleurésie est violente, & qu'on a négligé de saigner le malade, il arrive quelquefois qu'il ne peut tousser, qu'il a une très grande difficulté de respirer, & qu'il est prêt à suffoquer, parceque l'inflammation est si grande, que la poitrine ne sauroit se dilater autant qu'il est nécessaire pour la respiration, sans causer une très vive douleur (2); d'autres fois après une violente inflam-

(1) *Aretée* décrit excellement la pleurésie en ces termes : » Elle est » accompagnée d'une douleur aiguë, qui s'étend jusqu'au gosier, & » dans quelques uns jusqu'au dos & aux épaules. Cette douleur est » suivie de difficulté de respirer, de veilles, de nausées, de rougeur des joues, & d'une toux seche. Les crachats viennent difficilement, & ils sont pituiteux, fort sanguinolents, ou jaunâtres. Le » mal est plus grand, si les crachats ne sont pas sanguinolents, ou s'il » survient un délire, ou un coma ». Cet Auteur dit aussi que les pleurétiques guérissent, ou périssent, dans sept jours ou dans quatorze jours, selon la violence des symptomes; ou si la maladie dure jusqu'au vingtieme, il leur vient un empyeme. *V. Aret. liv. 1, chap. 10.*

(2) Les causes de ce symptome ayant été très exactement & très clairement expliquées par le Docteur *Hoadley*, nous rapporterons ici son sentiment là-dessus. Différents obstacles, dit-il, peuvent empêcher le poumon de se dilater & de se contracter librement & facilement. Les uns sont extérieurs, les autres intérieurs. Les obstacles extérieurs sont premierement une adhérence à la plévre; secondement une quantité de liquide extravasé qui occupe une partie de la cavité de la poitrine, & ne laisse pas au poumon l'espace nécessaire pour ses mouvements.

Quant à l'adhérence du poumon à la plévre, c'est un cas si commun, que le nombre de ceux que l'on trouve par l'ouverture avoir des adhérences, surpasse de beaucoup le nombre de ceux à qui on n'en trouve point; mais ces adhérences sont peu étendues, sinon en des sujets qui ont été fort malades.

Tandis que l'adhérence est ainsi peu étendue, & que la personne jouit d'une santé passable, le poumon peut se dilater & se contracter avec assez de liberté, & la respiration n'est pas beaucoup gênée. Mais lorsque l'adhérence est fort étendue, & que le poumon & la plévre sont enflammés, non seulement cela gêne beaucoup la respiration, mais encore augmente la maladie.

SECT. VI. mation, & faute d'avoir saigné dans le commencement (1), le mal prend la voie de la suppuration, & forme un empyeme; alors, quoique la fievre primordiale cesse entierement, ou du moins diminue beaucoup, le malade n'est pas hors d'affaire, mais il tombe dans la fievre lente, & périt enfin par la phthisie.

Alors le symptome qui fait juger le plus surement qu'il y a une adhérence, c'est lorsque le malade ne peut se coucher que sur un des côtés sans douleur, & avec une facilité passable de respirer. L'adhérence est toujours du côté sur lequel le malade se couche aisément.

Car, premierement, lorsque le malade est couché sur le côté opposé, le poids du lobe qui est adhérent tend à le séparer de la plévre; au lieu que quand le malade est couché sur le côté où est l'adhérence, cela n'arrive pas.

Secondement, lorsqu'il y a adhérence, & que les parties sont enflammées, le mouvement de la respiration doit se faire avec plus d'étendue au côté opposé, afin de soulager les parties souffrantes. Mais lorsque le malade est couché sur le côté opposé, cette situation non seulement empêche ce côté de soulager l'autre, les côtes sur lesquelles le malade est couché ne pouvant alors se mouvoir librement; mais elle oblige aussi le côté souffrant d'exécuter la plus grande partie du mouvement de la respiration, ce qui doit nécessairement augmenter la douleur & la difficulté de respirer.

Il y a quelquefois des adhérences des deux côtés de la poitrine, lesquelles par les mêmes raisons ne gênent que peu ou point du tout la respiration avant qu'il survienne quelque autre maladie du poumon ou de la plévre. Et lorsque cette maladie cause une inflammation ou une suppuration, un des côtés est ordinairement plus affecté que l'autre, & par conséquent il y a à peu près les mêmes symptomes que quand l'adhérence n'est que d'un côté seulement.

Dans les poumons qui ont long-temps souffert, l'adhérence s'étend peu à peu, & quelquefois devient universelle. C'est ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois, & qui mérite attention. Voyez *l'Auteur, Leçons sur les organes de la respiration*, p. 76, 77.

(1) Le traitement de cette maladie consiste principalement dans la saignée, qui est extrêmement utile, non seulement dans les jeunes gens, mais encore dans les personnes âgées, parcequ'ordinairement celles-ci ont plus de sang, & que leur sang est plus épais, plus visqueux, & produit des inflammations plus violentes; c'est pourquoi on doit réitérer la saignée suivant leurs forces. Il faut avoir grand soin de proportionner la saignée aux forces, & de régler tellement la quantité de sang qu'on n'en tire ni trop, ni trop peu. Le trop non seulement arrête l'expectoration, mais augmente l'engorgement que l'on vouloit dissiper, ou le fait tourner en gangrene. Le trop peu ne servant qu'à faciliter le cours du sang vers la partie affectée, augmente par ce moyen l'engorgement & l'inflammation. Voyez *Hoffman, Med. Rat. Systemat. tom. IV, part.* 1, p. 435.

Nous joindrons ici une excellente remarque du Docteur *Huxham* au sujet de la saignée dans les maladies du poumon. » La saignée,

CHAP. III.

La pleurésie est quelquefois symptomatique.

3. Or quoique la pleurésie, quand elle est une maladie essentielle, doive sa naissance à une inflammation particuliere & spécifique du sang, elle ne laisse pas de survenir quelquefois par accident à d'autres fievres, de quelque genre qu'elles soient; savoir, lorsque la matiere fébrile se jette sur la plévre, ou sur les muscles intercostaux (1). Cela arrive pour l'ordinaire dans le commencement de la fievre, la matiere morbifique étant encore crue, & n'ayant pas eu le temps de subir la coction & la préparation nécessaires pour être évacuée par les endroits convenables.

La cause la plus commune de cet accident, c'est l'usage que l'on fait mal à propos des remedes chauds: en quoi péchent certaines femmes de condition qui, ayant de la charité pour les pauvres, feroient beaucoup mieux de leur donner des aliments, que de se mêler de les médicamenter. Il est vrai que leur vue, si toutefois elles en ont aucune, est d'exciter la sueur dès le commencement de la fievre; mais elles ne voient pas les funestes suites de cette manœuvre téméraire qui, en troublant la nature, l'oblige à se débarrasser par où elle peut des humeurs encore crues; car alors la matiere fébrile ne manque pas de se jetter tantôt sur les membranes du cerveau où elle

---

dit-il, bien loin d'être utile dans les maladies du poumon, lorsque l'expectoration se fait bien, l'arrête au contraire entierement; ainsi elle n'est indiquée en aucune façon, à moins qu'il n'y ait une pléthore manifeste, ou une douleur aiguë, ou une difficulté de respirer, ou que le malade ne crache du sang tout pur en assez grande abondance pour que la saignée soit nécessaire ». Voyez *Huxham, de aëre & morb. épid. page* 52.

(1) La surface interne des côtes, les muscles intercostaux, le diaphragme, & toute la surface externe du poumon & du péricarde sont très exactement recouverts de la plévre, membrane forte & unie qui tapisse toute la cavité de la poitrine, & forme, par ses duplicatures, le médiastin qui partage cette cavité en deux.

Dans l'état de parfaite santé, la plévre est souple & flexible par tout, afin de pouvoir se prêter au mouvement continuel des parties qu'elle couvre: mais comme elle a beaucoup d'arteres, de veines & de nerfs, elle est nécessairement susceptible d'engorgement, d'inflammation, de douleur & de suppuration, de même que les autres parties du corps. Ainsi lorsqu'elle est attaquée quelque part de l'un de ces accidents, cela doit troubler beaucoup l'action des parties sur lesquelles elle s'étend; &, selon que l'endroit affecté est appliqué aux côtes, ou au diaphragme, les côtes ou le diaphragme seront gênés dans leur mouvement. *Idem. p.* 71, 72.

produit la phrénésie, tantôt sur la plévre où elle cause la pleurésie, sur-tout lorsque l'âge & le tempérament des malades y contribue, & que d'ailleurs on est entre le printemps & l'été, qui est la saison où les fievres tournent plus aisément en pleurésie.

SECT. VI.

Etat du sang dans cette maladie.

4. Le sang que l'on tire dans cette maladie semble montrer qu'elle vient réellement du transport de la matiere fébrile sur la plévre, ou sur les muscles intercostaux. Ce sang, lorsqu'il est refroidi, du moins celui que l'on tire après la premiere saignée, ressemble par sa superficie à du suif fondu, ou à du pus : c'est quelque chose néanmoins de bien différent du pus, & qui n'est point liquide comme le pus, car quand on sépare cette partie d'avec le reste du sang, on trouve que c'est une pellicule tenace, ou une coëne assez épaisse, composée de fibres comme le reste du sang ; & peut-être n'est-ce autre chose que des fibres du sang, qui, ayant perdu leur enveloppe rouge & naturelle, en se déposant sur la partie enflammée, se sont jointes ensemble, & ont formé la pellicule blanche dont il s'agit.

Mais il est bon de remarquer, pour le dire en passant, que si le sang, quand il sort de la veine, ne darde pas horizontalement, mais tombe perpendiculairement après avoir coulé le long du bras, souvent il ne forme pas de pellicule blanche, quoiqu'il sorte avec impétuosité ; phénomene dont j'avoue que je ne sais pas la raison. Une saignée où le sang coule de la sorte, soit parceque l'ouverture est trop petite, soit par quelque autre raison, ne soulage pas autant le malade que lorsque le sang darde horizontalement ; & d'ailleurs quand le sang coule ainsi le long du bras, il ne se trouve point dans les palettes de la couleur de celui des pleurétiques. J'ai encore observé que, de quelque maniere que soit venu le sang, si on le remue avec le doigt aussi-tôt après la saignée, sa superficie sera rouge & vermeille comme dans les autres maladies.

Mais quelle que soit la couleur du sang dans la pleurésie, & quelque dangereuse que soit cette maladie, il est aisé de la guérir, si on la traite comme il faut ; & on peut en venir à bout aussi sûrement que l'on vient à bout de quantité d'autres maladies.

Ce que c'est que la pleurésie.

5. Après avoir examiné soigneusement les différents symptomes de la pleurésie, je crois qu'elle n'est autre chose qu'une fievre provenant d'une inflammation particuliere du sang, & par laquelle la nature dépose la ma-

tiere morbifique sur la plévre (1), & quelquefois sur les poumons : dans ce dernier cas c'est une péripneumonie (2), maladie qui, selon moi, ne differe de la pleurésie qu'en ce que l'inflammation est plus grande & plus étendue.

CHAP. III.

Intentions curatives dans cette maladie.

6. Le but que je me propose dans le traitement de la pleurésie (3), c'est d'appaiser l'inflammation du sang, &

(1) La vraie pleurésie est une inflammation du sang causée par le séjour de ce liquide dans les petits vaisseaux des bronches, découverts par le célebre Ruisch, & qui servent uniquement à la nutrition des membranes, des vésicules & des vaisseaux du poumon. C'est pourquoi le poumon est principalement affecté dans cette maladie, mais seulement à sa surface extérieure. La vraie pleurésie est accompagnée d'une plus grande difficulté de respirer que la fausse ; il y a un crachement de sang, & la maladie se termine par l'expectoration. La fievre y est plus aiguë, mais la douleur n'est pas si piquante, ni la partie affligée si sensible que dans la fausse pleurésie. *Hoffman*, *Med. rat. systém. t* 4, *part.* 1, *p.* 427.

Dans la fausse pleurésie la douleur de côté est très aiguë & très piquante, & elle augmente lorsqu'on touche la partie affectée. Le malade ne sauroit se tenir couché sur le côté souffrant; il a une toux seche, sans crachats pituiteux ou sanglants ; néanmoins si la toux est violente, elle augmente la douleur. Cette maladie est pareillement accompagnée de fievre, & d'un pouls dur, fréquent & concentré. Elle ne demande pas la saignée, à moins qu'il n'y ait pléthore, & pour l'ordinaire, elle se termine heureusement & promptement vers le septieme jour par une sueur douce & une transpiration plus abondante, & elle n'est point dangereuse.

Boerhaave observe qu'il y a deux sortes de pleurésie, l'une seche, & l'autre humide. La derniere se guérit aisément ; mais la premiere est ordinairement dangereuse : ainsi il est nécessaire de les distinguer. La pleurésie humide est accompagnée d'un crachat symptomatique d'une matiere gluante & jaunâtre, teinte de sang, laquelle vient de la partie enflammée du poumon avec de grands efforts. Mais dans la pleurésie seche les crachats sont clairs, & viennent du gosier ; ce qui montre que la matiere inflammatoire ne s'expectorera pas. Voyez *Prax. Med. part.* 4, *p.* 164.

(2) La douleur qui accompagne la péripneumonie est tensive, obtuse & pesante, plutôt qu'aiguë, & s'étend jusqu'au dos & aux épaules. Mais la difficulté de respirer est plus grande que dans la pleurésie, & elle est aussi accompagnée d'anxiété & de crachats de différentes couleurs qui viennent difficilement. Car dans cette maladie les vaisseaux du poumon qui portent le sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, étant engorgés d'un sang fort épais, qui tend à la coagulation. C'est pourquoi la péripneumonie est plus dangereuse, & cause aisément la mort, sur-tout si le malade est âgé, & si on a manqué de rafraîchir à propos le sang. *Hoffman*, *Med. rat. systém. t.* 4, *part.* 1, *p.* 428.

(3) Comme la stagnation du sang qui dérange la circulation est la

SECT. VI.

de détourner par des évacuations convenables les particules enflammées qui se sont jettées sur la plévre, & ont causé tout le désordre.

Détail du traitement.

Pour remplir ces indications, ma plus grande espérance est dans la saignée. Ainsi dès que je suis appellé auprès du malade, je lui fais tirer sur le champ environ dix onces de sang au bras du côté de la douleur (1), &

---

seule cause prochaine de cette maladie, tout le traitement consiste à dissiper l'engorgement, & à rétablir la circulation; & pour cela il faut remplir les indications suivantes. 1°. Empêcher que l'inflammation & la stagnation du sang n'augmentent; 2°. délayer & atténuer le sang épaissi; 3°. ramollir & relâcher la partie affligée, où le spasme, la douleur, & l'abondance du sang qui s'y est porté, ont produit une tension & faire en sorte que le sang qui y séjourne en puisse être chassé & remis en mouvement, par le moyen du sang arteriel qui y abordera; 4°. enfin, aider l'expectoration de la matiere visqueuse, sanguinolente ou purulente qui est logée dans les bronches, & empêcher qu'il ne se forme un abcès, ou un empyeme.

Il faut saigner plus ou moins copieusement & plus ou moins fréquemment, selon les forces du sujet, la violence de la maladie, &c. L'ouverture de la saignée doit être grande afin de dissiper plus aisément l'inflammation, & plus tôt l'on saigne, plus la saignée est utile. Les délayants & les discussifs servent admirablement à détruire la viscosité du sang; à quoi l'eau de gruau ou l'eau d'orge adoucie avec le miel, comme aussi le petit lait, réussissent très bien, étant bus chauds. On peut beaucoup diminuer la douleur & la tension de la partie affligée, en y appliquant & y tenant une vessie remplie d'une décoction chaude de drogues émollientes faites dans le lait, comme de fleurs de sureau, de mélilot, de camomille, d'oignons de lis, de racines de guimauve, de têtes de pavots, de graine de lin & de fenugrec, &c.

Le looch suivant aidera beaucoup l'expectoration.

Prenez huile fraîche d'amandes douces, demi-once; blanc de baleine, deux gros; safran en poudre, dix grains; syrop violat & sucre fin, de chacun une once & demie. Faites un looch dont le malade prendra souvent une cuillerée, ou seule, ou délayée dans un petit verre d'eau de gruau chaude, ou de petit lait chaud.

Il faut tenir le ventre libre par des lavements émollients, éviter également l'extrémité du froid & du chaud, & ne rien boire de froid. Tous les remedes qui agissent fortement par les urines, par les sueurs ou les selles, doivent être soigneusement bannis. Les narcotiques sont nuisibles aux gens âgés, & lorsque les humeurs sont épaisses, & l'inflammation considérable. Il ne faut pas donner dès le commencement de la maladie les expectorants, mais attendre que la matiere soit cuite, visqueuse, & en état d'être évacuée par les crachats; autrement on attireroit sur les poumons une grande abondance d'humeurs. V. *Hoffman, Med. rat. syst. t. 4, part. 1, de febre pneumon. sparsim.*

(1) La pratique la plus ordinaire & la plus autorisée est de saigner

aussi-tôt après la saignée je lui fais donner la potion suivante.

Potion rafraîchissante.

Prenez *eau de coquelico, quatre onces; sel de prunelle, un gros; syrop violat, une once: mêlez tout cela pour une potion.*

En même temps j'ordonne l'émulsion suivante.

Emulsion.

Prenez *sept amandes douces pelées; semences de melon & de concombre, de chacune demi-once; graine de pavot blanc, deux gros: broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par-dessus eau d'orge, une livre & demie; eau rose, deux gros; ajoutez sucre candi, demi-once: faites une émulsion dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.*

J'ordonne aussi l'usage fréquent des remedes pectoraux. Par exemple:

Apozeme pectoral.

Prenez décoction pectorale, deux livres; syrop violat & de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela pour un apozeme, dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée.

Looch pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrops violat & de capillaire, de chacun une once; sucre candi, demi-gros. Mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent dans la journée.

On peut donner avec beaucoup d'utilité pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin, seules, quand elles sont nouvelles.

Régime.

7. Pour ce qui est du régime, j'interdis absolument la viande, & même les bouillons de viande les plus légers. J'ordonne à la place les décoctions d'orge & d'avoine, & les panades; & pour boisson ordinaire, la tisane faite avec l'orge, les racines d'oseille, de régliffe, &c. & quelquefois la petite biere.

J'ordonne aussi le liniment suivant.

Liniment émollient.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; onguent ro-

du côté opposé à la douleur, afin d'opérer plus surement la révulsion, c'est-à-dire de détourner plus aisément le sang, & d'empêcher qu'il n'aborde en si grande quantité sur la partie affligée, ce qui est nécessaire pour que l'inflammation puisse se résoudre.

SECT. VI.

sat, & onguent d'althea, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un liniment, dont on frottera matin & soir le côté douloureux; & on appliquera par dessus une feuille de choux.

Je continue ces remedes pendant toute la maladie.

Comment il faut régler les saignées.

8. Si la douleur est violente, je réitere la saignée dès le premier jour que je suis appellé, & je fais tirer une pareille quantité de sang que la premiere fois. J'en fais de même le second, le troisieme, & le quatrieme jour, si la douleur & les autres symptômes continuent avec violence. Mais si la maladie & le danger diminuent, ou si le malade est trop foible pour soutenir des saignées si proches les unes des autres, je me contente d'en faire d'abord deux de suite, & je mets entre les autres un jour ou deux d'intervalle. Ma regle en cela est d'avoir égard aux contr'indiquants, savoir, d'un côté à la violence de la maladie, & de l'autre, à la foiblesse du malade.

Et quoique dans la pratique de la Médecine je saigne plus ou moins, suivant l'exigence du cas, toutefois j'ai rarement vû de pleurésie confirmée qui ait été guérie sans avoir tiré environ quarante onces de sang. Il est vrai que dans les enfants, une ou deux saignées suffisent d'ordinaire. La diarrhée qui survient quelquefois ne doit pas empêcher le nombre de saignées que nous avons dit; & elles l'arrêteront bientôt, quand même on n'emploiera aucun astringent.

Comment faut employer les lavements.

9. Je ne fais pas donner de lavements, ou si j'en fais donner, c'est le plus loin des saignées qu'il est possible; & ils sont composés très simplement, savoir avec le lait où l'on a dissous du sucre.

Importance e faire lever le malade chaque jour.

10. Pour que le malade ne s'échauffe pas trop, je lui permets de se tenir levé tous les jours pendant quelques heures à proportion de ses forces. Cela est d'une telle conséquence dans cette maladie, que si on oblige le malade de garder continuellement le lit, ni les saignées réitérées, ni les autres remedes, quelques rafraîchissants qu'ils soient, ne serviront quelquefois de rien du tout contre les symptomes de la maladie.

En quel tems il faut purger.

11. Aussi-tôt après la derniere saignée, & peut-être même plutôt, tous les symptomes diminueront, & le malade ne sera pas long-temps ensuite à reprendre ses forces; quoiqu'il faille encore durant quelques jours lui retrancher absolument toute liqueur spiritueuse, & tout aliment

solide. Quand il aura repris ses forces, il sera à propos de le purger doucement.

CHAP. III.

12. Si quelqu'un est étonné de ce que je ne parle pas même de l'*expectoration*, bien loin de me tourmenter à chercher les moyens de l'exciter pendant les divers temps de la maladie ; il saura que j'ai gardé exprès le silence sur cet article, parceque j'ai toujours cru qu'il étoit extrêmement dangereux de compter sur une pareille évacuation pour la guérison de la pleurésie. Car sans parler de la longueur ennuyeuse de cette méthode, il arrive assez souvent qu'une certaine quantité de la matiere morbifique ayant subi une coction convenable, & peut-être même ayant été évacuée par les crachats, le reste demeure crud, malgré l'usage des meilleurs maturatifs & expectorants ; en sorte que les crachats tantôt vont assez bien, & tantôt se suppriment entierement ; alternative infiniment dangereuse pour le malade, qui ne peut échapper de la mort que par l'expectoration, de laquelle néanmoins le Médecin n'est nullement maître.

Pourquoi l'Auteur ne parle pas de l'expectoration.

Au contraire, par le moyen de la saignée je suis le maître d'évacuer la matiere morbifique, & l'ouverture de la veine me tient lieu pour cela de la trachée artere (1). J'ose même assurer hardiment que la pleurésie qui est regardée avec raison comme une maladie des plus meurtrieres, quand on la traite suivant la méthode que je condamne,

(1) Il est absurde de vouloir exciter l'expectoration dans une simple pleurésie. Rien n'est si utile dans ce cas-là que la saignée copieuse & fréquente, & faite de bonne heure, avec les boissons délayantes & adoucissantes prises chaudes ; car en même temps que ces boissons humectent le sang, elles relâchent les fibres trop tendues, & atténuent peu à peu les humeurs épaissies, sur-tout si l'on emploie d'une maniere convenable le nitre & le camphre, avec lesquels on peut mêler de temps en temps l'opium, pour diminuer la violence de la douleur. Comme l'opium relâche puissamment, il convient, par cette raison, dans toutes les maladies où il y a une trop grande tension ; car il modere la trop grande rapidité de la circulation, & facilite merveilleusement la coction de la matiere morbifique : de là vient qu'on voit souvent dans l'urine un sédiment copieux après l'usage de l'opium.

La vraie pleurésie ne demande pas plus de remedes pectoraux, des loochs, & semblables, que n'en demande une inflammation de la jambe, ou la goutte même. Les fomentations y sont beaucoup plus utiles ; souvent elles soulagent la douleur, & procurent la guérison. Les ventouses sont aussi d'un très grand secours dans une douleur vive & opiniâtre, lorsque tout le reste est inutile. Quand la maladie est fort violente, on emploie quelquefois les vésicatoires. Voyez *Huxham*, *de Aëre & morb. epid. p.* 64, 65.

SECT. VI. se guérit aussi surement qu'une autre maladie, si on la traite par la saignée réitérée, sans parler qu'on la guérit ainsi en très peu de temps. D'ailleurs je n'ai pas encore trouvé que ce grand nombre de saignées ait nui le moins du monde à aucun malade, comme pourroient croire les ignorants (1).

(1) La méthode générale de traiter les fievres qui attaquent les organes de la respiration est si judicieusement exposée en peu de mots par le Docteur *Hoadley*, que je joindrai ici tout ce qu'il dit sur cette matiere, tant pour suppléer à ce qui manque à notre Auteur, que pour faire connoître davantage les excellentes regles que donne ce Docteur, & en rendre par ce moyen l'utilité plus universelle.

Lorsqu'un Médecin, dit-il, trouve un malade attaqué d'une fievre, avec chaleur, soif & insomnie; & en même temps d'une violente douleur de côté, de toux, de difficulté de respirer, ou d'autres symptomes qui montrent que les organes de la respiration sont lezés, il doit s'informer soigneusement du commencement de la maladie, & examiner avec attention tous les symptomes, afin de juger si les accidents qui blessent la respiration sont l'effet, ou la cause de la fievre.

S'il paroît évidemment que ces accidents viennent de la fievre; le Médecin doit reconnoître ensuite la nature & le caractere de cette fievre indépendamment des symptomes qui regardent la respiration: car quoiqu'il faille avoir égard à la violence de la douleur & à la grande difficulté de respirer, & y apporter soulagement, néanmoins la guérison du malade dépend essentiellement de la guérison de la fievre.

Et comme on sait par expérience qu'il y a une grande variété dans les fievres; que les unes au lieu de diminuer, s'augmentent plutôt par la saignée, tandis que les autres ne cedent presque à aucune méthode, sans y joindre plusieurs saignées; que les unes empirent par un régime chaud, & cedent bientôt à un régime rafraîchissant, tandis que d'autres sont accompagnées de tant de foiblesse, qu'elles demandent l'usage continué des cordiaux les plus chauds; que quelques-unes ne peuvent soutenir le plus doux laxatif, sans qu'il survienne ensuite une dangereuse diarrhée, tandis que d'autres augmentent visiblement si on manque de tenir le ventre ouvert, en donnant chaque jour des lavements, ou de petites doses de rhubarbe; que quelques-unes cedent tout à coup, comme par enchantement, à l'usage des vésicatoires, tandis que d'autres bien loin d'y céder, augmentent au contraire par la douleur & l'incommodité qu'ils causent, &c. comme il y a, dis-je, un si grande variété dans la nature des fievres, & par conséquent dans la maniere de les traiter; & comme les maladies aiguës qui attaquent les organes de la respiration, acccompagnent souvent chacune de ces sortes de fievres, & en dépendent, il est impossible d'établir une méthode générale pour les traiter; mais tout dépend nécessairement du jugement du Médecin, jugement qui est formé sur l'état de chaque malade particulier.

C'est pourquoi je tâcherai de marquer les moyens de juger dans les cas particuliers quelle méthode on doit suivre préférablement aux autres dans le traitement de ces maladies; s'il est plus à propos d'em-

13. Il est vrai qu'en traitant la pleurésie, j'ai souvent cherché à pouvoir la guérir, sans être obligé de répandre tant de sang, savoir en procurant la résolution, ou l'expectoration, de l'humeur morbifique. Mais je n'ai jamais pu trouver de méthode qui égale celle de la saignée, laquelle j'emploie avec un succès merveilleux, sans attendre l'expectoration, & malgré le funeste prognostic qu'Hippocrate fait de la pleurésie seche.

CHAP. III.

Grande utilité de la saignée dans la pleurésie.

---

ployer les saignées réitérées, ou les rafraîchissants, ou les échauffants, ou les vésicatoires.

Je sens bien que j'entreprends ici une chose très difficile, & qu'il n'est peut-être pas possible d'établir aucune regle sûre pour juger tout d'un coup de la nature d'une fievre, & de la méthode particuliere qu'il faut suivre en la traitant. Mais je ne doute pas qu'on ne puisse au moins reconnoître par quelques signes évidents quand il faut abandonner quelqu'une de ces méthodes, & ne pas la suivre obstinément.

Quoique l'on convienne de la difficulté qu'il y a de déterminer le genre de fievre qui accompagne la pleurésie, par exemple, aussi promptement que la violence de la douleur & le danger de la maladie le demande; néanmoins si l'on fait que des fievres différentes exigent nécessairement des traitements différents, on pourra aussi être assuré que celles qui demandent la même méthode, ne céderont pas toutes également au même degré de cette méthode; c'est-à-dire, par exemple, que celles où il faut saigner, auront besoin d'un nombre de saignées plus ou moins grand. D'un autre côté, si une ou deux saignées n'apportent que peu ou point de soulagement, & si au contraire le pouls baisse & que les forces diminuent, tandis que la douleur latérale & la difficulté de respirer subsistent aussi violemment que jamais, ou à peu près, on pourra être assuré que cette méthode ne convient point à la fievre, & qu'il seroit dangereux de réitérer la saignée. Voilà donc la véritable marque à quoi on connoîtra quand il faudra abandonner la saignée.

J'ai pris pour exemple la saignée, parceque l'on convient généralement que c'est le premier pas que l'on doit faire dans le traitement de la pleurésie, & qu'en effet la violence de la douleur & la difficulté de respirer la demandent absolument; & aussi parceque la saignée fournit le moyen d'examiner les altérations qu'a souffert le sang dans cette fievre; ce qui, joint à la connoissance de l'état du pouls & de la force du malade avant & après la saignée, sert beaucoup à déterminer s'il faut l'échauffer, ou le rafraîchir.

Si le malade est vigoureux & pléthorique, & qu'il ait de gros vaisseaux, si son pouls est élevé, & que les forces se soutiennent avant & après la saignée, si le sang est vermeil, avec peu ou point de sérosité, ou s'il est fort visqueux, il est évident qu'on doit réitérer la saignée, & cela autant de fois que les symptomes le demanderont, & qu'on doit s'attacher à la méthode des rafraîchissants & des adoucissants. Vers le déclin de l'inflammation on pourra, si la douleur continue, appliquer les vésicatoires, qui ne manqueront guere de réussir.

SECT. VI.

Piquure du tendon par la saignée.

14. Le traitement de la pleurésie consistant donc presque entierement dans l'usage de la saignée réitérée, il arrive très souvent dans les endroits éloignés des villes considérables, que d'ignorants Chirurgiens ou des Médecins de villages piquent le tendon, ce qui met le malade en grand danger de perdre le bras, & même la vie. C'est pourquoi j'ai cru qu'il seroit à propos de joindre ici la maniere de remédier à un si fâcheux accident.

Mais si le malade est d'un tempérament foible & délicat, si les forces lui manquent, & que son pouls s'affaisse par la saignée, si en même temps la douleur & la difficulté de respirer continuent, il y a sujet de croire qu'il seroit trop dangereux de saigner davantage, que le cerveau pourroit être attaqué, qu'il pourroit survenir des syncopes, & d'autres accidents fâcheux; ainsi on doit alors s'abstenir de saigner, comme il a été dit auparavant. Le sang est alors ou fort visqueux, ou fort coulant, & comme dissous, ayant toutes ses parties mêlées ensemble, & le peu d'épais qui s'y trouve se brise dès qu'on le touche tant soit peu, & se mêle avec le reste.

Dans le premier cas, c'est-à dire lorsque le sang est fort visqueux, le sel volatil, ou l'esprit volatil de corne de cerf, le sel volatil de succin, & semblables, donnés en dose convenable de trois en trois, de quatre en quatre, ou de six en six heures, suivant le besoin, en y joignant un régime chaud, sont très utiles, & soulagent quelquefois sur le champ. On peut appliquer aussi les véficatoires dès qu'on voit que le pouls baisse & que les forces diminuent, car ils produisent le même effet que les sels volatils. C'est apparemment dans des cas semblables que le sang de bouquetin & la fiente de cheval ont réussi, à cause de leurs sels ou esprits volatils; ce qui les a mis en réputation pour la cure de la pleurésie.

Dans le second cas, c'est-à dire lorsque le sang est dissous, les véficatoires & les sels volatils ne conviennent pas, mais les acides en grandes doses, en y joignant quelques cordiaux, comme la thériaque, &c.

Je ne propose tout cela que comme des vues qui peuvent conduire à la véritable méthode curative, c'est-à-dire. à la méthode la plus convenable à la fievre qui accompagne les maladies aiguës qui attaquent la respiration. Cependant je ne prétends pas qu'on suive obstinément aucune de ces méthodes lorsque la douleur ou la fievre y résiste; il faut au contraire les varier, selon que les symptomes le demandent.

L'Auteur, pour appuyer ce qu'il dit des différentes manieres de traiter ces sortes de fievres, cite un endroit de Sydenham, tiré de la Sect. V. Chap. V. num. 9. & ensuite un autre tiré des *Exercitationes Medicæ*, du Docteur Tabor. Le voici.

» Tout cela est encore confirmé par une fievre d'un certain genre, » qui ces dernieres années a été très fatale au peuple de ce pays-ci, & » qui regnoit, tantôt dans une saison de l'année, & tantôt dans une » autre. C'étoit une fievre pleurétique. Elle commençoit par un frisson » & un tremblement considérables, qui annonçoient une issue de la ma- » ladie d'autant plus funeste, qu'ils duroient plus long-temps. Dès qu'ils » cessoient, il survenoit une douleur aiguë, & souvent spasmodique

15. Ceux à qui on pique le tendon ne ſentent pas auſſi-tôt de la douleur, mais ſeulement douze heures après ; & ils ne la ſentent pas tant à l'ouverture de la veine que vers l'aiſſelle. C'eſt-là que la douleur ſe fixe, & elle ſe fait principalement ſentir quand on étend le bras. Cependant la tumeur qui ſe forme à l'endroit bleſſé n'eſt pas fort conſidérable, & ſurpaſſe à peine la groſſeur d'une noiſette ; mais il ſort continuellement de l'ouverture une humeur

CHAP. III.

Comment il faut y remédier.

» au côté droit, un abattement conſidérable, une difficulté de reſpirer, une grande oppreſſion & peſanteur de poitrine. La chaleur n'étoit pas ordinairement fort violente, le pouls étoit fréquent ou dur, la toux fréquente, la ſoif conſidérable, le ventre lâche ou reſſerré. L'urine ne donnoit aucun ſédiment, & étoit de couleur de paille. Une inſomnie opiniâtre continuoit pendant toute la maladie ; mais il n'y avoit point de délire. D'abord la toux étoit ſeche ; mais au bout d'environ vingt-quatre heures les malades crachoient une matiere claire & teinte de ſang, & cette expectoration étoit fréquente ; enſuite la toux augmentoit, & devenoit preſque continuelle, la matiere des crachats étant plus abondante & plus épaiſſe. La maladie ſe terminoit par une expectoration très copieuſe, ou bien le malade étoit ſuffoqué par une pituite extrêmement viſqueuſe qui reſtoit dans le poumon ; ce qui arrivoit ordinairement le neuvieme jour, rarement plus tard, & ſouvent plutôt, ſur-tout ſi l'on avoit mal à propos réitéré la ſaignée.

» Peu de malades, à moins qu'ils ne fuſſent jeunes, robuſtes & pléthoriques, pouvoient ſoutenir la ſaignée ſans inconvénient. Dans ceux-là, deux & quelquefois trois ſaignées faites les premiers jours de la maladie, étoient utiles ; dans les autres il falloit s'en abſtenir entierement, ou ne ſaigner pas plus tard que quelques heures après la premiere attaque, encore une pareille ſaignée étoit extrêmement dangereuſe, à moins qu'on ne donnât auſſi-tôt un émétique, & enſuite continuellement des expectorants, car la maladie étoit de telle nature, qu'excepté dans les pléthoriques, la guériſon s'opéroit entierement par le moyen d'une abondante expectoration d'une pituite viſqueuſe qui ſortoit plus facilement & plus copieuſement quand on ne ſaignoit pas que quand on ſaignoit. Dans les ſujets qui n'étoient pas plethoriques, la ſaignée arrêtoit d'ordinaire l'expectoration, & produiſoit une grande difficulté de reſpirer, & un râlement ; & plus on la réitéroit, plus les ſymptomes augmentoient, & plutôt les malades mouroient ».

L'Auteur continue.

Il ne faut pas douter que les Médecins qui ont beaucoup de pratique, & qui voient continuellement des fievres, n'acquierent une connoiſſance qu'ils ne ſauroient communiquer aux autres, & par le moyen de laquelle ils peuvent juger plus promptement & plus facilement de la nature d'une fievre, & par conſéquent de la méthode curative qui y convient, que les autres qui n'ont pas les mêmes occaſions : mais cela n'empêche pas que les autres ne doivent être ſur leurs gardes, & tâcher de ſe former des regles & des maximes de pra-

SECT. VI. aqueuse ou sérosité, qu'on doit regarder comme le signe le plus certain de la piquure du tendon. Voici la maniere de traiter cette piquure, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux (1).

Cataplasme émollient. *Prenez racines d'oignons de lis, quatre onces. Faites-les cuire dans deux livres de lait de vache, jusqu'à ce qu'elles soient bien ramollies, & coulez le lait. Prenez ensuite farines*

---

tique, soit pour acquérir avec le temps cette sagacité, soit pour éviter les fautes où ils pourroient tomber.

Quoique les vues que j'ai proposées paroissent peut-être trop générales, on ne doit pas néanmoins les mépriser ou les négliger entierement, parcequ'elles peuvent servir dans le traitement de toutes les fievres en général, comme dans celles en particulier qui sont accompagnées de maladies qui attaquent les organes de la respiration; & parceque le Médecin est toujours maître de les suivre ou non, suivant que les différentes combinaisons des symptomes paroîtront l'exiger.

Aussi ne les ai je proposées que pour obéir à une coutume trop ordinaire, qui est de traiter toujours de la même façon les mêmes symptomes, sans considérer par combien de différentes causes ils peuvent être produits; coutume qui vient de ce qu'on a donné des noms généraux, non seulement à ces symptomes ordinaires, comme s'ils accompagnoient seulement une maladie, mais aussi aux remedes favoris d'un Médecin qui sera en réputation pour cette maladie: d'où il arrive que ceux qui ne sont habiles qu'en recettes, ordonnent aisément pour le nom de la maladie, & non pas pour la maladie même; & que l'idée qu'un nouveau Praticien se sera formée de l'habileté d'un Médecin de qui il emprunte sa recette, peut se conduire dans une méthode curative que ce Médecin n'auroit pas suivie dans telle occasion particuliere. Voyez *Hoadley*, *Leçons sur les organes de la respiration*, *p.* 105 *jusqu'à la fin.*

(1) Comme la piquure du tendon ne se guérit pas toujours par cette simple application, & qu'elle est accompagnée d'autres symptomes, que ceux dont notre Auteur fait mention, nous les rapporterons ici, avec les meilleurs moyens de remédier à cet accident, selon Heister.

Les blessures des nerfs ou des tendons se manifestent principalement par les signes suivants. 1°. Le malade, au moment qu'il est piqué, sent une si vive douleur, qu'il ne sauroit presque s'empêcher de crier, sur-tout si elle continue. 2°. Cette douleur est incontinent suivie d'une enflure, d'une inflammation, d'un spasme, & d'une roideur de la partie. 3°. Ces accidents, si l'on n'y remédie pas promptement, sont suivis de convulsions extrêmement dangereuses, ensuite de gangrene, & enfin de la mort, en très peu de temps.

La meilleure maniere de traiter la piquure du tendon, paroît être celle dont Ambroise Paré dit qu'il se servit avec succès pour le Roi de France Charles IX. Ce Prince ayant témoigné par un cri la douleur qu'il ressentit au moment qu'il fut blessé par la lancette, Paré soupçonna avec raison qu'il y avoit quelque nerf blessé, parceque le bras commença aussi tôt à enfler avec une très violente douleur, & qu'il devint entiérement roide. C'est pourquoi les Médecins de Sa Ma-

de lin & d'avoine, de chacune trois gros. Faites-les cuire en consistance de cataplasme dans suffisante quantité du lait que vous avez coulé, & mêlez-les avec les oignons de lis que vous broyerez auparavant. Vous aurez un cataplasme qu'on appliquera chaudement matin & soir sur la partie malade.

---

jetté, conjointement avec Paré, ordonnerent aussi-tôt les remedes convenables. D'abord on fit couler dans la plaie de l'huile de térébenthine chaude, mêlée avec de l'esprit de vin rectifié, ensuite on couvrit tout le bras d'un emplâtre diachalcitéos, ramolli avec le vinaigre & l'huile rosat, sur lequel on appliqua un bandage expulsif; enfin pour achever la guérison on mit sur le bras le cataplasme suivant jusqu'à ce que la douleur eût entierement cessé.

Prenez *farine d'orge & d'ers, de chacune deux onces; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune deux poignées; beure frais, une once & demie : faites bouillir tout cela dans de la mousse de savon jusqu'à consistance de cataplasme.*

Le bras demeura près de trois mois sans pouvoir faire ses mouvements naturels; mais enfin il reprit peu à peu sa force ordinaire.

La méthode suivante est aussi très bonne. Au lieu d'un mélange d'huile de térébenthine & d'esprit de vin, on fera couler dans la plaie plusieurs fois le jour du baume du Pérou liquide, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, qu'on aura fait chauffer, & on continuera ainsi jusqu'à ce que la douleur diminue. On peut substituer à l'emplâtre diachalcitéos le diachylum simple, ou l'emplâtre de minium; mais il faut toujours avoir le plus grand soin de ne pas laisser la plaie découverte pendant qu'on prépare ce qui est nécessaire au pansement. Ainsi on appliquera aussi-tôt un emplâtre, quel qu'il soit, & on enveloppera tout le bras de compresses de linges trempées dans l'oxycrat; par ce moyen non seulement on préviendra, ou l'on adoucira l'inflammation, mais on défendra encore la plaie de l'air extérieur, ou d'autres matieres pernicieuses. Dans les sujets pléthoriques il est nécessaire, pour prévenir l'inflammation, & autres accidents fâcheux, de saigner copieusement du bras opposé, & cela sur le champ. Scultet, dans son Observation 47, recommande extrêmement pour les piquures des nerfs un certain onguent dont il donne la description, & il dit au même endroit qu'il a coupé avec succès des nerfs blessés de la sorte. Voyez *Heister*, *Instit. chirurg. p.* 11. *Sect.* 1. *Chap.* 11.



CHAPITRE IV.

De la fausse Péripneumonie.

Origine de la fausse péripneumonie

1. Tous les ans, au commencement de l'hiver, mais plus souvent à la fin de cette saison, & au commencement du printemps, il paroît une fievre qui est accompagnée de plusieurs symptomes de la péripneumonie. Elle attaque principalement les gens gras & replets, ceux qui sont d'un âge moyen, & encore plus souvent les vieillards, ceux qui boivent trop de liqueurs spiritueuses, & sur-tout d'eau-de-vie. Le sang de ces gens-là étant chargé d'humeurs pituiteuses qui se sont amassées pendant l'hiver, & étant mis en mouvement par la chaleur du printemps, la toux qui survient ensuite, pousse sur le poumon ces humeurs pituiteuses. Alors si le malade ne veut garder aucun régime, & continue à boire des liqueurs spiritueuses, la matiere qui excitoit la toux s'épaissit, &, ne pouvant s'évacuer par les crachats, cause la fievre (1).

Ses symptomes.

2. Dès que la fievre commence, le malade a tantôt chaud, tantôt froid. Il a des vertiges. Il ressent un grand mal de tête. Lorsque la toux est violente il revomit tous les liquides, tantôt en toussant, & tantôt sans tousser. Les urines sont troubles & fort rouges. Le sang que l'on

(1) Peu d'Auteurs ont écrit de la fausse péripneumonie, & peu même, outre notre Auteur, l'ont connue distinctement; d'autres en ont parlé sous le nom de catarrhe, ou de rhume de poitrine.

En hiver le corps est chargé de graisse & de pituite; mais aux approches de la chaleur du printemps & de l'été il survient une fonte subite aux humeurs, au moyen de quoi elles se mêlent avec le sang des veines, & sont portées au ventricule droit du cœur, & de là au poumon; d'où il arrive que ce viscere est alors surchargé d'un sang froid & pituiteux, mais non pas inflammatoire; c'est pourquoi la péripneumonie vient toujours après un temps très froid au printemps.

La chaleur dissout la graisse qui, étant ensuite mêlée avec le sang, & portée au poumon, s'arrête & s'embarrasse dans les ramifications de l'artere pulmonaire. Ainsi la péripneumonie est causée par des humeurs qui s'étant amassées dans le corps pendant l'hiver, se mêlent ensuite avec le sang. Voyez *Boerhaave, Prax. Méd. vol. 4. de Peripn. nothâ.*

tire eſt ſemblable à celui des pleurétiques. La reſpiration eſt fréquente & difficile. Quand le malade veut touſſer, il ſent un mal de tête comme ſi la tête alloit ſe fendre ; car s'eſt ainſi qu'il s'exprime d'ordinaire. Toute la poitrine eſt douloureuſe, & la toux eſt accompagnée d'un certain bruit rauque, parceque le poumon étant engorgé, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, le paſſage de l'air eſt, pour ainſi dire, fermé. De là vient que la circulation eſt tellement gênée, qu'il n'y a preſqu'aucuns ſignes de fievre, ſur-tout dans les gens replets ; quoique cela puiſſe auſſi venir de la grande quantité de matiere pituiteuſe dont le ſang des malades eſt ſurchargé, & qui l'empêche de fermenter ſuffiſamment.

Quelles ſont les indications curatives.

3. Dans la cure de la fauſſe péripneumonie, il s'agit de détourner par la ſaignée le ſang qui accable la poitrine, de diſſiper par des remedes pectoraux l'engorgement des poumons, & de tempérer par un régime rafraîchiſſant la chaleur de tout le corps. La grande quantité d'humeur pituiteuſe contenue dans le ſang, & qui fournit matiere à l'inflammation du poumon, ſembleroit demander beaucoup de ſaignées. Mais comme j'ai obſervé dans cette maladie que les fréquentes ſaignées réuſſiſſoient très mal aux gens replets, ſur-tout quand ils n'étoient plus à la fleur de l'âge, j'ai pris le parti d'y ſubſtituer de fréquentes purgations : ce qui réuſſit aſſez bien dans les ſujets qui ont de la répugnance pour les ſaignées copieuſes & en grand nombre (1).

Méthode curative en détail.

4. Voici donc la maniere dont je procede. Je fais d'abord une ſaignée du bras, le malade étant au lit, & je ne permets pas qu'il ſe leve de deux ou trois heures. De cette façon il ſoutient mieux la ſaignée, & il ſera moins abattu ſi on lui tire dix onces de ſang étant couché, que ſi on lui en tire ſeulement ſix ou ſept étant levé. Le lendemain matin je donne la potion ſuivante.

Potion purgative.

Prenez caſſe mondée, une once ; régliſſe deux gros ; quatre figues graſſes ; feuilles de ſéné, deux gros & demie ; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau ; & , dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, diſſolvez une once de manne, & une demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.

(1) Boerhaave conſeille ſeulement une ſaignée ; mais il recommande fort les lavements laxatifs, le bain, & les véſicatoires. *ibid.*

SECT. VI.

5. Le jour suivant je fais saigner une seconde fois, & après un jour d'intervalle je donne la même potion purgative, que je réitere ensuite de deux en deux jours jusqu'à la fin de la maladie. Les jours que je ne purge pas, je fais user d'une décoction pectorale, d'huile d'amandes douces, & d'autres choses semblables.

Régime.

Durant ce temps-là j'interdis au malade la viande & les bouillons de viande, & principalement toute sorte de liqueurs spiritueuses. Je donne pour boisson ordinaire de la tisane d'orge & de réglisse, ou de la petite biere à ceux qui en souhaitent.

6. Voilà la maniere de traiter la fausse péripneumonie, qui est causée par une abondance d'humeur pituiteuse que le froid de l'hiver a amassée dans le sang, & qui s'est ensuite jettée sur les poumons. Dans cette maladie la saignée réitérée & la purgation sont indiquées ; au lieu que dans la vraie péripneumonie la saignée seule est indiquée. Du reste je crois que la vraie péripneumonie est absolument de même nature que la pleurésie, & qu'elle en differe seulement en ce qu'elle affecte plus universellement les poumons. Aussi ces deux maladies demandent entierement les mêmes remedes, & principalement la saignée & les rafraîchissants.

En quoi cette maladie differe de l'asthme sec.

7. Quoique la fausse péripneumonie ressemble à l'asthme sec par la difficulté de respirer, & par quelques autres symptomes ; elle en differe néanmoins sensiblement en ce que l'asthme sec n'est jamais accompagné de fievre ; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fievre & les signes d'inflammation sont manifestes, quoiqu'ils soient beaucoup moins violents & plus obscurs que dans la vraie péripneumonie.

8. Il faut remarquer soigneusement que si les malades attaqués de la fausse péripneumonie ont été auparavant dans l'habitude de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses, il seroit dangereux de les leur ôter tout d'un coup ; mais il faut le faire peu à-peu, crainte qu'un changement subit ne donne lieu à l'hydropisie ; & c'est ce qu'on doit aussi observer dans toutes les maladies qui viennenent d'une pareille cause.

Eau-de-vie est excellente pour les brûlures.

Or à propos de l'eau-de-vie, je dirai une chose en passant. C'est qu'il seroit à souhaiter qu'on bannît absolument l'usage de cette liqueur, ou du moins qu'on l'employât seulement pour réparer les forces, & non pas pour les épuiser. Encore peut-être vaudroit-il mieux ne s'en

point servir du tout intérieurement, & ne l'employer que pour les usages de la Chirurgie, savoir en la mêlant dans les fomentations digestives pour les ulceres, ou en l'appliquant extérieurement sur les brûlures. Dans ce dernier cas l'eau-de-vie est le meilleur remede qu'on ait trouvé jusqu'ici ; car elle empêche merveilleusement bien la pourriture de la peau, & par ce moyen elle guérit en très peu de temps le mal, prévenant ainsi la suppuration & toutes les suites qui durent fort long-temps.

Soit donc que la brûlure ait été causée par l'eau bouillante, ou par la poudre à canon, ou de quelque autre maniere, il faudra appliquer aussi-tôt sur le mal des linges trempés dans de l'eau-de-vie, & réitérer de temps en temps l'application de ces linges ainsi imbibés, jusqu'à ce que la douleur soit entierement appaisée : ensuite on se contentera de les renouveller deux fois le jour (1).

CHAPITRE V.

Du Rhumatisme.

1. CETTE maladie arrive dans toutes les saisons, mais particuliérement en automne, & elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle vient d'ordinaire pour avoir eu froid tout à coup lorsqu'on s'étoit échauffé par un violent exercice, ou de quelque autre maniere. Elle commence par un frisson, qui est suivi de chaleur, d'inquiétude, de soif, & des autres symptomes de la fievre. Après un ou deux jours de temps, & quelquefois plutôt, il survient une douleur cruelle, tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, aux épaules, aux poignets, & principalement aux genoux. Cette douleur passe alternativement d'un endroit à un autre, & laisse

Cause du rhumatisme & ses symptomes.

(1) Cela ne doit s'entendre que des brûlures légeres, où l'huile de térébenthine est un bon remede ; comme aussi une décoction d'oxycrat & de sel, appliquée chaude sur la partie, & souvent renouvellée. Il est encore fort utile d'approcher du feu la partie, & de la tenir de cette sorte aussi long-temps que l'on peut ; cela résout le sang coagulé, & empêche qu'il ne survienne des ampoules & d'autres fâcheux symptomes. Voyez *Heister, Institut. chirurg. p. 1. Lib. 4. Chap. 15. p. 331.*

SECT. VI. de la rougeur & de la tumeur dans celui qu'elle occupe le dernier.

La fievre & les autres ſymptomes mentionnés ci-deſſus ſubſiſtent quelquefois avec la douleur les premiers jours de la maladie ; enſuite la fievre s'évanouit inſenſiblement, ſans que la douleur ceſſe. Quelquefois même elle devient encore plus cruelle, parceque la matiere fébrile s'eſt alors jettée ſur les membres ; & c'eſt ce que marquent aſſez les fréquents retours de fievre qui arrivent lorſque la matiere morbifique ſe trouve répercutée par des remedes extérieurs employés mal à propos.

Il eſt ſouvent pris pour la goutte.

2. Quand le rhumatiſme n'eſt pas accompagné de fievre, il paſſe ſouvent ſous le nom de *goutte*, quoiqu'il en differe eſſentiellement, comme ſavent très bien ceux qui connoiſſent à fond ces deux maladies ; & c'eſt peut-être parcequ'on les a confondues enſemble, que les Auteurs ont traité ſi légerement la matiere du rhumatiſme. Peut-être auſſi eſt-il une maladie nouvelle qui eſt venue ſe joindre à toutes les autres (1).

C'eſt une maladie opiniâtre, quoique non pas dangereuſe.

Quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt que trop commune préſentement ; & quoiqu'elle ſoit très rarement mortelle quand une fois il n'y a plus de fievre, cependant la violence & la longue durée des douleurs qu'elle fait ſentir ne permettent pas de la négliger ; car ſi on la traite mal, elle perſiſte aſſez ſouvent durant pluſieurs mois, & même durant pluſieurs années, quelquefois même toute la vie, non pas, à la vérité, ſans intervalles, mais par des accès qui reviennent de temps en temps comme ceux de la goutte.

(1) Dans le rhumatiſme, la douleur attaque les muſcles conjointement avec la membrane commune & leurs tendons ; mais dans la goutte elle attaque les ligaments. Dans la goutte commençante, le ſiege de la douleur eſt principalement à la ſurface des ligaments ; & dans la goutte ancienne, l'humeur morbifique qui cauſe la douleur eſt ſituée plus profondément, & occupe plus d'eſpace entre les os. Il y a encore cette différence entre la goutte & le rhumatiſme : la goutte revient plus ſouvent, cauſe plus de douleur, dure plus long-temps, & ſe guérit plus difficilement ; le rhumatiſme n'attaque quelquefois une perſonne qu'une ou deux fois dans ſa vie, ne dure pas ſi long-temps, & ſe guérit plus aiſément. La douleur differe auſſi dans les deux maladies : dans le rhumatiſme elle eſt tenſive, gravative, accompagnée de froideur, & ſans aucune enflure ou rougeur remarquable : dans la goutte elle eſt perçante, déchirante, & menace pour ainſi dire de faire crever la partie affectée qui ſe trouve très enflée & très rouge.

Il arrive aussi quelquefois que les douleurs rhumatismales, après avoir duré long-temps & s'être fait sentir cruellement, cessent enfin d'elles-mêmes. Mais alors les parties affectées demeurent entierement privées de mouvement pendant tout le reste de la vie du malade. Les articulations des doigts sont, pour ainsi dire, renversées, & il y a, comme dans la goutte, des nodosités, sur-tout au côté interne des doigts. Du reste, l'appétit est bon, & le malade se porte bien d'ailleurs.

Rhumatisme des lombes.

3. Il y a une autre sorte de rhumatisme, qui est ordinairement regardé comme une maladie d'un autre genre, & qu'on peut très bien nommer *rhumatisme des lombes*. On ressent à la région des lombes une douleur fixe & très violente qui s'étend quelquefois jusqu'à l'os sacrum, & ressemble à la colique néphrétique, si ce n'est que le malade ne vomit pas : car outre la douleur cruelle & presque insupportable que l'on souffre aux environ des reins, on en ressent quelquefois une tout le long des ureteres jusqu'à la vessie. Il est vrai que cette derniere douleur est moins violente que l'autre. Cependant j'ai été trompé autrefois, croyant qu'elle venoit de quelque gravier arrêté dans les ureteres ; au lieu qu'elle est réellement causée par la matiere enflammée du rhumatisme qui, abandonnant le reste du corps, se jette sur ces endroits-là, & y produit une ardeur brûlante.

Si on ne traite pas cette seconde sorte de rhumatisme de la même façon que la premiere, elle dure aussi long-temps, & n'est pas moins cruelle. Les malades ne peuvent demeurer couchés ; ils sont obligés de se lever, ou de se tenir assis dans leur lit, & cela avec une agitation continuelle, se penchant tantôt en devant, tantôt en arriere.

Ces deux sortes de rhumatismes viennent d'une inflammation.

4. Les symptomes de ces deux sortes de rhumatismes font assez voir qu'ils viennent d'une inflammation ; & on n'en doutera pas si on examine la couleur du sang que l'on tire aux malades ; car il est parfaitement semblable à celui des pleurétiques. Les choses étant ainsi, je crois que le traitement du rhumatisme consiste d'un côté à diminuer par la saignée le volume du sang ; & de l'autre à tempérer son ardeur par des remedes rafraîchissants & incrassants, & par un régime convenable (1).

(1) Pour traiter cette maladie, il faut examiner si elle est nouvelle, & provient d'une abondance de sang ; ou si elle est ancienne, & pro-

SECT. VI.

Comment il faut les traiter.

Si-tôt donc que je suis appellé auprès d'un malade, je lui fais tirer dix onces de sang au bras du côté du mal, & je lui ordonne un julep rafraîchissant & incrassant, à peu près de la maniere suivante.

Julep rafraîchissant.

Prenez des eaux de nénuphar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; syrop de limon, une once & demie; syrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à sa volonté.

Ou bien j'ordonne l'émulsion qui a été décrite dans le traitement de la pleurésie.

Pour calmer la douleur, je fais appliquer sur la partie affectée un cataplasme de mie pain blanc & de lait avec le safran, ou bien une feuille de choux, & j'ai soin qu'on renouvelle souvent cette application (1).

Régime.

5. Quant au régime, je défends entierement la viande & même les bouillons de viande les plus légers. J'y substitue des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, & autres choses semblables. Je ne donne pour boisson que de la pe-

vient d'un amas de sérosité vicieuse: & il faut régler les indications suivant ces différences.

Dans le premier cas la saignée, dès le commencement, est le plus prompt remede; mais dans le second cas on doit l'éviter soigneusement, sur-tout dans les tempéraments délicats & froids, & dans les gens âgés.

Les doux diaphorétiques mêlés avec le nitre, & donnés souvent & à petites doses, réussissent très bien dans les deux cas. Les laxatifs conviennent encore extrêmement, & aussi le bain chaud dans le déclin de la maladie. Dans le rhumatisme froid rien n'est au-dessus des vésicatoires. Les narcotiques sont nécessaires lorsque la douleur est fort violente.

(1) Voici un très bon liniment qui est tiré d'Hoffmann.

Prenez *eau de la Reine de Hongrie, deux onces; baume du Pérou, deux gros; thériaque vieille, un gros: faites infuser cela ensemble pendant quelque temps, & passez ensuite la liqueur, à laquelle vous ajouterez des teintures de safran & de castoreum, de chacune deux gros; huile de noix muscade, un scrupule; camphre, un gros, pour un liniment dont vous frotterez souvent les parties affligées.*

S'il reste dans la partie une roideur & un engourdissement causés par la longue douleur, on pourra user du liniment suivant qui a souvent produit des effets merveilleux.

Prenez *graisse humaine, deux onces; baume du Pérou & huile de girofle, de chacun deux gros: mêlez cela ensemble pour s'en servir comme du liniment précédent.*

tite biere, ou, ce qui vaut encore mieux, de la tisane d'orge avec la racine d'oseille, la reglisse, &c. bouillies dans l'eau de fontaine. Je veux que le malade se tienne levé tous les jours pendant quelques heures; parceque la chaleur du lit, quand on le garde continuellement, ne sert qu'à augmenter la maladie.

CHAP. V.

Combien de fois il faut saigner.

6. Le lendemain, je fais tirer la même quantité de sang que la premiere fois, & après un ou deux jours d'intervalle, suivant les forces du malade; ensuite, laissant un intervalle de trois, ou de quatre jours, à proportion des forces, de l'âge, du tempérament du malade, & des autres circonstances, je réitere la saignée pour la quatrieme & ordinairement la derniere fois. Il est rare que j'aille au-delà, à moins que le malade n'ait usé d'un régime trop chaud, ou qu'on ne lui ait donné mal à propos des remedes échauffants.

Inconvénients des narcotiques dans cette maladie.

Si on employoit les narcotiques, il faudroit saigner davantage. C'est pourquoi, quelque violentes que soient les douleurs, je m'abstiens scrupuleusement d'employer ces sortes de remedes pendant toute la maladie, lorsque j'ai dessein de la guérir par la saignée : car les narcotiques ne font que fixer le mal, & rendre la saignée moins efficace; & quand on les a donnés, on est obligé de la réitérer plus souvent qu'il n'auroit été besoin sans cela. Dans la force même de la maladie, les narcotiques sont incapables de calmer les douleurs.

Quand est-ce qu'il faut purger.

7. Les jours qu'on ne saigne pas, je fais donner un lavement avec le lait & le sucre. On continue les remedes & le régime ordonnés ci-devant, au moins pendant huit jours depuis la derniere saignée, & je suis exact là-dessus. Au bout de ces huit jours, je fais prendre le matin une potion purgative douce; & le soir du même jour une assez forte dose de syrop diacode dans l'eau de primevere, afin d'arrêter entierement l'orgasme du sang qui autrement pourroit causer une rechute. Tout cela étant fini, je permets au malade de reprendre peu à peu sa maniere de vivre ordinaire, c'est-à-dire ses aliments, ses exercices & son air accoutumé; si ce n'est que je lui interdis encore pour long temps le vin & toute sorte de liqueurs spiritueuses, les aliments salés ou épicés, & toutes les choses indigestes.

8. Après qu'on aura fait le nombre de saignées que je recommande, les douleurs du malade diminueront beaucoup, quoiqu'elles ne cesseront pas entierement; mais,

SECT. VI.

quand il aura repris les forces qu'il avoit perdues par les saignées, sur-tout s'il se trouve dans un temps de l'année plus favorable que celui où sa maladie a commencé, tous les symptomes disparoîtront, & il se portera ensuite à merveille.

Mauvais effets d'une méthode contraire.

9. On vient ordinairement à bout de guérir le rhumatisme par la méthode que nous avons expliquée, ou par quelque autre semblable, pourvu qu'on l'emploie de bonne heure & dès le commencement de la maladie; mais il arrive assez souvent que, quand on a suivi une méthode contraire, le malade demeure toute sa vie sujet à des douleurs vagues, tantôt plus violentes, & tantôt moins violentes. Ces douleurs en imposent facilement à ceux qui ne sont pas bien attentifs, & on les prend ordinairement pour des symptomes du scorbut.

Le scorbut moins commun qu'on ne croit.

A la vérité, je ne doute point que le scorbut ne se rencontre véritablement dans nos pays septentrionaux. Mais aussi je suis persuadé qu'il n'y est pas si fréquent qu'on le croit d'ordinaire; & que plusieurs affections que nous jugeons à propos de traiter de scorbutiques, sont uniquement des maladies commençantes & qui n'ont point encore de type certain, ou de malheureux restes de quelque maladie qui n'a pas été guérie parfaitement, & qui corrompt le sang & les autres humeurs.

Par exemple, lorsqu'il s'est formé depuis peu dans le corps quelque matiere propre à causer la goutte, & que cependant elle ne s'est pas encore jettée sur les extrémités, il paroîtra divers symptomes qui feront soupçonner le scorbut, jusqu'à ce que la goutte étant formée & se faisant actuellement sentir, ne laisse plus aucun lieu de douter de la nature de la maladie.

10. Je n'ignore pas aussi que, quand l'attaque de goutte est passée, il survient au malade plusieurs symptomes qui ressemblent à ceux du scorbut. La raison de cela est que la Nature, soit qu'elle ait été troublée par des évacuants employés mal à propos, ou par quelque autre cause, soit que le grand âge du malade la rende trop foible, n'a pu déposer sur les extrémités la matiere goutteuse. Cette matiere ainsi retenue dans le sang, & ne pouvant s'assimiler avec ce liquide, en corrompt toute la masse, & produit une infinité de symptomes très fâcheux.

Ce que je dis ici de la goutte, doit s'entendre pareillement de l'hydropisie commençante. Et, quoiqu'on dise ordinairement que l'hydropisie commence ou finit le scorbut,

cette regle ne signifie très souvent autre chose, sinon que, lorsque l'hydropisie commence à se déclarer par des signes évidents, l'idée qu'on s'étoit formée d'un prétendu scorbut, se dissipe aussi-tôt. On peut avancer la même chose de quantité d'autres maladies chroniques, ou de maladies qui commencent, & n'ont pas encore de type certain, ou même de quelques maladies qui ont été guéries, mais ne l'ont pas été parfaitement.

Et certes, si l'on ne convient pas de cette vérité, le nom de *scorbut*, de la maniere que les choses vont aujourd'hui, deviendra un nom général qui comprendra presque toutes les maladies. Mais, si l'on s'applique sérieusement à découvrir le caractere essentiel de chaque maladie, à travers le voile des symptomes irréguliers qui la couvrent, on la reconnoîtra bientôt telle qu'elle est réellement, & il sera facile de lui assigner la classe qui lui convient. Alors il faudra se régler pour le traitement, non sur les symptomes irréguliers dont elle est accompagnée, mais sur la maladie elle-même actuellement existente, & entierement déclarée.

Les fréquentes saignées ne conviennent pas dans un rhumatisme invétéré.

11. Lorsque le rhumatisme a déja duré plusieurs années, & a jetté par conséquent de profondes racines, on ne doit pas faire des saignées si proches les unes des autres, que dans le commencement de la maladie; mais il faut mettre un intervalle de quelques semaines entre chaque saignée. On évacuera entierement par ce moyen la matiere morbifique; ou du moins on sera en état, après les saignées, de détruire les restes de cette matiere, en ouvrant un cautere à l'une des jambes, ou en donnant matin & soir quelques gouttes d'un esprit volatil dans du vin de Canarie.

Rhumatisme scorbutique.

12. Cependant, quelque différence qu'il y ait entre le vrai rhumatisme & le scorbut, comme nous avons dit ci-devant, on doit avouer qu'il y a une sorte de rhumatisme qui approche beaucoup du scorbut, puisqu'il en imite les principaux symptomes, & qu'il demande presque les mêmes remedes : c'est pourquoi je le nomme *rhumatisme scorbutique* (1). La douleur attaque tantôt une partie du corps,

(1) Hoffmann observe aussi qu'il y a un rhumatisme scorbutique, dans lequel toute la lymphe & la sérosité du sang sont viciées & remplies de parties impures, excrémentitielles, sulfureuses, salines & âcres qui se manifestent dans l'occasion par différentes sortes d'éruptions. Cette maladie est causée par des aliments mal-sains, salés, & de digestion difficile, par une vie oisive & sédentaire, par un air grossier

SECT. VI.

& tantôt une autre ; mais elle n'y cause pas souvent de tumeur, comme dans le rhumatisme ordinaire, & elle n'est pas accompagnée de fievre ; d'ailleurs elle n'est pas aussi fixe, mais plus vague & plus inconstante, parcequ'elle est accompagnée de symptomes irréguliers. Quelquefois elle n'occupe que les parties externes, & d'autres fois elle se jette sur les parties internes, qu'elle abandonne ensuite pour revenir sur les externes. Elle tourmente ainsi le malade par cette alternative, & dure aussi long-temps qu'aucune maladie chronique.

Les femmes sont les plus sujettes au rhumatisme scorbutique, de même que les hommes d'un tempérament foible. Cela me porteroit à croire que cette maladie doit être mise au nombre des affections hystériques, si quantité d'expériences ne m'avoient montré qu'elle ne cede nullement aux remedes hystériques. Les personnes qui ont usé pendant long-temps du quinquina, sont encore sujettes à cette maladie ; & c'est-là, pour le dire en passant, le seul mauvais effet que j'aie jamais vu produire au quinquina.

Comment on le guérit.

13. Mais, soit que le rhumatisme scorbutique vienne de là, ou de quelque autre cause, on le guérit rès facilement par l'usage des remedes suivants ; & si je n'avois pas préféré l'utilité publique à mon intérêt particulier, j'aurois dû les passer sous silence ; car, par leur moyen, & sans faire autre chose, j'ai guéri, du rhumatisme dont il s'agit, quantité de gens auxquels ni les saignées souvent réitérées, ni les purgatifs, ni la diete lactée, ni les poudres absorbantes, &c. n'avoient absolument servi de rien. Voici quels sont ces remedes.

Electuaire anticorbutique.

Prenez *conserve de cochlearia des jardins, deux onces ; conserve d'alleluia, une once ; poudre d'Arum composée* (1), *six gros ; &, avec suffisante quantité de syrop d'orange, faites*

& croupissant, & par de longs déplaisirs : de là vient que les habitants des côtes de la mer y sont plus sujets que les autres.

Les remedes délayants & adoucissants, long-temps continués, sont les plus convenables dans cette maladie. Les eaux minérales bues avec le lait, en y joignant un régime convenable, sont aussi très efficaces.

(1) Cette poudre se fait avec la racine d'arum fraîchement séchée, deux onces, les racines de calamus aromaticus & de pimpinella saxifraga, de chacune une once ; les yeux d'écrevisses, demi-once ; la cannelle, trois gros ; le sel d'absynthe, deux gros : le tout mêlé ensemble.

un

un électuaire dont on donnera au malade deux gros trois fois le jour pendant un mois entier; & par-dessus il avalera trois onces de l'eau suivante. CHAP. V.

Eau antiscorbutique.

Prenez *cochlearia des jardins, huit poignées; beccabunga, cresson de fontaine, sauge & menthe, de chacun quatre poignées; les écorces de six oranges; & demi-gros de noix muscade concassée: faites infuser tout-cela dans douze livres de biere de Brunswik: distillez ensuite à la maniere ordinaire, & retirez seulement six livres de liqueur.*

Il faudra s'en tenir exactement à la dose de poudre d'Aïum que j'ai marquée pour l'électuaire, ou du moins ne la pas diminuer.

CHAPITRE VI.

De la Fievre érésipélateuse.

Description de l'érésipele & de ses symptomes.

1. CETTE maladie attaque toutes les parties du corps, mais sur-tout le visage. Elle arrive dans tous les temps de l'année, mais principalement à la fin de l'été; elle prend souvent, tandis que l'on est à l'air (1). Le visage se tuméfie tout d'un coup, il devient très rouge & très douloureux, & se trouve parsemé d'un grand nombre de petites pustules fort proches les unes des autres, lesquelles, à me-

---

(1) Heister observe que l'érésipele est une inflammation de l'épiderme & de la graisse voisine, laquelle inflammation s'étend quelquefois très considérablement, avec rougeur, chaleur & douleur. Dès qu'on presse avec le doigt la partie affligée, elle blanchit d'une maniere remarquable; & dès qu'on ôte le doigt elle devient rouge comme auparavant. L'érésipele attaque le plus souvent les bras & les jambes, quelquefois aussi le cou, la tête, les épaules, le visage, quelquefois le nez, & d'autres parties. Il commence ordinairement avec un frisson qui est aussi tôt suivi d'une chaleur semblable à celle des fievres ardentes; c'est pourquoi les anciens ont appellé cette maladie *feu sacré*, & *feu de Saint Antoine.*

L'érésipele vient des mêmes causes que les autres inflammations, mais sur-tout d'un froid subit qui succede à une grande chaleur, ou à une sueur; d'une transpiration arrêtée, de l'usage des liqueurs trop spiritueuses, & de trop de nourriture, enfin d'un sang fort échauffé & fort âcre, toutes ces choses étant de nature à épaissir aisément le sang, & à le faire séjourner. *Heister, Instit. chirurg. P. 1. Lib. 4. Cap. 6. p. 290.*

SECT. VI.

fure que l'inflammation augmente, se convertissent quelquefois en de petites vessies. Le mal s'étend de-là sur le front & sur toute la tête, & l'enflure devient si grande qu'elle cache presque les yeux. Les symptomes de ce mal ressemblent beaucoup à ceux que causent les piquures des abeilles & des guêpes. Voilà la description de l'espece d'érésipele la plus connue & la plus ordinaire.

2. Quelque endroit du corps que l'érésipele occupe, & en quelque temps de l'année qu'il arrive, il est ordinairement accompagné de frisson & de tremblement, de soif, d'inquiétude, & des autres symptomes de la fievre. Quelquefois le frisson & le tremblement se font sentir un jour ou deux avant que l'érésipele se déclare. A mesure que la maladie avance, la rougeur, l'enflure, la fievre & les autres symptomes augmentent, & quelquefois même ils se terminent par la gangrêne, à moins qu'on ne prévienne ce malheur par des remedes convenables.

Autre espece d'érésipele & ses symptomes.

3. Il y a une autre sorte d'érésipele qui est plus rare & qui attaque indifféremment dans tous les temps de l'année. Elle est ordinairement causée par des excès de vins subtils & fumeux, ou de semblables liqueurs spiritueuses. Elle commence par une petite fievre qui est suivie d'une éruption de pustules presque sur tout le corps; ces pustules qui ressemblent à des piquures d'orties, s'élevent quelquefois en forme de petites vessies qui disparoissent bientôt après, se cachent sous la peau, excitent une démangeaison insupportable, & se montrent de nouveau dès qu'on les gratte tant soit peu (1).

(1) Les Praticiens divisent ordinairement l'érésipele en deux especes; savoir, le *vrai* ou *simple*, & le *faux* ou *scorbutique*.

Le premier cede aisément aux remedes convenables internes & externes, & il a son siege à la surface de la peau. Le second dure plus long-temps, & à cause du vice des liqueurs, il est situé plus profondément, est plus difficile à guérir, & dégénere facilement en ulcere malin; c'est pourquoi on le sous-divise encore en érésipele avec ulcération, & en érésipele sans ulcération. L'érésipele avec ulcération est le plus dangereux, est souvent de longue durée, & se cicatrise difficilement.

La fievre érésipélateuse est quelquefois idiopathique, ou maladie primitive; quelquefois sympathique, ou maladie secondaire. L'érésipele symptomatique succede souvent à l'anasarque, à l'ascite, à un ictere invétéré, jaune, ou noir, & emporte bientôt le malade; souvent aussi il se joint aux blessures des parties nerveuses, sur tout du crâne & de ses membranes, & aux fractures des os; & dans ce cas-là il est dangereux. *Hoffmann, Med. rat. syst. tom. 4. part. 1. p.* 304. 305.

4. Pour guérir cette maladie, je trouve qu'il y a trois indications à remplir, qui sont d'évacuer d'une maniere

CHAP. VI.

Traitement de l'érésipele.

Cet Auteur observe, par rapport au pronostic, que l'érésipele n'est pas dangereux quand il vient tout à coup, & sans causer beaucoup de trouble, que c'est dans un bon tempérament, qu'il n'attaque point une partie principale, ni les parties nerveuses; & qu'au moyen d'une transpiration plus abondante & des remedes convenables, l'enflure se dissipe successivement dans un jour ou deux, la chaleur & la douleur cessent, la couleur rouge se change en jaune, l'épiderme se déchire & s'en va par écaille, & la maladie se termine heureusement.

L'érésipele est même quelquefois un signe de santé; car on a vu d'autres maladies, particuliérement l'asthme convulsif, & la colique convulsive, cesser par un érésipele qui leur succédoit.

Mais lorsque l'érésipele est grand, qu'il est situé profondément, qu'il survient dans un corps cacochyme, qu'il attaque une partie douée d'un sentiment exquis, il n'est pas sans danger; alors la rougeur devient livide & noire, & aboutit bientôt à une mortification funeste, ou bien l'inflammation ne pouvant se résoudre, tourne en suppuration, & produit des ulceres malins, des fistules, & la gangrene.

Dans les corps cacochymes, & dans les tempéraments en partie sanguins & en partie phlegmatiques, l'érésipele laisse une enflure considérable au pied, en sorte que la cheville paroît trois fois plus grosse qu'elle n'est naturellement, & cette enflure s'en va très difficilement. Ceux qui meurent de cette maladie, périssent d'ordinaire par une fievre qui le plus souvent est accompagnée d'une difficulté de respirer, quelquefois d'un délire, quelquefois d'un assoupissement, & les malades ne vont guere au-delà du septieme jour.

L'érésipele devient extrêmement dangereux, & souvent mortel, quand il n'est pas bien traité. On l'a vu rentrer après que le malade avoit pris un vomitif & un fort purgatif, d'où s'ensuivit une inflammation d'estomac, & enfin la mort. La saignée l'a fait aussi quelquefois rentrer, & l'a rendu vague & ambulant; ce qui étoit très incommode. Une autre fois ayant été répercuté à la jambe par un topique composé de camphre, de minium & de bol, il fut suivi d'une violente fievre, d'une insupportable douleur d'estomac, d'une grande difficulté de respirer, d'un vomissement bilieux, d'une perte de forces & d'appétit; symptomes qui ne cesserent point jusqu'à ce qu'on eût rappellé l'érésipele à l'endroit qu'il occupoit d'abord, & cela par le moyen d'un vésicatoire, & par des antispasmodiques, & de doux sudorifiques donnés intérieurement.

Un érésipele à la tête ayant été traité par des répercussifs, des rafraîchissants, des astringents, des applications trop spiritueuses, & des liniments avec le camphre, causa un vertige, une léthargie, une esquinancie, un délire, & une paralysie de la langue; accidents qui ont souvent été funestes aux gens âgés & aux sujets scorbutiques. Les applications rafraîchissantes & huileuses, comme celles où entre le plomb, les liniments spiritueux, & ceux qui contiennent beaucoup de camphre, sont également nuisibles dans l'érésipele, & le font dégénérer en des ulceres d'un mauvais caractere, comme on voit par *Hildanus, Cent. I Observ. 82. Moinichen, Observ. II. p. 245. Timæus à Guldenklee, Lib. 6. Cap. 23.*

convenable la matiere peccante qui est mêlée dans le sang, d'appaiser par des remedes rafraîchissants l'effervescence de ce liquide, de résoudre la matiere qui, étant fixée dans la peau, cause la tumeur (1).

(1) Les indications curatives, selon Hoffmann, sont, 1°. d'entretenir la fievre dans un état de modération, c'est-à-dire, de la diminuer si elle est trop violente, & de l'augmenter si elle est trop foible; 2°. d'adoucir l'humeur subtile & caustique qui est logée dans les parties nerveuses; 3°. de résoudre l'inflammation, & d'évacuer parfaitement la matiere morbifique.

C'est une regle certaine dans la pratique, suivant l'observation du même Auteur, que dans les fievres aiguës & accompagnées d'éruption, il faut toujours entretenir une douce moiteur, de façon que le sang se porte par un mouvement continu & uniforme à la surface du corps, & que la matiere excrémentitielle qu'il entraîne soit évacuée par les pores de la peau. Ainsi on doit faire la même chose pour l'érésipele, tant à l'égard de tout le corps, qu'à l'égard de la partie affligée; par ce moyen on adoucira la douleur, & on aidera beaucoup la résolution.

L'usage des topiques demande une extrême attention, de peur qu'ils ne nuisent; soit en répercutant l'érésipele, soit en le changeant en ulcere. D'ailleurs, comme beaucoup de personnes ont une idiosyncrasie, c'est-à-dire, une sensibilité particuliere & individuelle, sur-tout à la peau à raison de ce qu'elle est une partie nerveuse, il faut à cause de cela une circonspection encore plus grande dans l'application des topiques dans les maladies de la peau, chaque personne ne pouvant pas supporter toutes sortes de topiques. J'ai souvent observé dans des érésipeles de la poitrine, continue le même Auteur, que l'application d'un emplâtre innocent qui avoit cent fois réussi en d'autres sujets, avoit augmenté en peu de temps l'inflammation & la douleur, lesquelles diminuoient au contraire dès qu'on avoit ôté cet emplâtre. Ainsi le plus sûr est de n'appliquer que des choses adoucissantes, comme les fleurs de camomille, de sureau, de mélilot, de feve, &c. en forme de sachet, ou en poudre.

Mais si nonobstant l'usage des discussifs les plus efficaces, internes & externes, l'enflure subsiste, si la rougeur commence à se dissiper, & qu'il lui succede une couleur bleue, si la douleur est située plus profondément, si elle semble s'étendre au périoste, & que l'érésipele tende à la suppuration, alors il faut avoir recours à des suppuratifs, mais qui en même temps puissent empêcher la putréfaction. Le diachylon simple où l'on ajoute suffisante quantité de camphre & de safran, & l'emplâtre de plomb de Barbette avec le savon, couvrant cela d'épithêmes balsamiques qui empêchent la corruption, sont des topiques fort utiles en pareil cas. Lorsque le pus est situé profondément, & occupe peu de place, il faut ouvrir la tumeur avec une lancette, & faire sortir la matiere à diverses reprises, & non pas tout d'une fois; mais de peur que l'abcès, sur-tout dans les endroits glanduleux, ne dégénere en ulcere fistuleux & malin, après l'évacuation du pus, il faut y injecter une liqueur balsamique faite avec la teinture de fleurs de mille-pertuis, l'essence de baume du Pérou & de myrrhe, & quelques gouttes d'huile de térébenthine.

Voici comment je remplis ces différentes indications. Dès la premiere fois que je suis appellé, j'ordonne une bonne saignée du bras; & le sang qu'on tire est presque toujours semblable à celui des pleurétiques. Le lendemain, je fais prendre la potion purgative douce, dont je me sers ordinairement dans ma pratique; & si le malade a été purgé un peu copieusement, je donne à l'heure du sommeil un remede calmant, par exemple, le syrop diacode dans l'eau de fleurs de primevere, ou quelque autre narcotique semblable.

Après la purgation, je fais fomenter la partie malade avec la décoction suivante.

Lorsque l'éréfipele est fort étendu & situé profondément, & qu'il menace de la gangrene, ce que l'on connoît par sa couleur qui tire sur le rouge brun, & par la continuation des symptomes après l'éruption, alors, outre les remedes internes qui arrêtent l'inflammation & la pourriture, comme le nitre, avec une petite quantité de camphre, il sera nécessaire d'appliquer fréquemment sur la partie affligée des linges en plusieurs doubles, trempés dans des liqueurs spiritueuses & fortifiantes, composées avec l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre avec la litharge, & où l'on mêlera aussi l'essence de scordium & la myrrhe.

La saignée est quelquefois nuisible dans l'éréfipele, & quelquefois utile. Si une fievre éréfipélateuse attaque des sujets pléthoriques, ou des gens accoutumés à boire des liqueurs spiritueuses, la saignée du bras convient dans le commencement de la maladie, parcequ'elle rend la circulation plus libre, & facilite l'éruption de la matiere morbifique. Elle est beaucoup plus utile si l'éréfipele attaque la tête, parcequ'elle prévient des symptomes dangereux. Quelquefois, au lieu de saigner, il est à propos d'appliquer des ventouses entre les épaules; mais après la saignée il faut toujours avoir soin d'entretenir une libre & égale transpiration.

Dans l'éréfipele scorbutique qui a duré long-temps, il faut employer des remedes propres à purifier le sang, des laxatifs & des sudorifiques, purgeant d'abord pendant quelques jours, & ensuite donnant des sudorifiques & des diurétiques pendant quelque temps, & réitérant ces remedes alternativement plusieurs fois. La boisson ordinaire du malade doit être une décoction adoucissante faite de racines & de bois mucilagineux, avec des amers, comme la racine de chicorée & de dent de lion, & les raisins.

Pour empêcher le retour dangereux de cette maladie, le meilleur moyen est, après avoir préparé le corps par la saignée ou la purgation, ou par tous les deux, selon le besoin, de faire prendre des eaux minérales, avec un régime convenable; mais si cela est impossible, on pourra y substituer commodément la saignée, sur-tout au printemps & en automne, la purgation, & les remedes qui purifient le sang, avec un régime convenable quant aux alimens, l'exercice, &c.

SECT. VI.

Fomentation émolliente.

Prenez *racines de guimauve & de lys, de chacune deux onces; feuilles de mauve, de sureau & de bouillon blanc, de chacune deux poignées; fleurs de mélilot, sommités de millepertuis & de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once: faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres; coulez la liqueur, & ajoutez sur chaque livre trois onces d'eau de vie.*

On trempera dans cette liqueur un morceau de flanelle, & l'ayant exprimé, on l'appliquera chaudement deux fois le jour sur la partie malade. Après avoir ainsi fomenté cette partie, on se servira de la mixture suivante.

Mixture spiritueuse.

Prenez *eau de vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long & cloux de girofle, tous deux en poudre bien fine, de chacun deux gros: mêlez tout cela; & après y avoir trempé un papier brouillard; couvrez-en la partie malade* (1).

---

(1) La pratique d'aujourd'hui ne s'accommode pas en pareil cas d'un remede si chaud & si violent, qui est plus propre à augmenter l'inflammation & la douleur, qu'à l'adoucir, du moins dans un érésipele simple. Heister recommande une poudre digestive faite avec les fleurs de sureau, la racine de réglisse, la craie préparée, la céruse & la myrrhe, mêlées ensemble, en quantité égale, & auxquelles on ajoute un peu de camphre. On enferme cette poudre dans du papier brouillard, ou dans un linge, & on l'applique chaude sur la partie malade. Il recommande aussi la poudre de Minsicht contre l'érésipele, & en vante l'efficacité.

Entre les remedes liquides, il observe que l'eau-de-vie camphrée, seule, ou mêlée avec la thériaque & le safran, & appliquée chaude par le moyen d'un papier brouillard; ou d'une compresse de linge trempée dedans, fait merveille dans le cas présent; & il dit d'après sa propre expérience, que l'eau de chaux & l'eau-de-vie camphrée, mêlées ensemble, & appliquées de la même maniere, sont un excellent remede. *Heister, Inst. chirurg. Part.* 1. *Lib.* 4. *Cap.* 6. *p.* 292.

Voici un exemple d'un érésipele des plus violents & des plus étendus qu'on ait peut-être jamais vu. Une personne d'un moyen âge, d'un tempérament chaud & bilieux, & un peu replette, ayant perdu pendant quelque temps l'usage d'un de ses bras, je ne me souviens pas pourquoi, on lui conseilla de le fomenter avec une liqueur chaude & stimulante, & d'y appliquer un liniment chaud & nervin pour lui rendre le mouvement; mais dès qu'elle eut commencé l'usage de ces remedes, qui toutefois ne la soulagerent point, il survint au bras malade un érésipele qui de là gagna l'épaule & un côté du visage, & s'étendit ensuite sur tout un côté du cou & du tronc, tant devant que derriere. Les parties affligées étoient si sensibles & si douloureuses, qu'elles ne pouvoient souffrir la moindre fomentation,

5. Je n'accorde au malade pour sa nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine avec des pommes cuites; sa boisson est de la biere très légere, & je veux que tous les jours il soit levé pendant quelques heures. Par cette méthode, la fievre & les autres symptomes cessent d'ordinaire en très peu de temps; mais, s'ils ne cessent pas je fais une seconde saignée : on est quelquefois obligé d'en venir à une troisieme, savoir lorsque le sang est mauvais & la fievre violente; mais il faut toujours mettre entre chaque saignée un jour d'intervalle.

CHAP. VI.

Régime.

Les jours qu'on ne saigne pas le malade, on lui donne un lavement avec le lait & le syrop violat, & on lui fait prendre à chaque heure du jour des juleps rafraîchissants, dont j'ai parlé dans la curation des rhumatismes, & qui sont préparés avec l'eau de nénufar, &c. Le plus souvent une seule saignée faite de bonne heure, & ensuite une purgation, suffisent pour guérir la maladie.

L'éréspele qui ressemble à des piquures d'orties, & qui est accompagné de démangeaison, doit être traité de même, si ce n'est qu'on n'est pas obligé d'y employer tant de topiques.

6. Mais, quoique l'éréspele, & même la plupart des maladies qui attaquent la peau, & qui sont accompagnées de quelque éruption, pourvu qu'elles ne soient pas des maladies chroniques, cedent aisément à cette méthode, savoir à la saignée & la purgation réitérées; il y en a cependant quelques-unes qui demandent un traitement tout à fait différent, & où ni les saignées, ni les purgations réitérées, ni les poudres absorbantes, destinées à adoucir le sang, ne sont d'aucune utilité, à cause de certaines matieres récrémentitielles d'un mauvais caractere, qui sont engagées intimement dans le tissu de la peau, & qui ne peuvent en aucune façon en être délogées, sinon par des

Certaines maladies cutanées demandent un autre traitement.

---

quelque émolliente, & quelque anodine qu'elle fût, & la maladie étoit accompagnée d'une violente fievre, de beaucoup de soif & d'agitation; néanmoins elle céda plutôt qu'on n'espéroit aux saignées réitérées, aux doux purgatifs délayants bus copieusement, aux remédes nitreux, aux cataplasmes émollients souvent renouvellés, & composés principalement avec l'écorce de sureau bouillie dans le lait, où l'on ajoutoit un peu d'onguent de sureau.

On espéroit qu'une inflammation si considérable ranimeroit la chaleur naturelle du bras, & lui rendroit en quelque maniere son mouvement; mais cela n'arriva point, & le bras demeura aussi immobile qu'auparavant.

SECT. VI. Quel est ce traitement.

remedes propres à donner de la force & de la vigueur au sang, & capables par conséquent d'ouvrir les pores de la peau. Aussi, dans les démangeaisons violentes, & dans d'autres maladies cutanées de ce genre, & invétérées, j'ai employé avec beaucoup de succès les remedes suivants.

Bol sudorifique.

Prenez *thériaque d'Andromaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un scrupule; racine de serpentaire de virginie réduite en poudre très fine, quinze grains; bezoard oriental, cinq grains; syrop d'écorce de citron, quantité suffisante: formez de tout cela un bol qui sera donné le matin à jeun, & le soir à l'heure du sommeil pendant vingt & un jours; & le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de chardon beni, six onces; eau épidémique, & eau thériacale distillée; de chacune deux onces; syrop d'œillets, une once: mêlez cela pour un julep.*

7. Tous les matins, après avoir pris ce remede, il faudra que le malade sue dans son lit pendant une heure ou deux, ou plutôt qu'on le tienne durant ce temps là dans une légere moiteur, en le couvrant plus qu'à l'ordinaire. Après les vingt & un jours, si les pustules ne s'évanouissent pas, on frottera les parties malades avec le liniment suivant.

Liniment détersif.

Prenez *onguent de racine de patience sauvage, deux onces; onguent pomatum, une once; fleurs de soufre, trois gros; huile de bois de Rhodes, un demi-scrupule: melez tout cela pour un liniment.*

Saignée & purgation doivent précéder ces derniers remedes

Mais il ne faut user de ces derniers remedes, qu'après avoir saigné & purgé le malade: & si la saignée & la purgation ne suffisent pas seules pour la guérison entiere, du moins elles garantiront de la fievre que l'usage des remedes échauffants qu'on emploie ensuite, ne manqueroit pas de causer.

Eruption moins fréquente, & son traitement.

8. Il y a une autre espece d'éruption moins fréquente, & qui ne demande absolument aucune sorte d'évacuation. Elle paroît quelquefois sur les autres parties du corps, mais le plus souvent sur la poitrine, & elle se fixe dans un endroit par une tache fort large qui s'éleve à peine au-dessus de la pau, qui est furfureuse, & qui fournit des écailles jaunâtres Tant que cette tache subsiste le malade se porte assez bien, mais quand elle s'évanouit, comme cela arrive souvent, il est légérement indisposé; son urine

devient trouble, & d'un rouge qui tire sur le jaune.

Ce mal se guérit par les mêmes remedes que l'on emploie dans la demangeaison violente & opiniâtre, si ce n'est qu'il n'y faut point d'évacuations; mais il est absolument nécessaire d'accorder au malade l'usage du vin & des viandes faciles à digérer, & tous les rafraîchissants y sont plus nuisibles qu'utiles. Cependant on ne sauroit quelquefois venir à bout de cette éruption qu'en faisant boire long-temps des eaux ferrugineuses (1).

CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

De l'Esquinancie.

1. CETTE maladie arrive dans tous les temps de l'année, & sur-tout entre le printemps & l'été. Elle attaque particulierement les jeunes gens, & ceux d'un tempérament sanguin, mais sur-tout les rousseaux, comme je l'ai plusieurs fois observé (2). Le mal commence par un

En quel temps l'esquinancie attaque, & qui principalement.

Ses symptomes.

(1) Entre les especes particulieres d'érésipele, il y en a un que peu de modernes ont connu, & dont les anciens n'ont pas beaucoup parlé; Pline le nomme *zoster*, & nous *zona*, c'est-à-dire *ceinture*. En effet, il environne le corps comme une ceinrute immédiarement au dessus du nombril, & de la largeur otdinairement de plusieurs travers de doigts. Il est accompagné d'une chaleur violenre & d'une éruprion de pustules pointues qui sont brûlantes comme du feu. C'est un mal dangereux, & quelquefois mortel. Mais le plus redoutable de tous les érésipeles, est celui qui vienr au-dessous de la poitrine, & aux parties voisines du cœur, ou aux mains, & d'autres parties fort sensibles, ou à des gens âgés & cacochymes, & qui ont perdu leurs forces, ou dans des fievres malignes & pestilentielles: alors il devient bientôt livide, ensuite noir, & le malade ne tarde guere à périr.

Platérus décrit cette sorte d'érésipele au second volume de ses Œuvres, page 23, sous le nom de *tache large*. Langius, dans son Epître 110, montre par deux exemples combien il est dangereux. Tulpius, dans ses *Observations médicinales Liv. 3. Ch. 45*, décrit sous le nom de *Herpes exedens præcordia*, une maladie qui semble être la même que celle ci. Elle a été une fois guérie en quinze jours par l'usage des doux diaphorétiques pris intérieurement, & de l'huile d'œuf appliquée extérieurement.

(2) Hoffmann définit l'esquinancie » une inflammation du gosier, » accompagnée d'une douleur brûlanre, d'une enflure, d'une rou» geur, d'une difficulté de respirer & d'avaler, avec une fievre pro» venant d'une stagnation du sang, ou d'une sérosité âcre & vis-

SECT. VI. frisson qui est suivi de fievre, à laquelle succede bientôt la douleur, l'inflammation, & l'enflûre du pharinx, de la luette, des amygdales & du larinx; en sorte que le malade ne peut ni avaler ni respirer, & qu'il est prêt à suffoquer.

» queuse qui séjourne dans les vaisseaux sanguins, ou lymphatiques, » laquelle fievre est très dangereuse ».

Pour avoir une idée juste de cette maladie, il faut remarquer principalement son siege qui est dans le gosier, sur-tout dans les parties qui formeut le pharynx & le larynx, & qui sont en grand nombre, d'un grand usage, & très sensibles, comme, par exemple, la racine de la langue, avec l'os hyoïde, les conduits des narines qui s'ouvrent dans la bouche, la partie supérieure de l'œsophage, les muscles internes & externes du pharynx & du larynx, qui sont au nombre de treize, les glandes des amygdales, les muscles qui font mouvoir les machoires, les petits rameaux des vaisseaux sanguins & lymphatiques, & les nerfs.

Suivant donc que l'inflammation attaque les unes ou les autres de ces parties, elle est plus ou moins violente, & prend aussi différents noms. La plus ancienne & la plus générale division de l'esquinancie, est en interne & externe, ou en occulte & manifeste. L'esquinancie interne a son siege dans les téguments internes nerveux & musculaires du gosier; c'est pourquoi on n'apperçoit extérieurement ni enflure, ni inflammation, soit au cou, soit dans la bouche; mais il y a une chaleur interne & une fievre aiguë; & lorsque la maladie est violente, il y a une difficulté de respirer & d'avaler, & le danger est grand. L'esquinancie externe s'étend vers les yeux, & occupe principalement les parties externes, soit musculaires, soit glanduleuses, les amygdales, la racine de la langue, la luette, & elle se guérit aussi plus aisément.

La plus violente & la plus dangereuse espece d'esquinancie, si on la considere par rapport aux parties affectées, est celle qui a son siege dans les muscles internes du larynx, & dans laquelle il ne paroît point de rougeur extérieurement, soit à la partie antérieure, soit à la partie postérieure du cou; mais il y a intérieurement une douleur brûlante: non seulement la parole se perd à cause de la contraction du larynx, mais il y a aussi difficulté de respirer, & quelquefois même la respiration devient tout à fait impossible, & cela en si peu de temps, que le malade périt en vingt-quatre heures, ou le troisieme jour. Cette espece d'esquinancie est appellée par les Grecs *cynanché*. Celle qu'ils nomment *synanché*, occupe les muscles internes du pharynx, & il n'y a pareillement aucun signe extérieur d'enflure ni de rougeur, mais il y a une plus grande difficulté d'avaler que de respirer, & souvent les liquides sont rejettés avec violence par les narines. L'inflammation qui attaque les muscles externes du pharynx, est appellée par les anciens *parasynanché;* celle qui attaque ceux du larynx, *paracynanché*.

Les Praticiens divisent l'esquinancie en vraie & en fausse. L'esquinancie vraie provient d'une stagnation du sang, & la fausse d'une collection inflammatoire de sérosité dans le gosier & les parties internes du cou. La premiere est une maladie aiguë, & elle est toujours

L'esquinancie est extrêment dangereuse, car elle enleve quelquefois le malade en peu d'heures; savoir, lorsqu'il se jette sur les parties que nous avons nommées, une grande quantité de matiere fébrile, & qu'on n'emploie pas de bonne heure les remedes capables de prévenir l'orage. CHAP. VII.

---

accompagnée de frisson & de fievre. La seconde est accompagnée d'une fievre lymphatique & catarrhale, plutôt que d'une fievre aiguë. Dans l'esquinancie vraie, il y a non seulement une douleur brûlante & pungitive, qui se fait sentir dans les parties internes du gosier, mais encore la langue paroît gonflée de sang, & d'un rouge obscur; le visage est pareillement rouge, les arteres temporales battent fortement, & quelquefois il survient des défaillances; & si la maladie est fort violente, il y a une grande difficulté de respirer, une anxiété & une agitation extrêmes, & une froideur des extrémités; ainsi elle est très dangereuse, & demande un prompt secours. L'esquinancie fausse n'a pas des symptomes si violents, elle est moins dangereuse, pourvu qu'on la traite comme il faut.

On peut encore diviser l'esquinancie en seche & brûlante, & en humide ou pituiteuse. La premiere est produite par le sang, & se trouve accompagnée d'une fievre très aiguë, comme nous avons remarqué de l'esquinancie vraie. La seconde est plutôt chronique, & accompagne les fievres catarrhales. Elle est très commune dans les sujets cachectiques & scorbutiques; elle tapisse la langue & le gosier d'une mucosité épaisse & gluante, & elle est accompagnée d'une haleine puante.

Toutes ces especes d'esquinancie doivent être distinguées des autres maladies du gosier. L'esquinancie vraie & seche, ne doit pas être prise pour cette inflammation pituiteuse de la bouche & de l'œsophage, qu'on nomme en latin *prunnella alba*; car dans celle-ci la langue & toutes les parties du gosier sont tapissées d'une mucosité blanche, la langue est couverte de fentes douloureuses, avec une grande chaleur qui s'étend jusques dans la poitrine. Cet accident arrive souvent dans les fievres malignes, & il est ordinairement d'un mauvais augure, parcequ'il indique une inflammation actuelle de l'estomac & de l'œsophage. Toute inflammation du gosier n'est pas non plus une esquinancie, mais seulement celle qui est accompagnée de fievre & d'une difficulté de respirer & d'avaler.

Souvent aussi l'esquinancie est symptomatique; car elle peut survenir dans une diarrhée & une dyssenterie, sur-tout si on a arrêté mal à propos l'évacuation, ou dans le cas d'un érésipele rentré, ou dans une goutte repercutée par des remedes externes, ou dans la petite vérole, ou dans les fievres malignes & pestilentielles, & toujours avec grand danger.

Elle est quelquefois épidémique; ce qu'on doit attribuer à une mauvaise disposition de l'air, & alors elle est ordinairement accompagnée de malignité. Elle survient ainsi après une longue durée d'un temps humide ou pluvieux, au printemps, ou en automne.

Quant au pronostic, l'esquinancie est fort dangereuse, tant parcequ'elle est souvent jointe à une fievre aiguë, que parcequ'elle menace

Sect. VI. Traitement.

2. Pour traiter cette maladie, je saigne d'abord copieusement du bras, & ensuite sous la langue. Je fais toucher de temps en temps les parties enflammées avec le miel rosat & l'esprit de soufre mêlés ensemble jusqu'à une forte acidité; & j'ordonne le gargarisme suivant, dont on se servira, non pas à la maniere ordinaire, en l'agitant dans la bouche, mais en le retenant long-temps, jusqu'à ce qu'il s'échauffe, pour lors on le rejettera, & on réitérera de temps en temps la même chose.

Gargarisme.

Prenez des eaux de plantain, de roses rouges, & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; sucre candi, trois gros. Mêlez tout cela pour un gargarisme.

Je fais user chaque jour, de l'émulsion rafraîchissante, décrite dans le traitement de la pleurésie, ou de quelque autre semblable.

3. Le lendemain matin, en cas que la fievre & la difficulté d'avaler ne soient pas diminuées, je réitere la saignée du bras, remettant la purgation au jour suivant. Mais si la fievre & la difficulté d'avaler sont diminuées je donne aussi-tôt un doux purgatif: l'expérience m'ayant appris qu'il n'est rien de si utile, & de si nécessaire après la saignée que de purger.

de suffoquer le malade. Ce dernier accident est sur-tout à craindre lorsque le muscle thyroarithenoïdien, qui sert à fermer le larynx, est attaqué. C'est un mauvais signe quand l'enflure des parties externes s'évanouit tout à coup, & qu'en même temps les symptomes augmentent au lieu de diminuer; car la maladie se jette alors sur quelque partie nerveuse, attaque le cerveau, & cause le délire & des convulsions; ou se jette sur les poumons, & cause une péripneumonie mortelle, comme témoigne Hippocrate dans ses Aphorismes, section V, aph. X. Mais lorsque la difficulté de respirer diminue, que la douleur & la rougeur sont plus extérieures, & se dissipent peu à peu, cela signifie que la maladie se terminera heureusement; sinon elle aboutit à un abcès, ou menace de la mort. Si elle aboutit à un abcès, & que le pus tombe dans les bronches & les poumons, l'évenement est fort incertain, comme témoigne Forestus, liv. 14, observation 24. Si elle menace de la mort, cela est annoncé par une écume à la bouche, une enflure considérable, une rougeur obscure de la langue, une froideur des extrémités, un serrement de poitrine, une anxiété, un pouls dur, convulsif & intermittent.

L'esquinancie symptomatique est dangereuse, & très difficile à guérir, à cause de la foiblesse du malade, & de la virulence de la matiere morbifique. Voyez *Hoffmann, Med. rat. syst. tome 4, p. 1, p. 389, jusq. 395.*

Si la fievre & les autres ſymptomes perſéverent après la purgation, ce qui eſt très rare, il faut encore réitérer la ſaignée du bras, & appliquer ſur la nuque du cou un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire. Pendant toute la maladie on donne tous les matins, excepté les jours de purgation, un lavement rafraîchiſſant & émollient.

Régime.

4. La viande & les bouillons de viande ſeront abſolument interdits au malade. On le nourrira de décoctions d'orge ou d'avoine & de pommes cuites, & d'autres choſes ſemblables; il boira de la tiſane d'orge ou de la petite biere, & il demeurera chaque jour hors du lit pendant quelques heures; car la chaleur du lit ne fait qu'augmenter la fievre & les autres ſymptomes que je cherche à combattre par ma méthode.

Comment il faut traiter l'eſquinancie ſymptomatique.

Mais il eſt important d'obſerver que l'eſquinancie, qui eſt ſimplement un ſymptome de la fievre ſtationnaire, doit être traitée par la même méthode que la fievre primordiale dont elle dépend; c'eſt-à-dire par les diaphorétiques, ou par toute autre méthode qui convient à cette fievre primordiale (1).

(1) Hoffmann obſerve que le traitement de cette redoutable maladie differe ſelon ſes différentes eſpeces, & ſelon les différentes cauſes qui la produiſent: ainſi, lorſqu'il y a des ſignes manifeſtes d'une ſtagnation conſidérable du ſang dans la tête, ce qui augmente l'inflammation, & produit des ſymptomes funeſtes, le premier & le principal ſoin du Médecin doit être d'en détourner le ſang qui s'y porte avec impétuoſité, ce qui ſe fait très bien en ouvrant la veine la plus proche. La ſaignée à la jugulaire ſoulage très promptement. Mais ſi on ne peut la faire, il faut d'abord ſaigner du bras, & enſuite ſous la langue. Si la maladie vient du ſéjour d'une humeur âcre dans les nerfs du goſier & les tuniques du larynx, ſans qu'il y ait de pléthore manifeſte, les ſcarifications au cou & au menton, ou l'application des ſangſues ſont plutôt indiquées. Et lorſque dans des ſujets cacochymes & pituiteux, il y a aux parties extérieures du cou une enflure cauſée par une abondance de ſéroſité viſqueuſe, & que la douleur & l'inflammation ſont légeres, les ſcarifications au cou & aux épaules doivent être préférées à la ſaignée.

Enfin, il faut évacuer les humeurs par en bas. Les doux laxatifs en forme liquide ſont ici les meilleurs; par exemple, une décoction de deux onces de manne, & d'un gros & demi de nitre antimonié dans dix onces de petit lait. Cette décoction non ſeulement purge les humeurs, mais encore adoucit leur âcreté & leur ſalure. Mais ſi le malade ne peut rien prendre par la bouche, il faut donner un lavement fait avec le lait, le miel, l'huile d'amandes douces, le ſel commun & le nitre.

Le trop de ſang étant ainſi diminué, & les mauvaiſes humeurs évacuées, il faut avoir ſoin de réſoudre par des remedes internes & ex-

SECT. VI.

5. Il y a d'autres fievres qui doivent être mises au nombre des *intercurrentes*, & que pour l'ordinaire on ne regarde pas comme des fievres, parcequ'elles ont une maniere particuliere de se terminer, & qu'elles aboutissent à tel ou à tel symptome; cependant elles sont originairement de véritables fievres, & les maladies dont elles tirent leur nom, ne sont proprement que des symptomes qui les terminent. Je ne parlerai maintenant que de deux de ces maladies, savoir de l'hémorrhagie du nez, & de l'hémoptysie, ou crachement de sang.

Saignement du nez, & ses symptomes.

6. L'*Hémorrhagie du nez*, ou *saignement du nez*, arrive en toute saison; il attaque principalement les personnes qui ont un sang bouillant, mais qui sont d'un tempérament foible, & plutôt dans le déclin de l'âge que dans la premiere jeunesse. Il commence le plus souvent avec des signes de fievre, mais qui disparoissent dès que le sang

---

ternes convenables, le sang ou la sérosité qui séjourne dans les vaisseaux, & en même temps de tempérer la chaleur de la fievre. A cela servent les mixtures diaphorétiques & légerement anodynes données fréquemment, & les délayants bus en grande quantité.

Quant aux remedes externes, quelques-uns doivent être employés en forme de gargarisme, & d'autres appliqués sur le gosier & le cou, afin de diminuer la douleur & la chaleur inflammatoire, d'adoucir l'âcreté des humeurs, & de résoudre les fluides qui séjournent. Lorsqu'il y a beaucoup de chaleur & de douleur, je ne conseille pas d'injecter des gargarismes avec une seringue; il suffit de laver de temps en temps la bouche avec une liqueur convenable & chaude. Le rob ou le syrop de mures, le syrop de pavots rouges, ou de violettes, le mucilage de semence de coing, la crême d'orge, le nitre, le sel de prunelle, l'esprit de nitre dulcifié sont utiles pour cet effet. On peut varier ces remedes suivant les circonstances, & les mêler avec du lait, ou avec une décoction de réglisse & de figues, ou avec de l'eau de gruau. Une quantité convenable d'une mixture d'huile fraiche d'amandes douces, de blanc de baleine, de safran, & de syrop de violettes, donnée dans de l'eau de gruau, & tenue quelque temps dans la bouche, est aussi fort utile en ce cas-là.

Les remedes qu'on applique le plus souvent sur le gosier & sur le cou sont des cataplasmes préparés avec des drogues anodynes & résolutives, telles que les fleurs de sureau, de mélilot, de camomille & de bouillon blanc; les oignons de lis, les figues, le safran, les graines d'anis & de fenouil, la farine de graine de lin, auxquelles on ajoute quelquefois du nid d'hirondelle, & de l'album græcum, comme spécifiques. Les emplâtres adoucissants & émollients sont bons aussi pour cela, comme le diachylon simple, l'emplâtre de mélilot ramolli avec l'huile d'amandes douces, ou rendu plus efficace en y mêlant le blanc de baleine, le safran & le camphre.

Dans l'usage des remedes externes, il faut avoir égard aux différentes sortes d'inflammations du gosier, & y approprier les remedes

coule par les narines, & il reste seulement de la douleur & de la chaleur à la partie antérieure de la tête. Le sang coule dabord pendant quelque temps, puis il s'arrête; ensuite il recommence à couler, & cela à diverses reprises, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête entierement, ou de lui-même, à cause de la quantité que le malade en a perdu, ou par la force des remedes; en sorte néanmoins que le malade est tous les ans en danger de retomber s'il vient à s'échauffer par l'usage des liqueurs spiritueuses, ou de quelque autre maniere.

7. Le but que je me propose dans le traitement de cette hémorrhagie, est d'appaiser par tous les moyens possibles la trop grande chaleur & l'ébullition du sang, qui sont cause de l'extravasation de cette liqueur, & de produire en même temps une révulsion.

Comment il faut le traiter.

---

ainsi dans les inflammations douloureuses & brûlantes de cette partie, le julep de roses avec le nitre & un peu de camphre est très utile. La gelée de corne de cerf y est encore excellente. Si le gosier est sec & brûlant, la langue enflée, la respiration & la déglutition difficile, le looch suivant est convenable.

Prenez blancs d'œufs battus, deux onces; eau rose, une once; syrop de grenades & de mures, de chacun demi-once; sel de prunelle, douze grains. Mêlez tout cela ensemble.

On frottera le cou & le gosier avec le liniment suivant.

Prenez huile d'amandes douces, une once; huile de pavots blancs, deux gros; camphre, un demi-gros. Mêlez tout cela ensemble selon l'art.

Dans une esquinancie occulte, interne, & accompagnée de grande chaleur, il faut se laver souvent la bouche avec du lait seul, ou de la crême, ou bien en y ajoutant du sel de prunelle & du syrop de pavot rouge, & boire fréquemment du petit lait.

Dans l'inflammation de l'œsophage qui arrive souvent dans les fievres malignes, il est bon de donner intérieurement la poudre suivante avec une émulsion d'amandes douces, & d'en tenir un peu dans la bouche.

Prenez sucre, une once; nitre, un gros; camphre, trois grains. Faites de tout cela une poudre.

La douleur inflammatoire qui vient d'une sérosité âcre & saline, qui séjourne dans les parties glanduleuses du gosier, & qui est accompagnée de rougeur, & d'une évacuation abondante de salive, mais sans fievre, se dissipe très bien au commencement, en se gargarisant la bouche & le gosier avec du vin du Rhin.

Lorsqu'il tombe une grande quantité d'humeur pituiteuse & viciée sur les glandes du palais & du gosier, les doux purgatifs & les gargarismes détersifs doivent être souvent mis en usage.

SECT. VI.

Pour cela, je fais plusieurs copieuses saignées du bras; & le sang que l'on tire est toujours de même couleur que celui des pleurétiques; j'ordonne un régime rafraîchissant & incrassant. La boisson du malade est de l'eau laiteuse, c'est-à-dire trois parties d'eau & une partie de lait bouillies ensemble, & cela se boit froid. La nourriture consiste en des pommes cuites, des décoctions d'orge & autres choses semblables; mais j'interdis la viande & les bouillons de viande. J'ordonne aussi des juleps rafraîchissants & incrassants, & les émulsions qui ont été décrites ci-dessus, en parlant des maladies inflammatoires. Je veux que le malade demeure chaque jour levé pendant quelque temps, sans jamais y manquer; & tous les soirs à l'heure du sommeil je lui fais prendre une dose de syrop diacode, afin d'arrêter l'impétuosité du sang.

Mais comme les hémorrhagies du nez sont souvent accompagnées d'une lymphe âcre qui, étant mêlée avec le sang, en augmente l'agitation, ma coutume, outre l'usage de la saignée révulsive & des remedes rafraîchissants, est de donner un doux purgatif, même dans le fort de la maladie. Quand l'opération du purgatif est finie, je donne un narcotique en plus grande dose qu'à l'ordinaire; & lorsque l'hémorrhagie a cessé entierement, je purge une seconde fois.

8. Pour ce qui est des applications extérieures, ce sont des compresses trempées dans de l'eau froide, où l'on a dissous du crystal minéral; lesquelles étant légérement exprimées s'appliquent sur la nuque, & tout autour du cou plusieurs fois le jour.

De plus, après les évacuations générales, on peut appliquer la liqueur suivante (1).

Liqueur styptique.

Prenez vitriol de Hongrie & alun, de chacun une once; phlegme de vitriol, demi-livre. Faites bouillir le tout jusqu'à parfaite dissolution. Quand la liqueur sera refroidie, filtrez-la, & la séparez des crystaux qui s'y seront formés. Ajoutez-y ensuite une douzieme partie d'huile de vitriol. Trempez bien dans cette liqueur une tente de vieux linge; introduisez-la dans la narine d'où sort le sang, & laissez-l'y deux jours.

On peut aussi, en appliquant des linges trempés dans cette liqueur, arrêter toutes sortes d'hémorrhagies qui viennent des parties extérieures.

(1) Voyez *sect.* 1, *chap.* 4, *num.* 48.

9. L'*Hémoptysie* arrive entre le printemps & l'été, & aux personnes d'un tempérament chaud, mais qui sont peu robustes & qui ont des poumons foibles, & plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards. Cette maladie est à peu près de même nature que l'hémorrhagie du nez ; car elle est pareillement une fievre qui se termine par une évacuation critique. Toute la différence est que dans l'hémorrhagie du nez, le sang trop agité s'ouvre un passage par les vaisseaux du nez, & que dans l'hémoptysie il sort par ceux du poumon. Et comme dans celle-là, tandis que l'écoulement dure, on sent une douleur & une chaleur à la partie antérieure de la tête ; de même dans celle-ci on ressent une douleur & une chaleur à la poitrine, avec une certaine foiblesse.

Description de l'hémoptysie.

Le traitement de l'hémoptysie est aussi, à peu près, le même que celui de l'hémorrhagie du nez, si ce n'est qu'il ne faut pas tant purger ; car les purgations fréquentes jetteroient aisément le malade dans la phthisie. Mais les saignées fréquentes, les lavements quotidiens, le syrop diacode pris à l'heure du sommeil, le régime rafraîchissant & incrassant, & les remedes de même nature, auront tout le succès qu'on peut attendre.

Comment il faut la traiter.

10. Voilà toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur les différentes especes de fievres & sur leurs symptomes. Voilà leur histoire, que j'ai écrite avec toute la bonne foi & la sincérité possible, sans m'attacher à aucune hypothese. Ce ne sont pas mes idées & mes imaginations que je propose au Public, mais les phénomenes naturels des fievres. J'y ai joint avec la même fidélité la maniere de les traiter.

Vérité des observations de l'Auteur.

Que si le desir extrême de découvrir & d'établir une méthode plus sure de guérir les maladies, m'a engagé dans des routes nouvelles & inconnues auparavant, j'espere que les habiles gens ne m'accuseront pas pour cela de témérité, & ne me feront pas un crime, si je suis plutôt mon propre jugement que les sentiments des autres. Les heureux succès que j'ai eus dans ma nouvelle méthode, justifient mon entreprise ; & les expériences de ceux qui viendront après moi, feront assez voir que je n'ai rien avancé que de vrai.

11. On ne sauroit assurément s'appliquer avec trop de soin à combattre des maladies aussi redoutables que les fievres, lesquelles font une guerre continuelle au genre humain, n'épargnent ni vieux ni jeunes, ni forts ni foi-

Les fievres détruisent les deux tiers du genre humain.

SECT. VI.

bles, & enlevent au moins les deux tiers des hommes; ſans parler de ceux qui périſſent chaque année de mort violente; & toutes les méthodes propoſées avec tant de confiance, & avec de ſi magnifiques promeſſes, dans les livres des Médecins ſpéculatifs, toutes ces méthodes, dis-je, qui ne ſont que des fruits de l'imagination, & de ſavantes chimeres, ne ſervent pas davantage pour la guériſon des maladies dont il s'agit, que ſi on n'y faiſoit rien du tout, & qu'on les abandonnât entierement à la nature.

Si donc j'ai contribué de quelque choſe à faciliter la guériſon des fievres, comme je crois pouvoir m'en flatter, ſans qu'on m'accuſe de préſomption, j'aurai obtenu la fin que je me propoſois, & je me trouverai bien récompenſé des peines & des travaux que j'ai eſſuyés pour le ſervice du prochain.

Voilà à peu près les principales choſes que j'ai découvertes, ou du moins que j'ai pu réduire en méthode, touchant les fievres & leurs ſymptomes, juſqu'au jour préſent trentieme Décembre 1675, auquel j'écris ceci.





LETTRES DE DIFFÉRENTS DOCTEURS EN MÉDECINE A THOMAS SYDENHAM, AVEC LES RÉPONSES.

LETTRE DE ROBERT BRADY,

Docteur & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Cambrige,

A

THOMAS SYDENHAM.

MONSIEUR,

Nous n'avons eu jusqu'à présent aucun Médecin qui ait examiné comme il faut l'action & l'influence de l'air sur le corps humain, & la part qu'il a dans la conservation de notre vie; aucun qui ait remarqué son pouvoir dans la fermentation & la circulation du sang, & dans l'exercice de tous nos mouvements. Quant à la nature de l'air, &

aux différentes altérations & changements qui lui arrivent, & que vous appellez, avec raison, *constitutions*, les Médecins & les Auteurs de l'Histoire Naturelle, loin d'avoir fait sur cette matiere les recherches nécessaires, n'en ont pas même touché la moindre chose.

Comme l'air s'insinue dans toutes les parties du corps, même les plus reculées, il est impossible qu'il ne communique pas au sang & aux humeurs les altérations & les changements que lui causent les matieres dont il est impregné. De là vient que tel ou tel vice de la constitution de l'air produit très souvent tel ou tel vice dans le sang. Ainsi c'est avec beaucoup de raison, que vous avez fait des observations Médicinales sur l'histoire de la Curation des Maladies aiguës, selon les diverses constitutions des années & des saisons; puisque dans les choses que vous avez dites là-dessus, on voit très bien quelle est l'action de l'air sur le sang, sur les humeurs, & principalement sur les esprits animaux, si toutefois l'air n'est pas lui-même la matiere des esprits. Et je suis persuadé que d'observer la nature des fievres par rapport à la température des années où elles regnent, c'est le meilleur, & peut-être l'unique moyen de les traiter comme il faut. Continuez-donc, Monsieur, votre travail; & s'il vous reste encore quelques observations sur les fievres des dernieres années qui viennent de s'écouler, faites-en part au public: vous rendrez en cela un très grand service au genre humain.

Dans la premiere section de votre ouvrage, chapitre V, vous avez dit quelque chose de l'usage du quinquina, & de la façon de le donner. Je sais des Médecins célebres qui le donnent en grandes doses, & réitérées fréquemment; d'autres qui en font des extraits, des infusions, & de ces infusions des juleps & des émulsions, & qui assurent qu'ils guérissent par-là non seulement les fievres intermittentes, mais encore certaines fievres aiguës. Le quinquina est, sans contredit, un grand remede pour la guérison des fievres intermittentes. Voici environ vingt ans que je le donne sous différentes formes, & différentes préparations, & toujours avec un très grand succès. Si vous savez quelque chose de particulier sur l'usage de cette écorce, ou si l'expérience vous découvre quelque chose de mieux dans la suite, je vous prie de vouloir en faire part au public.

Dans le traitement du rhumatisme, vous avez proposé comme nécessaire la saignée fréquente & copieuse. Je de-

mande donc si on ne pourroit pas trouver une méthode plus douce, & qui, en épargnant davantage le sang, fût en même temps aussi efficace. En donnant les éclaircissements que je vous demande, vous ne manquerez pas d'être attaqué par les traits malins de la satyre & de l'envie, & votre réputation ne sera pas plus épargnée qu'autrefois. Mais ceux qui vous attaqueront, seront toujours également l'objet de la haine & du mépris des honnêtes gens.

Quant à ceux qui ont un desir sincere de connoître l'histoire, la nature, les causes, les différences des fievres, & la véritable maniere de les traiter, il faut nécessairement qu'ils marchent sur vos traces; c'est le seul moyen qu'ils ont de s'instruire sur cette matiere. Vous avez frayé le chemin. il s'agit de vous suivre. Ceux qui vous blâment, n'ont qu'à donner quelque chose de mieux. Continuez-donc, Monsieur, sans vous embarrasser des mauvais discours des faux Savants; & soyez persuadé que vous obligerez tous les vrais Médecins, & principalement celui qui est, avec tout l'attachement possible, &c.

A Cambrige, le 30 Décembre 1679.

RÉPONSE
DE
THOMAS SYDENHAM
A
ROBERT BRADY,

Sur les Maladies épidémiques depuis l'an 1675 jusqu'à l'an 1680.

MONSIEUR,

1. SI j'ai acquis quelque connoissance dans le traitement des maladies, je crois être plus obligé que personne d'en Modestie de l'Auteur.

faire volontiers part aux autres, moi qui, étant tourmenté de la goutte depuis environ trente ans, & de la gravelle depuis long-temps, serois charmé d'apprendre des autres quelque remede à mes maux.

Il n'est donné qu'à un très petit nombre de génies heureux de pouvoir contribuer à la conservation publique, en découvrant une méthode sûre de guérir quelque maladie, ne fût-ce qu'une maladie des plus légeres ; & si j'y avois réussi, je serois plus content que si j'avois amassé les plus grands trésors.

Devoir des gens de bien.

2. Nous ne sommes pas nés seulement pour nous mêmes, mais encore pour le prochain ; & un homme sage & vertueux, comme dit si bien Cicéron, aussi grand Philosophe que grand orateur (1), préférera toujours l'utilité commune à son intérêt particulier. C'est un devoir que la raison & la religion nous enseignent également. Mais ce n'est pas assez pour un Médecin d'être utile aux hommes pendant sa vie ; il doit tâcher, si cela se peut, de leur être encore utile après sa mort, en laissant des écrits qui perpétuent ses connoissances. Ceux qui disent qu'ils ne s'embarrassent pas que le monde périsse, quand une fois ils seront morts, sont assurément des gens cruels & détestables.

3. Mais, laissant-là maintenant ces réflexions morales, je ne saurois me dispenser de condescendre à ce que vous demandez de moi, quelque peu considérables que soient les éclaircissements que je puis vous donner au sujet des maladies sur lesquelles vous me faites l'honneur de me consulter. Je dois cela à la place que vous occupez & que vous remplissez si dignement ; je le dois à votre vertu, à votre probité, à votre condition, & à toutes ces rares qualités qui vous attirent les plus grands éloges de la part de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître.

Plainte de l'Auteur sur les mauvais discours.

D'ailleurs, quelles obligations ne vous ai-je pas à cause de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde ? Car je sais combien vous êtes affligé des mauvais discours que certaines gens mal intentionnés tiennent contre moi, sans que j'aie rien fait qui ait pu m'attirer leur haine, n'ayant jamais offensé personne, ni de paroles, ni autrement. Aussi comme je suis entierement innocent de ce côté-là, & que j'espere de l'être toujours, je ne veux nullement me chagriner des fautes d'autrui, mais penser uniquement à

(1) *Cicero de fin. bon. & mal.*

remplir les devoirs d'un honnête homme, & ceux d'un bon Médecin, autant que j'en suis capable.

4. Je vais donc, Monsieur, vous communiquer les observations que j'ai faites sur la nature & le traitement des maladies sur lesquelles vous me demandez des éclaircissements. Je parlerai d'abord des fievres intermittentes qui sont maintenant épidémiques parmi nous. Pour cet effet, je parcourrai brievement par ordre les années qui ont suivi celle où j'ai terminé l'histoire des maladies aiguës, lesquelles avoient regné pendant les quinze années précédentes; & je toucherai en passant certaines choses que j'ai déja remarquées dans le traitement de ces maladies. De cette maniere on verra mieux le progrès des fievres d'aujourd'hui, & par quels degrés elles sont parvenues à l'état où elles se trouvent présentement.

De quelles fievres il parlera d'abord.

5. L'année 1676 produisit les mêmes maladies qu'avoit fait la constitution des années 1673, 1674 & 1675. Cette constitution avoit commencé pendant l'automne de 1673, & quand elle fut finie, les maladies qui parurent alors, c'est-à-dire en 1676, furent moins violentes & moins épidémiques qu'elles le sont ordinairement, quoique les qualités manifestes de l'air fussent très différentes de celles des années précédentes; car je ne me souviens presque pas qu'il y ait jamais eu un hiver, à beaucoup près, aussi froid, & un été, à beaucoup près, aussi chaud, qu'il y eut cette année-là. On vit cependant des maladies semblables à celles qui avoient regné les autres années; ce qui prouve bien que les maladies épidémiques ne viennent pas des qualités sensibles de l'air, mais d'une certaine température secrete de cet élément (1). Il est vrai que quelques-

Maladies de 1676, les mêmes que celles des trois années précédentes.

(1) L'Auteur donne peut-être trop ici & ailleurs à la température secrete de l'air, qui vraisemblablement a beaucoup de part dans la production des maladies contagieuses; mais on n'a pas encore jusqu'ici démontré clairement qu'il influe sur les autres. Au contraire, il est évident que les qualités manifestes ou sensibles de l'air, comme sa chaleur, sa froideur, sa sécheresse, son humidité, &c. influent beaucoup sur les maladies épidémiques, dont les symptomes semblent être produits, & souffrir de grandes variations, par cette disposition manifeste de l'air, soit celle qui a précédé, soit celle qui regne alors, soit toutes deux ensemble; aussi explique-t-on assez bien par ce moyen les symptomes de ces maladies. Les différentes saisons de l'année, la diversité des vents, la situation des lieux, la nature des eaux, & la maniere de vivre des habitants, doivent être considérées, parceque toutes ces choses contribuent beaucoup à produire & à entretenir les maladies épidémiques. Pour preuve de cela, on peut consulter

uns des symptomes des maladies épidémiques dépendent quelquefois de la disposition manifeste de l'air, comme on voit par les rougeoles & les cholera morbus qui regnerent cette année, & dont je vais parler en peu de mots.

Rougeoles duroient long-temps cette année-la

6. Les rougeoles qui parurent au commencement de l'an 1676 n'étoient pas fort épidémiques ; mais elles avoient cela de particulier, qu'elles duroient beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire. Les rougeoles ont coutume de commencer au mois de Janvier ; elles vont en augmentant jusqu'à l'équinoxe du printemps, ensuite elles diminuent peu à peu, & finissent vers le solstice d'été. Mais celles dont il s'agit maintenant, durerent jusques vers l'équinoxe d'automne. Apparemment que les grandes chaleurs de l'été de cette année-là furent cause d'une si longue durée. Quoi qu'il en soit, le traitement que demandoient ces rougeoles, étoit le même que celui des rougeoles ordinaires.

Violent choléra-morbus à la fin de l'été.

7. Dès la fin de l'été le choléra morbus étoit épidémique ; & comme la chaleur extraordinaire de la saison augmentoit sa violence, il se trouvoit accompagné de convulsions si terribles, & qui duroient si long-temps, que je n'en avois jamais vu auparavant de semblables. Elles n'attaquoient pas seulement le ventre, comme il est ordinaire dans cette maladie, mais encore tous les muscles du corps, & principalement ceux des bras & des jambes ; en sorte que le malade, pour s'en garantir, se jettoit quelquefois hors du lit, & faisoit tous les efforts imaginables (1).

Ils demandoient un plus grand usage des narcotiques que les autres.

8. Quoique le traitement de ce choléra morbus ne demandât rien d'extraordinaire, cependant on étoit obligé d'y employer des narcotiques en plus grande dose, & plus souvent réitérée qu'à l'ordinaire. En voici un exemple.

Exemple.

Je fus appellé dans ce temps-là pour traiter un homme attaqué de cettte maladie. J'étois accompagné du Docteur *Charles Goodall*, mon intime ami, très habile Médecin, homme d'un candeur admirable, d'une probité à toute épreuve, & dont la mémoire me sera toujours infiniment chere. Le malade n'en pouvoit plus,

---

Wintrrigham, commentarium nosol. Huxham de aëre & morb. epid. Hillary, of the principal variations of the air, &c. Ramazzini, const. epid. Mutinens. Hoffman, med. rat. syst. &c.

& étoit à l'extrémité. Il avoit des convulsions horribles, & un vomissement affreux, avec une sueur froide, & un pouls qui se faisoit à peine sentir.

Je lui donnai vingt-cinq gouttes de mon laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse, craignant qu'une plus grande quantité de véhicule ne fît revomir le remede, comme il arrive très souvent dans cette maladie. Ensuite je me tins l'espace d'environ une demiheure auprès du malade; & voyant que mes vingt-cinq gouttes de laudanum liquide ne suffisoient pas encore pour arrêter le vomissement & appaiser les convulsions, je fus obligé de réitérer plusieurs fois le remede, & d'en augmenter toujours la dose, ayant soin de laisser assez d'intervalle entre chaque prise, pour voir ce que je pouvois espérer de la précédente, avant que d'en donner une nouvelle.

Par ce moyen, je calmai enfin les cruels symptomes dont il s'agit: mais comme ils étoient prêts à revenir dès le moindre mouvement que faisoit le malade, je lui ordonnai bien expressément de se tenir parfaitement en repos durant quelques jours. Je voulus qu'il prît de temps en temps du laudanum liquide, mais en moindre dose, & qu'il le continuât, même après qu'il seroit guéri, afin de prévenir la rechûte; & cela me réussit comme je le souhaitois.

9. On auroit tort de m'accuser de témérité pour avoir donné à ce malade une si grande quantité de laudanum liquide. L'expérience me justifiera, & fera voir clairement que dans les trois cas où les remedes tirés de l'opium sont indiqués, savoir dans les douleurs violentes, dans les vomissements ou les déjections excessives, & dans les grands troubles des esprits animaux, il est absolument nécessaire de proportionner la quantité du narcotique & le nombre des doses, à la grandeur du symptome que l'on veut combattre. Une dose qui pourroit calmer un symptome moins violent, ne fera rien contre un autre plus violent; & une dose qui, en certain cas, mettroit le malade dans un danger manifeste, le sauvera en d'autres cas.

Raisons de l'Auteur pour donner le laudanum en grande dose.

10. Voilà les maladies qui régnoient en 1676, & qui sont les mêmes que celles de trois années précédentes, comme j'ai déja dit. Quant aux maladies de l'année suivante 1677, je n'en saurois rien dire: car au commencement de cette anné-là je fus attaqué d'un pissement de sang, qui me fatigua beaucoup, & qui revenoit dès que je fai-

Il ne put observer les maladies de 1677, parce qu'il étoit malade.

fois le moindre mouvement. Peu de temps après j'eus la goutte, qui occupoit encore plus les visceres que les extrémités, & me causoit de très cruelles douleurs. Outre cela, je perdis les forces & l'appétit; mes jambes enflerent; & il me survint plusieurs autres symptomes aussi dangereux : enfin, j'étois dans un si triste état, que la vie m'étoit à charge.

Je fus donc obligé de demeurer trois mois sans sortir, & de passer ensuite à peu près autant de temps à la campagne pour me rétablir. Etant revenû à Londres, en automne, j'appris de mes amis qu'il régnoit en cette ville des fievres intermittentes, dont néanmoins la plupart avoient commencé à la campagne. Mais comme l'état de ma santé ne me permettoit pas de voir des malades, je ne saurois rien dire des maladies de cette année-là.

Fievres intermittentes en 1678.

11. La constitution de l'année suivante 1678 fut entiérement différente; car les fievres intermittentes que l'on n'avoit presque pas vues à Londres depuis l'an 1664, c'est-à-dire depuis treize ans, à l'exception de quelques-unes qui n'avoient été que sporadiques, ou que les malades avoient apportées de la campagne, devinrent fréquentes au point d'être épidémiques. Elles ne demeurent pas même à présent dans les bornes où elles se tenoient alors; & elles s'étendront encore davantage dans la suite, jusqu'à ce que la constitution de l'air dont elles dépendent, soit arrivée à son plus haut degré.

Ces fievres intermittentes attaquerent seulement quelques personnes au printemps : mais à la fin de l'été & au commencement de l'automne, elles se répandirent tellement, qu'elles effacerent toute autre maladie épidémique. L'hiver suivant elles diminuerent un peu, & firent place aux petites véroles & à d'autres maladies épidémiques, lesquelles eurent le dessus, jusqu'à ce que la saison des fievres intermittenres fût revenue.

Tierces & quotidiennes étoient les plus fréquentes.

12. Pour parler maintenant de ce que des observations exactes m'ont appris sur la nature & les causes de ces fievres, je remarquerai d'abord que les fievres quartes étoient les plus fréquentes avant l'an 1678, au lieu que cette année-là les plus communes étoient les tierces, ou les quotidiennes (à moins qu'on n'aime mieux donner à ces dernieres le nom de doubles tierces). De plus, avant l'an 1678 les accès des fievres tierces & quotidiennes se terminoient de telle maniere qu'il ne restoit point du tout de fievre, & ils revenoient au bout d'un certain temps.

Mais en 1678 il n'y avoit plus d'intermiſſion parfaite après le troiſieme ou le quatrieme accès, ſur-tout lorſqu'on obligeoit les malades de garder le lit, & qu'on les échauffoit par des cordiaux, ce qui étoit, comme on dit, jetter de l'huile ſur le feu. La fievre devenant chaque jour plus approchante de la continue, attaquoit le cerveau, & enlevoit un aſſez grand nombre de gens.

13. Quant au traitement, je ſais depuis pluſieurs années combien il eſt dangereux d'employer les ſudorifiques pour la guériſon des fievres tierces & quotidiennes qui, étant nouvelles, & n'ayant pas encore de type certain, approchent des continues. Il eſt vrai que comme la ſueur fait diſparoître tous les ſymptomes, & qu'elle eſt ſuivie d'une entiere ceſſation de fievre, on doit l'aider un peu, ou du moins ne pas l'empêcher ſur la fin de l'accès. Mais il eſt très certain que ſi on excite des ſueurs trop abondantes, la fievre qui étoit intermittente devient continue, & que les malades ſont en danger, puiſqu'en effet il en périt quelques-uns.

Danger de les traiter par les ſudorifiques.

La raiſon de cela, ſi je ne me trompe, eſt que la ſueur étant trop copieuſe à proportion de la quantité de matiere fébrile qui ſe trouve en état d'être évacuée par un ſeul accès, elle enflamme le ſang après avoir évacué cette portion de matiere fébrile.

Ayant donc reconnu l'inefficacité de cette méthode, & les inconvénients des autres évacuations, par exemple de la ſaignée & de la purgation, leſquelles en affoibliſſant le ſang prolongent la maladie, j'ai mis toute ma reſſource dans le quinquina; & je puis aſſurer, malgré le préjugé du vulgaire, & de quelques habiles Médecins, que je n'ai jamais vu, ni pu ſoupçonner avec fondement, que ce remede ait été nuiſible aux malades. Tout ce qui arrive, c'eſt que les perſonnes qui en font uſage pendant long-temps, ſont quelquefois attaquées d'une ſorte de rhumatiſme ſcorbutique, comme j'ai dit dans le Chapitre où j'ai parlé du rhumatiſme (1), encore cet accident arrive-t-il fort rarement par l'uſage du quinquina; & quand il arrive, il cede très aiſément aux remedes que j'ai décrits dans ce Chapitre.

14. Si j'étois auſſi certain de la durée des bons effets du quinquina, que je ſuis aſſuré que c'eſt un remede innocent, je le regarderois ſans difficulté comme le premier de tous

Efficacité du quinquina pour d'autres maladies que les fievres intermittentes.

(1) Voyez *Sect. 6. Chap. 5. num. 13.*

les remedes ; car loin d'être malfaisant, il est d'une efficacité merveilleuse, non seulement dans les fievres intermittentes, mais encore dans les maladies de la matrice & de l'estomac.

Ce qui l'a décrié.

15. Mais voici principalement, si je ne me trompe, ce qui l'a mis en mauvaise réputation. Premierement, on attribue au quinquina, dont le malade aura seulement pris une fois, tous les facheux symptomes qui accompagnent les fievres intermittentes anciennes, quoiqu'ils subsistassent déja avant l'usage de ce remede. Secondement, comme il guérit par une vertu occulte, & non par aucune évacuation sensible, la plupart des gens s'imaginent qu'étant astringent, il renferme au-dedans la matiere peccante qui auroit dû être évacuée ; qu'ainsi le mal n'est que pallié, & que la fievre ne manque pas de revenir.

Ceux qui raisonnent de la sorte ne font pas assez d'attention, que les sueurs par lesquelles finit un accès, ont emporté toute la matiere morbifique qui s'étoit amassée pendant l'intermission, qu'il reste seulement un levain febrile caché dans le sang ; & que le quinquina donné immédiatement après l'accès détruit ce levain, qui sans cela n'auroit pas manqué de se développer & de fournir matiere à la fievre. Ainsi on a tort d'accuser le quinquina, comme on fait ordinairement, de causer des engorgements & des obstructions.

Il ne guérit pas par une vertu astringente.

16. Mais le quinquina guérit-il les fievres par sa qualité astringente ? Pour le prouver, il faudroit faire voir auparavant que les autres astringents ont une pareille vertu. J'ai employé les plus puissants, & néanmoins je n'ai pas encore trouvé qu'ils fussent fébrifuges. De plus le quinquina guérit ceux même qui en sont purgés comme il arrive quelquefois. Il est aussi difficile d'expliquer la maniere dont ce remede agit, que d'expliquer en quoi consiste la différence spécifique des choses naturelles.

Aussi tout le soin & toute l'application d'un Médecin doit être de bien connoître l'histoire des maladies, & d'employer les meilleurs remedes que l'expérience ait découverts pour leur guérison, mais de les employer selon une méthode fondée sur la raison & le bon sens, & non pas sur des hypotheses & de vaines spéculations. Voici donc en peu de mots ce que l'usage m'a appris touchant la vraie maniere de donner le quinquina.

Histoire abrégée du quinquina.

17. Il y a environ vingt-cinq ans que ce remede commença à être célebre à Londres pour la guérison des fie-

vres intermittentes, & sur-tout des fievres quartes : il méritoit assurément cette réputation, car auparavant, quelque remede ou quelque méthode qu'on employât, on réussissoit très rarement à guérir ces sortes de fievres ; c'est pourquoi on les appelloit avec raison l'opprobre de la Médecine.

Mais peu de temps après le quinquina fut entiérement décrié, & on ne s'en servit plus ; de quoi il y eut deux raisons considérables. La premiere, c'est que comme on le donnoit alors peu d'heures avant l'accès, il causoit quelquefois la mort au malade. Je me souviens que ce malheur arriva à un Citoyen & Magistrat de Londres nommé *Underwood*, & à un Apothicaire nommé *Potter*, qui logeoit dans la rue des *Black Fryars*. Quoique le quinquina eût très rarement un si funeste succès, néanmoins les Médecins prudents firent bien d'en abandonner l'usage.

La seconde raison qui fit tomber la réputation de ce remede, fut que les malades qui, après en avoir pris, n'avoient point eu leur accès ordinaire de fievre, comme il arrivoit le plus souvent, ne manquoient guere d'être attaqués de nouveau dans la quinzaine, savoir lorsque la maladie étoit nouvelle, & n'avoit pas encore eu le temps de s'affoiblir d'elle-même.

Ces raisons furent cause que la plupart des gens perdirent la confiance qu'ils avoient dans le quinquina, ne croyant pas devoir mettre leur vie en danger, pour l'avantage de retarder de quelques jours un accès de fievre.

C'est le meilleur remede contre les fievres intermittentes.

18. Quant à moi, faisant de sérieuses réflexions sur la vertu extraordinaire de ce remede, je me persuadai qu'il n'y en avoit point d'aussi bon contre les fievres intermittentes, pourvu qu'on l'employât avec les soins & les précautions convenables. Je cherchai donc pendant long-temps, & avec toute l'application possible les moyens d'empêcher qu'il ne fût dangereux aux malades, & que la fievre ne revînt ; deux inconvénients auxquels il falloit obvier pour que le remede réussît parfaitement.

Moyens de le rendre plus efficace.

19. En premier lieu, je crus que le danger du quinquina venoit moins du quinquina même, que de la mauvaise façon de le donner. Comme il s'amasse dans le corps une grande quantité de matiere fébrile les jours d'intermission, si on donne le quinquina immédiatement avant l'accès, il fixe cette matiere & empêche la nature de pouvoir l'évacuer par la chaleur de la fievre ; & voila ce qui met le malade en danger.

Je pensai donc que je remédierois à cet inconvénient, & qu'en même temps j'empêcherois la génération d'une nouvelle matiere fébrile, si je faisois prendre le quinquina aussi-tôt après un accès, afin de couper pied à l'accès suivant, si je réitérois de temps en temps le remede les jours d'intermission, jusqu'à ce qu'il vînt un nouvel accès. De cette maniere je pouvois impregner peu à peu & sans danger toute la masse du sang de la vertu salutaire du quinquina.

20. En second lieu, il me parut que la rechûte qui arrivoit le plus souvent dans l'espace de quinze jours, venoit de ce qu'on n'avoit pas donné une assez grande quantité de quinquina, lequel, nonobstant son efficacité, ne pouvoit d'une seule prise détruire entierement la maladie; c'est pourquoi je crus que le meilleur moyen de prévenir la rechûte, étoit de réitérer le fébrifuge, même après la cessation de la fievre, en mettant un intervalle raisonnable entre chaque prise, c'est-à-dire en donnant une nouvelle prise, avant que l'action de la précédente fût entierement finie.

Méthode curative spécifiée.

21. C'est sur ces principes que je fondai ma méthode, & voici en quoi elle consiste. Quand je suis appellé pour un malade attaqué de la fievre quarte (supposons que ce soit un lundi), si l'accès doit venir ce jour-là, je demeure tranquille, & je me contente de faire espérer au malade qu'il n'aura point d'autre accès. Les deux jours d'intermission, savoir le mardi & le mercredi suivants, je donne le quinquina de cette maniere.

Electuaire fébrifuge.

Prenez une once de quinquina réduit en poudre très fine; & avec suffisante quantité de syrop d'œillets, ou de celui de roses seches, formez un électuaire qu'il faudra partager en douze doses. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, commençant immédiatement après l'accès; & il boira par-dessus un petit verre de vin.

Si les pilules font plus de plaisir aux malades, il faut donner les suivantes.

Pilules fébrifuges.

Prenez quinquina subtilement pulvérisé, une once; & avec suffisante quantité de syrop d'œillets, formez des pilules de médiocre grosseur, dont on avalera six de quatre en quatre heures.

Une autre maniere moins embarrassante & aussi utile,

t'est de mêler une once de quinquina pulvérisé dans deux livres de vin clairet, dont on donnera huit ou neuf cuillerées de quatre en quatre heures.

Le jeudi, qui est le jour où l'on craint le retour de l'accès, je n'ordonne rien, parceque le plus souvent il ne revient point, les sueurs de l'accès précédent ayant séparé & emporté les restes de la matiere fébrile, & l'usage réitéré du quinquina pendant les jours d'intermission ayant empêché qu'il ne s'en amassât de nouvelle.

22. Mais de peur que la fievre ne revienne ensuite, ce qui étoit le second inconvénient auquel il falloit obvier, je ne manque jamais, précisément le huitieme jour depuis la derniere prise de quinquina, d'en donner au malade la même quantité qu'auparavant, c'est-à-dire une once divisée en douze parties, & qui se prend de la même façon. Cette méthode de réitérer ainsi une seconde fois le fébrifuge, suffit ordinairement pour guérir la maladie. *Il faut reprendre jusqu'à trois ou quatre fois la même quantité de quinquina.*

Cependant il y a toujours à craindre quelque rechûte, à moins qu'on ne revienne jusqu'à trois ou quatre fois à l'usage du quinquina, après le même intervalle de temps, sur-tout lorsque le sang a été affoibli par quelque évacuation précédente, ou que le malade s'est exposé trop aisément à un air froid.

23. Le quinquina n'a aucune vertu purgative, cependant il y a souvent des personnes qui en sont purgées aussi fortement que si elles avoient pris un violent purgatif, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la singularité de leur tempérament. Alors il est absolument nécessaire de joindre l'opium au quinquina, afin d'arrêter une évacuation qui est entierement contraire à la nature du remede, & qui empêcheroit la guérison, puisque le fébrifuge seroit évacué par les selles avant que d'avoir opéré. S'il arrive donc que le cours de ventre subsiste, je donne après chaque deuxieme prise de quinquina, dix gouttes de laudanum liquide dans du vin. *En quel cas il faut y joindre le laudanum.*

24. J'emploie la même méthode dans les autres fievres intermittentes, soit tierces, soit quartes; c'est-à-dire qu'aussi-tôt après l'accès fini je les attaque par le quinquina, que je réitere pendant l'intermission autant de fois que le permet la nature de la maladie, avec cette différence néanmoins qu'il faut presque toujours une once de quinquina pour venir à bout de la fievre quarte; au lieu que six gros suffisent pour guérir les deux autres fievres, ou du moins pour les arrêter durant quelque temps. *La même méthode convient dans les fievres tierces & quartes.*

25. Mais quoique les fievres tierces & quotidiennes semblent avoir une parfaite intermission, après un ou deux accès, il arrive néanmoins assez souvent, comme je l'ai déja remarqué auparavant, qu'elles deviennent ensuite presque continues; de sorte que les jours où il devroit y avoir une cessation de fievre, il n'y a qu'une simple diminution, sur-tout lorsqu'on a tenu le malade au lit; & qu'on a employé un régime trop chaud, ou des sudorifiques.

Et dans celles où il n'y a qu'une simple rémission.

Dans ce cas-là, je profite des intervalles où il y a moins de fievre, quelque petits que soient ces intervalles (car c'est tout ce que je puis faire); & commençant l'usage du quinquina immédiatement après la fin de l'accès, autant qu'il m'est possible de la reconnoître, je donne ce remede de quatre en quatre heures, comme dans la fievre quarte, sans avoir même égard à l'accès suivant, parceque qu'autrement le fébrifuge n'auroit pas le temps d'opérer.

Quinquina convient dans les fievres intermittentes qui tendent à devenir continues.

26. Or comme les fievres qui regnent présentement à Londres, doivent être mises au rang des intermittentes, quoiqu'après le second, ou le troisieme accès elles tendent à devenir continues, je ne fais pas difficulté d'ordonner le quinquina dans les fievres de cette espece, même les plus continues. En effet il emportera surement la fievre, pourvu que le malade ne garde pas le lit, & qu'il évite les cordiaux. Faute de cette précaution, j'ai plusieurs fois observé que le quinquina n'a rien fait du tout.

On pourroit peut-être croire que le vin dans lequel on donne le quinquina contribue à entretenir la fievre; c'est néanmoins ce que je n'ai jamais vu; & je puis assurer que nonobstant ce vin la chaleur, la soif, & les autres symptomes de la fievre disparoîtront ordinairement lorsqu'on aura pris suffisamment de quinquina.

Il faut remarquer aussi qu'il est nécessaire de donner une plus grande quantité de quinquina, à proportion que la fievre approche davantage de la continue, soit d'elle-même, soit parcequ'on a usé d'un régime trop échauffant: & j'ai vu quelquefois la maladie ne céder qu'à une once & demie, ou même deux onces de ce fébrifuge.

Quand doit être donné en infusion.

27. Il y a des sujets qui ne peuvent soutenir le quinquina ni en poudre, ni sous la forme d'électuaire, ou de pilules. Alors je le donne en infusion de cette maniere: Je prends deux onces de quinquina réduit en poudre grossiere, & les ayant laissé infuser à froid durant quelques jours dans deux livres de vin du Rhin, je passe plusieurs fois la liqueur par la manche d'Hippocrate; alors elle est claire,

claire, & d'un goût qui ne déplaît pas aux personnes les plus délicates. Quatre onces de cette infusion équivalent à peu près à un gros de quinquina en poudre ; & comme elle n'est point désagréable, & ne charge point l'estomac, on peut en donner une fois plus souvent que des autres préparations de quinquina, jusqu'à ce qu'il ne revienne plus d'accès.

28. Lorsque la fievre n'est pas réglée, & n'a pas encore de type certain, il arrive quelquefois que le malade ayant des envies de vomir presque continuelles, ne sauroit garder le quinquina, sous quelque forme qu'on le lui donne. Dans ce cas-là, il faut, avant toute chose, arrêter le vomissement. Pour cela je fais prendre sept ou huit fois dans l'espace de deux heures une cuillerée de suc de limon nouvellement exprimé, avec un scrupule de sel d'absynthe ; ensuite seize gouttes de laudanum liquide, dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse ; & peu de temps après que le vomissement a cessé, je fais commencer l'usage du quinquina.

Vomissement doit être arrêté avant que de donner le quinquina.

29. Pour ce qui est des enfants, dont l'âge tendre ne permet presque pas qu'on leur donne le quinquina autrement qu'en liqueur, du moins dans une quantité suffisante pour guérir la maladie, je me sers ordinairement du syrop qui suit (1).

Il faut le donner aux enfants dans une liqueur.

Prenez eau de cerises noires, & vin du Rhin, de chacun deux onces ; quinquina réduit en poudre très fine, trois gros ; syrop d'œillets une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont on donnera au malade une cuillerée ou deux, selon son âge, de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que les accès aient cessé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans les prises une ou deux gouttes de laudanum liquide.

Julep fébrifuge.

30. Il faut encore observer que comme les courts intervalles qui se trouvent entre les accès des fievres tierces & quotidiennes intermittentes, ne laissent pas assez de temps

Précaution dans les fievres tierces & quotidiennes.

(1) La méthode de traiter les fievres intermittentes par des lavements, découverte qu'on attribue à Helvétius, n'étoit pas connue du temps de notre Auteur. Mais quoiqu'on ne doive pas y compter autant que sur celle où l'on prend les remedes par la bouche, il se trouve néanmoins des cas où il est nécessaire d'y avoir recours, & souvent elle réussit. On a guéri par ce moyen des adultes aussi bien que des enfants.

pour que le quinquina puiſſe communiquer pleinement au ſang ſa vertu fébrifuge, on ne ſauroit être sûr que l'accès prochain ne reviendra point; au lieu que dans la fievre quarte, qui laiſſe un plus long intervalle, il ne revient pas ordinairement. Ainſi dans la fievre tierce & dans la quotidienne, il faut ſouvent continuer pendant deux jours l'uſage du quinquina pour être aſſuré de la guériſon.

Ce qu'il faut faire en cas de rechûte.

31. Si, nonobſtant toutes les précautions que nous avons recommandées ci-deſſus, le malade vient à retomber, ce qui eſt plus rare dans la fievre quarte que dans la tierce ou la quotidienne, un Médecin prudent ne doit pas s'opiniâtrer à continuer l'uſage du quinquina; mais il doit eſſayer d'autres remedes. Par exemple, la décoction amere qui paſſe communément pour le meilleur de tous.

Régime dans les fievres intermittentes

32. Quant à la nourriture & au reſte du régime, on ne doit interdire au malade aucun aliment ni aucune boiſſon qui ſoit propre à fortifier l'eſtomac; mais il faut lui retrancher les fruits & les liqueurs froides, parceque ces ſortes de choſes contribuent beaucoup à affoiblir le ſang & à faire revenir la fievre. Ainſi le malade vivra de viandes d'un bon ſuc, & faciles à digérer; & ſa boiſſon ordinaire ſera du vin en médiocre quantité. Par ce régime ſeul, & ſans autre remede, j'ai quelquefois guéri des fievres qui réſiſtoient opiniâtrément au quinquina.

Le malade doit auſſi avoir ſoin de ne pas s'expoſer à l'air froid, juſqu'à ce que le ſang ait repris ſes forces ordinaires.

Précaution touchant la purgation.

33. En parlant ci-devant des fievres intermittentes, j'ai averti qu'il falloit avoir grand ſoin de purger le malade après la guériſon (1): mais cela ne doit s'entendre que des fievres qui ſe guériſſent d'elles-mêmes, ou par quelque autre remede que le quinquina; car dans celles que l'on traite avec le quinquina, la purgation, loin d'être néceſſaire, eſt au contraire nuiſible.

Telle eſt la vertu de ce puiſſant fébrifuge, que non ſeulement il guérit les accès des fievres intermittentes ſans le ſecours des purgatifs, mais qu'il remédie encore à la mauvaiſe diſpoſition qu'il produit dans le corps. Il faut donc éviter ſoigneuſement toute ſorte d'évacuation quand on donne le quinquina, parcequ'alors le plus léger purga-

(1) *Sect. 5. Chap. 5. num. 41.*

tif, & même un simple lavement de lait avec du sucre, peut faire revenir la fievre.

34. Dans les premieres années de cette constitution, les fievres intermittentes étoient quelquefois accompagnées d'un accident très singulier. C'est que ces accès ne commençoient pas par un frisson suivi ensuite de chaleur comme à l'ordinaire; mais le malade avoit absolument les mêmes symptomes que s'il eût été attaqué d'une véritable apoplexie. Néanmoins ce n'étoit autre chose que la fievre même qui portoit à la tête, comme on le voyoit assez par la couleur de l'urine & par les autres signes. En effet, l'urine étoit d'un rouge foncé, mais un peu moins que dans la jaunisse, avec un sédiment briqueté; & telle est ordinairement l'urine dans les fievres intermittentes.

Symptome singulier dans les fievres intermittentes.

Quoique dans le cas dont je parle toutes sortes d'évacuations semblent être indiquées, afin de détourner du cerveau les humeurs qui s'y sont portées, comme l'on fait dans l'apoplexie véritable, il faut néanmoins s'en abstenir entierement; elles ne feroient qu'augmenter le mal, & causeroient même la mort, comme je sais qu'il est arrivé quelquefois. Il faut attendre que l'accès se soit terminé de lui-même; aussi-tôt après on commence l'usage du quinquina, & l'on y reviendra dans les intervalles de pareils accès, jusqu'à ce que le malade soit entierement guéri.

35. Il arrive quelquefois, quoique fort rarement, que les vieillards, qui ont eu long-temps les fievres intermittentes, & qui ont été saignés & purgés mal à propos, sont attaqués du diabetes ou flux immoderé d'urine, lors même qu'il ne reste plus du tout de fievre. Cela vient de ce que le sang, étant trop appauvri, ne sauroit plus s'assimiler les sucs qu'il reçoit; d'où il arrive qu'ils sortent par les voies urinaires, encore tous cruds & non digérés. La grande quantité d'urine que les malades rendent épuise insensiblement leurs forces, & anéantit, pour ainsi dire, toute leur substance.

Diabetes dans les vieillards, & pourquoi.

Dans ce diabetes, & dans tous les autres, de quelque cause qu'ils proviennent, les indications curatives doivent tendre uniquement à donner de la force au sang, & à arrêter le flux immoderé d'urine. On peut se servir pour celà des remedes suivants.

Indications curatives dans cette maladie.

Prenez thériaque d'Andromaque, une once & demie; conserve d'écorce d'orange, une once; diascordium, demi once;

Electuaire fortifiant.

gingembre confit, & noix muscade confite, de chacun trois dragmes; poudre de pattes d'écrevisses composée, une dragme & demie; écorce extérieure de grenade, racine d'angélique d'Espagne, corail rouge préparé, & trochisques de terre de Lemnos, de chacun une dragme; bol d'Arménie, deux scrupules; gomme arabique, demi-dragme; syrop de roses seches, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une bonne noix muscade, le matin, l'après dîné sur les cinq heures, & le soir pendant un mois entier; & par-dessus chaque prise il boira six cuillerées de l'infusion suivante.

Infusion amere. *Prenez racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique, & de gentiane, de chacune demi-once; feuilles d'absynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée, & de calamenthe, de chacune une poignée; baies de genievre une once. Coupez tout cela menu, & le faites infuser à froid dans cinq livres de vin de Canarie. L'infusion ne doit être coulée que lorsqu'on s'en servira* (1).

Régime. Le malade usera d'aliments qui soient aisés à digérer, comme de chair de veau, de mouton, &c. Il s'abstiendra entierement d'herbages & de fruits, & il boira du vin d'Espagne à tous ses repas.

---

(1) Le diabetes dont il s'agit ici paroît venir d'un appauvrissement & d'une viscosité du sang & des humeurs, d'une foiblesse des visceres, & d'un relâchement des conduits urinaires; ainsi les remedes que prescrit l'Auteur peuvent y convenir. Mais supposé qu'ils ne conviennent pas, & que le malade soit vigoureux, il faudra le faire vomir avec l'ipecacuanha; ensuite lui donner des remedes propres à diviser & atténuer les humeurs: les principaux de ces remedes sont les mercuriaux. Après qu'on les aura continué quelque temps, il sera à propos de donner les astringents joints aux désobstructifs, comme les amers, les aromatiques & les martiaux. *Harris*, dans un cas semblable, rapporté à la fin de son traité des maladies aiguës des enfants, recommande l'infusion suivante.

Prenez *rhubarbe, une demi-once; santal blanc, & santal citrin, de chacun un gros; graine de petit cardamome, demi-gros. Versez là-dessus une chopine de vin de Canarie, & laissez infuser tout cela ensemble à une chaleur modérée, & dans un vaisseau bien bouché. Passez la liqueur, dont le malade prendra six cuillerées trois fois le jour.*

Pendant le traitement le malade doit user de très peu de liquides, & éviter tout ce qui peut affoiblir les solides & engendrer des sucs visqueux.

36. Les fleurs blanches, maladie si longue & si opiniâtre, doivent être traitées à peu près de la même maniere que le diabetes ; car quoique ces deux maladies semblent être fort différentes, les indications curatives sont néamoins les mêmes ; si ce n'est que dans fleurs blanches il faut commencer par une saignée du bras, & purger ensuite trois fois avec deux scrupules de pilules cochées majeures, avant que d'en venir à l'usage des fortifiants, durant lequel il faut s'abstenir de toute évacuation, autrement on détruiroit d'un côté ce que l'on feroit de l'autre (1). Mais cela soit remarqué en passant.

Fleurs blanches, comment doivent être traitées.

37. Voilà ce que j'avois à dire touchant l'usage du quinquina dans les fievres intermittentes. On voit que je ne cherche pas à faire un pompeux étalage de remedes, puisque je n'ajoute rien au quinquina, si ce n'est le véhicule nécessaire pour le transmettre dans les premieres voies. Je crois que ceux qui y ajoutent autre chose, sont ignorants ou gens de mauvaise foi, qui, pour un vil intérêt, trompent le Public, & font tort à la société, chose tout à fait indigne d'un honnête homme.

Quinquina est excellent donné seul.

Au reste, si on avoit voulu faire attention à ce que j'ai enseigné il y a déja quatorze ans, dans l'histoire des maladies aiguës, & ce que je n'ai pas apparemment enseigné

---

(1) On saignera au commencement, si la maladie le demande ; ensuite si l'estomac est chargé, on fera vomir doucement avec l'ipécacuanha ; après quoi on donnera les laxatifs. Un bain chaud fait avec une décoction de marjolaine, de thim, de calamenthe, de sauge, de romarin, de fleurs de camomille, de baies de laurier & & de genievre, &c. sera rrès utile.

Hoffman recommande les eaux minérales. Les fleurs blanches invétérées, dit ce grand homme, viennent d'une humeur âcre, engendrée par un trop violent, ou trop fréquent usage de l'acte vénérien, ou d'une humeur viciée introduite par communication, & qui infectant ensuite les glandes du vagin, les oblige de se décharger abondamment de leur liqueur sur les parties voisines. Cette liqueur étant aussi infectée, ronge les fibres des parties où elle passe, & cause ainsi des douleurs aiguës & lancinantes, des excoriations & des ulceres, de là un flux virulent. Cette explication qui est fondée sur les dissections, montre clairement que pour détremper & adoucir les humeurs viciées, dissiper les engorgements des glandes, fortifier les fibres relâchées, déterger & consolider les ulceres, les eaux minérales conviennenr extrêmement. Il est vrai que l'écoulement augmente pendant leur usage ; mais quand on les a finis, la guérison en est plus assurée. Pour la faciliter, il faudra, tandis qu'on prend les eaux, user des remedes balsamiques, & de la décoction des bois sudorifiques. *Nouv. exp. & observ. sur les eaux minérales.*

ſans en être inſtruit, je veux dire touchant la maniere dont il faut donner le quinquina dans les intervalles des accès, & le réitérer enſuite après la guériſon, pluſieurs de ceux qui ſont dans le tombeau ſeroient peut-être encore vivants : c'eſt ce que j'oſe avancer malgré le peu de cas que l'on fait de mes travaux, dans leſquels néanmoins je n'ai d'autre vue que celle du bien public.

Mais quoiqu'on ait mépriſé mes conſeils ſur la maniere d'adminiſtrer le quinquina, je ne laiſſerai pas de les répéter ici, parcequ'ils contiennent en abrégé ce que je viens d'enſeigner plus au long (1). Voici donc en quoi ils conſiſtent.

Comment il faut le donner.

38. » La premiere attention qu'on doit avoir, c'eſt de » ne pas donner le quinquina trop tôt, c'eſt-à-dire avant » que la maladie ſe ſoit un peu affoiblie d'elle-même, à » moins que la grande foibleſſe du malade n'oblige d'y » avoir recours plutôt : car ſi on le donne de trop bonne » heure, il ſera peut-être inutile & même dangereux, » parcequ'il arrêtera tout à coup le mouvement de la fer» mentation par où le ſang cherche à ſe dépurer.

» La ſeconde attention eſt de ne point diminuer par la » purgation, & encore moins par la ſaignée, la quantité » de la matiere fébrile, afin que le quinquina opere plus » librement : car comme ces deux évacuations dérangent » à un certain point l'économie animale, les accès de » fievre reviendront plus promptement & plus ſurement, » dès que l'action du quinquina aura ceſſé. Il me paroît » auſſi plus à propos de le donner peu à peu, & aſſez loin » des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à » l'accès qui va venir; car de cette maniere le remede a » plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le » danger qu'il y a de vouloir arrêter ſubitement & hors » de ſaiſon, un accès qui commence à ſe manifeſter.

» La derniere attention eſt de ſerrer les priſes du quin» quina, afin que la vertu d'une priſe ne ceſſe pas tout à » fait, avant qu'on donne la ſuivante. Par ce moyen on » déracinera entierement la fievre, & le malade recouvrera » une parfaite ſanté.

» Voilà les raiſons qui me font préférer, aux autres mé» thodes de donner le quinquina, celle que je vais expli» quer. On mêle une once de cette écorce en poudre, avec » deux onces de ſyrop de roſes rouges ; & le malade,

(1) *Sect. 1. Chap. 5. num. 34.*

» chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prend » matin & soir la quantité d'une grosse noix muscade de » cet opiat, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On réitere » trois autres fois le même remede, ayant soin de mettre » toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours «.

39. Quoique le quinquina l'emporte de beaucoup pour la guérison des fievres intermittentes sur tous les autres remedes que l'on a découverts jusqu'ici, on pourra néanmoins, dans les fievres tierces du printemps, employer la méthode suivante, que j'ai vu très bien réussir lorsque le malade étoit jeune & d'un tempérament sanguin. La voici. *Fievres tierces du printemps, comment se guérissent sans quinquina.*

On saigne du bras le jour qu'il n'y a point d'accès, & quelques heures après on donne un vomitif avec l'infusion de safran des métaux, en se réglant de telle maniere que l'opération du vomitif soit finie avant le commencement de l'accès suivant. Immédiatement après cet accès on met le malade à l'usage des remedes que voici.

Prenez des extraits de gentiane, d'absynthe, & de petite centaurée, de chacune deux gros. Mêlez cela ensemble, & le partagez en neuf doses. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, & par-dessus chaque prise il boira deux onces de décoction amere, sans purgatif, & deux onces de vin blanc. *Electuaire fébrifuge.*

40. Voici une autre méthode de traiter les fievres tierces du printemps. C'est pour les pauvres qui ne sont pas en état de dépenser beaucoup en remedes. *Traitement pour les pauvres.*

Prenez serpentaire de Virginie réduite en poudre très fine, un scrupule; vin blanc trois onces: mêlez cela ensemble. Le malade avalera cette potion deux heures avant l'accès; & étant bien couvert il suera dans son lit l'espace de trois ou quatre heures. Il recommencera la même chose deux autres fois, s'il revient un accès. *Potion sudorifique.*

41. L'année suivante 1679, les mêmes fievres reparurent de nouveau au commencement de Juillet: elles augmenterent chaque jour jusqu'au mois d'Août, pendant lequel elles firent de terribles ravages. Mais comme j'ai déja traité au long de ces sortes de fievres, je n'ajouterai rien de plus, sinon qu'elles disparurent entiérement vers le mois de Novembre, & firent place à une nouvelle mala- *Fievres intermittentes reparoissent en 1679.*

die épidémique, qui dépendoit des qualités manifestes de l'air.

Toux épidémiques.

42. En effet, le mois de Novembre amena une si grande quantité de toux, que je n'en avois jamais tant vu les autres années; car elles attaquoient presque tout le monde. Quelques-unes n'avoient pas forr besoin de remedes ; mais d'autres secouoient si violemnenr les poumons, qu'elles causoient le vomissement, lequel étoit suivi de vertiges, par les efforts terribles que le malade faisoit pour vomir.

Les premiers jours la toux étoit presque seche, & le malade crachoit peu, ensuite il crachoit davantage. Et pour le dire en un mot, cette toux approchoit beaucoup de la coqueluche ou toux convulsive des enfants, par la petite quantité de crachats, par les efforts violents du malade, & par la longueur des paroxysmes. Et si en un sens elle étoit moins fâcheuse que la toux convulsive des enfants, elle l'étoit davantage en ce que dès le commencement elle se trouvoit accompagnée de la fievre & de tous les symptomes fébriles ; ce que je n'ai point encore vu dans la toux des enfants.

D'où elles proviennent.

45. Quoiqu'il soit ordinaire de voir des toux à l'entrée de l'hiver, on éroit surpris néanmoins de la quantité extraordinaire qu'il y en avoit cette année-là. Voici, ce me semble, la principale cause qui les produisit. Il y avoit eu pendant le mois d'Octobre des pluies très fréquentes & presque conrinuelles, qui avoient rempli le sang de particules séreuses & crues. Or, le premier froid venant à boucher les pores de la peau, & empêchant ainsi la transpiration insensible, la nature qui cherchoit à se débarrasser de cet amas de sérosités nuisibles, les évacuoit par les glandes de la trachée-artere, au moyen de la toux qu'elles excitoient.

La saignée & la purgation y sont inutiles.

44. Lorsque cette maladie avoit besoin de remedes, j'employois hardiment la saignée & la purgation ; car le meilleur moyen pour décharger le sang des sérosités inutiles, c'est de désemplir ainsi les vaisseaux.

Utilité des pectoraux.

Quanr aux remedes pectoraux, ils sont à la vérité plaisir aux malades, mais je ne vois pas qu'ils puissent ôrer la cause de la toux ; car toute leur action consiste à épaissir les humeurs lorsqu'elles sont trop claires pour être expectorées, ou à les atténuer lorsque leur viscosité rend l'expectoration rrop difficile. Je suis du moins bien sûr de l'inutilité des pectoraux. Quelquefois même ils sont pernicieux : car les sérosités nuisibles étant retenues dans le

ſang par l'uſage de ces remedes, elles l'affoibliſſent extrêmement, & la toux qu'elles excitent cauſe aux poumons une agitation violente & preſque continuelle; ce qui mene aſſez ſouvent à la phthiſie, que l'on auroit dû prévenir, en guériſſant promptement la maladie.

Les ſudorifiques ne ſont pas beaucoup plus ſurs. Quelquefois ils produiſent la fievre, & d'autres fois même la pleuréſie, comme il arriva à quantité de gens pendant les toux épidémiques dont nous parlons; ce qui les mît en grand danger. Danger des ſudorifiques.

45. J'avois donc recours à la ſaignée du bras, & je faiſois tirer une quantité raiſonnable de ſang. On appliquoit ſur la nuque du cou un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire, afin de détourner une partie de la matiere peccante: enſuite je purgeois doucement le malade avec une infuſion de ſéné & de rhubarbe, jointe à la manne & au ſyrop de roſes ſolutif, & je réitérois tous les jours cette médecine juſqu'à ce que le malade fût entierement guéri, ou que du moins les ſymptômes fuſſent beaucoup diminués. Si le malade n'aimoit pas les potions, je lui faiſois prendre tous les matins à cinq heures, deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & il dormoit par-deſſus. Détail du traitement.

46. La toux convulſive des enfants, autrement la coqueluche, maladie d'ailleurs ſi opiniâtre & ſi rebelle, ſe guérit par cette méthode, je veux dire par la ſaignée & la purgation réitérée: & toute autre méthode y eſt inutile. Du moins c'eſt la ſeule qui m'ait réuſſi, quoique j'aie pluſieurs fois employé des remedes de preſque toutes les eſpeces: mais il ne faut ſe ſervir ici que de purgatifs doux, & il faut même les donner par cuillerée, ſuivant l'âge du malade. Coqueluche des enfants ſe guérit de même.

Voici comment je conçois que cette douce évacuation guérit la toux. Quoique dans cette maladie le poumon ne ſoit pas chargé de beaucoup de ſéroſité, il reçoit néanmoins de temps en temps de la part du ſang des vapeurs ſubtiles & brûlantes, qui cauſent la toux violente qu'éprouvent les enfants. Or il ſemble que le meilleur moyen de détourner du poumon ces vapeurs nuiſibles, c'eſt de les entraîner par la voie des ſelles: de cette façon on remédiera à la toux, en ôtant la cauſe qui la produit (1).

(1) Comme cette maladie ne cede pas toujours à la méthode de l'Auteur, nous joindrons ici celle du Docteur *Huxham*, laquelle eſt toujours confirmée par une longue expérience:

Saignée doit précéder la purgation dans les maladies épidémiques.

47. Mais dans les maladies épidémiques, de quelque genre qu'elles soient, il faut bien prendre garde, lorsque la personne est attaquée depuis peu, de ne pas purger avant que d'avoir saigné. Les maladies qui dépendent d'une constitution épidémique de l'air, sont des fievres, ou deviennent du moins très aisément des fievres. Or, comme le plus doux purgatif met le sang & les humeurs en mouvement, & par conséquent les échauffe, il produit aisément une fievre, que la nature auroit eu soin elle-même de prévenir par les moyens ordinaires dont elle se sert pout évacuer la matiere morbifique. C'est ainsi que la nature se sert de l'enchifrenement, de la toux, de la diarrhée pour prévenir la fievre.

On peut dire la même chose de toute autre constitution de l'air qui dispose le corps à une certaine sorte de fievre,

---

S'il y a pléthore, dit-il, ou si les crachats sont teints de sang, j'ordonne toujours la saignée, sur-tout si la fievre le demande, comme il arrive souvent, ou si le visage devient noir à force de tousser; & quelquefois je la réitere, suivant la force & l'âge de l'enfant. Aussitôt après je donne un doux vomitif, savoir le syrop de fleurs de pêcher, ou l'oxymel scillitique, ou bien une infusion ou une décoction d'ipécacuanha; car la toux, comme observe Walschmid, vient en partie de l'estomac, & ne cesse guere avant que le malade ait vomi une pituite épaisse & âcre, dont il sort quelque fois une si grande quantité, qu'il est nécessaire de réitérer jusqu'à trois ou quatre fois le vomitif.

Il faut pareillement lâcher le ventre de temps en temps, mais seulement avec les plus doux purgatifs, comme la rhubarbe & l'aquila alba. Par ce moyen on évacue les humeurs visqueuses, & on les empêche d'entrer dans le sang & de le corrompre; car la constipation est toujours nuisible, cause la fievre, & augmente la difficulté de respirer. Il ne suffit pas d'évacuer, il faut encore atténuer la viscosité du sang, fortifier les nerfs & l'estomac; ce qui s'exécute admirablement par le mercure & le quinquina, joints à des stomachiques convenables. La difficulté de respirer & l'oppression de poitrine demandent qu'on use souvent d'une solution de gomme ammoniac, ou d'une expression de cloportes, ou de quelqu'autre remede semblable; & pour modérer la violence de la toux, on peut donner le syrop diacode, qui est le meilleur & le plus sûr narcotique dans cette maladie. Mais si l'humeur âcre tombe en grande abondance sur le larynx ou sur le poumon, il faut la détourner en appliquant un vésicatoire entre les épaules.

La coqueluche cede bientôt à ce remede, sinon elle est souvent très opiniâtre, & ne peut se guérir que par le temps & le changement d'air. Les spécifiques vantés par les femmes ne sont que des bagatelles, autant que j'ai pu remarquer, sans en excepter même le *muscus pixioïdes*; & s'il est de quelque utilité, c'est uniquement à cause de sa vertu astringente, & par conséquent fortifiante, par où il tellem-

car cette fievre ne se déclare pas toujours, d'autant que la nature la prévient heureusement par le moyen de quelque évacuation critique qui emporte le foyer de la maladie. Ainsi je soutiens, malgré l'usage contraire, que dans le cas dont il s'agit, on ne doit point purger avant que de saigner, & encore moins se dispenser de saigner.

48. En vain objecteroit-on que lorsque l'on saigne, avant que d'avoir purgé, on attire dans le sang les impuretés des premieres voies; car il est certain que les avantages d'une évacuation que produit un purgatif donné avant la saignée, ne peuvent en aucune façon compenser le mal qu'il fait par le tumulte qu'il cause dans le sang. On ne sauroit nier que les purgatifs n'agissent bien plus doucement quand on a fait précéder la saignée, & qu'alors ils n'agitent & n'échauffent moins le sang (1). Je

Raisons pour cela.

---

ble un peu au quinquina : cat cette fameuse écorce n'agit pas seulement en atténuant les humeurs grossieres, mais aussi en fortifiant tout le genre nerveux ; & c'est par ces deux propriétés qu'elle guérit les fievres intermittentes. Le retour périodique de la coqueluche, qui est souvent aussi régulier que celui d'une fievre intermittente, montre qu'elle ne differe pas beaucoup de la nature de cette derniete maladie ; & ce qui rend cela encore plus vraisemblable, c'est que ces deux maladies regnent ordinairement dans la même saison, viennent des mêmes causes, & se guérissent par les mêmes remedes. *Huxham de aëre & morb. epid.*

Le Docteur *Burton*, dans un essai sur cette maladie, lequel se trouve placé à la fin de son traité des six choses non naturelles, vante beaucoup le remede suivant, lorsque la coqueluche est produite par une pituite visqueuse, comme il arrive souvent.

Prenez extrait de quinquina, trois gros ; cantharides, & camphre, de chacun un scrupule. Mêlez cela ensemble, & donnez-en à l'enfant huit ou neuf grains, plus ou moins, suivant l'âge & la violence du mal, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, dans une cuillerée d'une solution d'un peu de baume de copahu faite dans une eau simple distillée. La boisson ordinaire de l'enfant sera une émulsion faite avec les amandes douces & l'eau d'orge, & adoucie avec du sucre, ou quelque chose semblable.

(1) Cela est très vrai; & pour le comprendre, il faut se souvenir que la lenteur ou la vélocité de la circulation du sang influe extrêmement sur toutes les excrétions. par exemple : si la circularion est languissante à cause de la surabondance du sang, il est clair que ce fluide s'épaissira, & produira des obstructions; ainsi il ne pourra plus se porter en suffisanre quantité aux émonctoires, lesquels en conséquence ne feront leurs fonctions que d'une maniere irréguliere & imparfaite. Mais les vaisseaux étant désemplis par la saignée, la circulation augmente nécessairement; par ce moyen le sang devient plus fluide, dis-

crois que l'ignorance ou la négligence de cette pratique a été cause de la mort d'un grand nombre de malades, surtout d'entre les enfants.

Quelle est la vraie expérience en Médecine.

49. Voilà ce qu'une longue expérience m'a appris. J'entends par expérience : une pratique fondée sur la connoissance exacte des phénomenes des maladies, & sur l'observation des opérations de la nature : une pratique qui tire des symptomes mêmes des maladies ses indications curatives. C'est en cela que consiste la vraie Médecine, & toute autre est pernicieuse.

En effet, que n'a-t-on pas à craindre d'un Empirique, qui, ignorant entierement l'histoire des maladies, & la méthode de les traiter, ne s'appuie que sur de vaines recettes & de prétendus secrets ? Que n'a-t-on pas aussi à craindre d'un Médecin à systêmes, qui, voulant éblouir le Public par un vain étalage de science, ne se fonde que sur des spéculations chimériques & des principes arbitraires ? Tous deux se jouent indignement de la vie des hommes, & tous deux semblent être réunis pour le malheur du genre humain, & ils font plus de ravage que ne feroient les maladies mêmes destituées de pareils secours.

Sur quoi doit être fondée la pratique.

50. La seule Médecine utile aux hommes, pour le dire encore une fois, est donc celle qui, se réglant sur la connoissance des véritables phénomenes des maladies, se trouve ensuite confirmée par l'expérience. C'est la route qu'a suivi le grand Hippocrate, & qui lui a justement acquis une si haute réputation. Plut à Dieu que l'on n'enseignât point d'autre médecine, elle seroit infiniment plus utile, & ne seroit par moins estimée.

Il est vrai qu'elle demande beaucoup plus de génie, de lumieres & de prudence, que celle qui s'exerce aujourd'hui ; car comme il est bien plus difficile d'appercevoir les opérations de la nature, que de forger les plus magnifiques hypotheses, l'art de guérir que prescrit la nature doit en conséquence être beaucoup plus au-dessus de la portée du vulgaire, que celui qui n'est fondé que sur des spéculations.

Preuve de cela par les fievres.

51. Les fievres qui composent les deux tiers des maladies sur lesquelles s'exercent la Médecine, prouveront la

---

sipe les obstructions des conduits excrétoires, & abordant en plus grande quantité aux émonctoires, les stimule, & les met état de se décharger des liqueurs qu'i s contiennent.

vérité de ce que j'avance ; & pour cela je m'en rapporte à à la décision de tout homme impartial, & qui raisonne tant soit peu. Si donc pour guérir les fievres il ne s'agit que de remplir les deux indications ordinaires, qui consistent à évacuer par les sudorifiques la matiere morbifique, & à calmer les symptomes qui suivent une telle évacuation, le plus misérable Empirique ne pourra-t-il pas se flatter d'en venir à bout ? Car pour faire suer, ce qui est le but qu'il se propose toujours, principalement s'il entend parler de malignité dans la maladie, il n'aura qu'à donner intérieurement de la thériaque, de la poudre de pattes d'écrevisses composée, de l'eau épidémique, & autres choses semblables.

Quant aux symptomes, si le malade ne dort point, n'y a-t-il pas le syrop diacode pour procurer du sommeil ? si le ventre est resserré, n'y a-t-il pas des lavements ? & ainsi du reste.

Cependant notre Empirique n'est pas capable de connoître par lui-même, ni par les ordonnances des Médecins, quelle est l'espece de fievre qu'il a à combattre ; car c'est une vérité incontestable qu'il y a différentes sortes de fievres, chacune desquelles demande un traitement différent, & outre cela, que la même fievre, de quelque genre qu'elle soit, doit être traitée d'une maniere un peu différente dans son commencement & dans ses divers périodes.

Un homme qui ignore l'histoire d'une maladie, & par conséquent la véritable méthode de la traiter, pourra-t-il tirer des indications curatives d'un symptome peu remarquable, puisqu'il ne sauroit même juger si ce symptome est l'effet des remedes qu'il emploie, ou de la maladie même ?

52. Je serois trop long si je voulois rapporter en détail toutes les légeres circonstances auxquelles il est nécessaire de faire attention dans le traitement des fievres, & des autres maladies. Ces circonstances, qui paroissent si peu de choses, & qu'il est quelquefois si difficile de remarquer, sont néanmoins très importantes pour la conservation de la vie des hommes : aussi nos descendants auront-ils toujours de nouvelles observations à faire sur la variété presque infinie des causes naturelles des maladies, & sur la maniere de les traiter en conséquence.

De pareilles observations étant mises au jour ne pourront qu'augmenter la gloire de la Médecine ; & comme

elles la rendront en même temps plus difficile, cet art n'admettra dans ses mysteres que des hommes d'un génie supérieur joint avec beaucoup de sagesse & de prudence. Mais cela soit dit en passant.

Fievre provenant du mauvais traitement de la toux.

53. Lorsque les toux dont nous avons parlé ci-devant n'étoient pas bien traitées, il s'y joignoit ordinairement une fievre semblable à celle qui fut si épidémique pendant l'hiver de 1675, & dont j'ai donné l'histoire dans la Section V, Chapitre V, du Traité des maladies aiguës. Comme cette fievre n'étoit que le produit & l'effet de la toux épidémique, j'employois contre elle, & toujours avec un heureux succès, les mêmes remedes que j'ai décrits dans le traitement de la toux; savoir, la saignée, l'emplâtre véficatoire appliqué sur la nuque du cou, & ensuite la purgation réitérée trois fois.

Maniere de la traiter.

Quand la toux étoit sans fievre, il falloit purger jusqu'à ce que le malade fût entierement guéri, ou du moins jusqu'à ce que les symptomes fussent beaucoup diminués, comme je l'ai remarqué ci-dessus. Mais, dans la fievre qui dépendoit de la toux, il suffisoit, pour la faire cesser entierement, de purger pendant trois jours; & c'est ce que j'ai souvent remarqué dans la constitution présente.

Elle étoit accompagnée d'une fluxion

54. Lorsque cette fievre commençoit, elle étoit accompagnée d'une abondance de sérosité qui, se jettant sur le poumon, incommodoit extrêmement le malade; mais, au bout d'un mois ou deux, cette sérosité venant à se séparer peu à peu du sang, la fievre ne laissoit pas de subsister quelquefois, sans qu'il y eût de toux, à cause de la mauvaise impression qui restoit encore dans le sang; c'est pourquoi elle devoit être traitée de la même façon que la toux.

Elle continua jusqu'en 1680.

55. Cette fievre subsista de la sorte jusqu'au commencement de l'an 1680, auquel temps les fievres intermittentes dont j'ai parlé auparavant, commencerent aussi à paroître. Elles durerent jusqu'au commencement de 1685, qui est le temps auquel je prépare une nouvelle édition de mes ouvrages. Il est vrai qu'à Londres elles ne sont présentement ni si épidémiques, ni si violentes qu'elles étoient les quatre années dernieres : mais, dans les autres endroits, elles sont toujours de même; car la constitution générale de l'air est encore maintenant si favorable aux fievres intermittentes, que je puis assurer n'avoir jamais vu durant tout ce temps-là une seule fievre véritablement continue, à moins qu'on ne l'eût rendue telle par un mauvais traite-

ment, ou que ce ne fût une fievre intercurrente, c'est-à-dire une de ces fievres qui attaquent presque indifféremment dans toutes les années.

Il faut nécessairement que la constitution présente qui est si favorable aux fievres intermittentes, s'affoiblisse avant que la fievre continue que j'ai nommée *dépuratoire*, puisse régner épidémiquement. En effet, il semble que, dans les fievres intermittentes, la Nature se presse trop, & que, par la violence avec laquelle elle agit, elle n'emploie pas assez de temps pour digérer la matiere morbifique, & ensuite l'évacuer. Il n'en est pas de même dans la fievre dépuratoire; ce n'est qu'après treize ou quatorze jours qu'on apperçoit dans celle-ci des signes de coction de la matiere fébrile qui est ensuite évacuée par les sueurs, ou par une transpiration plus abondante.

56. Tout cela bien examiné, je suis persuadé que les fievres dépuratoires qui régnerent dans les années *1661*, *62*, *63*, *64*, n'étoient, pour ainsi dire, que des reliquats de certaines fievres intermittentes qui avoient régné avant ce temps-là, pendant un certain nombre d'années, lequel ne m'est pas connu. Car, lorsque la constitution qui favorisoit les fievres intermittentes fût sur son déclin, les fievres qu'elle produisit alors étoient plus humorales, c'est-à-dire dépendoient d'une matiere plus grossiere, d'où il arrivoit que la dépuration du sang ne se faisoit que lentement & peu à peu; au lieu que, dans les premieres années de cette constitution, les fievres dépendoient d'un levain plus subtil, & qu'étant de véritables intermittentes, elles parcouroient rapidement les temps de leurs périodes.

Fievres dépuratoires de *1661*, &c. reliquats de fievres intermittentes.

Si la chose est ainsi, il me paroît vraisemblable que la fievre dépuratoire reviendra dès que la constitution présente se rallentira, & que cette fievre subsistera pendant un certain nombre d'années, avant que la peste prenne sa place. Durant toutes les années que régnera la fievre dépuratoire, il y aura de temps en temps des fievres intermittentes, & qui peut-être seront quelquefois épidémiques pour un peu de temps; savoir lorsque les qualités manifestes de l'air contribueront à leur épidémicité.

57. Je ne saurois assurer si le quinquina guérira cette fievre dépuratoire, comme il guérit maintenant les fievres intermittentes; mais, dans la peste & dans les fievres continues épidémiques, qui ne manqueront pas de la suivre, on ne doit pas attendre d'autres effets de l'usage du quinquina, que ceux que nous lui voyons produire aujourd'hui

Quinquina y sera apparemment nuisible.

dans la pleuréſie, la péripneumonie, l'eſquinancie, & autres ſemblables fievres inflammatoires, dans leſquelles, bien loin d'être utile, il eſt au contraire tout-à-fait pernicieux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la Nature garde à l'avenir le même ordre qu'elle a gardé pendant les vingt-quatre derniers années, les maladies épidémiques ſe ſuccéderont les unes aux autres de la maniere que nous avons dit.

Inconvénient de ſaigner beaucoup dans le rhumatiſme.

58. Voilà à peu près, Monſieur, tout ce que j'ai obſervé ſur les maladies épidémiques des années précédentes. Quant au rhumatiſme ſur lequel vous m'avez auſſi conſulté, je me ſuis ſouvent affligé avec vous, de ce qu'on ne pouvoit le guérir ſans répandre beaucoup de ſang; d'où il arrive que non ſeulement les forces du malade ſe trouvent épuiſées durant un certain temps; mais encore que, s'il eſt d'un tempérament un peu foible, il devient, pendant quelques années, ſujet à d'autres maladies : car, par exemple, s'il vient à avoir froid, l'humeur rhumatiſmale tombe aiſément ſur les poumons; & d'autres cauſes encore plus légeres ſuffiſent pour occaſionner une maladie, à raiſon de la mauvaiſe diſpoſition du ſang qui a été appauvri par le grand nombre de ſaignées.

C'eſt ce qui m'a déterminé à chercher quelque autre méthode de guérir le rhumatiſme, ſans avoir recours à tant de ſaignées. Conſidérant donc ſérieuſement que cette maladie eſt inflammatoire, comme je l'ai déja dit dans l'hiſtoire des maladies aiguës, & comme le prouvent les ſymptomes dont elle eſt accompagnée, & principalement la couleur du ſang qui eſt abſolument ſemblable à celui des pleurétiques, j'ai cru qu'on pourroit la guérir auſſi ſurement par un régime ſimple, très rafraîchiſſant, & médiocrement nourriſſant, que par des ſaignées réitérées, & qu'on éviteroit en même temps les inconvénients qu'il y a à beaucoup ſaigner dans cette maladie. J'ai donc ſubſtitué à la ſaignée l'uſage du petit-lait pour la nourriture des malades, & cela m'a réuſſi.

Petit-lait ſubſtitué utilement à la ſaignée.

Preuve par un exemple.

59. L'été dernier, un Apothicaire de mon voiſinage, nommé M. *Malthus*, homme de probité & d'eſprit, me fit appeller. Il étoit cruellement tourmenté d'un rhumatiſme, dont voici les ſymptomes : le malade boita d'abord de la hanche pendant deux jours; enſuite il reſſentit à la poitrine une douleur gravative, avec une difficulté de reſpirer. Cette douleur ſe diſſipa au bout d'environ deux jours; mais elle fut ſuivie d'un violent mal de tête; puis elle ſe porta à la hanche qui avoit ſouffert la premiere, enſuite

elle

elle parcourut alternativement presque toutes les articulations tant des bras que des jambes, suivant l'ordinaire du rhumatisme.

Comme le malade étoit très foible, & d'un tempérament sec, je craignis de l'épuiser entierement si je le faisois beaucoup saigner, d'autant plus que la saison étant avancée; il y avoit toute apparence qu'il n'auroit pas le temps de reprendre ses forces avant l'hiver; c'est pourquoi je lui ordonnai de ne vivre que de petit-lait pendant quatre jours; & au bout de ce temps là, je lui permis d'ajouter au petit-lait du pain blanc à dîner, c'est-à-dire une fois le jour, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait guéri.

Il se contenta, pendant dix-huit jours, d'une nourriture si légere, si ce n'est que les derniers jours, je lui permis de manger du pain blanc pour son souper. Il buvoit chaque jour le petit-lait de huit livres de lait, ce qui le nourrissoit assez bien. Après ces dix-huit jours, comme il ne restoit plus aucun symptome, & que le malade commençoit à prendre l'air, je lui permis de manger du poulet bouilli, & d'autres choses aisées à digérer. Je voulus néanmoins que, de trois jours l'un, il ne vécut que de petit-lait, jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite. De cette maniere, il évita les inconvénients dont j'ai parlé ci-dessus, & qu'il avoit éprouvés, à son grand malheur, dix ans auparavant, lorsque je le traitai de la même maladie par des saignées réitérées.

La simplicité de cette méthode ne doit pas la rendre méprisable.

60. Si quelqu'un méprise cette méthode, comme trop simple & trop peu recherchée, je lui répondrai qu'il n'appartient qu'à de petits esprits de mépriser les choses, par la raison qu'elles sont simples & communes. D'ailleurs je suis bien aise d'être utile au Public, même aux dépens de ma réputation : & si les préjugés du vulgaire ne s'y opposoient pas, je ne ferois aucune difficulté d'appliquer cette méthode à d'autres maladies que je ne veux pas nommer présentement. Elle seroit assurément plus utile aux malades que ce fatras de remedes pompeux dont on accable mal à propos les mourants, comme des victimes que l'on couronne pour les immoler bientôt après (1).

(1) Les vertus admirables du petit lait ont paru à Hoffman si dignes d'attention, qu'il a écrit exprès une dissertation sur ce sujet. Il observe que les Anciens faisoient grand cas de cette liqueur, & l'employoient souvent dans les maladies qui proviennent d'une âcreté des sucs, comme les ulceres du poumon, de la vessie & des reins,

Grands effets des choses les plus communes.

61. Les choses que l'on regarde comme les plus viles, & dont on ne fait aucun cas, peuvent opérer des guérisons merveilleuses entre les mains d'un Médecin habile & prudent. Voici un exemple qui le prouve bien, & que je vais rapporter, quoiqu'il n'ait aucun rapport à la maladie dont il s'agit maintenant.

Exemple de cela.

Il y a deux mois qu'un homme de mon voisinage me fit appeller pour voir un de ses domestiques qui, dans un dépit amoureux, comme je l'appris ensuite, avoit avalé une forte dose de sublimé corrosif. Il y avoit environ une heure qu'il avoit pris ce poison, lorsque j'arrivai auprès de lui. Déja sa bouche & ses levres étoient fort enflées ; il ressentoit dans l'estomac une violente douleur avec un ardeur brûlante, & il étoit extrêmement mal.

---

la lepre, différentes éruptions cutanées, ulcérations des parties charnues, & obstructions des visceres, &c. ils l'ordonnoient souvent en grande quantité, & le faisoient continuer un temps considérable; mais avec cette différence & cette précaution, que quand il ne falloit que nettoyer les premieres voies, ils en donnoient moins, & seulement pendant quelques jours; au lieu qu'ils en donnoient davantage & plus long temps dans les maladies invétérées & opiniâtres.

Le même *Hoffman* recommande le petit lait dans la superpurgation, soit qu'elle ait été causée par des purgatifs violents, ou par un poison; dans le scorbut, dans toutes les maladies qui viennent ou qui sont accompagnées d'une âcreté, ou d'une impureté des humeurs, dans l'affection hypocondriaque & hystérique, & dans le commencement de la dyssenterie. Il ajoute que c'est un excellent laxatif dans toutes sortes de fievres, dans la petite vérole, la rougeole, & dans toutes les maladies accompagnées de fievre, étant donné seul, ou avec la manne, le syrop de rhubarbe, la crême de tartre, le sel polychreste, & autres choses semblables qu'on y fait dissoudre, suivant le besoin. Il regle la quantité, suivant les circonstances; savoir, une chopine à prendre le matin en plusieurs fois, pour les personnes d'un estomac foible, & une pinte pour les personnes vigoureuses. Il veut quelquefois qu'on en prenne l'après dîné, mais en moindre dose, & il regle la longueur du temps qu'on doit le prendre, suivant la durée & l'opiniâtreté de la maladie.

Il observe que si on laisse le lait jusqu'à ce qu'il s'aigrisse, ou si on le fait aigrir en y mêlant un acide, le petit lait qui en vient perd beaucoup de sa bonté & de sa douceur, & contracte une acidité qui le rend nuisible. Ainsi pour éviter ces inconvénients, le même Auteur fait le petit lait de la maniere suivante; il fait évaporer sur un feu doux jusqu'à siccité une certaine quantité de lait frais, remuant toujours pour empêcher de brûler; ensuite versant sur le résidu autant d'eau qu'il s'est évaporé de lait, il fait bouillir cela ensemble pendant quelques minutes, & enfin il passe la liqueur pour l'usage. *Differt. de Salub. ser. lact. virtut. sparsim.*

Je lui ordonnai sur-le-champ de boire à différentes reprises, mais le plus promptement qu'il pourroit, douze pintes d'eau tiede, & que chaque fois qu'il vomiroit, il recommençât à boire. J'ordonnai aussi que, dès qu'on s'appercevroit, par les tranchées du ventre, que le poison prenoit son cours par en bas, on donnât quantité de lavements avec de l'eau tiede, sans y rien ajouter. Le malade fit tout ce que je voulus, & il but encore un plus grand nombre de pintes d'eau que je n'avois ordonné. Les premieres eaux qu'il revomit, étoient extrêmement âcres, à cause de la quantité de sublimé corrosif dont elles étoient imprégnées; celles qu'il rendit ensuite avoient toujours moins d'âcreté chaque fois, jusqu'à ce qu'enfin elles n'en eurent plus du tout. Les tranchées qui survinrent furent adoucies par les lavements d'eau tiede.

Une méthode si simple me réussit tellement, qu'au bout de quelques heures, le malade fut hors d'affaire. Il lui restoit seulement une enflure des levres avec des excoriations dans la bouche, causées par l'âcreté du poison, dont l'eau qu'il avoit revomie étoit imprégnée; mais, par l'usage du lait que je lui fis prendre pour toute nourriture pendant quatre jours, ces symptomes disparurent bientôt.

Les ignorants donnent inutilement de l'huile en pareil cas. Pour moi, je préférai l'eau à l'huile & à toutes les autres liqueurs, parceque, pouvant être avalée en plus grande abondance, elle me sembla plus propre à se charger des particules du sublimé corrosif, que toute autre liqueur plus grossiere, ou déja imprégnée des particules d'un autre corps.

62. Mais, pour revenir au rhumatisme, quoique l'usage du petit-lait pour nourriture, convienne dans les jeunes gens & dans les personnes qui ont vêcu sobrement, ce seroit une imprudence de traiter de la sorte les gens âgés & ceux qui ont fait pendant long-temps des excès de vin & d'autres liqueurs spiritueuses: car le petit-lait leur ruineroit l'estomac, & en rafraîchissant trop le sang, il disposeroit à l'hydropisie. On doit, dans ce cas-là, employer la méthode que j'ai enseignée dans le Traité des Maladies aiguës, section VI, Chap. V.

Gens âgés ne doivent pas être traités par le petit-lait.

Néanmoins, depuis que j'ai écrit ce Traité, l'expérience m'a appris qu'il valoit encore mieux, après avoir saigné deux fois, ou tout au plus trois fois, réitérer fréquemment les purgatifs, jusqu'à ce que les symptomes aient entierement cessé, que d'employer la saignée pour

tout remede : car la purgation suppléera à la saignée, & on pourra alors mettre en usage les narcotiques, dont autrement il faudroit s'abstenir, quelque violente que fût la douleur, parcequ'ils fixent le mal, & empêchent qu'il ne cede si aisément à la saignée.

Les purgatifs qu'on emploiera dans le rhumatisme, ne doivent être que des lénitifs, comme tamarins, séné, rhubarbe, manne & syrop de roses solutif : il ne faut ni scammonée, ni jalap, parcequ'ils agitent trop le sang, & augmentent les douleurs ; mais tous les soirs après l'opération du purgatif, on donnera une once de syrop diacode, un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Maladie particuliere qui suivoit les fievres intermittentes.

63. Pendant la constitution présente, j'ai observé une certaine maladie qui tantôt ressembloit au rhumatisme, & tantôt à la colique néphrétique par la douleur cruelle qu'elle causoit dans les lombes. Comme cette maladie venoit ordinairement à la suite des fievres intermittentes, elle devoit manifestement son origine à la matiere fébrile qui se jettoit sur les parties musculeuses du corps. Ainsi elle vouloit être traitée de la même façon que la fievre intermittente, dont elle dépendoit. Les saignées réitérées, & toutes les autres évacuations ne faisoient que l'irriter & mettre le malade en danger. C'est ce que j'ai cru devoir remarquer, afin que personne ne s'y trompât.

64. Voilà, Monsieur ce que des observations exactes m'ont appris touchant les maladies sur lesquelles vous m'avez fait l'honneur de me consulter. Je serai content si mon travail peut mériter votre approbation, & contribuer à l'utilité des autres ; du moins je me saurai bon gré d'avoir eu occasion de vous donner cette foible marque de la considération infinie avec laquelle je suis, &c.



LETTRE
DE
HENRI PAMAN,
A
THOMAS SYDENHAM.

MONSIEUR,

Vous avez rendu un ſervice inſigne à la Médecine par votre Hiſtoire des Maladies aiguës, je la regarde comme un ouvrage achevé, parce qu'elle eſt fondée ſur des obſervations exactes & des expériences certaines, & qu'elle eſt écrite avec toute la ſincérité & la fidélité poſſibles. Ce n'eſt pas l'intérêt ou le deſir d'une vaine réputation qui vous a mis la plume à la main, mais le noble motif d'être utile aux hommes. Pour moi, en vous donnant les louanges qui vous ſont dues, je prétends vous engager à faire ſur les maladies chroniques ce que vous avez fait ſi heureuſement ſur les maladies aiguës : car vous rapportez exactement tous les ſymptomes de ces dernieres, & vous marquez ce qu'il convient de faire dans les divers temps de la maladie. Rien de plus difficile néanmoins que d'écrire ſur les Maladies aiguës, parcequ'elles durent ſi peu, que, ſi l'on manque l'occaſion de donner les ſecours néceſſaires, on ne la retrouve plus enſuite, & le malade perit ſans reſſource : au lieu que dans les maladies chroniques on a le temps d'examiner, de ſe retourner, & de prendre le meilleur parti.

Nous nous ſommes ſouvent entretenus enſemble de cette honteuſe maladie, que les Européens prétendent être originaire des Indes Occidentales, je veux dire du mal vénérien, que l'on peut regarder comme la juſte peine de la débauche, & le fléau de l'impudicité. Celui qui ſouhaitoit que cette vilaine maladie ne pût être guérie qu'une ſeule fois, me paroît l'avoir ſouhaité afin que les hommes fuſ- par là détournés du crime ; mais, comme aujourd'hui la curation du mal vénérien eſt ſouvent abandonnée à des Charlatans, à des Barbiers & à quiconque veut s'en mêler, les

malades se trouvent les victimes de ces prétendus guérisseurs qui, soit par intérêt, soit par ignorance, allongent si fort le traitement, qu'il devient pire que le mal, & font tellement souffrir les malades, qu'ils leur rendent la vie insupportable.

Vous m'avez promis, Monsieur, de donner quelque chose sur cette matiere. Je vous somme de votre parole. Ayez la bonté de m'expliquer sincérement quelle est la meilleure maniere de traiter une si cruelle maladie. C'est assez que les malades soit châtiés de Dieu, sans qu'ils souffrent encore davantage de la part du Médecin. Le Public vous aura une obligation singuliere, & moi je participerai en quelque maniere à la gloire qui vous reviendra de cet ouvrage, puisque vous l'aurez publié à ma sollicitation. Je suis, Monsieur, avec un dévouement infini, &c.

A Lambeth, le 12 Février 1680.

REPONSE

DE

THOMAS SYDENHAM

A

HENRI PAMAN,

Membre & Orateur public de l'Université de Cambrige, & Professeur en Médecine dans le College de Gresham à Londres,

Sur l'histoire & le traitement du mal vénérien.

MONSIEUR,

Modestie de l'Auteur. 1. Quand vous appellez mon Traité des Maladies aiguës un ouvrage achevé, c'est un effet de votre politesse & de

votre amitié pour moi ; mais l'idée que j'en ai est bien différente. Je ne le regarde que comme un léger essai, & je pense n'avoir fait autre chose que de montrer le chemin à ceux qui, ayant plus de génie que moi, pourront donner quelque chose de mieux sur l'histoire de la curation de ces maladies. *Je ressemble à une pierre à éguiser qui, sans pouvoir couper elle-même, ne laisse pas de rendre le fer tranchant* (*).

2. En effet, la Nature agit de tant de manieres différentes dans la production des maladies aiguës ; & ses allures sont si délicates & si variées, que la vie d'un homme, quelque longue qu'elle soit, ne suffit pas pour décrire, comme il faut, les divers symptomes de ces maladies, & le traitement qui leur convient. Que dis je, la vie d'un homme ? celle de dix hommes qui se succéderoient les uns aux autres pendant un pareil nombre de siecles, & qui joindroient à tout le génie, la sagacité possible, un travail infatigable, une pratique continuelle & des observations sans nombre, ne seroit pas trop longue pour un tel ouvrage. Vous voyez donc que je suis bien éloigné d'avoir acquis, ou de croire avoir acquis une parfaite connoissance de la Médecine. Je me rends trop de justice pour cela, & je connois trop bien mon peu de capacité (1). Difficulté d'écrire sur les maladies aiguës.

3. Quant aux maladies chroniques dont je vous avois fait espérer que je pourrois écrire l'histoire ; j'ai tellement ce dessein à cœur, que, si je desire que le Ciel prolonge mes jours, c'est principalement, ce me semble, afin de pouvoir laisser sur cette matiere quelque chose d'utile au genre humain ; mais je sens chaque jour combien une pareille entreprise est difficile, sur-tout pour moi qui n'ai pas cette pénétration d'esprit & cette sagacité qui seroient ici nécessaires. D'ailleurs, les Auteurs de Médecine, si on excepte le grand Hippocrate & un très petit nombre d'autres, ne me fournissent presque aucun secours dans la route inconnue où je dois marcher, & qui est toute semée de ronces & d'épines. Les lumieres qu'ils présentent ne sont que fausses & trompeuses lueurs, très propres à égarer & à faire tomber dans le précipice, mais incapables de gui- Difficulté d'écrire sur les maladies chroniques.

Fungor vice cotis, acutum
(*) *Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.*

(1) *Mecum habito, & novi quam sit mihi curta supellex.*

der, comme il faut, dans la recherche des véritables opérations de la Nature. C'est que tous leurs écrits ne contiennent presque que des hypotheses qu'a enfanté une imagination déréglée. Aussi les histoires qu'ils donnent des maladies, c'est-à-dire les descriptions de leurs symptomes, ne sont point fondées sur la réalité des choses, mais sur de vains systêmes qui servent aussi de base à la méthode que ces Auteurs emploient pour traiter les maladies. Une telle pratique ne sauroit manquer d'être pernicieuse au genre humain. Voilà comment on néglige d'étudier les opérations de la Nature, pour se livrer sans ménagement à la fureur des hypotheses.

Tous ces obstacles ne m'empêcheront pas d'écrire sur les maladies chroniques, si le Ciel m'accorde le temps & la santé nécessaires. Maintenant, afin que vous connoissiez l'empressement que j'ai d'exécuter ce que vous demandez de moi, je vous présente un échantillon de l'ouvrage que je médite, savoir une courte dissertation sur le mal vénérien.

Pourquoi on ne doit pas cacher la maniere de traiter le mal vénérien.

4. J'ai rencontré bien des gens qui, dans une vue louable d'arrêter le crime par la crainte du châtiment qui doit le suivre, ou pour se donner à eux-mêmes une réputation de vertu, prétendoient qu'on ne devoit point enseigner la méthode de traiter le mal vénérien. Je ne suis nullement de leur avis; car je pense que, si on vouloit refuser de rendre service au prochain dans tous les cas où il se seroit attiré du mal par sa faute & par son imprudence, il ne resteroit presque plus d'occasion aux hommes d'exercer la charité, & d'être utiles les uns aux autres. Laissons à Dieu qui est le souverain maître, le soin de châtier les coupables. Notre devoir est de secourir, autant qu'il nous est possible, les misérables, & de guérir leurs maladies, mais non pas de les affliger eux-mêmes par des recherches curieuses des causes qui ont produit leurs maux, ou par des reproches & des censures hors de saison.

Je vais donc exposer librement ce que l'observation & l'expérience m'ont appris sur cette maladie, non en vue de porter les hommes à la débauche, mais afin de contribuer, selon le devoir de mon état, à la guérison des corps.

D'où & quand le mal vénérien a été apporté en Europe.

5. La maladie vénérienne parut en Europe pour la premiere fois l'an de N. S. 1493, & fut apportée des Indes Occidentales. Avant ce temps-là, elle n'étoit point du tout connue en Europe; du moins il n'y en a aucune preuve. Aussi

croit-on communément qu'elle est endémique dans les pays de l'Amérique, où furent conduites les premieres Colonies Européennes (1).

Pour moi, je croirois plutôt qu'elle a tiré son origine de quelque contrée des Negres voisins de la Guinée (2): car j'ai oui dire à quantité d'Anglois dignes de foi, qui habitent les Isles Caraïbes, que les esclaves qu'on y amene de Guinée, sans avoir pris terre, ou du moins sans avoir eu aucun commerce impur, sont attaqués d'une maladie qui désole assez souvent toute une habitation, hommes, femmes & enfants, & dont les symptomes paroissent absolument les mêmes que ceux de la vérole, pourvu qu'on ait égard à la diversité des climats. Les habitants des Isles Caraïbes nomment cette maladie *the yaws* (3); & ils la traitent par la salivation mercurielle, de même que nous traitons la vérole. Ainsi ils préferent la salivation mercurielle au gayac & à la salse pareille, nonobstant tout ce que l'on dit parmi nous de la grande vertu qu'ont ces bois dans leur pays natal, & que l'on croit s'affoiblir extrêmement par le long trajet d'Amérique en Europe.

Comment il est nommé en quelques endroits de l'Amérique.

6. Il y a donc apparence que les Espagnols qui apporterent les premiers en Europe le mal vénérien, en furent

On croit que les Espagnols le gagnerent par contagion.

(1) Une preuve que le mal vénérien n'étoit connu ni des Grecs ni des Romains, c'est le silence de tous leurs Médecins pendant au moins deux mille ans, & celui des anciens Historiens, Poëtes, & autres Ecrivains des deux nations. Une autre preuve de cela, c'est l'autorité de tous les Médecins qui vivoient dans le temps que cette maladie commença à paroître, & qui conviennent généralement qu'elle fut apportée pour la premiere fois en Europe vers la fin du quinzieme siecle; qu'elle différoit par ses symptomes de toute autre maladie; qu'elle n'avoit jamais été vue ni observée auparavant; que du royaume de Naples, où elle s'étoit répandue parmi les François & les Napolitains, elle s'étoit ensuite étendue en Europe; enfin qu'elle avoit été apportée des Indes Occidentales à Naples par les soldats Espagnols qui servoient sous Christophe Colomb. *M. Astruc des maladies vénériennes, liv. 1, chap. 1.*

(2) Cette idée est entierement contraire à la vérité du fait; car il est certain qu'on ne transporta point de negres dans l'isle Espagnole avant l'année 1503. Or les Espagnols contracterent la maladie dans cette isle en 1493. Elle fut apportée en Espagne la même année, ou l'année suivante, de là en Italie en 1494 ou 1495, où elle infecta les François & les Napolitains, & par leur moyen fut se répandre bientôt après dans toute l'Europe. *Ibid. chap. 11.*

(3) Le mal vénérien, dit Turner, se nomme *yaws* en Guinée, comme je l'ai appris de quelques Navigateurs, & aussi d'un Capitaine de vaisseau qui a souvent fait ce voyage. *Turner Siphilis 4, th. édit. p. 6, 7.*

infectés par le commerce avec les Negres qui avoient été achetés en Afrique : car plusieurs peuples voisins de la Guinée sont dans l'usage barbare de vendre des hommes aux Européens ; & il se peut faire que la vérole soit endémique chez quelqu'un de ces peuples.

Quoi qu'il en soit, elle fit en Europe de si rapides progrès dans le commencement, que, si elle continuoit de même aujourd'hui, il ne resteroit plus d'hommes au bout de quelques siecles, ou que dumoins ils seroient tous malades & entierement incapables des fonctions de la Société civile ; mais les choses sont bien autrement. La vérole, semblable à ces végétaux qui étant transportés dans un pays étranger y dépérissent, ne sauroit s'accomoder du climat de l'Europe ; elle y déchoit de jour en jour, & la diminution de ses symptomes montre l'état de langueur où elle est déja tombée. Lorsque cette maladie étoit encore nouvelle parmi nous, elle corrompoit dans un moment toute la masse du sang dans ceux qu'elle attaquoit, & elle se manifestoit par de cruelles douleurs de tête & des membres, & par des ulceres en différents endroits du corps (1).

Il s'affoiblit chaque jour.

Mais, depuis cent ans, le premier symptome qu'elle produit, c'est la gonorrhée virulente, & c'est comme une espece d'issue par où elle cherche à s'échapper. Quelquefois, mais rarement, elle se manifeste d'abord par un chancre à la partie ; & comme alors le virus ne s'évacue pas par la gonorrhée, il pénetre bientôt & corrompt toute la masse du sang.

Comment il se communique.

7. Le mal vénérien se communique de deux manieres ; savoir par la génération, les parents transmettant la maladie au fœtus dans le temps de sa formation, ou par un attouchement immédiat dans quelque partie molle ; & cette derniere communication arrive de trois manieres.

1°. Par l'allaitement, soit qu'un enfant gâté tette une nourrice saine ; car alors la salive de l'enfant étant infectée, porte le virus dans les pores des mammelons de la nourrice : soit qu'une nourrice gâtée allaite un enfant sain ; car alors le lait étant infecté communique la même infection au nourrisson.

2°. Lorsque des enfants couchent nuds & dans le même lit avec des personnes gâtées (2). Car, quoique les adultes

(1) Voy. le *Traité des Maladies Vénériennes de M. Astruc, liv. 1, chap. 12, 13.*

(2) Lorsque le mal vénérien parut pour la premiere fois en Europe,

qui ont la chair plus ferme, ne puissent guere gagner le mal que par un commerce impur, même en couchant ensemble, il n'en est pas de même des enfants dont la chair est plus molle, & d'un tissu moins serré : aussi ai-je vu plusieurs fois des enfants qui avoient été infectés, pour avoir couché avec leurs peres gâtés.

---

on le regarda comme épidémique & contagieux ; mais la vérité prévalut enfin, & on sait maintenant par une expérience certaine & indubitable ; & par le consentement unanime de tous les Médecins, que cette maladie ne se contracte point par quelque faute dans le régime, ni par un mauvais air, ni par l'abus des choses non naturelles, ni par une corruption spontanée des humeurs, mais seulement par la communication avec une personne qui en est infectée.

Cette communication se fait ou par la génération, le virus étant transmis par les parents lorsque l'embryon se forme ; ou par contagion, le mal étant transmis d'une personne malade à une personne saine. La premiere maniere m'est fort suspecte ; car je n'ai jamais vu le mal vénérien proprement dit, & distingué par ses véritables signes pathognomoniques, communiqué des parents à leurs enfants ; ce qui me fait croire que les Médecins ont été un peu trop crédules sur cet article, afin de pourvoir en quelque façon à la réputation de leurs malades, en assignant une cause, sinon réelle, au moins probable, de leur maladie, & par ce moyen les exempter de blâme. La seconde maniere de communication est au moins la plus certaine, & elle se fait de trois façons ; 1°. à une certaine distance par un air infecté : 2°. par un sujet attaqué de la maladie : 3°. par un contact immédiat.

Or, il paroît par la raison & l'expérience que le mal vénérien ne peut se communiquer de la premiere façon. Il n'est pas démontré qu'il puisse se communiquer par l'entremise d'un sujet infecté, comme en couchant dans les mêmes draps, en portant les mêmes habits, en buvant dans le même verre, en s'essuyant la bouche & les levres avec la même serviette ; car il y a sujet de croire que les personnes qui ont allégué de semblables causes de leur maladie, l'avoient gagnée d'une autre maniere, que la honte les empêchoit d'avouer. Ainsi le mal vénérien se communique seulement, ou du moins le plus souvent par le contact immédiat entre une personne infectée, & quelque partie d'une personne saine ; comme par le coït, par l'allaitement, par des baisers, en couchant avec une personne infectée, en introduisant le doigt ou la main dans des endroits souillés d'un ulcere ou d'un écoulement vénérien.

Les deux premieres de ces voies de communication sont si bien confirmées par l'expérience, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Beaucoup plus de gens sont infectés par là, que par les trois dernieres voies, comme l'expérience le montre évidemment : car nous n'avons que deux ou trois exemples de personnes infectées par des baisers, ou pour avoir couché dans le même lit, ou pour avoir touché des parties attaquées de la maladie ; au lieu qu'une infinité l'ont prise par l'allaitement, ou par le commerce charnel. Voyez *M. Astruc, livre* 11, *chapitre* 1.

7°. Par un commerce impur, lorsque le membre viril dilaté par la tension, s'imbibe du virus qui sort d'un chancre, ou même d'une pustule située dans le vagin d'une femme infectée, laquelle, nonobstant ce chancre ou cette pustule, peut néanmoins paroître saine, parceque l'humidité qui détrempe le vagin, retient le virus, & l'empêche de pénétrer si tôt dans le sang, ou parceque le flux menstruel le délaie fréquemment, & l'évacue en quelque façon.

Quelle partie il attaque d'abord.

8. Je crois que dans les hommes ce virus attaque d'abord la substance charnue de la verge, qu'il la corrompt, l'enflamme & l'ulcere ensuite peu-à-peu. De là vient qu'il coule goutte à goutte dans l'urethre une sanie telle qu'on la voit couler dans la gonorrhée. Ce qui me fait croire que la chose est ainsi, c'est que j'ai vu moi-même une semblable matiere virulente qui ne sortoit point par l'urethre, mais transsudoit par la substance poreuse du gland, sans qu'il y eût de chancre ni sur le gland, ni sur le prépuce (1). Le virus vénérien pénétrant ensuite plus avant, ronge & ulcere les glandes prostates, comme l'on voit assez souvent dans les cadavres de ceux qui sont morts de la vérole (2).

Symptomes du premier état du mal vénérien.

9. Voici quel est le progrès du mal vénérien : le malade sent d'abord une douleur extraordinaire dans les parties naturelles avec une espece de raclement des testicules ; & cela arrive plutôt, ou plus tard, suivant que la femme avec qui il a eu commerce, étoit plus ou moins gâtée, & suivant qu'il est lui-même d'un tempérament plus ou moins propre à recevoir le virus. Ensuite, à moins qu'il ne soit circoncis, il se forme sur le gland une tache ou pustule de la couleur & de la grandeur d'un bouton de rougeole.

Aussi-tôt que cette pustule a paru, il distille une liqueur qui ressemble à la semence, mais qui, s'éloignant chaque jour davantage de la couleur & de la consistence de la semence, devient jaunâtre, & quand le mal est violent & le virus fort âcre, elle devient verdâtre, & même se trouve

(1) Notre Auteur s'est trompé sur cet article ; aussi M. Astruc n'a pas manqué de le censurer. Cet habile homme croit que les vésicules séminaires sont le siege de la gonorrhée, soit dans les hommes, soit dans les femmes ; & de là il établit dans les deux sexes quatre différentes especes de cette maladie. *Traité des Malad. Vénér. liv. 3, chap. 1, sect. 2.*

(2) L'Auteur entend sans doute qu'on en fait l'ouverture, sans quoi on ne peut voir les prostates.

mêlée d'une humeur aqueuſe qui eſt abondamment teinte de ſang.

La puſtule du gland devient enfin un ulcere qui d'abord reſſemble aux aphthes qu'on voit dans la bouche des enfants; mais qui chaque jour s'étend davantage & devient plus profond avec des bords durs & calleux. Cette puſtule eſt rarement accompagnée de la gonorrhée dans ceux qui ont déja eu auparavant quelque gonorrhée; & ceux qui ſont circoncis, ont rarement des chancres ſur le gland, mais ſeulement une gonorrhée; car le gland étant expoſé à l'air, & ſouvent frotté par la chemiſe, il ſe durcit, & par ce moyen, ne reçoit pas aiſément le virus.

10. La gonorrhée eſt bientôt ſuivie d'autres ſymptomes plus fâcheux. Il y a une érection fréquente, involontaire & très douloureuſe, avec un ſentiment d'une forte conſtriction de la verge, & la douleur augmente pendant la nuit, lorſque le malade eſt échauffé par la chaleur du lit. Je regarde ce ſerrement douloureux de la verge, comme le ſigne le plus eſſentiel d'une gonorrhée ſimple. La verge ſe recourbe auſſi par le raccourciſſement du frein, lequel étant diſtendu pendant l'érection, cauſe une douleur très vive (1). Le malade eſt tourmenté d'une ardeur d'urine: le plus ſouvent il ne la ſent preſque pas, tandis que l'urine coule; mais, dès qu'elle ceſſe de couler, il ſent une violente cuiſſon tout le long du canal de l'urethre, principalement à l'endroit du gland (2).

Quelquefois l'urethre étant excorié & rongé par le flux continuel d'une matiere âcre & purulente, il s'y forme des caroncules, c'eſt-à-dire des excroiſſances de chair, d'abord molles & fongueuſes, mais qui augmentant chaque jour, & ſe durciſſant peu à peu, viennent enfin à boucher tellement le conduit, que l'urine ne ſauroit plus ſortir. Ces caroncules, à cauſe des petits ulceres qui les environnent, rendent une ſéroſité. Elles ſont extrêmement difficiles à détruire, & infiniment à craindre pour le malade.

Souvent auſſi la matiere purulente, enſuite d'un violent exercice, ou d'un uſage mal entendu des aſtringents, au lieu de s'évacuer par l'urethre, tombe dans les bourſes, les tuméfie conſidérablement, tantôt d'un ſeul côté, tan-

(1) C'eſt ce que certains Auteurs appellent *chaude-piſſe cordée*, ou *priapiſme*.

(2) C'eſt ce qu'on appelle ordinairement une *dyſurie*.

tôt des deux côtés à la fois, les enflamme, & cauſe de très cruelles douleurs. Durant ce temps-là, il coule peu de matiere, mais l'ardeur d'urine n'eſt pas moins violente: & tels ſont les ſymptomes les plus ordinaires de la maladie, tandis qu'elle demeure dans cet état.

Symptomes du ſecond état.

II. Mais, lorſque par ſa longueur elle a donné le temps au virus de pénétrer dans la maſſe du ſang, & de l'infecter, ou lorſque la matiere virulente ayant été retenue dans le corps par des aſtringents employés mal à propos, a corrompu les humeurs; alors c'eſt une véritable vérole, autrement une vérole confirmée, & voici quels ſont les ſymptomes.

Il paroît ſouvent des bubons ou tumeurs dans l'aine, & c'eſt le premier degré de la vérole. Le malade reſſent de cruelles douleurs à la tête, aux bras & aux jambes, dans les interſtices des articulations. Ces douleurs prennent irréguliérement & par intervalles; mais elles manquent très rarement de ſe faire ſentir pendant la nuit, à la faveur de la chaleur du lit, & elles ne ceſſent guere que le matin.

Il ſe forme en divers endroits du corps des croûtes & des galles qui ſont de la couleur d'un rayon de miel, ſigne qui les diſtingue des autres ſortes de galles. Quelquefois elles s'étendent par plaques de la même façon que la lépre nous eſt repréſentée dans les écrits des Médecins: plus ces galles ſe répandent, moins le malade ſouffre. Tous les ſymptomes augmentent peu-à-peu, & les douleurs principalement deviennent ſi violentes que le malade ne pouvant demeurer au lit, ſe leve tout à coup, & ne ceſſe de ſe promener de côté & d'autre dans ſa chambre juſqu'à ce que le jour paroiſſe.

Les os du crâne & ceux des bras & des jambes ſont attaqués d'exoſtoſes en différents endroits, & à la fin ils ſe carient & ſe pourriſſent par la continuation de la douleur & de l'inflammation. Des ulceres phagédéniques rongent diverſes parties du corps Ils commencent ordinairement par attaquer le goſier; enſuite s'étendant inſenſiblement le long du palais, ils gagnent les cartilages du nez, les détruiſent, & cauſent la chûte entiere du nez.

Les ulceres, les douleurs, la carie & la pourriture augmentant chaque jour, le malade mene une vie cent fois plus triſte que la mort; il n'eſt plus qu'un cadavre vivant, dont la vue fait horreur, & dont la puanteur eſt inſupportable: ſes membres tombent par pieces les uns après

les autres, & c'est ainsi qu'il termine sa misérable vie (1).

12. Je ne connois la nature essentielle du mal vénérien que par les symptomes dont j'ai fait mention. Hors de là, elle m'est aussi peu connue que celle d'une plante ou d'un animal. Quoi qu'il en soit, je suis assuré que le virus qui le produit est très inflammatoire; & de là viennent tant de fâcheux symptomes. Je tiens aussi pour constant que ce virus doit être évacué, & cela par les remedes que l'expérience, qui est le grand maître en Médecine, a fait voir être le plus efficaces: car on n'a point encore découvert de spécifique capable de guérir la maladie vénérienne sans produire d'évacuation.

L'essence de cette maladie est inconnue à l'Auteur.

Quelle est sa cause.

Le mercure & les bois sudorifiques ne méritent pas le nom de *spécifiques*, à moins qu'on ne cite des exemples où le mercure ait guéri la vérole sans causer de salivation, & les bois sudorifiques sans causer de sueurs. Et comme l'expérience m'a appris que les sudorifiques ordinaires ne sont pas moins utiles dans cette maladie, que la décoction des bois, je ne doute point que, si on pouvoit trouver dans le regne végétal ou dans le regne animal, un remede aussi propre que le mercure à exciter la salivation, il ne guérît pareillement le mal vénérien (2).

(1) Rien de plus magnifique, de plus complet, & de plus exact que cette description du commencement & du progrès de la vérole. On voit bien qu'elle est faite d'après nature; & tant que la maladie durera, elle sera une preuve subsistante de la grande expérience de notre Auteur, & de son attention à suivre les pas de la nature. De Sault, persuadé qu'on n'y pouvoit rien ajouter, l'a copiée dans son Traité de la Vérole; & à la fin il fait cette remarque:

Par cette exacte description que Sydenham nous a donnée de la vérole, il paroît que la gonorrhée, les bubons, le phymosis, le paraphymosis, les chancres, les verrues, les tumeurs, &c. ne different de la vérole que du plus au moins; que le levain qui les produit est le même, & que ces différents accidents ne tirent leur distinction que de la différence des parties attaquées. Voyez *de Sault, Traité de la Vérole*.

(2) *Turner*, après avoir donné une courte histoire du mercure, & avoir rapporté le sentiment de notre Auteur, ajoute qu'il est contraire à celui des meilleurs praticiens, & à l'expérience; car, dit-il, il s'ensuivroit de là que les autres remedes purgatifs dompteroient aussi bien le virus vénérien que fait le mercure; ce qui est entierement faux, puisqu'il est évident qu'en purgeant deux fois avec le mercure on détruit plus ce virus, qu'en purgeant un grand nombre de fois sans employer le mercure, & que la maladie augmente au contraire quand on emploie les autres purgatifs. *Turner Syphilis*, *édit.* 4, *th. p.* 152, 153.

M. Astruc est aussi d'un sentiment contraire à celui de notre Auteur:

Une simple gonorrhée virulente est bien différente d'une vérole confirmée, dans laquelle le virus a corrompu toute la masse du sang. Aussi l'évacuation par laquelle on vuide la matiere de la gonorrhée, est tout autre que celle qui guérit la vérole.

Curation de la gonorrhée virulente.

13. Quant à la gonorrhée dont nous allons parler d'abord, je trouve que sa curation consiste principalement dans l'usage des purgatifs, au moyen desquels on évacue l'humeur peccante, ou bien on diminue la quantité des sucs naturels qui autrement serviroient à entretenir le virus. Or, quoique la raison & l'expérience m'apprennent que toute sorte de purgatifs fréquemment réitérés peuvent guérir cette maladie, il me semble néanmoins que les cholagogues & sur-tout les hydragogues sont les plus efficaces. En effet j'ai quelquefois employé avec succès la racine seule du jalap pour les pauvres qui n'étoient pas en état de dépenser beaucoup en remedes.

Mais, comme la gonorrhée est accompagnée d'inflammation, & que d'ailleurs les purgatifs dont on doit se servir pour la traiter, échauffent nécessairement, il faut ordonner, dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin, un régime rafraîchissant.

14. Voici donc quelle est ma méthode:

Par des purgatifs.

Prenez *de la masse des pilules cochées majeures, trois gros; extrait de rudius, un gros; Résine de jalap & de diagrède, de chacun demi gros; & avec suffisante quantité de baume de la Mecque, faites des pilules, dont il y en ait six dans chaque dragme du tout.*

Pilules purgatives.

Le malade avalera quatre de ces pilules tous les matins

Nous avons appris, dit-il, par une longue expérience qui est au dessus de tous les raisonnemens, que le mercure, lors même qu'il ne fait point saliver, produit les mêmes effets dans le sang que lorsqu'il cause une abondante salivation, pourvu qu'il entre dans le sang en suffisante quantité; & qu'ainsi il atténue les fluides, débarrasse les vaisseaux, rétablit les oscillations des solides, dissipe les obstructions, évacue le virus vénérien, & détruit entierement la maladie.

La Méthode de *de Sault*, qui consiste à donner les frictions mercurielles, en empêchant la salivation par des purgatifs, & en faisant user de l'eau de mercure pour boisson ordinaire, est encore une preuve que le mercure peut guérir la vérole sans exciter la salivation, de quoi cet Auteur cite plusieurs exemples.

Hoffman donne aussi une méthode particuliere de guérir la vérole sans exciter la salivation. *Hoffman. oper. tome 3, page 321.*

à quatre ou cinq heures ; en sorte qu'il dorme par-dessus ; & il continuera de la sorte pendant douze ou quatorze jours, ou même davantage, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'ardeur d'urine soit fort diminuée, & que la matiere de la gonorrhée ne soit presque plus jaune. Alors il suffira de prendre la même dose de pilules de deux jours en deux jours pendant deux semaines, & ensuite deux fois la semaine seulement, jusqu'à ce que l'écoulement cesse tout à fait, ce qui n'arrive d'ordinaire qu'après bien du temps.

Quand il n'y a plus ni ardeur d'urine, ni écoulement de matiere jaunâtre, & qu'on presse avec les doigts l'extrémité de la verge, il en sort, sur-tout le matin, quelques gouttes d'une humeur séreuse. On dit ordinairement que cette sérosité ne vient que du relâchement & de la foiblesse des parties, à cause du long séjour que le virus y a fait ; mais les malades éprouvent malheureusement pour eux, que c'est un véritable reste du virus qui n'a pas été entierement détruit. Aussi ne faut-il qu'un leger excès de vin, qu'un exercice un peu trop violent, ou quelque autre cause semblable, & même encore plus légere, pour faire revenir la gonorrhée, lorsque le malade cesse de se purger avant qu'il ne coule plus rien du tout (1).

15. Si la gonorrhée continue encore après toutes ces purgations, il sera bon, sur-tout dans les sujets difficiles à purger, de substituer de temps en temps aux pilules, quelque purgatif plus puissant, tel que la potion suivante qui étant prise seulement une fois, a quelquefois mieux arrêté la gonorrhée, que n'avoient fait un grand nombre de purgatifs. *Purgatifs forts sont quelquefois nécessaires.*

Prenez tamarins demi-once ; feuilles de séné deux gros ; rhubarbe demi-gros. Faites bouillir le tout dans suffisante *Potion purgative forte.*

(1) Lorsque le tempérament est foible, & particulierement lorsque la maladie est accompagnée de beaucoup de chaleur & de douleur en urinant, on doit s'abstenir des purgatifs chauds & irritants, parce-qu'ils augmenteroient la douleur, & échaufferoient extrêmement le malade. Et quand il s'agit de purger, il faut employer les purgatifs les plus doux ; & les étendre dans beaucoup de liqueur. Pour ce qui est des purgatifs mercuriaux, on doit les donner avec beaucoup de précaution : car comme observe très bien M. Astruc, leur usage gâte l'estomac, ruine les forces, augmente l'âcreté du sang, rend les ulceres vénériens plus malins & plus difficiles à guérir, renouvelle quelquefois la dysurie, & fait quelquefois revenir un écoulement qui avoit cessé, & le rend aussi virulent qu'auparavant, comme sa couleur jaune ou verte le fait assez voir.

quantité d'eau ; & dans trois onces de colature, dissolvez manne & syrop de roses solutif, de chacun une once ; syrop de nerprun, & electuaire du suc de roses, de chacun deux gros ; pour une potion.

Si la maladie est trop long-temps à guérir, il faudra donner huit grains de turbith minéral, seulement deux ou trois fois, ayant soin de mettre entre chaque prise un intervalle convenable, de peur de causer la salivation. Ce remede est le meilleur de tous dans une gonorrhée opiniâtre : on pourra aussi donner deux fois la semaine les pilules suivantes.

Pilules purgatives fortes

Prenez pilules de duobus demi-gros ; mercure doux un scrupule ; beaume de la Mecque ce qu'il en faut. Mêlez tout cela, & faites-en quatre pilules, qu'on avalera de grand matin.

En quel cas on doit recourir aux lavements.

16. Le malade se trouve quelquefois si rebuté de tant de purgations qu'il ne peut supporter l'odeur des remedes, ni seulement les voir ; d'autres fois son tempérament résiste si opiniâtrément aux purgatifs, qu'on ne sauroit évacuer une suffisante quantité de matiere morbifique ; & tandis qu'on s'efforce inutilement d'en venir à bout, le virus pénetre dans le sang & cause la vérole. Aussi attaque-t-elle souvent les sujets difficiles à purger.

Dans ce cas-là il faut avoir recours aux lavements, par le moyen desquels on peut remplir les deux indications, qui sont d'évacuer l'humeur, & de la détourner de la partie affectée. Cette méthode est quelquefois plus courte que la premiere, dont la longueur est ennuyeuse : il est vrai qu'elle ne me paroît pas si sure, & qu'il y a plus à craindre qu'il ne reste dans le corps quelque portion de virus vénérien, qui ne manqueroit pas de causer de nouveaux désordres. Mais il est très facile de parer à cet inconvénient, & cela en faisant prendre un purgatif par en haut les jours qu'on ne donnera point de lavement (1).

De quelle maniere il faut les donner.

17. Voici donc la maniere dont je me conduis. Je donne

(1) Cette méthode de donner des lavements semble avoir été particuliere à notre Auteur. Mais s'il y a des tempéraments qui ne puissent supporter les purgatifs, pourquoi y avoir recours par intervalle ; afin d'aider les lavements qui, faute d'opérer, ne peuvent qu'augmenter le mal, en causant un trouble inutile ? Aussi *Turner* observe qu'on ne doit pas se fier à cette méthode, & qu'elle réussit très rarement.

pendant deux ou trois matins de suite les pilules dont j'ai parlé, ou quelques autres semblables. Après cela je fais prendre deux fois par jour, savoir le matin & à cinq heures du soir, le lavement suivant, excepté un ou deux jours de la semaine, que je donne un purgatif. Voici la composition du lavement.

Prenez electuaire du suc de roses, six gros; térébenthine de Venise dissoute dans le jaune d'œuf, demi once. Faites dissoudre tout cela dans une chopine d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & y ajoutez deux onces de catholicon. Lavement purgatif.

Tous les soirs, un peu avant que le malade se couche, je lui donne vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque, incorporées dans du sucre. Comme ce baume est une espece de térébenthine liquide & très pure, il a les mêmes vertus que la térébenthine, & il guérit très efficacement les ulceres causés dans les parties. Quand on n'a pas de ce baume, on peut donner en place la grosseur d'une noisette de térébenthine de Chypre.

18. Durant le traitement, quel qu'il soit, j'interdis absolument au malade les aliments salés ou difficiles à digérer, comme la chair de bœuf & de cochon, le poisson, le fromage, les racines, les herbages, & les fruits; mais je lui permets de manger du mouton, du veau, du lapin, & d'autres choses d'une digestion aisée; bien entendu néanmoins qu'il en use très sobrement, & seulement pour soutenir ses forces. Je défends aussi le vin, & toute liqueur spiritueuse, ou acide, & je donne pour boisson de l'eau laiteuse, c'est-à-dire trois parties d'eau bouillies avec une partie de lait: mais à dîné & à soupé on peut accorder un peu de petite biere. Régime pendant le traitement.

Pour diminuer l'inflammation & tempérer l'ardeur d'urine, j'emploie les émulsions rafraîchissantes, dont je fais prendre abondamment dans l'intervalle des purgations: elles sont composées de la maniere suivante.

Prenez graines de melon & de concombre, de chacune demi-once; graines de pavot blanc deux gros; huit amandes douces pelées. Broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par-dessus une livre & demie d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & ajoutez suffisante quantité de sucre. Emulsion rafraîchissante.

19. Dans les tempéraments fort sanguins, & lorsque la

Quand est-ce qu'il faut saigner.

maladie est opiniâtre, après que j'ai purgé durant un mois, ou environ, je fais ordinairement tirer huit ou neuf onces de sang du bras droit. Je ne veux pas qu'on saigne plutôt, crainte de fixer le virus (1) : je ne fais pas grand cas des injections dans l'uretre ; car comme elles sont âcres, ou astringentes, elles nuisent souvent plus qu'elles ne servent. Cependant on peut sur la fin de la maladie injecter de l'eau rose en petite quantité.

Il faut purger davantage les sujets difficiles.

20. Cette méthode m'a toujours réussi dans le traitement de la gonorrhée, & je n'en ai point trouvé jusqu'à présent de meilleure, sur-tout pour ceux qui sont faciles à purger : elle n'est pas moins sure pour ceux qui sont difficiles ; mais elle demande bien plus de temps. Dans ces derniers il faut réitérer la saignée, donner de plus forts & de plus fréquents purgatifs, & les continuer plus longtemps (2), ou bien il faut employer les lavements de la maniere que nous avons dite : car dans cette maladie l'essentielle est la purgation ; & c'est ici principalement qu'il est vrai de dire que celui qui purge bien, guérit bien.

Eaux minérales sont nuisibles dans cette maladie

Mais on doit éviter les eaux minérales, car par leur qualité astringente elles retiennent certainement dans le corps & y fixent les restes du virus qui auroient dû être évacués. Aussi j'ai souvent observé que quand on buvoit ces eaux dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, elles causoient des tumeurs du scrotum, & que quand on les buvoit à la fin de la maladie, elles produisoient des symptomes encore plus fâcheux ; par exemple des caroncules dans l'uretre. Voilà ce que j'avance hardiment, mal-

(1) Lorsque la saignée est nécessaire, le meilleur est de commencer par-là, afin de prévenir l'inflammation ; & de diminuer la douleur ; car l'expérience montre que la saignée, bien loin d'augmenter la maladie, rend au contraire les symptomes plus doux, & facilite par conséquent la guérison.

(2) On sait, par experience, qu'il y a des tempéraments où les plus forts purgatifs ne font rien, & où les plus doux operent : la grande irritation que cause les premiers, produisant dans les intestins de violentes contractions spasmodiques qui ferment l'anus ; tandis que les seconds, en relâchant & stimulant en même temps les intestins, opérent doucement & efficacement. Cette observation a son utilité dans la pratique, & se trouve confirmée par certaines coliques, où les purgatifs doux réussissent, & par d'autres où les plus forts, quoique nécessaires, ne font rien, & ne peuvent aussi être donnés sans danger, à moins qu'on n'y joigne un narcotique pour diminuer la tension des fibres intestinales, & par ce moyen disposer les boyaux à obéir à l'opération du purgatif.

gré l'usage où l'on est aujourd'hui d'ordonner assez souvent les eaux minérales dans la gonorrhée.

21. Je sais qu'il y a des Praticiens qui se vantent de guérir cette maladie en bien moins de temps, & par des remedes fameux ; mais je n'ai vu que trop souvent les malheurs qui sont arrivés pour avoir fixé par des astringents la matiere morbifique, au lieu de l'évacuer ; car alors elle a pénétré dans la masse du sang, & a causé la vérole.

Comme aussi les astringents & les décoctions des bois.

Les bois sudorifiques que l'on nous vante comme des spécifiques, sont moins dangereux que les astringents, mais je n'ai pas trouvé qu'ils fussent plus utiles : ils ne font qu'échauffer tout le corps qui ne l'est déja que trop, & augmenter encore l'inflammation de la partie malade ; j'ai même vu des cas où ils ont renouvellé la gonorrhée qui avoit disparu auparavant (1).

22. Il faut remarquer néanmoins que si le gland se trouve entierement recouvert du prépuce, & que le bord de celui-ci soit tellement enflé, dur & calleux en conséquence de l'inflammation qu'on ne puisse en aucune façon le ramener en arriere, on emploieroit inutilement les purgatifs les plus puissants, & même réitérés chaque jour pendant des mois entiers, si on ne travaille en même temps à remettre la partie dans son état naturel, c'est-à-dire à dissiper la dureté & la tumeur qui entretiennent la gonorrhée. Pour en venir à bout je me sers de la fomentation suivante.

Il ne faut pas purger s'il y a un phymosis.

Ce qu'il faut faire.

Fomentation émolliente.

Prenez racines de guimauve & de lis, de chacune une once & demie ; feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau, de jusquiame, fleurs de camomille, de mélilot, de chacune une poignée ; graines de lin & de fenugrec, de chacune, demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine ; & avec cette liqueur fomentez pendant une heure, deux ou trois fois le jour la partie malade.

Après chaque fomentation je fais oindre la partie avec de l'huile fraîche de lin, & ensuite appliquer sur les bords tuméfiés du prépuce, l'emplâtre de mucilage, étendu sur de la peau.

S'il y a un chancre sur les bords du prépuce, ou sur le gland, de telle maniere qu'on ne puisse qu'avec beaucoup

(1) Voyez ci-dessus *num.* 14.

de peine ramener le prépuce en arriere, alors outre la fomentation dont je viens de parler, j'ordonne le liniment suivant.

Liniment digestif.

Prenez six gros d'onguent basilicum; deux gros d'onguent de nicotiane; demi-gros de précipité lavé dans l'eau rose, & bien porphyrisé. Mêlez tout cela & faites en un liniment dont on mettra sur de la charpie, & qu'on appliquera sur le chancre après chaque fomentation (1).

Comment il faut remédier à l'enflure du scrotum.

23. S'il arrive que la gonorrhée tombe dans le scrotum & le tuméfie considérablement, soit parcequ'on a arrêté trop tôt l'écoulement, soit ensuite d'un violent exercice, soit par quelque autre cause, alors j'ai recours au cataplasme d'oxycrat & de farine de feves: & si ce cataplasme ne diminue pas la douleur de la tumeur, je fais fomenter deux fois par jour le scrotum avec la décoction émolliente dont j'ai parlé.

Durant l'usage de ces remedes extérieurs je ne cesse pas d'employer intérieurement les purgatifs & les rafraîchissants, & le régime que j'ai recommandé ci-dessus. Je ne fais pas même de difficulté de saigner, en quelque temps que ce soit de la maladie, si la grosseur de la tumeur & la violence de la douleur me font juger la saignée nécessaire (2), & alors je choisis le bras qui répond au testi-

(1) Si l'inflammation est considérable, il faut avoir recours à la saignée, & la réitérer suivant le besoin, tenir le ventre libre par des lavements émollients; & s'il y a fievre, comme il arrive souvent, il faut tenir le malade au bouillon & à la tisane. On fera de fréquentes injections entre le gland & le prépuce avec l'eau d'orge & le miel rosat, la liqueur un peu chaude, pour emporter les humeurs âcres & nuisibles qui sont cachées sous le prépuce, & on appliquera sur la partie tuméfiée un cataplasme émollient semblable à celui que décrit notre Auteur.

Mais si la maladie ne cede pas à ce traitement, il faut recourir à l'opération usitée en pareil cas, qui consiste à inciser le prépuce, & qui est exactement décrite par *Heister* dans ses *Instructions de Chirurgie*, & par M. Astruc, dans son *Traité des Maladies Vénériennes*, auxquels on renvoie le Lecteur. M. Astruc recommande comme une chose fort nécessaire en ce cas-là de tenir la verge attachée au ventre.

(2) *Turner* appelle cette tumeur une *hernie humorale*. Elle est ordinairement causée par une gonorrhée arrêtée tout à coup, ou par une vérole cachée. La saignée y est nécessaire, & doit être réitérée selon le besoin: la nourriture doit être très légere; il faut tenir le ventre libre par des lavements rafraîchissants & laxatifs, & banir entierement les remedes stimulants, astringents & balsamiques. Les applications extérieures que prescrit l'Auteur sont très utiles; comme aussi

cule tuméfié, & on tire neuf ou dix onces de sang. Voilà ce que j'avois à dire sur la gonorrhée.

24. Mais quand le mal vénérien est venu au point d'être une vérole confirmée, autrement une vérole proprement dite, alors il faut s'y prendre d'une toute autre maniere, & avoir recours à un remede plus puissant, c'est-à-dire à la salivation mercurielle : c'est le seul moyen de guérir cette maladie ; & je ne crois pas qu'on puisse citer un cas où elle ait été guérie autrement, quoique certains Auteurs, soit habiles, soit ignorants, aient avancé inconsidérément le contraire (1). Ainsi comme la salivation est ici l'essentiel, tout ce que j'ai à faire c'est de rapporter ce que la raison & l'expérience m'ont appris sur la maniere d'exciter, & de gouverner cette évacuation.

Vérole confirmée se guérit uniquement par la salivation.

25 Et d'abord je ne comprends pas ce que veulent dire les Auteurs, quand ils nous avertissent si souvent & si sérieusement de bien préparer le malade par des purgatifs, des altérants, des bains & autres remedes semblables, pour ne rien dire de la saignée, qui est regardée par quelques-uns comme la principale préparation. Il s'agit ici uniquement d'évacuer le virus vérolique par la salivation qui est absolument nécessaire, & que le mercure seul peut procurer ; du moins nous ne connoissons jusqu'à présent aucun autre remede qui puisse produire cet effet.

Il n'est pas nécessaire de préparer le corps pour cela.

Or je demande lequel vaut mieux, ou de faire saliver le malade lorsqu'il jouit encore de toutes ses forces, & par conséquent lorsqu'il est en état de soutenir l'action du mercure, ou lorsqu'il a été affoibli par des saignées & par la diete. Tout homme éclairé jugera sans doute que le premier parti est le meilleur, aussi l'expérience le confirme ; car ceux qui n'ont été affoiblis ni par des évacuations, ni d'aucune autre maniere, soutiennent beaucoup mieux la salivation que ceux qui l'ont été par de telles préparations. On peut comparer ces derniers à des soldats qui se déferoient de leurs armes avant le combat (2).

---

la méthode qu'il emploie ; mais il faut avoir soin en même-temps de soutenir la partie avec un bandage convenable.

Hoffman assure avoir vu de pareilles tumeurs, que les plus puissants remedes, & même le mercure pris intérieurement n'avoient pu résoudre, se dissiper heureusement en frottant simplement le scrotum avec l'onguent mercuriel. *Hoffman*, *Opér. tom* 3, *p.* 426.

(1) Voyez ci-dessus où le contraire est prouvé.

(2) Avant que d'exciter la salivation par des frictions mercurielles (& cela doit s'entendre aussi du mercure donné intérieurement),

Comment il faut conduire la salivation.

26. Je laisse donc toutes ces préparations nuisibles, & sitôt que je suis appellé auprès d'un malade qui a la vérole, j'ordonne l'onguent suivant.

Onguent mercuriel.

Prenez deux onces de saindoux, & une once de mercure crud. Mêlez cela ensemble.

Je n'ajoute ni huile spiritueuse, ni aucune autre chose, car toutes ces additions, ou prétendus correctifs ne servent qu'à affoiblir l'onguent, ou du moins ne le rendent pas plus efficace; & s'ils font quelque chose, c'est tout de même que lorsqu'ils sont joints aux purgatifs, avec lesquels

---

M. Astruc recommande avec raison d'avoir attention, 1°. à l'état actuel du malade, pour savoir s'il est en état de soutenir le mercure; 2°. au choix de la saison convenable; 3°. à la préparation que demande le malade; 4°. à la préparation de l'onguent qui doit être employé.

Quant au premier article, il ne faut pas donner les frictions aux personnes qui ont quelque maladie aiguë, ou quelque maladie chronique fort dangereuse, à moins qu'on ne juge très probablement que la derniere vient originairement de la vérole; ni aux personnes très foibles & épuisées, de quelque cause que cela provienne, sur-tout si l'on a dessein de produire une salivation abondante; ni aux femmes pendant que leurs regles coulent.

Quant au second article, le printemps & l'automne sont les saisons les plus convenables, & l'hiver plus que l'été. Mais si les symptomes sont urgents, il faut donner les frictions en tout temps avec les précautions nécessaires.

Quant au troisieme article, avant que de donner les frictions, il faut d'abord saigner le malade s'il est pléthorique, ensuite le purger doucement, & lui faire prendre le bain chaud deux fois par jour durant cinq, six ou huit jours, suivant le besoin; & pendant tout le temps de la préparation la nourriture doit être en petite quantité, humectante & rafraîchissante, point de vin, ni de commerce vénérien, ni d'exercice violent, de corps, ou d'esprit. Si la vérole est compliquée avec quelqu'autre maladie, il faut une plus grande préparation, & qui soit proportionnée à l'état du malade.

Il y a des cas qui ne donne pas le temps d'user de la préparation ordinaire, savoir lorsqu'un os carié vient à se fracturer subitement par un coup léger; lorsque la carie d'un os est si profonde qu'elle pénetre jusqu'à la moëlle; lorsqu'une exostose, accompagné de chaleur, de douleur, & d'inflammation, tend à la suppuration. Dans ces cas là, après avoir tout au plus saigné & purgé, on donne aussi-tôt les frictions mercurielles, & avec une grande dose de mercure dès la premiere, ou la seconde, si la violence des symptomes le demande. Quand on a diminué cette violence, on peut aller plus doucement, afin que le mercure, demeurant plus long-temps dans le sang, agisse mieux sur le virus vénérien, & aussi, de peur qu'en se hâtant trop, on ne cause quelque accident funeste.

Hors ces cas, qui sont très rares, ajoute M. Astruc, je conseille

on voit qu'ils excitent des tranchées, & rendent la purgation plus difficile, parcequ'ils brident l'action de ces remedes, dont toute la vertu consiste dans une oposition à la nature de l'homme.

J'ordonne après cela au malade de se frotter lui-même avec cet onguent les bras, les cuisses & les jambes, trois soirs de suite, en comptant le soir du premier jour que je suis appellé; mais je veux qu'ils s'abstienne entierement de frotter les aisselles & les aines; & pour empêcher même que l'onguent ne touche le ventre, je fais mettre

---

de ne jamais manquer de préparer soigneusement le malade avant que de lui donner les frictions mercurielles, préparation que je crois non seulement très utile, mais absolument nécessaire, soit pour corriger les vices du sang, ou des premieres voies qui sont étrangers à la vérole, soit afin que le mercure, entrant plus aisément dans le sang, produise mieux ses bons effets. Cet Auteur blâme ensuite avec raison *Sydenham* de ce qu'il rejette toute préparation, comme si, dit-il, une saignée & une ou deux purgations dans l'espace de quinze jours pouvoient affoiblir le malade jusqu'à le rendre incapable de soutenir l'action du mercure; puisqu'au contraire il est évident, qu'en préparant ainsi le malade, les impuretés des premieres voies sont évacuées, la pléthore des vaisseaux est diminué, les parties solides sont relâchées, & par ce moyen le mercure peut pénétrer plus aisément dans le sang, & y produire ses effets, qui sont d'atténuer le sang & les humeurs, & d'évacuer, par les émonctoires de la bouche, des intestins, de la peau & des reins, les humeurs nuisibles.

Le même Auteur expose ensuite les regles qu'il faut observer en donnant les frictions mercurielles. Elles méritent d'être consultées V. *Traité des Maladies Vénériennes, liv. 4, ch. 6.*

Hoffman recommande fort le bain chaud, joint à l'usage des préparations mercurielles & des décoctions sudorifiques. Il dit qu'il n'est pas de moyen plus court & plus efficace de débarrasser le sang du virus vénérien que d'évacuer ce virus par les glandes de la peau, qui sont les émonctoires universels du corps, & qu'aussi est-il rare qu'on guérisse radicalement la vérole sans l'usage des bains chauds: que tous les Médecins expérimentés savent que la méthode d'employer les décoctions sudorifiques & les préparations mercurielles, à moins qu'on n'ait soin en même temps d'évacuer le virus par les pores de la peau, est souvent inutile, & même pernicieuse: qu'il pourroit citer quantité d'exemples, où, après la salivation mercurielle, & l'usage interne des mercuriaux, soit diaphorétiques, soit purgatifs, soutenus même des décoctions sudorifiques, les symptomes véroliques qui avoient diminué pendant quelque temps, ont recommencé ensuite avec une plus grande violence, parceque le virus n'ayant pas été entierement évacué avoit repris peu à peu de nouvelles forces; mais qu'en suivant presque la même méthode des mercuriaux & des décoctions sudorifiques, en y joignant l'usage des bains à des intervalles convenables, le virus avoit été entierement évacué, & la vérole guérie radicalement. *Hoffman, nouv. expér. sur les eaux minérales.*

tout autour de cette partie un linge que l'on cout par derriere.

Les gencives s'enflent ordinairement après la troisieme friction, & la salivation commence; mais si elle ne paroît pas au bout de trois jours depuis la derniere friction, il faudra donner au malade huit grains de turbith minéral dans de la conserve de roses rouges, & à chaque fois qu'il aura vomi, ou été à la selle, il boira un demi-verre de petit-lait chaud. Quand la salivation est une fois commencé, le Médecin doit prendre garde qu'elle ne devienne trop abondante, parcequ'alors elle mettroit la vie du malade en danger.

Lorsqu'elle est au point convenable, c'est-à-dire lorsqu'on crache environ quatre livres de salive dans vingt-quatre heures, ou lorsque les symptomes disparoissent, nonobstant que les crachats soient en moindre quantité, ce qui arrive le plus souvent après le quatrieme jour depuis que la salivation est dans sa force; alors il faut que le malade change de chemise & de draps, & que ceux qu'il prendra aient servi quelque temps depuis le dernier blanchissage. Ce changement est nécessaire, parceque les premiers étant salis d'onguent augmenteroient trop la salivation, & l'entretiendroient trop long-temps. Si elle s'affoiblit avant que les symptomes aient entierement disparu, il faudra la ranimer de temps en temps avec un scrupule de mercure doux qu'on donnera intérieurement.

Comment il faut arrêter la diarrhée.

27. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les sujets faciles à émouvoir, qu'après une ou deux frictions, le mercure qui commence à entrer dans le sang, se porte aussitôt aux intestins. De là viennent des tranchées & des injections muqueuses, semblables à celles de la dyssenterie; & la guérison, qui ne peut s'opérer que par la salivation, ne s'opere point. Dans ce cas là, il faut interrompre entierement l'usage du mercure, soit extérieurement, soit intérieurement, jusqu'à ce que ces symptomes aient tout à fait disparu. Le cours de ventre qui, dans ce cas-là arrive presque toujours avant que la salivation soit bien établie, doit être arrêté par l'usage du laudanum liquide dont on augmentera, & on réitérera la dose suivant la violence du symptome, ou par un gros & demi de diascordium, que l'on réitérera selon qu'il sera nécessaire. Quand une fois le cours de ventre aura cessé, la salivation qui ne paroissoit presque pas auparavant, reviendra en quantité convenable.

28. Lorsque le malade est guéri, à l'exception des ulceres qui lui restent dans la bouche, & qui sont l'effet de la salivation, cet écoulement, qui diminue alors de jour en jour, ne doit point être arrêté par la purgation, ni d'aucune autre maniere; car il peut se faire que même après la cessation des douleurs, & la cicatrisation des ulceres, il reste encore dans le corps une portion de virus. Or ce virus ne manqueroit pas de causer de nouveaux ravages si on laissoit aller cette légere salivation, laquelle cessera ensuite d'elle-même, quand le malade sera entierement guéri, & qu'il aura pris quelque temps l'air.

Danger de purger sur la fin de la salivation.

Ainsi je crois qu'il est dangereux de vouloir arrêter par la purgation ou par la décoction des bois sudorifiques une salivation qui tend visiblement à sa fin; c'est néanmoins ce que l'on pratique ordinairemeut, sous prétexte d'évacuer le mercure qui est entré dans le sang, ou de corriger sa malignité: mais c'est de là aussi que viennent les fréquentes rechutes qui arrivent aux malades après qu'ils ont tant dépensé, & tant souffert pour recouvrer la santé. Or ils l'auroient certainement recouvrée, si la salivation eût été abandonnée à elle-même: c'est pourquoi, loin de l'arrêter, il vaudroit beaucoup mieux l'entretenir, en donnant chaque semaine une prise de mercure doux, même après que le malade est entierement guéri, & qu'il a commencé à prendre l'air; & c'est ce que j'ai fait quelquefois durant plusieurs mois (1).

29. Mais quoique je condamne les purgatifs dans le déclin de la salivation, pour les raisons que j'ai alléguées, il se trouve néanmoins des cas où l'on ne sauroit se dispenser de purger, même dans le fort de la salivation; c'est lorsqu'elle est si abondante qu'elle fait craindre pour la

Purgation est quelquefois nécessaire dans le fort de la salivation,

(1) *Boerhaave* loue fort cette méthode de notre Auteur, & blâme comme lui les décoctions sudorifiques, observant qu'on ne doit pas appréhender la rechûte, si l'on donne une fois la semaine, pendant quelque temps, quatre, huit, dix ou douze grains de mercure doux, selon que le malade est plus ou moins difficile à émouvoir. *Boerhaave, prax. med. vol. 5, p. 368.*

Lorsque la salivation a été suffisamment copieuse, & a duré suffisamment, les laxatifs conviennent pour évacuer les restes du mercure, & l'expérience quotidienne apprend qu'on emploie ces sortes de purgatifs avec toute la sûreté & l'avantage qu'on peut desirer.

Comme l'appétit est ordinairement grand après la salivation, il faut avoir soin que le malade ne mange pas trop, & que ses aliments soient légers & faciles à digérer. Il ne doit pas non plus s'exposer trop tôt au grand air, sur-tout en hiver.

vie du malade. Alors il faut néceſſairement la modérer par un purgatif; & quand elle ſera réduite au point convenable, & que le malade pourra la ſoutenir ſans danger, on la laiſſera aller.

Mais non pas après qu'elle eſt finie.

30. On demandera peut-être ſi après que la ſalivation eſt finie on ne doit pas purger, & mettre en uſage les autres remedes uſités en pareil cas. Je réponds qu'excepté dans le cas d'une ſalivation trop abondante, où la raiſon & l'expérience montrent la néceſſité de la purgation, je ne vois pas qu'il ſoit plus néceſſaire de purger après la ſalivation, que d'exciter de nouveau la ſalivation après qu'on a purgé. Les purgatifs, ſur-tout ceux qui ſont tirés de la ſcammonée, & les autres qui ſont fort âcres, laiſſent dans le corps une certaine malignité que nous abandonnons néanmoins à la nature; & la nature la détruit en effet lorſque le malade revient à ſon régime ordinaire, qu'il ſe donne de l'exercice, & qu'il prend l'air.

Or comment prétend-on que la purgation puiſſe évacuer les reſtes du mercure, tandis qu'on néglige & même qu'on empêche la ſalivation qui eſt le véritable & preſque le ſeul moyen dont la nature ſe ſert pour produire cet effet? De telles erreurs viennent de la foibleſſe de nos lumieres; car comme nous ne pénétrons point juſqu'à la vérité même, nous en ſaiſiſſons les moindres apparences qui ſe préſentent à nous, enſuite nous raiſonnons les uns avec les autres; & par là nous nous affermiſſons tellement dans nos préjugés mal fondés, que nous donnons nos imaginations & nos opinions chimériques pour des principes démontrés. Le cas dont je viens de parler en eſt, ſi je ne me trompe, un exemple ſenſible.

Difficulté de purger, ou de faire ſaliver certains ſujets.

31. La vérole ſe guérit dans la plupart des ſujets par la méthode que j'ai recommandée; c'eſt-à-dire en faiſant des frictions mercurielles trois jours de ſuites, en donnant une priſe de turbith minéral, lorſque la ſalivation ne va pas bien, & quelques priſes de mercure doux, lorſqu'elle s'arrête trop tôt. Il faut remarquer néanmoins qu'il ſe trouve des gens d'un tempérament particulier, leſquels on ne ſauroit preſque ni purger, ni faire ſaliver. Dans ces ſujets-là à peine peut-on, en ſe ſervant de la méthode que j'enſeigne, cauſer une ulcération des gencives, beaucoup moins procurer une ſalivation capable de guérir radicalement la vérole.

En pareil cas le Médecin doit bien prendre garde de ne pas s'obſtiner mal à propos à pouſſer la ſalivation contre

le dessein de la nature qui s'y oppose. Ceux qui ont manqué de faire cette attention ont causé la mort à plusieurs malades. En vain s'opiniâtrera-t-on dans les tempéraments dont je parle à redoubler les frictions, & à donner les mercuriaux intérieurement, on ne produira point de salivation parfaite, mais on causera des tranchées & des déjections dyssentériques, la nature cherchant alors à évacuer le virus par la voie des intestins; ou bien des douleurs d'estomac, des maux de cœur, des sueurs froides, & d'autres symptomes funestes qui réduiront le malade à l'extrémité, & peut-être même lui causeront la mort (1).

32. Il est vrai que dans les sujets dont il s'agit si la salivation ne vient pas au bout de quatre ou cinq jours de- *Comment il faut les traiter.*

(1) Quoique la chose n'arrive pas souvent, il est certain néanmoins par l'expérience, dit M. Astruc, que les frictions mercurielles, quoiqu'administrées avec toute l'habileté possible, manquent quelquefois leur effet, & ne produisent que peu, ou même point du tout de salivation. Il est étrange qu'un remede ordinairement si orageux, demeure quelquefois si tranquille; & cela vient, à mon avis, d'une ou de plusieurs des causes suivantes.

1°. Si la peau est épaisse, compacte, & ne laisse entrer que très peu de mercure.

2°. Si le sang est naturellement sec, & quoiqu'atténué par le mercure, ne fournit que peu de lymphe, & pas assez pour entretenir la salivation.

3°. Si quelqu'autre évacuation, par exemple par les sueurs, les urines, les selles, &c. est plus abondante qu'à l'ordinaire, & qu'ainsi la lymphe soit détournée ailleurs où elle trouve une route plus libre & plus facile.

4°. Si les glandes salivales, soit naturellement, soit par maladie, sont denses, compactes, dures, ou même squirrheuses, & par conséquent ne laissent passer que difficilement & lentement la lymphe salivale.

5°. Si par une constitution naturelle ou vicieuse du sang, la salive qui coule dans la bouche devient si épaisse & si visqueuse, qu'elle est sans acrimonie, & ne peut ronger les vaisseaux muqueux de la bouche.

6°. Si les orifices de ces vaisseaux ne sont pas assez grands pour recevoir le virus qui est mêlé avec la salive, ou en reçoivent trop peu; de sorte qu'il n'agit point, ou presque point sur eux.

7°. S'il n'y a que peu ou point de sympathie entre les parties internes de la bouche, & les glandes salivales; en conséquence de quoi il n'y aura que peu ou point d'ulceres à la bouche, & ainsi point de salivation. On ne doit point s'étonner de cette variété de sympathies; c'est la raison pourquoi l'émétique, par exemple, fait vomir les uns plus difficilement que les autres, &c. *M. Astruc, Traité des maladies Vénériennes.*

puis la derniere friction, on peut réitérer les frictions & la dose de turbith minéral, ayant soin de mettre entre chaque friction un intervalle de quelques jours : mais si cette nouvelle tentative est inutile, il faut absolument s'en tenir là, & ne pas vouloir forcer la nature. Dès que le malade sentira des douleurs d'estomac & des tranchées du ventre, le Médecin doit interrompre les remedes jusqu'à ce que ces symptomes aient tout-à-fait cessé; car s'il veut aller son train nonobstant les obstacles que lui présente la nature, il tuera immanquablement le malade.

Au contraire, en temporisant, & en se contentant de donner une fois ou deux la semaine un scrupule de mercure doux, ou seul, ou avec un gros de discordium; s'il y a disposition à la diarrhée, tout ira bien. Car quoique la salivation ne soit jamais entiere, le malade néanmoins crachera davantage qu'à l'ordinaire, & ses crachats auront la même puanteur qu'une salivation abondante; ce qui montrera que le sang & les humeurs auront acquis le degré de pourriture ou d'altération qui produit ou qui accompagne la salivation. Par cette maniere, continuée pendant le temps nécessaire, on viendra à bout de tous les symptomes de la maladie.

Salivation ne guérit point la gonorrhée qui est jointe avec la vérole.

33. Or, quoique la salivation surpasse de beaucoup tous les autres remedes pour la guérison de la vérole confirmée, elle ne guérit pas néamoins la gonorrhée qui est jointe à la vérole; & quand celle-ci est détruite, l'autre ne laisse pas de subsister. D'où l'on a raison de conclure que le mercure n'a aucune vertu spécifique immédiate pour guérir la vérole; quoiqu'on puisse peut-être l'appeller un spécifique *médiat*, en ce qu'il la guérit par le moyen de la salivation.

Ce qu'il faut faire dans ce cas-là.

34. Toutes les fois donc que la vérole & la gonorrhée se trouvent ensemble, il faut travailler à guérir la gonorrhée avant que de donner la salivation, ou après qu'elle est finie. Je crois qu'il est plus sûr & plus aisé de guérir la gonorrhée après que la salivation est finie, parcequ'alors n'étant plus accompagnée de la vérole, & se trouvant déja affoiblie par la salivation, elle sera moins rebelle; Mais il faudra s'abstenir scrupuleusement de tout purgatif, tant qu'il y aura le moindre reste de salivation; & au lieu de purgatif donner une fois ou deux la semaine du turbith minéral. Ce remede entretiendra une legere saliva-

tion, pendant que la matiere de la gonorrhée s'évacuera peu à peu (1).

35. S'il y a quelque exostose avec carie de l'os, elle ne pourra être guérie ni par la salivation, ni par aucune autre méthode de traiter la vérole, il faudra découvrir l'os par le moyen d'un caustique, & ensuite le faire exfolier au plutôt, en se servant de remedes propres à cela (2).

Comment il faut guérir les exostoses.

36. Ceux qui salivent ont ordinairement des ulceres à la bouche, si la douleur est trop violente, où si la bouche est excoriée au point de rendre du sang, le malade se gargarisera fréquemment jour & nuit avec de l'eau rose, ou avec du lait mêlé d'eau, ou avec une décoction d'orge, de racine de guimauve, & de semences de coings. C'est-là le seul accident remarquable qui arrive durant la salivation quand elle est bien conduite, du moins je n'en sais point d'autre. Et certes si l'on pouvoit, par quelque moyen, se garantir de la douleur & des ulceres de la bouche, le traitement de la vérole ne seroit guere plus fâcheux que celui

Comment il faut adoucir les ulceres de la bouche.

---

(1) L'expérience montre que la gonorrhée continue souvent après que la vérole a été guérie par la salivation.

Boerhaave dit avoir vu des ulceres sur tout le corps & la verge, guéris par la salivation, tandis que la gonorrhée subsista. *Boerhaave, prax. med. vol. 5, p. 360.*

M. *Astruc* parle de cela comme d'une chose qui arrive souvent, & il donne avec son exactitude & son jugement ordinaire la méthode de guérir cet écoulement. Ce qu'il dit là-dessus est si détaillé & si complet, que nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le Lecteur. *Traité des Maladies Vénériennes, liv. 4, ch. 10, sect. 1.*

(2) M. *Astruc* est d'avis qu'on ne fasse rien aux exostoses qui restent après les frictions mercurielles, pourvu qu'elles ne causent point de douleur.

Mais si ces exostoses, dit-il, ou d'elles-mêmes, ou pour avoir été tourmentées par des applications extérieures, viennent à causer des douleurs aiguës & lancinantes, avec chaleur & rougeur manifeste de de la peau, il y grand danger qu'il ne se forme un abcès qui soit joint à la carie de l'os, ou qui dégénere en cancer; ce qui est encore pire; alors il faut sans délai en venir à l'opération qui est telle. Après avoir fait une incision cruciale sur la peau, emporté les quatre angles, & graté le périoste, on perce en plusieurs endroits l'exostose avec un trépan, ensuite on l'enleve avec une scie ou un ciseau; on fait exfolier la base avec la poudre de mirrhe, d'aloès, ou d'euphorbe, ou avec la teinture de ces drogues, ou même avec le cautere actuel si la profondeur de la carie le demande; & on traite la plaie qui reste comme les ulceres qui sont joints à une carie de l'os. *Traité des Maladies Vénériennes.*

de quelques autres maladies beaucoup moins considérables (1).

Régime dans la salivation.

37. Quant à la nourriture & au reste du régime, je crois qu'ils doivent être absolument de même que dans la purgation, du moins jusques vers la fin de la salivation. Un homme qui s'est purgé doit simplement le jour de sa médecine, se garantir du froid, en gardant la chambre, & manger modérément, & des choses faciles à digérer. Cela étant, je ne vois pas pourquoi on voudroit obliger un malade qui salive de garder toujours le lit, ou lui interdire une nourriture médiocre, capable de soutenir ses forces & son courage dans la rude carriere qu'il doit courir. Aussi est-il souvent arrivé que des malades épuisés par des sueurs, des purgatifs, & une abstinence inutile, sans parler de l'abattement que cause d'ailleurs la salivation, ont péri malheureusement; souvent aussi la vérole étant guérie le malade n'a pas assez de forces pour se rétablir, & il périt de foiblesse; ou s'il évite la mort, il mene une vie misérable, & plus fâcheuse que la mort même. On peut alors lui appliquer ce que dit agréablement un Poëte moderne : *Les remedes sont pires que les maux, & ce n'est pas la peine de vivre à ce prix-là* (*).

Pourquoi certains Anglois vont en France pour se guérir.

38. On me demandera peut-être d'où vient que certains Anglois sont obligés d'aller en France pour être guéris de la vérole. Je crois que cela vient de ce que l'air d'Angleterre étant épais & humide n'est pas propre à rétablir les forces épuisées des malades, comme l'air de France qui est plus pur & plus sain : car d'ailleurs les Médecins François, quelques habiles qu'ils soient, ne savent pas mieux traiter la vérole que les Médecins Anglois.

39. Mais pour revenir au régime de nos malades, mon sentiment, qui s'accorde avec l'expérience, est qu'outre les décoctions d'avoine, les panades, le petit lait, la petite biere tiede, &c. on peut & on doit leur permettre des bouillons de veau, de poulet, & autres semblables en

(1) Si les ulceres s'étendent & deviennent profonds, il faut employer les gargarismes déterfifs, & les toucher souvent avec un mêlange de miel & d'esprit de sel, ou de vitriol, ou avec quelque chose semblable, ayant soin en même temps de diminuer la salivation si elle est très abondante.

(*) *Graviora morbis patimur remedia :*
Nec vita tanti est, vivere ut possis, mori.

médiocre

médiocre quantité. Et quand les gencives sont désenflées, & qu'ils peuvent mâcher, il faut leur permettre de manger un peu de poulet, de lapin, d'agneau, & d'autres viandes tendres, & leur laisser la liberté de se tenir au lit, ou assis auprès du feu, selon qu'ils aimeront mieux : car puisque la vérole se guérit par la salivation, & non par la transpiration, je ne saurois m'imaginer pourquoi l'on voudroit, sans aucune nécessité, épuiser un malade à force de l'échauffer.

40. La méthode que j'ai proposée est plus courte que toutes les autres, puisqu'avant la salivation elle n'oblige point à de longues & inutiles préparations, & après la salivation, à ces purgations fréquentes, & ces tisanes que l'on met ordinairement en usage. Je suis bien sûr aussi qu'elle est beaucoup plus facile, moins dangereuse & moins sujette à des rechûtes ; ceux qui voudront en faire l'expérience, après avoir pratiqué les autres méthodes, reconnoîtront la vérité de ce que j'avance. Je puis dire, du moins, qu'elle m'a très bien réussi dans un grand nombre de malades, dont quelques-uns, après avoir souffert plusieurs fois une longue & cruelle salivation, étoient toujours retombés par les raisons que j'ai rapportées ci-dessus.

Avantages de cette méthode.

41. Je n'ajouterai rien davantage sur le mal vénérien, n'aimant point les longs discours qui ne vont point au fait, & qui ne servent qu'à embarrasser & obscurcir la matiere. Quelque peu considérable que soit en toute maniere ce petit Traité, je vous prie, Monsieur, de le recevoir en bonne part. Je l'ai composé en vue du bien public, & pour faire connoître à tout le monde l'estime infinie que j'ai pour vous : cette estime m'est commune avec tous ceux qui connoissent aussi bien que moi votre rare mérite. J'ai toujours regardé l'amitié dont vous m'honorez comme un des plus grands avantages de ma vie ; conservez-la moi, & soyez persuadé de l'attachement sincere avec lequel je suis, &c.

Apologie de l'Auteur.



DISSERTATION
EN FORME DE LETTRE
SUR
DE NOUVELLES OBSERVATIONS

Qui regardent le traitement de la petite Vérole confluente,

ET

SUR L'AFFECTION HYSTÉRIQUE.

GUILLAUME COLE
A
THOMAS SYDENHAM.

Vous ſerez peut-être ſurpris, Monſieur, de ce que, ſans avoir l'honneur d'être connu de vous, je viens vous importuner, & interrompre vos occupations ; j'eſpere néanmoins que vous voudrez bien m'excuſer, lorſque vous ſaurez que mon deſſein, dans cette lettre, eſt principalement de vous témoigner ma reconnoiſſance au ſujet des avantages ſinguliers que j'ai retirés de votre ſavant Traité ſur les maladies aiguës ; car vous y avez décrit ſi exactement les différentes conſtitutions des années & de l'air ; vous avez trouvé des indications ſi ſimples & ſi naturelles pour la cure des maladies qui ont regné pendant ces années, & vous avez traité tout cela avec tant de netteté & de ſagacité que les malades & les Médecins vous auront une obligation éternelle.

Mais quoique tout votre ouvrage mérite de grandes louanges à cauſe de l'exactitude avec laquel le vous y traitez chaque choſe, je ne ſaurois néanmoins m'empêcher de

louer particulierement la méthode curative dont vous vous servez dans la petite vérole. Je suis persuadé que cette maladie, qui a été regardée jusqu'à présent comme si redoutable, seroit des plus faciles à guérir (à moins qu'il n'y ait de la malignité, ou qu'il ne survienne quelque accident extraordinaire), si on n'y employoit pas un régime & des remedes chauds, lesquels sont ordinairement pernicieux, & causent la mort d'une infinité de malades. Ainsi le Public vous est extrêmement obligé, Monsieur, de lui avoir appris la véritable méthode de traiter avec succès la petite vérole.

Pour moi, quelque défiance que j'eusse de mes lumieres, j'avois toujours cru que l'éruption de la petite vérole n'étant qu'une crise de la fievre, elle devoit être traitée comme les autres crises, c'est-à-dire qu'elle devoit être abandonnée à la nature lorsqu'elle se faisoit bien : or le plus souvent elle se fait bien, à moins qu'on n'ait mis le sang dans un trop grand mouvement. La lecture de votre excellent ouvrage ayant dissipé toutes les craintes, qui, pendant long-temps, m'avoient empêché de suivre mes idées, je me suis mis à traiter la petite vérole selon votre méthode, nonobstant les oppositions que j'ai quelquefois rencontrées de la part du Public, & même des Médecins; & je m'en suis très bien trouvé lorsque les malades ont voulu être dociles.

Quand j'ai été appellé pour des petites véroles confluentes, ce qui néanmoins ne m'est pas arrivé fort souvent, je n'ai pas fait difficulté d'employer à votre exemple les narcotiques, quoique les malades semblassent prêts à rendre l'ame; & ces remedes ont eu des succès étonnants.

Vous avez écrit si amplement sur la petite vérole confluente, que je ne croirois pas qu'on pût rien y ajouter, si je n'avois appris depuis peu d'un très habile homme de mes amis, nommé M. *Kendrik*, & qui se loue beaucoup de vos manieres gracieuses, que vous aviez fait de nouvelles observations sur ce sujet. Comme je ne doute nullement qu'elles ne soient très utiles pour la pratique de la Médecine, par cela même qu'elles sont de vous, je vous prie de vouloir bien les publier, sans quoi vous feriez tort à votre réputation, & sur-tout au genre humain.

J'ai appris aussi de la même personne, que vous aviez des observations rares sur les affections hystériques. Ces maladies, qui ont de tout temps été inexplicables aux plus savants Médecins, & qui ne résistent que trop souvent aux

remedes qu'ils nous ont enseignés pour les guérir, font bien voir qu'en matiere physique nous ne devons compter que sur les choses dont la certitude nous est attestée par le témoignage des sens. Vous rendrez, Monsieur, un grand service au Public & à la postérité, si vous voulez bien lui faire part de vos observations sur des maladies si fâcheuses; c'est la grace que vous demande celui qui est, pour son propre intérêt & pour le bien public, avec tout le dévouement & la considération possible, &c.

A Vigorne, le 17 Novembre 1681.

THOMAS SYDENHAM
A
GUILLAUME COLE.

MONSIEUR,

Modestie de l'Auteur.

1. SI j'avois assez d'amour-propre pour m'attribuer des louanges que je ne mérite point, j'aurois certainement bien de la peine à me défendre de la vanité, en me voyant loué par un homme aussi illustre que vous, & dont les doctes écrits sont si connus du monde savant, quoique je n'aie pas l'avantage de le connoître lui-même; mais je regarde l'honneur que vous me faites comme un pur effet de votre politesse: c'est le caractere des grands hommes, non seulement d'excuser aisément les fautes qu'ils remarquent dans les ouvrages des autres, mais encore de louer volontiers les choses médiocres. Vous me donnez un bel exemple de cette généreuse disposition, par la maniere dont vous relevez mes foibles travaux, & j'en ai toute la reconnoissance possible.

Pourquoi il traite de la passion hystérique.

2. Quant à ce que vous demandez de moi touchant la petite vérole & la passion hystérique, je vais tâcher de vous satisfaire le plus briévement qu'il me sera possible, dans l'espérance que mes observations seront de quelque utilité au Public; sur-tout celles qui regardent la passion hystérique, que je crois être la plus fréquente de toutes

les maladies après la fievre. Commençons par la petite vérole.

3. Les fievres intermittentes qui, comme j'ai dit ailleurs (1), commencerent en 1677, & qui regnent encore présentement, c'est-à-dire cette année 1681, n'ont jamais manqué de se faire sentir avec le plus de violence pendant les saisons qui les favorisoient davantage, en quoi elles imitoient parfaitement le caractere des maladies épidémiques; & quand la saison ne leur étoit plus favorable, on les voyoit aussi-tôt céder la place à d'autres maladies épidémiques, qui s'accommodoient mieux de cette saison.

Maladies qui regnoient alors.

Par exemple, au commencement de l'hiver, elles cédoient toujours à la toux, & aux fievres péripneumoniques qui en dépendoient, comme aussi à la petite vérole; mais au retour du printemps elles ne manquoient pas de revenir. C'est ainsi qu'en 1680, après avoir fait de terribles ravages pendant l'automne, elles cesserent à l'entrée de l'hiver, & furent suivies d'une très grande quantité de petites véroles. Au printemps de cette année 1681, les fievres intermittentes ont recommencé; mais elles ont été moins épidémiques & moins violentes qu'auparavant, aussi ont-elles été accompagnées de quelques petites véroles. Ces dernieres ont augmenté chaque jour dès le commencement de l'été, sont devenues très épidémiques, & ont fait de très grands ravages.

4. Cette année 1681 a achevé de me convaincre qu'il ne faut point obliger le malade de garder continuellement le lit, avant que toutes les pustules de la petite vérole soient sorties; car le printemps & l'été s'étant trouvés les plus secs qu'on se souvienne d'avoir vu, en sorte qu'il ne restoit presque plus d'herbe verte en aucun endroit, le sang étoit extrêmement desséché, ce qui produisoit dans la petite vérole une inflammation beaucoup plus grande qu'elle n'est dans cette maladie, & augmentoit beaucoup la violence des symptomes (2). Cette inflammation fai-

Pourquoi le malade ne doit pas garder entierement le lit avant que toutes les pustules soient sorties.

(1) Voyez la lettre au Docteur Brady.

(2) Comme le printemps & l'automne furent très secs cette année-là; il y a apparence qu'ils furent aussi très chauds, & par-là on peut aisément rendre raison de la violence extraordinaire de la petite vérole qui regnoit alors, car une longue chaleur & une longue sécheresse dessechent & roidissent les fibres du corps, dissipent les parties balsamiques & aqueuses des fluides, & ne laissent que des parties épaisses & âcres qui en conséquence circulent difficilement, & sont très propres à causer des obstructions & des inflammations.

ſoit ſouvent paroître des taches de pourpre avant que l'éruption des puſtules fût achevée ; &, dénaturant le ſang, cauſoit la mort des malades avant l'entiere expulſion de la matiere morbifique.

Une choſe qui contribuoit le plus à rendre la maladie mortelle, c'eſt que les puſtules devenoient très aiſément confluentes par l'intempérie ſeule de l'air, ſans qu'on eût employé dans le commencement aucun remede chaud, ainſi que font ordinairement, & très mal à propos, les mauvais Médecins & les ignorants : car il faut bien remarquer, & c'eſt une choſe conſtante par les meilleures obſervations, que moins il y a de puſtules dans la petite vérole, moins elle eſt dangereuſe ; & que plus il y en a, plus auſſi elle eſt dangereuſe. Ainſi le petit nombre, ou le grand nombre des puſtules décide de la vie, ou de la mort des malades. Cependant les taches de pourpre & l'urine ſanglante, qui ſont des ſignes ſi funeſtes, & qui accompagnent ordinairement la petite vérole confluente, arrivent quelquefois avant qu'il paroiſſe preſque aucune marque de puſtules, ou lorſqu'il en ſort encore très peu ; & alors le malade périt avant que l'éruption ſe ſoit faite entierement, comme nous avons déja remarqué ailleurs (1).

Pourquoi le danger eſt plus grand, ou moins grand ſelon le nombre des puſtules.

5. Il eſt aiſé, ce me ſemble, d'expliquer pourquoi dans la petite vérole les malades ſont plus ou moins en danger, ſuivant qu'il y a plus ou moins de puſtules. Comme chaque puſtule eſt d'abord un petit phlegmon qui devient bientôt un abcès, il arrive néceſſairement que la fievre ſécondaire, qui produit la ſuppuration, eſt plus ou moins violente, à proportion de la quantité de pus qui ſe forme : cette fievre ſécondaire, dans les petites véroles confluentes les plus douces, arrive ordinairement le onzieme jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie ; dans les médiocres, le quatorzieme jour ; & dans les plus mauvaiſes, le dix-ſeptieme : & comme les petites véroles confluentes ſont beaucoup plus dangereuſes que les diſcretes, de même les trois ſortes de confluentes dont nous venons de parler, ſont plus dangereuſes les unes que les autres. Outre cela l'âge & le ſexe fait encore une différence ; car on ſait qu'un jeune homme à la fleur de ſon âge eſt beaucoup plus en danger par cette maladie qu'un enfant, ou une femme. Mais cela ſoit dit en paſſant.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 24. 25. 26.

6. On ne sera pas surpris que le grand nombre des pustules mette si fort le malade en danger, lorsqu'on fera réflexion à ce qui arrive en conséquence d'un phlegmon, dans quelque partie du corps qu'il se rencontre; car cette tumeur, venant à suppurer, ne manque pas d'exciter la fievre, au moyen des gouttes de pus qui, étant repompées par les veines selon les loix de la circulation, causent un mouvement dans le sang. Ainsi, lorsque dans les premiers jours d'une petite vérole un Médecin examinant le visage du malade le verra tout couvert comme d'une poussiere de limaille d'acier, il pourra prédire que le malade mourra un des jours marqués ci-dessus, & qu'il mourra de la fievre sécondaire, laquelle sera nécessairement très violente, à cause de la grande quantité de pus qui rentrera dans le sang, & que fournira la multitude infinie de pustules dont la peau sera couverte. Un si funeste pronostic ne sera pas difficile à faire, nonobstant que le malade se croie assez bien, & que les assistants en jugent de même.

Explication plus ample de cette doctrine

7. Supposé donc que le danger vienne uniquement du grand nombre des pustules, sans qu'il y ait ni taches de pourpre, ni urine sanglante, il s'agit d'examiner maintenant quelles sont les causes de cette abondante éruption, & ensuite quels sont les moyens de l'empêcher, supposé qu'il soit possible de le faire sans péril. Il est certain que le principal secours qu'on peut donner à un malade qui se trouve attaqué d'une petite vérole confluente, consiste à empêcher que les pustules ne sortent en trop grand nombre; car lorsqu'une fois l'éruption est achevée il seroit extrêmement dangereux d'entreprendre la moindre chose : & si le malade vient à réchapper, il doit moins son salut aux remedes de l'art, qu'à quelque hémorrhagie considérable du nez, ou à quelque heureux changement arrivé dans la maladie.

Quelle est la cause du grand nombre des pustules.

Cette abondante éruption des pustules me paroît venir de ce que la matiere morbifique s'assimile trop promptement, soit parceque le malade est d'un tempérament chaud & vigoureux, soit parcequ'il s'est échauffé excessivement en gardant trop tôt le lit, ou par l'usage des cordiaux, ou des liqueurs spiritueuses. Tout cela dispose le sang à recevoir une grande quantité de matiere vérolique, & par conséquent à produire une infinité de pustules.

8. Mais rien n'y contribue davantage que de garder trop tôt le lit, c'est-à-dire avant le sixieme jour depuis le premier commencement de la maladie, ou avant le qua-

Rien n'y contribue plus que de garder trop tôt le l[illegible]

trieme jour inclusivement depuis l'éruption, qui est le temps où toutes les pustules sont sorties, & où il n'en faut plus attendre de nouvelles.

Il est vrai que de garder le lit, même après les jours dont j'ai parlé, & sans se trop couvrir, cela ne laisse pas de contribuer à produire le transport, l'insomnie, & d'autres symptomes; mais ce sont des symptomes dont on peut venir à bout par des remedes ordonnés à propos, au lieu que la Médecine ne peut absolument rien contre le grand danger où les malades se trouvent le onzieme jour par la multitude infinie des pustules.

Avec quel soin il faut éviter cela.

9. Ainsi, pour obvier à ce terrible inconvénient, le malade doit se tenir levé pendant la journée, & ne point garder le lit avant le soir du sixieme jour; de cette maniere il sentira un grand soulagement, & les pustules ne seront pas en si grand nombre (1). Mais depuis le soir du sixieme jour il ne pourra guere se dispenser de garder le lit, supposé qu'il y ait quantité de pustules, parcequ'elles l'incommoderont beaucoup, & que s'il se tenoit levé il tomberoit aisément en défaillance. La nature montre donc elle-même, par l'incommodité que causent les pustules, & par la foiblesse du malade, que c'est alors le temps où il faut l'obliger de garder continuellement le lit.

Nécessité d'examiner la nature de la petite vérole.

10. Mais afin que l'on voie combien ce que je propose est important pour diminuer le danger de la petite vérole, & afin que l'on sache exactement la maniere dont cette maladie doit être traitée depuis le commencement jusqu'à la fin, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en tracer ici le portrait, & d'en examiner la nature & le caractere, non en s'appuyant sur des opinions incertaines & de belles imaginations, mais sur des observations exactes & fidelles.

Elle paroît consister dans une inflammation du sang.

11. L'essence de la petite vérole, autant que nous pouvons connoître ces sortes de choses, me paroît consister dans une inflammation particuliere du sang. Les premiers jours de la maladie la nature est occupée à préparer & à travailler les particules enflammées, afin de les pousser plus facilement à la superficie du corps; la fievre s'allume alors nécessairement en conséquence du trouble & de l'a-

(1) Un très bon Praticien dit n'avoir jamais trouvé que le malade pût être si long-temps sans garder le lit, à moins que la petite vérole ne fût très douce, & les pustules en petit nombre. *Hillary, de la petite vérole*, 2. édit p. 79.

gitation qui arrive dans le ſang. D'ailleurs les particules enflammées qui circulent rapidemenr avec ce liquide, & qui excitent ce tumulte, cauſent des envies de vomir, des douleurs de tête lancinantes, & les autres ſymptomes qui précedent l'éruption, ſuivant qu'elles ſe portent ſur telles ou telles parties.

Quand la nature eſt venue à bout de pouſſer à la ſuperficie du corps les particules enflammées, elle n'agit plus ſur le ſang comme auparavant, mais ſur le tiſſu de la chair; & comme c'eſt toujours en excitant la fievre qu'elle débarraſſe le ſang de toutes les matieres peccantes, de même c'eſt en produiſant des abcès qu'elle délivre le tiſſu de la chair de tout ce qui la bleſſe & l'incommode. Par exemple, ſi une épine ou quelque choſe de ſemblable eſt entrée dans la chair, il ſe formera un abcès tout autour, à moins qu'on n'ait ſoin d'ôter inceſſamment ce corps étranger.

Les particules enflammées de la petite vérole ayant donc été dépoſées dans le tiſſu de la chair, elles y produiſent d'abord de petits phlegmons qui, enſuite par la violence de l'inflammation, ſuppurent & deviennent autant d'abcès; alors il ne peut ſe faire qu'une certaine quantité de pus ne ſoit abſorbée par les veines, & tranſmiſe à la maſſe du ſang ſuivant les loix de la circulation. Et ſi cette quantité de pus qui entre dans le ſang eſt fort conſidérable, non ſeulement elle cauſe une fievre que le malade n'eſt pas en état de ſoutenir, mais encore elle infecte toute la maſſe du ſang, & porte la pourriture. Le pire de tout, c'eſt que la violence de la fievre, cauſée par la matiere purulente, arrête bientôt la ſalivation qui accompagne toujours la petite vérole confluente. S'il n'entre dans le ſang qu'une petite quantité de pus, la nature dompte aiſément la fievre ſécondaire, les petits abcès ſe deſſechent de jour en jour, & le malade eſt bientôt hors d'affaire.

Bon ou mauvais ſuccès du traitement, d'où dépend.

12. Si cette hiſtoire de la petite vérole eſt exacte & véritable, il faudroit être aveugle pour ne pas voir que le bon ou le mauvais ſuccès du traitement dépend entierement de la maniere dont on ſe comporte les premiers jours de la maladie: car, ſi on met en uſage les remedes échauffants, & ſur-tout ſi on oblige le malade de garder continuellement le lit, on augmente l'inflammation des particules morbifiques, & par conſéquent on facilite leur aſſimilation.

D'ailleurs le ſang & les autres humeurs étant échauffées

de la forte, cedent plus vîte à l'impression des particules morbifiques. De là vient qu'il se forme un trop grand nombre de pustules, & que le malade est dans un peril manifeste. Au contraire, un régime opposé & un peu rafraîchissant, avec l'introduction de l'air, tempere l'ardeur & la violence des particules morbifiques, épaissit & fortifie les humeurs & les met par ce moyen en état de résister à l'action des particules morbifiques, & d'en soutenir l'impétuosité, d'où il arrive que l'éruption n'est pas plus abondante qu'il ne faut.

Inconvénients de faire garder trop tôt le lit.

13. La trop grande quantité de pustules n'est pas le seul accident qui arrive à ceux que l'on oblige trop tôt de garder le lit, ils sont encore très souvent attaqués d'un pissement de sang, & de taches de pourpre, sur-tout en été & dans la jeunesse. Ces deux symptomes viennent, si je ne me trompe, de l'ardeur & de l'agitation externe que causent au sang les particules morbifiques. Le sang ainsi agité, s'attenue considérablement; en conséquence de quoi il force les vaisseaux qui le renferment, tantôt ceux des reins, d'où s'ensuit une urine sanglante, tantôt les extrémités des arteres de la peau, d'où s'ensuivent des taches de pourpre, lesquelles sont comme autant de sphaceles produits par un sang extravasé & coagulé (1).

Ces deux symptomes commencent ordinairement les deux premiers jours de la maladie, & alors il est facile d'y remédier par un régime rafraîchissant; mais, quand ils sont une fois déclarés, on n'y remédiera pas en tenant le malade au lit, & en donnant des cordiaux: ce seroit jetter de l'huile sur le feu.

Nécessité d'exposer quelquefois le malade au grand air.

14. Je dirai plus, quand même les Médecins spéculatifs & les ignorants devroient s'en offenser: non seulement il est dangereux de faire garder continuellement le lit les premiers jours de la petite vérole; mais il y a même des cas où il faut absolument exposer les malades au grand air; savoir lorsqu'on est en été; lorsque la personne est dans la fleur de son âge, ou lorsqu'elle a fait un usage or-

(1) Il paroît que ces redoutables symptomes viennent d'une âcreté, d'une pourriture, & d'une dissolution du sang; & si quelque chose peut y remédier, ce doit être la saignée & l'usage des acides & des astringents; ce qui est conforme à l'opinion de notre Auteur; mais malheureusement la Médecine, imparfaite comme elle est, donne peu à espérer dans de si tristes circonstances, & la maladie se termine le plus souvent par la mort du malade.

dinaire des liqueurs ſpiritueuſes, ſur-tout ſi la maladie eſt venue de l'excès de ces liqueurs.

Dans ces cas-là, il ne ſuffit pas, ſelon moi, pour empêcher que l'éruption ne ſoit trop prompte & trop abondante, de faire tenir le malade hors du lit, & de s'abſtenir des cordiaux. Car, malgré ces précautions, la grande quantité de matiere morbifique & enflammée qui ſe trouve dans le ſang, ne manquera pas d'y exciter une fermentation violente qui ſera ſuivie d'une très abondante éruption. Et quand la ſuppuration viendra, il rentrera dans le ſang une telle quantité de pus, que le malade ne pouvant y réſiſter, périra néceſſairement.

Pourquoi il meurt dès le commencement de la maladie.

15. Aſſez ſouvent néanmoins le levain de la petite vérole s'exalte tellement, & il s'amaſſe une ſi grande quantité de matiere morbifique, que la perſonne meurt dès le commencement de la maladie; cette matiere ne pouvant ſe débarraſſer, ni ſe jetter au dehors, à cauſe de ſa trop grande abondance, & du mouvement confus & déréglé qu'elle produit dans la maſſe du ſang. Mais, au lieu de puſtules, il ſurvient des urines ſanglantes & des taches de pourpre (1). La même choſe arrive auſſi quelquefois dans la rougeole & dans la fievre rouge, lorſqu'on entreprend mal à propos d'exciter fortement l'éruption.

Saignée moins utile alors que l'air.

16. Je ne trouve pas que la ſaignée, quoique faite de bonne heure, empêche auſſi efficacement la trop prompte aſſimilation de la matiere de la petite vérole, que lorſqu'on tempere l'ardeur du ſang en laiſſant entrer l'air dans la chambre du malade. La ſaignée réuſſit encore moins, ſi auſſi-tôt après on fait garder le lit au malade, & ſi on l'accable de cordiaux: car de cette maniere le ſang devient encore plus ſuſceptible des impreſſions de cette nouvelle chaleur, qu'il n'étoit avant la ſaignée.

La plus terrible petite vérole confluente que j'aie preſque jamais vue, eſt celle qui arriva à une jeune femme auſſitôt après qu'elle eut été guérie d'un rhumatiſme par la méthode ordinaire des ſaignées copieuſes & réitérées (2). La

(1) Lorſque le mouvement du ſang eſt trop rapide, les ſecrétions ne peuvent ſe faire réguliérement, & une grande partie de ce qui devroit être évacué, demeure dans la maſſe du ſang; ce qui le rend néceſſairement plus âcre, & en conſéquence augmente la fievre, & produit des ſymptomes fâcheux.

(2) La mort de cette malade, que l'Auteur ſemble attribuer à des ſaignées réitérées faites précédemment, ne doit-elle point plutôt

malade mourut l'onzieme jour de sa petite vérole. Cela me fit connoître que la saignée n'étoit pas aussi utile que je l'avois cru jusqu'alors, pour prévenir le trop grand nombre des pustules; mais j'ai observé très souvent que la purgation réitérée & en usage dès le commencement de la maladie, avoit procuré une petite vérole louable & discrete (1).

Objections contre la méthode de faire lever le malade.

17. Je sais que l'on peut objecter plusieurs choses contre ma méthode de faire tenir le malade levé pendant le jour, & que de telles objections sont d'un grand poids auprès du vulgaire, & auprès des gens peu instruits de cette matiere. C'est même à leur jugement, que les Médecins du commun en appellent d'ordinaire afin d'étayer de leur autorité

l'être à la disposition inflammatoire & à la viscosité du sang qui reste toujours après le rhumatisme ?

(1) Le Docteur Hillary donne une méthode préservative pour la petite vérole. Elle consiste à prendre plusieurs fois à des intervalles convenables, un purgatif antiphlogistique, s'abstenant les jours entre les purgations, & ensuite pendant quelque temps, de tout aliment chaud & de haut goût, & de liqueurs échauffantes & spiritueuses, usant d'un régime rafraîchissant & délayant, de boissons légeres, rafraîchissantes, & d'une agréable acidité, & étant fort régulier par rapport aux choses non naturelles. Si la personne est d'un tempérament fort sanguin, il faudra saigner, ou si l'estomac est chargé d'impuretés, il faudra donner un vomitif avant que de commencer les purgations.

Par ce moyen, dit le même Auteur, les crudités du corps feront évacuées, les fluides rafraîchis & moins disposés à l'inflammation ou à la putréfaction, & par conséquent la petite vérole qui viendra ensuite sera plus benigne.

J'ai toujours observé, ajoute-t-il, que plus on a continué longtemps cette méthode avant que le malade fût attaqué de la petite vérole, plus aussi la maladie a été douce & benigne, les symptomes plus moderés, & les pustules en plus petit nombre. Je n'ai jamais vu que l'usage de cette méthode ait été suivi d'une petite vérole confluente, même dans les personnes qui avoient été infectées par des gens attaqués de cette sorte de petite vérole, & dans des familles auxquelles cette maladie avoit souvent été funeste. Le seul, ou du moins le principal avantage qu'a l'inoculation au-dessus de la maniere ordinaire dont se communique la petite vérole, c'est que par notre méthode, ou par quelque autre semblable, le corps est préparé aux attaques de la maladie ; mais ceux qui n'approuvent pas l'inoculation, peuvent, autant qu'il m'a paru par l'expérience, jouir de tous les avantages de l'inoculation ; & si une personne ainsi préparée n'est pas attaquée de la petite vérole, les doux purgatifs dont elle aura usé, & le régime tempéré qu'elle aura continué quelque temps lorsque la petite vérole régnoit dans son voisinage, ne feront aucun tort à son tempérament. *Hillary, Essai prat. sur la petite vérole, p. 59, &c.*

leurs raisonnements mal fondés ; de tels raisonnements se trouvant en effet plus proportionnés à la capacité de ces gens-là, que ceux qui sont le résultat des réflexions profondes des génies plus pénétrants. De là il arrive que, comme la plupart des hommes ne voient que la superficie des choses, & que très peu sont capables d'en pénétrer le fond, & de découvrir le vrai, ces Médecins vulgaires & prétendus savants, étant soutenus du suffrage de la multitude, l'emportent aisément sur ceux qui sont plus habiles, & qui se trouvent souvent exposés à la calomnie ; mais qui ayant la vérité de leur côté, & se contentant de l'approbation d'un petit nombre de gens sensés, ne s'embarrassent nullement des jugements & des discours d'une multitude ignorante.

18. On objectera donc contre ma méthode de faire tenir le malade hors du lit les premiers jours de la petite vérole, que cela empêche la sortie des pustules, & entretient par conséquent le mal de cœur & les autres symptomes qui proviennent de ce que l'éruption est empêchée. Je conviens du fait, & l'expérience le confirme presque tous les jours. Mais il s'agit de savoir lequel est le plus dangereux, ou de diminuer un peu la quantité de la matiere morbifique, & d'entretenir par conséquent les symptomes qui dépendent du défaut d'éruption, ou bien de trop animer le levain morbifique, & de produire une si grande quantité de matiere peccante, que la fievre secondaire reduise le malade à l'extrémité l'onzieme jour de sa petite vérole.

Réponse à ces objections

Si nous examinons les choses comme il faut, nous trouverons, ce me semble, qu'il meurt très peu de gens de cette maladie, faute que l'éruption se fasse tôt ou tard, & que ce malheur n'arrive que dans les sujets dont le sang trop échauffé & trop agité, ne laisse pas à la matiere morbifique le temps de se séparer, & de se porter à la superficie du corps ; mais cela même fait pour moi : car quoique, durant les premiers jours de la maladie, la matiere morbifique encore contenue dans le sang, cause des vomissements terribles, des douleurs en différentes parties du corps & d'autres violents symptomes, suivant les divers endroits qu'elle occupe d'abord ; néanmoins si nous demeurons tranquilles, & que nous laissions entierement agir la Nature, elle ne manquera pas d'être victorieuse, & de pousser au-dehors la matiere morbifique ; d'autant plus que le ventre qui jusqu'alors se trouve le plus souvent resserré, annonce une éruption certaine, quand même elle seroit tardive.

19. Au contraire, lorsqu'on veut forcer la Nature, & presser trop vivement la sortie des pustules, combien d'accidents funestes ne s'ensuivent pas de cette mauvaise manœuvre ? Il seroit trop long de les rapporter en détail : nous avons déja touché les principaux : les voici ; 1°. un trop grand nombre de pustules, & en conséquence une fievre secondaire très violente ; 2°. des urines sanglantes, & des taches de pourpre, dont la cause est un sang trop atténué, trop échauffé & trop bouillant, qui force les vaisseaux & s'extravase : 3°. la suppression totale de l'éruption, par les efforts que l'on fait mal à propos pour la hâter. En quoi l'on ne réussit pas davantage que, si voulant faire sortir d'une maison spacieuse une grande troupe de gens qui y seroient renfermés, on les obligeoit, en leur causant quelque frayeur terrible, de courir tous à la fois du côté de la porte ; car alors la presse seroit si grande qu'ils s'embarrasseroient les uns les autres, & se fermeroient mutuellement le passage.

20. Si l'on me demande maintenant pourquoi la séparation de la matiere de la petite vérole ne pourroit pas se faire également les premiers jours de la maladie, en se tenant au lit dans une chaleur modérée, qu'en demeurant levé. Je demanderai à mon tour, s'il n'est pas vrai qu'une personne qui en hiver se tient au lit, étant médiocrement couverte & sans feu dans la chambre, n'a pas plus chaud que, si étant bien habillée, elle demeuroit levée dans la même chambre. Si l'on avoue que cela est conforme à l'expérience, je demanderai en conséquence, laquelle de ces deux méthodes est la plus propre à calmer l'agitation excessive du levain morbifique ? car c'est-là, à mon avis, la principale intention que doit avoir le Médecin dans le commencement de la petite vérole ; & suivant qu'il la remplira plus ou moins exactement, le malade se trouvera bien ou mal (1).

S'il faut diminuer la fievre en excitant les sueurs

21. Ce qui en a imposé dans cette matiere aux Médecins peu attentifs, c'est qu'ils ont vû que les malades qui gar-

(1) On doit avouer qu'il est plus souvent nécessaire de modérer la fievre au commencement de la petite vérole par la saignée, les vomitifs, les laxatifs, les rafraîchissants, & les narcotiques, que de l'animer, & par cette méthode on aidera plutôt l'éruption qu'on ne l'empêchera, car si le sang circule avec trop de rapidité, la matiere morbifique n'aura pas le temps de s'en séparer comme il faut. *Voyez ci-devant, num. 18, vers la fin.* Mais avant que de tenter aucune

doient le lit, ſuoient continuellement, & que cela diminuoit beaucoup la violence de la fievre; au lieu que ceux qui ne ſuoient pas, avoient beaucoup plus de fievre; mais il s'agit d'abord d'examiner s'il eſt à propos de ſe donner tant de peine pour appaiſer la fievre, puiſqu'elle eſt comme l'inſtrument principal dont la nature ſe ſert pour préparer, & enſuite évacuer, toutes ſortes de matieres morbifiques contenues dans le ſang.

Or, qui ne voit qu'en cherchant avec tant de ſoin à exciter les ſueurs, dans la vue de modérer la fievre, on ne fait que procurer la ſortie d'une humeur crue & indigeſte qui reſſemble à un fruit précoce, & que les ſueurs mêmes occaſionnent enſuite une fievre plus violente? La raiſon de cela eſt que le ſang ſe trouve ainſi deſſéché, & que les particules morbifiques n'étant plus détrempées & étendues dans la ſéroſité, elles ſe rapprochent & deviennent plus enflammées & plus actives. En un mot, la méthode de diminuer la fievre & les autres ſymptomes en excitant les ſueurs, & en procurant trop tôt la ſortie des puſtules, a été funeſte à quantité de malades, leſquels ſont morts en conſéquence l'onzieme jour.

évacuation, on doit bien examiner l'état du malade, parcequ'il eſt quelquefois néceſſaire, & même abſolument néceſſaire d'animer le ſang. *Voyez Sect.* 3. *Chap.* 2. *note.*

Un des meilleurs Ecrivains ſur cette maladie obſerve que comme l'éruption réguliere & complette, & la ſuppuration, peuvent être retardées; ou par un mouvement trop violent du ſang, ou par un mouvement trop foible & trop languiſſant, & qu'une erreur d'un côté ou d'un autre peut devenir funeſte, il faut, pendant toute la maladie, avoir grande attention au pouls, à la fievre, à la force du malade, au nombre des puſtules, & aux autres ſymptomes, afin que toutes ces choſes ſoient dans le degré convenable de modération; & quand cela n'eſt pas, il faut aider la nature ſuivant l'exigence des cas, ſoit par l'uſage des antiphlogiſtiques, & des évacuants, &c. ſoit par les doux cordiaux, les alexipharmaques, &c. mais les derniers ne ſont preſque jamais néceſſaires dans le premier état de la maladie, & ne le ſont pas à beaucoup près ſi ſouvent dans le ſecond état que les antiphlogiſtiques.

D'ailleurs, comme obſerve Sydenham, les femmes qui ſe mêlent de maladie, ne laiſſent guere le temps d'employer les doux cordiaux, parcequ'en donnant leurs liqueurs échauffantes elles tuent ſouvent les malades, ou du moins rendent la guériſon fort difficile. Je ſuis néanmoins aſſuré que certains malades ont péri également par le trop grand uſage des rafraîchiſſants, lorſque la petiteſſe de la fievre, & l'accablement où étoit la nature, demandoit un régime plus chaud. *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, p.* 79. 80.

22. Quand je défends au malade de garder le lit les premiers jours de la petite vérole, c'est toujours en supposant qu'elle sera confluente. Car, dans la petite vérole discrete, lorsqu'on peut la prévoir surement, il est assez indifférent de garder le lit, ou de ne pas le garder; d'autant que, soit qu'on le garde ou non, le petit nombre des pustules met toujours le malade hors de danger.

Ne pas garder le lit les premiers jours, ne regarde que la petite vérole confluente.

23. Je ne prétends pas néanmoins qu'on m'en croie ici sur ma parole & sur mon autorité. Les opinions de quelque homme que ce soit m'ont toujours paru mériter si peu de créance, que je tiens même les miennes pour suspectes, toutes les fois qu'elles sont contraires à celles d'autrui. J'en ferois de même dans l'occasion présente, si l'expérience ne confirmoit pas mon sentiment : car, sans l'expérience, ce que d'autres ou moi pourroient regarder comme vrai, ne seroit peut-être qu'une pure imagination.

Sentiment de l'Auteur est fondé sur l'observation

Le commerce des hommes m'apprend chaque jour combien les plus grands génies sont sujets à se tromper dans les recherches qu'ils font sur les sciences & sur les arts, à moins qu'ils ne consultent l'expérience. Un Médecin qui en fait la regle de sa conduite, marche en sureté; & s'il lui arrive quelquefois de s'égarer, elle le redresse bientôt, & ne manque pas de rectifier ses idées. Elle est la pierre de touche des opinions & des systêmes.

Qu'il me soit donc permis, dans la maladie dont il s'agit maintenant, d'observer quel est le régime qui produit une petite vérole bénigne, quel est celui qui en produit une maligne, & d'embrasser ensuite un sentiment conforme à l'évidence. Si ceux qui me blament avoient fait la même chose, je n'aurois rien à dire; mais, comme ils n'ont pas éprouvé une seule fois dans toute leur vie, si la méthode de tenir les malades hors du lit pendant le jour, est utile ou nuisible, ils sont très injustes de me condamner & de me calomnier.

Si l'on avoit agi de la sorte autrefois avec ceux qui ont eu des sentiments extraordinaires, quoique vrais, personne n'auroit tenté des découvertes avantageuses au genre humain. Je ne m'exposerois pas non plus moi-même à tant de contradictions, si une infinité d'expériences ne parloient en ma faveur. Ce n'est pas mon intérêt de combattre une opinion reçue, & qui a pour elle la pluralité des suffrages. D'un autre côté, on ne me croira pas assez méchant pour vouloir de sang froid tendre des pieges à la vie

des hommes ; & leur nuire, même après ma mort (1).

24. Quoi qu'il en soit, c'est par la méthode que je propose ici, que j'ai guéri de la petite vérole mes propres enfants, mes plus proches parents & tous ceux qui ont bien voulu s'abandonner entierement à ma conduite. Si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir cédé quelquefois à l'opiniâtreté de ceux qui se roidissoient contre mon sentiment, & sur cela j'en appelle à la bonne foi des personnes avec qui j'ai vécu familierement.

Il a suivi cette méthode pour ses enfants.

Mais le plus fâcheux pour moi, c'est que, dans certaines occasions où l'on n'avoit rien fait du tout de ce que je disois, on n'a pas laissé de mettre sur mon compte la mort des malades, quoique leurs amis & les gardes les eussent tués à force de les échauffer, & que je me fusse opposé de tout mon pouvoir à cette maniere de les traiter (2). Cela joint à la prévention insurmontable que j'ai vu dans la plupart des gens en faveur du régime chaud, m'a dégoûté entierement de voir des petites véroles, & je serois charmé qu'on ne m'appellât jamais pour de semblables maladies.

25. J'avoue que, de quelque maniere qu'on les traite, elles ne laisseront pas d'être quelquefois très confluentes ; ce qui fait qu'elles sont toujours dangereuses, nonobstant toutes les mesures que l'on peut prendre. Je soutiens, après une infinité d'expériences, que le danger est beaucoup moindre, lorsque, dès le premier commencement de la petite vérole, le malade est levé pendant le jour, s'est abstenu entierement de viande, & s'est contenté d'une boisson légere, que, lorsqu'il a gardé le lit, & qu'on lui a donné, outre cela, des cordiaux.

Apologie de cette méthode.

Cette premiere méthode, comme nous avons dit ci-

(1) La candeur & la bonne foi de notre Auteur sont si universellement reconnues, qu'on le nomme souvent le *franc & sincere Sydenham*, & quiconque lira avec attention ses ouvrages, conviendra aisément qu'il mérite ce nom, & qu'il étoit par conséquent bien éloigné de vouloir rien faire d'indigne d'un honnête homme.

(2) Ce n'est là que trop souvent le triste sort des plus habiles & des plus honnêtes Médecins, lesquels ne sont presque jamais les maîtres de faire ce qui conviendroit, à cause de l'opiniâtreté du malade, ou des préventions des personnes qui le soignent. Mais quoi de plus injuste & de plus indigne que de les charger des fautes des autres, & de leur imputer des malheurs qui viennent uniquement de ce qu'on a méprisé leurs salutaires avis ?

dessus (1) empêchera ordinairement qu'il n'y ait trop de pustules, & par conséquent que la fievre secondaire ne soit trop violente. Car cette fievre n'est pas seulement capable de tuer le malade par elle-même ; elle menace encore de le suffoquer en ce qu'elle arrête la salivation dont nous avons parlé au long dans l'histoire de la petite vérole.

D'ailleurs, la méthode que je recommande prévient le pissement de sang, & les taches de pourpre, deux symptomes qui arrivent les premiers jours de la maladie, & souvent même avant qu'il y ait aucun signe manifeste d'éruption. Ils arrivent aussi dans la rougeole, dans la fievre rouge, & en d'autres maladies aiguës qui viennent d'une inflammation violente. Je ne dis rien du soulagement infini que le malade ressent dans tout son corps lorsqu'on le leve & qu'on lui donne de l'air. Tous ceux que j'ai eu la liberté de traiter de la sorte en ont fait une heureuse expérience, & ils me remercioient comme si je leur eusse rendu la vie, en leur donnant de l'air (2).

Il faut avoir égard aux inclinations des malades.

26. Cela m'a fait faire réflexion, que la raison nous trompe beaucoup plus souvent que les sens, & que dans le traitement des maladies, il faut avoir plus d'égard aux desirs violents du malade, pourvu qu'ils ne soient pas tout-à-fait absurdes & pernicieux, qu'aux regles douteuses & incertaines de la Médecine.

Exemples de cela.

Par exemple, un homme qui est attaqué d'une fievre ardente, demandera instamment qu'on lui permette de boire copieusement d'une tisane rafraîchissante. Un Médecin dont le systême & l'hypothese ne s'accorde pas avec l'usage d'une telle boisson, la défendra, & ordonnera au contraire une boisson échauffante. Le même malale a en horreur toute sorte d'aliments, & ne veut qu'une boisson légere. Certains Médecins, & sur-tout les femmes qui sont autour de lui, & les assistants ne manqueront pas de soutenir qu'il faut absolument lui donner à manger.

Un autre malade qui se trouvera fort languissant après une fievre aiguë, demandera avec instance une chose absurde, & qui semblera peut-être nuisible. Le Médecin la refusera impitoyablement, assurant qu'elle causera la

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 9.

(2) Cela demande beaucoup de précautions dans les sujets sensibles & délicats, autrement il pourroit y avoir des suites funestes.

mort au malade, à moins que ce Médecin ne soit bien persuadé de la vérité de cet aphorisme du sage Hippocrate; *qu'un aliment & une boisson moins salutaires, mais plus agréables au malade, doivent être préférés à un aliment & une boisson plus salutaires, mais moins agréables* (1).

27. Un Médecin un peu versé dans la pratique, & un peu attentif, avouera certainement, s'il est de bonne foi, que dans tous ces cas-là plusieurs malades se sont bien trouvés d'avoir plutôt suivi leur inclination, que les ordonnances de leur Médecin. On s'en trouve bien dans la pratique.

On ne s'étonnera pas de cela, si l'on fait réflexion qu'un très grand nombre de maladies aigues se terminent naturellement d'elles-mêmes, & que les envies dont elles sont accompagnées, servent à garantir les malades des entreprises pernicieuses d'un art mal entendu. C'est un bonheur pour les hommes que la chose soit ainsi: autrement que seroient-ils devenus anciennement, lorsque l'art de la Médecine étoit renfermé dans les bornes étroites de la Grece? Et que deviendroient encore aujourd'hui tant de peuples qui se passent entierement de Médecins, comme presque tous les habitants de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, & une partie considérable de ceux de l'Europe (2)?

---

(1) La plupart des Médecins peuvent confirmer par leur propre expérience la vérité de cet aphorisme. On a vu plusieurs personnes guérir de maladies terribles & tout à fait désespérées, après avoir suivi, soit à l'insu, soit par l'indulgence du Médecin, leurs appétits particuliers, quelque absurdes qu'ils paroissent; en effet, quelque nuisible que semble être la chose que desire le malade, elle ne pourra guere lui nuire que par la trop grande quantité qu'il en prendra. Pour ce qui est d'expliquer d'une maniere raisonnable & satisfaisante pourquoi il est si avantageux aux malades que l'on condescende à leurs appétits déréglés, nonobstant les plus fortes présomptions contraires, c'est une chose que je n'entreprendrai pas, & j'en laisse volontiers le soin à ceux qui aiment ces sortes de spéculations curieuses & subtiles. Notre Auteur, dans le *num.* suivant, semble regarder ces appétits absurdes comme une espece d'instinct que la Providence a donné aux hommes pour leur conservation; en quoi on doit louer sa religion, à laquelle il fait servir par-tout sa philosophie.

(2) Cela ne paroît pas exactement vrai, ou du moins doit être entendu avec certaine restriction. Quoique la Médecine, considérée comme un art particulier, ait été long-temps renfermée dans des bornes étroites, on a cependant toujours cherché des remedes, & on en a découvert plusieurs aussi-tôt après que les hommes ont été sujets aux maladies, rien n'étant plus naturel que de chercher du soulagement. Ainsi l'origine de la Médecine est le desir de sa propre con-

Cependant on peut dire des Médecins ce qu'un ancien Poëte comique disoit des hommes, lorsque faisant la différence des gens raisonnables & vertueux, d'avec ceux qui déshonorent la nature humaine en menant une vie semblable à celle des bêtes, il s'écrioit : *L'aimable chose qu'un homme qui est véritablement homme* (*). De même, un Médecin qui est véritablement Médecin, & non pas seulement de nom, est une chose d'autant plus excellente, que la vie est au-dessus de tous les autres biens naturels (1).

Il est quelquefois nécessaire de faire garder le lit avant l'éruption.

28. Mais pour revenir à mon sujet, quelqu'avantageux qu'il soit dans la petite vérole confluente de ne pas garder le lit pendant les premiers jours de la maladie, il y a néanmoins des cas où il faut absolument le garder, même avant l'éruption. Par exemple, un enfant qui n'a plus rien à craindre du côté des symptomes de la dentition, est tout à coup attaqué de convulsions. Alors on doit penser que cette convulsion vient peut-être des efforts que fait la nature en voulant pousser à la superficie du corps la petite vérole, la rougeole, ou la fievre rouge, quoique la matiere de l'éruption soit encore cachée sous la peau.

Ainsi pour obvier à un si dangereux symptome, on doit appliquer promptement un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, & mettre au plutôt le malade au lit. On lui donnera aussi un cordial, où l'on mêlera un peu de narcotique, afin de pousser plus puissamment au dehors la matiere morbifique, & d'appaiser le tumulte qui occasionne les convulsions. Par exemple, il faudra donner à un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique, ou bien quelque chose d'équivalent.

---

servation, & dans ce sens on peut assurer que les Nations les plus barbares n'ont pas été sans quelque connoissance de la Médecine, puisqu'elles ont toujours possédé plusieurs remedes éprouvés pour la guérison de leurs maladies.

(*) Ὡς χαρίεν ἐσ' ἄνθρωπος ἂν ἄνθρωπος ᾖ.

(1) Quelles louanges ne mérite pas l'art de la Médecine qui est si utile au genre humain? Néanmoins il n'est que trop souvent l'objet des railleries & des mépris de demi Savants qui ne laissent pas d'y avoir recours à la moindre occasion, & qui montrent ainsi par leur conduite combien on doit faire peu de cas de leurs railleries & de leurs invectives; mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette matiere.

Je crois, ou plutôt je suis sûr, qu'il est péri une infinité d'enfants, & même quelques adultes, parceque les Médecins n'ont pas pris garde, que les convulsions dont il s'agit, n'étoient que les avancoureurs de la petite vérole, de la rougeole, ou de la fievre rouge. Les Médecins peu attentifs prenant pour des accidents essentiels ces sortes de convulsions qui ne sont que symptomatiques; ils y emploient des lavements réitérés, & d'autres évacuations. Par-là ils empêchent l'éruption, & rendent plus durables les accidents qu'ils veulent combattre, & qui, sans tous ces remedes, auroient certainement disparu d'eux-mêmes, dès le commencement de l'éruption.

Une chose consolante, & que nous avons déja remarqué ailleurs (1), c'est que les petites véroles qui surviennent aux enfants avec des convulsions, sont rarement fort confluentes. C'est pourquoi il est beaucoup moins dangereux alors de faire garder le lit au malade dès les premiers jours.

29. Mais lorsque la petite vérole est précédée d'une affection comateuse, je l'ai toujours vue très confluente; & dans ce cas-là, j'aime mieux employer l'emplâtre vésicatoire; & le narcotique décrit ci dessus, que de permettre au malade de garder le lit avant l'éruption.

Petite vérole qui est précédée d'une affection comateuse, est fort confluente.

J'ai aussi observé quelquefois des convulsions qui précédoient les accès des fievres intermittentes. Il est vrai que cela est très rare; mais j'ai souvent vu des affections comateuses survenir en même temps que les accès de ces fievres, & ne se terminer qu'avec eux, tant dans les enfants que dans les adultes. On doit alors s'appliquer uniquement à combattre la fievre, qui est la maladie primitive & essentielle, sans se mettre aucunement en peine de l'affection comateuse. Car si on s'attachoit principalement à celle-ci, & que pour la dissiper on mit en usage la saignée, la purgation, & les lavements réitérés, on augmenteroit la fievre, & par conséquent on rendroit l'assoupissement mortel; au lieu que si l'on emploie toutes ses forces contre la fievre, tous les symptomes qui en dépendent, s'évanouiront en même temps qu'elle, & disparoîtront d'eux-mêmes. C'est ce qu'il faut bien remarquer, parcequ'on s'y trompe souvent, & que cette erreur est funeste aux malades. Mais j'ai déja traité ailleurs cette matiere plus au long.

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 1. num. 2.*

Saignée & vomitif quand sont néceſſaires.

30. Il y a encore d'autres cas où l'on ne ſauroit s'empêcher de faire garder le lit dès le commencement de la petite vérole. C'eſt lorſqu'elle eſt accompagnée d'une fievre violente, d'un abattement extrême, d'un vomiſſement énorme, de vertiges, de douleurs rhumatiſmales dans les membres, & d'autres ſemblables ſymptomes, qui marquent une grande quantité de matiere morbifique loſqu'ils ſont violents, & ſur-tout lorſqu'ils ſe rencontrent dans des perſonnes jeunes & d'un tempérament ſanguin. Auſſi annoncent-ils une petite vérole très confluente, & par conſéquent très dangereuſe.

Il s'agit donc ici d'affoiblir, autant que l'on peut, le levain morbifique. Mais comme d'un côté la chaleur continuelle du lit augmenteroit ſa violence, & que d'un autre côté le malade eſt trop foible pour ne pas garder le lit, à moins qu'on ne lui redonne des forces, il eſt abſolument néceſſaire en pareilles circonſtances de ſaigner du bras, & quelques heures après de faire vomir avec une infuſion de ſafran des métaux : ce qui non ſeulement diſſipera les maux de cœur, mais fortifiera encore tellement le malade, qu'il ſera en état de ſe tenir levé.

La ſaignée & le vomiſſement ne ſuffiſent pas pour affoiblir le levain de la petite vérole. Il eſt néceſſaire outre cela d'employer l'eſprit de vitriol, dont on mettra une aſſez bonne doſe dans la boiſſon du malade, juſqu'à ce que toutes les puſtules ſoient ſorties. Mais nonobſtant la ſaignée, le vomiſſement, & l'uſage de la boiſſon rafraîchiſſante, il faudra encore de plus, que le malade demeure levé pendant le jour. Car, comme il reſpirera par ce moyen un nouvel air, qui rafraîchira le ſang, cela contribuera peut-être plus que tout le reſte à empêcher la trop prompte aſſimilation de la matiere morbifique, & ſoulagera merveilleuſement le malade, comme je l'ai expérimenté pluſieurs fois.

Il eſt vrai que cette méthode n'eſt néceſſaire que dans les jeunes gens, dont le ſang eſt échauffé par le vin ou le commerce avec les femmes, & dans les perſonnes qui ont des petites véroles accompagnées des ſymptomes violents dont j'ai parlé ; car dans les enfants elle ne convient point. Lorſque le ſang n'eſt pas fort enflammé, & que les ſymptomes ne ſont pas fort violents, il y a bien moins à craindre que l'aſſimilation de la matiere morbifique ne ſe faſſe trop vîte ; & par conſéquent on peut omettre la ſaignée, le vomitif, & l'eſprit de vitriol.

31. Je me suis étendu sur cet article, parceque je sais que le bon ou le mauvais succès de la curation dépend presque entierement de la maniere dont on s'y prend dès les premiers jours de la maladie. Quand toutes les pustules sont sorties, ce qui arrive, comme nous avons déja dit, le sixieme jour depuis la premiere attaque, & le quatrieme jour en comptant depuis l'éruption; alors, & non pas plutôt, le malade doit garder entierement le lit pendant tout le reste de la maladie. Son état le demande ainsi, pourvu que ce soit une petite vérole confluente. Car c'est de celle-là que j'ai prétendu parler jusqu'à présent.

Quand & combien de temps le malade doit garder entierement le lit.

Dans la petite vérole discrete, il importe peu que l'on garde le lit, ou non, pourvu seulement que celui qui la traite soit médiocrement habile. Néanmoins, quelque exempte de danger que soit par elle-même la petite vérole discrete, elle n'a pas laissé d'être funeste à un grand nombre de malades lorsqu'ils ont eu le malheur de tomber entre les mains de gens ignorants qui, ne s'occupant qu'à les échauffer, les ont tués sans le vouloir.

32. Dès que l'éruption est achevée, les pustules commencent à augmenter, & à échauffer toute la superficie du corps, & principalement la tête; d'où naissent des insomnies & des inquiétudes, à moins que le malade ne soit un enfant. Tout cela mérite une grande attention: car suivant que le sang sera plus tranquille, les pustules deviendront plus grosses. Et au contraire, si le sang est dans une trop grande agitation, elles s'affaisseront, au lieu de s'élever & de grossir; d'où il arrivera que la matiere morbifique ne se séparera pas du sang comme il faut; & les pustules, au lieu d'une liqueur jaune & purulente, ne rendront qu'une sérosité, ou bien une humeur noirâtre, & éloigné de la nature des petites véroles.

Il faut procurer du sommeil par les narcotiques.

Voilà pourquoi les narcotiques me paroissent aussi bien indiqués dans la petite vérole confluente, qu'aucun autre remede dans quelque maladie que ce soit, & ils y sont, pour ainsi dire, aussi spécifiques que le quinquina dans les fievres intermittentes: ce n'est pas qu'ils agissent par une vertu proprement spécifique; ils ne font autre chose que remplir l'indication qui consiste à calmer le trop grand mouvement du sang & des esprits.

Ce mouvement déréglé qui, dans les adultes, accompagne toujours la petite vérole confluente, demande principalement l'usage des narcotiques; & on se tromperoit de croire que ces remedes ne doivent être employés que

pour procurer le sommeil. Car, comme il arrive quelquefois qu'un malade qui ne dort pas, ne laisse pas d'être tranquille, sur-tout après avoir pris du laudanum; il arrive aussi que la trop grande agitation des esprits empêche l'éruption louable des pustules, même lorsque le malade dort beaucoup; circonstance qui mérite d'être remarquée.

Diacode préféré au laudanum liquide, & la dose.

33. Je vais dire maintenant quelque chose des différentes sortes de narcotiques. Quoique, depuis plusieurs années, j'ai employé avec assez de succès le laudanum liquide dans toutes les occasions où il s'agissoit d'appaiser le trop grand mouvement du sang & des esprits, je crois néanmoins lui devoir préférer le syrop diacode. Il est vrai que tous deux tendent au même but; mais il me semble que le laudanum échauffe un peu plus que le diacode.

Quant à la dose de ce dernier, elle doit être proportionnée, non seulement à l'âge des personnes, mais encore à la violence des symptomes: car une dose qui seroit trop forte pour un malade dont le sang n'est pas fort agité, suffira à peine pour un autre où l'agitation est plus grande. Supposons, par exemple, que six gros de syrop conviennent en général à la plupart des malades, il n'en faudra guere moins d'une once dans la petite vérole pour produire quelque effet, & il sera nécessaire d'en ordonner chaque fois cette quantité pendant le cours de la maladie. Nous entendons parler ici des adultes; car, si on donne le diacode à des enfants, il faudra en diminuer la dose, suivant l'âge.

Il est certain que les narcotiques ne sont pas autant indiqués dans les enfants qui ont la petite vérole, que dans les adultes, parceque les enfants ont plus de pente au sommeil tout le temps de la maladie. Néanmoins, lorsqu'ils sont en grand danger, je me ferois un scrupule de ne pas leur donner les narcotiques. Mais ce que je voulois dire, c'est qu'il est très difficile de déterminer au juste la dose de ces remedes, dans les cas même où ils conviennent.

Car, dans le mouvement déréglé des esprits, dans les vomissements énormes & les cours de ventre, & dans les douleurs violentes qui sont les trois principaux cas où j'ai dit ailleurs que les narcotiques sont indiqués, il faut les donner de telle maniere que, si la premiere dose ne calme pas, on aille toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on obtienne ce que l'on souhaite, ayant moins d'égard à la quantité du remede qu'à l'effet qu'il produira, & mettant toujours entre chaque prise un intervalle raisonnable, afin de savoir ce qu'aura fait la premiere, avant que d'en donner

une autre. Quand le narcotique aura produit l'effet qu'on en attend, alors on diminuera les doses, suivant le besoin, continuant ainsi pendant le reste de la maladie.

34. Je pourrois alléguer beaucoup d'exemples pour confirmer cette doctrine; mais je me contenterai présentement d'un seul. Le 13 Avril de l'an 1681, une femme de mon voisinage, nommée *Crosse*, vint me trouver en pleurant, & me pria instamment d'aller voir son fils âgé de dix ans, qui étoit mal depuis quatre jours, & qu'elle croyoit attaqué de la petite vérole. Ne pouvant y aller moi-même, parceque j'avois alors la goutte aux pieds, je priai l'Apothicaire dont je me sers ordinairement, d'y aller en ma place, & de me rendre compte de l'état du malade. Doctrine de l'Auteur confirmée par un exemple.

Il me dit, à son retour, que la mere de cet enfant, par le conseil de quelque femme, avoit fait prendre à son fils de la poudre de la Comtesse de Kent, & d'autres remedes chauds; qu'elle le tenoit au lit, où on l'accabloit sous le poids des couvertures, afin de le faire suer, comme c'est la manie ordinaire des femmes; de plus, qu'elle lui avoit donné à boire beaucoup de petit-lait chaud, dans lequel avoient bouilli des fleurs de souci & de la corne de cerf.

Tout cela avoit tellement augmenté la fievre, & mis le sang dans une si grande agitation, que le malade étoit dans un transport terrible: les assistants ne pouvoient presque venir à bout de le retenir au lit, & il parloit sans rime ni raison, comme un furieux. Cependant les pustules ne paroissoient point encore, ou du moins paroissoient très obscurement, la chaleur excessive du régime qu'on employoit, les empêchant de sortir.

J'ordonnai qu'on ôtât sur-le-champ le malade du lit, qu'avant le sixieme jour, il n'y demeurât que la nuit, & que tout de suite on lui donnât une demi-once de syrop diacode. Cela ne produisant rien, je fis réitérer la même dose au bout d'une heure, & avec aussi peu de succès. On continua néanmoins l'usage du syrop par demi-onces, mettant un intervalle entre chaque prise, afin de pouvoir juger de l'effet de la précédente; & il en fallut jusqu'à deux onces & demie pour appaiser l'orgasme du sang, tant il étoit violent. Après quoi, j'ordonnai qu'on s'en tiendroit à une demi-once de syrop tous les soirs, jusqu'à la fin de la maladie, cette seule dose suffisant pour entretenir le calme que les fréquentes doses avoient produit. La chose réussit, comme je l'espérois, & le malade guérit.

35. Il faut observer que, lorsque l'agitation du sang

& des esprits est extrême, on ne viendra presque pas à bout de la calmer les premiers jours de la maladie, quelque grandes & quelque fréquemment réitérées que soient les doses du syrop diacode, à moins que le malade ne se leve. Car, comme la chaleur du lit augmente encore la violence de la fievre, il faudroit, dans ce cas-là, donner une si grande quantité du remede, que la Nature ne seroit peut-être pas en état de la supporter.

Narcotique ne suffit pas toujours pour procurer du calme.

La même chose arrive, quoiqu'avec moins de danger, dans les fievres intermittentes, lorsque le malade garde le lit durant l'usage du quinquina. Cette mauvaise méthode a été quelquefois cause, si je ne me trompe, qu'une fievre intermittente qui auroit dû être bientôt guérie, a subsisté fort long-temps, & qu'une fievre qui n'étoit pas parfaitement intermittente, a eu des redoublements si violents que les malades en sont morts.

Quand doit-on commencer à le donner, & combien de tems.

36. Mais, sans parler ici des cas extraordinaires où le diacode peut se trouver indiqué dans tous les temps de la maladie, je conseille de commencer à le donner dès le premier soir que le malade doit garder entierement le lit, c'est-à-dire dès le soir du sixieme jour, depuis la premiere attaque; & de continuer ainsi tous les soirs jusqu'au dix-septieme jour, ou du moins jusqu'à ce que le malade soit hors de danger : car, dès le sixieme jour, sa chair devient comme enflammée, & les humeurs étant échauffées, troublent la tête, & causent le transport.

Doit être donné de meilleure heure que dans les autres maladies.

37. Mais il faut avoir grand soin de donner ici le narcotique de meilleure heure que dans les autres maladies, parceque, dans la petite vérole, la chaleur & l'inquiétude augmentent toujours sur le soir, & quelquefois vers les derniers jours de la maladie. si on n'a pas donné de bonne heure ce remede, il survient tout à coup une espece de stupeur qui est bientôt suivie de chaleur : après quoi le malade se plaint de se trouver mal, & peu après il meurt, au grand étonnement de ses amis qui, peu de temps auparavant, avoient conçu les plus belles espérances de sa guérison. On auroit peut-être prévenu ce malheur en donnant sur-le-champ le narcotique.

Voilà pourquoi, durant les jours dont j'ai parlé, & surtout l'onzieme jour, je fais donner ce remede à cinq ou six heures du soir; & je veux qu'on le tienne tout prêt, en cas que le malade se trouve mal. Je suis même très persuadé que certaines gens de ma connoissance sont morts faute de ce calmant qui auroit pu les sauver. C'est ici principale-

ment que les moments sont précieux, & qu'il faut saisir promptement l'occasion.

38. Puisqu'il est donc extrêmement dangereux de ne pas donner assez tôt le narcotique, ou de le donner de si bonne heure, qu'il ne lui reste plus rien de sa vertu calmante dans le temps qu'elle seroit le plus nécessaire; le meilleur parti que l'on puisse prendre, c'est de donner ce remede matin & soir à des heures réglées, pendant les derniers jours de la maladie, qui sont les plus dangereux.

Et à des heures réglées matin & soir.

Une once de syrop diacode ne suffit pas toujours alors; & elle ne fait pas davantage dans l'inflammation violente où est le sang, & dans le désordre extrême où sont les esprits animaux, que feroit une demi-once dans un état plus tranquille. J'ai même appris par une longue expérience, que dans les jeunes gens, & dans les tempéraments sanguins, pour calmer la violence des symptomes qui surviennent alors, & que l'on cherche à réprimer de tout son pouvoir, il ne faut pas moins qu'une once & demie de syrop chaque fois; & qu'on peut non seulement sans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité pour les sujets dont nous parlons, leur en donner cette quantité matin & soir jusqu'à ce qu'ils soient hors d'affaire.

39. J'avouerai naturellement que dans des petites véroles extrêmement confluentes, je me suis quelquefois vu obligé les derniers jours de la maladie de donner le narcotique trois fois dans vingt-quatre heures, c'est-à-dire de huit en huit heures, à cause de l'agitation, ou du désordre extrême des esprits, lequel ne me permettoit pas d'attendre plus long-temps.

Et quelquefois trois fois dans vingt-quatre heures.

Il arrive souvent les derniers jours de la maladie que le diacode si fréquemment réitéré cause des nausées au malade. Dans ce cas là il faut y substituer le laudanum liquide, dont seize gouttes équivalent à une once de syrop, pourvu qu'il soit préparé de la maniere que j'ai décrite dans le Traité des maladies aiguës, au Chapitre de la dyssenterie (1).

40. Ceux qui ne sont pas de mon sentiment ne manqueront pas d'objecter qu'un narcotique donné si souvent, & en si grande dose, fixera la matiere peccante, & arrêtera la salivation. J'avoue qu'il diminuera celle-ci, mais il ne l'arrêtera jamais entierement, & elle se rétablira un peu lorsque l'action de chaque dose de narcotique aura cessé.

Réponse à l'objection contre cette méthode.

(1) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *num.* 14.

Je trouve d'ailleurs trois avantages dans cette diminution. Premierement, le malade conservera plus de forces, & sera plus en état de cracher. Secondement, la salive qu'il rendra sera plus cuite que s'il n'avoit point pris de narcotique. Troisiemement, ce qui manquera du côté de la salivation sera compensé abondamment par l'enflure du visage & des mains; car l'usage du narcotique fera enfler plus sûrement & plus considérablement ces parties; savoir, le visage depuis le huitieme jour jusqu'à l'onzieme, qui est le temps auquel son enflure commence ordinairement à diminuer; & les mains depuis l'onzieme jour jusqu'à ce que les pustules dont elles sont chargées aient acquis leur maturité.

J'avancerai hardiment une chose sur laquelle je ne crains pas qu'aucun Médecin accoutumé à traiter des petites véroles confluentes, puisse me démentir; c'est que quand le visage & les mains manquent de s'enfler dans le temps convenable, cela est d'un plus mauvais augure que lorsque la salivation s'arrête. Pour moi je pense qu'il vaut beaucoup mieux risquer de l'arrêter que de ne point donner le narcotique, car c'est un remede tellement nécessaire dans cette maladie, qu'il faut être peu expérimenté, & peu attentif pour priver les malades d'un si grand secours.

Narcotique ne doit pas être donné de même aux enfants.

41. Ce que je dis sur l'usage quotidien & la dose du syrop diacode dans la petite vérole confluente, ne doit pas s'entendre des enfants qui ont cette maladie, à moins que le danger ne soit extrême, & cela par deux raisons; la premiere, c'est que les enfants ne sont pas si échauffés que les adultes; la seconde, c'est qu'à cause de leur âge tendre & de leur foiblesse ils ne sont pas si en état de soutenir l'action des narcotiques réitérés chaque jour; d'ailleurs les enfants dorment d'eux-mêmes pendant presque toute la maladie.

Néanmoins lorsqu'ils sont attaqués du transport, ou lorsque les pustules sont d'un mauvais caractere, deux accidents qui marquent de reste un mouvement désordonné du sang & des esprits, on ne peut se dispenser de recourir aux narcotiques (1).

(1) Les enfants sont quelquefois si inquiets & de si mauvaise humeur dans cette maladie, que les narcotiques leur sont aussi nécessaires qu'aux adultes, & ne leur sont pas moins utiles. Il y en a plusieurs exemples.

42. Les deux points sur lesquels nous nous sommes si fort étendus, dont l'un regarde la méthode d'empêcher la prompte assimilation de la matiere morbifique les premiers jours de la petite vérole, & l'autre regarde les moyens de prévenir les désordres des esprits que cause l'inflammation des parties intérieures, sont comme les deux pivots sur lesquels roule tout le traitement de la maladie. Ce sont les principales indications qu'il s'agit de remplir, si l'on veut éviter les funestes symptomes qui rendent la petite vérole mortelle, & s'acquitter des devoirs d'un vrai Médecin, dont la science ne consiste pas à prescrire des formules, mais à combattre directement les maladies en suivant les indications naturelles qu'elles présentent.

Les deux principales indications curatives dans cette maladie.

43. S'il est besoin d'un emplâtre vésicatoire, il faudra l'appliquer sur la nuque du cou, & qu'il soit grand & puissant; mais on ne l'appliquera pas de si bonne heure, qu'il ait cessé d'agir avant l'onzieme jour, qui est le plus critique de la maladie; & on n'attendra pas non plus jusqu'à ce jour-là, parcequ'il seroit trop tard, & que l'emplâtre pourroit même alors être nuisible, en échauffant le sang qui n'est déja que trop échauffé par la fievre secondaire.

Vésicatoire quand doit être appliqué, s'il est nécessaire.

Le véritable temps qu'il faut choisir pour appliquer à propos le vésicatoire, c'est justement le soir d'avant l'onzieme jour, immédiatement après la prise de syrop diacode qu'on ne doit pas manquer de donner alors. De cette façon la douleur que cause le vésicatoire cessera avant ce jour décisif, & la matiere peccante aura une issue précisément dans le temps où cela est plus nécessaire pour prévenir les terribles accidents dont on est alors menacé (1);

(1) Quant à l'usage des vésicatoires dans la petite vérole, nous ne pouvons rien faire de mieux que de rapporter ici quelques regles très utiles tirées de l'ouvrage d'un très habile & très heureux Praticien.

Autant que nous pouvons connoître la nature de cette maladie, dit le Docteur Hillary, & les effets des vésicatoires, nous devons nécessairement conclure, si le raisonnement est de quelque poids en Médecine, que ces remedes ne conviennent presque jamais dans le premier période de la maladie, qu'ils sont rarement utiles dans le second, & pas toujours dans le troisieme, sinon comme révulsifs.

Les seuls cas où ils peuvent, selon moi, être raisonnablement ordonnés dans la petite vérole, sont les suivants; savoir, lorsque le malade est d'un tempérament lâche & foible, que le pouls est petit, foible & concentré, la fievre insuffisante pour la sortie des pustules & la suppuration, & cela uniquement à cause de la foiblesse des solides & de la viscosité des fluides; ou lorsque les extrémités sont

car c'eſt ce jour-là, comme j'ai dit dans l'hiſtoire de la petite vérole, que le viſage commence à déſenfler, & la ſalivation à diminuer, parceque la pituite s'épaiſſiſſant, l'expectoration devient difficile.

Outre que l'emplâtre véſicatoire ſupplée en quelque ſorte à la diminution de la ſalivation & de l'enflure du viſage, il contribue encore à modérer la fievre ſecondaire qui eſt alors dans ſa force, à cauſe de l'abondance du pus dont le ſang eſt alors comme inondé, & qui y étant porté de chaque puſtule au moyen des vaiſſeaux abſorbants, l'infecte & le corrompt. Auſſi ai-je obſervé dans preſque toutes les petites véroles confluentes que j'ai jamais traitées, que le pouls étoit à peine ſenſible ce jour-là, au lieu que le jour d'auparavant, & le lendemain, il ſe faiſoit ſentir très diſtinctement.

Efficacité de l'ail appliqué ſur la plante des pieds.

44. Mais, entre les remedes extérieurs qui ſont propres à détourner les humeurs de la tête, rien ne me paroît ſi efficace que l'ail appliqué ſur la plante des pieds. Les véſicules qu'il excite, & la douleur qu'il cauſe lors même qu'il n'excite pas de véſicules, prouvent aſſez qu'il attire les humeurs ſur les parties où on le met. Cette douleur eſt quelquefois ſi violente, que, pour l'appaiſer, je me ſuis vu obligé d'employer un cataplaſme de mie de pain bouillie dans du lait. Ainſi, dans les adultes qui ont une petite vérole confluente, je me ſers de l'ail. On le coupe menu, & l'ayant enfermé dans un linge, on l'applique ſur la plante des pieds, depuis le huitieme jour qui eſt celui où

froides, & que cela empêche l'éruption, ou lorſque les puſtules ſont rentrées dans le ſecond période de la maladie, ou bien lorſque l'enflure du viſage, des mains, ou des pieds, dans le troiſieme période, ne ſe fait pas au temps convenable, ou diminue trop ſubitement, la nature ſuccombant ſous le poids; ou lorſque la ſalivation s'arrête tout à coup avant que d'avoir duré le temps ordinaire; ou lorſqu'il ſurvient une affection comateuſe par la viſcoſité des fluides, ou par leur abord au cerveau, ou lorſque la fievre eſt trop foible; dans tous ces cas-là, dis-je, les véſicatoires ſont utiles, & ils le ſont par les mêmes raiſons qui les rendent néceſſairement nuiſibles dans tous les périodes d'une petite vérole très inflammatoire, à moins qu'on ne les emploie en qualité de révulſifs, comme nous avons remarqué auparavant; car il eſt évident par les ſtranguries, les chaleurs fébriles, les inquiétudes, & la ſoif continuelle, qui accompagnent preſque toujours l'opération des véſicatoires, que les ſels actifs & corroſifs des cantharides étant mêlés avec le ſang dans le cours de la circulation, augmentent ſa vélocité, & rendent l'inflammation plus violente. *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, p. 54. 95.*

commence l'enflure du visage, & on renouvelle cette application chaque jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus absolument de danger.

45. Il faut entierement interdire pendant la maladie l'usage de la viande, & n'accorder pour nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine, & des pommes cuites. La boisson sera de la biere très légere. Dans le temps de la maturation des pustules, lorsque la masse du sang se trouve infectée par le pus qui y regorge, il sera bon de donner tous les matins & tous les soirs quelques cuillerées de vin. Le régime.

Le malade ne doit être ni plus ni moins couvert dans son lit, que lorsqu'il étoit en santé. Il doit avoir la liberté de changer de place toutes fois & quantes il voudra, afin d'empêcher les sueurs symptomatiques, lesquelles ne manqueroient pas de lui être nuisibles, comme je crois l'avoir montré suffisamment. On previendra, par ce même moyen, la trop grande inflammation des pustules, qui vient de ce que le malade s'échauffe excessivement dans son lit, lorsqu'il demeure toujours dans la même place sans en bouger; mais j'ai traité ailleurs cette matiere plus au long (1).

46. Pour donner un exemple de toute cette pratique, je joindrai ici un cas arrivé depuis peu. Une femme de condition, nommée Madame *Dacres*, me fit appeller cet hiver pour traiter M. *Thomas Chéut*, son petit fils. C'étoit un jeune homme d'un tempérament fort sanguin. Sa maladie avoit commencé la veille par une fievre violente, il avoit vomit beaucoup de bile, & souffert de grandes douleurs au dos. Exemple de la pratique de l'Auteur dans un malade.

Dans l'espérance de trouver du soulagement, il s'étoit mis au lit, & avoit fait son possible durant toute la journée pour se faire suer, soit en se couvrant extrêmement, soit en prenant des liqueurs chaudes, mais tout cela inutilement. Une grande disposition au vomissement, & un médiocre cours de ventre avoient empêché entierement l'effet des sudorifiques qui d'ailleurs avoient beaucoup augmenté la fievre.

Ayant vu le malade, je soupçonnai que la petite vérole paroîtroit bientôt, & qu'elle seroit des plus confluentes, tant à raison de la jeunesse du sujet, que parcequ'il s'étoit beaucoup échauffé le sang en voulant se faire suer, ce qui n'auroit pas manqué de produire une urine sanglante &

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 47. & 50.

des taches de pourpre, si la maladie étoit venue en été. Mais ce qui me fit le plus soupçonner une petite vérole très confluente, c'est que j'ai observé qu'elle est toujours telle dans les jeunes gens qui vomissent beaucoup, qui ont un grand abattement, & qui souffrent des douleurs violentes.

Croyant donc qu'il étoit de mon devoir de ne rien oublier pour empêcher la trop prompte assimilation de la matiere morbifique, j'ordonnai au malade de se tenir levé tout le jour, comme à l'ordinaire. Le lendemain, qui étoit le troisieme jour de la maladie, voyant que la petite vérole ne paroissoit pas encore, je fis tirer le matin huit onces de sang du bras droit. Le sang étoit vermeil & très bon, n'étant alors imprégné que d'un levain spiritueux, & n'ayant point encore été infecté par la pourriture que lui cause la longueur de la maladie, & qui est ordinaire dans ceux qui relevent depuis peu.

A cinq heures après midi du même jour, je donnai au malade une once d'infusion de safran des métaux. Il vomit assez bien; cela le soulagea, & il se trouva beaucoup mieux, en sorte qu'il demeura volontiers levé, ce qu'il ne faisoit auparavant qu'avec une peine infinie, à cause de l'abattement extrême où il étoit, & des vertiges qui lui survenoient.

Le matin du quatrieme jour, étant allé voir mon malade, je trouvai que les pustules sortoient en grande quantité, nonobstant toutes les mesures que j'avois prises pour diminuer l'éruption, & elles me parurent devoir être si confluentes, qu'il y avoit à craindre pour la vie du malade. Je recommandai soigneusement qu'on ne lui laissât point garder le lit pendant le jour, & j'ordonnai qu'on mêlât de l'esprit de vitriol dans la petite biere qui faisoit sa boisson.

Il continua de la sorte jusqu'au sixieme jour; &, quoique durant ce temps-là, il ne fut pas fort abattu, & que l'air que je lui laissois prendre, lui fit grand bien, il ne laissa pas d'avoir de temps en temps un peu de cours de ventre. Sur le midi du sixieme jour, il ne put plus rester levé, & il fut obligé de se mettre au lit, où il demeura de mon consentement, jusqu'à la fin de la maladie; car toutes les pustules étoient alors sorties; &, malgré tous mes efforts, elles étoient extrêmement confluentes. Il est vrai qu'il y en avoit moins que je n'en ai vu quelquefois dans ceux qui sont morts de cette maladie, mais toujours

y en avoit-il davantage que dans la plupart de ceux qui guérissent.

Le soir du sixieme jour, je commençai à donner au malade une once de syrop Diacode dans l'eau de fleurs de primevere; j'ordonnai qu'il prît la même dose tous les soirs, & de plus, qu'il continuât à n'être pas plus couvert que lorsqu'il étoit en santé, à vivre de décoctions d'aveine ou d'orge, & quelquefois de pommes cuites, & à boire de la petite biere.

Le huitieme jour, je lui fis appliquer sur la plante des pieds de l'ail coupé menu & enfermé dans un linge; & j'ordonnai qu'on renouvellât cette application chaque jour, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de danger.

Après cela, tout alla assez bien, à proportion de l'augmentation des pustules, jusqu'au matin du dixieme jour que j'apperçus quelques signes avant-coureurs de la fievre secondaire, avec un peu d'agitation. Craignant donc l'orage dont j'étois menacé, je fis prendre aussi-tôt au malade le narcotique marqué ci-devant, lequel tranquillisa tout. Le soir du même jour, j'ordonnai une once & demie de syrop diacode.

Le lendemain matin, qui étoit l'onzieme jour, trouvant le malade agité de nouveau, après que l'action du narcotique du soir fût finie, je fis réitérer sur-le-champ la même dose, & encore le soir, ordonnant au malade de continuer de même chaque jour matin & soir jusqu'à ce qu'il fût guéri. Il obéit, & depuis ce temps-là, nous n'eûmes plus aucun symptome redoutable, sinon que l'urine se supprima quelquefois, accident qui est ordinaire aux jeunes gens dans cette maladie; néanmoins il urinoit en s'agenouillant dans son lit.

Quant à la salivation, il est vrai que les narcotiques donnés si fréquemment & en si grande dose, l'arrêtoient un peu, mais elle se rétablissoit au bout d'un certain temps après chaque prise de diacode, & la coction de la matiere étoit légitime: le visage & les mains s'enflerent dans le temps convenable, & l'enflure fut telle qu'on la desiroit.

Le dix-huitieme jour, le malade se leva; je lui permis alors, pour la premiere fois, du bouillon de poulet, ensuite de quoi il revint peu à peu à sa nourriture ordinaire.

Le vingtieme jour, il fut saigné du bras droit, & on lui tira huit onces de sang qui ressembloit à celui des pleurétiques, & étoit presque comme du pus. Enfin il fut purgé quatre fois à différentes reprises.

Comment il faut entendre le jour depuis le commencement de la maladie

47. J'avertis ici que, quand j'ai nommé dans cette dissertation le sixieme jour, par exemple, l'onzieme, &c. depuis le commencement de la maladie, je ne prétends pas qu'on l'entende, comme si l'éruption arrivoit toujours le troisieme jour: car je sais qu'elle se fait quelquefois plus tard, même dans les petites véroles les plus confluentes; mais, pour l'ordinaire, elle se fait le troisieme. Par exemple, si une personne a été attaquée le lundi d'une petite vérole confluente, les pustules commenceront ordinairement à paroître le mercredi suivant; & le second jeudi, depuis le lundi où la maladie a commencé, sera l'onzieme jour, c'est-à-dire le plus dangereux, à moins que le Médecin n'y mette ordre.

La méthode précédente ne regarde que la petite vérole confluente.

48. Je déclare de nouveau que toute cette méthode regarde uniquement les petites véroles confluentes, & nullement les petites véroles discretes, dans lesquelles elle n'est point du tout nécessaire; & ceux qui se croient fort habiles, lorsqu'ils ont guéri ces dernieres sortes de petites véroles, se trompent eux-mêmes & le Public. S'ils veulent montrer leur habileté, qu'ils entreprennent des petites véroles confluentes, sur-tout de celles qui arrivent à de jeunes gens, & à ceux qui se sont échauffés par des excès de vin; de peur qu'en ne traitant que des petites véroles légeres, ils ne s'imaginent ridiculement avoir sauvé les malades qu'ils n'auront pas tués.

Histoire d'une fievre traitée par le Docteur Goodall.

49. Je ne finirai point cette courte dissertation sans y joindre ce que m'a raconté, pendant que je la composois, M. Charle Goodall, Membre, & présentement Censeur du College des Médecins de Londres, & mon intime ami. Mon dessein en cela est de confirmer encore davantage ce que j'ai dit ici, & ailleurs, touchant le pissement de sang & les taches de pourpre, savoir que ces deux symptomes, lorsqu'ils se joignent aux maladies aiguës, sont uniquement l'effet d'une très grande inflammation du sang, & qu'ainsi ils demandent des remedes rafraîchissants. Voici le cas.

50. Un jeune homme d'environ vingt-sept ans, maigre, & d'un tempérament chaud, fut attaqué au mois de Juin de l'an 1681, d'une violence fievre continue. Il avoit la langue seche & raboteuse, avec une grande altération, le pouls très fréquent, une douleur au voisinage de la fossette du cœur, & une sur-tout au dos, qui étoit continuelle: il rendoit de temps en temps du sang par les uri-

tes; le col, la poitrine & les poignets étoient couverts de quantité de taches de pourpre de couleur brune.

Le Médecin ayant été appellé le sixieme jour, & voyant le malade en danger à cause de la quantité de sang qu'il rendoit par les urines, crut devoir tourner toutes ses vues à rafraîchir & épaissir le sang, & à resserrer les vaisseaux des reins, dont les orifices étoient trop ouverts.

51. Pour cela il fit d'abord saigner le malade, lui fit prendre une bol lénitif, & lui ordonna de se tenir levé le plus qu'il pourroit, ne doutant point que la chaleur continuelle du lit ne contribuât au pissement de sang; il recommanda de plus au malade de dormir sur un matelas couvert de cuir, de ne se tenir que très peu couché sur le dos, de boire de l'eau laiteuse, de vivre de panades, de ris au lait, de pommes cuites simplement au feu, ou dans de l'eau, & adoucies avec du sucre. Les remedes qu'il ordonna, furent les suivants.

Prenez fleurs de roses rouges six gros; écorce intérieure de chêne demi-once; graine de plantain grossierement pilée trois gros; eau de fontaine deux livres; esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. Faites infuser tout cela ensemble dans un vaisseau fermé, & à une douce chaleur pendant cinq ou six heures, coulez la liqueur, & ajoutez y eau de canelle orgée trois onces; sucre ce qu'il en faut pour rendre l'infusion gracieuse. Le malade en boira souvent, soit de jour, soit de nuit. Infusion astringente.

A deux heures après midi on lui donna un lavement avec le lait & le syrop violat, & à l'heure du sommeil la potion suivante.

Prenez des eaux de primevère, de plantain & de canelle orgée, de chacune demi-once; vinaigre distillé deux gros; syrop diacode six gros: mêlez tout cela. Potion calmante.

52. Le septieme jour, comme les symptomes ne diminuoient presque point, on réitéra le lavement décrit ci-dessus, ce que l'on continua chaque jour. Le Médecin ordonna aussi l'émulsion & la potion qui suivent.

Prenez des graines de chicorée, laitue & pourpier, de chacune deux gros; des graines de coing & de pavot blanc, de chacune un gros & demi; quatre amandes douces pelées. Broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, versant peu à peu par dessus une livre & demie d'eau d'orge; Emulsion rafraîchissante.

coulez la liqueur & y dissolvez suffisante quantité de sucre, pour une émulsion, dont le malade boira douze cuillerées de quatre en quatre heures.

Potion calmante.

Prenez des eaux de primevere, de nénufar, de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune demi-once; vinaigre distillé, & eau de canelle orgée, de chacun trois gros; confection d'hyacinthe demi-gros; syrop diacode une once. Faites une potion que le malade prendra à l'heure du sommeil.

53. Le huitieme jour, comme la fievre continuoit, qu'il sortoit beaucoup de sang avec les urines, & qu'il paroissoit un grand nombre de taches de pourpre dans les endroits dont on a fait mention, le Médecin jugeant que ces symptomes provenoient d'un sang âcre trop aqueux & trop échauffé, il fit saigner le malade pour la seconde fois, & lui permit de boire abondamment de la petite biere où l'on mettoit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. Le malade se dégoûtant de cette boisson, le Médecin lui donna du petit-lait fait avec le suc de limons & de la pulpe de limons coupée par tranches & couverte de sucre. Il ajouta les remedes suivants.

Electuaire astringent.

Prenez des conserves d'alleluia & de cynnorhodon, de chacune demi-once; confection d'hyacinthe trois gros; diascordium un gros & demi; corail rouge préparé, sang dragon & bol d'Arménie, de chacun un scrupule; syrops de grande consoude & de pilosselle ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra de six en six heures la grosseur d'une noisette, buvant par-dessus une tasse de petit-lait fait avec le suc de limons, & adouci avec du sucre, ou bien une tasse de décoction vulnéraire où l'on aura mis de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité.

Il ordonna de réitérer la potion du soir précédent, en y mettant dix gros de syrop diacode.

54. Le neuvieme jour les taches de pourpre commencerent à disparoître peu à peu, & les urines à être moins sanglantes; le sang qui y étoit s'en séparoit plus aisément & tomboit plus volontiers au fond du vaisseau. Le Médecin voyant cela fit continuer les remedes qu'on vient de décrire, & après quelques jours il ajouta les suivants qui tendoient au même but.

Electuaire astringent.

Prenez conserve de roses rouges passée par le tamis & ar-

rosée d'esprit de vitriol quatre onces ; baume de leucatel deux gros ; bol d'Arménie, sang dragon, & especes de l'électuaire diacorallium, de chacune un gros ; syrop de corail ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade prendra deux fois par jour la grosseur d'une noix muscade, buvant par-dessus un verre de l'émulsion suivante.

Prenez des graines de laitue & de pourpier, de chacune trois gros ; de la graine de coing un gros & demi, de celle de pavot blanc demie once, & cinq amandes douces pelées. Broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par-dessus deux livres d'eau de plantain ; coulez la liqueur, & ajoutez-y deux onces d'eau de canelle orgée, & suffisante quantité de sucre. Emulsion incrassante.

Par le moyen de ces remedes la fievre & les symptomes terribles dont elle étoit accompagnée, cesserent au bout de trois semaines, les taches de pourpre disparurent entierement, les urines reprirent leur couleur & leur consistance naturelle ; & enfin le malade se rétablit peu à peu & revint en parfaite santé.

55. Il seroit inutile d'objecter ici que la maladie dans laquelle se rencontroient les taches de pourpre & le pissement de sang dont il s'agit, étoit une fievre continue, & non pas une petite vérole confluente ; car dans laquelle des deux maladies que se rencontrent ces symptomes, ils proviennent toujours d'une violente inflammation, & d'un sang trop atténué, qui se fait jour à travers les embouchures des vaisseaux. Ainsi les causes étant absolument les mêmes, je suis persuadé qu'il faut employer aussi la même méthode, autant qu'elle peut convenir à la nature de ces deux maladies ; c'est pourquoi j'ai prié M. Goodall de me permettre de joindre ici la description du traitement que l'on vient de voir. Urine sanglante & taches de pourpre demandent le même traitement dans la fievre & la petite vérole.

Quand mon plus grand ennemi auroit traité cette maladie de la maniere que l'a traité M. Goodall, je ne pourrois m'empêcher de lui rendre justice, & je reconnoitrois volontiers qu'il ne se peut rien de mieux, sachant depuis long-temps combien les urines sanglantes sont funestes dans la fievre. Maintenant donc que cet habile Médecin se trouve mon intime ami, & d'ailleurs un très honnête homme, quel plaisir & quelle satisfaction ne ressens-je pas de pouvoir rendre hommage à la vérité, & donner en même temps à un ami les éloges qui lui sont dus. Eloge du Docteur Goodall.

M. Goodall a bien montré qu'il m'aimoit véritablement, lorsqu'il s'est déclaré avec tant de zele contre ceux qui attaquoient ma réputation. Cependant, malgré les obligations que je lui ai pour un si important service; je serois bien fâché de lui donner des louanges qu'il ne mériteroit pas : c'est presque aussi mal fait de louer des personnes indignes, que de blâmer des innocens, puisqu'on s'écarte également de la vérité. Je ne m'en écarterai nullement moi-même en assurant que M. Goodall est un des plus honnêtes hommes, & un des plus habiles Médecins que j'aie jamais connus : car outre qu'il est parfaitement versé dans les écrits des Médecins anciens & modernes, il possede au plus haut point tout ce que la pratique a de plus fin, & de plus recherché; aussi réussit-il merveilleusement dans la cure des maladies.

Sentiment de l'Auteur sur la petite vérole, fondé sur l'expérience.

56. Voilà quelles sont mes idées sur la petite vérole confluente : elles ne sont pas le produit d'une imagination échauffée, mais le fruit d'une expérience attentive. Un Médecin qui regle sa théorie sur l'expérience, ne peut guere se tromper, au lieu que celui qui passe son temps à forger des systemes, sans consulter les faits, ne sauroit manquer de s'égarer lui-même, & de jetter les autres dans l'erreur.

Que penseroit-on d'un pilote qui, au lieu d'être attentif à reconnoître & à éviter les écueils cachés sous l'eau, s'amuseroit à examiner les causes du flux & reflux de la mer? Cette occupation seroit à la vérité digne d'un philosophe, mais ne convient nullement à celui qui est uniquement chargé de conduire heureusement un vaisseau. De même un Médecin, malgré tout l'esprit & tous les talents qu'il peut avoir d'ailleurs, est uniquement chargé de guérir les maladies; & c'est à quoi il ne réussira pas, lorsqu'au lieu de s'appliquer soigneusement à étudier la maniere dont la nature les produit & les entretient, comme aussi la véritable méthode de les traiter, il se livre à des spéculations agréables & curieuses, à la vérité, mais inutiles au but que se propose la Médecine, qui est la guérison des maladies.

Cette conduite des Médecins spéculatifs, qu'on peut appeller une prévarication, n'a pas seulement privé la société des grands avantages qu'elle auroit pu retirer de leurs talents & de leurs lumieres; elle a encore été cause que la Médecine est tombée dans le mépris, & qu'elle est plutôt devenue un art de discourir, qu'un art de guérir : en-

sorte que la vie ou la mort des malades dépend des conjectures heureuses ou malheureuses des Médecins philosophes, dont la pratique par conséquent n'a aucun fondement solide ; n'étant appuyée que sur de vains systêmes opposés les uns aux autres & également incertains, quoi que soutenus avec opiniâtreté par leurs auteurs & leurs partisans, lesquels, pour de semblables chimeres se font une guerre impitoyable.

Nous pouvons bien, par une application sérieuse & constante, découvrir ce que fait la nature, & quels sont les organes dont elle se sert dans ses opérations; mais je crois que nous ne connoîtrons jamais la maniere dont elle agit. Cela n'est pas surprenant : nos lumieres sont trop bornées, & les ouvrages du Créateur sont fabriqués avec un artifice qui surpasse infiniment toute intelligence humaine.

Il est certain, par exemple, que le cerveau est la source du sentiment & du mouvement, le siege de l'imagination & de la mémoire. Cependant on aura beau le considérer & l'examiner avec toute l'attention possible, jamais on ne viendra à bout de comprendre comment une substance si grossiere, & dont la structure ne semble pas fort recherchée, peut suffire à des fonctions si nobles & si excellentes; encore moins sera-t-on en état de marquer le rapport nécessaire qui se trouve entre la structure des différentes parties de ce viscere, & l'exercice de telle ou telle faculté.

57. Je finis ici ma dissertation sur la petite vérole confluente. Si on y ajoute ce que j'en ai dit dans le Traité des Maladies aiguës, on aura tout ce que j'ai pu connoître jusqu'à présent de plus certain & de plus exact sur cette maladie.

58. Je passe maintenant à l'affection hystérique. Je conviens qu'il est extrêmement difficile de bien reconnoître cette maladie, & encore plus de la guérir. Je ne laisserai pas néanmoins de rapporter ce que mes observations m'ont appris là-dessus ; &, selon ma méthode ordinaire, je donnerai d'abord l'histoire fidelle de la maladie, ensuite la maniere de la traiter qui m'a le mieux réussi, & que j'ai puisée, non dans la lecture des livres, mais dans ma propre expérience, que je puis regarder comme un guide sûr.

Observations de l'Auteur sur l'affection hystérique sont tirées de son expérience.

59. L'AFFECTION HYSTERIQUE, autrement appellée *les vapeurs hystériques*, est, si je ne me trompe, la plus fréquente de toutes les maladies chroniques. Et comme les

Affection hystérique fait la moitié des maladies chroniques.

fievres avec leurs dépendances, étant comparées avec les maladies chroniques, font deux tiers par rapport à un; de même les affections hystériques font la moitié de ce troisieme tiers, c'est-à-dire la moitié des maladies chroniques. En effet, il est très peu de femmes qui en soient entierement exemptes, à l'exception de celles qui sont accoutumées à une vie dure & laborieuse. Or les femmes font la moitié des adultes. Et même entre les hommes, beaucoup de ceux qui s'attachent à l'étude & menent une vie sédentaire, sont sujets à la même maladie.

Tous les anciens ont attribué les symptomes de l'affection hystérique au vice de la matrice. Néanmois si l'on compare cette maladie avec celle que l'on appelle communément dans les hommes *affection hypocondriaque*, ou *vapeurs hypocondriaques*, & que l'on attribue à des obstructions de la rate, ou des autres visceres du bas-ventre, on trouvera une grande ressemblance entre ces deux maladies (1). Il est vrai que les femmes sont beaucoup plus

(1) La passion hystérique, dit Hoffmann, est regardée faussement par plusieurs Auteurs modernes comme étant la même chose que la maladie hypocondriaque, ou comme n'en différant que par rapport au sexe, & non pas essentiellement : mais pour montrer qu'il y a une différence réelle entre ces deux maladies, il est bon de donner ici la véritable histoire de la maladie hystérique.

Si nous consultons les anciens, & nommément *Hippocrate*, *Aretée*, *Fernel*, *Dinet*, *Montanus*, *Hollerius*, *Mercurialis*, & *J. Heurnius*, nous les trouverons tous d'avis qu'un étranglement du gosier, une respiration fréquente & difficile, jusqu'à mettre en danger d'être suffoqué, la perte de la parole & de tout sentiment & mouvement, doivent être regardés comme les symptomes propres & essentiels de la maladie hystérique. Mais quoique la maladie hypocondriaque & la maladie hystérique semblent avoir quelques symptomes communs, elles en ont néanmoins plusieurs de particuliers qui montrent clairement que ces deux maladies different considérablement l'une de l'autre.

La maladie hypocondriaque est une maladie invétérée, & demande, pour être guérie, un long & ennuyeux traitement; au lieu que la maladie hystérique attaque souvent, & avec beaucoup de violence, des femmes grosses, & des accouchées, & aussi des veuves qui sont fort sanguines, & cela après quelque passion ou trouble d'esprit considérable, de même aussi des filles lorsque leurs regles s'arrêtent tout à coup; & néanmoins ces personnes se trouvent souvent si bien guéries de cette maladie, qu'elle ne revient jamais ensuite. De plus, le mal hystérique attaque souvent les femmes tout d'un coup, en sorte qu'elles tombent par terre sans mouvement, ni sentiment; ce que l'on ne voit jamais arriver dans le mal hypocondriaque; & ce qu'il y a encore de remarquable dans l'accès hystérique, c'est que les symptomes diminuent bientôt, ou cessent même entierement, quoique

ſouvent attaquées de vapeurs que les hommes, non que la matrice ſoit en plus mauvais état, qu'aucun autre endroit du corps, mais par les cauſes que nous expliquerons ci-deſſous.

---

les femmes ſoient ſans mouvement ni ſentiment, ſi on leur tient ſous le nez des choſes de mauvaiſe odeur, par exemple, des plumes brûlées.

Dans les accès hyſtériques, les muſcles de l'abdomen ſont tirés en dedans par la violence des ſpaſmes, en ſorte que le nombril diſparoît en grande partie; au lieu que dans les accès hypocondriaques, le ventre eſt plutôt enflé & avancé en dehors. Les femmes hyſtériques éprouvent auſſi un froid ſi violent dans la région des lombes, qu'on peut le ſentir en y mettant la main, & ce froid ne diminue point par l'application des linges chauds. Souvent auſſi elles ont au ſommet de la tête une douleur fixe, de peu d'étendue, & appellée à cauſe de cela *clou hyſtérique*. Beaucoup de femmes ſentent une eſpece de boule qui monte du bas ventre vers la poitrine. On ne voit jamais aucun de tous ces ſymptomes dans le mal hypocondriaque. La défaillance, la difficulté de reſpirer qui menace d'une ſuffocation ſoudaine, & l'étranglement violent du goſier, n'arrivent pas non plus ſi fréquemment dans cette maladie, que dans la paſſion hyſtérique. Enfin on n'a jamais tenu pour morts des hypocondriaques tombés dans leurs accidents, ni penſé à les enterrer; ce qui eſt arrivé quelquefois à des femmes hyſtériques, comme nous l'apprenons par des Hiſtoriens dignes de foi.

Nous n'aurions pas tant inſiſté ſur la différence qu'il y a entre ces deux maladies, & ſur la néceſſité de les diſtinguer exactement, ſi cela n'étoit très utile dans la pratique; car les meilleurs remedes dans la maladie hypocondriaque ſont le grand exercice, les remedes carminatifs, les ſpiritueux & volatils, les ſtomachiques, les aromatiques, les ſels neutres, les eaux minérales, les amers, & ſur-tout les martiaux; mais tous ces remedes ſont plus nuiſibles qu'utiles dans la paſſion hyſtérique, où l'on trouve beaucoup de ſoulagement par la ſaignée, par les narcotiques, les nitreux, les antiépileptiques, les rafraîchiſſants, par la boiſſon d'eau froide & de petit-lait, évitant tout ce qui échauffe, & même le vin.

Le même Auteur recommande le bain chaud dans la maladie hypocondriaque; il n'eſt point d'occaſion, dit-il, où ce remede ſoit plus utile que dans la maladie hypocondriaque, qui n'eſt pas ſeulement un mal opiniâtre, mais encore fort commun dans ce temps ci; & il ajoute qu'il eſt ordinairement accompagné de fâcheux ſymptomes qui donnent beaucoup d'embarras aux Médecins, leſquels n'ont pas découvert juſqu'ici la maniere de le guérir parfaitement. A dire vrai il n'eſt point de meilleur remede & plus efficace pour diminuer & même pour guérir radicalement cette maladie, que l'uſage convenable des eaux minérales chaudes & froides; mais il faut obſerver que le bain dans une eau très pure & très légere, aide merveilleuſement l'uſage interne des eaux médicinales; car ces eaux qui ſont très utiles en boiſſon; parcequ'elles contiennent une partie conſidérable de matiere peſante, terreſtre, ſaline, aſtringente & ferrugineuſe, ne ſont pas ſi propres pour le bain dans cette maladie, que

Elle paroît sous diverses formes.

60. L'affection hystérique n'est pas seulement très fréquente ; elle se montre encore sous une infinité de formes diverses, & elle imite presque toutes les maladies qui arrivent au genre humain ; car dans quelque partie du corps qu'elle se rencontre, elle produit aussi-tôt les symptomes qui sont propres à cette partie. Et si le Médecin n'a pas beaucoup de sagacité & d'expérience, il se trompera aisément, & attribuera à une maladie essentielle, & propre à telle ou telle partie, des symptomes qui dépendent uniquement de l'affection hystérique.

---

l'eau commune. Les femmes hystériques reçoivent les mêmes avantages des bains chauds que les hommes hypocondriaques.

Pour découvrir la raison des grands effets des bains chauds dans ces maladies, il faut d'abord examiner le siege, l'origine, la nature & les symptomes du mal hypocondriaque ; & tout bien considéré, l'on verra qu'il réside dans ce conduit nerveux & membraneux qui sert à la digestion & à la dissolution des aliments, c'est-à-dire, dans l'estomac & les intestins, dont le mouvement péristaltique qui consiste naturellement dans une dilatation & contraction réciproque, est entierement troublé, ou même renversé ; ce qui vient principalement de certaines contractions spasmodiques & convulsives, par le moyen desquelles, si les parties inférieures des intestins sont affectées, surtout lorsqu'ils sont pleins, non seulement les excréments sont retenus dans le conduit, mais il s'engendre des vents qui, demeurant enfermés, gonflent & distendent violemment les menus intestins & l'estomac. Toutes les parties nerveuses qui sont douées d'un sentiment exquis, se trouvent entraînées par sympathie dans un semblable mouvement spasmodique : de là provient cette multitude de symptomes qui affligent presque toutes les parties du corps.

Si cette maladie n'a qu'une cause passagere, & qui ne soit pas située dans la substance des visceres, on la guérit aisément ; mais si elle attaque les visceres, & spécialement le pancréas, le foie, la rate, & le mésentere, & que les tuniques des intestins soient endommagées, la guérison radicale est extrêmement difficile ; car le fréquent changement de Médecins & de remedes par où les malades s'amusent vainement & se trompent eux mêmes, ne sert qu'à augmenter la maladie, & même quelquefois à la rendre entierement incurable. On voit par-là qu'un fluide chaud & innocent, employé intérieurement & extérieurement, est le plus efficace de tous les remedes pour rétablir la tension naturelle du canal intestinal, pour en diminuer la contraction spasmodique, pour rétablir le mouvement péristaltique troublé, ou renversé ; car la douce chaleur de ce fluide ramollit & relâche les fibres durcies & froncées, rappelle le sang & les humeurs qui auparavant n'y pouvoient aborder, & facilite la circulation des liqueurs dans les vaisseaux des intestins. *Nouv. expér. sur les eaux minér.*

Il est bon d'observer que la passion hystérique & la maladie hypocondriaque se trouvent quelquefois jointes ensemble dans le même sujet ; mais cela arrive très rarement dans les hommes.

61. Pour en venir aux exemples, quand cette maladie attaque le cerveau, elle produit quelquefois une apoplexie entierement semblable à l'apoplexie ordinaire, & qui se termine de même par une hémiplégie. L'apoplexie ordinaire est causée par une pituite qui, inondant la substance corticale du cerveau, comprime les nerfs, & empêche le cours des esprits. L'apoplexie hystérique semble venir d'une cause bien différente, puisqu'elle arrive souvent aux femmes aussi-tôt après l'accouchement où elles ont perdu beaucoup de sang, & qu'elle est l'effet d'un accouchement laborieux, ou de quelque violente passion. Ressemble quelquefois à l'apoplexie,

62. Quelquefois l'affection hystérique produit des convulsions horribles, & qui ressemblent à l'épilepsie. Le ventre & la poitrine se gonflent & gênent la respiration ; & la malade fait de si grands efforts, que quoiqu'elle ait d'ailleurs assez peu de forces, tous les assistants suffisent à peine pour la tenir. Durant ce temps-là elle crie, sans prononcer de paroles distinctes & articulées, & elle se frappe la poitrine. Cette sorte d'affection hystérique est communément appellée *suffocation de matrice*, & les femmes qui y sont sujettes, ont le plus souvent un tempérament vigoureux & fort sanguin. Quelquefois à l'épilepsie,

63. D'autres fois l'affection hystérique attaque la partie extérieure de la tête entre le crâne & le péricrâne, & demeurant fixée dans un seul endroit, de la largeur simplement d'un travers de doigt, elle y cause une douleur insupportable, qui est accompagné de vomissements énormes. C'est ce que j'appelle le *clou hystérique* ; & cette douleur attaque principalement les femmes qui ont les pâles couleurs. Quelquefois à une douleur de tête,

64. Quelquefois le mal se jette sur les parties vitales, & cause une si violente palpitation de cœur, que la malade ne doute point que les assistants ne doivent entendre le bruit que fait le cœur en battant contre les côtes. Cette sorte d'affection hystérique attaque sur-tout les femmes maigres & seches, & d'un tempérament foible ; comme aussi les jeunes filles qui ont les pâles couleurs. Quelquefois à une palpitation de cœur,

65. D'autres fois la maladie se fixe dans les poumons, où elle produit une toux très fréquente & presque continuelle, mais sans aucune expectoration. Et quoique cette toux hystérique ne soit ni aussi violente, ni aussi douloureuse que celle qu'on nomme *convulsive*, elle donne beaucoup moins de relâche. Cependant elle est très rare, & survient principalement aux femmes pituiteuses. Quelquefois à une toux seche,

Quelquefois à la passion iliaque,

66. D'autres fois l'affection hystérique se jettant sur le colon & sur la région qui est au-dessous de la fossette du cœur, y cause une douleur insupportable, qui ressemble à la passion iliaque. La malade vomit une quantité excessive de matiere, tantôt verte, & semblable à de la bile porracée, tantôt de quelque autre couleur extraordinaire. Souvent aussi, après que la douleur & le vomissement continuel ont duré plusieurs jours, & réduit la malade aux abois, l'accès se termine par une jaunisse universelle. Cependant la malade souffre de terribles angoisses, & désespere entierement de sa guérison. Cet abattement d'esprit, & ce désespoir m'ont paru aussi inséparables de la maladie, que la douleur cruelle & le vomissement dont je viens de parler. Les femmes qui ont naturellement les fibres lâches & délicates, & celles qui ont épuisé leurs forces en mettant au monde de gros enfants, sont les plus sujettes à cette sorte d'affection hystérique.

Quelquefois à un accès de colique néphrétique.

67. Quelquefois le mal attaque l'un des reins, & y produit une douleur très cruelle, & qui est entierement semblable à un accès de colique néphrétique, non seulement par la nature & le siege de la douleur, mais encore par les vomissements affreux dont elle est accompagnée, & quelquefois aussi parcequ'elle s'étend le long des ureteres. De cette maniere il est extrêmement difficile de distinguer si les symptomes dont il s'agit proviennent de quelque pierre enfermée dans les reins, ou d'une affection hystérique, à moins que la personne n'ait eu peu de temps auparavant quelque violent chagrin, ou n'ait vomi une matiere verdâtre; ce qui montrera que les symptomes de la maladie doivent plutôt être attribués à une affection hystérique, qu'à une pierre contenue dans les reins.

La vessie même n'est pas exempte des atteintes de ce mal, non seulement il y cause de la douleur, mais encore il supprime l'urine, tout de même que s'il y avoit une pierre dans la vessie, quoiqu'il n'y en ait aucune. Cette derniere sorte d'affection hystérique qui attaque la vessie est très rare: celle qui attaque les reins est plus commune. Toutes deux arrivent aux femmes dont les forces sont déja affoiblies, & la santé ruinée par de fréquents accès hystériques qui leur sont survenus.

Elle produit quelquefois un vomissement continuel, ou une diarrhée.

68. La maladie se jette aussi quelquefois sur l'estomac, & alors elle produit des vomissements continuels; d'autrefois sur les intestins, & alors elle produit un cours de ventre. Mais ces deux symptomes hystériques sont sans dou-

leur, quoique la personne rende souvent une matiere verte. Ils arrivent d'ordinaire aux femmes qui ont été affoiblies par de fréquents retours de vapeurs hystériques.

69. L'affection hystérique ne s'en prend pas seulement à presque toutes les parties internes ; elle attaque aussi quelquefois les parties externes, & les muscles, savoir les machoires, les épaules, les mains, les cuisses, les jambes : elle y cause tantôt une douleur, & tantôt une enflure, dont celle des jambes est la plus remarquable. On peut toujours observer deux choses dans l'enflure des hydropiques, c'est qu'elle est plus considérable le soir, & que quand on la presse fortement avec le doigt, l'impression y reste comme dans la cire molle. Au contraire, l'enflure des personnes hystériques est plus grande le matin, & quand on la presse avec le doigt, il ne reste aucune marque. Le plus souvent aussi l'enflure n'est qu'à une des deux jambes. Du reste elle ressemble tellement à celle des hydropiques, soit par sa grandeur, soit par sa superficie, qu'on a bien de la peine à persuader aux personnes malades qu'elles ne sont pas hydropiques.

Elle attaque les parties externes,

70. On ne croiroit peut-être pas que l'affection hystérique attaquât aussi les dents ; toutefois rien n'est plus vrai. On n'apperçoit pas la moindre cavité, ni la moindre fluxion qui puisse occasionner la douleur, & cependant elle n'est ni moins violente, ni moins longue, ni moins opiniâtre. Quant aux douleurs & aux tumeurs qui attaquent les parties externes dont nous avons parlé ci-devant, elles arrivent principalement aux femmes qui sont épuisées par une longue suite de violents accès hystériques.

Et même les dents ;

71. Mais de tous les symptomes de cette maladie, il n'en est point de si fréquent qu'une certaine douleur au dos, laquelle ne manque jamais de se fair sentir, même dans les plus légeres attaques de la passion hystérique. Cette douleur, & les autres dont j'ai fait mention, ont cela de commun, qu'après même qu'elles sont passées, elles laissent les parties qui les ont souffertes tendres & sensibles comme si elles avoient été rouées de coups de bâton ; en sorte qu'on n'y sauroit toucher ; & cette sensibilité ne cesse que peu-à-peu.

Elle est ordinairement accompagnée d'une douleur au dos,

72. Une chose remarquable, c'est que tous ces divers symptomes sont assez souvent précédés d'une froideur considérable des parties extérieures, laquelle ne cesse qu'après l'accès. J'ai quelquefois trouvé cette froideur pres-

Souvent précédée d'une froideur des parties extérieures.

que semblable à celle d'un corps mort, quoique le pouls fût dans son état naturel.

J'ajoute que presque toutes les femmes hystériques que j'ai traitées jusqu'à présent se plaignoient d'un grand abattement, & pour faire voir où elles le sentoient, elles montroient la poitrine.

On sait aussi que les femmes hystériques rient ou pleurent immoderement sans aucune cause évidente.

Presque toujours accompagnée d'une évacuation d'urine claire.

73. Un autre symptome, qui est le plus essentiel de la maladie ; & qui en est presque inséparable, c'est une abondance d'urine claire comme de l'eau de roche, que les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques rendent dans l'accès du mal. Cette urine claire en est presque toujours un signe pathognomonique ; & j'ai quelquefois observé dans des hommes, que peu de temps, ou immédiatement après avoir rendu une urine de couleur citrine, s'ils venoient à être agités tout à coup d'une passion violente, il rendoient sur le champ en grande quantité, & pendant long-temps, une urine très claire, & qu'ils se trouvoient mal jusqu'à ce que l'urine eût repris sa couleur naturelle ; car alors le paroxysme se terminoit.

Souvent de rots aigres ou nidoreux,

74. De plus, les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques dont le mal est ancien, sont sujets, après avoir mangé, à rendre des rots, quoiqu'ils mangent modérément & à proportion seulement de leur appétit. Ces rots sont tantôt nidoreux, & tantôt fort aigres ; & les uns & les autres viennent d'une digestion mal faite, & d'une chylification dépravée.

Toujours de trouble d'esprit.

75. Or, quoique les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques soient extrêmement malades de corps, ils le sont encore plus d'esprit, car ils désesperent absolument de leur guérison, & dès qu'on s'avise de leur en donner la moindre espérance, ils se mettent en grande colere, tellement que ce désespoir est essentiel à la maladie. D'ailleurs, ils se remplissent l'esprit des idées les plus tristes, & croient que toutes sortes de maux vont leur arriver.

Ils s'abandonnent pour le moindre sujet, & même sans sujet, à la crainte, à la colere, à la jalousie, aux soupçons, & aux passions les plus violentes, & ils se tourmentent sans cesse eux-mêmes. Ils ne peuvent souffrir la joie ; & s'il leur arrive de se réjouir, ce n'est que très rarement, & pour quelques moments, encore ces moments

de joie leur agitent-ils autant l'esprit que feroient les passions les plus affligeantes. Ils ne gardent aucune médiocrité, & ne sont constants que dans leur légéreté. Tantôt ils aiment avec excès, & tantôt ils haïssent sans raison les mêmes personnes. S'ils se proposent de faire quelque chose, ils changent aussi-tôt de dessein, & entreprennent tout le contraire, sans néanmoins l'achever; enfin ils sont indéterminés & si indécis, qu'ils ne savent jamais quel parti prendre, & sont dans des inquiétudes continuelles.

La nuit, qui est pour les autres hommes un temps de repos & de tranquillité, devient pour les malades dont nous parlons, de même que pour les superstitieux, une occasion de mille chagrins & de mille craintes, à cause des rêves qu'ils font, & qui roulent ordinairement sur des morts & des revenants. Ce n'est pas seulement à des maniaques & des furieux que tout cela arrive, c'est à des gens qui, hors de là, sont très sages & très sensés, & qui ont une pénétration & une sagacité extraordinaires. Aussi Aristote a-t-il observé avec raison que les mélancoliques ont plus d'esprit que les autres.

76. Il est vrai qu'un si triste état n'est pas le partage de toutes les personnes qui sont attaquées de la maladie dont nous parlons, mais seulement de celles qui en éprouvent depuis long-temps les plus rudes assauts, & qui en sont pour ainsi dire accablées, sur-tout si les afflictions, les inquiétudes, les chagrins, la trop grande application à l'étude, & la trop grande contention d'esprit, se joignent à la mauvaise disposition du corps pour augmenter la violence du mal.

Cela arrive lorsque la maladie est ancienne.

77. Je ne finirois point si j'entreprenois de rapporter ici tous les symptomes de l'affection hystérique, tant ils sont différents, & même contraires les uns aux autres. Cette maladie est un prothée qui prend une infinité de formes différentes; c'est un caméléon qui varie sans fin ses couleurs. Aussi Démocrite me paroît avoir eu raison d'assurer dans sa lettre à Hippocrate, que l'affection hystérique étoit la source d'une infinité de maux, quoiqu'il se trompât en assignant la matrice pour cause de cette maladie. Ses symptomes ne sont pas seulement en très grand nombre & très variés; ils ont encore cela de particulier entre toutes les autres maladies, qu'ils ne suivent aucune regle, ni aucun type uniforme, & ne sont qu'un assemblage confus & irrégulier: de là vient qu'il est très

Difficulté de rapporter tous les symptomes de la passion hystérique.

difficile de donner l'histoire de l'affection hystérique.

Ses causes externes.

78. Les causes externes, ou antécédentes de cette maladie, sont des mouvements violents du corps, & beaucoup plus souvent des agitations violentes de l'ame, produites subitement par la colere, le chagrin, la crainte, ou par quelque autre passion semblable. Ainsi quand les femmes me consultent sur quelque maladie dont je ne saurois déterminer la nature par les signes ordinaires, j'ai toujours grand soin de leur demander si le mal dont elles se plaignent ne les attaque pas principalement lorsqu'elles ont du chagrin, ou que leur esprit est troublé par quelque autre passion. Si elles avouent que la chose est ainsi, alors je suis pleinement assuré que leur maladie est une affection hystérique, sur-tout si elles rendent en ce temps-là une grande quantité d'urine claire & limpide.

Aux passions de l'ame qui produisent cette maladie, il faut joindre encore d'autres causes, savoir une abstinence trop longue qui a vuidé entierement l'estomac, ou bien des évacuations excessives, & que la personne n'étoit pas en état de soutenir, soit qu'on l'ait trop saignée, soit qu'on lui ait donné mal à propos des émétiques, ou des purgatifs (1).

Sa cause interne est le désordre des esprits animaux.

79. Voyons maintenant quelles sont les causes internes ou immédiates de l'affection hystérique, autant que l'on peut les découvrir, en examinant la totalité des symptomes que nous avons décrits. Il me paroît donc que ce qu'on nomme dans les femmes affection hystérique, & dans les hommes affection hypocondriaque, & en général les vapeurs, provient du désordre ou mouvement irrégulier des esprits animaux, lesquels se portant impétueusement, & en trop grande quantité, sur telle ou telle partie, y causent des spasmes, ou même de la douleur quand la partie se trouve douée d'un sentiment exquis, & troublent les fonctions des organes, tant de ceux qu'ils abandondonnent, que de ceux où ils se portent, les uns & les autres

(1) On peut dire en général que la maladie hystérique vient principalement d'une foiblesse des nerfs, & d'un appauvrissement des liqueurs, d'où s'ensuit une circulation languissante & des secrétions & excrétions imparfaites. Ainsi tout ce qui tend à affoiblir le genre nerveux & à appauvrir les sucs, peut être compté au nombre des causes externes ou manifestes de cette maladie comme les exercices violents, les grandes agitations d'esprit par quelque cause que ce soit, les longs jeûnes, les longues veilles, les évacuations immodérées, &c.

ne pouvant manquer d'être fort endommagés par cette distribution inégale des esprits, qui est entierement contraire aux loix de l'économie animale.

80. La cause antécédente du désordre des esprits animaux, c'est leur trop grande foiblesse, soit naturelle, soit accidentelle, qui les rend faciles à se déranger & à se dissiper. La constitution des esprits, qui ne peut s'appercevoir que par l'entendement, répond à l'état des parties qui tombent sous les sens; c'est-à-dire que les esprits sont plus ou moins capables de se dérégler, suivant que le tempérament des personnes est plus fort, ou plus foible. De là vient qu'il y a beaucoup plus de femmes attaquées de vapeurs, que d'hommes, d'autant que les femmes sont naturellement plus délicates, & d'un tissu moins serré & moins ferme, étant destinées à des fonctions moins pénibles; au lieu que les hommes ont un corps robuste & vigoureux, parcequ'ils sont destinés à de grands & de rudes travaux.

Ce désordre provient de leur foiblesse.

81. Or, que le désordre des esprits animaux soit la cause immédiate des vapeurs, c'est ce que prouvent suffisamment les symptomes que nous avons déja décrits, & dont nous allons rappeller seulement les principaux; en commençant par celui qu'on nomme vulgairement *suffocation de matrice*.

Preuve de cela par un exemple de la suffocation utérine,

Dans cette occasion les esprits s'étant accumulés dans le ventre, se jettent en foule & avec impétuosité sur les muscles du pharinx & du larinx, produisent des spasmes dans toute l'étendue qu'ils parcourent, & causent au ventre une enflure qui ressemble à une grosse boule, & qui cependant n'est autre chose qu'un effet de la convulsion des fibres, lesquelles n'ayant pas la force de résister, sont contraintes de céder & de faire éminence.

Durant ce temps-là les parties extérieures & les muscles étant destitués de la plupart des esprits dont ils ont besoin, & qui se sont portés ailleurs, deviennent très souvent froids comme un cadavre; & cela n'arrive pas seulement dans la suffocation de matrice, mais encore dans toutes les autres sortes de vapeurs, ainsi que nous avons remarqué auparavant. Le pouls néanmoins n'est pas différent de celui des personnes qui se portent bien, & cette froideur n'est pas dangereuse, à moins qu'elle ne provienne de quelque évacuation excessive qui aura précédé.

82. Le symptome hystérique qui ressemble extérieu-

rement à la colique bilieuse, ou même à la passion iliaque, & qui consiste dans une douleur insupportable aux environs de de la fossette du cœur, avec un vomissement affreux de matiere verdâtre, dépend pareillement du désordre des esprits, lesquels se jettant en foule & avec beaucoup d'impétuosité sur les parties qui sont au-dessous de la fossette du cœur, y causent des convulsions violentes, d'où s'ensuit la douleur & le vomissement.

Et par le symptome qui ressemble à la colique bilieuse ou à la passion iliaque.

D'où provient la couleur verte des matieres qu'on rend par haut, ou par bas.

83. Et quoique les matieres que l'on rend dans cette sorte d'affection hystérique, soit par en haut, soit par en bas, se trouvent quelquefois de couleur verte, il n'en faut pas conclure que la maladie consiste dans les humeurs, ou que la douleur cruelle que l'on y ressent soit produite par l'acrimonie de quelque humeur qui déchire les parties où elle s'attache, & qui doive être évacuée par des émétiques, ou des purgatifs, comme si elle étoit le foyer de la maladie.

Il est certain que ceux qui vont sur mer sont sujets à vomir, au bout de quelques jours de navigation, une bile porracée, & cela arrive aux personnes de la meilleure santé du monde, & qui, une demi-heure auparavant, n'avoient pas sûrement de bile porracée. Or, d'où peut venir un pareil vomissement, sinon du trouble que cause aux esprits l'agitation continuelle & le roulis du vaisseau?

Ne voit-on pas aussi que les enfants, dans leurs convulsions qui viennent principalement du désordre des esprits animaux, rendent par haut, ou par bas une matiere verte? Et l'expérience ne montre-t-elle pas chaque jour, que si on emploie des vomitifs ou des purgatifs réitérés, soit dans les femmes, soit dans les enfants, dans le dessein d'évacuer cette matiere verte, on ne fait au contraire qu'en augmenter la quantité, sans en changer la couleur, parceque les vomitifs & les purgatifs augmentent le désordre des esprits; d'où il arrive que le levain stomacal & intestinal se corrompt & se déprave, ou que les spasmes violents que souffre l'estomac & les intestins y font couler un suc étranger, qui est capable de communiquer aux humeurs cette couleur verte.

La Chymie fournit de curieux exemples d'une pareille altération de couleur. Deux liqueurs claires & limpides étant mêlées ensemble, produisent une couleur foncée qui semble tenir du prestige. Au reste, on se tromperoit grossierement si l'on prétendoit juger de la nature des corps

par la qualité des couleurs qui ne peuvent donner sur cette matiere aucune lumiere certaine. Et comme il ne s'ensuit pas que tout ce qui est vert, soit âcre, il ne s'ensuit pas non plus que tout ce qui est âcre, soit vert.

Ainsi, toutes choses bien examinées, il paroît assez clairement que la douleur très cruelle qui se fait sentir dans la colique hystérique, comme aussi le vomissement de matiere verdâtre, proviennent uniquement du désordre des esprits animaux qui se jettent avec trop d'impétuosité sur les parties situées au-dessous de la fossette du cœur, & y causent des contractions spasmodiques (1).

---

(1) La bile, dit le Docteur Huxham, ne devient pas verte, à moins qu'elle ne soit mêlée avec un acide : & plus cet acide est fort ; plus aussi la couleur est verte & foncée, approchant presque de la noirceur, & plus la coagulation est considérable ; en sorte que ce mélange ressemble à peu près à de l'encre qu'on verseroit sur de la suie. La chose se voit encore mieux quand on fait l'expérience avec de la bile humaine, qui est peut être plus alcaline que celle d'aucun autre animal. Voilà, ce me semble, la cause la plus ordinaire de la bile noire & de la verte ; ainsi c'est une erreur de croire, comme quelques-uns, que ces deux sortes de biles ne se forment que dans les premieres voies, puisque les Anatomistes les trouvent souvent dans la vésicule du fiel, & dans les conduits biliaires.

Ce raisonnement est confirmé par l'expérience, sans laquelle la plus belle théorie est vaine. C'est ainsi que j'ai souvent vu avec étonnement une bile verte, & une bile noire qui est encore plus âcre que la verte, & qui avoit été rendue par le vomissement, ronger les métaux, fermenter sur le champ, comme si on y avoit mêlé de l'esprit de vitriol, agacer fortement les dents, & écorcher le gosier. Ne sont-ce pas là des marques certaines d'acidité ? L'esprit de vitriol en donne à peine de plus grandes.

Je traitai il y a quelque temps un Matelot qui, à son retour de la Virginie, ayant été d'abord attaqué de tranchées, & ensuite de convulsions violentes & de délire, vomir une grande quantité de bile verte, & quelquefois de bile noire & très acide. Les assistants lui ayant mis dans la bouche une cuiller d'argent pendant ses convulsions, afin qu'il ne se mordît pas la langue, cette cuiller devint dans un moment aussi noire que si elle avoit été tachée avec de l'esprit de nitre. Il faut remarquer en passant que cet homme aimant beaucoup le suc de limon, en mêloit copieusement dans la plupart de ses boissons.

Les personnes que j'ai trouvées avoir de la bile noire, ou verte, étoient des gens qui avoient souvent eu des maux d'estomac causés par un acide corrosif & très piquant. Je me souviens qu'ayant ordonné, il y a environ quinze ans, la saignée à un jeune homme qui aimoit beaucoup les acides & le cidre, & qui par cette raison étoit souvent attaqué de coliques & de douleurs rhumatismales, je fus surpris de trouver la sérosité de son sang aussi verte que du suc de porreaux. *Transact. philos.* n°. 382.

Je sais que l'illustre Sydenham prétend que la bile verte, ou porra-

Clou hystérique vient du désordre des esprits animaux,

84. Le symptome que j'ai nommé ci-dessus *clou hystérique*, doit être attribué de même au désordre des esprits qui, de toute la circonférence du corps, vont se concentrer, pour ainsi dire, dans un certain endroit du péricrâne, y causent une douleur térébrante, comme si on enfonçoit un clou dans la tête, & produisent un vomissement abondant de matiere verdâtre. Cette concentration des esprits dans un seul endroit du péricrâne, ne ressemble pas mal à la collection des rayons du soleil qui se fait dans le miroir ardent. Et, comme la réunion des rayons solaires est la cause qu'ils enflamment les corps, de même la réunion des esprits est la cause de la douleur qu'ils font sentir, en déchirant, pour ainsi dire, les membranes de la tête.

Et aussi l'urine claire.

85. Les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques rendent souvent une grande quantité d'urine claire & limpide, comme j'ai remarqué plus haut. Ce symptome vient aussi du désordre des esprits animaux qui, troublant l'économie du sang, sont cause que la sérosité s'en sépare avant qu'elle ait eu le temps d'être imprégnée des particules salines qui devoient lui donner une couleur citrine (1). Nous voyons tous les jours un exemple de cela

cée, provient uniquement du mouvement irrégulier des esprits animaux; si cela étoit vrai, toute agitation extraordinaire de l'ame produiroit une semblable bile; ce qui néanmoins n'arrive guere: il est vrai que les passions violentes mettent la bile en mouvement, & la font couler dans l'estomac & les intestins, & si elle y rencontre une humeur acide, elle devient verte, & s'évacue souvent par le vomissement; mais la même personne à qui une violente agitation d'esprit aura fait vomir de la bile verte, en rendra peut-être bientôt après d'entierement jaune, s'il survient une passion plus violente. C'est ainsi qu'une personne sur mer vomit un jour de la bile verte, & le jour suivant en vomira de jaune, & au contraire.

Quand la bile est hors du corps, elle ne devient pas verte, quoiqu'on l'agite fortement; ainsi elle ne peut guere devenir verte dans le corps sans le mélange d'un acide. Un mouvement déréglé des esprits animaux, ou une violente passion de l'ame, nuit principalement à la digestion, en sorte que le chyle s'aigrit dans l'estomac, & donne une couleur verte à la bile qui coule dans ce viscere, & qui se mêle avec ce liquide; & tant que l'estomac reste foible, la nourriture que l'on prend se digere mal: d'où il arrive que l'estomac & les intestins peuvent demeurer long-temps surchargés d'une pituite acide. *Huxham, de morb. col. damn. p. 19. 20. 21. 22.*

Quelques expériences de Baglivi prouvent aussi que la bile humaine & celle des animaux devient verte, & ensuite noire, en la mêlant & la faisant digérer avec des acides. *Baglivi oper. p. 436, &c.*

(1) Ce symptome semble plutôt venir d'une constriction spasmodique des vaisseaux qui ne laissent alors échapper que la partie la plus séreuse du sang, ou d'un appauvrissement de ce liquide.

dans les perſonnes qui ont bu copieuſement de quelque liqueur légere & diurétique ; car elles rendent auſſi-tôt une urine très claire ; parceque le ſang étant ſurchargé & comme inondé d'une ſérosité qu'il ne peut retenir, la laiſſe échapper avant qu'elle ait le temps de prendre la couleur naturelle de l'urine.

86. Il y a près de trois ans qu'un homme de condition me fit appeller pour le traiter d'une maladie qui me parut être une colique hypocondriaque, approchante de la paſſion iliaque, par la douleur & le vomiſſement énorme dont elle étoit accompagnée. Elle duroit depuis long-temps avec beaucoup de violence, & avoit preſque entierement épuiſé les forces du malade. Je remarquai ſoigneuſement que, lorſqu'il ſe trouvoit le plus mal, ſon urine étoit toujours claire & ſans couleur ; & que, quand il ſe trouvoit un peu mieux, elle étoit d'une couleur qui approchoit de la citrine, & cela dura ainſi pendant toute la maladie. Preuve de cela par un exemple.

Un jour étant allé voir mon malade, j'apperçus une urine citrine qu'il avoit rendue à trois différentes fois, & qu'on avoit gardée dans trois différents vaiſſeaux. Il ſe réjouiſſoit de cet heureux changement, & penſoit déja à prendre quelque nourriture légere, me diſant qu'il ſentoit de l'appétit ; mais, dans ce moment-là il ſurvint quelqu'un qui le mit tellement en colere qu'il ſe trouva mal à l'inſtant même ; & ayant demandé le pot, il rendit une grande quantité d'urine qui étoit claire comme du cryſtal.

87. Il eſt aſſez ordinaire aux femmes hyſtériques de cracher durant pluſieurs ſemaines une matiere ſéreuſe, ni plus ni moins que ſi elles avoient été frotées d'onguent mercuriel. Apparemment que cette ſalivation dépend auſſi du trouble que les eſprits cauſent dans le ſang, & qu'alors la ſérosité ne pouvant s'en ſéparer par les voies naturelles, c'eſt-à-dire par les reins, elle ſe dépoſe ſur les glandes ſalivaires, & coule enſuite par les conduits ſalivaires ſous la forme de ſalive. Sputation des femmes hyſtériques vient de la même cauſe ;

On peut dire la même choſe des ſueurs nocturnes qui arrivent quelquefois aux femmes hyſtériques, & qui proviennent uniquement de ce que l'économie du ſang étant troublée, ſa ſérosité eſt contrainte de ſe porter à l'habitude du corps.

88. Quant au froid dont les parties extérieures ſont ſi ſouvent attaquées dans l'affection hyſtérique, il eſt plus clair que le jour, qu'il vient de ce que les eſprits animaux Comme auſſi le froid des parties extérieures.

abandonnent ces parties pour se jetter en foule sur d'autres.

Il ne faut pas douter non plus que les pleurs & les ris immodérés auxquels sont sujettes les femmes hystériques, ne soient produits par les esprits animaux qui ébranlent vivement les organes destinés à ces sortes de fonctions.

Les hypocondriaques sont sujets à pleurer sans raison. Exemple de cela.

89. Je remarquerai en passant que les hommes hypocondriaques sont aussi quelquefois sujets à pleurer sans raison. Un jour, je fus appellé pour voir un homme de condition & de beaucoup d'esprit, qui, depuis peu de jours seulement relevoit d'une fievre, son Médecin l'avoit fait saigner, l'avoit purgé trois fois, & lui avoit défendu la viande. Comme je trouvai cet homme habillé, & que je l'entendis raisonner sensément sur toutes choses, je demandai pour quel sujet on m'avoit fait venir : un de ses amis me dit d'attendre un peu, & que je verrois bientôt de quoi il étoit question.

M'étant donc assis, & m'entretenant avec le malade, j'apperçus bientôt que sa levre inférieure s'avançoit en devant avec un mouvement fréquent, comme il arrive aux enfants qui boudent & qui se mettent à pleurer; cela fut suivi d'un torrent de larmes, accompagnées de soupirs & de gémissements qui alloient presque jusqu'à la convulsion; mais, peu de temps après, les larmes & les soupirs cesserent entierement.

J'attribuai ce symptome au désordre des esprits, causé en partie par la longueur de la maladie, en partie par les évacuations qu'il avoit été nécessaire de mettre en usage dans le traitement, & en partie par l'épuisement où se trouvoit le malade, & par l'abstinence de viande que le Médecin avoit ordonné durant quelques jours depuis la convalescence, afin de prevenir plus surement la rechute. Je déclarai donc que la fievre ne reviendroit point, & que le symptome dont j'ai parlé, étoit uniquement l'effet de l'épuisement. C'est pourquoi je conseillai au malade de manger à son dîner un poulet rôti, & de boire du vin en médiocre quantité. Il le fit, & ayant continué ensuite à manger de la viande modérément, il n'eut jamais plus d'accident semblable.

Les autres symptomes hystériques viennent pareillement du désordre des esprits.

90. Enfin, pour ne rien dire des autres symptomes des vapeurs, c'est du désordre des esprits animaux que viennent ces agitations de l'ame & ces inconstances que l'on voit dans les femmes hystériques & les hommes hypocon-

driaques : car, comme leurs esprits animaux sont foibles, soit naturellement, soit à cause de la longueur de la maladie, il arrive de là que ces sortes de personnes se trouvent susceptibles des moindres impressions désagréables, & hors d'état d'y résister, tellement qu'elles se mettent tout à coup en colere ou de mauvaise humeur, & le plus souvent sans sujet.

La force de l'ame, tandis qu'elle est enfermée dans ce corps mortel, dépend principalement de la force des esprits animaux (1) qui lui servent comme d'instrument dans l'exercice de ses fonctions, & qui sont la plus fine portion de la matiere, & la plus approchante de la substance spirituelle. Ainsi la foiblesse & le désordre des esprits cause nécessairement la foiblesse & le désordre de l'ame, & la rend le jouet des passions les plus violentes, sans qu'elle soit, en aucune façon, maîtresse d'y résister.

91. Je crois donc avoir prouvé suffisamment que l'affection hystérique & hypocondriaque vient uniquement du désordre des esprits animaux, & qu'elle n'est point produite, comme disent quelques Auteurs, par une corruption de la semence ou du sang menstruel, d'où se porteroient des vapeurs malignes aux endroits affectés ; ni comme veulent d'autres, par une certaine dépravation des sucs ; ou un amas d'humeurs âcres, mais par les causes que nous avons assignées ci-dessus.

Affection hystérique & hypocondriaque ne vient pas de vapeurs malignes.

Un seul exemple fera voir clairement que le foyer de la maladie ne consiste point dans une matiere grossiere. Si une femme qui s'est toujours très bien portée, mais qui néanmoins est d'une complexion délicate, vient à être extrêmement affoiblie & abattue pour avoir commis quelque faute dans le régime, ou par un vomitif ou un purgatif trop violent, elle ne manquera pas d'avoir quelque symptome hystérique. Or le vomissement ou la purgation devroit plutôt éloigner ce symptome que de l'attirer, s'il étoit vrai que le foyer de la maladie fût une humeur.

---

(1) Il n'est pas facile de comprendre ce que l'Auteur entend ici par *la force des esprits animaux ;* à quoi on peut ajouter que l'idée que nous avons de ces esprits n'est ni claire ni satisfaisante ; aussi plusieurs savants hommes ont nié leur existence. La force & la fermeté de l'ame, pour me servir des termes de notre Auteur, semblent principalement dépendre de la structure des solides qui, ayant toute l'élasticité & la souplesse nécessaire, font que l'ame exécute ses opérations avec vigueur & facilité.

On peut dire la même chose d'une femme qui aura perdu trop de sang, soit par la saignée, soit par un accouchement naturel, ou qui aura trop jeuné, & se sera trop long-temps abstenue de viande. Tout cela devroit plutôt empêcher les symptomes hystériques que les exciter, si leur cause consistoit dans une matiere grossiere; au lieu que rien ne les produit davantage que ces sortes d'évacuations.

Le désordre des esprits corrompt les humeurs.

92. Il faut avouer cependant la vérité : c'est que le désordre des esprits, qui est la seule cause de la maladie, occasionne un amas d'humeurs corrompues, d'autant que les fonctions des parties, tant de celles qui sont distendues par la violente impulsion des esprits, que de celles qui en sont privées, ne sauroient manquer d'être extrêmement lésées : &, comme la plupart de ces parties sont des especes d'organes sécrétoires destinés à recevoir les excréments du sang; si leurs fonctions viennent une fois à être endommagées, de quelque maniere que ce soit, il s'y accumulera nécessairement une grande quantité d'humeurs impures, lesquelles auroient été évacuées, & par conséquent toute la masse du sang auroit été plus pure, si tous les organes s'étoient acquittés de leurs fonctions. Or il s'en seroient acquittés, si une distribution égale des esprits les eût entretenus dans la force qui leur est nécessaire.

C'est à cette cause, je veux dire à des humeurs corrompues accumulées dans le sang, & déposées ensuite sur les différents organes, que j'attribue les cachexies considérables, la perte d'appétit, les pâles couleurs des jeunes filles (maladie que je regarde comme une sorte de vapeurs), & tous les autres maux dont sont affligées les femmes qui ont long-temps souffert de l'affection hystérique.

Exemple de cela dans l'hydropisie des ovaires.

L'hydropisie des ovaires provient de la même cause dans les femmes qui sont depuis long-temps vaporeuses. Car les sucs dépravés qui, de la masse du sang, se déposent sur les ovaires, dérangeant leurs fonctions, & détruisant leur économie, rendent d'abord les femmes stériles, & ensuite donnent lieu à la formation d'une sérosité sanieuse qui, s'épanchant entre les tuniques des ovaires, les tuméfie extrêmement, comme on voit en ouvrant les cadavres des femmes qui sont mortes de cette maladie. Néanmoins la disposition vaporeuse est la premiere cause de la dépravation des humeurs, quoique cette disposition ne soit nullement quelque chose d'humoral.

Et dans la fievre quarte.

93. Il en est ici comme de la fievre quarte qui attaquera les gens de la meilleure santé du monde, s'ils viennent à

demeurer quelque temps dans des lieux marécageux. Le ſang reçoit alors un miaſme qui, par ſon ſéjour, bleſſe l'economie naturelle, infecte & altere toutes les humeurs, d'où il arrive que le malade, ſur-tout s'il eſt déja avancé en âge, & qu'il approche de la vieilleſſe, devient ſujet à des cachexies, & à d'autres maux qui ſonr une ſuite des fievres intermittentes opiniâtres. Cependant on ne doit pas traiter ces ſortes de fievres par les remedes qui ſont propres à évacuer les mauvaiſes humeurs, mais par les ſpécifiques fébrifuges.

94. De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il me paroît clairement que la principale indication qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de l'affection hyſtérique, conſiſte à fortifier le ſang qui eſt la ſource des eſprits animaux, afin que les eſprits étant fortifiés eux-mêmes par ce moyen, ſoient en état de garder l'ordre qui convient à l'économie de tout le corps en général, & de chacune de ſes parties.

Indication principale conſiſte à fortifier le ſang.

Mais, comme le déſordre des eſprits qui eſt la premiere cauſe de la maladie, a vicié & corrompu les humeurs, il eſt à propos, avant que d'entreprendre de fortifier le ſang, de les diminuer par la ſaignée & la purgation, ſuppoſé que les forces de la malade le permettent; car, tandis que le ſang ſera ſurchargé d'humeurs nuiſibles, on ne pourra preſque jamais venir à bout de le fortifier.

Saignée & purgation quand ſont néceſſaires.

Il arrive néanmoins quelquefois que les douleurs ſont ſi violentes, les vomiſſements & les cours de ventre ſi terribles, qu'on n'a pas d'abord le temps de remplir cette premiere & principale indication. Alors il faut néceſſairement laiſſer pour quelque temps, la cauſe de la maladie, & commencer par la cure des ſymptomes. C'eſt-à-dire qu'il faut donner auſſi tôt les calmants, afin d'appaiſer le trouble des eſprits, qui occaſionne de pareils ſymptomes: &, comme l'expérience montre qu'il y a beaucoup de remedes qui, par leur mauvaiſe odeur, ſont propres à tranquilliſer les eſprits agités, & qui, pour cette raiſon, portent le nom d'*hyſtériques*, on ne les négligera pas lorſqu'il s'agira de remplir cette indication.

Il faut quelquefois commencer par un calmant.

Remedes fétides ſont excellents dans cette maladie

95. Voici la maniere dont je m'y prends enſuite: je fais d'abord ſaigner du bras la malade, puis je la purge pendant trois ou quatre jours de ſuite. Durant ce temps-là, au lieu de ſe mieux porter, il lui ſemble au contraire qu'elle eſt plus mal, parceque ces évacuations, en agitant les humeurs, ne manquent pas d'exciter quelque trouble dans

Pourquoi la ſaignée & la purgation augmentent la maladie.

les esprits. C'est de quoi j'ai soin d'avertir par avance la malade, afin qu'elle ne s'abandonne pas au désespoir qu'inspire naturellement l'affection hystérique (1). Quoi qu'il en soit, avant que de pouvoir remplir heureusement la principale indication, il est nécessaire d'évacuer une partie des humeurs que nous supposons avoir été produites par la longueur de la maladie.

Excellence des martiaux dans cette maladie.

Cela étant fait, je travaille à fortifier le sang, & par conséquent les esprits qui en naissent; & pour cela, j'ordonne de prendre, durant trente jours, quelque remede tiré du mars. Rien ne réussit mieux en pareille occasion: le mars communique à la masse du sang affoiblie & languissante un certain feu & une certaine volatilité qui releve & ranime les esprits abattus. Une preuve évidente de cela, c'est que toutes les fois qu'on donne le mars dans les pâles couleurs, le pouls devient aussi-tôt plus grand & plus fréquent, la pâleur se dissipe, & le visage redevient rouge & vermeil.

Saignée & purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars.

96 Il faut remarquer cependant que la saignée & la purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars. On peut & on doit s'en abstenir dans les personnes foibles & épuisées par la longueur de la maladie, & alors il faut commencer tout de suite l'usage du mars, ce qui mérite attention.

Quelle est la meilleure maniere de le donner.

97. La meilleure façon, à mon avis, d'user de ce remede, c'est de le prendre simplement en substance. Je n'ai jamais observé ni entendu dire qu'étant pris de cette maniere, il ait fait mal à personne; au contraire, quantité d'expériences m'ont appris qu'il réussit beaucoup mieux de la sorte, & qu'il guérit la maladie plus surement & en moins de temps que ne peut faire aucune des préparations qu'on lui donne ordinairement (2). Il arrive au fer la mê-

(1) Si la maladie vient de foiblesse, ou d'un appauvrissement des sucs, comme le pense notre Auteur, la saignée & la purgation doivent assurément être nuisibles, puisqu'elles tendent plutôt à augmenter la cause du mal qu'à la diminuer. Ainsi on doit alors s'en abstenir soigneusement. Mais s'il y a pléthore, & que les accès soient violents, on emploiera utilement ces évacuations. Il est remarquable que certaines femmes hystériques ne peuvent soutenir les plus doux purgatifs, même les lavements, & qu'une simple selle un peu copieuse, les fait tomber en foiblesse. Voyez *la fin du num. 96.*

(2) *Baglivi*, *Hoffman*, & plusieurs autres savants hommes sont du même sentiment. On peut aider l'action des remedes martiaux, & les rendre plus utiles, en usant de temps en temps

me chose qu'à d'autres excellents remedes. La Chymie à force de vouloir raffiner sur leur préparation, les rend quelquefois moins efficaces & moins bons.

J'ai oui dire que la mine de fer, telle qu'on la tire de la terre, avoit plus de vertu pour la guérison des maladies, que lorsqu'elle a souffert le feu, & qu'elle a été fondue. Si cela est ainsi, ma proposition n'en sera que mieux confirmée; mais, comme je n'ai pas encore éprouvé moi-même si la chose est vraie ou non, je m'en rapporte à ceux qui me l'ont assurée. Ce que je sais certainement, c'est qu'on n'a jamais employé de remede excellent & singulier qui n'ait reçu de la Nature ses principales vertus. De là vient que les Anciens appelloient par reconnoissance ces sortes de remedes *mains des Dieux*, & non pas *mains des hommes*.

Au reste, deux drogues admirables, je veux dire la larme du pavot, autrement l'opium, & l'écorce du Pérou, autrement le quinquina, font bien voir que les merveilleux effets des remedes viennent uniquement de la Nature & non pas de l'Art. Aussi l'habileté d'un Médecin ne consiste pas tant à les préparer qu'à les bien choisir tels que la Nature nous les fournit libéralement, & à savoir les appliquer dans les différents cas où ils conviennent. Il s'agit seulement de leur donner la forme la plus propre à faire passer dans nos corps leur substance, ou du moins leur vertu; & nous avons heureusement plus de moyens qu'il ne faut pour cela.

Après la substance du mars, je me sers principalement & plus volontiers de son syrop. Il se prépare avec la limaille de fer ou d'acier que l'on met infuser à froid dans le vin du Rhin, jusqu'à ce que le vin en soit suffisamment imprégné; ensuite on coule la liqueur, & y ajoutant suffisante quantité de sucre, on la fait cuire en consistance de syrop (1).

du bain chaud, qui préparera les humeurs nuisibles, & les disposera à être évacuées. *Nouvel. expér. sur les eaux minér.*

(1) *Quincy*, dans son Dispensaire sur l'article de *syrop de Mars*, observe avec raison, que ce syrop préparé de la maniere que prescrit notre Auteur, se candit très aisément, parceque plus un menstrue est spiritueux, moins il est propre à dissoudre & à tenir suspendu le sucre; mais il n'a pas donné une meilleure maniere de le faire, soit qu'il n'en connût point, soit qu'il n'ait pas jugé que ce remede méritât son attention. En effet, on ne sauroit en prendre une quantité suffisante pour qu'il fasse grand effet, à cause du sucre dont il est

Pourquoi il ne faut pas purger durant l'usage du mars.

98. Durant tout le temps que la malade use du mars, je ne la purge point; car il me paroît que, dans l'affection hystérique & hypocondriaque, les purgatifs ne font qu'affoiblir ce remede. Comme mon but principal est de fortifier les esprits, & par ce moyen, de les contenir dans l'ordre, le plus léger purgatif que je donnerois alors ruineroit en un jour ce que j'aurois fait en huit. Ainsi je perdrois mon temps & ma peine, je n'avancerois rien, & ce seroit toujours à recommencer.

Je ne doute point aussi que la coutume où l'on est de purger durant l'usage des eaux minérales ferrugineuses, ne diminue beaucoup leur efficacité. Je sais que des malades que l'on purgeoit, non seulement de temps en temps, mais encore tous les jours pendant l'usage des martiaux, n'ont pas laissé de guérir; mais cet heureux succès est moins une preuve de la sagesse du Médecin, que de la grande vertu du mars, lequel opere bien plus promptement la guérison, quand on ne purge point (1).

Mauvais effet des purgatifs en d'autres maladies.

99. Au reste, les purgatifs si souvent réitérés me paroissent inutiles, ou pour mieux dire, pernicieux dans plusieurs autres maladies qui n'ont rien de commun avec les vapeurs. A la vérité, on ne sauroit nier qu'ils ne nettoient les premieres voies, & ne débarrassent le sang d'une partie des humeurs nuisibles qui y séjournent; mais il est certain, d'un autre côté, que leur fréquent usage fait beaucoup de tort aux personnes foibles, & sur-tout aux

---

chargé, & qui le rend désagréable au goût de certaines personnes, & trop pesant pour l'estomac des autres. Néanmoins comme il peut servir quelquefois, nous donnerons ici la meilleure maniere de le faire selon *Fuller*, dans sa Pharmacopée domestique.

Prenez sel de Mars réduit en poudre, une once. Dissolvez-le dans trente deux onces d'eau claire, & laissez reposer la dissolution jusqu'à ce que les feces jaunes tombent au fond du vaisseau. Décantez alors soigneusement la liqueur claire, & dissolvez y, sans la faire bouillir, deux onces de gomme arabique, & trente-deux onces de sucre fin.

(1) L'Auteur a raison de condamner en général les purgatifs pendant l'usage des eaux ferrugineuses. Mais il peut y avoir des cas qui demandent qu'on purge de temps en temps; ainsi cela doit s'entendre avec restriction. Pour aider l'action des eaux, & prévenir tout mauvais effet, il est à propos d'aller à cheval, ou de faire quelqu'autre exercice dans des temps convenables. Souvent aussi on peut joindre à l'usage des eaux quelques correctifs, ou altérants appropriés à l'état des malades, & on s'en trouvera bien.

enfants ; car ils attirent sur les visceres des débordements d'humeurs qui, séjournant dans ces parties, y excitent des fermentations contre nature, d'où s'ensuivent des tumeurs dans l'abdomen, lesquelles vont toujours en augmentant, à mesure qu'on purge plus souvent le malade. Enfin, il arrive que les parties affectées ayant perdu leur ressort, & étant privées de leur chaleur naturelle qui se trouve, pour ainsi dire, étouffée sous le poids des humeurs, tombent facilement en pourriture.

D'autres fois l'économie des visceres étant entierement détruite par les causes susdites, il se forme dans les glandes du mésentere des tumeurs scrophuleuses, & autres semblables, qui conduisent le malade au tombeau.

Ces raisons m'ont persuadé que le parti le plus sûr dans les enfants étoit de travailler à fortifier le sang & les visceres, après avoir employé très modérément les évacuations universelles. Le vin d'Espagne seul ou infusé avec les herbes fortifiantes, donné matin & soir pendant un temps suffisant à la dose de quelques cuillerées, plus ou moins suivant l'âge, est capable de remplir cette indication.

Et, comme les remedes topiques agissent aisément sur les corps tendres des enfants, & communiquent par conséquent leur vertu à la masse du sang, il sera à propos dans les tumeurs du ventre, soit qu'elles viennent d'un levain scrophuleux, ou d'un véritable rachitis, d'employer des liniments propres à fortifier le sang & les visceres, & à détruire les mauvaises impressions que la maladie a faites sur eux. Par exemple,

Liniment fortifiant.

Prenez des feuilles d'absinthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'yvette, de scordium, de calamenthe commune, de matricaire, de saxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de serpolet, de menthe, de sauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurône, de camomille, de tanésie, de muguet, toutes nouvelles, & coupées menu, de chacune une poignée ; du saindoux, quatre livres ; du suif de mouton, & du vin clairet, de chacun deux livres. Faites macérer tout cela ensemble dans un vaisseau de terre sur les cendres chaudes pendant douze heures. Ensuite faites bouillir jusqu'à la consomption de l'humidité, & coulez cette matiere : vous aurez un onguent, dont on frottera le ventre, les hypocondres & les aisselles matin & soir pendant trente ou quarante jours de suite.

Purgatifs ne conviennent pas dans le véritable rachitis.

100. Quant au rachitis, il faut remarquer que dans les tumeurs du ventre qui survenoient autrefois aux enfants après de longues fievres intermittentes, & qui ressembloient beaucoup au véritable rachitis, il paroissoit nécessaire de purger souvent, parcequ'avant que le quinquina fût en usage, ces sortes de fievres duroient longtemps, & qu'ainsi elles laissoient un sédiment qu'on ne pouvoit évacuer que par des purgatifs réitérés. Mais dans le véritable rachitis, il n'est besoin de purger qu'une fois, ou tout au plus deux, avant que de mettre le malade à l'usage des altérants.

Pendant tout le temps qu'on se servira du liniment que nous avons proposé, on donnera intérieurement au malade du vin d'Espagne, tel que nous avons dit; ou si cela se peut, on lui donnera pour toute boisson, de la biere, que l'on aura enfermée dans un vaisseau avec une suffisante quantité des herbes susdites, ou du moins d'une partie; enfin, on évitera soigneusement les purgatifs; car je sais un grand nombre d'enfants qui ont péri par des purgatifs souvent réitérés, lesquels on croyoit apparemment nécessaires à cause de la grosseur du ventre (1): mais cela soit dit en passant.

---

(1) Le rachitis n'est autre chose qu'une distribution inégale des sucs nourriciers, d'où il arrive que certaines parties maigrissent faute de nourriture, tandis que d'autres augmentent de volume par trop de nourriture, & que l'épine du dos & les autres os se courbent & deviennent tortus.

C'est une nouvelle maladie qui a commencé en Angleterre vers le milieu du siecle précédent, & s'est ensuite répandue dans le reste de l'Europe. Voici les signes principaux par où elle se manifeste.

Elle paroît environ le neuvieme mois de l'enfant, ou plus tard. Différentes parties du corps deviennent peu à peu disproportionnées; la peau devient lâche & le ventre flasque, les muscles diminuent, les articulations des mains, des jambes, des genoux & des pieds grossissent; les os, trop foibles pour soutenir le corps, se courbent, comme aussi l'épine du dos; d'où il arrive que l'enfant marche avec peine, & souvent perd l'usage de ses jambes; les arteres carotides se gonflent; la tête devient grosse, & n'est plus ferme à cause de la foiblesse des muscles qui la soutiennent; l'enfant a plus de conception que n'en ont ordinairement les enfants à cet âge; la poitrine est étroite; le sternum s'éleve en pointe, & les extrémités des côtes sont noueuses. La maladie augmentant, il s'y joint une fievre lente, une toux, une difficulté de respirer, & d'autres symptomes. Il faut néanmoins se souvenir qu'il y a différentes especes de rachitis, qu'il dure plus ou moins long-temps, qu'il est plus ou moins violent, & ne produit pas les mêmes symptomes dans tous les sujets.

En ouvrant les corps de ceux qui sont morts de cette maladie, on

101. Si on objecte que la limaille d'acier peut nuire au malade en séjournant dans les intestins, à moins qu'on ne purge de temps en temps ; je réponds en premier lieu, que je n'ai jamais rien trouvé de semblable dans aucun

Réponse à une objection contre la limaille d'acier.

---

a trouvé dans quelques-uns le foie plus gros qu'il n'est dans l'état naturel, & même squirrheux & adhérent au diaphragme, les glandes du mesentere durcies, & le pancréas obstrué : dans d'autres le poumon adhérent à la plévre & au dos, & livide ou en suppuration : dans les autres le péricarde plein d'eau. Plusieurs Anatomistes curieux, comme Glisson, Bonnet & Heister, assurent que le sommet de la moëlle de l'épine est ordinairement dur & engorgé, l'espace entre la dure-mere & la pie-mere plein d'eau, le cerveau fort gros, les veines jugulaires moins grosses que les arteres carotides.

Il paroît de là que la cause prochaine de cette maladie est une compression ou une obstruction de la moëlle de l'épine, qui empêche le suc nerveux d'y couler librement ; en conséquence de quoi les parties dont les nerfs viennent de cette moëlle, ne peuvent recevoir de nourriture, tandis que les autres dont les nerfs ne sont pas obstrués, en reçoivent trop. C'est par cette raison que la tête devient grosse, & que le visage est frais & vermeil.

Les os se courbent, & leurs épiphyses grossissent, parceque les muscles & les ligaments qui les joignent ensemble, sont nourris inégalement, & que les extrêmités des os qui, dans les enfants sont molles & cartilagineuses, ne résistent que foiblement au suc nourricier qui y aborde & qui les distend. Les os continuent à grossir, & les muscles, au contraire, diminuant & se raccourcissant faute de nourriture, il arrive que les os ne peuvent plus s'étendre & sont obligés de se courber, & cela d'autant plus aisément qu'ils sont plus flexibles à cet âge.

La cause médiate de cette maladie est l'épaississement ou la viscosité des sucs qui, comprimant ou obstruant la moëlle de l'épine, empêche le fluide nerveux d'y pénétrer, & de se distribuer aux nerfs qui en naissent.

Les causes éloignées sont tout ce qui empêche la digestion, & produit un chyle épais & visqueux qui n'est nullement propre pour la nutrition.

Mais la principale cause de la maladie est un air froid, grossier, & rempli d'exhalaisons hétérogenes, lequel en affoiblissant le ressort de la peau, diminue la transpiration, & en relâchant les poumons empêche que le sang ne s'y travaille comme il faut. De là vient que le rachitis est si commun dans les lieux marécageux & maritimes.

Je ne fais pas difficulté d'avancer que la mauvaise coutume qu'ont quelques femmes de porter les enfants sur leurs bras, contribue beaucoup à faire séjourner les fluides dans la moëlle de l'épine, & non seulement tient l'épine du dos dans une situation courbée, mais encore rend les pieds tortus, & de cette maniere occasionne le rachitis. L'épine du dos peut aussi devenir tortue par une chute ou un coup.

Les maladies qui attaquent les enfants, préparent le chemin au rachitis, sur-tout celles qui causent une stagnation des fluides dans la

sujet : en second lieu, qu'il y a beaucoup plus d'apparence que la limaille s'évacue entiérement avec les mucosités & les différentes humeurs excrémentitielles, dans lesquelles elle se trouve mêlée, que par les purgatifs, qui sont bien plutôt capables de fixer davantage les particules ferrugineuses dans les tuniques des visceres, au moyen des froncements & des contractions qu'ils causent aux fibres en les agaçant & les irritant.

Remedes hystériques doivent être joints aux martiaux.

102. Durant l'usage du Mars, que l'on emploie à dessein de fortifier le sang & les esprits, il est à propos de donner de temps en temps, & comme en passant, quelques remedes hystériques, de la maniere & sous la forme qui conviendra le mieux aux malades Les remedes en forme solide agiront plus puissamment & tranquilliseront mieux les esprits qu'en forme liquide, c'est-à-dire en infusion ou décoction ; parceque séjournant davantage dans l'estomac, ils auront plus de temps de déployer leur vertu.

---

moëlle de l'épine, & qui, par conséquent empêchent le libre cours du liquide nerveux.

Si cette maladie dure au delà de la cinquieme année de l'enfant, elle devient très difficile à guérir, & de même après qu'elle est guérie le corps reste ordinairement foible & défiguré pendant quelques années. Mais si on ne la guérit pas de bonne heure, & lorque le corps du malade souffre encore des altérations considérables, elle est absolument incurable. Elle est aussi très difficile à guérir quand elle est héréditaire, ou qu'elle survient peu de mois après la naissance. Enfin elle est dangereuse lorsqu'il s'y joint une phthysie, avec fievre hectique, ou une hydropisie, ou un asthme, ou une diarrhée. Mais lorsque le rachitis vient de quelque mauvaise qualité de l'air, ou d'un mauvais régime, ou qu'il est suivi de la petite vérole, de la gale, ou de quelque autre maladie curanée, sans que les os soient beaucoup courbés, ni le mouvement fort lesé, la guérison n'est pas difficile.

Les indications curatives consistent à dissoudre la viscosité des sucs, à dissiper les obstructions, & à faciliter la circulation des fluides par tout le corps.

Il faut commencer par nettoyer les premieres voies, afin d'emporter ce qui entretient la maladie. Pour cela on emploiera les doux purgatifs, & même les émétiques, si on les juge nécessaires & que le malade puisse les soutenir. Mais ces remedes ne doivent pas être donnés aux malades qui sont fort épuisés, ou qui ont les visceres en mauvais état ou le mésentere fort obstrué. Dans ce cas là les apéritifs & les savonneux, sur-tout les sels neutres, sont préférables & très efficaces. On peut donner aussi de temps en temps des résolutifs doux, & ils réussissent mieux ici que les mercuriaux.

Pour dissiper les obstructions de la moëlle de l'épine, & procurer une libre circulation du fluide nerveux, les frictions sur l'épine du dos, les bras, les jambes & les pieds, avec des linges chauds & la fumée

103.

103. En un mot, pour remplir toutes les indications dont j'ai parlé ci-dessus, j'ai coutume d'ordonner les remedes suivants, qui, quoiqu'ils ne soient ni en grand nombre, ni fort pompeux, ne laissent pas de me réussir ordinairement. Méthode curative décrite.

On tirera du sang au bras droit à la quantité de huit onces.

Prenez du Galbanum dissous dans la teinture de castoreum, & ensuite coulé, trois gros; de la gomme tacamahaca, deux gros. Faites un emplâtre qu'on appliquera sur le nombril. Emplâtre hystérique.

Le lendemain matin le malade commencera à user des pilules suivantes.

Prenez pilules cochées majeures, deux scrupules; castoreum pulvérisé, deux grains; baume du Pérou quatre gouttes. Faites de tout cela quatre pilules, que la malade prendra à cinq heures du matin, & elle dormira par dessus: on réitérera Pilules purgatives.

---

d'encens mâle, de succin, de mastic, &c. sont recommandées par différents Auteurs. Mais je sais par expérience que plusieurs malades ont été merveilleusement soulagés, & enfin guéris, en se baignant fréquemment dans un bain préparé avec les herbes aromatiques, comme marjolaine, lavande, thym, romarin, camomille, mélisse, &c. bouillies dans l'eau commune; & en se frottant ensuite l'épine du dos & les extrêmités avec un liniment nervin, tel, par exemple, que le suivant.

Prenez graisse humaine & huile de macis, de chacune demi-once; baume du Perou, un gros; huiles distillées de clous de girofle, de lavande & de rue; de chacune trente goutes. Mêlez tout ensemble.

Il faut avoir grand soin de joindre aux remedes un régime convenable, qui consiste à retrancher à l'enfant tout aliment venteux, visqueux, & d'une digestion difficile, à lui donner souvent du bouillon de veau & de poulet, où l'on ait fait bouillir des racines apéritives, & des écrévisses. Sa boisson doit être quelque liqueur légere; & pendant qu'il tette, on lui donnera de bon lait un peu clair, sans négliger l'exercice. Si le ventre est resserré, on pourra donner un laxatif, ou un lavement. Mais si le rachitis est causé ou entretenu par quelque maladie de la nourrice, on lui donnera les mêmes remedes qu'à l'enfant, mais en plus grande dose.

Enfin il est bon d'appliquer sur l'épine courbée & sur les membres tortus des bandages convenables, pourvu qu'on ait soin de ne pas nuire, en voulant faire du bien, & de ne pas causer une maladie pire que celle qu'on veut guérir. *Hoffmann, oper. tom. 3, p. 487, &c.* Voyez aussi notre *Auteur, sect. 1, chap. 5, num. 49, 50, 51.*

la même chose deux ou trois matins de suite, ou seulement de deux en deux jours, suivant les forces de la personne, ou suivant que le remede opérera.

Julep hystérique. *Prenez des eaux de cerises noires, de rue, & de bryone composée, de chacune trois onces; castroreum enfermé dans un nouet, & suspendu dans la bouteille, demi-gros; sucre candi ce qu'il en faut. Faites un julep dont la malade prendra quatre à cinq cuillerées dans toutes ses foiblesses; & si le paroxysme est considérable on mettra vingt gouttes d'esprit de corne de cerf dans la premiere dose.*

104. Après l'usage des pilules purgatives décrites ci-dessus, la malade en viendra aux suivantes.

Pilules apéritives. *Prenez limaille d'acier huit grains; & avec suffisante quantité d'extrait d'absynthe, faites deux pilules, que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures après midi, buvant par dessus chaque prise un petit verre de vin d'absynthe: elle continuera ainsi pendant trente jours.*

Ou bien. *Prenez limaille d'acier, & extrait d'absynthe de chacun quatre onces. Mêlez cela ensemble, & le gardez pour l'usage: la malade en avalera de grand matin, & à cinq heures du soir seize grains, ou un scrupule en trois pilules.*

Ou, si on aime mieux, la forme de bol.

Bols apéritifs. *Prenez des conserves d'absynthe romaine, & d'écorce d'orange de chacune une once, angélique confite, noix muscade confite, & thériaque d'Andromaque, de chacune demi-once; gingembre confit deux gros; syrop d'écorce d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.*

Prenez de cet électuaire un gros & demi; limaille de fer porphyrisée huit grains; & avec suffisante quantité de syrop d'écorce d'orange, faites un bol que la malade avalera de grand matin, & un autre de même à cinq heures du soir, buvant par dessus un petit verre de vin d'absynthe.

Pilules hystériques fétides. *Prenez myrrhe choisie, & galbanum, de chacun un gros & demi; castoreum quinze grains; baume du Pérou suffisante quantité. Faites douze pilules de chaque gros de ce mélange: la malade en prendra trois tous les soirs, & par dessus elle boira trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone composée.*

Si ces pilules lâchent le ventre, comme elles font quel-

quefois dans les personnes faciles à purger, à cause des gommes qui entrent dans leur composition, il faudra substituer les suivantes.

Prenez castoreum un gros; sel volatil de succin demi-gros; extrait de rue suffisante quantité. Faites trente pilules : la malade en prendra trois tous les soirs.

Pilules hystériques volatiles.

105. Il faut observer ici que les martiaux, sous quelque forme, & en quelque dose qu'on les donne, causent quelquefois aux femmes de grandes agitations d'esprit & de corps, non seulement les premiers jours qu'elles les prennent, ce qui est ordinaire à presque toutes les femmes, mais encore tout le reste du temps. Dans ce cas-là, on ne doit pas d'abord faire interrompre l'usage des martiaux, mais le faciliter, en donnant pendant quelque temps une dose de laudanum liquide mêlé dans une eau hystérique.

Comment il faut remédier aux troubles que causent les martiaux.

106. Quand les symptômes ne sont pas violents, & qu'il paroît qu'on peut se passer de donner le mars intérieurement, c'est-à-dire, lorsque la maladie est moins considérable, je me contente de faire saigner une fois du bras, & de purger trois ou quatre fois, comme j'ai dit plus haut; ensuite de faire prendre matin & soir pendant dix jours les pilules altérantes décrites ci-devant. Cette méthode ne manque guere de me réussir quand la maladie est legere, & même les pilules seules, sans saignée ni purgation, produisent quelquefois de grands effets.

Ce qu'il faut faire quand le mars n'est pas nécessaire.

107. Il n'est pas rare de voir des femmes d'un tempérament si singulier que les remedes hystériques, d'ailleurs si utiles dans la plupart des symptomes des vaporeux, leur nuisent beaucoup, au lieu de les soulager. Alors il faut s'abstenir absolument de ces sortes de remedes; car, comme dit le grand Hippocrate, *tout ce qu'on fait est inutile, quand la nature s'y oppose* (1).

Remedes hystériques ne conviennent pas à tous les tempéraments.

Cette singularité de tempérament, ou idiosyncrasie, mérite beaucoup d'attention, & faute d'y avoir égard, on peut mettre les malades en danger de la vie, non seulement par les remedes hystériques, mais encore par plusieurs autres remedes. Je n'en donnerai ici qu'un seul exemple. Il y a certaines femmes qui, ayant la petite vérole, ne peuvent soutenir l'usage du syrop diacode; il leur

(1) Φύσιος γὰρ ἀντιπραττούσης, κενεὰ πάντα.

cause des vertiges, des vomissements, & d'autres symptomes hystériques : ces mêmes femmes néanmoins soutiennent très bien le laudanum liquide.

C'est ce que j'ai observé depuis peu dans une jeune fille de qualité. Lui ayant donné le syrop diacode le sixieme & le septieme jour de sa petite vérole, elle fut attaquée chaque fois des symptomes dont je viens de parler, & les pustules ne grossissoient point. Mais comme je lui donnai ensuite le laudanum liquide, elle n'eut plus de pareils symptomes, le visage s'enfla, les pustules grossirent, &, ce qui étoit d'un aussi bon augure, les inquiétudes, & les agitations de corps & d'esprit, ordinaires dans la petite vérole, cesserent entierement. La malade étoit plus forte, & plus tranquille toutes les fois qu'elle avoit pris le narcotique. Mais cela soit dit en passant.

Voilà la méthode par laquelle on vient ordinairement à bout de guérir les vapeurs hystériques, comme aussi la plupart des obstructions des femmes, & sur-tout les pâles couleurs, & toutes sortes de suppressions de regles.

Si le mars ne réussit pas, il faut boire les eaux ferrugineuses.

108. Néanmoins si le sang est tellement appauvri, & les esprits par conséquent dans un tel désordre, que le mars employé de la maniere que j'ai ordonné, ne soit pas capable de guérir la maladie, alors il faudra aller prendre sur les lieux quelques eaux minérales ferrugineuses, comme celles des Tunbrige, ou d'autres semblables. La grande quantité que l'on en boit, & leur convenance avec la nature, fait que leur vertu martiale se communique mieux à la masse du sang, & qu'elles guérissent les maladies plus efficacement que ne peuvent faire toutes les préparations du mars les plus vantées par la chymie.

Précaution à observer en les buvant.

109. Si en buvant les eaux il survient quelque symptome hystérique on doit alors les interrompre un jour ou deux, jusqu'à ce que ce symptome ait entierement cessé, parcequ'autrement il empêcheroit les eaux de passer ; car quoiqu'elles agitent moins le sang & les esprits que ne font les plus doux purgatifs des boutiques, elles ne laissent pas de les agiter un peu, en ce qu'elles sont diurétiques, & souvent même purgatives. S'il est donc vrai que le trouble qu'elles causent dans les humeurs & les esprits, empêchent qu'elles ne passent aisément, n'est-ce pas une absurdité d'ordonner la purgation une fois ou deux la semaine pendant leur usage ; ou, ce qui est encore plus ridicule, de mêler les purgatifs avec les eaux, car il arrive de là que ces eaux, de même que toutes les autres eaux minérales,

au lieu d'opérer plus promptement, operent au contraire plus lentement & plus difficilement.

110. Je crois devoir dire ici que, nonobstant l'opinion de quelques Auteurs qui pensent que ces eaux contiennent une solution des principes du fer, je suis persuadé que ce sont de simples eaux impregnées de la vertu de la mine par où elles passent. On peut s'en convaincre en mettant infuser dans une certaine quantité d'eau suffisante quantité de clous rouillés. Si l'on prend ensuite de cette eau, & qu'on mêle de la noix de galle en poudre, ou des feuilles de thé, ou quelque chose semblable, on verra qu'elle aura la même couleur que prennent les eaux minérales quand on y mêle les mêmes choses (1) : d'ailleurs ces eaux artifi-

Explication de la nature des eaux.

(1) C'est une chose certaine, dit *Hoffmann*, & confirmée par un grand nombre d'expériences chymiques, que les métaux ne peuvent entrer dans la composition des eaux sans être auparavant dissous, ou réduits en sel, ou en vitriol.

De tous les métaux il n'en est point qui se dissolve si aisément dans toutes sortes d'acides que le fer. Ainsi l'eau pure, à raison du principe éthéré & du sel universel qu'elle contient, saisit d'abord ce métal, & le dissout. Si donc on éteint dans l'eau commune un fer rouge, il lui communique des particules ferrugineuses, comme on voit par la vertu astringente & par le goût rude & styptique de l'eau ainsi échauffée. Et comme on observe que l'humidité de l'air, la pluie, &c. ronge le fer, le rouille, & s'en impregne ; de même il n'est pas douteux que les sources qui passent par des mines de fer, ou par des terres rouges & argilleuses n'enlevent en passant des particules ferrugineuses, & n'en soient impregnées. C'est pour cela qu'on les nomme *eaux chalybées*, ou *ferrugineuses*.

Les signes par lesquels on reconnoît ces sortes d'eaux, sont un goût astringent & styptique qu'elles impriment plus ou moins sur la langue, & l'ocre jaune dont les conduits par où elles passent sont tapissés, de même que les bassins & réservoirs qui les contiennent, & aussi les environs des sources. Si on ramasse cet ocre, qu'on le lave, qu'on le seche, & qu'on l'expose à un feu violent, il donne des marques certaines de fer, non seulement parcequ'il est enlevé par l'aimant, mais encore parcequ'il se sublime avec le sel ammoniac, & fournit des fleurs qui donnent la plus belle & la plus parfaite teinture de Mars.

Les autres signes des eaux ferrugineuses sont la couleur purpurine, ou la couleur d'encre qu'elles produisent quand on y mêle de la poudre de noix de galle, & la couleur jaune dont elles teignent un linge, ou un œuf qu'on y trempe. Tous ces signes prouvent manifestement qu'elles contiennent réellement du fer, mais un fer qui, étant joint à un esprit sulphureux, ne ressemble au vitriol commun que par le goût & la couleur qu'il donne, sans approcher d'ailleurs de la nature du vitriol. *Nouv. exp. sur les eaux min.*

Qu'on puisse imiter par l'art les eaux minérales, c'est un fait trop bien établi pour être contesté. Il est bon néanmoins d'observer que notre Auteur avance trop légerement, qu'une infusion de rouille de fer,

cielles étant bues en été, & dans un air sain, produiront les mêmes effets que les eaux minérales naturelles.

Si les eaux ferrugineuses ne réussissent pas, il faut tenter les sulfureuses.

111. Du reste, si la maladie est si opiniâtre qu'elle ne cede pas aux eaux ferrugineuses, il faudra aller prendre les eaux chaudes sulphureuses, par exemple celles de Bath. Le malade les boira d'abord pendant trois jours de suite, le matin; le quatrieme jour il s'y baignera; le jour d'après il recommencera à les boire, de même que la premiere fois, & continuera ainsi alternativement pendant deux mois entiers: car il ne suffit pas de les prendre jusqu'à ce qu'on soit soulagé, mais il est nécessaire d'en continuer l'usage jusqu'à ce qu'on soit entierement guéri, & qu'on n'ait plus à craindre aucun retour des symptomes: & ce que je dis ici des eaux de Bath, doit s'entendre pareillement de toutes les autres eaux minérales, de quelque nature qu'elles soient (1).

---

dans l'eau commune, se teint de la même maniere que les eaux ferrugineuses, en y ajoutant de la noix de galle en poudre, ou quelque chose de semblable. On se convaincra du contraire si on veut faire l'expérience avec le soin & l'exactitude nécessaires.

Les eaux minérales artificielles ne donnent pas une couleur si foncée que les naturelles, & different encore considérablement par d'autres qualités connues, comme la légéreté, la pureté, la subtilité, la volatilité, &c. d'où il s'ensuit que leur boisson ne sauroit produire les mêmes effets que celle des eaux naturelles. Aussi n'est-il pas vraisemblable que l'art puisse préparer sur le champ un remede de cette espece qui soit aussi excellent & aussi subtil que celui que prépare la nature, laquelle emploie peut être beaucoup de temps pour le porter au point de perfection où elle nous le présente.

Quant à la meilleure maniere d'imiter les eaux minérales naturelles, on peut consulter l'ouvrage d'Hoffmann que nous avons cité en dernier lieu, & les leçons chymiques du Docteur Shaw, p. 89, &c. où le lecteur trouvera abondamment de quoi se satisfaire en ce point.

(1) Quand il s'agit de boire les eaux minérales, il faut avoir beaucoup d'égard aux circonstances particulieres qui doivent diriger dans le choix de celles qui conviennent, & à la maniere dont les malades doivent se conduire pendant qu'ils les boivent. Il est impossible d'établir sur cela des regles générales qui ne soient pas sujettes à quantité d'exceptions. Ainsi le meilleur est de les abandonner au jugement du Médecin qui doit avoir une prudence singuliere pour en faire l'application convenable.

Les eaux ferrugineuses, suivant l'observation d'Hoffmann, sont douées d'une vertu apéritive & fortifiante, en sorte qu'on les emploie avec fruit, soit intérieurement, soit extérieurement. Etant bues, elles lâchent le ventre, fortifient le corps & l'estomac, excitent l'appétit, & peuvent par conséquent être employées utilement dans les maladies qui demandent quelque préparation martiale. Etant employées extérieurement en forme de bains, elles sont très bonnes pour

112. La thériaque toute seule, prise fréquemment, & pendant long-temps, est un grand remede dans cette maladie; & non seulement dans celle-ci, mais encore dans plusieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digestion: elle est peut-être le plus puissant remede que l'on ait connu jusqu'à présent, quoique la plupart des gens la méprisent, sous prétexte qu'elle est commune, & en usage depuis tant de siecles.

Thériaque est excellente dans cette maladie, & dans plusieurs autres.

113. Les vins d'Espagne, où l'on a fait infuser de la gentiane, de l'angélique, de l'absynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, sont encore d'un très grand secours, si on en prend trois fois le jour quelques cuillerées, pourvu que la malade ne soit pas d'un tempérament maigre & bilieux. Je me suis même très bien trouvé d'avoir fait prendre à certaines femmes hystériques un grand verre de vin d'Espagne simple, durant quelques jours, à l'heure du sommeil; cela leur a redonné des forces & de la couleur.

Amers sont très bons dans certains tempéraments.

114. Quelquefois aussi le quinquina fortifie merveilleusement bien le sang & les esprits. J'ai observé qu'un scrupule de cette écorce, donné matin & soir durant quelques semaines, avoit rendu la santé & les forces à des hommes hypocondriaques, & à des femmes hystériques, qui avoient long-temps souffert, & qui étoient dans un pitoyable état: mais de toutes les maladies vaporeuses, il n'en est aucune où le quinquina réussisse mieux que dans celles qui sont accompagnées de convulsions, & où l'on voit les femmes faire des efforts terribles & se frapper la poitrine. Il faut avouer néanmoins qu'il ne guérit pas aussi surement & aussi souvent ce mal que les fievres intermittentes (1).

Quinquina est un grand fortifiant.

Mais pour le dire en passant, quoique le quinquina soit si efficace pour la guérison des fievres intermittentes, & d'un usage si universel, il y a néanmoins des gens qui le

Est méprisé de quelques-uns.

fortifier & ranimer les membres engourdis & sans mouvement, pour guérir les douleurs, les contractions, & les relâchements des parties, pour dessécher & cicatriser les vieux ulceres; dans ce cas-là on les fait un peu chauffer, & elles échauffent le corps, ouvrent les pores de la peau, & provoquent la sueur, sur-tout si le malade se met au lit en sortant du bain. *Nov. expér. sur les eaux minér.*

(1) On ne sauroit assez recommander le quinquina dans cette maladie, & dans la plupart de celles où le sang est appauvri, les forces épuisées, & le ton des solides considérablement affoibli. Pour le rendre plus efficace en ce cas-là, on peut le joindre avec les remedes hystériques & martiaux.

désapprouvent autant maintenant parcequ'il guérit d'une maniere si prompte & si sure, qu'ils le désapprouvoient autrefois, parcequ'il étoit connu depuis peu. Tel est le sort des plus grands hommes, ainsi que des meilleurs remedes: mais la joie ou la tristesse que nous ressentons du bonheur public, est comme une pierre de touche par laquelle nous pouvons nous connoître nous-mêmes, & juger si nous sommes gens de bien ou méchants.

Avantages de la diete lactée dans certains tempéraments.

115. Si les remedes que nous avons proposés jusqu'ici ne conviennent pas, comme il arrive souvent dans les personnes maigres, & d'un tempérament bilieux, alors on pourra recourir à la diete lactée. Une chose qui paroîtra d'abord surprenante, c'est que des femmes qui avoient été long-temps tourmentées de vapeurs, & dont le mal avoit résisté à tous les remedes les plus appropriés, ont recouvré la santé en vivant quelque temps de lait pour toute nourriture. Les vapeurs de ces femmes étoient principalement des coliques hystériques, qui n'étoient adoucies que par les narcotiques; & comme le fréquent usage de ces sortes de remedes y avoit accoutumé la nature, la douleur revenoit dès que leur action avoit cessé.

Ce qu'il y a de plus particulier dans cette méthode, c'est que le lait n'étant qu'un aliment froid & foible, ne laisse pas de fortifier les esprits. Rien néanmoins n'est plus naturel; car comme le lait est un aliment très simple, il se digere parfaitement, & avec moins de difficulté que beaucoup d'autres nourritures; ce qui produit nécessairement un bon sang, & des esprits de même nature.

On remarquera encore que le désordre des esprits ne vient pas simplement de leur foiblesse considérée en elle-même, mais considérée par rapport à l'état du sang; car il peut se faire que les esprits d'un enfant soient assez forts à proportion de son sang, & ne le soient pas assez à proportion du sang d'un adulte. Or, quoique le lait fournisse une nourriture crue & légere, il ne laisse pas de produire un sang doux & balsamique; & si les esprits qui en proviennent sont seulement de même force, cela suffit. Il y a cependant des personnes qui ne peuvent soutenir les incommodités que cette diete apporte ordinairement les premiers jours; savoir que le lait se caille dans leur estomac, & que d'ailleurs il ne les soutient pas suffisamment (1).

(1) Tant s'en faut que le lait soit un aliment crud & léger; il est au

116. Mais la meilleure chose que j'aie connue jusqu'à présent pour fortifier, & animer le sang & les esprits, c'est d'aller à cheval presque tous les jours, & de faire par cette voiture des promenades un peu longues, & en grand air. Cet exercice, par les secousses redoublées qu'il cause aux poumons, & sur-tout aux visceres du bas-ventre, débarrasse le sang des humeurs excrémentitielles qui y séjournoient, donne du ressort aux fibres, rétablit les fonctions des organes, ranime la chaleur naturelle, évacue par la transpiration ou autrement les sucs dégénérés, ou bien les rétablit dans leur premier état, dissipe les obstructions, ouvre tous les couloirs, & enfin par le mouvement continuel qu'il cause au sang, le renouvelle, pour ainsi dire, & lui donne une vigueur toute extraordinaire.

Rien de meilleur pour se fortifier que d'aller à cheval.

Il est vrai que l'exercice du cheval convient moins aux femmes qui, étant accoutumées à une vie tranquille & sédentaire, pourroient en recevoir du dommage, sur-tout dans le commencement : mais il convient parfaitement aux hommes, & rien n'est si propre à leur rendre la santé (1). En voici un exemple.

117. Un Prélat d'Angleterre, homme d'un rare génie, d'un grand sens, & d'une érudition consommée, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la longueur corrompit tous les levains du corps, & ruina toutes les digestions. Le malade prit à diverses fois des remedes martiaux;

Exemple de cela.

---

contraire un remede & un aliment très propre & très salutaire pour les personnes foibles, pour les phthisiques & les goutteux, chez qui les digestions sont lésées, car il se digere facilement, & il nourrit beaucoup; mais pour qu'il remplisse les vues qu'on se propose, il faut en prendre une certaine quantité, & le continuer un temps considérable.

Le lait de femme est le plus doux, le plus léger, & le plus conforme à notre nature. Les Auteurs rapportent des cures merveilleuses qu'il a opérées; mais la difficulté est d'en avoir une quantité suffisante. Après le lait de femme, le meilleur est celui d'ânesse, ensuite celui de chevre, puis celui de vache, que la plupart des Auteurs mettent au dernier rang. Les vertus extraordinaires du lait d'ânesse, la maniere de le prendre avec le plus d'utilité, les cas où il convient, sont expliqués au long avec beaucoup de netteté par le judicieux Hoffmann, dans une Dissertation sur ce sujet, intitulée *de mirabili lactis asinini in medendo usu*, à laquelle nous renvoyons le lecteur pour plus ample instruction.

(1) Voyez ci-devant *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 10.

il essaya presque toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles on joignoit de fréquentes purgations : il eut recours aux antiscorbutiques de toute espece, & à différentes sortes de poudres testacées, en vue d'adoucir son sang, & tout cela sans aucun fruit. Epuisé par la maladie, & par des remedes continués durant plusieurs années, il fut enfin attaqué d'un dévoiement colliquatif qui, dans la phthisie, & dans les autres maladies chroniques, où toutes les digestions sont entierement ruinées, est ordinairement l'avant coureur de la mort.

Voilà où en étoit ce malade quand il me consulta : je jugeai d'abord qu'il n'y avoit plus moyen de lui faire de remedes, après tous ceux qu'il avoit pris inutilement. Ainsi je lui conseillai, par les raisons que j'ai rapportées ci-devant, d'entreprendre d'aller à cheval, en ne faisant au commencement que peu de chemin, & à proportion de sa foiblesse ; d'augmenter chaque jour par degrés, jusqu'à ce qu'il parvint à faire en un jour la valeur environ d'une médiocre journée, & persister dans cet exercice jusqu'à ce que sa santé fût rétablie.

Or, si ce malade n'avoit été homme de grand sens & de grand esprit, jamais il n'auroit seulement voulu entreprendre un pareil exercice. Je voulus encore qu'il n'eût égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température de l'air, mais qu'il usât de tout indifféremment & sans distinction, comme fait un voyageur.

Il se soumit entierement à tout ce que j'ordonnai, & il s'en trouva bien. Chaque jour il faisoit un peu plus de chemin ; & encouragé de plus en plus par le succès, il en vint jusqu'à faire dans un jour vingt milles, & même trente milles. Il continua ainsi durant plusieurs mois, pendant lesquels il fit, comme il me le raconta lui-même, plus de mille lieues ; enfin il recouvra une parfaite santé, & il acquit même assez de force & de vigueur.

Excellence de l'exercice du cheval dans la consomption.

118. L'exercice du cheval n'est pas moins utile à ceux qui ont la consomption, qu'aux hypocondriaques. Quelques-uns de mes parents qui étoient attaqués de cette maladie, ont été guéris, en continuant long-temps cet exercice, par mon conseil ; car je savois certainement que tout autre remede, quelque précieux qu'il fût, & toute autre méthode ne leur auroit absolument servi de rien. Ce n'est pas seulement dans des consomptions légeres, accompagnées de toux fréquente & d'amaigrissement, que l'exercice du cheval a réussi ; mais encore dans des con-

ſomptions confirmées, accompagnées de ſueurs nocturnes, & même de ce dévoiement funeſte qui eſt ordinairement le dernier terme de la maladie, & l'avant-coureur de la mort.

En un mot, quelque meurtriere que ſoit parmi nous la conſomption, & quelque raiſon que l'on ait de la regarder comme telle, puiſqu'en effet elle enleve preſque les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, j'oſe aſſurer néanmoins que le mercure n'eſt pas plus efficace pour la guériſon de la vérole, ni le quinquina pour la guériſon des fievres intermittentes, que l'exercice du cheval pour celle de la conſomption, pourvu que le malade faſſe ſuffiſamment de chemin, & qu'il ait ſoin que les draps de ſon lit ſoient bien ſecs.

Il faut cependant obſerver que les gens qui ſont ſur le déclin de l'âge, doivent continuer cet exercice beaucoup plus long-temps que les autres, comme je m'en ſuis aſſuré par un grand nombre d'expériences. Mais quoique l'exercice du cheval ſoit le plus utile à ceux qui ont la conſomption, les voyages en carroſſe n'ont pas laiſſé de produire quelquefois des effets merveilleux (1).

119. Pour revenir maintenant à mon principal ſujet, voilà quelle eſt la méthode générale de traiter les vapeurs hyſtériques, eu égard à la cauſe originaire qui conſiſte dans une trop grande foibleſſe du ſang, méthode qui, par conſéquent, n'a lieu qu'hors le temps de l'accès, ou paroxyſme. *Ce qu'il faut faire dans l'accès hyſtérique.*

Mais quand il ſurvient un paroxyſme, avec quelques-uns des ſymptomes rapportés ci-deſſus, ſi la violence du mal eſt telle, qu'on n'ait pas le temps de fortifier le ſang & les eſprits, il faut auſſi-tôt recourir aux remedes hyſtériques, qui ont une odeur déſagréable, & qui par-là ſont

(1) L'exercice du cheval, ſuivant l'obſervation d'Hoffmann, eſt fort vanté par les plus grands Médecins, tant anciens que modernes, pour la guériſon de la conſomption & de la phthyſie; néanmoins dans le commencement de la maladie, & dans les jeunes gens pléthoriques, il eſt nuiſible, parcequ'il cauſe de fréquents retours d'hémoptiſie. Il ne convient point du tout non plus lorſqu'on juge que le poumon eſt conſidérablement endommagé & abcédé, parcequ'un trop grand mouvement du corps, ſoit en allant à cheval, ſoit en carroſſe, peut aiſément cauſer à cette partie une inflammation mortelle. Mais dans la conſomption hypocondriaque ou atrophie, le cas eſt très différent; car un exercice modéré & ſouvent réitéré y convient extrêmement. Voyez *Hoffmann*, *Oper. tom.* 3. *p.* 294.

propres à rétablir les esprits dans leur direction ordinaire, soit qu'on donne ces remedes intérieurement, soit qu'on les approche du nez des malades, soit qu'on les applique extérieurement. Tel est l'assa-fétida, le galbanum, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac, & tout ce qui exhale une odeur fort puante & fort désagréable (1).

Remedes fétides y conviennent.

120. En effet, toutes les drogues qui ont une mauvaise odeur, soit naturellement, soit par le travail de l'art, remplissent très bien cette indication; & je crois que l'esprit de corne de cerf, de sang humain, d'urine, & celui que fournissent les os & les autres parties animales, tirent leur principale vertu de l'odeur empyreumatique & fétide qu'ils contractent par la violence du feu, & qui leur est essentielle.

Il en est de même de la fumée que rendent les plumes, le cuir, & toutes les autres substances animales quand on les brûle. Cette fumée est toujours puante; & si elle est produite par un feu violent, & qu'elle soit reçue dans des vaisseaux, elle se condense, & forme les liqueurs que l'on nomme *esprits volatils*. Comme ces esprits sont uniquement l'ouvrage du feu, ils ont des qualités qui n'étoient pas originairement dans les sujets d'où ils sont tirés. Au reste, ils ont tous les mêmes vertus, de quelque substance qu'on les tire, pourvu que ce soit une substance animale.

Laudanum est quelquefois nécessaire.

121. Si le paroxysme hystérique est accompagné d'une douleur violente en quelque partie que ce soit, ou d'un grand vomissement, ou d'une diarrhée, alors, outre les remedes hystériques dont nous avons parlé, il faut encore avoir recours au laudanum, qui est seul véritablement capable de calmer ces symptomes.

En quel cas il faut saigner & purger avant l'usage du laudanum

Mais quand il s'agit d'appaiser des douleurs qui excitent le vomissement, alors à moins qu'elles ne soient presque insupportables, on doit bien se garder d'y employer le laudanum, ou quelque autre narcotique, avant que d'avoir fait précéder les évacuations convenables.

Premierement, parcequ'il y a quelquefois une si grande abondance de sang & d'humeurs, sur-tout dans les femmes d'un tempérament sanguin & robuste, que cela pourroit empêcher l'effet du plus puissant narcotique, quoique

(1) Il faut se souvenir ici de la précaution que nous avons recommandée ailleurs. Voyez *ci-devant*, *num.* 107.

ſouvent réitéré. De là vient que dans ces cas-là il eſt néceſſaire de ſaigner du bras & de purger, avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, dont une doſe médiocre fera alors ce que n'auroit pas fait auparavant une très grande doſe.

Secondement, parcequ'une longue expérience m'a appris, que quand une malade s'eſt accoutumée à l'uſage du laudanum, ſans qu'on ait fait précéder les évacuations néceſſaires, elle ſe trouve enſuite obligée, à cauſe de la douleur qui revient dès que l'action du remede a ceſſé, de le réitérer chaque fois, & cela tous les jours pendant pluſieurs années, en augmentant peu à peu la doſe; de telle maniere qu'elle ne ſauroit plus du tout ſe paſſer de laudanum, quoiqu'il corrompe les digeſtions, & affoibliſſe les fonctions naturelles. Je ne crois pas cependant qu'il nuiſe immédiatement au cerveau, ou aux nerfs, ou aux fonctions animales.

122. Je juge donc, & je le dis pour l'avoir expérimenté, que l'uſage des évacuants doit précéder celui des narcotiques. Par exemple, dans les femmes robuſtes, & dans celles où le ſang prédomine, il faut ſaigner & purger, ſurtout s'il y a long-temps qu'elles n'ont eu d'accès hyſtérique. Mais dans les femmes délicates, qui ſont d'un tempérament entierement différent des premieres, & qui ont été attaquées peu de temps auparavant d'un ſemblable paroxyſme, il ſuffira de nettoyer l'eſtomac, en leur faiſant avaler quelques pintes de petit-lait, qu'elles rendront par le vomiſſement, & de leur ordonner enſuite une bonne doſe de thériaque, ou d'orviétan, faiſant boire par-deſſus quelques cuillerées d'une liqueur ſpiritueuſe & agréable, mêlée d'un peu de laudanum liquide.

123. Si la malade avoit déja vomi, long-temps avant qu'on appellât le Médecin, & qu'il y eut à craindre de la trop affoiblir, & de mettre les eſprits en fureur, ſi on tentoit de nouveau le vomiſſement par les émétiques; dans ce cas-là, il faudroit donner ſur le champ une doſe convenable de laudanum, & la réitérer autant de fois qu'il ſeroit néceſſaire, pour diſſiper entierement le ſymptome dont il s'agit.

En quel cas il faut d'abord donner le laudanum.

124. Il y a ici deux choſes principales à obſerver. La premiere, c'eſt que quand une fois on a commencé l'uſage du laudanum après les évacuations requiſes, il faut le continuer juſqu'à ce que le ſymptome que l'on veut combattre ait tout-à-fait diſparu, ayant ſeulement la précaution

Précautions néceſſaires en le donnant.

de mettre entre chaque prise du remede, autant d'intervalle qu'il est nécessaire, pour connoître ce qu'une prise a opéré avant que d'en donner une autre. Mais nous avons parlé de cela ailleurs.

La seconde chose à observer, c'est de s'abstenir absolument de toute évacuation pendant l'usage du laudanum, & de ne rien faire qui puisse émouvoir tant soit peu le malade. Le lavement le plus doux, comme celui de lait & de sucre, seroit capable de détruire tous les bons effets du narcotique, & de renouveller la douleur & le vomissement.

Sa nécessité dans les grands vomissements.

125. Quelque nécessaire que soit le laudanum dans les douleurs hystériques, il l'est encore davantage dans les grands vomissements. Il en faut alors une dose très forte, & qui soit souvent réitérée, c'est-à-dire après chaque vomissement, sans quoi le remede est rejetté par en haut, avant que d'avoir eu le temps d'opérer. La forme qui convient alors, est principalement la forme solide : ou si on donne le narcotique en forme liquide, le véhicule doit être en si petite quantité, qu'il ne puisse être rejetté.

On mettra, par exemple, quelques gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle un peu forte, ou de quelque autre semblable ; & on avertira la malade de se tranquilliser aussi-tôt après la prise, & surtout de tenir autant qu'elle pourra la tête immobile ; parque le moindre mouvement de tête est capable, plus que toute autre chose, d'exciter le vomissement ; ce qui rendroit inutile la prise du remede.

Le symptome étant surmonté, on continuera encore durant quelques jours soir & matin l'usage du narcotique, afin de prévenir la rechûte ; & on observera la même chose après qu'on aura appaisé par ce remede la douleur hystérique & la diarrhée.

Douleur & vomissement dans cette maladie trompent aisément les Médecins.

126. Telle est la méthode de remédier à la douleur & au vomissement, qui sont des symptômes des vapeurs hystériques, & qui, ressemblant très souvent à d'autres maladies, trompent plus aisément les Médecins, que ne font tous les autres symptômes. Par exemple, dans cette sorte d'affection hystérique, qui ressemble à un paroxysme de colique néphrétique, & dont nous avons donné la description, il y a une très grande ressemblance entre ces deux maladies ; car elles attaquent toutes deux la même partie, & produisent toutes deux le vomissement. Néanmoins elles ont des causes entierement différentes, & elles

doivent être traitées si différemment, que les remedes qui sont salutaires dans l'une, sont pernicieux dans l'autre; & au contraire (1).

En effet, si la douleur & le vomissement sont occasionnés par une pierre, ou par du gravier contenus dans les reins, rien ne convient mieux alors que de diminuer le volume du sang par de grandes & fréquentes saignées, & de donner beaucoup de lavements emollients & d'autres adoucissants internes, afin de relâcher & dilater les conduits par où la pierre doit sortir, ajoutant des remedes diurétiques, & lithontriptiques.

Danger de se tromper dans la cause de ces symptomes,

Au contraire, si ces symptômes ne viennent pas d'une pierre, mais du désordre des esprits animaux qui se jettent en trop grande quantité sur les reins, il ne faut, dans ce cas là, que des narcotiques, & le plus doux lavement est suspect après les premieres évacuations. Or, si on suit une méthode opposée, dans quel danger ne met-on pas une pauvre malade, qui se trouve ainsi la victime de l'ignorance du Médecin?

Et dans celle du symptome qui ressemble à la colique bilieuse.

127. On peut dire la même chose de cette sorte d'affection hystérique, qui ressemble à la colique bilieuse, ou à la passion iliaque, mais qui est d'une nature entierement différente, & même contraire : car si on la confond avec la colique bilieuse, & qu'on la suppose venir d'une humeur âcre, que les arteres mésenteriques ont déposée dans les visceres, erreur dans laquelle la douleur insupportable, & la couleur verte des matiere que l'on rend, soit par en haut, soit par en bas, jettent facilement un Médecin peu attentif, & peu accoutumé à réfléchir : dans ce cas-là il n'est rien de plus naturel que de travailler à adoucir l'acrimonie des humeurs par l'usage des remedes rafraîchissants & incrassants, & d'employer les lavements & les purgatifs fréquents, pour débarrasser les visceres des humeurs nuisibles, & sur-tout de mettre en usage le mercure doux, & les préparations de scammonée, afin d'évacuer plus à fond la matiere morbifique.

Mais quel sera le sort des malades, & quel danger ne courront-ils pas par cette méthode, si la maladie que l'on traite de colique bilieuse, se trouve réellement une simple affection hystérique ou hypocondriaque? car l'expérience fait voir, que dans ce cas-là, après avoir évacué par les remedes généraux les humeurs corrompues qui ont été pro-

(1) Voyez ci-dessus *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 18.

duites par le désordre des esprits, & qui pourroient empêcher l'effet des narcotiques, il ne reste plus qu'à tranquilliser les esprits, jusqu'à ce que les symptomes aient cessé; & quand ils ont cessé, on doit ordonner les martiaux, ou d'autres remedes propres à détruire radicalement le mal, en ranimant & fortifiant le sang.

Je ne rapporterai pas ici les malheurs terribles que je sais être arrivés à quantité de femmes, parcequ'on avoit pris des coliques hystériques pour des coliques bilieuses: je dirai seulement que les fréquentes évacuations, qui sont absolument nécessaires dans la colique bilieuse, loin d'appaiser la douleur, & le vomissement qui accompagnent la colique hystérique, ne font au contraire que les augmenter, d'autant qu'ils augmentent le déréglement des esprits, qui est la véritable cause de ces deux symptomes. Enfin le mal, après avoir duré plusieurs mois, attaque tout à coup le cerveau, & aboutit à des convulsions qui enlevent en peu de temps la malade, sur-tout lorsqu'après d'autres évacuations souvent réitérées, on s'est avisé de donner l'émétique, sous prétexte que les matieres que la personne rendoit par le vomissement, étoient d'une couleur verte (1).

En un mot, l'observation m'a appris qu'il est de la derniere conséquence de bien distinguer les symptomes qui sont ordinaires aux femmes hystériques, & de ne pas les attribuer à d'autres maladies avec lesquelles ils ont souvent de la ressemblance.

Affection hystérique est quelquefois mortelle à cause des symptomes qui s'y joignent.

128. Outre les méprises dont nous venons de parler, & qui exposent les femmes hystériques à un danger évident, il arrive encore à plusieurs femmes d'être attaquées de vapeurs par une autre cause: & quoique ces vapeurs ne soient pas mortelles de leur nature, elles ne laissent pas de le devenir, à raison des accidents terribles qui en sont la suite, & qui enlevent un assez grand nombre de femmes.

Suppression des vuidanges, d'où provient.

Par exemple, une femme d'un tempérament foible & délicat vient à accoucher, tout se passe heureusement, & le mieux du monde; la Sage-Femme, soit par ignorance, soit par vanité, & pour faire voir qu'elle s'est bien acquitée de son devoir, conseille à la malade de se lever peu de jours après ses couches, & de demeurer quelque temps hors du lit. Celle-ci obéit. Mais dès le premier mou-

(1) Voyez ci-dessus *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 168.

vement

vement qu'elle se donne, elle est attaquée d'une affection hystérique, qui diminue d'abord les vuidanges, & ensuite les arrête entierement.

Cette suppression prématurée est suivie d'un grand nombre de symptomes qui tuent bientôt la malade, à moins que le Médecin ne soit très diligent & très habile. Car quelquefois les vapeurs occasionnent un transport qui, devenant chaque jour plus violent, cause des convulsions, & ensuite la mort; ou si la femme en réchappe, il lui reste un affoiblissement d'esprit qui dure quelquefois jusqu'à la fin de ses jours. D'autres fois après la suppression des vuidanges il survient une fievre qui prend le caractere des fievres épidémiques de ce temps-là, ou qui dépend uniquement de la premiere maladie. Les vapeurs hystériques qui ont produit la suppression des vuidanges, redoublent alors leur violence.

129. J'ai fait réflexion, il y a déja long-temps, que de dix femmes qui meurent en couche, à peine y en a-t-il une qui périsse faute d'avoir eu les forces nécessaires pour se délivrer, ou par les douleurs qui accompagnent un accouchement laborieux. Mais la principale cause de leur mort, c'est qu'elle se sont levées trop tôt, & que le mouvement qu'elles se sont données, a occasionné des paroxysmes hystériques, qui ont produit une suppression de vuidanges, laquelle a été suivie de symptomes mortels.

Danger de se lever trop tôt après l'accouchement.

Voilà pourquoi je conseille toujours aux femmes en couche, qui sont d'un tempérament foible, & qui veulent m'écouter, de garder le lit, au moins jusqu'au dixieme jour, sur-tout si elles ont déja eu auparavant des vapeurs hystériques : car, outre que le repos les garantit de ces vapeurs, la chaleur continuelle du lit répare encore les esprits qui ont été affoiblis & épuisés, tant par les douleurs de l'accouchement, que par les évacuations qui l'accompagnent : outre qu'elle aide la nature, & lui sert à digérer & à évacuer toutes les crudités qui se sont accumulées pendant le temps de la grossesse.

Femmes délicates ne doivent pas se lever avant le dixieme jour.

130. Si donc une femme, pour s'être levée trop tôt après ses couches, vient à être attaquée de quelques-uns des symptomes dont nous parlons, les vues que l'on doit avoir en ce cas-là, sont d'appaiser le trouble des esprits, & de rétablir l'écoulement des vuidanges, dont la suppression est la cause prochaine & immédiate de ces dangereux symptomes. Il ne faut pas néanmoins suivre trop

Maniere de traiter la suppression des vuidanges.

opiniâtrement cette méthode ; mais après avoir employé pendant quelque temps les remedes qui ont ordinairement du succès en pareil cas, il faut les abandonner s'ils ne réussissent pas : car les remedes violents ne conviennent point ici, & on ne doit pas même continuer l'usage de ceux qui sont doux, parceque les accouchées sont alors dans un grand abattement, & un grand épuisement de forces.

Par exemple, dès qu'on est assuré de la suppression des vuidanges, il faut aussi-tôt faire mettre la malade au lit, lui appliquer sur le nombril un emplâtre hystérique, & lui ordonner l'électuaire suivant.

Electuaire apéritif.

Prenez des conserves d'absynthe Romaine, & de rue, de chacune une once ; des trochisques de myrrhe, deux gros ; castoreum, safran, sel volatil ammoniac, & de l'assa-fétida, de chacun demi-gros ; syrop des cinq racines, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra de trois heures en trois heures la grosseur d'une bonne noix muscade, & elle boira par-dessus chaque prise quatre à cinq cuillerées du julep suivant.

Julep hystérique.

Prenez des eaux de rue, & de bryonne composée, de chacune trois onces ; du sucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez cela ensemble pour un julep.

Laudanum, quand doit être donné dans ce cas-là.

Ces remedes étant donnés aussi-tôt qu'on s'apperçoit de la suppression des vuidanges, ils les rappelleront le plus souvent. Mais si on donne toute la quantité que nous avons marqué, sans que les vuidanges reparoissent, il faut dans ce cas-là tenter au moins une fois l'usage du laudanum : car, quoique le laudanum arrête de sa nature les évacuations, néanmoins comme il tranquillise les esprits, dont le désordre a été cause de la suppression, il peut, par cette raison, être quelquefois très utile, & rappeller l'écoulement des vuidanges, lorsque les emmenagogues ne font rien.

La meilleure maniere d'employer alors les narcotiques, est de les marier avec les hystériques & les emmenagogues. Par exemple, on mêlera vingt-quatre gouttes de laudanum liquide dans une certaine quantité d'eau de bryone composée ; ou bien un grain & demi de laudanum en forme solide avec douze grains d'assa-fétida, dont on formera deux pilules.

131. Si après avoir donné une fois ce remede, les vuidanges ne reviennent pas, il ne faut en aucune façon le réitérer comme on fait, & comme on doit le faire en d'autres occasions; car si on le réitéroit, il supprimeroit de telle sorte l'écoulement, qu'on ne pourroit ensuite le rappeller par aucun moyen. Mais si après avoir attendu quelque temps on ne voit aucun effet du laudanum, il faudra revenir aux emmenagogues joints aux hystériques, encore faudra-t-il les employer légerement, & donner ensuite un lavement avec le lait & le sucre. Je dis un lavement, de même que j'ai dit une prise de laudanum, parceque si un seul lavement ne rappelle pas les vuidanges, on ne doit rien espérer de plusieurs. Un seul sollicite doucement les humeurs, & par-là il peut exciter l'écoulement; mais plusieurs le détournent ailleurs (1).

Ne doit pas être réitéré.

132. Si les emmenagogues employés légerement ne réussissent pas, le parti que doit prendre alors un Médecin prudent, c'est de ne rien faire du tout, & de gagner du temps, parceque chaque jour donne plus d'espérance de guérison; & si la malade passe le vingtieme jour, elle n'a presque plus rien à craindre; car alors étant un peu soulagée, & ayant repris des forces, elle se trouvera en état de soutenir les remedes qui seront nécessaires pour dissiper les accidents qu'a produit la suppression des vuidan-

Il faut temporiser.

(1) Comme les vuidanges peuvent être supprimées par différentes causes, il faut toujours avoir égard à celle qui produit cet accident: ainsi après un accouchement difficile, qui a été accompagné de grandes douleurs, lesquelles ont occasionné de violentes contractions spasmodiques des solides, & un mouvement tumultuaire des fluides, en conséquence de quoi les vuidanges cessent de couler, l'indication curative est d'appaiser ce tumulte; de quoi on peut venir à bout par la saignée, si on la juge nécessaire, par les lavements, les anodins, un régime rafraîchissant, & par l'usage des diaphorétiques doux & des boissons légeres & délayantes, & en tenant la malade tranquille.

Mais si les vuidanges sont supprimées pour avoir eu froid, ou par une transpiration arrêtée, ou par un chagrin, ou une crainte, ou par quelque autre cause semblable, il faut que la malade garde le lit, qu'elle use d'un régime chaud & propre à faire transpirer, qu'elle prenne toutes ses boissons chaudes, qu'elle avale de temps en temps quelques cuillerées d'un cordial convenable, ou de vin chaud, qu'elle vive de gelées, de panades, de bouillons, &c. & lui donner aussi en même temps des remedes hystériques, comme myrrhe, borax, safran, blanc de baleine, sel volatil de succin, racine de valériane sauvage, esprits volatils, & semblables.

ges ; au lieu que si on s'obstinoit à donner des remedes, après que les premiers ont été inutiles, on ne feroit peut-être qu'augmenter la maladie & le désordre des esprits, qui est la cause primordiale ; & c'est à quoi il faut bien faire attention.

Preuve par un exemple.

133. Il n'y a pas long-temps qu'une Dame, également distinguée par sa vertu & par sa naissance, me fit appeller pour la traiter. Elle avoit été attaquée de vapeurs hystériques, parcequ'elle s'étoit levée très peu de temps après avoir accouché, & ses vuidanges étoient entierement supprimées. Je tâchai de les faire revenir en me servant des remedes dont j'ai parlé ci-dessus ; mais je n'y réussis pas ; les vapeurs étoient si violentes, qu'elles résistoient à tous les remedes.

Voyant donc que le moyen de sauver la malade, étoit de ne rien faire du tout, je crus devoir abandonner à la nature & au temps le soin de la guérison. Cela réussit à merveille jusqu'au quatorzieme jour ; car visitant chaque jour la malade, je ne la trouvai jamais plus mal que le jour d'auparavant. Mais au bout de ce temps-là, des femmes qui étoient auprès d'elle, & que j'avois eu bien de la peine jusqu'alors d'empêcher de lui nuire, en voulant lui rendre service, persuaderent au mari de la faire saigner incessamment du pied. Elle fut saignée ; & ce qui en arriva, c'est que les paroxysmes hystériques devinrent si violents, qu'au bout de quelques heures il survint des spasmes qui furent bientôt suivis de la mort.

Conduite de l'Auteur quand il n'est pas sûr de sa méthode.

134. Pour moi, je pense non seulement que dans les maladies des femmes acccouchées, mais encore dans toutes les maladies aiguës, lorsque je ne suis pas assuré de pouvoir les guérir par mes remedes, le meilleur parti que j'ai à prendre, si je veux remplir les devoirs d'un honnête homme & d'un bon Médecin, c'est de ne rien faire du tout, pourvu qu'en visitant le malade je ne le trouve pas plus mal que le jour d'auparavant, & que je puisse conjecturer raisonnablement qu'il ne sera pas plus mal le lendemain. Au lieu que si en traitant ce malade j'emploie une méthode dont je ne connoisse pas surement l'efficacité, il risquera autant du côté des remedes que je hasarderai, que du côtéde la maladie même ; & le danger, au lieu de simple qu'il étoit, deviendra double, & la guérison par conséquent plus difficile.

Il est vrai que dans le temps dont je parle, je ne vois

aucun signe manifeste d'une guérison seulement commencée ; mais cependant je suis très assuré qu'une maladie aiguë ne sauroit toujours durer : ainsi à mesure que le temps se passe, le danger diminue, ou du moins le Médecin trouve l'occasion d'employer des remedes plus à propos, & avec plus de succès, qu'il n'auroit fait auparavant.

Ce que j'avance ici regarde principalement les maladies des femmes accouchées, où la moindre méprise peut avoir des suites funestes, & où l'on est si peu maître de gouverner une évacuation naturelle, dont la suppression produit les accidents terribles que nous avons rapportés ci devant.

135. Les vapeurs hystériques ne viennent pas toujours d'une foiblesse naturelle des esprits animaux, elles viennent encore très souvent d'une cause accidentelle, savoir d'un flux immodéré des vuidanges, ou des regles. Le flux immodéré des vuidanges arrive principalement les premiers jours après un accouchement laborieux, & il est suivi d'un grand nombre de symptomes hystériques, mais, pour l'ordinaire, il ne dure pas long-temps, & on le guérit sans peine en ordonnant un régime de vivre un peu incrassant, auquel on pourra ajouter la potion suivante (1).

Vapeurs hystériques viennent souvent du flux immodéré des vuidanges & des regles.

Prenez *de l'eau de plantain & du vin rouge, de chacun une livre : faites-les bouillir ensemble jusqu'à la consomption du tiers, & adoucissez-les ensuite avec suffisante quantité de sucre fin. Quand cette boisson sera refroidie, la malade en prendra un demi-septier deux ou trois fois par jour.*

Potion astringente.

Elle usera de temps en temps de quelque julep hystérique doux, & elle approchera souvent de son nez le nouet suivant :

(1) L'Auteur, dans le texte latin, appelle, je ne sais pourquoi, les vuidanges *des regles qui coulent pendant les couches* ; car les regles ne viennent jamais dans ce temps-là. Le flux immodéré des vuidanges se guérit en tenant la malade un peu fraîchement, par la saignée, si les forces le permettent, par les calmants & les narcotiques, par l'usage intérieur & extérieur des astringents, & spécialement en appliquant sur le ventre & les lombes des linges trempés dans le vinaigre. La teinture styptique d'Helvetius convient encore extrêmement dans ce cas là.

Nouet fétide. Prenez *galbanum & de l'assa-fœtida, de chacun deux gros; castoreum, un gros & demi; sel volatil de succin, un demi-gros: mêlez tout cela ensemble pour un nouet.*

Ou bien:

Prenez *deux gros d'esprit de sel ammoniac que la malade flairera souvent.*

Traitement du flux immodéré des regles. 136. Quant au flux immodéré des regles, quoique les femmes y soient sujettes en tout temps, elles en sont néanmoins beaucoup plus souvent attaquées peu de temps avant que les regles cessent entierement d'elles-mêmes, c'est-à-dire vers l'âge de quarante-cinq ans, lorsqu'elles les ont eues de bonne heure, & vers l'âge de cinquante ans, lorsqu'elles les ont eues plus tard. La grande quantité de sang que les femmes perdent alors, leur cause des vapeurs presque continuelles.

Les remedes hystériques, tant internes qu'externes, conviennent dans ce cas-là, pourvu qu'on les emploie légérement, & seulement les plus doux, crainte d'augmenter la perte. Mais l'essentiel de la curation consiste à arrêter l'écoulement, & en voici la maniere:

Détail des remedes. 137. On tirera huit onces de sang au bras; le lendemain, on donnera une potion purgative ordinaire qui sera réitérée deux autres fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque médecine; & durant le cours de la maladie, on fera prendre tous les soirs une once de syrop diacode. On prescrira aussi l'électuaire suivant.

Electuaire astringent. Prenez *conserve de roses seches, deux onces; trochisques de terre de Lemnos, une dragme & demie; écorce de grenade, & corail rouge préparé, de chacun deux scrupules; pierre hématite, sang de dragon, & bol d'Arménie, de chacun un scrupule; syrop de corail simple, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra gros comme une bonne noix muscade, le matin & à cinq heures après midi, buvant par-dessus chaque prise six cuillerées du julep qui suit.*

Julep astringent. Prenez *des eaux de bourgeons de chêne & de plantain, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, & syrop de roses seches, de chacun une once; esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner au julep une agréable acidité.*

Prenez feuilles de plantain & d'ortie, quantité suffisante : pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez-en le suc que vous clarifierez ensuite ; & quand il sera froid, on donnera à la malade six cuillerées trois ou quatre fois par jour. Sucs incrassans.

Après la premiere purgation, on appliquera sur la région des reins l'emplâtre suivant : Emplâtre fortifiant.

Prenez *du diapalme & de l'emplâtre pour la hernie, de chaque partie égale : mêlez-les ensemble & les étendez sur de la peau.*

138. Il faut ordonner un régime rafraîchissant & incrassant, si ce n'est que la malade pourra prendre une fois ou deux par jour un petit verre de vin clairet ; & quoique ce vin ne convienne pas tout à fait, en ce qu'il met aisément le sang en mouvement, on peut néanmoins l'accorder pour soutenir les forces. Le régime.

Cette méthode que nous recommandons dans le flux immodéré des regles, n'est pas moins utile pour prévenir les fausses couches dans les femmes qui en sont menacées. Il faudra seulement, dans ce dernier cas, s'abstenir des purgatifs & des sucs de plantes (1).

139. Une autre cause de la passion hystérique, mais moins fréquente, c'est la chûte de la matrice qui survient après un accouchement laborieux, & qui produit quantité de symptomes hystériques. On la guérit promptement & facilement par le remede qui suit : Chûte de la matrice, autre cause de la passion hystérique.

Prenez *deux onces d'écorce de chêne, faites-les bouillir dans quatre livres d'eau de fontaine, qui seront réduites à deux. Ajoutez sur la fin, de l'écorce de grenade pilée, une once ; des roses rouges, & des fleurs de grenade, de chacune deux poignées ; & ensuite demi-livre de vin rouge. Ayant passé la liqueur, on s'en servira pour fomenter la partie malade avec un morceau de flanelle, le matin deux heures avant que la personne sorte du lit, & le soir après qu'elle est couchée, con-* Fomentation astringente.

(1) Une infusion de quinquina dans le vin rouge est un remede qui n'est pas à mépriser dans ce cas-là, & il sera bon d'employer sur la partie une fomentation astringente, comme celle qui est décrite au num. suivant. On recommande la décoction d'écorce d'orange, & l'expérience a fait voir que c'étoit un remede innocent & efficace.

tinuant ainsi jusqu'à ce que les symptomes aient entierement cessé (1).

Conclusion. 140. Voilà, Monsieur, toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur l'histoire & le traitement de la passion hystérique. Il ne me reste qu'à vous prier d'excuser les fautes que je puis avoir commises dans la description de cette maladie, & de recevoir en bonne part cette petite dissertation que j'ai composée exprès, pour vous témoigner ma reconnoissance de l'approbation dont vous voulez bien honorer mes autres écrits. C'est un avantage qui m'arrive si rarement de la part des autres hommes, que j'en dois nécessairement conclure, ou que je n'ai rendu aucun service au genre humain, ou que ces hommes généreux & sinceres que la Nature a remplis de reconnoissance, sont en bien petit nombre. Je ne laisserai pas néanmoins de continuer à rechercher & à perfectionner de tout mon pouvoir la méthode de traiter les maladies, & à instruire les praticiens qui ont moins d'expérience que moi, supposé qu'il y en ait de tels. Du reste, le Public aura de moi telle opinion qu'il lui plaîra: car, en examinant sérieusement & équitablement lequel vaut mieux, ou de rendre service aux hommes, ou d'en être loué, je trouve que le premier est préférable & très satisfaisant pour un cœur noble & généreux, au lieu que la réputation & les applaudissements populaires sont plus frivoles qu'une ombre, & plus vains qu'un songe. Que si les richesses que procure la célébrité du nom paroissent quelque chose de plus solide, que ceux qui les ont acquises en jouissent, je n'envie pas leur bonheur; mais qu'ils se souviennent que les plus vils artisans amassent quelquefois, & laissent à leur postérité de plus grands biens, & néanmoins n'ont rien en cela de supérieur aux bêtes, lesquelles n'oublient rien pour se procurer à elles & à leurs familles les choses nécessaires. Car, si nous exceptons les bonnes actions qui viennent d'un choix libre & d'une disposition vertueuse, & dont les bêtes sont naturellement incapables, elles ne sont point inférieures à

(1) Il n'est point parlé ici de la situation que doit garder le malade, & qui est si nécessaire dans cette maladie, que souvent on ne peut la guérir sans cela. Ainsi la malade s'abstiendra de tout mouvement, se tiendra dans une situation horizontale, usera de cordiaux & de légers astringents, & observera un régime convenable.

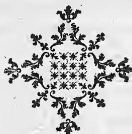
ces gens-là, ni à tous les autres hommes qui n'ont pas en vue le bonheur public.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir faire mes complimens à M. Kendrick, notre savant ami; c'est à lui que je dois l'avantage de connoître l'affection que vous avez pour moi. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma reconnoissance, étant avec tout le dévouement & l'attachement possible,

Monsieur, &c.

TH. SYDENHAM.

A Londres, ce 20 Janvier, 1681—2.



TRAITÉ
DE
LA GOUTTE.

Nature de la goutte est difficile à comprendre.

1. ON ne manquera pas de croire qu'il est très difficile, & même presque impossible de connoître la nature de la goutte, ou que j'ai bien peu d'esprit & de sagacité, puisque, malgré les observations que j'ai faites sur l'histoire & le traitement de cette maladie, je n'ai pu m'en guérir moi-même depuis trente-quatre ans que j'en suis affligé. Quoi qu'il en soit, je ne laisserai pas de rapporter ici de bonne foi tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent sur cette matiere, je ne dissimulerai point les difficultés qui s'y rencontrent, & je m'assure que le temps confirmera & éclaircira mes observations.

Quels sujets elle attaque principalement.

2. La goutte attaque le plus souvent les vieillards qui, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans la mollesse, les plaisirs & la bonne chere, dans les excès de vin & d'autres liqueurs spiritueuses, étant ensuite appésantis par l'âge, ont abandonné entiérement les exercices du corps auxquels ils étoient accoutumés dès leur jeunesse. Outre cela, ceux qui sont sujets à la goutte, ont la tête grosse, sont ordinairement d'une corpulence pleine, molle & humide, mais d'une constitution forte & robuste, & ont de très bons principes de vie.

Ce qui dispose à la goutte.

3. On ne laisse pas néanmoins de voir quelquefois, mais plus rarement, des personnes maigres & décharnées, sujettes à la goutte, & même des jeunes gens; savoir ceux qui ont hérité cette maladie de leur pere, ou ceux qui, sans l'avoir d'origine, se sont livrés de bonne heure & avec excès aux plaisirs de l'amour, ou qui ont tout à fait renoncé à leurs exercices ordinaires, & ont été avec cela de grands mangeurs, & après avoir usé immodérément des liqueurs spiritueuses, sont ensuite passés tout d'un coup à

l'usage des boissons légeres & rafraîchissantes (1).

4. Lorsque la goutte survient pour la premiere fois dans la vieillesse, elle n'a jamais de périodes si réglés, & n'est jamais si violente, que lorsqu'elle attaque dans la jeunesse. La raison de cela, c'est que la mort arrive d'ordinaire avant que la maladie ait eu le temps de parvenir à son plus haut degré; & que la chaleur naturelle & la vigueur du corps étant diminuées à cet âge, la matiere morbifique ne sauroit être poussée si fortement & si régulierement aux articulations.

Elle est différente suivant les différents sujets.

Quand la goutte attaque de meilleure heure, elle est d'abord vague & peu douloureuse, ne dure pas long-temps, cesse & revient sans aucune regle, & sans garder de période certain; mais insensiblement elle se fixe & prend un type régulier, tant par rapport à la saison de l'année où elle arrive, que par rapport à la durée de l'accès; & alors elle se fait sentir avec beaucoup plus de violence qu'au commencement.

5. Je parlerai d'abord de la goutte réguliere; ensuite de l'irréguliere, c'est-à-dire de celle que des remedes employés mal à propos ont fait remonter, ou qui, à raison de la trop grande foiblesse du sujet, n'a pu produire les véritables symptomes de la maladie.

Commencement & progrès de la goutte réguliere.

La goutte réguliere arrive soudainement à la fin de Janvier, ou au commencement de Février, sans presque aucun avant-coureur, si ce n'est que le malade, quelques semaines auparavant, a été incommodé de crudités d'estomac, ou d'indigestion, & qu'il s'est trouvé pesant & gonflé, comme par des vents. Cette enflure & pesanteur augmentent de jour en jour, jusqu'à l'arrivée de l'accès qui est précédé de quelques jours par un engourdissement. En même temps le malade sent comme des vents qui descendent le long des muscles des cuisses, avec une espece de crampe.

La veille de l'accès, le malade a un appétit plus grand

(1) Un changement subit d'une extrémité à l'autre ne sauroit manquer d'affoiblir beaucoup le tempérament dans la plupart des sujets, & peut aisément leur causer la goutte, ou d'autres maladies chroniques, suivant qu'ils y ont plus de disposition; de cette maniere il fera un plus grand mal que celui qu'on vouloit prévenir. Ainsi quand on veut changer sa maniere de vivre, il faut toujours avoir soin de prendre conseil, & que ce changement se fasse par dégré, & peu à peu.

que de coutume, & qui n'eſt pas naturel. Se portant bien en apparence, il ſe met au lit & s'endort; mais, vers les deux heures après minuit, il eſt réveillé par une douleur qui ſe fait ſentir d'ordinaire au gros doigt du pied, & quelquefois auſſi au talon, au gras de jambe, ou à la cheville du pied. Cette douleur reſſemble à celle qui accompagne la diſlocation des os de ces parties, avec un ſentiment, comme d'une eau qui ne ſeroit pas tout à fait froide, répandue ſur les membranes de la partie affectée; & bientôt après, il ſurvient un froid, un tremblement & une fievre légere.

La douleur qui d'abord eſt ſupportable, devient par degrés plus fâcheuſe, &, à meſure qu'elle augmente, le froid & le tremblement diminuent: cela dure ainſi tout le jour, juſqu'à ce qu'enfin vers le ſoir la douleur parvient à ſon plus haut point, s'accommodant aux différents os du tarſe & du métatarſe, dont elle attaque les ligaments. Cette douleur reſſemble tantôt à une tenſion violente, ou à un déchirement des ligaments, tantôt à celle que cauſe la morſure d'un chien, & quelquefois à celle qui eſt produite par une violente compreſſion. De plus, la partie affligée reſſent une douleur ſi vive, qu'elle ne peut ſeulement ſupporter le poids de la couverture, ni qu'on marche un peu fortement dans la chambre. Le malade s'agite continuellement, & fait mille efforts pour donner une autre ſituation, tant à tout ſon corps, qu'à la partie affectée.

Mais c'eſt inutilement qu'il cherche à appaiſer la douleur; elle ne ceſſe que vers les deux ou trois heures du matin, après que l'accès a duré l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Alors l'humeur peccante étant un peu digérée & diſſipée, le malade ſe trouve ſoulagé tout à coup, ſoulagement qu'il attribue mal à propos à la ſituation où il a mis en dernier lieu la partie ſouffrante. Il lui prend enſuite une douce moiteur, & il ſe laiſſe aller au ſommeil.

A ſon reveil, la douleur eſt encore fort diminuée, & il apperçoit la partie malade nouvellement tuméfiée, au lieu qu'auparavant on n'y voyoit qu'un gonflement conſidérable des veines, comme il eſt ordinaire dans toutes les attaques de goutte. Le lendemain, & même pendant deux ou trois jours, lorſque la matiere morbifique eſt abondante, il reſte un peu de douleur qui augmente ſur le ſoir, & diminue dès le grand matin.

Peu de jours après, l'autre pied ſe trouve attaqué d'une douleur toute ſemblable, & avec les mêmes ſymptomes;

& quand elle eſt fort violente, il ne reſte plus ni douleur, ni foibleſſe au pied qui a ſouffert le premier, & il ſe trouve dans le même état que s'il n'avoit jamais ſouffert. Quelquefois néanmoins la matiere peccante eſt ſi abondante que, ne pouvant ſe décharger toute entiere ſur l'un des pieds, elle ſe fait ſentir en même temps, & avec la même violence dans tous les deux, dès les premiers jours de la maladie; mais, pour l'ordinaire, elle n'attaque les deux pieds que ſucceſſivement.

Après que les deux pieds ont été ainſi maltraités, les accès qui ſuivent ſont ſans regle, tant pour leur commencement que pour leur durée, à l'exception que la douleur augmente toujours le ſoir & diminue le matin. Tous ces petits accès compoſent l'accès entier de la goutte qui eſt plus long, ou plus court, ſuivant l'âge du malade. Car il ne faut pas croire qu'un homme qui a été tourmenté de la goutte pendant deux ou trois mois, n'ait eu qu'un ſeul & même accès; il a eu une ſuite & un enchaînement de pluſieurs petits accès, dont le dernier a toujours été plus doux & plus court que le précédent, juſqu'à ce qu'enfin la matiere morbifique étant tout à fait détruite, le malade recouvre ſa premiere ſanté.

Dans les ſujets vigoureux & dans ceux que la goutte attaque plus rarement, l'accès ne dure ſouvent que quatorze jours. Dans les vieillards & dans ceux qui ont été ſouvent attaqués, il dure juſqu'à deux mois. Enfin, dans ceux qui ont déja été affoiblie par la longueur de la maladie, il dure encore davantage, & on n'en eſt quitte que lorſque l'été eſt déja avancé.

Durant les quatorze premiers jours, l'urine eſt fort colorée, & laiſſe, après qu'elle eſt repoſée, un ſédiment rouge, & plein de petits ſables. Le malade ne rend le plus ſouvent en urinant que la troiſieme partie de ſa boiſſon, &, pendant ce temps-là, le ventre eſt ſerré. La perte d'appetit, un froid de tout le corps vers le ſoir, une peſanteur & une ſenſation douloureuſe, même dans les parties qui ne ſont point attaquées, accompagnent l'accès pendant toute ſa durée.

Lorſque l'accès finit, il ſurvient au pied malade une démangeaiſon inſupportable, ſur-tout entre les orteils, d'où il ſe détache une matiere ſemblable à du ſon, & il tombe des écailles de la peau des pieds, comme il arrive à ceux qui ont été empoiſonnés. La maladie étant terminée, les forces & l'appétit reviennent plus ou moins vîte, à pro-

portion que l'accès a été plus ou moins violent ; & il en est de même de l'accès suivant ; c'est-à-dire que si le dernier a été fort cruel, le suivant ne paroîtra précisément qu'au bout d'une année (1).

Symptomes de la goutte irréguliere.

6. Tels sont les véritables symptomes de la goutte réguliere ; mais, quand cette maladie n'est pas traitée méthodiquement, ou qu'elle a duré long-temps, & s'est, pour ainsi dire, naturalisée dans le corps, ou lorsque la Nature n'est pas en état d'expulser, comme il faut, la matiere peccante, les symptomes sont bien différents de ceux que nous venons de décrire.

Les pieds sont le siege propre de la matiere peccante, & quand elle se porte ailleurs, c'est une marque sure que l'on a employé une mauvaise méthode dans la curation, ou que la force du corps a diminué peu à peu. Or la douleur qui, dans la goutte réguliere, n'occupoit que les pieds, occupe dans l'irréguliere, les mains, les poignets, les coudes & d'autres endroits, & s'y fait sentir vivement. Quelquefois, après avoir tourmenté un ou plusieurs doigts, elle les tord & les rend semblables à une botte de panais, les prive peu à peu de leurs mouvements, & forme autour de leurs ligaments des concrétions tophacées qui détruisent la peau & l'épiderme des articulations, & ressemblent à de la craie ou à des yeux d'écrévisses, qu'on peut tirer avec la pointe d'une épingle.

Quelquefois la matiere morbifique se jette sur les coudes, & y forme une tumeur blanchâtre, qui est presque de la grosseur d'un œuf, & qui peu à peu s'enflamme & devient rouge. D'autres fois, elle occupe la cuisse, & fait sentir comme un poids qui y seroit suspendu, sans causer pourtant de douleur considérable : de là passant au genou, elle l'afflige davantage & empêche son mouvement, en sorte que le malade est comme cloué dans son lit, sans pouvoir bouger de sa place.

(1) Cette description de la goutte réguliere est la plus exacte qu'on ait jamais donnée, & qu'on puisse donner. On voit bien qu'elle est copiée d'après nature, & il n'est point de goutteux qui ne se reconnoisse dans ce fidele tableau. L'exactitude de notre Auteur dans la description des maladies, mérite d'être proposée à tous ceux qui voudront écrire sur la Médecine, comme un modele vraiment digne d'être imité. Le célebre Hoffmann a inséré tout au long cette histoire de la goutte dans son discours sur cette maladie, ne croyant pas pouvoir en donner une meilleure.

Quand il s'agit de le remuer, soit à raison du mal-aise qu'il sent par-tout le corps, & qui est si ordinaire dans cette maladie, soit pour quelque besoin naturel, si on n'apporte pas toute l'attention possible à le manier délicatement, on lui cause une douleur qui seroit insupportable, si elle duroit quelque temps. Cette attention & cette délicatesse qu'il faut avoir en remuant le malade, n'est pas une des moindres incommodités de la goutte; car les douleurs violentes ne durent pas pendant tout le temps de l'accès, lorsqu'on a le soin de tenir la partie affligée dans un parfait repos.

7. La goutte qui auparavant ne commençoit d'ordinaire que sur la fin de l'hiver, & se terminoit au bout de deux ou trois mois, dure ensuite pendant toute l'année, excepté deux ou trois mois en été. Et, comme l'accès entier est alors plus long qu'auparavant, chacun des petits accès qui le composent, l'est aussi davantage; car, au lieu qu'auparavant, chacun ne duroit qu'un jour ou deux, présentement il dure jusqu'à quatorze jours, en quelque endroit qu'il se fixe, sur-tout s'il occupe les pieds, ou les genoux. De plus, dès le premier ou le second jour de l'accès, le malade, outre la douleur, sent un certain mal-aise & perd entierement l'appetit.

Elle dure la plus grande partie de l'année.

8. Avant que la goutte fût à ce point de violence, le malade avoit de longs intervalles entre les attaques, & alors il jouissoit d'une parfaite santé, & faisoit bien toutes ses fonctions; mais dans le temps dont je parle, il a les membres presque entierement retirés & empêchés, & quoiqu'il puisse se tenir debout, & même marcher un peu, il ne le fait néanmoins qu'avec beaucoup de peine, & en boîtant, en sorte qu'il ne semble presque pas se remuer du tout: & s'il s'obstine à vouloir marcher au-delà de ses forces, afin de se dégourdir & d'éloigner la goutte, il risque d'attirer sur les visceres la matiere peccante qui, durant tout cet intervalle, n'a jamais été entierement dissipée, & qui n'a pas la même liberté de se jetter sur les pieds; quoique, dans ce temps-là même, les pieds ne soient pas tout à fait exempts de douleur, & qu'ils souffrent toujours plus ou moins.

Intervalles sont plus courts & accompagnés d'une grande foiblesse.

9. Le malade est encore affligé de plusieurs autres symptomes, comme de douleurs aux veines hémorrhoidales, de rapports nidoreux & puants, toutes les fois qu'il a mangé quelque chose d'indigeste, ou qu'il a pris seulement la même quantité de nourriture qui convient à un homme en

Autres symptomes.

ſanté. Il manque d'appétit ; tout ſon corps eſt foible & languiſſant. L'urine qui auparavant étoit fort colorée & en petite quantité, ſur-tout pendant les accès, eſt alors très abondante, & de la couleur de celle que l'on rend dans le diabêtes. Le malade reſſent au dos & en d'autres endroits, une démangeaiſon très incommode, ſur-tout vers l'heure du ſommeil. Enfin, ſa vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de maux & douleurs, ſans qu'il jouiſſe d'aucune des douceurs de la vie.

10. Une autre ſymptome de la goutte irréguliere invétérée, c'eſt que, quand le malade s'étend pour bailler, principalement le matin, il ſurvient dans les ligaments des os du métatarſe une convulſion violente, avec une ſenſation, comme ſi on les ſerroit fortement. D'autres fois, ſans qu'il ait précédé aucun baillement, le malade s'étant endormi, reſſent tout à coup une douleur, comme ſi on lui briſoit le métatarſe d'un coup de maſſue. Quelquefois les tendons des muſcles extenſeurs de la jambe ſont attaqués d'un ſpaſme violent, avec une douleur ſi horrible que, pour peu qu'elle durât, elle ſurpaſſeroit toute patience humaine.

11. Après de longs & cruels tourments, les accès qui viennent enſuite ſont moins douloureux, comme étant un gage de la délivrance que la mort prochaine doit bientôt accorder au malade ; car la Nature étant affoiblie par la vieilleſſe, ou accablée par le poids de la matiere morbifique, n'eſt plus en état de la pouſſer fortement & régulierement aux extrêmités du corps ; & au lieu des douleurs accoutumées, il ſurvient une eſpece de mal d'eſtomac, avec des tranchées, des laſſitudes ſpontanées, & quelquefois un commencement de diarrhée.

Tandis que ces ſymptomes ſubſiſtent, la douleur des extrémités ceſſe ; & quand elle revient, ils diſparoiſſent à leur tour : de ſorte que la douleur des membres & le mal d'eſtomac ſe ſuccedent alternativement l'un à l'autre. Mais comme cette douleur va toujours en diminuant à chaque accès, quoique les accès ſoient plus longs qu'auparavant, il arrive de là que le mal d'eſtomac, plutôt que la douleur, cauſe la mort au malade, car celle qu'il reſſent alors n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que celle qu'il ſouffroit quand il avoit toutes ſes forces. Mais lorſque les accès étoient plus violents, les intervalles étoient plus longs, & la ſanté meilleure ; & quand la douleur diminue, les intervalles des accès deviennent plus courts, & la ſanté

plus mauvaise. Ainsi l'on peut dire que la douleur dans la goutte est un remede très amer dont se sert la nature.

12. Ce ne sont pas encore là tous les symptomes de cette maladie. Elle produit très souvent la pierre dans les reins, soit parceque le malade est obligé de demeurer long-temps couché sur le dos, soit parceque les reins ne font pas leurs fonctions ; peut-être aussi que cette pierre est une portion de la matiere morbifique de la goutte, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette pierre dans les reins, elle ne cause pas de moindres douleurs que la goutte. Quelquefois même s'engageant dans les conduits urinaires, & supprimant l'urine, elle fait périr le malade, & lui épargne les longues douleurs qu'il auroit eu à souffrir de la goutte.

La goutte produit la pierre dans les reins.

13. Le comble de la misere, c'est que pendant toute la durée de l'accès, l'esprit n'est pas moins malade que le corps, & qu'il est en proie à la colere, à la crainte, au chagrin, & à toutes les passions de cette nature, dont la foiblesse où il est réduit par la maladie, le rend très aisément susceptible. De là vient que les goutteux sont également à charge à eux-mêmes & aux autres ; & leur esprit ne devient tranquille que quand le mal cesse, & qu'ils ont recouvré la santé.

Elle rend l'esprit aussi malade que le corps.

14. Enfin pour achever la description de cette cruelle maladie, les visceres se trouvent à la longue tellement farcis de l'humeur goutteuse qui y séjourne, & tellement lésés, que les organes secrétoires ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions ; d'où il arrive que le sang, surchargé de limon & d'ordures, n'ayant plus la liberté de circuler, & la matiere peccante ne se portant plus aux extrémités du corps, comme elle avoit accoutumé, la mort vient enfin terminer une vie si misérable.

Comment elle cause la mort.

15. Mais ce qui doit me consoler, & aussi les autres goutteux, qui n'ont ni de grands biens, ni un grand génie ; c'est que des Rois, des Princes, des Généraux d'armée, des Amiraux, des Philosophes, & plusieurs autres hommes illustres ont vécu & sont morts de la sorte. En un mot la goutte a cela de particulier, qu'on ne trouvera presque dans aucune autre maladie, c'est qu'elle tue plus de riches que de pauvres, & plus de gens d'esprit que de stupides. La nature ne nous montre-t-elle pas clairement parlà que la providence traite sans injustice & sans acception de personnes tous ses enfants. Ceux à qui elle a refusé les commodités de la vie, en sont abondamment dédomma-

Elle tue plus de riches que de pauvres.

gés par d'autres avantages, & ceux qu'elle a favorisés avec profusion des biens de la fortune, se trouvent à proportion chargés d'infirmités : de sorte que c'est une loix universelle & inviolable, qu'aucun homme n'est entierement heureux, ni entierement malheureux, mais que chacun éprouve un mêlange de biens & de maux ; & ce mêlange, qui est si conforme à notre foiblesse & à notre condition mortelle, est sans doute un avantage pour nous.

Elle attaque rarement les femmes & les enfants.

16. La goutte attaque très rarement les femmes, & seulement celles qui sont déja avancées en âge, & dont le tempérament vigoureux approche de celui des hommes. Lorsque les femmes maigres ont quelquefois dans leur jeunesse, ou dans l'âge de consistance, des symptomes qui ressemblent à la goutte, ils doivent être attribués à des affections hystériques, ou à des rhumatismes, dont elles ont été autrefois attaquées, & dont le levain n'a pas été d'abord suffisamment évacué.

Je n'ai pas encore vu d'enfants, ni de ceux qui sont au-dessous de la jeunesse, attaqués d'une véritable goutte; mais je connois des sujets qui dans cet âge tendre en ont eu de légeres atteintes, savoir ceux dont les peres avoient actuellement cette maladie lorsqu'ils les engendrerent (1). Et voilà tout ce que j'avois à dire sur l'histoire de la goutte.

Cause de la goutte est un défaut de coction des humeurs.

17. Après avoir examiné avec toute l'attention possible les divers phénomenes de la goutte, il me paroît que sa cause est un défaut de coction dans toutes les humeurs par la foiblesse des solides (2) ; car ceux qui sont sujets à cette

(1) Boerhaave dit qu'il a vu des enfants goutteux, & que des femmes ont gagné cette maladie en couchant avec leurs maris qui en étoient attaqués. *Prax. Med. vol. 5. p. 195.*

(2) Cela peut bien disposer à la goutte, comme aussi à d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques ; mais on ne sauroit dire dans un sens exact, que ce soit la seule & unique cause d'aucune maladie, plutôt que d'une autre.

La véritable cause de la goutte est le défaut de la transpiration insensible, dont la matiere qui est âcre & saline, étant accumulée dans le corps, se dépose ensuite sur les articles. Plusieurs raisons prouvent la vérité de cette proposition.

Les vieillards sont beaucoup plus sujets à la goutte que les autres; aussi la transpiration diminue-t-elle chez les vieillards à mesure qu'ils avancent en âge.

Sydenham dit que la goutte attaque ceux qui ont cessé les exercices auxquels ils s'étoient livrés pendant leur jeunesse. Sanctorius fait voir

maladie, étant ou des gens usés par l'âge, ou qui, par leurs débauches, se sont attiré une vieillesse prématurée, ils manquent universellement d'esprits animaux, qui ont

que l'oisiveté diminue la transpiration, & que l'exercice l'augmente.

Sydenham dit que les gens d'une corpulence humide, lâche & molle sont plus sujets à la goutte que les autres. Sanctorius dit que ce sont précisément ces gens-là qui rranspirent le moins.

Sydenham dit que ceux qui mangent beaucoup & souvent, & ceux qui boivent beaucoup de vin & de liqueurs spiritueuses contractenr la goutte. Sanctorius montre que tout cela contribue à diminuer la transpiration.

La goutte attaque pour l'ordinaire à la fin de Janvier, ou au commencement de Février. C'est dans ce temps que la matiere de la transpiration a eu le loisir de s'accumuler, & M. Dodart a observé que l'hiver la transpiration est moindre presque de moitié.

Les remedes qu'on vante pour soulager la goutte, sont propres à rétablir la transpiration, comme le régime de vie, les frictions, le mouvement, l'exercice à cheval, le lait, le quinquina, l'électuaire de Sydenham, l'ail, le mars, la racine de squine, &c.

D'un autre côté, les gens qui sont forcés de vivre d'un travail corporel sont exempts de la goutte. La raison en est claire, c'est qu'ils transpirent beaucoup. C'est par la même raison aussi que les enfants n'y sont pas sujets. Les femmes en sont exemptes tant qu'elles ont leurs regles, parceque la matiere de la transpiration retenue s'évacue avec les menstrues.

L'hiver favorise la génération de la goutte plus que l'été. Ce n'est donc pas le défaut de digestion qu'il faut accuser, puisqu'elle s'exécute mieux l'hiver que l'été, mais le défaut de transpiration qui est beaucoup moindre en hiver qu'en été.

Les voyages dans les climats chauds sont un moyen très efficace pour guérir la goutte, qu'on chercheroit en vain à guérir dans les pays froids. Cependant la digestion ne se fait pas mieux dans les climats chauds que dans les climats froids; mais la transpiration y est plus abondante. Donc c'est la suppression, ou la diminution, de la transpiration qu'on doit accuser.

Les purgatifs long-temps continués sont nuisibles dans la goutte; c'est qu'ils diminuent la transpiration, comme sont aussi les saignées fréquentes.

Sydenham lui-même propose le rappel de la transpiration comme la crise de la goutte & son remede; preuve évidente, par la loi des contraires, que la suppression ou la diminution de la transpiration en est la cause. Il paroît même par la maniere dont cet Auteur s'exprime dans un endroit de son Traité de la goutte, qu'il se défioit de la cause qu'il avoit proposée de cette maladie, & même qu'il comptoit s'être trompé.

Enfin les douleurs de la goutte augmentent la nuit à la maniere des rhumatismes, fluxions & autres maux qui dépendent de la transpiration. Tout cela prouve que le but principal qu'on doit se proposer pour guérir la goutte, est de rétablir la transpiration. Voyez *de Saulx, Dissertation sur la goutte*, p. 40, &c.

été épuisés par un exercice immodéré des fonctions les plus vigoureuses dans la chaleur de la jeunesse, comme par un usage prématuré & excessif des plaisirs vénériens, par les grandes fatigues qu'ils ont follement essuyées pour contenter leurs passions, & par d'autres causes semblables.

De plus, le grand âge, ou la paresse, leur a fait interrompre ou abandonner tout d'un coup les exercices du corps auxquels ils étoient accoutumés de jeunesse, & qui servoient à donner de la vigueur au sang, à fortifier les parties solides; d'où il arrive que le corps tombe dans la langueur, que les digestions se font mal, & que les humeurs nuisibles que l'exercice dissipoit auparavant, séjournent dans les vaisseaux, & deviennent une semence de la goutte.

Le mal a été quelquefois augmenté par l'étude, ou par une application trop constante à des choses sérieuses, application qui détourne les esprits animaux, & les empêche de vaquer aux différentes coctions, d'une maniere convenable. D'ailleurs, comme les goutteux ont généralement grand appétit, & sur-tout pour les aliments les plus indigestes, ils ne se menagent pas davantage là-dessus que lorsqu'ils faisoient des exercices du corps, & ainsi ils ne sauroient bien digérer ce qu'ils mangent.

Elle est souvent produite par les excès de vin.

18. Mais quoique la gourmandise & la trop grande quantité de nourriture produisent assez souvent la goutte, elle est encore bien plus souvent l'effet des excès de vin, dont les vapeurs nuisibles corrompent les levains digestifs, précipitent les coctions, surchargent le sang d'une abondance excessive d'humeurs, causent des engorgements dans les visceres, affoiblissent & accablent les esprits animaux. Je dis affoiblissent & accablent; car si la goutte ne venoit que de la foiblesse des esprits, elle attaqueroit également les enfants, les femmes, & les personnes infirmes; au lieu qu'elle n'attaque presque que les gens les plus robustes & du meilleur tempérament. Mais cela n'arrive que quand le défaut de chaleur, & l'épuisement ou l'affoiblissement des esprits ont occasionné le vice des digestions & l'accumulation des humeurs nuisibles.

De là s'ensuit un relâchement des fibres.

19. Les causes que nous avons rapportées produisent également le relâchement des fibres, & la crudité des humeurs. Ces humeurs crues s'accumulant dans le sang y séjournent, & y acquierent une chaleur & une âcreté particulieres : & comme les vaisseaux affoiblis & relâchés ne peuvent plus

les contenir dans leur direction naturelle, elles se jettent sur les articulations, & causent dans les ligaments & dans le périoste des douleurs très violentes. Ce transport des humeurs sur les articulations, en quoi consiste l'accès de goutte, arrive plutôt ou plus tard, suivant qu'elle est déterminée par telle ou telle cause qui met les humeurs en mouvement.

20. Pour ce qui est de la curation de la goutte, je parlerai d'abord des remedes dont il faut s'abstenir, & ensuite de ceux qu'il faut employer.

Evacuations ne conviennent pas dans la goutte.

Je dis donc qu'à considérer la crudité des humeurs dans cette maladie, il sembleroit d'abord qu'on doit travailler à les évacuer, & après cela à fortifier les digestions, afin de prévenir l'accumulation de pareilles humeurs; car ce sont-là les deux principales indications que l'on est obligé de remplir dans la plupart des maladies humorales. Mais il n'en est pas de même dans la goutte. La nature dans cette maladie se débarrasse elle seule de la matiere peccante, & pour cela elle la dépose sur les articulations, & la dissipe ensuite par la transpiration insensible. Il n'y auroit que trois moyens d'évacuer l'humeur goutteuse, savoir la saigné, la purgation, & les sueurs. Or, aucun de ces trois moyens ne réussira jamais.

21. Premierement, quoique la saignée paroisse très propre à évacuer la matiere de la goutte, soit lorsqu'elle est sur le point de se jetter sur les articulations, soit lorsqu'elle les occupe déja; il se trouve néanmoins qu'elle est évidemment opposée à l'indication que présente la cause antécedente de la maladie, & qui est le défaut de coction provenant de l'affoiblissement & de l'épaississement des esprits animaux, car la saignée ne feroit que les affoiblir & les épuiser davantage. Ainsi elle ne convient, ni pour prévenir un accès que l'on craint, ni pour adoucir un accès présent, sur-tout dans les personnes avancées en âge. Et quoique le sang que l'on tire dans l'accès de la goutte ressemble très souvent à celui que l'on tire dans le rhumatisme ou dans la pleurésie, il est certain néanmoins que la saignée est aussi nuisible dans la premiere de ces maladies, qu'elle est utile dans les deux autres.

Pourquoi la saignée ne convient pas.

Si l'on saigne dans l'intermission, & même fort loin des accès, il y a lieu de craindre que la saignée en remuant les humeurs n'attire un nouvel accès plus long que le précédent, & accompagné de symptomes encore plus violents, parceque le sang étant affoibli ne pourra se dé-

barrasser comme il faut du levain morbifique. Le même inconvénient arrive aussi toutes les fois que l'on saigne au commencement de l'accès. Si l'on saigne immédiatement après l'accès, il y a grand danger que la nature déjà affoiblie par la maladie, ne succombe sous ce nouveau coup, & qu'il ne survienne une hydropisie.

Néanmoins si le malade est encore jeune, & qu'il se soit échauffé par des excès de vin, on pourra tenter la saignée au commencemement de l'accès : mais il ne faudra pas l'employer toujours dans les accès qui viendront ensuite ; autrement la goutte s'enracinera bientôt, même dans les jeunes gens, & elle fera plus de progrès en peu de temps, qu'elle n'auroit fait sans cela dans plusieurs années (1).

Pourquoi la purgation ne convient pas.

22. Secondement, la purgation, soit par haut, soit par bas, n'est pas moins à rejetter que la saignée. C'est une loi essentielle & inviolable de la nature, que l'humeur goutteuse doit toujours être expulsée aux articulations. Or les émétiques & les purgatifs ne produiront autre chose, que de la faire rentrer dans le sang, d'où elle se jettera peut-être sur quelque viscere ; & ainsi le malade, qui auparavant étoit hors de tout péril, se trouvera en danger de la vie.

C'est ce qu'on voit arriver assez souvent à ceux qui se sont fait une habitude de prendre des purgatifs ; afin de prévenir la goutte, ou, ce qui est encore pis, afin d'adoucir l'accès quand il est venu. A la vérité, la douleur des articulations cesse alors entierement, ou du-

---

(1) La saignée n'est pas seulement utile, mais encore nécessaire dans les intervalles de la goutte quand il y a pléthore, & on peut la faire en toute sûreté ; car lorsque les vaisseaux sont considérablement affoiblis & relâchés par un grand nombre d'attaques de goutte, la trop grande quantité de sang ne sauroit manquer d'être extrêmement nuisible, puisqu'en les distendant elles les affoiblit encore davantage. D'ailleurs il arrive souvent que les goutteux ont un grand appétit dans les intervalles de leur mal, & digerent très bien ; ainsi ils font beaucoup de chyle, & surchargent leurs vaisseaux qui ont besoin en conséquence d'être désemplis de temps en temps par la saignée & par d'autres évacuations convenables, afin qu'ils puissent conserver leur élasticité, & que les liquides circulant plus librement, ne s'épaississent pas.

Hoffmann recommande d'appliquer les ventouses sous la plante du pied tous les trois mois, & dit que cette méthode a été fort utile à plusieurs personnes, & qu'il s'en est bien trouvé lui-même. *Hoffmann Oper. tom. 2. p. 346.*

moins il en reste fort peu. Mais comme on attire les humeurs vers les intestins, & qu'ainsi on force la nature, qui, en déposant la matiere morbifique sur les articulations, mettoit le malade en sureté, il se trouve qu'au lieu de la douleur des extrémités le malade est attaqué de maux d'estomac, de tranchées du ventre, de défaillances, & de tous les redoutables symptomes de la goutte remontée.

23. Pour moi, je suis très persuadé, par une longue & constante expérience, que tous les purgatifs, même les plus doux, que l'on met ordinairement en usage pour évacuer l'humeur goutteuse, sont très nuisibles; soit qu'on les emploie dans les accès, en vue de diminuer la matiere peccante; ou à la fin de l'accès, pour emporter le reste de la maladie; ou dans les intervalles des accès, & lorsque la personne est en bonne santé, afin de prévenir la goutte. J'ai éprouvé sur les autres & sur moi-même, que la purgation dans tous ces différents temps n'a fait qu'augmenter le mal, au lieu de le guérir.

D'abord, si on purge dans le fort de l'accès, on trouble la Nature qui est alors occupée à séparer la matiere morbifique, & à la déposer sur les articulations, & on met quelquefois les esprits en grand désordre, ce qui rend l'accès plus violent, & jette le malade dans un péril manifeste.

Si on purge à la fin de l'accès, on ne vient pas à bout d'évacuer les restes de l'humeur peccante, & on attire au contraire un nouvel accès aussi cruel que le précédent; malheur que l'on auroit épargné au malade, si l'on n'avoit pas mis les humeurs en mouvement. C'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois à moi-même, pour avoir voulu mal à propos recourir aux remedes afin d'emporter, comme je m'imaginois, les restes de la matiere morbifique.

Enfin, si on purge dans les intervalles des accès, & lorsque la personne est en bonne santé, il est vrai qu'on ne risque pas tant que dans les deux premiers cas; mais la goutte ne laissera pas de revenir par les mêmes causes que nous avons rapportées ci-devant; & quand elle ne reviendroit pas d'abord, elle ne sera pas guérie pour cela.

Je sais des goutteux qui se purgeoient régulièrement, non seulement au printemps & en automne, mais encore chaque mois, & même chaque semaine, sans néanmoins qu'aucun d'eux ait jamais pu se délivrer de la goutte: bien loin de là, elle est devenue plus cruelle & plus terrible que s'ils n'avoient fait aucun remede. Les purgatifs

peuvent bien, à la vérité, évacuer une certaine portion de la matiere morbifique; mais, comme ils ne fortifient pas les digestions, & qu'au contraire ils les affoiblissent encore davantage, & achevent d'épuiser la Nature languissante, ils attaquent seulement une des causes de la maladie, & par conséquent sont tout à fait incapables de la guérir.

24. On remarquera encore que les esprits animaux étant foibles & languissants dans les goutteux, sont aisément troublés & mis en désordre par toutes les causes qui peuvent faire des impressions un peu violentes sur l'ame, ou sur le corps, comme l'on voit arriver très souvent dans les hommes qui sont sujets à l'affection hypocondriaque, & dans les femmes qui sont sujettes à l'affection hystérique. Cette facilité qu'ont les esprits à se mettre en désordre, fait que la moindre évacuation attire presque toujours un accès de goutte: car les parties solides étant relâchées, & n'ayant plus cette tension qui dépend de la force des esprits, & qui est nécessaire pour la santé, la matiere peccante ne trouve plus alors de résistance: ainsi elle se met en liberté, & se jettant sur les extrémités, forme l'accès de goutte.

25. Quelque pernicieuse que soit la méthode de purger dans cette maladie, elle n'a pas laissé de donner beaucoup de réputation à certains Empiriques qui faisoient un grand secret du purgatif dont ils se servoient. Il est vrai que, durant la purgation, le malade ne souffre point, ou souffre très légérement, & que, si on peut la continuer pendant plusieurs jours, sans qu'il survienne un nouvel accès, le malade sera délivré de l'accès présent; mais il paiera chérement dans la suite ce petit avantage par les désordres étranges que causera l'agitation des humeurs (1).

(1) Sydenham, dit le Docteur Cheyne, quoique d'ailleurs très exact observateur & très judicieux Praticien, a donné occasion, ce me semble, à une grande erreur dans le traitement de la goutte, en interdisant toutes sortes d'évacuations, soit dans l'accès, soit dans les intervalles, crainte d'affoiblir le tempérament. Les attaques périodiques de la goutte réguliere arrivent ordinairement en deux saisons; savoir, dans le printemps & dans l'automne. Je les regarde comme des évacuations critiques de la derniere importance, qui servent à dépurer le sang, & à le débarrasser des sels de la goutte. Ainsi il ne faut pas plus troubler la nature dans ces sortes d'opérations, que dans les purgations menstruelles du sexe, quoiqu'il soit très avantageux de procurer une transpiration abondante, ou une douce moiteur. Mais dans les légeres atteintes de goutte qui surviennent lors du printemps & de l'automne, & dans les intervalles des accès, les purgatifs doux

26. Enfin, pour ce qui est de la méthode d'évacuer l'humeur goutteuse par les sueurs, quoique cette méthode ne soit pas aussi mauvaise que les deux précédentes; & qu'elle n'attire pas le levain morbifique sur les visceres, puisqu'au contraire, elle le pousse vers la superficie du corps, elle ne laisse pas néanmoins d'être nuisible par plusieurs endroits. Premierement, si on l'emploie hors des accès, c'est-à-dire lorsque l'humeur goutteuse est encore crue & indigeste, & ne peut se séparer comme il faut de la masse du sang, on force la Nature; & au lieu de détourner l'accès, on ne fait que l'avancer: secondement, si on excite les sueurs durant l'accès, la violence avec laquelle la matiere morbifique est alors poussée sur la partie souffrante, augmente extrêmement les douleurs; &, si cette matiere se trouve trop abondante, pour que le membre affligé puisse la recevoir toute entiere, elle est obligée de se jetter sur d'autres parties, d'où s'ensuit un orgasme & une violente ébullition, ou fermentation dans le sang & dans les autres humeurs: & si le corps est plein de sérosités, on a sujet de craindre une apoplexie.

Pourquoi la sueur est nuisible.

27. Voilà pourquoi dans la goutte, de même que dans toutes les autres maladies où l'on entreprend d'évacuer la matiere morbifique en excitant les sueurs par art, sans que la Nature s'y porte d'elle-même, il est extrêmement dangereux de les pousser avec trop de violence, & de remuer des humeurs qui ne sont pas encore duement préparées.

Le célébre Aphorisme d'Hippocrate, où il est dit qu'*on ne doit purger que les matieres qui ont subi une coction suffisante, & non pas celles qui sont encore crues*, a autant lieu quand il s'agit de provoquer les sueurs, que quand il s'agit

---

& stomachiques sont excellents pour dissiper ces légeres atteintes, & pour éloigner & diminuer les accès.

Un goutteux doit être regardé dans les intervalles de sa maladie comme un homme qui se porte bien, à l'exception de la disposition naturelle où il est d'avoir un autre accès de goutte, & on peut alors lui donner des remedes comme à une autre personne, bien entendu qu'on ait égard à son tempérament particulier. Ainsi la véritable méthode de traiter la goutte consiste à entretenir pendant l'accès une transpiration abondante & uniforme, & dans les intervalles de la maladie à faire faire de l'exercice, & à employer des purgatifs doux & stomachiques. *Cheyne, Essai sur la goutte*, p. 22. 23.

Quelques Auteurs recommandent de donner des lavemenrs dans les accès de goutte; & il est certain que si la fievre est violente, ou le ventre resserré, on peut les employer non seulement sans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité.

de purger (1); c'eſt ce qu'on voit clairement dans la ſueur qui a coutume de terminer les accès des fievres intermittentes. Car ſi cette ſueur eſt modérée, & exactement proportionnée à la quantité de matiere fébrile dont l'accès qui finit a opéré la coction, elle eſt extrêmement utile; mais ſi on l'a pouſſée trop loin, comme lorſqu'on oblige le malade de garder entierement le lit, alors c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, & la fievre, au lieu de ceſſer, devient continue.

Pareillement dans la goutte, la douce moiteur, qui ordinairement ſurvient d'elle-même le matin après chacun des petits accès qui compoſent l'accès entier de la goutte, adoucit les douleurs & les inquiétudes dont le malade a été tourmenté toute la nuit : mais, ſi, au lieu de laiſſer agir la Nature, on va exciter cette moiteur plus long-temps & plus fortement que ne demande la quantité de matiere peccante dont la coction eſt alors achevée, on ne fait qu'irriter & augmenter le mal.

Auſſi, dans la goutte & dans toutes les autres maladies, à l'exception de la peſte, c'eſt moins l'office du Médecin, que l'ouvrage de la Nature, de procurer les ſueurs. Car, comme nous ne pouvons ſavoir en aucune façon, quelle quantité de matiere morbifique ſe trouve préparée pour être évacuée de cette maniere, il nous eſt impoſſible par conſéquent de ſavoir juſqu'à quel point nous devons exciter les ſueurs (2).

L'indigeſtion & la chaleur des humeurs doivent être principalement regardées dans le traitement.

28. Puiſqu'il eſt donc clair que les évacuations ſont non ſeulement inutiles, mais encore nuiſibles dans la goutte, il s'agit maintenant de rechercher quelles autres indications l'on doit ſuivre dans le traitement de cette maladie. Pour moi, après en avoir examiné ſoigneuſement tous les ſymptomes, je trouve qu'il faut principalement attaquer deux cauſes : la premiere eſt la cauſe *antécédente*, c'eſt-à-dire l'indigeſtion des humeurs, produite par un défaut de chaleur & des eſprits : la ſeconde eſt la cauſe *con-*

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 3. *num.* 9.

(2) Pluſieurs Auteurs recommandent d'exciter & d'entretenir une ſueur douce & égale pendant l'accès de goutte, parcequ'il eſt accompagné de fievre, & que l'expérience montre l'utilité de la ſueur pour diminuer la fievre, purifier la maſſe du ſang, & évacuer peu à peu & inſenſiblement l'humeur goutteuſe. Mais les remedes qu'on emploie, pour exciter la ſueur, doivent être délayants & modérément chauds, & point trop actifs.

jointe, c'eſt-à-dire la chaleur & l'inflammation des mêmes humeurs, lorſqu'ayant ſéjourné trop long-temps dans le ſang, à raiſon de leur crudité, elles ſe ſont alkaliſés & ſont devenues âcres.

Ces deux cauſes ſont abſolument différentes l'une de l'autre, en ſorte que les remedes qui conviennent à l'une, ſont contraires à l'autre; & de là vient la difficulté de la cure. Car, d'un côté, ſi on emploie les remedes échauffants pour combattre l'indigeſtion des humeurs, on riſque d'augmenter leur chaleur; & de l'autre côté, ſi on met en uſage le régime & les remedes rafraîchiſſants pour tempérer la chaleur & l'âcreté des humeurs, on augmente l'indigeſtion, en affoibliſſant la chaleur naturelle. J'appelle ici cauſe *conjointe*, non ſeulement celle qui, occupant actuellement les articulations, forme l'accès de goutte, mais auſſi celle qui, étant encore dans le ſang, n'a pas reçu les préparations néceſſaires pour en être ſéparée : car rarement un accès, quelque long & quelque cruel qu'il ſoit, évacue tellement la matiere peccante, qu'il n'en reſte rien du tout dans le corps, après qu'il eſt paſſé. Ainſi on doit avoir égard à cette double cauſe, tant durant l'accès, que dans l'intervalle des accès.

Mais, comme l'évacuation de la matiere morbifique eſt uniquement l'ouvrage de la Nature, & que, pour adoucir l'âcreté & l'inflammation des humeurs, ſans affoiblir encore davantage les digeſtions, on ne ſauroit faire autre choſe que d'éviter les aliments & les remedes trop chauds; il s'enſuit que l'indication principale conſiſte à rétablir les digeſtions. Je vais parler maintenant des moyens de la remplir, & j'indiquerai auſſi, ſuivant que l'occaſion s'en préſentera, les remedes qui ſont propres à tempérer la chaleur des humeurs, & à adoucir leur âcreté.

Indication principale eſt de rétablir les digeſtions.

29. Les remedes capables de rétablir les digeſtions ſont tous ceux qui fortifient l'eſtomac, afin qu'il faſſe duement la coction des aliments; qui donnent de la vigueur au ſang, afin que le chyle ſe change parfaitement en cette liqueur; qui fortifient les parties ſolides, afin qu'elles convertiſſent mieux en leur propre ſubſtance les ſucs deſtinés à leur nutrition & leur accroiſſement; enfin tous ceux qui conſervent les différents organes ſécrétoires & excrétoires dans un état convenable pour bien faire leurs fonctions. Je nomme *digeſtifs*, tous ces remedes, ſoit qu'on les tire de la matiere médicale, ou du régime, ou de l'exercice, ou de quelqu'une des ſix choſes non naturelles.

Comment il faut la remplir.

Dénombrement des remedes.

30. Les remedes proprement dits qui rempliſſent cette indication, ſont ceux qui ont une chaleur, ou une amertume, médiocre, ou qui piquent doucement la langue. Tels ſont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. à quoi l'on peut ajouter les anti-ſcorbutiques, comme les racines de raifort ſauvage, les feuilles de cochléaria, de creſſon d'eau, &c. dont on doit néanmoins uſer modérément, parceque ces remedes étant âcres & piquants, quoique d'ailleurs bons à l'eſtomac, & favorables à la digeſtion, entretiennent le foyer de la maladie, & augmentent la chaleur; au lieu que les premiers, ſans produire ces mauvais effets, fortifient l'eſtomac, & donnent de la vigueur au ſang par une chaleur douce, & une amertume médiocre.

Ils conviennent mieux étant mêlés enſemble.

31. Je crois que toutes ces plantes opereront mieux, ſi on en mêle pluſieurs enſemble, que ſi on ne ſe ſert que d'une à la fois. Il eſt vrai que les remedes qui ont une vertu ſpécifique, ſont d'autant plus efficaces, qu'ils ſont moins aſſociés à d'autres; mais quand il s'agit, pour guérir une maladie, de remplit telle ou telle indication, chaque ingrédient y contribue de ſon côté, & plus il en entre dans un remede, plus le remede a de vertus (1). Ainſi, avec les plantes que j'ai nommées, & avec d'autres ſemblables, on peut compoſer différentes formes de remedes qui tendront au même but.

Pour moi, je préfere à toutes les autres la forme d'électuaire, & je la crois la meilleure de toutes, parceque la fermentation que ſouffrent les divers ingrédients mêlés enſemble, augmente leur vertu, & les rend plus efficaces qu'ils ne ſeroient chacun ſéparément; mais je laiſſe volontiers à la prudence du Médecin le choix de ces ingrédients, & la compoſition des formules ſous leſquelles il convient de les employer: car j'ai toujours penſé que mon devoir étoit de marquer les véritables indications que l'on doit ſuivre dans le traitement des maladies, & non pas de donner des recettes. Les Médecins n'ayant pas toujours eu cette

(1) Il y a lieu de douter ſi un remede vaut mieux parcequ'il eſt compoſé d'un grand nombre de drogues de même vertu. Il eſt du moins certain que de remplir la même vue par un petit nombre de drogues bien choiſies, cela marque beaucoup plus d'habileté dans le Médecin.

attention, ont donné par là occasion aux Empiriques de s'ériger en grands Médecins.

Cependant, en faveur des jeunes Praticiens, je mettrai ici le remede dont j'ai coutume de me servir, & dont voici la composition.

Prenez *des racines d'angélique, de roseau aromatique, d'impératoire, d'aunée; des feuilles d'absynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'ivette, de scordium, de calament commun, de matricaire, de saxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de serpolet, de menthe, de sauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurône; des fleurs de camomille, de tanesie, de muguet, de safran; des graines de thlaspi, de cochléaria des jardins, de carvi & des baies de genievre, de chacune quantité suffisante. On aura soin de cueillir les feuilles, les fleurs & les racines dans le temps qu'elles ont le plus de vertu; on les fera sécher, & on les gardera dans des sacs de papier, jusqu'à ce qu'on les réduise en poudre très fine. On prendra six onces de chacun des ingrédients, & on mêlera le tout dans suffisante quantité d'excellent miel & de vin de Canarie, pour faire un électuaire de consistance requise. Le malade en avalera deux dragmes matin & soir.* Electuaire digestif.

En place de cet électuaire, on pourra se servir du suivant :

Prenez *de la conserve de cochléaria, une once & demie; de celle d'absynthe romaine, & de celle d'écorce d'orange, de chacune une once; racine d'angélique confite, & noix muscade confite, de chacune demi once; thériaque, trois gros; poudre d'arum composée, deux gros; & avec suffisante quantité de syrop d'orange faites un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour, & par-dessus il avalera cinq ou six cuillerées de l'eau suivante.* Electuaire stomachique.

Prenez *de la racine de raifort sauvage coupé menu, trois onces; des feuilles de cochléaria, douze poignées; de celles de cresson d'eau, de becabunga, de sauge & de menthe, de chacune quatre poignées; les écorces de six oranges; deux noix muscades concassées; & douze livres de forte biere : distillez tout cela, & tirez-en seulement six livres d'eau que vous garderez pour l'usage.* Eau anti-scorbutique.

32. Entre les remedes les plus connus, la thériaque est

le meilleur pour fortifier les digestions ; néanmoins comme elle contient plusieurs ingrédients trop échauffants, & outre cela beaucoup d'opium, il vaut mieux se servir d'un électuaire semblable à celui que nous avons décrit, & qui est composé de plantes fortifiantes, & médiocrement chaudes ; mais il faut avoir soin de choisir celles qui sont les plus agréables au goût du malade ; car comme on doit continuer fort long-temps, & même presque toute la vie, l'usage de cet électuaire, il est très à propos de le rendre le moins désagréable qu'il est possible.

Thériaque, quoique bonne, est inférieure à l'électuaire décrit ci devant

Entre les remedes simples, le quinquina tient le premier rang, car il exalte le sang & lui donne de la vigueur, si l'on en prend quelques grains matin & soir (1).

Utilité des remedes fortifiants dans les maladies chroniques.

33. Ce n'est pas seulement dans la goutte, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, que les remedes fortifiants sont les meilleurs, pourvu que leur chaleur ne consiste pas dans des esprits ardents, & cela par les raisons que nous rapporterons ci-après ; car toutes les maladies chroniques dépendent, si je ne me trompe, d'une même cause universelle, qui est l'indigestion des humeurs.

Preuve de cela par la différence entre les maladies aiguës & les chroniques.

34. Pour montrer que la chose est ainsi, je vais exposer la différence qu'il y a entre les maladies aiguës & les maladies chroniques ; & pour cela le lecteur me permettra de faire une petite digression.

Les maladies aiguës sont celles qui se terminent bientôt, soit par la mort, soit par la prompte coction de la matiere peccante. Les chroniques sont celles où la coction ne se fait point du tout, ou bien se fait très lentement. Tout cela est évident par les termes seuls. Mais il n'est pas si facile de découvrir la différence qui se trouve entre ces deux genres de maladies. C'est un point qui mérite d'être examiné, & dont la connoissance claire & distincte peut beaucoup servir à trouver les véritables indications que l'on doit suivre dans le traitement des maladies, tant aiguës, que chroniques.

Comment sont produites les maladies aiguës.

35. Soit que l'intérieur de la terre subisse divers changements, & qu'à cette occasion il s'exhale des va-

(1) Le Docteur Cheyne est du même sentiment, & il recommande une forte infusion de quinquina dans de bon vin, comme un remede excellent pour fortifier les fibres relâchées de l'estomac & des intestins, sur-tout si on le joint aux martiaux, & à quelques drogues propres à corriger son mauvais goût. *Cheyne, Essais sur la goutte, p. 24.*

peurs nuiſibles qui infectent l'air, ce qui me paroît le plus vraiſemblable ; ſoit que la conjonction particuliere de quelque corps céleſtes altere l'atmoſphere ; toujours eſt-il vrai que l'air en certain temps ſe trouve rempli de corpuſcules qui ſont contraires à l'économie du corps humain, & qu'en d'autres temps il eſt rempli d'autres ſortes de corpuſcules qui ſont nuiſibles à certaines eſpeces d'animaux. L'air ainſi infecté & porté dans le ſang par le moyen de la reſpiration, donne naiſſance aux maladies épidémiques. Alors la fievre s'allume, & la nature s'en ſert pour expulſer la matiere morbifique. Ces ſortes de maladies ſont aiguës, & de courte durée, parceque les humeurs ſont dans un mouvement violent.

Outre ce genre de maladies aiguës qui viennent d'une cauſe externe & générale qui eſt l'air, il y en a d'autres pareillement aiguës, qui dépendent uniquement d'une inflammation particuliere du ſang, ou d'une indiſpoſition particuliere à certains ſujets. Ce ſont les fievres que j'appelle *intermittentes* & *ſporadiques*, parcequ'on les voit preſque tous les ans.

36. Les maladies chroniques ſont d'une nature bien différente. A la vérité, un air mal-ſain contribue à les produire. Cependant elles doivent moins leur origine à l'air, qu'à l'indigeſtion des humeurs. En effet, lorſqu'un corps a été affoibli & épuiſé par la vieilleſſe, ou par un abus continuel des ſix choſes non naturelles, ſur-tout à l'égard du boire & du manger ; ou bien lorſque les organes ſecrétoires ſont tellement débilités, qu'ils ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions qui conſiſtent à dépurer le ſang en le ſéparant de ſes recréments ; dans ce cas-là, il s'amaſſe une plus grande quantité d'humeurs que la perſonne n'en peut digérer. Ces humeurs, ainſi accumulées, ſubiſſent avec le temps diverſes fermentations & altérations, ſe jettent ſur telle ou telle partie, ſuivant qu'elles ont acquis telle ou telle qualité, & ſuivant que la partie eſt diſpoſée à les recevoir, & produiſent différentes ſortes de maladies, avec une infinité de ſymptomes, leſquels proviennent également de la qualité des ſucs & de la léſion des parties. Ces deux cauſes jointes enſemble, je veux dire la dépravation des liquides & la léſion des ſolides, conſtituent ce dérangement de l'économie animale, que l'on appelle maladie.

D'où viennent les maladies chroniques.

37. Or, que l'impuiſſance de la nature à digérer les humeurs ſoit la principale cauſe de la plupart des mala-

dies chroniques, c'eſt dequoi l'on ſe convaincra aiſément, ſi l'on fait attention que les vieillards, dont les coctions ſont léſées, & les eſprits diſſipés par l'âge, ſont plus ſujets à ces maladies que les jeunes gens, qui ont aſſez de force & de chaleur naturelle pour diſſiper les humeurs nuiſibles, & dont les organes ſecrétoires deſtinés à dépurer le ſang s'acquittent bien de leurs fonctions, à moins qu'ils ne ſoient ſurchargés, & comme accablés par l'abondance exceſſive des mauvais ſucs.

Une autre preuve que l'indigeſtion des humeurs eſt la principale cauſe des maladies chroniques, c'eſt qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver qu'en été. Quelques-unes, il eſt vrai, ne paroiſſent qu'à la fin de l'hiver ; mais les mauvais ſucs dont elles dépendent, ſe ſont accumulés durant toute cette ſaiſon à la faveur du froid qui affoiblit la nature, & la met hors d'état de s'acquitter des fonctions de l'économie animale. Il arrive de là que les gens qui ſe portent très bien en été, évitent rarement en hiver les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, comme l'aſthme, le rhume, la toux, &c.

De là vient auſſi que les voyages dans des pays chauds ſont ſi efficaces pour la guériſon de certaines maladies dont on ne pouvoit venir à bout dans des pays froids.

Utilité de l'exercice du cheval dans les maladies chroniques.

38. La vérité de ce que j'avance touchant la cauſe générale des maladies chroniques, paroîtra encore dans un nouveau jour, ſi l'on conſidere les effets merveilleux & incroyables de l'exercice du cheval dans la plupart des maladies chroniques, & ſur-tout dans la phthyſie. En effet, cet exercice, par les ſecouſſes continuelles qu'il cauſe, ranime la chaleur naturelle, donne du reſſort aux fibres, rétablit les digeſtions, fortifie les viſceres, diſſipe les mauvaiſes humeurs, facilite la tranſpiration, & renouvelle, pour ainſi dire, toute la machine (1).

Il s'enſuit de tout cela que les plantes échauffantes doivent être d'un très grand ſecours, non ſeulement dans la

(1) Toutes les raiſons que l'Auteur allegue pour montrer que les maladies chroniques viennent de l'indigeſtion des humeurs, ſemblent plutôt prouver qu'elles viennent d'un défaut de tranſpiration. En effet, puiſque, ſuivant notre Auteur, elles attaquent principalement les vieillards, qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver, qu'en été, qu'elles ſe guériſſent plus aiſément dans les pays chauds, que dans les pays froids, & que l'exercice du corps y eſt extrêmement utile, rour cela ne montre t-il pas clairement qu'elles doivent principalement leur naiſſance au défaut de la tranſpiration ?

goutte,

goutte, mais encore dans les autres maladies chroniques, pourvu qu'il n'y ait point de contr'indication : car ces plantes raniment la chaleur naturelle, même au milieu de l'hiver. Mais si on en fait un usage habituel en été, elles préviendront encore mieux les accidents que cause la mauvaise saison ; au lieu que si on attend jusqu'à l'hyver, qui est le temps auquel les humeurs s'accumulent, il sera peut-être trop tard pour y avoir recours, & le remede deviendra inutile.

Stomachiques doivent être continués sans interruption.

40. J'ai montré ci-dessus que les purgatifs étoient nuisibles dans la goutte. Néanmoins dans la plupart des autres maladies chroniques, il est nécessaire de saigner & de purger plus ou moins, avant que d'employer les remedes fortifiants & digestifs que j'ai recommandés. Mais quand une fois le malade en aura commencé l'usage, il faudra qu'il les continue sans y entremêler aucune évacuation. Car on doit tenir pour certain, que toute évacuation seroit très nuisible en pareil cas (1). Au reste, je ne prétends pas que les remedes fortifiants dont j'ai parlé, l'emportent sur tous les autres ; je veux dire seulement que le remede qui remplira mieux l'indication de fortifier les digestions, sera le meilleur dans les maladies chroniques, & qu'avec un tel remede on pourra faire des choses auxquelles on ne s'attendoit peut-être pas.

41. La principale attention qu'il faut avoir dans le traitement de la goutte, c'est que les remedes fortifiants, soit qu'on les tire de la matiere médicale, ou du régime, ou de l'exercice, doivent être mis en usage pendant long-temps, & avec tout le soin imaginable. Car comme la cause de cette maladie & de la plupart des maladies chroniques a passé en habitude, & qu'elle est devenue, pour ainsi dire, une seconde nature, il n'y auroit pas de bon sens à croire qu'un changement léger & momentanée, produit dans l'état du sang ou des humeurs par les remedes ou

(1) Ceci doit assurément être entendu avec quelque limitation ; car il peut se trouver des cas où il soit non seulement convenable, mais encore absolument nécessaire de recourir aux évacuants pendant l'usage des fortifiants. Les circonstances doivent décider quand, & de quelle maniere il faut les employer, & on ne doit pas par une déférence servile à l'autorité de quelque grand nom que ce soit, s'empêcher de les mettre en usage dans le besoin. Combien de fois, par exemple, les joint-on utilement au quinquina, au mars, & à d'autres remedes semblables qui alors produisent des effets qu'ils n'auroient pas produits sans cela.

le régime, pût suffire pour la guérison. Il faut, pour cet effet, renouveller la masse des humeurs, & en quelque façon toute la machine.

Il n'en est pas de la goutte comme de certaines maladies aiguës. Celles-ci attaquent tout d'un coup, & jettent dans le plus grand danger un homme qui, peu de temps auparavant, se portoit à merveille. La goutte agit lentement, & ne se déclare qu'au bout d'un certain temps, savoir lorsque par les débauches & des excès de vin continués durant plusieurs années, par la cessation des exercices ordinaires, par une vie oisive & fainéante, ou bien par trop d'étude & d'application; ou enfin de quelque autre maniere, les différents levains se trouvent corrompus, les digestions ruinées, les fibres relâchées & flasques, le ressort des parties anéanti, l'économie animale bouleversée, la nature déconcertée : alors les humeurs nuisibles s'accumulent, se développent, s'exalent, & ne trouvant point de résistance dans les articulations affoiblies, elles s'y jettent avec impétuosité, & y exercent toute leur violence; de là les accès de la goutte.

Tous ces vices des liquides & des solides étant passés en habitude, il s'agit d'y remédier en rétablissant peu à peu les digestions, & en redonnant de l'élasticité aux fibres, à proportion de l'état où les unes & les autres étoient avant la maladie. On voit assez qu'une telle entreprise n'est pas facile, & que pour en venir à bout il est nécessaire de continuer très long-temps l'usage des remedes; encore ne peut-on pas espérer de réussir pleinement, non seulement parcequ'il est toujours extrêmement difficile de changer une habitude, quelle qu'elle soit, en son contraire; mais aussi parceque la vieillesse, qui, le plus souvent, accompagne la goutte, met de fort grands obstacles à la guérison. On doit néanmoins la tenter autant que l'âge & les forces du malade le permettent; car elle est plus ou moins violente, suivant que le malade est plus ou moins avancé en âge (1).

---

(1) Cet avis est fondé sur le bon sens & la nature des choses; car il seroit absurde d'espérer qu'une maladie ancienne & profondément enracinée pût être guérie en peu de temps. Mais si l'usage des remedes apporte du soulagement, cela doit encourager le malade à les continuer, puisque pour communiquer leur vertu au sang & aux humeurs de façon à en corriger les vices & le mauvais état, & pour rétablir le ton & le mouvement des solides, il leur faut nécessairement beaucoup de temps & de persévérance.

42. Les remedes digestifs, soit qu'ils soient tirés de la pharmacie, ou de la diete, doivent être sur-tout employés dans les intervalles des accès, & le plus loin qu'il est possible de l'accès futur : car à cause de l'obstacle qu'apporte la vieillesse, il n'est pas possible de fortifier les digestions, de rétablir les levains affoiblis, & de remettre le sang & les visceres dans l'état où ils doivent être, sans y employer beaucoup de temps, & un usage opiniâtre des remedes.

Remedes digestifs doivent être employés dans les intervalles des accès.

43. Mais quelqu'utiles que soient les remedes proprements dits, ils ne suffisent pas seuls pour guérir la goutte, ni aucune autre maladie chronique, & il faut, outre cela, avoir grande attention aux choses non naturelles, sans quoi tout ce qu'on tenteroit d'ailleurs seroit absolument inutile.

Il faut y joindre un régime convenable.

D'abord il est nécessaire d'observer une certaine modération dans le boire & le manger, en sorte que d'un côté on ne prenne pas plus de nourriture que l'estomac n'en peut digérer, ce qui fourniroit matiere à la goutte ; & que d'un autre côté on ne s'affoiblisse pas encore davantage par trop d'abstinence : deux extrêmités qui sont également nuisibles, comme je l'ai plus d'une fois éprouvé, tant dans moi-même, que dans les autres.

Quant à la qualité des aliments, quoiqu'en général ceux qui sont faciles à digérer doivent être préférés aux autres, il faut néamoins avoir égard au gout des malades ; car souvent une chose indigeste, mais que l'estomac desire fortement, se digerera mieux qu'une autre, qui d'elle-même est plus aisée à digérer, mais que l'estomac abhorre. Cependant il faut user avec beaucoup de modération des aliments qui sont d'une digestion difficile, quoique l'estomac les demande.

Je crois aussi qu'on doit se contenter à chaque repas d'une seule sorte de mets, parceque si l'on en mange de plusieurs sortes à la fois, elles chargeront davantage l'estomac, que ne feroit une seule dont on mangeroit la même quantité que de toutes les autres ensemble. Au reste, à l'exception de la viande, on pourra user de tout le reste à sa fantaisie, pourvu qu'on évite les choses salées & épicées ; car quoiqu'elles aident la digestion, elles ne laissent pas d'être nuisibles en ce qu'elles mettent en mouvement le levain morbifique.

44. Pour ce qui est du nombre des repas, il faut retrancher le souper, & se contenter du dîner, parceque le

Il ne faut faire qu'un seul repas par jour.

temps du ſommeil n'eſt pas propre à la digeſtion des aliments ; mais c'eſt alors que les humeurs s'atténuent & ſe préparent. En place du ſouper, on boira quelques verres de petite biere, ou de quelque autre liqueur équivalente. Cette boiſſon, en rafraîchiſſant & nettoyant les reins, empêchera la génération de la pierre dans les reins, à quoi les goutteux ſont ſujets.

Inconvénients de la diete lactée.

45. Depuis vingt ans on s'eſt mis dans l'uſage de donner le lait aux goutteux pour toute nourriturre, en y ajoutant ſeulement une fois le jour un peu de pain. Le lait ſe prend crud ou cuit. Ce régime a mieux fait que tout le reſte à la plupart d'entre-eux tant qu'ils s'y ſont tenus régulierement : mais dès qu'ils s'en ſont écartés le moins du monde pour retourner aux aliments ordinaires, quelque légers & ſalutaires qu'ils fuſſent d'ailleurs, la goutte eſt revenue avec plus de fureur que jamais ; car le tempérament ayant été affoibli par la diete lactée, il s'eſt trouvé encore moins en état qu'auparavant de réſiſter à la maladie, qui en eſt devenue plus violente, plus longue, & plus dangereuſe.

Celui donc qui veut entreprendre la diete lactée, doit bien examiner auparavant s'il pourra la continuer tout le reſte de ſa vie ; choſe qui lui ſera peut-être impoſſible, quelque courage & quelque réſolution qu'il ait. Je ſais un homme de condition qui, pendant une année entiere, n'avoit vécu que de lait ; il n'en avoit point été incommodé, & même il l'avoit pris avec beaucoup de plaiſir. Durant tout ce temps-là il faiſoit au moins une ſelle chaque jour. Mais tout à coup ſon ventre ſe reſſerra, & il eut un ſi grand dégoût du lait, que malgré l'envie qu'il avoit de le continuer, il fut obligé de l'abandonner.

Certains hypocondriaques qui ſont gros & replets, & qui ont fait un long uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ne peuvent en aucune façon ſoutenir le lait : & même l'avantage paſſager qu'en retirent ceux qui s'en accommodent, vient de ce qu'il adoucit le ſang & en tempere l'âcreté, & ſur tout de ce qu'étant une nourriture très-légere, il empêche le bouillonnement des humeurs qui produit l'accès de la goutte.

Mais, d'un autre côté, le lait ne convient pas à tout le monde ; & pour ce qui eſt de ceux à qui il convient, il ne les exempte de la goutte que durant le temps qu'ils en uſent pour toute nourriture, & non au-delà : car comme il ne rémedie point à la cauſe antécédente & primordiale

de la maladie, qui est la foiblesse des digestions, & qu'il l'augmente au contraire, il devient plus nuisible à cet égard, qu'il n'est utile par sa qualité d'adoucir l'âcreté des humeurs.

Quelques Médecins, pour n'avoir pas fait cette attention, ont commis d'étranges fautes ; car ne s'occupant qu'à combattre la cause prochaine de la goutte, savoir la chaleur & l'âcreté des humeurs, ils ont achevé de ruiner les digestions & toutes les fonctions naturelles. Au reste, je ne doute point que les décoctions d'avoine ne produisent d'aussi bons effets que le lait, pourvu que l'estomac puisse s'en accommoder (1).

46. Quant aux liqueurs qui doivent servir de boisson aux goutteux, je crois que les meilleures sont celles qui tiennent un certain milieu entre la force du vin & la foiblesse de l'eau. Telle est, par exemple, la petite biere houblonée ou sans houblon ; car les liqueurs trop fortes ou trop foibles nuisent également.

Petite biere est bonne dans la goutte.

Il y a un proverbe qui dit : buvez, ou ne buvez pas du vin, vous aurez également la goutte. Néanmoins c'est une chose certaine & confirmée par une infinité d'expériences, que le vin est nuisible aux goutteux. On croît qu'il aide les digestions, dont les vices, comme je l'ai établi auparavant, sont la cause antécédente de la goutte. Mais il est surement nuisible, en ce qu'il échauffe & remue l'humeur morbifique, qui est la cause immédiate de la maladie.

Le vin n'y convient pas.

Je ne conviens pas même que le vin pour boisson ordinaire aide les digestions ; je soutiens plutôt qu'il les ruine, excepté dans ceux qui y sont accoutumés depuis long-temps. Car quoiqu'il communique une chaleur passagere, il est certain néanmoins qu'il corrompt les levains

(1) Les Auteurs Praticiens ont beaucoup écrit pour & contre l'usage de la diete lactée dans la goutte & les autres maladies chroniques ; mais on ne peut nier que si elle a ses inconvénients, elle n'ait aussi de grands avantages, & que si elle manque quelquefois de réussir, il n'y ait une infinité de cas où elle produit des effets merveilleux. Il seroit donc à souhaiter que les Auteurs qui ont vanté la diete lactée dans la goutte, & ceux qui l'ont décriée, eussent communiqué exactement & sincérement leurs observations sur les bons & les mauvais effets de ce remede, qu'ils eussent rapporté en détail les circonstances dans lesquelles il avoit été employé, & les effets qui s'en étoient suivis : de cette maniere on sauroit pourquoi il a réussi ou n'a pas réussi, & on seroit en état de déterminer avec quelque certitude les cas où il convient, & les précautions qu'il faut prendre pour en rendre l'usage salutaire, & au contraire les cas où il ne convient pas.

du corps, & dissipe les esprits. De là vient, si je ne me trompe, que les grands buveurs & les débauchés périssent ordinairement par la goutte, la paralysie, l'hydropisie, ou par d'autres maladies froides.

De plus, l'usage immodéré du vin relâche & affoiblit le corps, au lieu que les liqueurs tempérées le fortifient; c'est pourquoi ceux qui ont toujours usé de ces sortes de liqueurs, sont très rarement attaqués de goutte.

Il faut encore observer que cette maladie arrive principalement aux hommes pléthoriques & sanguins. Or, l'usage du vin augmente encore la pléthore, accumule de nouvelles humeurs, & met en action le levain morbifique. D'ailleurs, comme le sang des goutteux ressemble entiérement à celui que l'on tire dans la pleurésie & dans les autres maladies inflammatoires, on voit assez que les liqueurs spiritueuses ne peuvent que l'enflammer davantage, & que c'est jetter de l'huile sur le feu.

Mais d'un autre côté les liqueurs trop raffraîchissantes ne valent pas mieux; car quoiqu'elles n'excitent pas de douleur, elles achevent de ruiner les digestions, éteignent la chaleur naturelle, & causent même quelquefois la mort, comme on a vu arriver à ceux qui ayant bu du vin avec excès jusqu'à leur vieillesse, l'ont quitté tout d'un coup pour ne boire que de l'eau, ou d'autres liqueurs aussi foibles (1).

47. Ainsi les liqueurs qui conviennent pour la boisson ordinaire des goutteux, sont celles qui, quoique prises en grande quantité, n'enivrent point, & qui, d'un autre côté, ne sont pas assez froides pour blesser l'estomac. Telle est, comme je l'ai déja dit, notre petite biere. Dans les pays où il n'y en a pas, on peut y substituer un mélange de beaucoup d'eau avec un peu de vin.

En quel cas on peut boire l'eau toute pure.

Je crois que l'eau toute pure est dangereuse, & je l'ai éprouvé telle sur moi-même. Cependant elle ne l'est pas quand on en a bu toute sa vie. Encore aujourd'hui la plupart des hommes ne boivent que de l'eau, & ils sont plus heureux dans leur pauvreté que nous avec notre abondance & notre luxe: car par ce moyen ils sont exempts de la goutte, de la pierre, de l'apoplexie, de la paralysie, &

(1) L'expérience montre que les gens sujets à la goutte, ne doivent pas user d'une nourriture trop légere; ainsi il est à propos, & même nécessaire de permettre un usage modéré du vin à ceux qui sont avancés en âge, qui ont l'estomac froid, ou qui sont naturellement foibles.

de plusieurs autres maladies qui regnent dans les pays où l'on use de liqueurs spiritueuses.

48. Lorsque la goutte est légere & n'attaque que de loin en loin, il suffit de se réduire à l'usage de la petite biere, ou du vin bien trempé ; mais lorsque la maladie est violente, & qu'elle a passé, pour ainsi dire, en nature, il est absolument nécessaire de s'abstenir de toute liqueur fermentée, quelque légere qu'elle soit ; car les liqueurs fermentées les plus légeres contiennent toujours des esprits ardents, qui agitent les humeurs, & leur communiquent un certain degré d'acrimonie.

Nécessité dans la goutte invétérée de s'abstenir de toute liqueur fermentée.

Ainsi on doit prescrire aux goutteux pour boisson ordinaire, des décoctions de plantes ou tisanes les moins désagréables qu'il se pourra ; mais il faut qu'elles ne soient pas trop chargées & trop fortes, parcequ'elles échaufferoient presqu'autant que le vin ; & qu'elles ne soient pas aussi trop aqueuses & trop foibles, parcequ'elles ruineroient les digestions par trop de raffraîchissement. Une telle boisson dégoûtera d'abord un peu le malade pendant une semaine ou deux ; mais ensuite il la trouvera aussi agréable que les autres liqueurs auxquelles il étoit le plus accoutumé. Son appétit ne diminuera point, augmentera au contraire, & deviendra plus naturel.

Quelle sorte de boisson convient alors.

Un autre avantage que trouvera le malade dans l'usage habituel de cette boisson, c'est qu'il pourra se donner un peu plus de liberté à l'égard des aliments, que lorsqu'il buvoit du vin ou de la biere ; parceque cette liqueur réparera & corrigera en quelque maniere les fautes qui se commettront dans le régime, & qu'il est presque impossible d'éviter entierement. Mais le principal avantage qu'elle procurera, c'est qu'elle préviendra la pierre, qui accompagne presque toujours la goutte ; au lieu que le vin, & même la petite biere, augmentent les douleurs de la pierre, & contribuent à sa génération. La liqueur suivante, qui est agréable au goût & d'une belle couleur, me plaît extrêmement.

Prenez de la salsepareille, six onces ; de la squine, du sassafras, & de la rapure de corne de cerf, de chacune deux onces ; de la réglisse, une once. Faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure. Puis laissez cette décoction pendant douze heures sur les cendres chaudes, le vaisseau bien fermé. Faites-la bouillir ensuite jusqu'à la diminution du tiers ; & aussi-tôt que vous l'aurez retirée du feu, mettez-y infuser une demi-once de

Décoction pour boisson ordinaire.

graine d'anis. Deux heures après, coulez la liqueur, laissez-la dépurér par résidence, & mettez-la dans des bouteilles de verre, que vous boucherez exactement (1).

En quel tems il faut commencer d'en user.

49. Il ne faudra commencer l'usage de cette liqueur qu'après la fin d'un accès, & non pas dans l'accès même, parceque les humeurs étant alors en mouvement, il seroit dangereux de quitter tout d'un coup les liqueurs fermentées & spiritueuses, pour passer à une liqueur aqueuse & non fermentée. Mais quand une fois on aura commencé l'usage de cette derniere, il faudra le continuer ensuite tout le reste de la vie, tant dans les accès que dans leurs intervalles. On usera en même temps de l'électuaire décrit ci-dessus, c'est-à-dire qu'on en prendra tous les jours, soit durant les accès, soit hors des accès. Il suppléera à la foiblesse de la liqueur aqueuse, par la chaleur modérée qu'il communiquera au sang & aux humeurs, sans les agiter comme font les liqueurs fermentées (2).

50. On dira peut-être que ce n'est pas vivre que de se passer ainsi entierement de vin & de toute boisson spiritueuse. Mais je demande s'il n'est pas infiniment plus fâcheux & plus insuportable de souffrir chaque jour les cruelles douleurs d'une goutte invétérée, je dis d'une goutte invétérée, car je n'exige pas la même chose dans une goutte nouvelle & légere. D'ailleurs, avec cette boisson on pourra se donner beaucoup plus de liberté à l'égard des aliments, & l'habitude la rendra agréable. Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que la goutte, ne balanceront pas, s'ils sont raisonnables, sur le parti qu'ils doivent prendre.

Si le vin est nécessaire, il faut du vin d'Espagne.

51. Toutefois si le malade, à cause de son grand âge ou de sa foiblesse, ou pour avoir usé depuis long-temps, & avec excès des liqueurs fermentées, ne peut faire la digestion sans en boire, il seroit dangereux de les lui retrancher entierement tout à coup, & ce retranchement a

(1) La salsepareille est une racine sudorifique, qui divise & atténue les humeurs grossieres & visqueuses; c'est pourquoi on la regarde comme un spécifique dans la goutte, la paralysie, & autres maladies chroniques invétérées.

Le Docteur Cheyne observe que sa principale vertu est dans l'écorce qui contient ses parties les plus actives, & qui étant tendre & spongieuse, les laisse plus aisément échapper dans la décoction: aussi recommande-t-il dans la goutte une légere décoction de cette écorce.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 31.

eté funeste à plusieurs goutteux. Ainsi il n'usera pas de la tisane que nous avons décrite ci-devant, ou s'il veut en user, il faudra qu'il s'y accoutume peu à peu, & que durant quelque temps il boive à chaque repas un verre de vin en qualité de remede, jusqu'à ce que son estomac soit fait à la tisane. Le vin d'Espagne vaut beaucoup mieux pour cela que celui de France ou du Rhin, parce-qu'il est plus travaillé, plus cordial, plus stomachique, & que d'ailleurs il ne met pas les humeurs en mouvement, & n'augmente pas le levain morbifique, comme fait le vin de France, ou du Rhin. Mais en voilà assez sur la nourriture & la boisson des goutteux.

52. Un autre moyen dont on fait peu de cas, & qui néanmoins est d'une grande utilité pour digérer l'humeur morbifique pendant l'accès, & pour empêcher sa génération hors de l'accès, c'est de se coucher de bonne heure, sur-tout en hiver. Après la saignée & la purgation, rien n'épuise tant que de veiller la nuit. Les personnes délicates & valétudinaires l'éprouvent assez, & elles savent bien qu'elles sont beaucoup plus fortes & plus légeres le matin quand elles se sont couchées de bonne heure; & qu'au contraire, elles sont extrêmement pesantes & abattues lorsqu'elles ont veillé une bonne partie de la nuit. Il sembleroit d'abord que de se coucher plutôt ou plutard, cela reviendroit au même, pourvu que l'on demeure aussi long-temps au lit: par exemple, que c'est la même chose de se coucher à neuf heures, & de se lever à cinq, ou de se coucher à onze heures, & de se lever à sept. Il y a cependant bien de la différence, & je crois qu'en voici la principale raison.

Les goutteux doivent se coucher de bonne heure.

Durant le jour il se fait une dissipation des esprits, soit par les exercices du corps, soit par l'application de l'ame. Dans les personnes valétudinaires, les esprits sont si foibles qu'ils ont besoin chaque jour d'être réparés de bonne heure par le sommeil; & comme la nuit relâche en quelque façon toutes les fibres du corps, & que le jour les fortifie par le moyen de la chaleur du soleil, il est nécessaire que la chaleur du lit supplée pendant la nuit à celle du soleil, sur-tout en hiver. Or, quand les esprits ont été réparés par le repos de la nuit, & par la chaleur du lit, il est moins nuisible au corps de se lever de très bonne heure, & même de se retrancher une heure ou deux du sommeil du matin, que de veiller autant de tems le soir. D'ailleurs le jour qui survient donne du ressort & de la vigueur aux fibres.

C'eſt pourquoi je conſeille aux gens qui ſont ſujets à la goutte de ſe coucher de très bonne heure, principalement en hiver, & de ſe lever de grand matin, quand même ils n'auroient pas beaucoup dormi : car lorſqu'on dort dans la matinée, c'eſt autant de retranché ſur le ſommeil de la nuit ſuivante ; & comme on force alors la nature, & qu'on en trouble l'ordre en faiſant du jour la nuit, & de la nuit le jour, il eſt impoſſible qu'on ne s'en trouve mal.

Ils doivent ſe tenir l'eſprit tranquille.

53. La tranquillité de l'ame eſt extrêmement néceſſaire, & on ne doit rien oublier pour ſe la procurer ; car les paſſions, en troublant les eſprits qui ſont les inſtruments des digeſtions, contribuent beaucoup à augmenter la goutte. Ainſi le malade doit ſur-tout éviter avec grand ſoin la colere & le chagrin.

Il doit auſſi éviter l'excès d'étude, & le trop d'application aux choſes ſérieuſes ; ce qui épuiſe les forces, & dérange entierement l'économie animale.

Exercice du corps eſt excellent dans la goutte.

54. Mais de tous les moyens capables de prévenir l'indigeſtion des humeurs, qui eſt, ſelon moi, la cauſe primordiale de la goutte, & de donner de la vigueur au ſang, & de l'élaſticité aux parties ſolides, il n'en eſt aucun qui égale l'exercice du corps. Mais comme dans la goutte, encore plus que dans toute autre maladie chronique, il eſt néceſſaire, ainſi que j'ai dit plus haut, de produire un changement dans toute l'habitude du corps, l'exercice doit être quotidien ; car s'il eſt interrompu, il ne ſervira de rien, ou de très peu de choſe : il pourra même être nuiſible, & attirer la goutte, ſur-tout lorſqu'on le reprendra après avoir demeuré long-temps dans l'inaction.

Il ne doit pas être violent, mais tel qu'il convient aux vieillards ; car les vieillards ſont les plus ſujets à la goutte. Un exercice violent cauſe une trop grande diſſipation, & par conſéquent affoiblit les digeſtions ; au lieu qu'un exercice modéré & conſtant les fortifie. Cet exercice paroîtra ſans doute une choſe bien fâcheuſe à un vieillard foible qui, outre qu'il ne ſauroit preſque ſe remuer, ſouffre encore de cruelles douleurs. Sans cela néanmoins tout le reſte ſera inutile, les accès ne tarderont pas long-temps à revenir, & la pierre, qui eſt encore plus dangereuſe & plus cruelle que la goutte, ſe formera aiſément.

55. D'ailleurs, un long repos augmentera extrêmement la matiere tophacée dans les articulations, & fur-

tout dans celles des doigts, qui, à la fin, seront privés de tout mouvement. Quelques-uns prétendent que cette matiere tophacée n'est autre chose que la partie tartareuse du sang. Mais si on y fait un peu d'attention, on verra aisément qu'elle est une production de l'humeur goutteuse, qui se jettant en grande quantité sur les articulations, & ne pouvant s'y atténuer & s'y assimiler, à raison de sa grossiéreté & de l'atonie des fibres, y séjourne, s'y accumule de jour en jour, détruit les chairs & la peau de l'articulation, & devient une substance semblable à de la craie, ou à des yeux d'écrevisse.

Les concrétions tophacées augmentent faute d'exercice.

Or l'exercice pratiqué chaque jour, & long-temps continué, prévient cet accident, en dissipant par la transpiration l'humeur de la goutte : & j'ai éprouvé moi-même, que non seulement il empêche la génération de la matiere tophacée, mais encore qu'il la ramollit & la résout, pourvu qu'elle n'ait pas détruit jusqu'à l'épiderme.

56. Quant au genre d'exercice qu'il faut choisir, l'*équitation* est préférable à tous les autres, lorsque la personne n'est pas trop âgée, & qu'elle n'a pas la pierre. Et certes j'ai souvent pensé qu'un homme qui connoîtroit un remede aussi efficace pour la goutte & pour la plupart des maladies chroniques, qui est l'exercice du cheval long-temps continué, & qui voudroit en faire un secret, pourroit aisément gagner beaucoup de bien. Ceux qui ne peuvent pas aller à cheval, doivent aller en carrosse, ce qui revient presque au même. La plupart des goutteux ont un avantage ; c'est que les richesses qui ont fourni matiere à leurs débauches, & par-là ont occasionné la goutte qui en provient, leur donnent le moyen de se faire traîner en carrosse, & de pratiquer au moins cet exercice, s'ils ne peuvent en pratiquer d'autre.

Le meilleur de tous les exercice est celui d'aller à cheval.

L'exercice pris en bon air est beaucoup plus utile que celui que l'on prend dans un mauvais air. L'exercice pris à la campagne vaut mieux que celui que l'on prend dans les villes, & sur-tout dans les grandes villes, où l'air est étouffé, & rempli de vapeurs nuisibles. Les goutteux sentiront bientôt la différence qu'il y a de s'exercer dans la ville, ou à la campagne.

57. Pour ce qui est des plaisirs vénériens, un vieillard goutteux dont les esprits sont épuisés, & dont, par conséquent les articulations & toutes les parties ne sont que trop relâchées & affoiblies, seroit aussi imprudent, à mon avis, de se livrer à ces sortes de plaisirs, qu'un voyageur

Les goutteux doivent s'abstenir des plaisirs vénériens.

qui, ayant une longue route à faire, dépenseroit tout l'argent dont il a besoin pour son viatique, avant que de se mettre en chemin. De plus, outre le mal qu'il se procure en ne réprimant point les desirs languissants d'un âge avancé, il renonce au grand privilege de jouir de ce jubilé que la nature accorde aux vieillards comme un présent spécial & un don excellent, lorsqu'elle les affranchit dans les dernieres années de leur vie, de la tyrannie de ces passions qui, comme autant de bêtes féroces, les tourmentoient sans cesse durant leur jeunesse. Le plaisir de satisfaire leurs passions ne peut en aucune maniere compenser cette longue chaîne de maux qui l'accompagnent, ou qui en sont les suites.

La méthode précédente ne suffit pas pour une guérison parfaite.

58. Les regles que nous avons établies sur le régime des goutteux, étant observées scrupuleusement, pourront bien les mettre à couvert des violents accès du mal, & procurer assez de vigueur au sang & de fermeté aux solides pour prévenir les accidents dangereux ; mais elles n'empêcheront pas que la goutte ne revienne quelquefois, sur-tout à la fin de l'hiver.

En été le sang ayant plus de force à cause de la chaleur du soleil, & la transpiration étant plus abondante, les coctions se font beaucoup mieux qu'en hiver, où la foiblesse du sang & la diminution de la transpiration occasionnent des amas d'humeurs indigestes, qui après avoir séjourné dans le sang ne manqueront pas de s'exalter & de produire un accès de goutte, dès que le retour du soleil, ou un excès de vin, ou un violent exercice, ou quelque autre cause semblable, les mettra en mouvement.

La goutte ne doit être traitée que dans les intervalles des accès.

59. Il s'ensuit manifestement de tout ce que nous avons dit, que pour guérir la goutte il est nécessaire de changer l'état des solides & des liquides autant que l'âge & les autres circonstances peuvent le permettre. C'est à quoi l'on doit travailler dans les intervalles des accès, & non dans les accès mêmes : car comme la matiere morbifique est alors non seulement formée, mais encore déposée dans les articulations, il seroit trop tard de vouloir la corriger, ou l'évacuer par d'autres voies ; ainsi on doit l'abandonner entierement à la nature, & se tenir tranquille de ce côté-là.

Il en est de la goutte comme des fievres intermittentes ; on n'entrepend pas de les guérir pendant l'accès, & quand on se donneroit bien de la peine à combattre leurs symptomes, tels que la chaleur, la soif, l'inquiétude & les

autres, on ne feroit pas plus avancé. De même il feroit absfurde de croire guérir la goutte, parcequ'on en diminueroit les fymptomes : on ne feroit au contraire qu'empêcher ou retarder la guérifon. Plus on adouciroit les douleurs, plus auffi on mettroit d'obftacle à la coction des humeurs; & plus on garantiroit les articulations, plus on empêcheroit l'expulfion de la matiere morbifique. D'ailleurs, à proportion que l'on modéreroit la violence des accès, on les rendroit plus longs, & leurs intervalles plus courts & moins exempts de tout fymptome goutteux. C'eft de quoi l'on conviendra aifément, fi l'on examine avec attention ce que j'ai dit ci-deffus touchant l'hiftoire de la maladie.

60. Il ne faut donc rien tenter de confidérable durant l'accès de la goutte, mais feulement remédier aux accidents que produit quelquefois une mauvaife méthode de la traiter. Et, comme cette maladie, de l'aveu de tout le monde, vient d'une abondance exceffive d'humeurs indigeftes, il fera bon de s'abftenir de viande dès le commencement de l'accès, & d'y fubftituer des décoctions d'avoine, & autres aliments femblables qui, par leur légereté, diminueront beaucoup le volume de la matiere morbifique, & en faciliteront la coction. Régime pendant l'accès.

Néanmoins, comme les tempéraments font très différents les uns des autres, & qu'il y a des gens qui ne peuvent faire maigre fans en être auffi-tôt incommodés, & fans éprouver des fymptomes femblables à ceux que caufent les vapeurs hyftériques, il faut que ces gens-là ne faffent maigre qu'autant de temps que leur eftomac a horreur de la viande, fans quoi ils s'en trouveront mal. Or, cette horreur de la viande ne dure guere que pendant le premier ou le fecond jour de chacun des accès particuliers qui tous enfemble compofent l'accès entier de la goutte.

Au refte, foit qu'on fe mette plutôt, ou plus tard à l'ufage du gras, il faut avoir un foin particulier de ne prendre durant l'accès, qu'autant de nourriture que la Nature en a befoin pour fe foutenir; & il ne faut pas moins d'attention dans le choix des aliments; en un mot, on doit apporter tout le foin imaginable pour ne pêcher ni dans la quantité, ni dans la qualité du boire & du manger. Et, quoique cette précaution foit fur-tout néceffaire dans le temps des accès, elle ne laiffe pas de l'être extrêmement dans les intervalles, comme auffi l'obfervation exacte de tout le refte du régime dont nous avons parlé au long ci-devant.

Exercice est nécessaire pendant l'accès.

Il est vrai que la douleur que les malades ressentent dans les accès de goutte, & la grande difficulté qu'ils ont à se remuer, semblent devoir empêcher l'exercice que j'ai recommandé par-dessus tous les autres moyens de guérison. Cependant il faut absolument l'entreprendre; car, quoique, dans le commencement, il paroisse impossible au malade de souffrir, par exemple, qu'on le mette en carrosse, & encore moins qu'on l'y promene, il éprouvera bientôt que le mouvement du carrosse lui causera moins de douleur qu'il n'en ressentoit lorsqu'il demeuroit à la maison assis dans une chaise.

Un autre avantage qu'il trouvera à se promener en carrosse le matin & l'après-dînée pendant quelques heures, c'est qu'étant fatigué par cet exercice, il dormira une bonne partie de la nuit suivante, & sera soulagé d'autant; au lieu qu'auparavant, lorsqu'il demeuroit dans l'inaction, il passoit presque toute la nuit sans dormir. D'ailleurs cet exercice empêchera la génération de la pierre qui est le plus souvent un effet de la vie sédentaire.

Mais le plus grand fruit que les goutteux retireront d'un exercice constant & assidu, c'est que cela les empêchera de devenir totalement impotents, ainsi qu'il arrive à plusieurs après un ou deux accès un peu longs. Car, comme ils ne se donnent aucun mouvement, à cause des douleurs violentes qu'ils souffrent, & qu'ils n'étendent point les jambes, sur-tout lorsque la douleur occupe le genou, cela est cause que les ligaments restent dans un état de contraction, & qu'ainsi les jambes & les pieds demeurent pour toujours privés de mouvement, soit dans les intervalles des accès, soit dans les accès mêmes, que l'on n'évite pas néanmoins pour cela.

Enfin, dans les vieillards dont les digestions sont extrêmement affoiblies, & qui souffrent depuis plusieurs années les douleurs de la goutte, on ne doit pas espérer que la matiere morbifique puisse jamais être corrigée ou évacuée sans le secours de l'exercice. Le mal est alors au-dessus des forces de la Nature; & l'humeur goutteuse également abondante & incapable de subir une coction & une assimilation convenables, jette souvent les malades dans un abattement & une langueur qui leur cause la mort.

Il faut s'en abstenir au commencement d'un accès fort violent.

61. Nonobstant tout ce que j'ai dit de l'utilité de l'exercice pendant les accès de la goutte, il peut arriver que ces accès soient si cruels, & accablent tellement le malade, que tout exercice devienne alors absolument impossible.

C'est ce que l'on voit pour l'ordinaire, lorsque la goutte est parvenue à son plus haut degré de violence, & n'a pas encore été adoucie par la longueur du temps.

Dans ce cas-là, il faut que le malade se tienne au lit durant les premiers jours de l'accès, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les douleurs soient un peu diminuées. La chaleur du lit suppléera en quelque maniere à l'exercice, & par ce moyen, la coction de la matiere morbifique se fera mieux en peu de jours, sur-tout au commencement de la maladie, qu'elle ne se feroit en plusieurs jours si le malade demeuroit levé; pourvu néanmoins qu'il puisse se passer du gras, & se contenter de décoctions d'avoine, de petite biere & d'autres choses de cette nature, sans être attaqué de défaillances & d'autres fâcheux symptomes.

Mais, si la goutte est invétérée, & le malade sujet à des défaillances, à des tranchées de ventre, à des diarrhées, & à d'autres pareils symptomes, il sera presque immanquablement emporté dans un accès, à moins qu'il ne fasse de l'exercice en grand air. C'est ce qu'il est d'autant plus nécessaire de remarquer, que la mort de quantité de goutteux a été causée par des symptomes qui leur sont survenus pour avoir gardé la chambre, & sur-tout le lit. Or ces malades auroient vêcu plus long-temps s'ils avoient voulu s'assujettir à aller en carrosse une partie de la journée.

Un goutteux qui n'a d'autre symptome que la douleur des articulations, peut bien, à la vérité, se tenir renfermé dans sa chambre. Mais celui qui, sans souffrir extrêmement, est attaqué de défaillances & des autres symptomes dont nous avons parlé, ne peut le faire sans danger : & c'est un grand avantage que, lorsque les douleurs sont si violentes qu'il est impossible de supporter le mouvement, il se trouve justement que, dans ce cas-là, on n'en a pas fort besoin, la douleur elle-même devenant alors un remede qui met à couvert la vie du malade.

62. Quant aux symptomes de la goutte, il faut obvier à ceux qui sont dangereux. Le plus ordinaire est une langueur & une foiblesse d'estomac, avec des tranchées causées comme par des vents. Il se rencontre dans ceux qui, depuis plusieurs années, sont sujets à la goutte; ou dans ceux qui, l'ayant depuis assez peu de temps, l'ont augmentée, en quittant tout à coup les liqueurs spiritueuses pour passer à l'usage des boissons légeres & trop rafraîchissantes; ou dans ceux enfin qui, pour adoucir leurs douleurs, ont appliqué sur les parties souffrantes des emplâtres répercus-

Il faut remédier aux symptomes dangereux.

sifs, & d'autres remedes rafraîchissants qui, ayant empêché la matiere morbifique de se déposer sur les articulations, l'ont obligée de se jetter sur les visceres.

Dans les accès de goutte que j'ai eus ces dernieres années, j'ai essayé plusieurs différents remedes pour guérir ce symptome; mais rien ne m'a si bien réussi que de boire de temps en temps, dans le fort du mal, un petit verre de vin de Canarie. Je ne trouve pas que le vin rouge de France, ni la thériaque, ni aucun autre cordial ait autant de vertu; cependant il ne faut pas s'imaginer que le vin, même de Canarie, ou tout autre cordial, puisse sauver le malade, à moins qu'en même temps il ne fasse de l'exercice (1).

Comment il faut traiter la goutte remontée.

63. Si la goutte, venant à remonter, produit tout à coup quelque fâcheux symptome qui mette la vie du malade en danger, & ne permette aucun retardement; dans ce cas-là, on ne doit compter ni sur le vin de Canarie, ni sur l'exercice, mais recourir aussi-tôt au laudanum, pourvu que le mal attaque seulement la poitrine & les visceres du bas-ventre, & non pas la tête. Ainsi, on donnera vingt gouttes de laudanum liquide dans un petit verre d'eau épidémique, & le malade se tiendra au lit (2).

Diarrhée se guérit par la sueur.

64. Si l'humeur goutteuse, au lieu de se jetter sur les articulations, & de produire un accès de goutte, cause une diarrhée qui soit accompagnée de foiblesses, de tranchées, & d'autres symptomes, & qui continue pendant long-

(1) La goutte qui s'est jettée sur l'estomac, & qui est accompagnée d'une violente fievre, & de fréquentes envies de vomir, demande des saignées, des vomitifs, des purgatifs, des stomachiques, des diaphorétiques, des cordiaux spiritueux, des véficatoires sur les bras & les jambes, des emplâtres stimulants sur les pieds, des fomentations aromatiques sur la partie affligée, des lavements, & un régime propre à exciter la transpiration.

Un bon verre d'eau-de vie pure a quelquefois débarrassé l'estomac, après que tous les autres remedes avoient été inutiles. Voyez *Musgrave de arthritide anomalâ*.

(2) Les circonstances peuvent être telles, qu'il feroit dangereux de recourir tout de suite au laudanum; ainsi le conseil que donne ici l'Auteur, est trop étendu & trop général. Il est difficile, pour le traitement de la goutte interne, ou de quelque autre maladie que ce soit, d'établir des regles fixes & universelles; c'est pourquoi on doit prendre ses indications des symptomes, lesquels different extrêmement, suivant que le mal attaque différentes parties, & des personnes de différent tempérament, & demandent par conséquent d'être traités fort différemment. Cependant on peut dire en général que les narcotiques, qui sont plutôt le dernier refuge que le principal remede, doivent toujours être précédés de quelques évacuations.

temps,

temps, malgré l'usage du laudanum & de toute sorte d'exercices, lesquels sont néanmoins excellents pour la guérir; l'unique remede que je sache en ce cas-là, est de faire suer le malade, pendant deux ou trois jours, matin & soir, deux ou trois heures de suite chaque fois. La diarrhée s'arrêtera ordinairement par ce moyen, & la matiere morbifique se jettera abondamment sur les articulations.

Cette méthode me sauva la vie, il y a quelques années. Mon mal venoit de ce que je m'étois mis imprudemment à l'usage de l'eau froide pour boisson ordinaire. J'avois essayé auparavant sans aucun succès différentes sortes de cordiaux & d'astringents (1).

Comment il faut traiter la goutte qui se jette sur les poumons.

65. Un autre symptome qui n'est pas aussi fréquent que la diarrhée, & que j'ai vu néanmoins quelquefois, c'est le transport de l'humeur goutteuse sur les poumons : ce qui arrive, lorsque le malade ayant eu froid en hiver, dans le temps d'un accès, est attaqué d'une toux qui détermine l'humeur à se jetter sur les poumons, tandis qu'en même temps la douleur & la tumeur des articulations cesse entierement, ou presque entierement.

Dans ce cas-là, il ne faut point avoir égard à la goutte, mais traiter ce symptome de la même façon qu'une simple péripneumonie; c'est-à-dire qu'il faut employer les saignées réitérées, le régime rafraîchissant & incrassant, & les remedes de même nature; car le sang que l'on tire alors est entierement semblable à celui des pleurétiques. On doit aussi purger doucement le malade entre les saignées, afin de débarrasser le poumon de la matiere morbifique. Quant aux sueurs, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs pour attirer l'humeur goutteuse sur les extrémités, elles ne laissent pas d'être très nuisibles dans le cas présent, d'autant qu'elles épaississent la matiere qui s'est jettée sur les poumons, d'où s'ensuit une suppuration qui ne manque pas de causer la mort du malade (2).

Douleurs néphrétiques dans la goutte comment doivent être adoucies.

66. Comme presque tous ceux qui ont été long-temps affligés de la goutte, sont sujets au calcul des reins, il leur

(1) La goutte dans les intestins doit être traitée à peu près de la même maniere que lorsqu'elle attaque l'estomac; il faut seulement avoir égard à la diarrhée qui demande un plus grand usage de la rhubarbe jointe à des astringents modérés, & un peu de laudanum.

(2) Dans ce cas, la saignée, les doux vomitifs, les vésicatoires, & les remedes ordinaires contre l'asthme, conviennent extrêmement, & ont souvent un heureux succès.

arrive ordinairement d'être attaqués de la colique néphrétique au milieu d'un accès, & encore plus souvent sur la fin. Cette colique les fait souffrir cruellement, & acheve d'épuiser le peu de forces qui leur restoit. La meilleure chose, dans ce cas-là, est de leur faire avaler promptement quatre pintes de posset, où l'on aura fait bouillir deux onces de racines de guimauve, & de leur donner le lavement suivant :

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-ursine, & fleurs de camomille, de chacune une poignée; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à une livre & demie; passez la liqueur, & dissolvez-y deux onces de sucre, & autant de syrop de guimauve.*

Dès que le malade aura revomi tout le posset, & rendu le lavement, on lui donnera une bonne dose de laudanum liquide, c'est-à-dire jusqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien vingt-cinq grains de pilules de Matthieu (1).

Topiques sont dangereux dans la goutte.

67. Pour ce qui est des remedes externes contre les douleurs de la goutte, quoique j'en aie essayé de bien des sortes, tant sur les autres que sur moi-même, je n'ai trouvé que les simples rafraîchissants & les répercussifs qui fissent quelque chose; mais ils sont dangereux, comme j'ai dit plus haut : & j'ose assurer, après un grand nombre d'observations, que la plupart des gens que l'on croit être morts de la goutte, ont moins péri par la maladie même, que par des topiques appliqués mal à propos. Celui qui voudra éprouver la vertu des anodins extérieurs qui passent pour les plus efficaces, ne doit pas se faire illusion à lui-même en les appliquant sur la fin d'un accès, car la douleur est alors sur le point de cesser d'elle-même; mais qu'il les applique au commencement de l'accès, il verra bientôt leur inutilité. En effet, ces sortes de remedes ne peuvent jamais être d'aucun secours, & ils peuvent être quelquefois nuisibles.

C'est par cette raison que, depuis plusieurs années, je

(1) Les lavements avec la térébenthine donnés de douze en douze heures, & les narcotiques en petites doses, sont utiles en cette occasion; mais les aromatiques qui conviennent d'ailleurs dans la goutte interne, doivent être employés ici très légerement, crainte d'enflammer les parties, & d'augmenter les symptomes.

n'emploie aucun topique pour la goutte. Je me suis servi autrefois du cataplasme de mie de pain blanc bouilli dans le lait, où l'on ajoutoit du safran & un peu d'huile rosat, & je m'en trouvois mieux que de tout le reste; & néanmoins cela ne servoit de rien du tout au commencement de l'accès (1). C'est pourquoi, si la douleur est extrêmement violente, le malade fera mieux de se tenir au lit jusqu'à ce qu'elle soit un peu diminuée, que de recourir aux anodins. Cependant, si elle est tout à fait insupportable, il sera bon de prendre le soir un peu de laudanum, autrement il vaudra mieux s'en passer.

68. Puisque je suis maintenant sur l'article des remedes externes contre la goutte, je dirai quelque chose d'une certaine mousse des Indes, appellée *moxa*, qui étoit ci-devant en grande réputation pour la guérison de la goutte. On allume cette mousse, & on en brûle légerement la partie affectée. Ce remede que l'on prétend venir originairement des Indes Orientales, & être nouveau en Europe, y est très ancien, puisqu'Hippocrate qui a écrit, il y a plus de deux mille ans, en fait mention. C'est, dans son excellent Traité des *Affections*, Section V, où, parlant de la sciatique, il s'exprime de la maniere suivante: *Si la douleur se fixe dans un endroit, quel qu'il soit, & qu'on ne puisse l'appaiser par les remedes, il faudra brûler cet endroit avec du lin crud.* Et un peu plus bas, il dit, en parlant de la goutte: *La maladie est longue & fâcheuse, mais non pas mortelle. S'il reste de la douleur dans les doigts, on brûlera les veines des doigts un peu au-dessus des articulations, & on se servira pour cela de lin crud.*

Peu d'utilité de brûler la partie avec le moxa, ou avec le lin crud.

Personne, je pense, ne se persuadera qu'il y ait une différence essentielle entre la flamme produite par le lin, & celle qui est produite par le moxa, en sorte que la derniere soit plus efficace que la premiere pour la guérison de la goutte; de même qu'on ne croira pas qu'un feu de bois de chêne ait plus de vertu qu'un feu d'un autre bois. Il est

(1) On a souvent causé de grands malheurs dans cette maladie par des applications extérieures; ainsi on ne doit y avoir recours que dans une pressante nécessité, & alors il faut avoir un soin particulier d'en faire un choix convenable. En général elles doivent être stimulantes au commencement & dans le fort de l'accès, diaphorétiques & fortifiantes dans le déclin. Une flanelle appliquée chaude est peut-être le meilleure topique, & celui qui convient le plus universellement. Dans une douleur extrême on peut appliquer des compresses trempées dans le laudanum liquide de Sydenham.

vrai qu'en brûlant ainsi la partie affligée de la goutte, on peut quelquefois soulager les douleurs, parcequ'on évacue par ce moyen la portion la plus fine de la matiere morbifique qui est déposée dans les articulations.

Mais, comme ce remede ne touche en aucune façon à la cause antécédente de la goutte qui est l'indigestion des humeurs, il ne sauroit procurer qu'un soulagement foible & passager : d'ailleurs, il ne convient que dans le commencement de la goutte ; car, lorsqu'elle s'est jettée sur les visceres, soit par la longueur du temps, soit par des remedes employés mal à propos, & qu'ainsi le malade, au lieu de ressentir des douleurs violentes aux extrémités, est plutôt attaqué de foiblesses, de tranchées dans le ventre & d'un grand nombre de symptomes de cette nature, il n'y auroit pas de bon sens à vouloir se servir du feu en pareille occasion.

L'Auteur ne connoît point de spécifiques pout la goutte.

69. Voilà tout ce que j'ai découvert jusqu'à présent sur la maniere de traiter la goutte. Si l'on m'objecte qu'il y a beaucoup de remedes spécifiques contre cette maladie, j'avoue sincérement qu'ils me sont inconnus ; & je crains fort que ceux qui les vantent, ne soient aussi ignorants que moi. En vérité, c'est une chose bien triste de voir la Médecine, le plus noble de tous les Arts, ainsi déshonorée par l'ignorance ou la mauvaise foi de certains Ecrivains qui remplissent leurs livres de remedes frivoles : car, dans presque toutes les maladies, on ne manque jamais de trouver des gens qui ont, disent-ils, des secrets admirables pour les guérir ; & tous ces secrets ne sont au fond que des bagatelles. Ce n'est pas seulement pour les maladies qui ont un type certain qu'on vante de prétendus spécifiques, c'est aussi pour celles qui n'en ont aucun, & qui dépendent de quelque lésion des organes, ou d'une cause extérieure. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que des gens de bon sens ont la foiblesse de donner dans un telle extravagance.

Nous en voyons un bel exemple dans les contusions, où l'on donne pour spécifiques un grand nombre de remedes, tels que le blanc de baleine, &c. quoique ces prétendus spécifiques ne fassent autre chose que d'empêcher qu'on ne traite la maladie d'une maniere convenable. Le véritable moyen de la guérir surement & promptement, comme on verra par expérience, c'est d'employer alternativement les saignées & les purgations, jusqu'à ce que le malade se porte bien, au lieu de s'amuser à tous ces remedes frivoles

que l'on fait ordinairement prendre après une seule saignée.

Les sueurs ne conviennent point non plus dans ce cas-là : car, comme elles échauffent le sang, elles ne font qu'augmenter la disposition que les parties ont déja à s'enflammer.

70. Au reste, si l'on trouve que je suis pauvre en remédes pour la guérison de la goutte, & que je n'en aie pas rapporté un assez grand nombre, je proposerai ici tous ceux que Lucien a ramassés dans sa piece comique intitulée *Tragopodagra*. Il y en a d'internes & d'externes. Chacun choisira ceux qu'il voudra, & il les trouvera peut-être aussi efficaces que la plupart de ceux que certaines gens élevent jusqu'au ciel. Dans cette piece, Lucien personifie la goutte, & la fait ainsi parler à ceux qui se vantent d'avoir des secrets pour la guérir.

Remedes de Lucien contre la goutte.

» Qui est-ce qui ne connoît pas la mere des douleurs, » l'indomptable goutte, née pour tourmenter les malheu- » reux mortels ? Rien ne peut appaiser mon couroux, ni » le sang des victimes immolées sur mes autels, ni la fu- » mée de l'encens, ni les plus riches offrandes. Tous les » efforts d'Apollon, le Médecin des Dieux, & ceux de » son fils, le savant Esculape, sont inutiles contre moi. » De tout temps, les hommes ont travaillé à se dérober » aux traits de ma colere. Encore aujourd'hui ils n'ou- » blient rien pour cela. Il n'est sorte de moyens qu'ils ne » mettent en usage. Les uns se servent des feuilles de » plantain, de laitue, de pourpier sauvage; les autres, » de marrube; d'autres, d'orties; d'autres, de grande » consoude. Ils emploient la lentille d'eau, les panais, » les feuilles de pêcher, le pavot, la jusquiame, les écor- » ces de grenade, l'herbe aux puces, la racine d'ellébore, » les feuilles de choux, le fénugrec, la noix de cyprès, » la farine d'orge, celle de feve. Ils ont recours aux os, » aux nerfs, à la peau, à la graisse, au sang, à la moëlle, » au lait, & même aux excréments des animaux. Quel » métal, quel suc d'herbe, quelle gomme, quelle résine » ne mettent-ils pas en usage ? Les uns prennent des mé- » dicaments au nombre de quatre; les autres, au nombre » de huit; la plupart, au nombre de sept. Les uns se » purgent avec de l'hiéra-picra; les autres cherchent un » remede dans le nid d'hirondelle; d'autres ont recours » aux enchantements, & se laissent tromper par des im- » posteurs. Tous ces gens-là sont des insensés qui ne font

» qu'irriter ma colere ; aussi je les traite sans miséricorde ;
» mais, pour ceux qui n'entreprennent rien contre moi,
» j'en use avec indulgence & avec bonté à leur égard.

Je ne doute pas que ceux qui souffrent depuis long-temps les douleurs de la goutte, désespérant d'une entiere guérison, ne s'écrient avec le chœur qui termine cette piece.

» Redoutable goutte, qui exercez votre empire dans
» tout l'univers, jettez sur nous quelque regard favora-
» ble, & ne nous traitez pas impitoyablement. Faites que
» nos douleurs soient courtes & légeres, qu'elles ne nous
» empêchent pas de marcher, & que l'habitude nous les
» rende faciles à supporter. Ainsi, mes compagnons,
» prenez patience, & ne vous désespérez pas ; souffrez
» tranquillement qu'on se raille & qu'on se moque de
» vous ; car tel est le partage des goutteux, on se rit de
» leurs maux au lieu d'y compatir ».

Fondement de la méthode de l'Auteur.

71. Pour conclure enfin ce traité, la méthode que j'enseigne ici est fondée sur l'examen des symptomes de la maladie. C'est celle que j'ai suivie, & dont je me suis bien trouvé, tant pour moi-même, que pour les autres. La cure radicale & parfaite de la goutte est une de ces choses cachées dans les mysteres de la nature, & je ne sais ni quand, ni par qui elle sera découverte. Je crois néanmoins avoir rendu quelques services aux hommes par ce traité, en marquant fidelement les écueils où j'ai fait naufrage moi-même, & tant d'autres avec moi, & en y joignant la meilleure méthode curative que j'ai découverte jusqu'à présent. C'est tout ce que je puis faire. Néanmoins après y avoir bien pensé, je suis porté à croire qu'on découvrira un jour le remede spécifique de la goutte ; & si cela arrive jamais, on verra clairement par là quelle est l'ignorance des Médecins spéculatifs, & combien ils se trompent grossierement dans la connoissance des causes des maladies, & dans le choix des remedes qu'ils donnent pour les guérir. Nous avons une belle preuve de cette vérité dans le quinquina, ce grand spécifique des fievres intermittes. Pendant combien de siecles les Médecins les plus ingénieux s'étoient-ils exercés à rechercher les causes des fievres intermittentes ; & avoient-ils employé les méthodes curatives les plus conformes aux diverses théories qu'ils avoient inventées ? Mais on voit combien ces méthodes ont fait peu d'honneur aux théories qui leur servoient de fondement, par l'exemple récent de ces praticiens qui,

attribuant les différentes sortes de fievres intermittentes à une surabondance de diverses humeurs, tentoient ordinairement la guérison par l'altération & l'évacuation de ces humeurs. Les mauvais succès qu'ils ont eus ont montré la fausseté de leurs systêmes. Mais rien ne l'a mieux fait voir que l'heureux usage du quinquina, par le moyen duquel, sans nous embarrasser de toutes ces humeurs, ni du régime, & en le donnant seulement suivant la méthode convenable, nous réussissons d'ordinaire, à moins que nous n'obligions sans nécessité le malade de garder le lit pendant l'usage de ce remede; lequel est néanmoins si efficace, qu'alors même, nonobstant que la chaleur du lit augmente la fievre, il ne laisse pas de la guérir le plus souvent.

En attendant donc que l'on découvre la cure radicale de la goutte, ce que tous les Médecins doivent souhaiter, & moi particuliérement, j'espere que le public recevra favorablement cette foible dissertation. Mais si la chose arrive autrement, je connois si bien le caractere des hommes, que je n'en serai pas fort surpris, & je sais assez mon devoir pour que cela ne me décourage pas. Que si les cruelles douleurs, & les autres maux dont j'ai été affligé durant la plus grande partie de ma vie, & qui, en me rendant perclus, ont fait un grand tort à mes affaires domestiques en m'empêchant si souvent de pratiquer la Médecine, peuvent procurer aux autres quelque soulagement, je me croirai, en partant pour l'autre vie, dédommagé, en quelque façon, des miseres que j'ai souffertes dans celle-ci.



TRAITÉ DE L'HYDROPISIE.

Quelles personnes l'hydropisie attaque principalement, & en quel temps de la vie.

1. L'HYDROPISIE attaque les deux sexes, à tout âge. Les femmes néanmoins y sont plus sujettes que les hommes. Ceux-ci en sont principalement attaqués lorsqu'ils commencent à vieillir ; celles-là quand elles cessent d'avoir des enfants. La maladie survient aussi quelquefois aux jeunes femmes qui sont stériles.

Des fosses que l'impression des doigts laisse à la partie inférieure de la jambe, qui se remarquent davantage le soir, & s'évanouissent le matin, sont le premier signe de l'hydropisie ; mais ce signe n'est pas aussi certain dans les femmes que dans les hommes ; car il se rencontre assez souvent dans les femmes grosses, & dans celles qui ont une suppression de regles par quelque cause que ce puisse être. Il n'est pas même bien certain pour les hommes. Si un vieillard d'un tempérament replet, qui est depuis plusieurs années tourmenté d'un asthme, vient à en être délivré tout à coup, principalement en hiver, les jambes lui enfleront aussi-tôt considérablement. Cette enflure, qui ressemblera à celle des hydropiques, sera plus grande en hiver qu'en été, plus grande dans un temps de pluie que dans un beau temps, & elle continuera de la sorte jusqu'à la fin de la vie, sans aucun accident considérable.

Cependant l'enflure des jambes est généralement un signe d'hydropisie dans les hommes, sur-tout si elle est accompagnée d'une respiration difficile. La sérosité qui la cause, ne pouvant plus être contenue dans les jambes qu'elle grossit de plus en plus chaque jour, se jette sur les cuisses, & s'épanche ensuite dans la capacité de l'abdomen, qu'elle distend prodigieusement. Quelquefois même elle force l'ombilic, & produit un exomphale.

Elle a trois principaux symptomes.

2. Trois principaux symptomes accompagnent l'hydropisie, qui sont la difficulté de respirer, la diminution des urines, & une soif extraordinaire.

La difficulté de respirer vient de ce que l'eau épanchée dans le ventre comprime le diaphragme, & par-là empêche

la liberté de son mouvement. La diminution des urines vient de ce que la sérosité du sang, au lieu de se filtrer par les conduits urinaires, se dépose dans la cavité de l'abdomen, & dans les autres parties capables de la recevoir. La soif est causée par la chaleur & l'âcreté qui sont un effet de la pourriture que contractent les eaux des hydropiques en séjournant dans le corps ; & de là vient aussi qu'il y a toujours une petite fievre.

3. A mesure que les parties enflées augmentent de volume, les autres maigrissent & diminuent, jusqu'à ce qu'enfin le ventre ne pouvant plus contenir la quantité d'eau qui s'y épanche de plus en plus, elle force toutes les barrieres, innonde les parties nobles, & fait périr le malade.

A mesure que l'enflure augmente, le corps maigrit

4. La cause de l'hydropisie, généralement parlant, est la foiblesse du sang, qui n'étant plus en état de changer comme il faut le chyle en sa propre substance, le dépose nécessairement sur les extrémités & les parties pendantes du corps, & bientôt après dans l'abdomen. Là, tant qu'il est en petite quantité, la nature forme des especes de vésicules pour le contenir, jusqu'à ce qu'enfin il augmente à un tel point, qu'il n'est plus renfermé que par le péritoine.

La foiblesse du sang cause de l'hydropisie.

5. L'affoiblissement du sang est produit par des saignées trop copieuses, ou trop fréquentes, ou par des pertes ; ou bien par de longues maladies, ou par un usage excessif des liqueurs spiritueuses, lesquelles détruisent les levains du corps, & dissipent les esprits (1). De là vient que les grands buveurs sont plus souvent attaqués d'hydropisie que les autres, quoique ce soit une maladie froide. D'un autre côté la boisson d'eau pure n'affoiblit pas moins le sang dans ceux qui sont accoutumés depuis long-temps aux liqueurs spiritueuses.

D'où vient cette foiblesse

6. La cause de l'hydropisie des femmes est très différente. Elle consiste dans une obstruction de l'un des ovaires, laquelle détruit peu à peu le ton de cette partie.

Cause de l'hydropisie des femmes est différente

(1) Les liqueurs spiritueuses bues avec excès, produisent de très mauvais effets, car elles roidissent & froncent les fibres, communiquent une âcreté aux liquides, les épaississent & les coagulent, & par conséquent les empêchent de circuler, sur-tout dans les petits vaisseaux, rendent squirrheux le foie & les glandes du mésentere, & par ce moyen contribuent extrêmement à la génération de l'hydropisie humorale, & d'autres maladies chroniques.

D'où il arrive que la tunique de l'ovaire étant distendue outre mesure, par la lymphe qui s'y est déposée, & étant prête à crever, la nature forme des especes de vésicules pour recevoir cette lymphe; & enfin une ou plusieurs des vésicules venant à se rompre, la liqueur qu'elles contiennent s'épanche dans la cavité de l'abdomen, & produit les mêmes symptomes que dans l'hydropisie des hommes. Mais nous avons déja traité ailleurs de cette sorte d'hydropisie (1).

Deux autres sortes d'enflures qui ressemblent à l'hydropisie.

7. Il y a deux autres sortes d'enflure du ventre qui ressemblent à l'hydropisie, & qui sont ordinaires aux femmes. La premiere est une excroissance charnue & contre nature, qui arrive aux parties contenues dans l'abdomen, & qui forme une tumeur aussi considérable que feroit de l'eau enfermée dans cette cavité (2). La seconde sorte d'enflure est produite par des vents, & elle est accompagnée de tous les signes de grossesse. Elle attaque le plus souvent les veuves, & même les femmes qui n'ont été mariées que dans un âge avancé. Ces dernieres ainsi affectées ne manquent pas de se croire grosses; elles consultent des sages femmes qui sont leur oracle, & qui leur disent la même chose; elles s'imaginent sentir le mouvement de l'enfant pendant tout le temps ordinaire; elles ont de temps en temps les mêmes incommodités que les femmes enceintes; leurs mammelles grossissent, le lait distille des mamelons; quelquefois même elles préparent tout ce qui est nécessaire pour leurs couches, jusqu'à ce qu'enfin le ventre venant à désenfler peu à peu, les détrompe de leur erreur (3). Nous ne parlerons point ici de ces deux dernieres maladies qui ne sont pas proprement des hydropisies.

Quelles sont les indications curatives.

8. Les véritables indications curatives dans l'hydropisie proprement dite, sont, en premier lieu, d'évacuer les eaux contenues dans l'abomen & dans les autres parties; & en second lieu, de rétablir les forces du sang, afin de prévenir un nouvel épanchement de sérosité.

---

(1) Voyez *p.* 408. *num.* 92.

(2) L'Auteur semble entendre ici ce que les Ectivains en Médecine appellent une mole, ou fausse conception qui peut tromper les femmes pendant un certain temps, & leur faire croire qu'elles sont véritablement grosses.

(3) C'est cette sorte d'hydropisie que les Auteurs appellent tympanite, ou hydropisie venteuse, & dans laquelle le ventre ne contient souvent qu'une petite quantité d'eau.

9. La premiere indication se remplit par les purgatifs & les diurétiques. Quant aux purgatifs, il faut bien observer que ceux qui agissent foiblement sont plus nuisibles qu'utiles dans toute sorte d'hydropisies; car comme ils remuent les humeurs sans les évacuer, qu'ils agitent le sang, & l'affoiblissent, ils ne produisent d'autre effet sur l'enflure, que de l'augmenter encore, particuliérement celle des pieds. Ainsi les purgatifs violents & hydragogues sont en général les meilleurs dans l'hydropisie. Mais pour qu'ils aient un heureux succès, il est nécessaire de savoir si le malade est facile ou difficile à purger. Le moyen d'être instruit là-dessus, c'est d'examiner comment les purgatifs ordinaires lui ont fait dans un autre temps.

Purgatifs doux sont plus nuisibles qu'utiles.

Chaque corps a une disposition particuliere, appellée autrement *idiosyncrasie*, qui le rend plus ou moins susceptible de l'action des purgatifs : de là vient qu'on se tromperoit grossiérement, & qu'on mettroit souvent un malade en péril, si dans le choix & la dose des purgatifs on ne se regloit que sur la force du tempérament. Il n'est pas rare de voir des gens très robustes, sur qui de médiocres purgatifs operent aisément, & de voir au contraire des corps foibles qui cedent à peine aux plus puissants.

La précaution que je recommande ici au sujet de la différente disposition par rapport à l'action des purgatifs, ne doit pas seulement avoir lieu pour les hydragogues, mais encore pour les autres purgatifs; car j'ai souvent observé que des médecines douces ont causé des superpurgations, parceque le Médecin n'avoit pas bien interrogé le malade s'il étoit facile, ou difficile à purger.

Néanmoins, comme l'hydropisie, plus que toute autre maladie, demande des purgations fortes & promptes, & que les doux purgatifs ne font qu'augmenter l'enflure au lieu de la diminuer, il vaut mieux purger trop fortement que trop foiblement, d'autant plus que s'il arrivoit une superpurgation, on peut aisément l'arrêter par le moyen du laudanum, qui est un remede sûr en pareil cas.

10. Lorsqu'on emploie les purgatifs dans l'hydropisie, il est extrêmement important de vuider les eaux le plus promptement que l'on peut, eu égard aux forces du malade; c'est-à-dire qu'il faut purger tous les jours, à moins que la grande foiblesse du malade, ou l'opération trop violente d'une purgation, n'oblige quelquefois de mettre un ou deux jours d'intervalle entre les autres, car si on ne

Il faut évacuer les eaux le plus promptement que l'on peut.

les réitere que de loin à loin, elles auront beau évacuer abondamment, elles n'empêcheront pas un nouvel amas d'eau ; & on perdra par ces délais tout le fruit qu'elles auront produit.

D'ailleurs, si on laisse long-temps séjourner la sérosité épanchée dans l'abdomen, il est dangereux qu'elle ne corrompe les visceres par la pourriture qu'elle contractera ; & il faut remarquer aussi que les purgations précédentes l'ayant mis en mouvement, elle se trouve par-là beaucoup plus propre à agir sur les visceres, que si on l'avoit laissée en repos. Cette raison, & les autres que j'ai rapportées ci-dessus, montrent qu'on doit évacuer les eaux des hydropiques le plus promptement qu'il est possible, & continuer les purgatifs jusqu'à ce qu'il ne reste du tout plus d'enflure.

Comment il faut donner les hydragogues.

11. Mais il faut remarquer, au sujet de presque tous les hydragogues, une chose qui est constante par l'expérience ; c'est que si on les donne seuls, ils operent très peu sur les personnes difficiles à émouvoir ; & que si on les emploie en grande dose, il ne font qu'agiter le sang, au lieu d'évacuer les eaux, & augmenter l'enflure, au lieu de la diminuer. Ainsi la véritable méthode de les employer dans les personnes qui sont difficiles à émouvoir, c'est de les joindre aux purgatifs plus doux, afin qu'ils servent à les animer. Mais dans les sujets qui sont faciles à purger, les hydragogues agissent promptement & puissamment.

Avantages du syrop de nerprun.

12. Le syrop de nerprun, même seul, peut suffire pour ces derniers ; il évacue chez eux une grande quantité d'eaux, sans évacuer autre chose. Il ne met point le sang en mouvement, & ne rend point l'urine plus colorée, comme font les autres purgatifs. Tout l'inconvénient qu'il a, c'est de causer une grande soif pendant qu'il opere. Au reste, si on le donne, même en grande dose, aux personnes difficiles à purger, il n'évacue ni beaucoup de matieres, ni beaucoup d'eaux.

Preuve de cela par un exemple.

13. Il y a environ vingt-sept ans que je fus appellé pour traiter une Dame qui demeuroit à Westminster, & qui étoit également distinguée par sa naissance & par sa vertu. Elle avoit une hydropisie ascite, & son ventre étoit d'une telle grosseur, que je n'ai jamais rien vu au-delà. Je lui fis prendre une once de syrop de nerprun avant le dîner, suivant la coutume de ce temps-là. Elle rendit par les selles une quantité prodigieuse d'eaux, sans être affoiblie. Cet heu-

reux succès me donna du courage, & m'engagea à réitérer chaque jour le même purgatif, sinon que je laissois quelquefois un jour ou deux d'intervalle quand la malade me paroissoit plus foible qu'à l'ordinaire. De cette façon, les eaux furent peu à peu évacuées, le ventre se désenfla, & la malade guérit parfaitement.

14. Comme j'étois jeune & sans expérience, car c'étoit la premiere hydropisie que j'eusse jamais traitée, je m'imaginai mal à propos que j'avois dans le syrop de nerprun un remede capable de guérir toutes sortes d'hydropisies; mais je ne fus pas long-temps sans être désabusé de mon erreur. Au bout de quelques semaines, je fus appellé pour traiter une autre femme attaquée d'une hydropisie qui avoit succédé à une longue fievre quarte. Je lui donnai plusieurs fois le syrop de nerprun, en augmentant peu à peu la dose, mais sans aucun succès. La malade ne fut point purgée, ni les eaux évacuées; l'enflure du ventre ne fit au contraire qu'augmenter; de sorte que la malade me renvoya, & fit venir un autre Médecin qui lui ayant donné des remedes plus efficaces, la guérit de son hydropisie, autant qu'il me souvient. Mauvais succès de l'Auteur.

15. Lorsque les doux purgatifs n'operent pas promptement, & ne soulagent pas le malade, il faut recourir à de plus forts, c'est-à-dire aux hydragogues qui, étant joints aux doux purgatifs, sont très efficaces; au lieu que, si on les donne seuls, ils ne font presque rien pour la plupart, comme nous avons déja dit. J'ai souvent donné en pareil cas, avec un heureux succès, la potion suivante. En quel cas il faut recourir aux hydragogues.

Prenez *tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi: faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine que vous réduirez à trois onces; coulez la liqueur, & dissolvez-y manne & syrop de roses solutif, de chacun une once; syrop de nerprun, demi-once; électuaire de suc de roses, deux gros.* Potion purgative.

Cette potion néanmoins ne convient qu'aux sujets robustes, sur qui elle opere mieux que tous les autres purgatifs, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois. On peut aussi employer la suivante:

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très fine, un gros; gingembre pareillement pulvérisé, un demi-scrupule; syrop de nerprun, une once: mêlez tout cela pour une potion que l'on donnera de grand matin, & que l'on* Autre.

réitérera chaque jour, ou de deux en deux jours, selon les forces du malade (1).

16. Je me sers assez souvent d'une autre formule qui sera bonne pour ceux qui ont en horreur les autres purgatifs: elle échauffe & fortifie en opérant; la voici:

Teinture purgative.

Prenez *jalap pilé grossierement, & hermodactes, de chacun demi-once; scammonée, trois gros; feuilles de séné, deux onces; reglisse ratissée, graine d'anis & de carvi, de chacune demi-once; sommités d'absynthe, & feuilles de sauge, de chacune une poignée: mettez infuser tout cela à froid dans trois livres d'eau-de-vie commune, & ne passez la liqueur que dans le temps qu'on s'en servira. On en donnera une cuillerée le soir à l'heure du sommeil, & deux autres le lendemain matin, augmentant ou diminuant la dose, suivant l'opération.*

Elaterium recommandé pour les sujets difficiles à purger;

17. Il me reste à parler de deux remedes qui, selon moi, l'emportent sur tous les autres, & qui, dans les personnes difficiles à purger, sont encore plus efficaces que ceux dont j'ai fait mention, ou qui me sont connus; je veux dire

---

(1) Il n'est pas dans toute la matiere médicinale de meilleur & de plus agréable purgatif que le jalap. Il n'a ni odeur, ni mauvais goût; il opere en petit volume, doucement & promptement, & il évacue particulierement les humeurs aqueuses. A la vérité il ne convient pas dans les fievres aiguës, & dans les tempéraments secs, chauds, bilieux, & qui ont les fibres roides; mais on peut l'employer sûrement & utilement dans les tempéraments lâches, humides & pituiteux, & aussi dans les enfants. La meilleure façon est de le donner en substance. Il n'a point besoin de correctif, pourvu qu'on le donne en dose convenable à la maladie, au tempérament, & à l'âge du sujet.

Les huiles aromatiques que l'on y joint quelquefois par forme de correctifs, causent par leur chaleur & leur âcreté une plus grande irritation que le purgatif même, en sorte qu'elles produisent quelquefois une inflammation, & causent aux intestins des contractions spasmodiques qui empêchent plutôt qu'elles n'aident l'action du remede.

Quant aux sels alcalis, tels que le sel d'absynhe, de tartre, & semblables, que l'on emploie aussi en qualité de correctifs, comme ils dissolvent les parties résineuses du jalap, & augmentent leur surface, il arrive de là que le remede opere plus doucement, & par conséquent moins efficacement; ce que l'on pouvoit obtenir en diminuant la dose. La coutume de joindre des correctifs au jalap vient plutôt d'un préjugé, & d'un défaut de réflexion, que d'une connoissance certaine de leur utilité, fondée sur un nombre suffisant d'expériences duement vérifiées.

l'élatérium, & l'infusion de safran des métaux. L'élatérium, autrement l'extrait de concombre sauvage, purge fortement en très petite dose, & évacue abondamment les matieres fécales & les humeurs aqueuses. Deux grains suffisent pour la plupart des sujets. Ma coutume est de les méler avec un scrupule de pilules de duobus; je fais de tout cela trois petites pilules que l'on prend le matin (1).

18. Quant à l'infusion de safran des métaux, il sembleroit d'abord que ce remede n'est propre qu'à débarrasser l'estomac des humeurs nuisibles qui y séjournent. Toutefois, on le donne à la dose d'une once & demie, ou bien de deux onces dans les personnes fort difficiles à purger, ayant soin de le réitérer chaque jour, selon les forces du malade: on verra qu'après avoir fait vomir, il purgera par les selles, & vuidera les eaux contenues dans l'abdomen, au moyen des secousses violentes qu'il causera à l'estomac & aux autres visceres de l'abdomen. Cependant, lorsque je trouve qu'il ne purge pas assez, après que je l'ai donné seul trois ou quatre fois, j'ai coutume d'y joindre l'électuaire de suc de roses, & le syrop de nerprun. Par exemple: Comme aussi l'infusion de safran des métaux.

Prenez *eau de chardon bénit, trois onces; infusion de safran des métaux, une once & demie; syrop de nerpun, demi-once; électuaire de suc de roses, deux gros: mélez tout cela ensemble pour une potion* (2). Puissante potion purgative.

---

(1) On dit que les anciens donnoient l'élatérium depuis six grains jusqu'à trente; mais les modernes vont rarement au-delà de quatre ou cinq grains Le Docteur Lister, dans une Dissertation sur l'hydropisie, dit l'avoir donné avec succès à la quantité de dix grains, une fois la semaine, pendant trois mois de suite; & il rapporte plusieurs particularités curieuses touchant ce remede. Néanmoins comme c'est un purgatif très âcre & très irritant, il vaut mieux le donner d'abord en petite dose, & augmenter ensuite par degrés, suivant les forces du sujet & le besoin de la maladie; car dans l'hydropisie de même que dans les autres maladies où le ton des vaisseaux est si affoibli & les fluides si appauvris, l'usage des violents purgatifs a souvent des suites funestes.

(2) Le Docteur Lister, dans sa Dissertation sur l'hydropisie, parlant de ce remede, semble craindre qu'il ne cause une grandre soif, comme étant d'une nature fort dessicative; & il attribue son action par en bas, après qu'il a opéré par en haut, à la grande quantité de liquide que l'on est obligé de boire pendant son opération, plutôt qu'à aucune vertu purgative dont il soit doué. Et comme les gens attaqués d'une hydropisie ascite ont ordinairement la respiration très

Preuve qu'il y a des conduits par où les eaux passent dans le canal intestinal.

19. On ne sauroit douter qu'il n'y ait des conduits secrets par où les eaux contenues dans la cavité de l'abdomen, passent dans le canal intestinal, puisque les purgatifs hydragogues les évacuent par les selles en aussi grande abondance que si elles étoient simplement renfermées dans les intestins. Mais de découvrir ces conduits secrets, c'est justement la difficulté. Et, à cette occasion, je me rappelle un fameux passage d'Hippocrate, dans son livre de l'ancienne Médecine, où ce grand homme, le plus sage & le meilleur Médecin, au jugement de tous les siecles, s'explique de la sorte : *Il y a des Médecins & des Philosophes qui prétendent qu'on ne sauroit posseder, comme il faut, l'art de guérir les maladies, si l'on ne connoît exactement la nature de l'homme, & la maniere dont il a été formé. Pour moi, je pense que tout ce que les Médecins & les Philosophes ont dit ou écrit sur la Physique du corps humain, regarde plutôt la Peinture, que la Médecine* * (1).

Défense d'Hippocrate, & nécessité de l'anatomie.

20. Je ne prétends nullement conclure de ce passage, qu'Hippocrate ait cru inutile à une Médecin l'étude de l'anatomie, ni autoriser l'ignorance des Empiriques. Je soutiens au contraire, après de sérieuses réflexions fondées sur l'expérience, qui est la véritable pierre de touche de l'habileté dans l'art de guérir, je soutiens, dis-je, que la connoissance exacte de la structure du corps humain est tout à fait nécessaire à un Médecin pour se former de justes idées de l'œconomie animale, & des causes de certaines maladies. Comment, par exemple, un homme qui ignore la structure des reins & des conduits qui de là portent l'urine dans la vessie, pourra-t-il conjecturer la cause des symptomes cruels qui surviennent à un malade, lorsqu'une pierre se trouve engagée dans le bassinet, ou dans les ureteres ? L'anatomie n'est pas moins nécessaire à un Chirurgien, afin de pouvoir éviter dans ses opéra-

difficile, cet Auteur croit qu'ils ne peuvent soutenir l'action d'un émétique si violent sans tomber en défaillance.

Ainsi la vertu de ce remede paroît fort incertaine, & il a besoin, comme beaucoup d'autres, d'être éprouvé par de nouvelles expériences.

* Λέγουσι δέ τινες καὶ ἰατροὶ καὶ σοφισταὶ, ὡς οὐχ ἐνὶ δυνατὸν ἰατρικὴν εἰδέναι, ὅστις μὴ οἶδεν ὅ, τί ἐστιν ἄνθρωπος, καὶ ὅπως ἐγένετο πρῶτον, καὶ ὅπως συνεπάγη. Ἐγὼ δὲ τουτέων μὲν ὅσα τινὶ εἴρηται σοφιστῇ, ἢ ἰητρῷ, ἢ γέγραπται περὶ φύσεως, ἧσσον νομίζω τῇ ἰητρικῇ τέχνῃ προσήκειν, ἢ τῇ γραφικῇ.

(1) Voyez *lib. de prisc. Med.*

tions les vaisseaux, & les autres parties qu'il seroit dangereux de blesser. Il n'est pas possible de bien réduire les luxations sans la connoissance du squelete.

21. Celui donc qui n'est pas instruit de la structure du corps humain, marche nécessairement à l'aveugle dans le traitement de certaines maladies; c'est un navigateur qui s'expose à la mer sans boussole. Au reste, cette science s'acquiert en peu de temps, & sans beaucoup de peine. Il ne faut pour cela qu'avoir des yeux, & examiner les cadavres, soit d'hommes, soit d'animaux, & il n'est besoin ni d'un grand génie, ni d'un grand jugement.

La connoissance de l'anatomie s'acquiert aisément.

Mais il faut avouer que dans toutes les maladies aiguës, qui font plus des deux tiers des maladies, & même dans la plupart des chroniques, il y a quelque chose de divin & de singulier qu'on ne découvrira jamais par l'examen des cadavres. C'est pourquoi je pense que l'intention d'Hippocrate, dans le passage qu'on a cité de lui, n'a point été de condamner en général l'étude de l'anatomie, mais seulement d'apprendre aux Médecins qu'ils ne doivent pas y mettre leur principale confiance, & que l'observation exacte des symptomes morbifiques, & de ce qui est utile ou nuisible aux malades, est un moyen beaucoup plus sûr pour avancer dans la connoissance de l'art de guérir.

Tὸ θεῖον.

22. En effet, un aussi grand homme, & aussi sage qu'Hippocrate, ne pouvoit ignorer que les recherches anatomiques les plus exactes ne sauroient donner qu'une idée très imparfaite de la structure du corps humain. On peut bien, par la dissection des cadavres, appercevoir les principaux organes dont la nature se sert pour exercer ses fonctions, & quelques-uns des vaisseaux qui distribuent les sucs aux différentes parties du corps; mais nos yeux ne nous apprendront pas quelle est l'origine & la premiere cause de ses mouvements; & même avec le meilleur microscope il est impossible de découvrir, par exemple, les petits conduits qui, des intestins, portent le chyle dans les vaisseaux chyliferes, & ceux qui font la communication des arteres avec les veines. Il en est de même d'une infinité d'autres petits vaisseaux dont la finesse surpasse tout ce que nous pouvons imaginer; aussi nos connoissances sont-elles fort grossieres & fort superficielles. Nous savons bien quelquefois que tel phénomene arrive; mais nous en ignorons presque toujours la cause & la maniere.

Elle est très bornée.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas difficile d'acquérir au-

tant de connoissance de l'anatomie qu'il nous en faut pour nous diriger dans le traitement des maladies qui demandent cette connoissance, & sur-tout pour nous faire admirer la puissance du divin Ouvrier qui a fabriqué des ouvrages si merveilleux, & si fort au-dessus de notre intelligence.

Utilité & abus de la Chymie.

23. Au reste, comme Hippocrate blâme ceux qui donnent plus à une étude curieuse de l'anatomie qu'aux observations de pratique, on peut blâmer de même aujourd'hui ceux qui croient que les nouvelles découvertes chymiques sont le meilleur moyen pour perfectionner la Médecine. Ce seroit assurément une ingratitude extrême de ne pas reconnoître les obligations que nous avons à la chymie, de ce qu'elle nous a donné des remedes utiles, & très propres à remplir différentes indications, entre lesquels un des principaux est l'infusion émétique dont il s'agit maintenant, & par cette raison, la chymie mérite de grandes louanges, pourvu qu'elle se contienne dans les bornes de la pharmacie, & n'entreprenne pas de donner des loix à la Médecine.

Mais ceux-là se trompent grossierement qui s'imaginent & se persuadent que le principal défaut de la Médecine est qu'elle manque de remedes puissants & efficaces que la chymie seule peut lui fournir. Au contraire, si on examine les choses comme il faut, on verra clairement que ce qui manque le plus à la Médecine, n'est pas de savoir le moyen de remplir telle ou telle indication, mais de savoir précisément quelle est cette indication qu'il s'agit de remplir. Le moindre Garçon Apothicaire m'apprendra dans un demi-quart d'heure les remedes dont je dois me servir pour faire vomir, ou pour purger, pour faire suer, ou pour rafraîchir un malade; au lieu que pour m'apprendre avec la même certitude quand, & dans quel cas, je dois employer tel ou tel remede dans les différentes maladies, il faut être extrêmement versé dans la pratique de la Médecine.

Moyen de perfectionner la Médecine.

24. Rien n'est si propre à former le jugement sur cette matiere, que d'observer exactement les symptomes naturels des maladies, les effets des remedes, les choses utiles ou nuisibles aux malades, & les effets qui en résultent. Toutes ces choses bien examinées & bien pesées, feront infiniment mieux connoître la nature d'une maladie, & montreront beaucoup plus sûrement les véritables indications curatives, que ne peuvent faire des hypotheses uni-

quement fondées sur des spéculations physiques & des principes non prouvés ; car les hypotheses de ce genre les mieux conçues ne sont autre chose que de belles imaginations qui ne sont soutenues par rien de solide, & qui ne manquent pas aussi de tomber & de s'évanouir au bout d'un certain temps ; au lieu que les axiomes, fondés sur la vérité des choses, sont aussi immuables que la nature même (1).

Hypotheses frivoles, & hypotheses utiles.

25. Or quoique les hypotheses, qui ne sont appuyées que sur des spéculations philosophiques, soient entierement frivoles, d'autant qu'elles n'ont aucun fondement solide, il y a cependant d'autres hypotheses qu'on ne sauroit rejetter ni ébranler ; j'entends celles qui sont fondées sur les faits & les observations que fournissent les symptomes naturels des maladies, & qui doivent pour ainsi dire leur naissance à la pratique médicinale, je m'explique.

Dans la passion hystérique, par exemple, la raison qui me détermine à employer les remedes martiaux, à m'abstenir des purgatifs, excepté dans certaines circonstances, & à me servir des calmants, n'est pas parceque j'ai préalablement supposé que cette maladie provenoit d'un affoiblissement des esprits animaux, mais parcequ'une observation constante m'a appris que les purgatifs ont toujours augmenté les symptomes vaporeux, & que le remedes contraires les ont ordinairement appaisés.

C'est en conséquence de cette observation, & des autres que j'ai faites sur les symptomes naturels de la passion hystérique, que j'ai formé mon hypothese par laquelle j'ai établi l'affoiblissement des esprits pour cause de cette maladie ; en sorte que ce raisonnement n'est venu qu'après l'expérience ; & certes, si j'avois commencé par raisonner, au lieu de commencer par observer, j'aurois bâti en l'air, & j'aurois été aussi imprudent que celui qui voudroit placer le toit d'un édifice avant que d'en avoir jetté les fondements.

(1) La Médecine tire sans doute son origine des observations, soit qu'elles aient été faites par hasard, ou avec dessein, & n'est pas une invention humaine ; ainsi l'expérience est le meilleur moyen de perfectionner la Médecine. C'est pourquoi le Médecin doit se regarder comme le ministre & l'interprete de la nature ; & s'il n'en étudie pas les voies, & ne les suit pas exactement, il ne sauroit rien faire de grand dans le traitement des maladies, mais seulement beaucoup de mal.

Infusion de safran des métaux, puissant hydragogue.

26. Mais pour revenir à notre sujet, quels que puissent être les conduits par où les eaux des hydropiques passent de la cavité de l'abdomen dans les intestins, il est très certain que l'infusion de safran des métaux les évacue puissamment par haut & par bas; car après que le malade a vomi deux ou trois fois, il se fait pour ainsi dire une débâcle, & les eaux rompent leurs barrieres & sortent à plein canal; ce qui arrive même quelquefois dans les intervalles des vomissements.

Preuve de cela par un exemple.

27. Au mois d'Août dernier, une pauvre femme âgée d'environ cinquante-cinq ans, me pria de vouloir bien la traiter. Elle avoit eu pendant long-temps une fievre intermittente, après quoi elle fut environ trois ans en prison, où elle souffrit beaucoup du froid; enfin son ventre devint si gros, que je n'ai jamais vu d'enflure pareille.

Je lui donnai d'abord une once & demie d'infusion de safran des métaux trois jours de suite, & après cela je lui en donnai trois autres fois, mais seulement de deux en deux jours, afin de ménager ses forces. Les premieres fois qu'elle vomit, elle eut une suppression totale d'urine; ensuite elle urina par intervalles, mais fort rarement. A mesure qu'elle réitéroit la prise de l'infusion émétique, elle rendoit une plus grande quantité d'eaux, & sur la fin elle en rendoit par haut & par bas. Après la troisieme prise, l'enflure du ventre commença à diminuer, & au bout de quatorze jours la malade s'étant mesurée par mon ordre avec le même fil dont elle s'étoit servi pour cela dans les commencements, elle se trouva de trois pieds plus mince qu'elle n'étoit auparavant

Suivant le rapport qu'elle me fit, je jugeai qu'elle avoit bien rendu, tant par haut que par bas, douze pintes d'eau. Alors elle pouvoit s'étendre dans son lit, la tête posée sur l'oreiller, & se tourner librement d'un côté ou d'un autre, au lieu qu'auparavant elle étoit obligée de dormir assise, crainte d'être étouffée par le poids des eaux.

Mais comme la violence avec laquelle agissoit l'infusion émétique causoit de grandes vapeurs à la malade, il auroit été dangereux de continuer plus long-temps ce remede. Néanmoins comme l'enflure du ventre, qui étoit encore considérable, la fluctuation des eaux, que l'on sentoit toutes les fois que la malade se tournoit d'un côté à l'autre, & les fosses que l'impression des doigts laissoit sur les jambes, faisoient assez voir qu'il restoit encore beau-

coup d'eaux à vuider, je fus obligé d'achever la cure par les purgatifs proprement dits.

Ainsi j'ordonnai la potion purgative dont j'ai parlé ci-dessus, ou un autre hydragogue, & cela plus ou moins fréquemment, à proportion des forces de la malade, & suivant qu'elle étoit plus ou moins tourmentée de vapeurs ; car les simples purgatifs ne laissent pas d'en exciter quelquefois, quoique non pas d'aussi violentes que celles qui étoient causées par les émétiques. Je continuai cette méthode jusqu'à ce que la malade me parût entierement guérie.

28. Durant le traitement j'eus occasion de faire les observations suivantes. Premierement, les jours que la malade ne prenoit pas médecine, elle ne laissoit pas de rendre quelquefois par les selles une grande quantité d'eaux ; & sur la fin elle en rendoit par les urines jusqu'à quatre pintes, quoique je ne lui permisse pas de boire chaque jour plus d'une livre & demie ou deux livres de liquide ; en sorte que tous les conduits paroissoient ouverts chez elle.

Choses remarquables dans cette cure.

Secondement, lorsque sur la fin du traitement les purgatifs excitoient des vapeurs, le ventre se gonfloit, surtout vers le haut, comme s'il eût été rempli de nouvelles eaux ; ce que je savois bien néanmoins ne pouvoir être, la malade ayant si peu bû ; c'est pourquoi j'attribuois uniquement cette enflure à des vents que produisoit le désordre des esprits causé par les purgatifs, & l'événement confirma mon opinion. Car quoique la malade rendît jusqu'à quatre pintes d'eau le jour qu'elle étoit purgée ; son ventre ne laissoit pas de se gonfler aussi-tôt après ; l'enflure montoit jusqu'au gosier, causoit une difficulté de respirer, & ne se dissipoit, non plus que les autres symptomes, que lorsqu'on discontinuoit de purger ; mais chaque fois qu'on revenoit aux purgatifs, elle recommençoit, & avec elle les autres symptomes.

Troisiemement, les regles revinrent abondamment à cette femme qui étoit alors âgée de cinquante-cinq ans, & qui depuis quelques années n'avoit rien vu du tout. Cet écoulement, joint à la foiblesse où elle étoit, & aux évacuations précédentes, lui attira plusieurs symptomes hystériques ; savoir, des douleurs violentes dans le dos, & vers la région de la rate, des maux de tête, & une toux convulsive.

Enfin quoiqu'il y eût apparence qu'après une si grande

quantité d'eau que la malade avoit rendue par la bouche, par les selles, & par les urines, il ne lui en restoit pas beaucoup dans le corps, toutefois son ventre étoit gonflé comme si elle n'eût souffert aucune évacuation ; & cela, avec les autres symptomes, dura pendant une semaine entiere depuis la derniere purgation. Je fus contraint, pour y remédier, de faire prendre à quatre soirs de suite à la malade une once & demie de syrop Diacode, & il falloit même réitérer cette dose lorsque le sommeil ne venoit pas au bout de trois heures. Par ce moyen l'enflure se dissipa, & tous les autres symptomes cesserent.

En quel cas les purgatifs conviennent dans l'hydropisie.

29. Il est bon de remarquer une chose, c'est que quand l'hydropisie ascite est légere, & qu'ainsi les eaux contenues dans l'abdomen sont en petite quantité, l'infusion de safran des métaux ne les évacue pas aussi promptement que dans une hydropisie considérable, où elles sont en grande quantité ; car alors l'ébranlement & la secousse que leur donne l'action de l'émétique, contribue merveilleusement à accélérer leur évacuation. Voilà pourquoi, lorsque l'enflure du ventre est considérable, on ne doit vuider les eaux que par en bas.

+ peu

Décoction de l'écorce intérieure du sureau guérit l'hydropisie.

30. Il y a un autre remede assez connu, qui guérit l'hydropisie en excitant le vomissement & les selles, comme fait le safran des métaux. Le voici.

Prenez *trois poignées d'écorce intérieure de sureau, que vous ferez bouillir dans une pinte d'eau & autant de lait mêlés ensemble, & que vous réduirez à la moitié, pour deux prises. Le malade en prendra une le matin, & l'autre le soir, continuant ainsi tous les jours jusqu'à sa guérison.*

Ce remede, de même que le safran des métaux, ne guérit l'hydropisie qu'en purgeant par haut & par bas, & nullement par une vertu spécifique ; car s'il n'excite ni le vomissement, ni les selles, ou s'il ne les excite que foiblement, il ne sert de rien ; mais quand il produit abondamment l'une de ces deux évacuations, & sur-tout quand il les produit toutes deux, il réussit admirablement.

En quels cas il faut préférer les fortifiants aux évacuants.

31. Il y a cependant des cas où, quoique les eaux soient épanchées dans les jambes & les cuisses, & même dans la cavité de l'abdomen, on ne doit les évacuer ni par les émétiques, ni par les purgatifs : c'est, par exemple, lorsque l'hydropisie succede à une longue phthysie, ou bien

lorsqu'elle provient d'une lésion, ou corruption, de quelque viscere, ou d'un affoiblissement total du sang, & d'un épuisement des esprits ; ou d'anciennes fistules qui, étant situées dans les parties charnues, ont rendu beaucoup de pus ; ou bien d'une foiblesse extrême causée à un malade, parcequ'on l'aura épuisé en le faisant trop saliver ou suer, ou en le purgeant trop violemment, ou en lui faisant garder une diete trop exacte pendant le traitement de la vérole. Dans tous ces cas-là, & en d'autres semblables, les émétiques & les purgatifs, loin de diminuer le mal, ne feront que l'augmenter, parcequ'ils affoibliront encore davantage le sang.

Ainsi la seule vue que l'on doit avoir pour lors, c'est de fortifier par tous les moyens possibles le sang & les visceres. Outre les remedes toniques proprement dits, & dont je parlerai ci-après, j'ai trouvé par expérience que le changement d'air, & l'exercice en pleine campagne, tel que le malade pourra le soutenir, ont très bien réussi à remplir cette indication ; ils ont ranimé les esprits & rétabli les organes secrétoires & excrétoires dans leur état naturel.

32. Il y a encore d'autres occasions où l'on ne doit employer ni les purgatifs, ni les émétiques pour évacuer les eaux : c'est lorsque le malade est d'une complexion très foible, ou lorsque la personne hydropique est une femme extrêmement sujette aux vapeurs ; alors il faut se servir des diurétiques. On en trouve un grand nombre qui sont fort vantés dans les livres des Médecins ; mais les meilleurs, selon moi, pour ne pas dire les seuls, sont ceux qui sont composés de sels lixiviels, & il n'importe pas de quelle espece de végétaux les cendres soient tirées. Or, comme il n'est guere de plante plus aisée à trouver que le genet, & que d'ailleurs cette plante est bien venue dans l'hydropisie, j'ai coutume d'en employer les cendres de la maniere suivante :

En quel cas il faut employer les diurétiques.

Prenez *cendres de genet, une livre ; feuilles d'absynthe commune, une poignée ou deux : mettez infuser tout cela à froid dans quatre livres de vin blanc ; filtrez la liqueur dont vous donnerez quatre onces, trois fois par jour : savoir le matin, à cinq heures après midi, & le soir ; continuant ainsi jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée.*

Vin diurétique.

J'ai vu des hydropisies désespérées qui ont été guéries par

ce seul remede, dans des sujets qui étoient trop foibles pour soutenir les purgatifs.

Il faut fortifier le sang après que les eaux sont évacuées.

33. Lorsque les eaux d'un hydropique ont été évacuées, il n'y a ordinairement que la moitié de l'ouvrage de fait ; pour l'achever d'une maniere capable de prévenir un nouvel épanchement de sérosité, il reste à remplir la seconde indication curative qui consiste à fortifier le sang, dont la foiblesse a été la premiere cause de la maladie. Cette indication se remplit par un long & constant usage des remedes échauffants & fortifiants.

Il est vrai que les malades qui sont encore jeunes, guérissent souvent après que les eaux ont été évacuées, sans qu'il soit nécessaire d'employer aucun autre remede ; d'autant que leur chaleur naturelle n'étant plus accablée par le poids des eaux, peut aisément suppléer à la vertu des remedes ; mais, dans les gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, il est absolument nécessaire, aussi-tôt que les eaux ont été évacuées, de recourir aux remedes propres à ranimer & à fortifier le sang.

Remedes propres en ce cas-là.

34. Ceux que nous avons recommandés ci dessus pour la goutte, soit qu'on les tire de la matiere médicale, ou des six choses non naturelles, conviennent ici, indépendemment de ceux que nous indiquerons ensuite. Le vin, par exemple, qui est très nuisible aux goutteux, est très utile aux hydropiques pour boisson ordinaire.

Car, quoique les symptomes évidents de la goutte & de l'hydropisie, & les choses utiles ou nuisibles nous aient appris que la premiere cause de ces deux maladies, de même que celle de plusieurs autres maladies chroniques, consiste dans la foiblesse & l'indigestion du sang ; nous ne pouvons néanmoins aller plus avant, ni connoître les différences essentielles, & les dépravations spécifiques que produit dans les humeurs cette foiblesse du sang mal travaillé ; & par conséquent il ne nous est pas possible de connoître précisément la nature de ces maladies, mais seulement leur cause générale. Il en est de même des maladies aiguës qui proviennent d'une cause commune ; savoir de l'inflammation du sang : nous ne connoissons point leurs différences essentielles.

Ainsi, dans les maladies aiguës & dans les chroniques, nous manquons de remedes spécifiques ; & tout ce que nous pouvons faire, c'est d'attaquer leur cause générale, & de varier le traitement, soit en suivant la route que la Nature

nous indique d'elle-même, soit en s'attachant à ce que l'expérience nous apprend être le meilleur dans chaque maladie.

Nécessité de boire des liqueurs généreuses lorsque les eaux ont commencé à couler.

35. Au reste pour remplir l'indication dont il s'agit maintenant, & qui consiste à fortifier le sang, soit qu'on ait évacué les eaux par des diurétiques, ou par des purgatifs, ou par des vomitifs, il est nécessaire que le malade boive du vin pendant le traitemenr; mais il ne doit commencer à en boire, que lorsque les passages sont ouverts, & que les eaux commencent à couler. Au défaut de vin, il boira de la forte biere; car les liqueurs légeres & rafraîchissantes, quelqu'agréables qu'elles soient au malade qui est presque toujours altéré, ne feront qu'augmenter l'hydropisie. Ainsi, on ne doit jamais les permettre, ou du moins très rarement.

Au contraire, les liqueurs généreuses, pourvu que ce ne soit pas des esprits distillés, sont extrêmement utiles, & elles ont même quelquefois guéri, elles seules, la maladie; savoir dans le commencement, & lorsqu'il n'y avoit pas encore beaucoup d'eau épanchée dans l'abdomen. Ces liqueurs généreuses réussissent encore mieux, quand elles sont imprégnées de la vertu des herbes échauffantes & fortifiantes.

Lorsque j'ai eu, par exemple, à traiter des pauvres qui n'étoient pas en état d'avoir de meilleurs remedes, je leur ai donné pour boisson ordinaire, & pour tout remede, de la biere forte où l'on avoit mis infuser une suffisante quantité de racine de raifort sauvage, de feuilles d'absynthe commune, de cochléaria des jardins, de sauge, de petite centaurée & de sommités de genet.

On peut employer pour les riches une infusion des mêmes herbes dans le vin de Canarie, dont le malade boira un verre deux ou trois fois par jour dans l'intervalle des remedes que nous avons recommandés ci-dessus. Ou, s'il trouve cette infusion trop désagréable, il pourra y substituer le vin d'absynthe dont il boira pareillement un verre trois fois par jour; savoir le matin, à quatre heures après midi, & le soir, après avoir avalé chaque fois deux gros de l'électuaire digestif qui a été décrit dans le Traité de la Goutte. Cet électuaire est excellent dans le cas dont nous parlons, & il l'emporte de beaucoup sur tous les autres remedes fortifiants (1).

(1) Voyez *Traité de la goutte*, *num.* 31.

Il faut éviter les liqueurs foibles.

36. Mais il est absolument nécessaire que le malade use en très petite quantité des liqueurs foibles & aqueuses, supposé qu'il ne puisse tout à fait s'en passer ; car ces sortes de liqueurs ne manquent pas d'augmenter le mal : de là vient que quelques hydropiques ont été guéris en s'abstenant de toute boisson. Néanmoins, comme la maladie est ordinairement accompagnée d'une grande altération qui est encore augmentée par l'abstinence des boissons aqueuses ; il faut que le malade se rince de temps en temps la bouche avec de l'eau froide où l'on aura mêlé de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité, ou qu'il mâche des tamarins, ou des tranches de citron, mais sans rien avaler, parceque cela étant trop froid, ne convient pas dans l'hydropisie.

Le fer & l'ail, bons fortifiants.

37. Un des meilleurs remedes dans le commencement de la maladie, c'est le mars, car il fortifie & échauffe le sang. L'ail est aussi très utile par la même raison, & je sais que d'autres Médecins ont guéri des hydropisies par le seul usage de cette plante, sans aucun évacuant.

Emétiques & purgatifs ne sont pas nécessaires dans toutes les hydropisies.

38. Quand il n'y a que les jambes d'enflées, ou lorsque le ventre ne l'est pas encore beaucoup, il n'est pas nécessaire d'en venir d'abord aux émétiques & aux purgatifs, & les liqueurs échauffantes & fortifiantes suffisent assez souvent pour guérir la maladie ; mais il faut bien prendre garde que, quand on traite l'hydropisie par les seuls fortifiants, ou même par les remedes lixiviels, on ne doit en aucune façon purger le malade durant ce temps-là ; car on détruiroit, d'un côté, tout ce qu'on auroit fait de l'autre, & l'enflure qui auroit commencé à diminuer par l'usage des remedes fortifiants, reviendroit bientôt par celui des purgatifs, comme elle étoit auparavant. Il est vrai que, quand on travaille à évacuer les eaux, il convient de donner de temps en temps des fortifiants ; mais, lorsqu'il ne s'agit que de fortifier le sang, on doit s'abstenir tout à fait des purgatifs (1).

Hydropisie invétérée est incurable.

39. Au reste, la maladie ne se trouve pas toujours guérie, quoiqu'on ait rempli les deux indications curatives, c'est-à-dire, quoiqu'on ait entierement évacué les eaux contenues dans l'abdomen, & qu'on ait employé les remedes échauffants & fortifiants pour prévenir un nouvel épanchement de sérosité : car il arrive assez souvent qu'une hydropisie ascite ayant duré plusieurs années, les eaux,

(1) Voyez Lettre sur l'affection hystérique, p. 412, note 1.

par le long séjour qu'elles font sur les intestins, en alterent la substance, les corrompent, & aussi les parties voisines, engendrent des glandes contre nature, & des vésicules ou hydatides, pleines d'une sérosité sanieuse; & réduisent en une sorte de pourriture toutes les parties contenues dans la cavité de l'abdomen, comme l'on voit par l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts d'une ascite invétérée.

Quand l'hydropisie est arrivée à ce point-là, tous les remedes, selon moi, sont inutiles. Néanmoins, comme on ne peut savoir au juste quel est le degré de lésion des visceres, un Médecin doit faire tous ses efforts pour guérir la maladie, soit par les évacuants, soit par les fortifiants, & ne pas perdre courage, ni ôter l'espérance au malade. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'on voit souvent la Nature guérir d'elle-même plusieurs maladies désespérées. Ainsi, quelque invétérée que soit l'hydropisie ascite, & quelque dommage qu'elle ait causé aux visceres, on ne sauroit la traiter que comme si elle étoit nouvelle.

40. Pour ce qui est des topiques, ou remedes extérieurs, je n'ai jamais vu qu'ils aient produit grand effet dans cette maladie. Les cataplasmes & les liniments appliqués sur l'abdomen, sont les moins malfaisants; je ne vois pas cependant qu'ils puissent dissiper les eaux; mais il y a d'autres topiques que quelques-uns ordonnent, au lieu des remedes internes, & qui, au lieu d'être utiles, sont au contraire très pernicieux. Tels sont des onguents préparés avec de forts purgatifs, & appliqués sur le ventre. Tels sont aussi les vésicatoires que l'on met sur les cuisses & les jambes, afin d'en tirer les eaux, lorsque ces parties sont fort enflées. Les particules purgatives des onguents s'insinuent quelquefois très avant dans les muscles & les membranes, & causent des superpurgations que rien ne peut arrêter. Les vésicatoires que les Empiriques ont coutume d'appliquer sur les jambes & les cuisses, achevent d'éteindre la chaleur naturelle de ces parties, & attirent la gangrêne, comme on ne voit que trop souvent: car la moindre plaie dans le corps d'un hydropique, sur-tout dans un membre pendant, est très difficile à guérir; parceque la sérosité qui inonde les chairs, & qui sort continuellement par l'ouverture qu'elle trouve, empêche la réunion des levres de la plaie, & par conséquent la cicatrisation. La ponction & les scarifications légeres dont se servent quelques-uns, ne sont, à

Topiques sont peu utiles.

mon avis, ni plus utiles, ni moins dangereuses que les véficatoires (1).

41. Enfin, quoique l'hydropisie ait toujours passé pour incurable, lorsqu'elle est devenue une véritable ascite; cependant, si on la traite de la maniere que nous avons dite, on verra qu'elle est aussi guérissable que beaucoup d'autres maladies qui sont estimées moins dangereuses; pourvu toutefois que les visceres ne soient pas endommagés (2).

La simplicité des remedes ne doit pas les faire mépriser.

42. Si quelqu'un s'avisoit de condamner les remedes que j'emploie dans l'hydropisie, comme étant trop simples & trop peu recherchés, je pourrois, avec plus de raison, l'accuser lui-même de malice & de mauvaise foi; car, tandis qu'il ne voudroit pas qu'on se servît pour les autres de remedes simples; il seroit certainement bien aise, s'il tomboit lui-même malade, ou sa femme, ou ses enfants, qu'on employât les plus simples & les plus communs. D'ailleurs,

(1) L'opération de la paracentese, ou ponction, n'étoit pas pratiquée si communément du temps de notre Auteur, qu'elle a été depuis, & qu'elle est maintenant. D'ailleurs on attendoit ordinairement trop tard, c'est-à-dire qu'on n'y avoit recours que lorsque la foiblesse du malade, l'état squirrheux des visceres, leur corruption, ou leur érosion, la rendoient inutile. Ainsi on ne doit pas être étonné que Sydenham en eût si mauvaise opinion. Théodore Mayenne qui fut en partie son contemporain, ne dit pas un seul mot de cette opération dans le Chapitre où il traite de l'hydropisie.

Mais pour montrer combien elle est utile, il suffira de rapporter ce qu'en dit M. Sharp, Chirurgien Anglois, lequel, dans son Traité des opérations, à la fin du Chapitre de la Paracentese, s'exprime de la maniere suivante. » Quoique cette opération ne guérisse pas souvent d'une maniere radicale, elle ne laisse pas quelquefois de prolonger la vie de bien des années, & même de la rendre fort supportable, principalement si les eaux ont été long-temps à s'amasser. » Je sais différentes personnes à qui on a fait durant plusieurs années la ponction une fois le mois, & qui ne sentoient aucune incommodité dans les intervalles, jusques vers le temps de l'opération, que la tension du ventre leur causoit de la douleur. Il y a même des exemples de malades qui, après cela, ne sont pas retombés. Au reste, l'opération est si peu douloureuse & si peu dangereuse, qu'à raison des grands avantages qu'elle procure quelquefois, je ne puis que la recommander comme extrêmement utile ».

(2) Une ascite qui survient par-dessus d'autres maladies, où les visceres étoient actuellement lésés, ou prêts de l'être, & qui est accompagnée d'un épanchement de sérosité par la rupture de quelques vaisseaux limphatiques, & d'hydatides, d'un amaigrissement des parties supérieures, d'une grande soif, d'une évacuation d'urine fort rouge, en petite quantité, & qui laisse un sédiment étant reposée, peut en général être regardée comme incurable.

cette censure seroit fondée sur une erreur grossiere ; puisque l'honneur & la dignité de la Médecine ne consistent pas à donner de belles & élégantes formules de remedes, mais à guérir les maladies.

43. Voilà ce que j'avois à dire sur la goutte & l'hydropisie, & je ne crois pas que j'écrive jamais sur d'autres maladies. Quant aux ouvrages que j'ai publiés jusqu'à présent, si quelqu'un se contentoit de les lire une seule fois, je serois fâché de lui avoir donné cette occasion de perdre son temps : mais, s'il veut prendre la peine de les relire plusieurs fois, & de les imprimer profondément dans son esprit, je ne doute nullement qu'il n'en retire une utilité qui réponde en quelque sorte à mes desirs, & aux peines qu'ils m'ont données. Ceux qui seront versés dans la pratique de la Médecine, & qui apporteront le même soin que moi à observer, verront avec quelle bonne foi je les ai publiés.

Apologie des ouvrages de l'Auteur.

Que si, dans le peu que j'ai écrit, j'ai suivi uniquement la Nature, sans jamais m'asservir aux opinions de quelque Auteur que ce soit, je suis assuré que les personnes sages m'en sauront bon gré. Elles n'ignorent pas qu'il y a deux sortes de gens qui empêchent également le progrès de la Médecine.

Les premiers sont ceux qui ne faisant eux-mêmes rien du tout pour la perfectionner, trouvent mauvais que d'autres fassent la moindre chose. Ils alleguent, pour couvrir leur ignorance & leur paresse, le faux prétexte du respect extraordinaire qu'ils prétendent être dû aux anciens dont ils n'osent s'écarter en rien (1).

Deux sortes de gens qui empêchent le progrès de la Médecine.

44. Mais je voudrois bien savoir pourquoi nous croirions faire tort aux anciens en avouant qu'ils nous ont

(1) Rien de plus absurde & de plus ridicule que cette prétention. On ne sauroit douter que plusieurs d'entre les plus anciens Médecins ne fussent très habiles, comme il est évident par les écrits qu'ils nous ont laissés, particulierement sur l'histoire des maladies, où l'on trouve de si excellents diagnostics & pronostics. Hippocrate, par exemple, pour ne rien dire des autres, a peut-être surpassé en cela tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont suivi, ayant été un exact & infatigable observateur de la nature. Nous sommes pareillement redevables aux anciens de la méthode de guérir certaines maladies invétérées, par un usage convenable & long-temps continué des choses non naturelles, & d'avoir introduit dans la Médecine l'usage des bains, rétabli dans ces derniers temps, & pratiqué aujourd'hui si universellement & avec tant de succès, celui des ventouses, & d'autres remedes capitaux.

laissé la Médecine fort imparfaite, tandis que nous ne croyons pas leur faire tort, en avouant qu'ils nous ont laissé de même tous les autres Arts qui assurément intéressent bien moins le genre humain.

Les Inventeurs de la navigation sur le pied où elle est aujourd'hui, n'ont-ils donc pu mettre en usage la boussole qui leur a été utile, sans déshonorer ces premiers & grossiers navigateurs qui ne régloient leur route que par l'aspect des étoiles, & n'osoient perdre la terre de vue ? L'art de bâtir les vaisseaux, ou de les gouverner dans un combat naval, art qui s'est si fort perfectionné, & dans lequel les Nations Occidentales de l'Europe, excellent par-dessus tous les autres peuples de l'Univers, déshonore-t-il ceux qui construisirent les flottes qui combattirent autrefois près d'Actium ? déshonore-t-il Auguste & Marc-Antoine qui commandoient ces flottes, & qui étoient les chefs de cette fameuse guerre.

Les modernes ont inventé une infinité de choses qui surpassent de beaucoup tout ce que les anciens nous ont laissé. Or les Auteurs de ces découvertes ne font pas plus de tort

Mais ce seroit être bien partial que de refuser aux modernes la gloire qu'ils méritent si justement pour tant de découvertes utiles qu'ils ont faites, entre lesquelles je regarde comme les deux principales celle de la circulation du sang par Hervey, & celle de la transpiration insensible par Sanctorius, deux découvertes qui ont délivré la Médecine du mépris & de l'obscurité où elle étoit auparavant, ont mis dans un nouveau jour la théorie & la pratique de l'art, lui ont donné des fondements plus assurés.

Peut-on nier que les modernes, par leur application & leurs travaux, n'aient extrêmement perfectionné la Chymie, la Pharmacie, l'Anatomie & la Chirurgie ? Tout homme intelligent & impartial ne conviendra-t-il pas que nous surpassons de beaucoup les anciens dans ces branches de la Médecine, s'il vient à comparer l'état brillant où elles sont aujourd'hui avec l'état méprisable où elles étoient anciennement ?

Avoir donc une déférence sans bornes pour les anciens, c'est faire entendre, contre l'évidence même, que la Médecine est arrivée à son plus haut degré de perfection ; c'est vouloir ne faire aucun usage de sa raison ; c'est autoriser l'erreur à cause de son antiquité, & rejetter la vérité à cause de sa nouveauté ; ce qui est de la derniere absurdité, sur-tout dans une science qui est fondée principalement sur les faits, & qui ne peut se perfectionner que par l'expérience.

Je n'entreprendrai pas ici de faire une comparaison entre les anciens & les modernes, & je n'en suis pas capable ; mais le bon sens demande qu'on garde un juste milieu dans le jugement que l'on porte des uns & des autres, en sorte qu'on ne montre ni partialité en faveur des anciens, ni mépris mal fondé des modernes.

à la gloire des anciens, qu'un fils en feroit à la mémoire de son pere, parcequ'il augmenteroit par son travail & son industrie l'héritage qu'il en auroit reçu.

45. La seconde sorte de gens qui empêchent le progrès de la Médecine, sont des gens naturellement vains & légers, qui voulant se donner la réputation de génies supérieurs, vous accablent de raisonnements & de spéculations qui ne servent de rien du tout pour la guérison des maladies, & qui, au lieu de montrer le bon chemin aux Médecins, ne font que les jetter dans l'erreur.

Ces Messieurs-là ont assez d'esprit pour débiter sur la nature de savantes bagatelles; mais ils n'ont pas assez de jugement pour comprendre qu'on ne peut la connoître que par le moyen de l'expérience, qui seule est capable d'en dévoiler les mysteres. Car telle est la bassesse de la condition humaine, que toutes nos connoissances des choses naturelles dépendent uniquement des sens, & ne vont pas au delà de ce qu'ils nous apprennent. Voilà pourquoi nous pouvons bien acquérir une certaine capacité proportionnée à notre état; mais personne ne sera jamais vraiement Philosophe suivant toute l'étendue de ce nom. Quant au Médecin, toute sa philosophie consiste à connoître l'histoire des maladies, & à savoir employer les remedes que l'expérience a fait voir être les plus efficaces pour les guérir (1);

(1) La vanité ridicule d'avoir la réputation de génies heureux & inventifs, a engagé de tout temps certains Médecins à se jetter dans des spéculations philosophiques, & à former des systêmes, au lieu de s'appliquer à éclaircir l'histoire des maladies, & à établir de meilleures méthodes curatives, en se donnant la peine de faire de nouvelles observations, & de vérifier celles que leur avoient transmises leurs prédécesseurs.

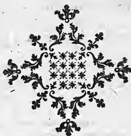
Ces gens-là se sont uniquement occupés à des minuties anatomiques, ou à rechercher les causes cachées, éloignées, & absolument inexplicables des maladies, la figure, & la grosseur des parties constituantes des médicamens, & leur maniere d'opérer; ils ont étudié les mathématiques, & tâchent d'expliquer les phénomenes du corps humain par l'application des principes de cette science; ce qui les a souvent induits en erreur, & n'a servi qu'à obscurcir & embrouiller encore davantage la matiere.

Il est certain que nous ne saurions connoître la nature des corps, ni les causes des effets naturels, & que toutes les peines que l'on se donne pour y réussir, sont absolument inutiles. Les différentes opinions des Auteurs de systêmes suffisent pour nous en convaincre, & doivent nous tenir en garde contre les découvertes que l'on prétendroit avoir faites en ce genre.

La véritable science d'un Médecin consiste à savoir distinguer non

& en même temps, comme j'ai dit ailleurs, il doit ſuivre une méthode qui ſoit fondée, non ſur des ſpéculations chimériques, mais ſur une maniere de raiſonner ordinaire & naturelle.

ſeulement les maladies les unes des autres, mais encore les ſymptomes qui demandent qu'on varie le traitement, à connoître les remedes les plus convenables, & la maniere de les employer avec le plus d'utilité. La connoiſſance de toutes ces choſes eſt ſi eſſentiellement néceſſaire à un Médecin, que s'il en ignore une ſeule, quand même il ſauroit toute autre choſe, on peut dire que c'eſt un mauvais Médecin; comme au contraire celui qui les connoît parfaitement, eſt un bon Médecin, quand même il ne ſauroit rien de plus. Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 5. page 51, note 1.



ADDITION

TOUCHANT

LA FIEVRE D'HIVER.

1. Le Lecteur me permettra d'ajouter ici quelque chose qui est d'une grande importance pour la distinction & le traitement des fievres, & que j'aurois dû dire plutôt si cela ne m'avoit échappé. J'ai observé que tous les ans depuis le commencement de l'hiver jusques vers le milieu du printemps, il regne une certaine fievre entiérement différente de la fievre stationnaire ou épidémique de la constitution générale d'alors, & qui demande aussi un traitement tout-à-fait différent. Cette fievre doit être mise au nombre de celles que je nomme *intercurrentes*. Description d'une fievre intercurrente nommée *fievre d'hiver*.

2. Il paroît qu'elle vient d'un air froid, épais & humide, qui, bouchant les pores de la peau & empêchant la transpiration, surcharge le sang d'une abondance de sérosité, laquelle s'y corrompant par le long séjour, cause aisément la fievre, dès que la personne prend froid, ou à la moindre autre occasion. Ses causes.

3. Si l'humeur morbifique est en grande quantité, elle produit la fievre que j'ai décrite dans le Traité des maladies Aiguës, section 6, chapitre 4, sous le titre de *fausse péripneumonie*. Mais si cette humeur est moins abondante, elle produit seulement les symptomes que je vais décrire. Un jour ou deux après que la fievre a commencé, le malade a tantôt chaud, tantôt froid; il se plaint d'une douleur à la tête & dans les membres, & d'un certain malaise par tout le corps: la langue est blanche: le pouls n'est pas fort différent de celui des personnes en santé: l'urine est trouble & fort rouge: le sang que l'on tire ressemble à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement de la toux; mais cette toux n'est pas accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une oppression de poitrine, & d'une douleur de tête violente pendant que l'on tousse, comme il arrive dans la fausse péripneumonie. Ainsi cette fievre n'ayant pas les principaux symptomes de la fausse péripneumonie, quoiqu'elle n'en differe que du plus au moins, je la nommerai *fievre d'hiver*. Ses symptomes.

Elle est dangereuse quand on la traite mal.

4. C'est une maladie qui d'elle-même est peu considérable, n'ayant d'autres symptomes que ceux qui arrivent lorsqu'on a eu froid. Cependant si on la traite mal, elle est suivie d'un grand nombre d'accidents qui sont quelquefois mortels : car si on oblige le malade de garder le lit, & si outre cela on l'échauffe par des cordiaux, sous prétexte de le faire suer, il arrive très souvent qu'au lieu de dissiper la fievre, on attire le délire, ou la léthargie ; le pouls se dérange & devient languissant, la langue se seche, la peau se couvre de taches rouges, & quelquefois même un peu livides.

Ces symptomes, & d'autres semblables, que quelques-uns attribuent à une prétendue malignité, car c'est-là leur terme favori, ne sont que l'effet de la mauvaise maniere dont on a traité la maladie. Le sang dans cette fievre n'étant déja que trop disposé à s'enflammer ; si on l'échauffe encore en donnant des cordiaux, & en obligeant le malade de garder le lit, s'enflamme aisément ; d'où il arrive que les esprits animaux se mettent en désordre, & que la matiere morbifique se portant au cerveau, jette le malade dans un danger manifeste.

Comment il faut la traiter.

5. Le but que je me propose dans le traitement, est d'évacuer par la saignée & par des purgations réitérées, la grande quantité de pituite que le froid de l'hiver a accumulée dans le sang. Pour cela, dès que je suis appellé je fais tirer du bras droit neuf ou dix onces de sang : le lendemain je donne au malade la potion purgative suivante, dont j'ai coutume de me servir dans ma pratique.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once ; sené, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces. Coulez la liqueur, & y dissolvez manne, & syrop de roses solutif, de chacun une once, pour une potion qui sera prise de grand matin.*

Je réitere cette potion deux autres fois, laissant un jour d'intervalle entre chaque purgation, à moins que tous les symptomes n'aient disparu plutôt. Le soir de la purgation je donne un calmant, savoir une once de syrop diacode. Les jours que le malade ne prend pas médecine, il use d'une décoction pectorale, & d'un looch fait avec l'huile d'amandes douces, le syrop de capillaire & le syrop violat, supposé qu'il tousse. Si la fievre est violente & le sang fort échauffé, j'ordonne une émulsion avec les semences froides, ou bien le julep suivant.

Prenez *des eaux de nénufar, de pourpier, & de laitue, de chacune quatre onces ; du syrop de limon, une once & demie, du syrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à sa volonté.* Julep rafraîchissant.

6. Durant ce temps-là je veux que le malade se tienne levé pendant le jour, & je lui interdis l'usage de la viande. Mais après la premiere ou la seconde purgation je lui permets de prendre de temps en temps un peu de bouillon de poulet. Régime.

7. S'il survient des symptomes fâcheux, comme une difficulté de respirer, une douleur de tête lancinante qui se fait sentir en toussant, c'est signe que la maladie tourne vers la fausse péripneumonie. Alors il faut réitérer la saignée & la purgation dans des intervalles raisonnables, jusqu'à ce que tous les symptomes aient disparu, & le malade doit-être traité de la même maniere que nous avons dit au chapitre de la fausse péripneumonie. Mais il est très rare que la fievre dont nous parlons devienne assez violente pour avoir besoin de plus d'une saignée & de trois purgations. Ce qu'il faut faire quand la maladie tourne mal.

En voilà assez sur cette matiere que j'ai cru ne pas devoir passer sous silence, afin d'empêcher que l'on ne se trompe, en confondant mal à propos cette fievre d'hiver avec la fievre stationnaire ou épidémique d'une constitution générale quelle qu'elle soit. La distinction de ces deux maladies est très importante, & je sais certainement que pour ne l'avoir pas faite, il en a coûté la vie à beaucoup de gens.



LETTRE

TOUCHANT

UNE NOUVELLE SORTE

DE FIEVRE

QUI PARUT EN 1685.

Nouvelle constitution de l'air, & nouvelle sorte de fievre.

1. QUOIQUE mon grand âge & ma mauvaise santé ne me permettent gueré d'écrire, je ne saurois néanmoins m'empêcher de le faire pour l'intérêt du public, & pour instruire mes concitoyens du changement qui est arrivé dans la constitution de l'air, & qui a produit une nouvelle sorte de fievre très différente de celles qui ont regné les années précédentes.

Elles furent précédées par un froid violent.

2. Il faut se souvenir que pendant l'automne de l'année 1677 il commença à paroître des fievres intermittentes, qui ensuite augmenterent chaque année, & devinrent de plus en plus épidémiques, jusqu'à ce qu'étant parvenues à leur plus haut degré, elles allerent après cela en diminuant, & furent si rares pendant les dernieres années de cette constitution, qu'on ne pouvoit presque plus les regarder comme une maladie épidémique (1). Il faut encore remarquer que les deux dernieres années de la même constitution il y eut un hiver très rigoureux, sur-tout la pénultieme année, savoir en 1683, où le froid fut le plus violent & le plus long qu'on eut jamais vu. La Tamise étoit tellement gelée, que les carrosses y passoient librement; on y tenoit des marchés comme sur une place, & il y avoit un grand concours de monde.

En quel tems la fievre commença.

L'hiver de l'année suivante 1684 ne fut guere moins froid & moins long que le précédent. Au mois de Février 1685, un dégel étant venu, la constitution de l'air changea, & il parut une fievre, qui est celle dont je veux parler maintenant, & que je regarde comme une nouvelle sorte de

(1) Voyez p. 297. 298. num. 10. 11.

fievre, entierement différente de celle qui avoit regné pendant les huit années précédentes.

3. Je ne saurois dire si ce changement de constitution doit être attribué à un changement des qualités manifestes de l'air, car je sais certainement que les diverses altérations qui sont arrivées en différentes années aux qualités sensibles de cet élément, n'ont pas produit différentes sortes de maladies épidémiques; & que durant un certain nombre d'années, quoique très différentes entre elles par rapport aux qualités manifestes de l'air, il n'a regné que la même espece de fievres stationnaires.

D'où venoit le changement dans la constitution de l'air.

Les réflexions sérieuses que j'ai faites là-dessus, m'ont porté à croire, comme j'ai dit ailleurs, que les divers changements qui arrivent dans la constitution de l'air, viennent principalement de quelque altération secrete & cachée qui se fait dans les entrailles de la terre, dont les vapeurs se répandent dans l'atmosphere; ou bien de quelque influence des corps célestes.

Il est bon néanmoins d'observer que lorsque la fievre continue de l'an 1664 cessa, il y avoit eu cette année-là dès le commencement de l'hiver une gelée très forte & très seche, qui dura jusques vers le milieu du mois de Mars. Alors le dégel étant venu, la fievre pestilentielle, & ensuite la peste commencerent à se faire sentir. Quoi qu'il en soit, la fievre dont il s'agit maintenant, parut pour la premiere fois au mois de Février de l'année derniere 1685, & elle a regné cette année-là & l'année présente 1686 dans tous les quartiers de l'Angleterre. Mais elle a été beaucoup plus épidémique par-tout ailleurs qu'à Londres.

4. Les premieres fois que je fus appellé pour traiter cette fievre, je crus qu'elle n'étoit nullement du genre des fievres stationnaires, mais plutôt de celui des intercurrentes, qui reviennent indifféremment presque chaque année; c'est-à-dire que je la pris pour la fausse péripneumonie dont j'ai donné la description dans le Traité des Maladies Aiguës (1): j'y trouvois seulement cette différence, c'est que quelquefois elle n'avoit pas les symptomes les plus essentiels & les plus ordinaires de la fausse péripneumonie, savoir une toux violente, une très cruelle douleur de tête qui se fait sentir en toussant, & où il semble que la tête va se fendre, des vertiges sitôt qu'on se remue tant soit peu, une grande difficulté de respirer.

L'Auteur se trompe d'abord au sujet de cette fievre.

(1) Voyez *Sect. 6. Chap. 4.*

Mais je sentis ensuite que je m'étois trompé dans ma conjecture, & que la source de mon erreur étoit la grande ressemblance qu'avoit cette fievre avec la fausse péripneumonie, qui tous les hivers se fait sentir de tems en tems. En effet, comme la fievre dont nous parlons, continua pendant l'été, qui est la saison où la fausse péripneumonie a coutume de cesser, je reconnus bientôt mon erreur, & je fus persuadé que cette fievre provenoit d'une nouvelle constitution de l'air.

Dénombrement de ses symptomes.

5. Voici les symptomes qu'elle eut dès le commencement, & qu'elle a encore aujourd'hui autant que j'ai pu le remarquer. Le malade est attaqué alternativement de froid & de chaud ; il se plaint fréquemment d'une douleur à la tête & dans les membres : son pouls n'est pas fort différent de celui des personnes qui sont en santé. Le sang qu'on lui tire ressemble assez souvent à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement une toux. Plus on est éloigné de l'hiver quand la maladie survient, plutôt cette toux cesse, de même que les autres symptomes qui accompagnent une péripneumonie douce & d'un bon caractere. Il y a quelquefois dans le commencement de la maladie une douleur au cou & au gosier, mais plus legere que dans l'esquinancie. La fievre, quoique véritablement continue, ne laisse pas d'avoir sur le soir de très fâcheux redoublements, de même que si c'étoit une fievre double tierce ou quotidienne. Il est très dangereux pour le malade de toujours garder le lit, quelque légerement qu'il soit couvert ; car alors la fievre se portant à la tête cause aisément le coma ou la phrénésie ; & même la phrénésie survient très souvent d'elle-même dans cette maladie, quoiqu'on n'ait pas gardé le lit. A la vérité, ce n'est pas une phrénésie accompagnée de fureur comme celle qui arrive dans la petite vérole & dans d'autres fievres ; c'est plutôt un délire tranquille où le malade parle de temps en temps d'une maniere extravagante.

L'usage imprudent des cordiaux & un régime un peu trop échauffant causent souvent des taches de pourpre, surtout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud. Ces taches de poupre sont un signe certain d'une très grande inflammation, non seulement dans cette maladie, mais encore dans toutes les autres maladies aiguës. Quelquefois il paroît sur la superficie du corps des éruptions milliaires qui ne sont pas fort différentes de la rougeole, si ce n'est qu'elles sont plus rouges, & que quand elles s'en vont, elles ne laissent pas des écailles farineuses comme

fait la rougeole. Elles viennent quelquefois d'elles-même; mais le plus souvent elles sont l'effet de la chaleur du lit & des cordiaux.

La langue du malade est humide ou seche, suivant la nature du régime qu'on ordonne. Quand elle est seche, le milieu se trouve de couleur brune, & il est environné de tout côté d'un bord blanchâtre. Quand la langue est humide, elle est entiérement blanche, & couverte d'une pellicule blanche & inégale. En un mot, si on emploie un régime trop échauffant, la langue est seche & noirâtre; sinon elle est blanche & humide. Il en est de même de la sueur, elle varie suivant la diversité du régime; car si le régime est trop chaud, elle est visqueuse, sur-tout celle qui coule de la tête.

Mais quelque abondante que soit la sueur, elle soulage peu le malade; ce qui fait voir qu'elle est seulement symptomatique, & nullement critique. Quand on l'excite par des remedes les premiers jours de la maladie, il arrive de là que la matiere morbifique se porte ordinairement à la tête, ou du moins se jette sur les membres. Lorsqu'une fois la tête est prise, & que la phrénésie est survenue, il ne reste aucune marque de fievre, sinon que le pouls bat tantôt plus vîte, & tantôt plus lentement. Mais enfin lorsque par une mauvaise maniere de traiter le malade les esprits animaux sont entierement mis en désordre, alors le pouls se déregle, il survient des tressaillements dans les membres, & le malade meurt bientôt après.

6. Pour ce qui est maintenant de la curation, comme cette fievre, dès qu'elle commença, se trouva accompagnée des signes de la fausse péripneumonie, & qu'ainsi je crus qu'elle n'étoit autre chose que cette derniere maladie, je pris d'abord le parti de la traiter suivant la méthode que j'ai recommandée dans la fausse péripneumonie, & dans l'addition touchant la fievre d'hiver. Cette méthode me réussit assez bien dans le petit nombre de malades que ma mauvaise santé me permit alors de traiter, & elle réussit de même à d'autres qui l'employerent par mon conseil. Comment il faut traiter cette fievre.

Quoi qu'il en soit des raisons qui me porterent à la mettre en usage, je suis bien assuré présentement lorsque je considere les symptomes de la maladie, & la température de l'hiver où elle commença de paroître, hiver qui fut des plus doux & sans aucun froid considérable; je suis bien assuré, dis-je, que cette fievre n'est autre chose qu'une simple inflammation du sang, & qu'ainsi les indications cura-

tives doivent tendre uniquemment à appaiser cette inflammation par les moyens convenables.

Détail de la méthode curative.

7. Sur ce pied là, je fais tirer d'abord dix onces de sang du bras droit, & je m'en tiens ordinairement là. Car quoique dans cette fievre le sang que l'on tire ressemble, pour l'ordinaire, à celui des pleurétiques, les malades néanmoins ne soutiennent pas aisément plusieurs saignées. Toutefois s'il y a une difficulté de respirer, une violente douleur de tête, qui se fait sentir en toussant, & d'autres symptomes de la fausse péripneumonie ; alors on doit réitérer la saignée & la purgation jusqu'à ce que tous les symptomes aient cessé, suivant que je l'ai enseigné en parlant de la fausse péripneumonie (1), & c'est ce qu'il faut bien remarquer.

8. Le soir du même jour que le malade a été saigné, je lui fais appliquer un vésicatoire sur la nuque du cou. Le lendemain matin je lui donne la potion purgative suivante.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once ; feuilles de séné, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à trois onces. Coulez la liqueur, & dissolvez-y une once de manne, & autant de syrop de roses solutif, pour une potion qui sera prise de grand matin.

Je réitere ce purgatif de deux jours l'un jusqu'à trois fois. Le jour de chaque purgation, je donne le soir un narcotique tel que le suivant.

Potion calmante.

Prenez eau de primeverre, deux onces ; syrop diacode, une once ; suc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées. Mêlez tout cela ensemble pour un julep.

La vue que j'ai en donnant un narcotique est d'empêcher que l'agitation & le tumulte que les purgatifs excitent souvent dans le sang & les humeurs de ceux qui ont la fievre, & le désordre où ils mettent les esprits animaux, ne jettent le malade dans une affection comateuse, accident que les narcotiques préviennent très bien, quelque peu propres qu'ils paroissent à produire cet effet. C'est pourquoi dans la fievre comateuse qui regna en 1673, n'osant pas donner des purgatifs, je m'en tins au seul usage des lavements, parceque je savois bien que les purgatifs em-

(1) Voyez Sect. 6. Chap. 4.

ployés dans cette maladie avoient aussi-tôt causé des affections comateuses ; ce qui peut-être ne seroit pas arrivé, si après chaque purgation on eût donné un narcotique (1).

9. Mais le jour qu'on ne purge pas, il ne faut point donner de narcotique le soir, de peur qu'il n'empêche ou du moins n'affoiblisse l'opération du purgatif que le malade doit prendre le lendemain, comme cela arrive ordinairement quelque tard qu'il prenne le narcotique. Au reste, dans cette fievre & dans toutes les autres fievres épidémiques, ma méthode est de ne purger, ni dans le commencement, ni dans l'état de la maladie, qu'après avoir fait précéder la saignée. Le mépris ou l'inobservation de cette regle a coûté la vie à quantité de malades, & surtout d'enfants, comme je l'ai dit ailleurs (2).

10. Or quoique en traitant la fievre dont il s'agit on doive ordinairement purger jusqu'à trois fois, il arrive souvent néanmoins que le malade, sur-tout si c'est un jeune homme, ou un enfant, se trouve guéri après une saignée & une seule purgation. Alors il ne faut pas le purger davantage, perceque ce seroit le fatiguer inutilement. Quelquefois au contraire, il est besoin de purger plus de trois fois ; & c'est lorsque la fievre qui avoit cessé par les purgations, revient au bout de quelques jours ; mais cela est rare, & alors la fievre est ordinairement causée par des aphthes qui sont survenues vers la fin de la fievre précédente, & qui, étant arrivées à leur plus haut degré d'inflammation, la raniment & la renouvellent.

Cette derniere fievre n'est donc que symptomatique, & elle est souvent accompagnée d'un hoquet qui revient par intervalles, & qui subsiste même durant quelques jours après que la fievre a cessé, mais qui se dissipe enfin de lui-même, à mesure que les forces du malade se rétablissent.

La remarque est d'autant plus importante que ce hoquet n'est nullement dangereux, à moins qu'on ne l'irrite en employant un grand nombre de remedes ; car alors il est mortel. Néanmoins si les aphthes & le hoquet ne se dissipent pas d'eux-mêmes & qu'ils durent long-temps, il est aisé d'y remédier par l'usage du quinquina.

Pour cela on prend une once de quinquina en poudre, & avec suffisante quantité de syrop de coquelicot on for-

(1) Voyez *Sect.* 5. *Chap.* 11.

(2) Voyez *p.* 314. 315. *num.* 47. 48.

me un électuaire, ou des pilules qui se prennent de la maniere que j'ai expliquée dans ma lettre au Docteur Brady, sur les Maladies Epidémiques (1), & on boit par dessus un verre de petit lait. L'expérience m'a appris que ce remede étoit le plus efficace dans ce cas là, & qu'il l'emportoit même sur les autres remedes les plus vantés, pourvu qu'on ne le rende pas inutile, en faisant tenir continuellement le malade au lit, comme il se pratique d'ordinaire.

11. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne quelquefois les remedes suivants, ou d'autres semblables.

Electuaire rafraîchissant

Prenez *des conserves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune une once; conserve d'épine-vinette, demi-once; crême de tartre, un gros; syrop de limon, ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade avalera trois fois le jour la grosseur d'une noix muscade, & par dessus il boira six cuillerées du julep suivant.*

Julep rafraîchissant.

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue, de primeverre, de chacune trois onces; syrop de limon, une once & demie; syrop violat, une once. Mêlez tout cela ensemble:*

Ou bien:

Autre julep.

Prenez *une livre d'eau de fontaine, eau rose, suc de limon, & sucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir le tout ensemble à un feu doux, jusqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en prendra trois onces autant de fois qu'il voudra.*

Dans tous ces remedes j'évite toujours l'esprit de vitriol, quoiqu'il soit très rafraîchissant. C'est qu'à raison de son extrême stypticité il ne convient pas dans les maladies qui se guérissent par la purgation.

Il ne faut pas exciter les sueurs.

12. Il arrive souvent dans la fievre dont nous parlons, sur-tout quand elle tire à sa fin, que le malade, pendant qu'on le traite suivant la méthode des purgatifs, a de tems en tems la nuit des sueurs abondantes & spontanées. Ces sortes de sueurs diminuent extrêmement tous les symptomes. Il ne faut pas néanmoins s'y fier, ni interrompre aucunement la méthode susdite, parceque si le malade sue trop long-temps, la fievre que les purgations précédentes avoient en quelque façon emportée, se ranimera

(1) Voyez *p.* 302. 303. *num.* 21.

de nouveau. En effet, si les sueurs continuent au-delà du temps qui est nécessaire pour dissiper entierement la matiere fébrile, après qu'elle a été préparée par une coction suffisante, elles ne servent alors qu'à enflammer de nouveau le sang. Il est vrai qu'elles peuvent être critiques, en ce qu'elles évacuent la matiere fébrile qui est préparée; mais après cela elles sont purement symptomatiques, & par conséquent plus nuisibles qu'utiles.

En un mot, la chaleur du lit contribue beaucoup à produire ces sueurs nocturnes & spontanées; c'est pourquoi on ne doit pas couvrir davantage le malade que lorsqu'il étoit en santé, ni lui donner aucun remede capable de l'échauffer. Il faut seulement que la matinée d'après la sueur, il demeure un peu plus long-temps au lit qu'à l'ordinaire, & ensuite on continuera de le traiter comme nous avons dit.

13. Sa nourriture sera du gruau d'aveine, ou d'orge, & de temps en temps une pomme cuite au feu. Après la seconde purgation il pourra user du bouillon de poulet. Sa boisson ordinaire sera de la petite biere, ou de la décoction blanche qui se fait avec une once de corne de cerf bouillie dans trois livres d'eau commune que l'on édulcore ensuite avec suffisante quantité de sucre. Régime.

14. Après que le malade a été purgé deux fois, rien n'oblige de lui interdire la chair de poulet & d'autres semblables aliments faciles à digérer : car quand on traite cette fievre par les purgatifs, on peut permettre ce qui ne seroit pas permis si l'on suivoit une autre méthode. Après la derniere purgation, pourvu que la fievre se soit rallentie, & n'ait pas tout à fait pris le caractere d'intermittente, on donnera au malade pendant quelques jours trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie, matin & soir, & même après le dîner, afin de rétablir ses forces, & de prévenir les accès de fievre.

15. De toutes les fievres que j'ai vues, il n'en est aucune qui porte si facilement à la tête que celle-ci; & quand une fois la tête est prise, il est très difficile de la débarrasser, & on ne sauroit en venir à bout sans mettre le malade en grand danger. Voilà pourquoi je recommande soigneusement à ceux que je traite, de ne garder le lit que pendant la nuit; & s'ils sont trop foibles pour se tenir assis pendant le jour, je leur permets de demeurer couchés sur leur lit, ou sur un lit de repos, pourvu qu'ils soient vêtus, & qu'ils aient la tête un peu élevé. Je ne veux pas aussi qu'il Le malade doit se tenir levé pendant le jour.

y ait plus de feu dans leur chambre que lorsqu'ils étoient en santé.

Sur-tout lorsqu'il y a une inflammation,

16. Ce régime doit être mis en usage dès le commencement de la maladie pour toutes les personnes qui en sont attaquées, excepté pour les femmes nouvellement accouchées : mais il devient absolument nécessaire lorsque par un régime trop échauffant il est survenu une phrénésie, ou des taches de pourpre, ou d'autres marques d'une inflammation violente.

Dans ce cas là, on aura beau saigner copieusement le malade, le couvrir légerement, & lui donner toute sorte de liqueurs rafraîchissantes, la fievre ne cessera pas, à moins que le malade ne se tienne levé pendant le jour; car quand on est couché, la chaleur du lit agite trop le sang, & la situation horizontale du corps contribue beaucoup à produire le transport au cerveau.

Quand une fois la phrénésie est survenue, parcequ'on a trop échauffé le malade, il n'est pas possible de la dissiper tout-à-coup, & il seroit même dangereux de l'entreprendre en réitérant la saignée ou la purgation au delà des bornes que nous avons marquées. Elle se dissipera peu à peu d'elle-même, au moyen du régime dont nous avons parlé; mais rien n'est si bon contre ce fâcheux symptome, que de faire raser la tête du malade. Aussi j'ordonne toujours cela en pareil cas; je ne fais appliquer aucun emplâtre, & je veux seulement que le malade ait sur la tête un bonnet médiocrement chaud, afin de se garantir du froid extérieur. Par ce moyen, le cerveau se trouve rafraîchi, & la phrénésie s'appaise.

Ou un coma.

17. Ce que je dis ici de la phrénésie doit s'appliquer à l'affection comateuse qui se joint aussi à cette fievre, & qui de même que la phrénésie, est causée par la matiere fébrile qui se porte au cerveau, d'où il arrive qu'excepté la blancheur de la langue, on ne voit aucun signe de fievre, & le malade semble n'en avoir point du tout. Dans ce dernier cas, de même que dans le précédent, les purgatifs, les sudorifiques, les vésicatoires & les autres évacuants sont très dangereux, & même souvent mortels. C'est pourquoi, après les évacuations générales par la saignée & la purgation, il faut entierement abandonner au temps & à la Nature la guérison de ce symptome, quelque frayeur qu'il cause aux assistants. En effet, il ne manquera pas de se dissiper de lui-même au bout d'un certain temps, pourvu que le malade ne garde pas toujours le lit, & qu'il demeure

levé pendant le jour, ou du moins qu'il se tienne couché tout vêtu sur son lit ordinaire, ou sur un lit de repos.

Il faut aussi avoir soin de lui raser la tête dès le commencement de l'affection comateuse; & sur la fin, on lui donnera deux fois le jour trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Mais j'ai traité plus au long cette matiere dans la Section V, Chapitre II du Livre des Maladies aiguës, où j'ai parlé d'un coma considérable qui accompagnoit la fievre de la constitution de ce temps-là.

18. Pour revenir maintenant à la fievre même, s'il arrive que le Médecin, en tâtant le pouls du malade, sente un tressaillement des membres, ou un mouvement convulsif, cela ne doit pas l'empêcher de pratiquer les évacuations que nous avons recommandées : car, dans certaines affections du genre nerveux, il est absolument nécessaire de réitérer plusieurs fois la saignée & la purgation; c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, & j'en citerai, pour exemple, cette sorte de maladie convulsive appellée communément *Danse de Saint Gui*. J'ai traité cinq personnes qui en étoient attaquées, & je les ai guéries par des saignées & des purgations réitérées de temps en temps. Comme cela confirme admirablement la doctrine que j'enseigne, & vient fort à propos à mon sujet, le Lecteur me permettra de dire ici quelque chose de cette maladie singuliere.

19. La danse de Saint Gui, en latin *Chorea Sancti Viti*, est une sorte de convulsion qui arrive principalement aux enfants de l'un & l'autre sexe, depuis l'âge de dix ans, jusqu'à l'âge de puberté. Elle commence d'abord par une espece de boitement, ou plutôt de foiblesse d'une jambe que le malade traîne, comme font les insensés. Ensuite elle attaque le bras du même côté. Ce bras étant appliqué sur la poitrine ou ailleurs, le malade ne sauroit le retenir un moment dans la même situation, & quelque effort qu'il fasse pour en venir à bout, la distorsion convulsive de cette partie la fait continuellement changer de place. (Description de la danse de Saint Gui.)

Avant que le malade puisse porter à sa bouche un verre plein de liqueur, il fait mille gestes & mille contours. Ne pouvant l'y porter en droite ligne, parceque sa main est écartée par la convulsion, il le tourne de côté & d'autre, jusqu'à ce que ses levres se trouvant à la portée du verre, il sable promptement sa boisson, & l'avale tout d'un trait. On diroit qu'il ne cherche qu'à faire rire les assistants.

Comme cette maladie m'a paru venir d'une humeur qui, s'étant engagée dans les nerfs, les irrite, & cause, par ce (Sa cause & son traitement.)

moyen, les mouvements convulsifs dont il s'agit, j'ai cru que les indications curatives devoient tendre en premier lieu à évacuer cette humeur par la saignée & la purgation, & ensuite à fortifier le genre nerveux. Voici la maniere dont je remplis ces deux indications.

Je commence d'abord par faire tirer du bras environ huit onces de sang, plus ou moins, suivant l'âge du malade. Le lendemain, je donne la moitié, ou un peu plus, de la potion purgative ordinaire que j'ai décrite ci-dessus (1), & qui est composée avec les tamarins, le séné, &c. Je dis la moitié, ou un peu plus, parcequ'il faut proportionner la dose à l'âge du malade, & au plus ou moins de disposition qu'il a à être purgé. Le soir, je donne la potion calmante que voici :

Potion anticonvulsive. Prenez *de l'eau de cerises noires, trois onces ; de l'eau épileptique de Langius, une once ; thériaque, un scrupule ; laudanum liquide, huit gouttes : mêlez tout cela ensemble.*

20. Je réitere la purgation jusqu'à trois fois, de deux jours en deux jours ; & le soir du jour que j'ai purgé, je donne la potion calmante. Après cela, je fais saigner de nouveau, & ensuite purger comme auparavant ; & ainsi alternativement, jusqu'à ce que le malade ait été saigné trois ou quatre fois, & qu'après chaque saignée, il ait été purgé autant de fois que ses forces le permettent. J'ai soin de mettre entre les saignées & les purgations assez d'intervalle pour que le malade ne courre aucun risque. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne les remedes suivants :

Electuaire stomachique. Prenez *des conserves d'absynthe romaine, & d'écorce de citron, de chacune une once ; conserve de romarin, demi-once ; thériaque vieille & muscade confite, de chacune trois dragmes ; gingembre confit, une dragme ; syrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade le matin & à cinq heures du soir, buvant par-dessus cinq cuillerées du vin qui suit :*

Infusion céphalique. Prenez *des racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire, & d'angélique, de chacune une once ; des feuilles de rue, de sauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & des sommités de petite centaurée, de chacune une poignée ; des*

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

baies de genievre, six gros; & les écorces de deux oranges: coupez menu tout cela, & le faites infuser à froid dans trois pintes de vin de Canarie. On ne coulera la liqueur que lorsqu'on voudra s'en servir.

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau épileptique de Langius, & eau de bryone composée, de chacune une once; syrop de pivoine, six gros: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre cuillerées tous les soirs avant que de se coucher, & l'on y versera huit gouttes d'esprit de corne de cerf.* Julep céphalique.

On appliquera sur la plante des pieds un emplâtre de gomme caragne.

21. A mesure que le malade guérit, il traîne moins le pied, il retient plus long-temps le bras dans la même situation, & il porte plus aisément le verre à sa bouche. Je ne conseille pas de faire ordinairement plus de trois ou quatre saignées; mais il est nécessaire de mettre en usage les purgatifs & les altérants, jusqu'à ce que le malade soit entierement guéri: & comme ceux qui ont été attaqués de cette maladie, y retombent aisément, il sera bon l'année suivante de les saigner, & ensuite de les purger plusieurs fois, dans le temps où ils ont commencé d'être attaqués, ou un peu auparavant.

Je serois porté à croire qu'on pourroit guérir par la même méthode l'épilepsie qui arrive aux adultes, en proportionnant à leur âge les remedes que j'ai prescrits pour la danse de Saint Gui. Néanmoins, comme je n'ai eu que très rarement occasion de traiter cette sorte d'épilepsie, il ne m'a pas encore été possible de faire là-dessus les expériences nécessaires (1); mais cela soit dit en passant.

22. Dans les femmes sujettes aux vapeurs hystériques, il arrive quelquefois, quand on traite la fievre en question par la saignée & les purgations réitérées, que la fievre ne laisse pas de subsister après toutes ces évacuations. Alors elle est entretenue par le trouble que les évacuations ont excité dans les esprits; & par conséquent, pourvu qu'il

(1) Peu d'Ecrivains ont parlé de cette maladie, & elle n'est pas commune. Il paroît qu'après les remedes généraux, ceux qui y conviennent le mieux sont les antispasmodiques joints aux toniques & aux apéritifs, de même que dans l'épilepsie; par exemple, un électuaire fait avec la poudre antispasmodique, le quinquina, la racine de serpentaire de Virginie, & suffisante quantité de syrop de pivoine.

n'y ait aucun signe de péripneumonie ou d'inflammation de poitrine, on doit travailler uniquement à calmer & à tranquilliser les esprits.

Pour cet effet, on donnera tous les soirs un narcotique capable de procurer le sommeil, & on donnera deux ou trois fois par jour des remedes hystériques proprement dits, tels que sont les pilules de galbanum, d'assa-fœtida, de castoreum, & d'autres semblables drogues, auxquelles on joindra aussi les juleps hystériques que nous avons décrits dans la Dissertation sur l'affection hystérique. De plus, pour rétablir les forces de la malade, & dissiper ses vapeurs, on lui permettra, par rapport au boire & au manger, tout ce qui lui fera le plus de plaisir.

Quinquina ne réussit pas dans cette fievre.

23. Nous avons déja dit que l'année derniere, & principalement cette année-ci, la fievre dont nous parlons, avoit tous les soirs un redoublement semblable à un accès de fievre intermittente. Les Médecins avoient éprouvé depuis l'an 1677, jusqu'au commencement de l'an 1685, que toutes les fievres où il y avoit tant soit peu d'intermittence, & souvent même celles où il n'y en avoit aucune, étoient immanquablement guéries par le quinquina : c'est pourquoi ils employerent aussi ce remede contre la fievre qui regne présentement. Rien ne paroissoit plus raisonnable; cependant ils ne réussirent pas, comme les années précédentes, même lorsqu'ils donnoient le quinquina en grande dose : & si quelques malades étoient guéris par ce moyen, la chose arrivoit si rarement que je crus devoir plutôt l'attribuer à quelque heureux hasard, qu'à la vertu du remede.

Ainsi le quinquina qui faisoit des merveilles dans la constitution précédente, ne fait rien dans la fievre d'aujourd'hui, laquelle tient un peu du caractere de la quotidienne. Mais, lorsqu'on rencontre une fievre tierce, le quinquina réussit aussi bien maintenant qu'il faisoit autrefois.

L'inutilité de ce remede dans la fievre présente, & les mauvais effets qu'y produit le vin, les cordiaux & les autres remedes chauds, montrent clairement qu'elle est entierement différente de celles qui ont régné dans la constitution précédente, pour la guérison desquelles toutes ces choses réussissoient assez bien.

Elle est souvent accompagnée de tranchées, ou de vomissements.

24. Durant tout l'été de l'année derniere, & sur-tout durant celui de cette année, il est arrivé très souvent que la fievre a été plutôt accompagnée de tranchées, tantôt sans déjections & tantôt avec déjections, que de chaleur, d'inquiétude & des autres signes essentiels de la fievre. Alors les

vapeurs

vapeurs inflammatoires du ſang ne ſe portoient pas, comme à l'ordinaire, à l'habitude extérieure du corps, mais ſe jettoient intérieurement ſur les inteſtins par le canal des arteres méſentériques, & quelquefois même ſur l'eſtomac par les rameaux de l'artere cœliaque. Quand elles ſe jettent de la ſorte ſur l'eſtomac, elles cauſent des vomiſſements, ſur-tout dès qu'on a bu ou mangé quelque choſe.

La fievre, ainſi maſquée & revêtue de ſymptomes étrangers, ne laiſſe pas de conſerver ſa nature eſſentielle; & par conſéquent on doit la traiter ſuivant la méthode que nous avons enſeignée ci-deſſus, c'eſt-à-dire par la ſaignée, & les purgations réitérées, tout de même que ſi elle étoit accompagnée de ſes ſymptomes naturels. Il faut ſeulement obſerver que, lorſque le malade a de ſi fréquentes envies de vomir qu'il ne ſauroit garder une médecine liquide, on peut y ſubſtituer les pilules cochées majeures qui, étant données à la doſe de deux ſcrupules, ne manquent jamais d'opérer; mais il faut que le malade les prenne à quatre heures du matin, afin de pouvoir dormir par-deſſus.

On doit auſſi lui donner le ſoir de ce jour-là un narcotique en aſſez grande doſe; par exemple, un grain & demi de laudanum avec pareille quantité de maſtic, dont on formera deux pilules; ou bien dix-huit ou vingt gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée, ou dans quelque autre véhicule ſpiritueux qui, fortifiant l'eſtomac, & étant en trop petite quantité pour pouvoir l'irriter, l'empêche de rejetter le remede. Mais ſi le malade peut abſolument garder la potion purgative & le ſyrop diacode, il faudra les préférer aux pilules & au laudanum, parceque ces derniers échauffent davantage.

Danger des eaux minérales dans les tranchées qui viennent de la fievre.

25. A propos des tranchées dont j'ai fait mention, je dois avertir ici que les eaux minérales ſont, comme je l'ai ſouvent obſervé, très dangereuſes dans toutes ſortes de tranchées, dans la diarrhée, dans le vomiſſement & dans toutes les affections que l'on peut ſoupçonner avec raiſon provenir de la fievre: car ces eaux ne font que troubler le ſang & les humeurs qui, dans un pareil cas, ne ſont déja que trop en mouvement; de telle façon qu'au lieu des ſymptomes naturels & ordinaires de la fievre, elles en produiſent de tout à fait extraordinaires, ſans néanmoins contribuer en rien à la guériſon de la fievre.

26. Il y a une autre remarque à faire, & qui eſt très importante pour le ſalut d'un grand nombre de malades. C'eſt

que, dans les tranchées qui sont accompagnées de déjections glaireuses & sanguinolentes, c'est-à-dire lorsqu'il y a une véritable dyssenterie, il est extrêmement dangereux de suivre la longueur de la méthode ordinaire qui consiste à purger d'abord, & ensuite à employer différentes sortes de remedes adoucissants & astringents. L'expérience m'a appris que le moyen le plus prompt & le plus sûr pour guérir cette dyssenterie, c'est de recourir incontinent au laudanum; car, si, au lieu de cela, on s'amuse à purger, la maladie ne fera qu'augmenter, & deviendra peut être mortelle.

Dyssenterie doit être traitée avec le laudanum.

27. Voici donc comment je m'y prends lorsque je suis appellé auprès d'un malade attaqué de cette dyssenterie. D'abord je lui donne environ vingt gouttes de laudanum liquide dans de l'eau épidémique, ou dans de l'eau admirable, ou dans quelque autre pareille, & je réitere la même dose une seconde fois dans l'espace de vingt-quatre heures, ou même plus souvent à des heures réglées, supposé que deux doses par jour, données l'une le matin, & l'autre le soir, n'aient pu arrêter les tranchées du ventre & les déjections sanglantes.

Quand les matieres sont un peu épaissies & ont acquis de la consistance (ce qui est le premier signe de guérison), & que les symptomes sont dissipés, je crois que le plus sûr est de continuer matin & soir l'usage du laudanum liquide, en diminuant chaque jour la dose de quelques gouttes, jusqu'à ce qu'il n'en faille plus du tout.

J'oblige mes malades de demeurer couchés assez longtemps après chaque prise de narcotique, sans quoi ce remede trouble aisément le cerveau.

Régime.

28. Pour ce qui est du régime, si le malade avoit coutume auparavant de boire du vin, je lui permets de boire de celui de Canarie, mais bien trempé avec de l'eau où l'on a fait bouillir une croûte de pain; & pour cela on garde dans une bouteille cette eau toute prête, afin de la mêler avec le vin, quand le malade veut boire.

La décoction blanche préparée avec la corne de cerf & l'eau de fontaine, & bue abondamment, est encore très utile dans cette maladie. Les bouillons de poulet, les décoctions d'aveine, les œufs frais cuits dans l'eau, & autres choses faciles à digérer suffiront pour la nourriture du malade les premiers jours. Ensuite on donnera peu à peu des boissons plus fortes, & des aliments solides & en plus

grande quantité, de peur qu'une trop longue abstinence ne produise les symptomes qu'elle a coutume de produire, ou même ne renouvelle la maladie.

Il faut remarquer néanmoins que, quoique le laudanum tout seul guérisse la dyssenterie dans la constitution présente, cela n'empêche pas que, dans les années où il regne des dyssenteries épidémiques, & où elles dominent sur les autres maladies, il ne soit à propos de mettre d'abord en usage les évacuations dont nous avons parlé dans le Traité des Maladies aiguës, au Chapitre de la Dyssenterie (1).

29. Comme le traitement qui convient pour la fievre régnante, ne convient pas pour la dyssenterie qui en dépend, il ne convient pas davantage dans le cas suivant qui dépend aussi de cette fievre. Par exemple, lorsqu'un malade est saisi d'un frisson, & qu'il a alternativement chaud & froid, ce qui est un signe manifeste d'une fievre commençante, il arrive quelquefois que la matiere fébrile se jette tout à coup sur les entrailles, & y cause de très cruelles douleurs. Le malade, au lieu de se faire saigner & purger de la maniere que nous avons expliquée ci-dessus, se tourne du côté des remedes chauds, tant intérieurs qu'extérieurs, afin de dissiper de prétendus vents qu'il croit être la source de son mal.

Passion iliaque dans cette fievre causée par des remedes échauffans.

Mais ces sortes de remedes, loin de diminuer les douleurs, ne font que les augmenter & les fixer de plus en plus, ce qui occasionne un renversement du mouvement péristaltique des intestins; c'est-à-dire que toutes les matieres contenues dans le canal intestinal, au lieu de se porter en bas, comme elles devroient, se portent vers le haut, d'où s'ensuivent des vomissements, & enfin la passion iliaque.

Alors le Médecin est obligé de s'y prendre d'une autre façon que pour la fievre qui a été la cause antécédente de ce terrible symptome, excepté qu'il faut saigner une fois du bras. Mais tous les purgatifs, quels qu'ils soient, doivent être bannis; car ils ne passeroient point, & deviendroient aussi-tôt émétiques.

30. Je crois donc que le meilleur parti, dans ce cas-là, est de faire d'abord une saignée du bras, & de donner ensuite au bout d'une heure ou deux un puissant lavement purga-

Comment elle doit être traitée.

(1) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *p.* 163.

tif. Je n'en connois point d'aussi efficace que celui de fumée de tabac que l'on fait entrer fortement par le moyen d'une vessie, au bout de laquelle est un tuyau. On peut donner un autre lavement semblable quelque temps après, supposé que le premier ne lâche pas le ventre; mais, si le symptome ne céde pas à ce remede, il est absolument nécessaire, quelque resserré que soit le ventre, de donner par la bouche un fort purgatif, comme, par exemple, le suivant:

Pilules purgatives.

Prenez *pilules de* duobus, *vingt cinq grains; mercure doux, un scrupule; baume du Pérou, suffisante quantité: faites de tout cela quatre pilules que le malade avalera dans une cuillerée de syrop violat.*

Il ne boira rien par-dessus, de peur de les vomir. Si néanmoins il les revomit, on lui donnera aussi-tôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle spiritueuse; & au bout de quelques heures, on réitérera le même narcotique.

Lorsque les envies de vomir & les douleurs de ventre auront diminué par ces remedes, on reviendra aux pilules purgatives que nous avons recommandées ci-devant. La vertu du laudanum empêchera alors que le malade ne les rejette, & elles produiront leur effet; mais, si elles ne font rien, & que les envies de vomir & les douleurs recommencent après que l'opération des narcotiques aura cessé, alors, comme il n'y a aucune espérance que le ventre se lâche, il faudra réitérer le même narcotique, & le donner de quatre en quatre heures, ou de six en six heures, jusqu'à ce que tout soit appaisé, & qu'ainsi le mouvement péristaltique des intestins se soit rétabli dans son état naturel. Pour lors le purgatif qui avoit demeuré sans rien faire, à cause du renversement de ce mouvement péristaltique, agira par les selles, quoique les narcotiques, tant de fois réitérés, semblent devoir l'en empêcher entierement.

C'est ce que je viens d'éprouver tout nouvellement dans la personne d'un homme illustre qui étoit attaqué d'une passion iliaque des plus cruelles. Il est vrai qu'il lui survint ensuite des aphthes causées par le séjour de l'humeur morbifique, & par l'âcreté des purgatifs qui avoient long-temps demeuré dans son corps. Mais elles céderent assez facilement à l'usage du quinquina employé de la maniere que nous avons décrite ci-dessus, & à l'usage fréquent du gargarisme qui suit:

Prenez *suc de pommes sauvages, demi-livre; syrop de framboise, une once : mêlez cela ensemble.*

31. Quand une fois le ventre s'est débouché, il est bon de demeurer quelques jours sans purger le malade, & d'attendre que tout soit parfaitement tranquille. On pourra employer utilement cet intervalle à délayer les humeurs & à tempérer leur acrimonie. Après quoi, s'il reste le moindre vestige de fievre, on reviendra à purger de deux en deux jours, comme nous avons dit plus haut ; mais en voilà assez sur cette matiere.

Gargarisme rafraîchissant.

32. Si un enfant est attaqué de la fievre qui regne présentement, on lui fera user du gargarisme décrit ci-devant, & on lui appliquera des sangsues derriere les oreilles, une de chaque côté : ensuite on lui appliquera une emplâtre vésicatoire sur la nuque du col, & on le purgera avec une infusion de rhubarbe dans de la biere.

Comment il faut traiter les enfants qui ont cette fievre.

Si, après la purgation, la fievre paroît être intermittente, on donnera le julep avec le quinquina, que nous avons recommandé pour les enfants, lorsque nous avons traité des fievres intermittentes, dans la Lettre sur les Maladies épidémiques (1).

33. Les enfants sont autant sujets à cette fievre que les adultes, & par conséquent ils doivent être traités de même, excepté qu'il faut proportionner la saignée & la purgation à la foiblesse de leur âge. Souvent même la premiere, ou du moins la seconde purgation emporte la maladie.

Cependant il faut examiner soigneusement si la fievre que l'on traite est véritablement une fievre de la constitution présente, ou si elle est d'un autre genre ; & cette attention est nécessaire dans toutes les fievres des enfants, de quelque constitution qu'elles soient : car on sait que les douleurs de la dentition causent souvent aux enfants des fievres particulieres qu'il n'est pas aisé de distinguer de celles d'un autre genre.

J'ai cherché long-temps le remede de ces sortes de fievres qui viennent de la dentition, & je n'en ai point trouvé d'aussi bon que l'esprit de corne de cerf, dont on donne de quatre quatre en heures jusqu'à cinq ou six fois, deux, trois ou même quatre gouttes, à proportion de l'âge, dans une cuillerée ou deux de cerises noires ou d'un julep approprié (2).

Fievre qui vient de la dentition, comment doit être traitée.

(1) Voyez *p.* 305. *num.* 29.

(2) Les symptomes qui accompagnent la dentition, viennent sans

Fievre lente des enfans, comment se guérit.

34. Les enfants sont sujets à une autre maladie très différente des fievres qui viennent des diverses constitutions de l'air, & très différente aussi de la fievre que produit la dentition. C'est une sorte de fievre lente qui dure longtemps, & qui, sans être accompagnée de beaucoup de chaleur, jette les enfants dans la langueur, leur ôte l'appétit, & leur cause un amaigrissement universel. La méthode dont je me sers en cette occasion, est très simple; la voici.

On prend deux gros de bonne rhubarbe coupée par tranches; on les met dans une bouteille de verre qui tienne une pinte; &, après avoir rempli cette bouteille avec deux livres de petite biere, ou de quelque autre liqueur dont l'enfant a coutume d'user pour boisson ordinaire, on la bouche exactement. L'enfant ne boit que de cette infusion, soit le jour, soit la nuit, soit à son repas, soit hors de ses repas. Lorsqu'il en a bu deux livres, on en verse deux autres sur la même rhubarbe; & quand elles sont bues, on en verse encore deux nouvelles: après quoi, la rhubarbe n'a plus de force, & l'enfant se trouve ordinairement guéri.

Néanmoins, de peur que les deux premieres livres de liqueur ne soient trop fortement imprégnées de la vertu de

---

douře de la tension, de la piquure, & du déchirement que souffrent les tuniques nerveuses des gencives, puisque dès qu'on fait une incision sur ces tuniques avec un instrument pour ouvrir le passage aux dents, ils cessent aussi-tôt. Beaucoup d'enfants meurent de cette maladie.

L'esprit de corne de cerf, quoiqu'un bon remede dans les convulsions qui viennent de la dentition, ne réussit pas toujours, parcequ'elles peuvent avoir différentes causes, & demander par conséquent des remedes différents, & par la même raison il n'emporte pas toujours la fievre; car les évacuations sont nécessaires, s'il y a plénitude; les laxatifs, si le ventre est resserré, ce qui occasionne souvent des convulsions; & s'il y a une diarrhée, il faut des astringents pris par la bouche, & en lavement, après avoir purgé auparavant avec la rhubarbe à laquelle on joint une ou deux gouttes de quelque huile carminative. Les poudres absorbantes conviennent aussi dans le cas présent.

Il ne faut pas durant ce temps-là négliger les gencives; mais si elles sont enflées, enflammées, minces & blanchâtres à la partie supérieure, on les fomentera fréquemment avec une liqueur émolliente, & on les frottera avec un liniment fait avec le blanc de baleine, le syrop Diacode, l'huile d'amandes douces, & un peu de safran & de nitre; si cela ne soulage pas, on fera une incision à la gencive, afin de donner passage aux dents. Tout ce qui échauffe est alors nuisible.

la rhubarbe, & par conséquent ne soient trop purgatives, il sera encore mieux, dès que l'enfant aura bu la quantité d'une livre de liqueur, d'en verser aussi-tôt une autre livre sur la rhubarbe; ce qui étant fait, il ne sera plus nécessaire d'ajouter de nouvelle liqueur, que quand il n'en restera plus dans la bouteille (1).

Evacuations ne doivent pas être continuées dans la fievre dont nous traitons, jusqu'à l'entiere cessation des symptomes.

35. Mais, pour revenir à notre sujet, c'est-à-dire la fievre de la constitution présente, il faut bien observer que, dans cette sorte de fievre, de même que dans le rhumatisme, & dans un grand nombre d'autres fievres qui ne se guérissent que par des évacuations, si l'on s'obstine à vouloir continuer ces évacuations jusqu'à ce que tous les symptomes aient entierement disparu, il arrivera souvent qu'ils ne cesseront que par la mort.

Ce n'est pas une chose rare de voir des symptomes légers subsister après la maladie, dont ils sont, pour ainsi dire, les reliquats. Ils ne menacent d'aucune rechûte, & ils se dissiperont à mesure que le malade reprendra ses forces. D'ailleurs, ils ne sont assez souvent produits que par les évacuations réitérées que l'on a mises en usage dans le traitement de la maladie, ou par la grande abstinence que l'on a fait observer aux malades. Ces deux causes agissant sur des corps déja affoiblis & presque épuisés par la fievre, donnent lieu à des vapeurs semblables à celles des femmes, & qui viennent pareillement d'une foiblesse & d'un abattement des esprits animaux.

C'est pourquoi un Médecin sage & prudent, après avoir fait les évacuations suffisantes pour la guérison de la maladie, doit en demeurer là, & attendre de la nature, qui est le meilleur Médecin, la cessation de ces symptomes légers. On pourra néanmoins y employer un narcotique qui, étant donné le soir pendant deux ou trois jours de suite, les dissipera entierement, comme je l'ai souvent observé.

(1) Il paroît convenable dans cette maladie de tirer un peu de sang, & de donner des poudres absorbantes, en y joignant le sel d'absynthe & le nitre en petite dose. Les alimens doivent être adoucissants, faciles à digérer, & un peu rafraîchissants. Il sera bon d'aller à cheval, si le temps le permet, & cet exercice, comme aussi le bain chaud pris de temps en temps, facilitera la guérison. Cependant l'infusion de rhubarbe est un remede qui n'est pas à mépriser, mais il peut se faire qu'il ne suffise pas, & rien n'empêche de l'employer durant le cours des autres remedes que nous proposons ici.

Effet de la méthode de l'Auteur.

36. De toutes les méthodes que j'ai essayées en traitant la fievre présente, voila, sans contredit, la meilleure. Si quelquefois elle ne guérit pas absolument la fievre, elle la rend du moins intermittente ; & alors on peut recourir au quinquina, qui triomphe toujours en cette occasion.

Quelques personnes trouveront peut-être que les purgations que j'ordonne pour cette fievre, doivent échauffer le malade, & par conséquent augmenter la fievre ; mais c'est tout le contraire, & j'ose assurer que rien ne rafraîchit tant le malade que la purgation précédée de la saignée, comme on doit toujours la faire précéder.

Il est vrai que les purgatifs, le jour même qu'on les prend, & durant leur opération, augmentent l'agitation du sang & des autres humeurs, & par conséquent la fievre : mais cet inconvénient n'est rien en comparaison de l'avantage qu'ils procurent ensuite. En effet, l'expérience montre que de tous les remedes il n'en est aucun qui guérisse la fievre aussi heureusement & aussi sûrement que fait la purgation, pourvu qu'on ait eu soin de saigner auparavant. Ce remede évacue les humeurs nuisibles qui sont la cause antécédente de la fievre, qui, sans avoir acquis avant ce temps-là de mauvaises qualités, ont été échauffées & épaissies par l'ardeur de la fievre, & par ce moyen contribuent beaucoup à l'entretenir. D'ailleurs, la purgation prépare les voies aux narcotiques ; & alors ceux-ci agissent beaucoup mieux que si on n'avoit pas évacué les humeurs peccantes, qui sans cela ne manqueroient pas d'affoiblir l'action de ces remedes.

Inconvéniens & danger des sudorifiques dans cette fievre.

37. La méthode des sudorifiques est beaucoup moins sûre ; elle est, outre cela, plus incommode & plus longue, puisqu'elle fait souvent durer la maladie pendant plusieurs semaines. Elle est même très dangereuse, & c'est beaucoup si le malade se tire d'affaire. On emploie un régime & des remedes très chauds pour une maladie où il est surtout besoin de rafraîchir ; & en s'assujettissant, contre un témoignage des sens & de la raison, à je ne sais quelles regles d'un art mal entendu, on fait d'une maladie qui est courte & légere de sa nature, une maladie longue & dangereuse ; de sorte qu'on est obligé de mettre en usage une infinité de remedes pour dissiper les fâcheux symptomes qu'a produit le mauvais traitement. On fait en cette occasion la même chose que feroit un Pilote qui, pouvant conduire son vaisseau dans une mer exempte d'écueils, l'en-

gageroit parmi des rochers & des bancs de sable. A la vérité, il montreroit son habileté en retirant son vaisseau d'un si grand danger ; mais il seroit, avec raison, taxé d'imprudence pour l'y avoir engagé.

38. Je suis donc bien fondé lorsque j'avance que la méthode de la saignée & de la purgation est la meilleure de toutes, dans le plus grand nombre des fievres. Il est vrai que la méthode des sueurs est la plus naturelle, & qu'elle est aussi la plus convenable lorsque la nature, après avoir préparé & digéré comme il faut la matiere morbifique, l'évacue ensuite doucement par les pores de la peau. Les Praticiens ayant souvent remarqué cette maniere heureuse dont les fievres se terminoient d'elles-mêmes, les Médecins spéculatifs prirent de là occasion d'établir comme une regle, *que toutes sortes de fievres pouvoient & devoient être guéries uniquement par les sueurs.*

Méthode de la saignée & de la purgation est la meilleure dans la plupart des fievres.

39. Mais quand la nature seroit capable de les guérir par ce moyen, l'art, quelque soin qu'il ait d'imiter la nature, ne sauroit prétendre à un semblable privilege.

Difficulté de guérir les fievres par les sueurs.

En premier lieu, l'art ne sait point comment il faut préparer la matiere morbifique pour la rendre propre à être évacuée par les sueurs ; & quand il le sauroit, il n'a point de signes certains pour connoître quand cette préparation est achevée : ainsi il ignore quel est le temps le plus convenable pour exciter les sueurs.

On ne sauroit nier qu'il soit extrêmement dangereux de les exciter avant que la matiere peccante ait subi une coction légitime ; car alors cette matiere crue se portant au cerveau, ne feroit qu'augmenter la maladie. Aussi le célebre Aphorisme d'Hippocrate, où il est dit qu'*on doit évacuer les humeurs lorsqu'elles ont subi une coction convenable, & non pas lorsqu'elles sont encore crues*, semble encore plus regarder les sueurs excitées par art, que la purgation, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Cependant il ne faut être que médiocrement versé dans la pratique, pour savoir quel déplorable abus font tous les jours des sudorifiques quantité de bonnes femmes & d'hommes ignorants qui se donnent pour Médecins. La coutume de ces gens-là, dès que quelqu'un se plaint d'un frisson & d'une douleur de tête, qui sont ordinairement des signes d'un accès de fievre prochain, c'est de les obliger aussitôt de garder le lit, & d'employer toutes sortes de moyens pour les faire suer. Mais à quoi aboutissent ces sueurs hors

de ſaiſon ? Le voici ; c'eſt que la fievre qui auroit pu ſe diſſiper d'elle-même, ou en tirant quelques onces de ſang, devient alors plus violente, & forme une maladie conſidérable.

On ſait que les ſueurs qui viennent d'elles-mêmes au commencement de la fievre, ſont purement ſymptomatiques, & nullement critiques. Celles qui ſont produites par les ſudorifiques les premiers jours de la fievre ne ſervent pas ordinairement davantage pour la guérir, c'eſt-à-dire ne ſervent de rien du tout.

40. En ſecond lieu, comme l'art ignore le vrai temps où il faut exciter les ſueurs, il ne ſait pas mieux combien on doit les faire durer : car ſi elles durent au-delà du temps qui eſt néceſſaire pour l'entiere évacuation de la matiere morbifique, elles privent le ſang de la ſéroſité qui ſert à le délayer & à le détremper ; & par-là elles ne font qu'entretenir & augmenter la fievre.

On voit par tout ce que nous venons de dire quel eſt le danger des ſudorifiques. La méthode de la ſaignée & de la purgation n'eſt pas ſujette aux mêmes inconvénients ; & le Médecin eſt maître de la gouverner comme il veut. D'ailleurs, s'il arrive qu'elle ne guériſſe pas la maladie, du moins elle ne met pas le malade en danger, comme font les ſudorifiques. Car ſans parler ici des cordiaux que l'on ne manque jamais d'employer dans cette derniere méthode, la ſeule chaleur du lit que l'on fait garder au malade plus long-temps qu'à l'ordinaire, trouble l'économie animale, produit des mouvements convulſifs dans les membres, & cauſe d'autres ſymptomes tout à-fait irréguliers. C'eſt pourquoi il eſt impoſſible de les décrire, d'autant qu'ils n'entrent pas eſſentiellement dans l'hiſtoire de la maladie, & qu'ils ſont uniquement l'effet de la mauvaiſe méthode que l'on emploie dans le traitement. Il en eſt de même de la plupart des ſymptomes de toutes les autres maladies : auſſi attribue-t-on communément ces ſymptomes irréguliers à une prétendue malignité.

Fauſſe idée de malignité, combien a été funeſte au genre humain.

41. Cette idée de malignité a été beaucoup plus pernicieuſe au genre humain que l'invention de la poudre à canon. On appelle fievres malignes celles où l'inflammation eſt portée à un degré extraordinaire de violence. Là-deſſus les Médecins ſe ſont figuré qu'il y avoit dans ces fievres je ne ſais quel venin qui devoit être évacué par les pores de la peau ; & en conſéquence ils ont eu recours à des cordiaux, & de prétendus alexipharmaques, & à un régime

très chaud dans des maladies qui demandoient les plus grands raffraîchiſſants. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont comportés dans la petite vérole, qui eſt une des maladies les plus inflammatoires, & dans un grand nombre d'autres fievres.

Preuve de cela par la raiſon.

La cauſe de cette erreur a été apparemment les taches de pourpre & les autres exanthêmes de cette nature qu'ils ont apperçus, & qui cependant ne venoient dans la plupart des ſujets que de ce que le ſang déja trop enflammé par la fievre, l'avoit été encore davantage par le mauvais traitement.

Il eſt rare que des taches de pourpre paroiſſent d'elles-mêmes & ſans qu'on y ait donné occaſion, excepté au commencement de la peſte, & au commencement d'une petite vérole confluente extrêmement inflammatoire. Dans cette derniere maladie, l'éruption des puſtules eſt accompagnée de taches livides que l'on apperçoit en différents endroits du corps, & en même temps le malade rend du ſang par les conduits urinaires, ou par la trachée artere en touſſant; car le ſang eſt ſi enflammé & ſi agité, qu'ils rompt ſes vaiſſeaux & s'extravaſe.

Il eſt vrai que dans la fievre qui regne préſentement, les taches de pourpre que l'on apperçoit quelquefois ne viennent pas d'une inflammation du ſang auſſi violente que celle qui produit des hémorrhagies; mais toujours viennent-elles d'une inflammation de ce liquide; & pourvu qu'il ne s'y joigne pas une hémorrhagie, qui eſt l'unique ſymptome de la petite vérole, dont la Médecine n'ait pu encore venir à bout, elles cedent ſans peine au régime rafraîchiſſant.

42. Si les Médecins concluent qu'il y a de la malignité, non ſeulement lorſqu'ils voient des taches de pourpre, mais encore lorſqu'ils obſervent que les ſymptomes de la fievre ſont trop légers, eu égard à ſa nature, & que cependant le malade meurt beaucoup plutôt qu'on ne devoit naturellement s'y attendre:

Je réponds que tout cela vient de ce que la nature étant, pour ainſi dire, accablée & vaincue dès le commencement de la maladie, elle ne ſauroit produire des ſymptomes réguliers & proportionnés à la grandeur du mal; d'où il arrive qu'elle n'en produit que d'irréguliers: car dans cet état la fievre ne peut ſe développer ni ſe manifeſter, comme elle feroit ſans cela.

Je me ſouviens d'avoir vu, il y a déja pluſieurs années, un

exemple bien remarquable de cette vérité, dans la personne d'un jeune homme pour qui je fus appellé. On auroit cru d'abord qu'il alloit rendre l'ame, tant on lui sentoit peu de chaleur en le touchant ; & quand j'assurai qu'il avoit la fievre, mais que l'abondance du sang dont la nature étoit accablée, &, pour ainsi dire, étouffée, empêchoit cette fievre de se développer & de se manifester, les assistants n'en vouloient rien croire. J'ajoutai qu'il falloit saigner le malade, & qu'on verroit aussi-tôt une fievre assez violente. On fit une bonne saignée. La fievre se déclara au point que je n'en ai jamais vu de plus violente. Aussi ne céda-t-elle qu'à la troisieme ou à la quatrieme saignée. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Preuve par l'expérience.

43. Si les raisons que j'ai alléguées en faveur de mon sentiment ne paroissent pas convainquantes & sans replique, il me suffit d'avoir pour moi l'expérience, qui m'apprend que la fievre regnante ne cede pas volontiers aux sueurs. Car enfin l'expérience seule, & non aucun raisonnement, peut nous faire connoître quelles sont les fievres qui se guérissent par les sueurs, & quelles sont celles qui se guérissent par d'autres évacuations. Et de fait, il n'est aucune personne sage, pour peu qu'elle connoisse les hommes, & la nature des choses, qui, dans les matieres de pure spéculation, & qui ne sauroient être démontrées par des expériences certaines, voulût embrasser aveuglément l'opinion d'un autre homme, quelqu'habile qu'il pût être. Une personne de ce caractere ne manqueroit pas de réfléchir que les raisonnements des hommes sont fort différents & fort incertains ; en sorte que l'un ayant proposé une théorie qui entraîne les suffrages de tous les assistants, tant elle paroît fondée sur des raisons solides ; un autrre, peut-être plus habile, viendra ensuite, qui renversera une hypothese si bien appuyée en apparence, & démontrera par des raisons plus frappantes, qu'elle n'est autre chose qu'une chimere dont il n'y a pas la moindre trace dans la nature. Mais à la place de cette hypothese, il en substituera une nouvelle qui semblera encore plus vraisemblable, & plus ingénieuse, & qui néanmoins aura le même sort que la précédente, dès qu'elle sera combatue par un troisieme homme, autant supérieur par son esprit au second, que celui-ci l'étoit au premier ; & la dispute recommencera toujours jusqu'à ce qu'on rencontre enfin l'homme du plus grand génie. Or, l'extrême difficulté de découvrir cet homme, & de le distinguer des au-

tres, paroîtra d'abord à quiconque ne sera pas assez vain & assez extravagant pour se croire lui-même tel ; & comme d'un côté on peut supposer vraisemblablement qu'il y a dans les vastes orbes, placés en différents endroits du firmament, un nombre presqu'infini d'êtres, qui ont beaucoup plus d'intelligence & de pénétration que nous autres foibles mortels ; d'un autre côté, nous ne savons pas certainement si le Créateur n'a pas formé de telle maniere le cerveau des hommes, qu'ils sont moins en état de découvrir ce qui est absolument vrai, que ce qui est le plus conforme à leur nature. Je dis cela pour ces Médecins qui, dans la pratique de l'art, se conduisent plutôt par de vaines spéculations, que par une expérience appuyée sur le solide témoignagne des sens (1).

Moyen de connoître la meilleure méthode curative.

44. On m'objectera peut-être que la fievre dont il est question, se guérit souvent par une méthode entierement contraire à celle que je recommande ici. Je réponds qu'il y a une très grande différence entre une méthode qui n'est appuyée que sur quelques guérisons dont la Nature seule a été la cause, & une méthode qui, outre le grand nombre de guérisons qu'elle opere, se trouve encore convenir aux symptomes naturels de la maladie.

Par exemple, dans la petite vérole, plusieurs de ceux que l'on traite par des cordiaux & un régime échauffant, ne laissent pas de guérir, & ceux que l'on traite par une méthode entierement contraire, guérissent aussi. Quel est donc le moyen de déterminer sûrement laquelle des deux methodes doit être préférée ? Le voici. Je trouve que plus j'échauffe le malade, plus j'augmente la fievre, l'inquiétude, le délire & les autres symptomes. Au contraire,

(1) Comme la vérité & la Nature sont toujours les mêmes ; pour se convaincre de la vanité des systêmes, il n'y a qu'à considérer le grand nombre de ceux qui ont été inventés, & les révolutions qu'ils ont souffertes. Ceux qui regnent présentement, n'étoient pas encore inventés, il y a cinquante ans, ou du moins étoient peu ou point du tout suivis en ce temps-là, quoique la Nature fut assurément la même qu'aujourd'hui ; & ils auront sans doute le même sort que ceux qui les ont précédés. Tout bien examiné, on trouvera que la plupart de nos connoissances de la Nature, sont uniquement le résultat de l'observation & de l'expérience ; mais, quant à la maniere d'expliquer les opérations de la Nature, cela a changé selon les temps, & changera toujours de même. Ainsi, on doit peu compter sur ces sortes d'explications, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur des faits, & sur le témoignage des sens.

lorsque je le rafraîchis modérément, je diminue la fievre & les autres symptomes ; les pustules sont plus grosses, & la suppuration plus heureuse. Cela étant, on voit clairement laquelle des deux méthodes mérite la préférence.

45. De même dans la fievre qui regne présentement, si je trouve que plus j'échauffe un malade, plus il est sujet au délire, aux taches de pourpre, & à toutes sortes de symptomes irréguliers ; & si j'observe, au contraire, qu'un autre malade que l'on traite par les rafraîchissants, se trouve tout-à-fait exempt de pareils symptomes : le bon sens m'oblige de croire que cette derniere méthode vaut beaucoup mieux que la premiere, quoique les deux malades qui ont été traités d'une maniere si différente, ne laissent peut-être pas de guérir l'un & l'autre. Mais s'il en guérit réellement davantage par la derniere méthode que par la premiere, il est encore plus facile de décider la difficulté. Or, je laisse aux personnes désintéressées à juger ce qui en est.

46. Voilà tout ce que j'avois à dire sur la fievre dont il s'agit. Je ne saurois deviner combien elle durera encore. Peut-être même n'est-elle que le commencement, &, pour ainsi dire, l'ebauche d'une fievre dépuratoire semblable à celle qui fut suivie de la grande peste de Londres. Ce qui me porteroit à le croire, c'est que non seulement il reste de véritables fievres intermittentes répandues par-ci par-là, & sur-tout des fievres quartes ; mais encore que les continues se changent quelquefois en intermittentes, sur-tout dans la saison présente qui est la fin de l'été. D'ailleurs, les redoublements qui arrivent dans la fievre régnante, ressemblent en quelque chose aux accès des fievres intermittentes, & les malades ont assez de disposition à vomir.

Cependant je ne veux rien décider là-dessus, d'autant que je ne me souviens pas maintenant de quelle façon commença la fievre dépuratoire, ainsi que je l'ai déclaré dans le Traité des Maladies Aiguës, section 1, chapitre 3, en ces termes : » Je ne saurois dire combien de temps cette » fievre continue avoit déja regné, parceque je m'étois » contenté jusqu'alors de faire attention aux symptomes » généraux des fievres, n'ayant point encore pris garde » qu'on pouvoit les distinguer suivant les diverses tempé» ratures des années, ou suivant les divers temps qu'il » fait dans une même année ».



DISSERTATION

SUR LA

FIEVRE PUTRIDE

OU SECONDAIRE

Qui arrive dans la petite Vérole confluente.

1. COMME mon grand âge & les maladies dont je suis depuis long-temps affligé, ne me laisseront peut-être pas le moyen de publier quelques nouvelles observations que j'ai faites (quoique trop tard dans ma vie) sur la fievre secondaire qui arrive dans la petite vérole confluente, j'espere que le lecteur voudra bien me permettre de les joindre ici, malgré le peu de rapport qu'elles ont avec la maladie dont je viens de parler.

En quoi la petite vérole discrete & la confluente different l'une de l'autre.

2. J'ai montré ailleurs, il y a déja long-temps, la grande différence qui se trouve entre la petite vérole discrete & la confluente; en ce que la premiere n'a presque pas besoin du secours de la Médecine, & qu'elle se guérit d'elle-même par les seules forces de la nature, à moins que le malade n'ait gardé le lit dès le commencement, & ne se soit procuré des sueurs continuelles, ainsi qu'il se pratique d'ordinaire. En effet, le malade se voyant beaucoup de disposition à suer, & s'imaginant que les sueurs lui sont excellentes, n'oublie rien pour les exciter, soit par l'usage des cordiaux, soit par un régime échauffant; & il le fait d'autant plus volontiers, que d'abord il croît se trouver mieux de cette méthode, & qu'elle est approuvée par les assistants.

Mais la fin de la maladie ne répond pas au commencement. La sueur ayant dissipé les particules qui devoient servir à grossir les pustules & à faire enfler le visage, les pustules ne grossissent point, & le visage ne s'enfle point; au contraire, il se trouve flasque le huitieme jour, & les intervalles des pustules sont blanchâtres, au lieu d'être rouges & enflammés. La sueur qui jusqu'alors avoit coulé sans peine, se supprime tout-à-coup d'elle-même, sans

qu'il ſoit poſſible de la rappeller, même en donnant les plus puiſſants cordiaux. Cependant le tranſport ſurvient. Le malade eſt fort agité, & ſe trouve très mal; il urine ſouvent, & peu à la fois; & enfin il meurt contre l'attente de preſque tout le monde; au lieu que s'il ſe fut abandonné à la nature, ſans s'aſtreindre à un régime particulier, il auroit guéri, & n'auroit même couru aucun riſque (1).

Danger de la petite vérole confluente.

3. Les choſes ſont bien différentes dans la petite vérole confluente. Cette maladie, les premiers jours, n'épouvante pas beaucoup les aſſiſtants, & ne met pas même le malade en danger, à moins qu'il ne rende du ſang par la trachée artere, ou par les urines. Mais ſur la fin de la maladie il ſe fait un changement ſubit, & le malade tombe dans un état où l'on a tout à craindre. L'onzieme jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, eſt le plus redoutable dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires, & où la matiere morbifique eſt dans le moindre degré de crudité. Le quatorzieme jour eſt le plus redoutable dans les confluentes où il y a une plus grande crudité: le dix-ſeptieme, dans celles où la crudité eſt au plus haut degré.

4. Quelquefois néanmoins le malade ne meurt pas avant le vingt-unieme jour; mais cela eſt rare, & auparavant les puſtules ſont tellement durcies & deſſechées, & comme enfoncées dans les chairs, ſur-tout celles du viſage, qu'il n'y a aucun moyen de les faire élever (2). Mais l'onzieme jour eſt ordinairement le premier où il y a du danger; car alors il ſurvient une violente fievre, avec des agitations, & d'autres ſymptomes funeſtes qui le plus ſouvent emportent le malade, à moins qu'il ne ſoit puiſſamment ſecouru; & s'il ne ſuccombe pas l'onzieme jour, il a encore à craindre le quatorzieme & le dix-ſeptieme, qui ne ſont pas moins redoutables. Dans l'intervalle qui eſt entre l'onzieme jour & le dix-ſeptieme, il a tous les ſoirs un redoublement qui le met à deux doigts de la mort.

D'où provient ce danger.

5. J'ai fait voir ailleurs que le grand danger de la petite vérole confluente, les jours dont j'ai parlé, vient de l'abondance extraordinaire du pus & des vapeurs putrides

(1) Voyez *Sect.* 3, *Chap.* 3, *num.* 20.
(2) Voyez ci-deſſus, *p.* 358. *num.* 5.

que fourniſſent alors une infinité de puſtules, devenues par la ſuppuration, autant de petits abcès dont tout le corps eſt chargé. Ce pus & ces vapeurs putrides rentrant dans le ſang, l'infectent & le corrompent, allument la fievre, & accablent la nature (1); au lieu que dans la petite vérole diſcrete, les puſtules étant en petit nombre, il rentre peu de pus dans le ſang, la nature s'en débarraſſe aiſément, & l'on n'a pas à craindre une fievre violente.

6. Ainſi puiſque le ſalut du malade dépend du petit nombre de puſtules, & que le danger, au contraire, dépend de leur grand nombre, la raiſon & le bons ſens nous dictent qu'un Médecin prudent ne doit pas dès le commencement de la maladie travailler, par des cordiaux & un régime échauffant, à mettre en mouvement la matiere morbifique, dont il ſe formeroit par ce moyen une trop grande quantité; mais qu'il doit, au contraire, ne rien oublier pour appaiſer l'extrême inflammation du ſang & des humeurs.

Pourquoi le régime échauffant & les cordiaux ſont mauvais.

Et, pour cet effet, ſi la jeuneſſe du malade, ou l'uſage immodéré qu'il a fait des liqueurs ſpiritueuſes, ou les douleurs violentes qu'il a reſſenties dans quelques parties du corps, ou, enfin, de grands vomiſſements énormes donnent lieu de ſoupçonner que la petite vérole ſera confluente, dans ce cas-là le Médecin doit d'abord faire ſaigner du bras; & enſuite donner un vomitif.

Méthode curative.

Mais comme rien n'échauffe tant le malade, & par conſéquent ne produit une ſi grande abondance de matiere morbifique, que de faire garder continuellement le lit, j'ai toujours ſoin que le malade ſe tienne levé pendant la journée juſqu'au ſixieme jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, ou juſqu'au quatrieme, ſi l'on compte depuis le commencement de l'éruption; car alors toutes les puſtules ſont ſorties (2).

Il eſt très nuiſible de garder toujours le lit.

Depuis ce temps-là je fais garder le lit juſqu'à la fin de la maladie; mais je ne veux pas que le malade ſoit plus couvert, ni qu'il y ait plus de feu dans ſa chambre que lorſqu'il ſe portoit bien. Je lui permets de boire abondamment de la petite biere, ou de quelque liqueur rafraîchiſſante qui ſoit de ſon goût.

(1) Voyez p. 359. num. 6, &c.
(2) Voyez p. 368. num. 22. p. 372. num. 28. p. 375. num. 32.

Il faut tous les soirs un narcotique.

7. Et comme nonobstant le régime plus tempéré, le malade ne laissera pas d'avoir souvent le délire avec des bouffées de chaleur & des inquiétudes fâcheuses, j'ordonne tous les soirs un narcotique; mais je le fais prendre un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, à cause d'une espece de redoublement; c'est-à-dire d'une augmentation de chaleur & d'inquiétude que le malade ne manque guere d'éprouver chaque jour sur le soir.

La méthode que j'enseigne ici est très propre à empêcher la trop grande quantité des pustules, qui est extrêmement dangereuse pour le malade, comme j'ai montré ci-devant; & à procurer aux pustules, quand elles sont sorties, une juste grosseur, & une suppuration convenable (1).

Ce qu'on doit faire lorsque la fievre secondaire survient.

8. Malgré tout cela néanmoins, & malgré tout ce qu'on peut faire d'ailleurs, il survient très souvent, l'onzieme jour, ou le quatorzieme, ou le dix-septieme, que j'ai dit être les plus dangereux dans la petite vérole confluente, & sur-tout l'onzieme, il survient, dis-je, une fievre violente, avec une oppression & une agitation extraordinaires; le malade étouffe, & il meurt tout d'un coup, au grand étonnement des assistants qui, jusqu'alors, avoient bien auguré de sa maladie.

Dans un cas si délicat le Médecin doit redoubler ses efforts. Pour cela, il doit bien faire attention que la nouvelle fievre qui survient l'onzieme jour de la petite vérole confluente est une maladie entierement différente de la petite vérole même, de la fievre qui précede l'éruption, ou de celle qui produit quelquefois l'inflammation des pustules.

Cette fievre est putride.

9. Cette nouvelle fievre n'est autre chose qu'une fievre putride proprement dite. Elle doit son origine aux particules de pus que fournissent les pustules alors en suppuration, & qui étant repompées dans le sang l'infectent par leur qualité virulente & nuisible (2). Cette fievre est extrêmement dangereuse: ainsi on doit travailler uniquement à la dompter. Or de tous les remedes qui conviennent pour cela, il n'en est point de plus efficace que la saignée copieuse, car elle évacue aussi-tôt une partie de la matiere

La saignée est très utile.

---

(1) Voyez *p.* 378. *num.* 35, *&c.*

(2) Les causes de cette fievre sont clairement & savamment expliquées par le Docteur Hillary, Anglois, au huitieme Chapitre de son excellent *Essai sur la petite Vérole*, auquel nous renvoyons le Lecteur qui voudra être instruit à fond sur cette matiere.

purulente qui a pénétré dans le ſang, & qui cauſe tout le mal.

L'état de ſuppuration où eſt alors la petite vérole ne doit nullement empêcher de ſaigner; car comme les puſtules ſont alors revêtues d'une croûte dure, il n'y a pas à craindre qu'elles rentrent ou qu'elles s'affaiſſent; & quand le malade viendroit à mourir en ce temp-là, & qu'on expoſeroit ſon corps dans un lieu froid, elles ne rentreroient pas pour cela, & ne diminueroient-pas le moins du monde de leur volume.

Ainſi nous n'avons plus affaire à la petite vérole, mais à une maladie entierement différente, ſavoir à une fievre putride. C'eſt pourquoi, depuis les dernieres obſervations que j'ai publiées ſur la petite vérole, j'ai employé avec ſuccès dans le cas préſent la méthode que je vais expoſer, & qui me paroît la meilleure & la plus ſûre.

10. Quand donc l'onzieme, ou le quatorzieme, ou le dix-ſeptieme jour d'une petite vérole confluente, on trouve le malade attaqué des redoutables ſymptomes dont nous avons fait mention, & qui le réduiſent à la derniere extrémité, il faut tirer auſſi-tôt dix ou douze onces de ſang de l'un des bras, ſavoir de celui où il y aura moins de puſtules, & où l'on pourra ſaigner plus aiſément.

La ſituation des choſes eſt bien différente alors de ce qu'elle étoit les premiers jours de la maladie. Alors, par le moyen des narcotiques & en faiſant tenir le malade levé pendant le jour, on peut, ſans qu'il ſoit beſoin d'en venir à la ſaignée, diſſiper le redoublement qui arrive ordinairement ſur le ſoir. Mais dans le cas préſent la ſaignée copieuſe eſt le ſeul remede ſur lequel on doive compter, & qui puiſſe appaiſer la violence de la fievre.

On continuera cependant le narcotique, & on le donnera, comme auparavant, en grande doſe, matin & ſoir, & quelquefois même plus ſouvent; car dans certains ſujets l'orgaſme eſt d'une ſi grande violence, qu'une forte doſe de narcotique n'eſt pas capable de l'appaiſer l'eſpace de douze heures; & alors, il eſt abſolument néceſſaire de réitérer de huit en huit heures la même doſe de ce remede.

Il faut donner le narcotique en grande doſe.

11. Il arrive ſouvent vers les derniers jours de la maladie que le ventre eſt extrêmement reſſerré, tant par la nature de la maladie même, qu'à raiſon du grand uſage qu'on a été obligé de faire des narcotiques. En conſéquence de ce reſſerrement du ventre, le malade ſe ſent preſque étouf-

Comment il faut lâcher le ventre, lorſqu'il eſt reſſerré.

fer, & la fievre augmente à un point que tout ſemble preſque déſeſpéré. Le remede qui convient alors eſt un doux purgatif, & il eſt bien moins dangereux qu'une fievre ſi violente.

J'ai donné avec aſſez de ſuccès, en pareil cas, une once & demie de lénitif, diſſous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou de quelque autre ſemblable. Il eſt vrai que cette potion ne lâchera pas auſſi-tôt le ventre qui eſt ſi fortement reſſerré. Néanmoins ſi on la prend le matin, elle produit ordinairement quelques ſelles avant la nuit.

On peut donner un doux purgatif en toute ſureté.

Mais ſi elle n'opere point, & que le danger continue, il faudra donner un narcotique le ſoir, & même plutôt, parcequ'en attendant l'effet du purgatif, le malade pourroit bien mourir. D'ailleurs, quand le purgatif ne feroit rien, il eſt ſi doux qu'il ne nuira en aucune façon au malade. Suppoſé donc qu'il n'agiſſe point le premier jour, on le réiterera le jour ſuivant, & alors il manquera très rarement de produire ſon effet. Mais ſi dès le premier jour il évacue une quantité ſuffiſante de matiere, & que le malade ſe trouve mieux, on pourra attendre quelque temps avant que d'y revenir (1). C'eſt ainſi qu'on réitérera par intervalle la ſaignée & la purgation, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

Il ne faut purger que ſur la fin de la maladie.

12. Toutefois, de peur qu'on abuſe de ce que je dis, & qu'on ne nuiſe au malade, au lieu de lui être utile, j'avertis expreſſément qu'il ne faut purger que ſur la fin de la maladie, par exemple le treizieme jour, ou même plus tard, & ſeulement après avoir ſaigné depuis que la fievre ſecondaire eſt ſurvenue (2).

---

(1) Le Docteur Huxham aſſure que rien ne lui a mieux réuſſi contre la fievre ſecondaire, que les purgatifs réitérés, en y ajoutant dans le beſoin le calomelas, & donnant de temps en temps des narcotiques. Il dit avoir éprouvé cette méthode ſur ſes propres enfants, & ſur pluſieurs autres malades, & qu'elle eſt preſque la ſeule qui réuſſiſſe. *Voyez* ſon Traité *de Aere & Morb. Epid. p. 37. Tranſact. Philoſ. num* 390. & *Freind, Epiſt. de Purgant. &c.* Voyez auſſi *le Docteur Hillary, Eſſai ſur la petite Vérole, p.* 105, *&c.*

(2) L'expérience de pluſieurs grands Médecins apprend que, lorſque la fievre ſecondaire de la petite vérole confluente eſt accompagnée des redoutables ſymptomes qui la rendent ſi dangereuſe, ce qui arrive d'ordinaire environ le quatorzieme jour de la maladie, c'eſt-à-dire à peu près l'onzieme, depuis l'éruption, rien n'eſt ſi utile que de purger. *Voyez* là-deſſus Freind, *Epiſtol. de Purgant.* &c. *Voyez* auſſi dans le Mercure Suiſſe, Décembre 1742, une Lettre de M. Normand, Médecin, dans laquelle il prouve que la purgation eſt alors la ſeule reſſource.

13. Mais pour ne rien oublier, autant qu'il m'est possible, de tout ce qui regarde le traitement de la petite vérole confluente, j'ajouterai ici quelque chose touchant l'hémoptisie & le pissement de sang qui arrivent quelquefois dans cette maladie. Ces deux accidents, comme j'ai déja remarqué ailleurs, paroissent dès le commencement, c'est-à-dire avant l'éruption des pustules, ou du moins avant que la plupart soient sorties, & dans des petites véroles extrêmement confluentes. Ils sont accompagnés de taches de pourpre répandues çà & là sur la peau, & qui n'annoncent rien que de funeste. On peut, à la vérité, dissiper ces taches en temperant, comme il faut, la grande ardeur du sang. Mais l'urine sanglante, & l'hémoptysie sont toujours des signes mortels. Il y a cependant moyen d'y remédier, & de mettre la vie du malade en sûreté. Comme ces symptomes viennent d'une inflammation & d'une ténuité extrême du sang, les remedes rafraîchissants, incrassants & astringents sont d'un très grand secours en pareil cas.

Comment il faut remédier à l'hémoptysie & au pissement de sang.

Voici donc comment il faut se conduire. On fera d'abord une saignée copieuse, & ensuite on donnera un narcotique tel que le suivant.

Prenez *eau de coquelicot, deux onces; laudanum liquide, quatorze gouttes; vinaigre distillé, trois gros; syrop diacode, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion.*

Potion narcotique.

On ordonnera ensuite les remedes suivants, ou d'autres semblables, jusqu'à ce que l'hémorrhagie cesse entierement.

Prenez *trochisques de terre lemnos & de bol d'arménie, de chacun un gros; terre sigillée, pierre hématite, sang-dragon, & corail rouge, de chacun demi gros; mastic, & gomme arabique, de chacun un scrupule. Mêlez tout cela, & le réduisez en poudre très fine, dont le malade prendra un demi-gros de trois heures en trois heures dans une cuillerée de syrop de grande consoude, & il boira par dessus quatre ou cinq cuillerées du julep suivant.*

Poudre astringente.

Prenez *eaux de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, deux onces; syrop de roses seches, une once; esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner une légere acidité.*

Julep astringent.

Pendant ce temps-là on donnera tous les soirs le narcotique prescrit ci-devant.

Les émulsions avec les quatre semences froides majeures & la graine de pavot blanc sont aussi très utiles (1).

Quand l'hémorrhagie aura cessé, on se conduira pour tout le reste suivant la méthode qui est expliquée dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la petite vérole (2).

14. Avant que de finir cette matiere, j'avertirai ici que quand j'ordonne le laudanum liquide, j'entends toujours celui que j'ai décrit dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la dyssenterie (3). Et pour ce qui est du syrop diacode, j'entends celui qui est fait de la maniere suivante.

Syrop de pavot blanc.

Prenez *quatorze onces de têtes de pavot blanc bien dessechées; laissez-les macérer dans huit livres d'eau de fontaine pendant vingt-quatre heures. Faites ensuite une forte décoction, que vous passerez en exprimant fortement, & ayant ajouté vingt-quatre onces de sucre, faites cuire le tout en consistance de syrop* (4).

Ces deux préparations sont, à mon avis, excellentes dans leur genre, sur-tout le syrop diacode, dont une once opere plus que deux onces de celui où l'on emploie des têtes de pavots moins seches, où l'on n'exprime pas si fortement la décoction, & où, au lieu de têtes de pavot blanc

(1) Dans ces sortes d'hémorrhagies, il faut saigner copieusement, selon l'âge & les forces du malade & la violence des symptomes, & réitérer la saignée, si le pouls est élevé, comme il arrive souvent. Les acides minéraux, tels que l'esprit de vitriol, ou l'huile de soufre, sont ici d'un grand secours pour tempérer la violence de la chaleur, & remédier à la trop grande ténuité du sang. Les fomentations chaudes sur les extrémités sont utiles pour relâcher les vaisseaux de ces parties-là, en diminuer la résistance, & y attirer une plus grande quantité de fluides. *Voyez* Hillary, *Essai sur la petite Vérole*, *p.* 133. 134. 136.

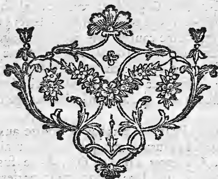
(2) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *p.* 123.

(3) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *num.* 14. *p.* 166.

(4) Le syrop diacode, suivant le Docteur Hillary, est le plus convenable narcotique dans la petite vérole, comme étant le plus doux que nous connoissons, & celui qui raréfie le moins le sang. *Voyez Essai sur la petite Vérole. p.* 114.

ou noir, on se sert en grande partie de celles de pavots rouge, qui n'a pas beaucoup de vertu.

Quand je ne suis pas bien sûr de la bonté de ces préparations, j'y substitue un grain & demi de laudanum solide de la pharmacopée de Londres, ou même deux grains, que l'on dissout dans une eau appropriée. De cette maniere je suis sûr de mon fait, & le malade n'est pas trompé.



DISSERTATION

SUR LE

PISSEMENT DE SANG

CAUSÉ PAR UNE PIERRE

ENGAGÉE DANS LES REINS.

Raison de l'Auteur pour publier cette Dissertation.

1. On trouvera peut-être d'abord qu'il y a de l'imprudence à moi de publier des observations que je n'ai faites que sur moi-même. Cependant comme j'ai souffert pendant fort long-temps de très cruelles douleurs par un pissement de sang que me causoit une pierre engagée dans les reins, j'espere que les personnes équitables ne me blâmeront pas, si en faveur de ceux qui sont attaqués de la même maladie, j'indique ici les remedes qui m'ont soulagé, quelque ordinaires & quelque méprisables qu'ils puissent paroître.

2. L'an 1660 j'eus une attaque de goutte aux pieds, la plus violente & la plus longue que j'eusse jamais éprouvée auparavant. On étoit alors en été, & je fus obligé de demeurer couché pendant deux mois entiers, tantôt dans le lit, tantôt dessus. L'accès se termina par une douleur sourde que je commençai à ressentir dans le rein gauche, & quelquefois, mais plus rarement, dans le rein droit. La goutte s'étant dissipée, la douleur de rein resta. Elle augmentoit par intervalles, mais elle étoit modérée & assez supportable; car je n'avois jamais eu une seule attaque de néphrétique, maladie qui est toujours accompagnée d'un vomissement violent, & d'une douleur aiguë qui se fait sentir le long de l'uretere, en tirant vers la vessie.

L'Auteur craint d'avoir une pierre dans l'un des reins.

Or, quoique je n'eusse pas cette douleur ni ce vomissement, qui sont des signes d'un calcul dans les reins, je ne laissois pas d'être bien fondé à croire que j'avois dans le bassinet d'un des reins une pierre considérable, qui étant

trop grosse pour passer par les ureteres, ne causoit pas les deux symptomes dont j'ai fait mention. Ce qui m'arriva au bout de plusieurs années, me prouva que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture. Car pendant l'hiver de l'an 1676, m'étant beaucoup promené après un grand dégel, je rendis aussi-tôt de l'urine mêlée de sang.

Il rend de l'urine sanglante.

La même chose m'arriva ensuite toutes les fois que je faisois beaucoup de chemin à pied, ou que j'allois en carrosse sur le pavé, quoique j'allasse très lentement; mais non pas lorsque j'allois par un chemin qui n'étoit pas pavé, quelque longue roue que je fisse. L'urine que je rendois alors étoit effrayante, car elle paroissoit être du sang tout pur; mais au bout d'un peu de temps on la voyoit transparente & dans son état naturel, & le sang se ramassoit en grumeaux au fond du vaisseau.

Il fait inutilement plusieurs remedes.

3. Pour guérir cette maladie, je me fis faire une assez bonne saignée du bras, & après m'être purgé plusieurs fois, je pris différents remedes rafraîchissants & incrassants. J'observai un régime assez convenable, évitant avec soin les liqueurs acides, âcres, & apéritives. Tous ces remedes, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de détailler ici, furent inutiles; & comme je craignois d'employer des eaux martiales contre une pierre que je soupçonnois trop grosse pour pouvoir être expulsée, je perdis enfin toute espérance de guérison, voyant sur-tout que des vieillards de ma connoissance s'étoient causé la mort en voulant faire sortir le calcul des reins par le moyen de ces eaux. Ainsi je résolus de ne plus tenter aucun remede, & de me contenter d'éviter, autant qu'il me seroit possible, tout mouvement du corps.

Il veut essayer la manne.

4. Il me vint alors dans l'esprit, que certains Auteurs vantent extrêmement la vertu lithontriptique de la semence de frêne. Je pensai donc que si la semence de frêne avoit cette vertu, la manne que produit cet arbre devoit l'avoir encore davantage, puisqu'elle n'est autre chose qu'une liqueur ou une gomme qui découle des feuilles, des branches & du tronc des frênes de Calabre, & nullement un miel de l'air, ou une rosée céleste. C'est ce que nous ont appris plusieurs Auteurs, & entre autres le célebre Botaniste Jean Ray, qui, dans son voyage d'Italie, en fut assuré par un très savant Médecin, lequel avoit souvent recueilli la manne en couvrant exactement d'un linge les feuilles & les petite branches d'un frêne. *Voyez* Jean Ray dans son *Catalogue des Plantes d'Angleterre*.

Sa maniere de la prendre.

Voulant donc essayer l'effet de la manne, j'en fis dissoudre deux onces & demie dans deux livres de petit lait, & je pris cela par verrées, avalant de temps en temps un peu de suc de limon, afin d'animer l'action de ce purgatif qui, pour l'ordinaire, opere foiblement, & de le rendre moins désagréable à l'estomac. Ce remede me soulagea infiniment; car quoiqu'auparavant je ne souffrisse pas une douleur continuelle dans les reins, j'y ressentois toujours une pesanteur incommode.

Il est fort soulagé.

Voyant que cette purgation m'avoit si bien réussi, je la réitérai une fois la semaine pendant plusieurs mois de suite, & je me trouvai toujours mieux chaque fois que je fus purgé; tellement que je pouvois soutenir d'être rudement cahoté dans un carrosse, sans en être incommodé. Enfin je ne ressentis rien du tout jusqu'au printemps dernier. Mais comme j'avois eu la goutte durant presque tout l'hiver précédent, & qu'ainsi j'avois été obligé de renoncer à tout exercice, & de me tenir en repos, je fus de nouveau attaqué d'un pissement de sang.

Le pissement de sang revient.

5. Dans cette conjoncture, j'étois incertain si j'aurois de nouveau recours à la purgation; car comme la matiere goutteuse avoit infecté, pour ainsi dire, toutes mes humeurs, je craignois avec raison que le purgatif le plus léger ne m'attirât un long accès de goutte. Enfin, je m'imaginai qu'en prenant un narcotique le soir de la purgation, afin d'appaiser le tumulte qu'elle auroit excité, je pourrois revenir sans danger à mon premier remede.

L'Auteur a recours à la manne avec un narcotique le soir.

Dans cette idée, je pris le matin deux onces & demie de manne dissoute dans deux livres de petit lait; & le soir, à l'heure du sommeil, seize gouttes de laudanum liquide dans de la petite biere. Je réitérai de cette maniere la manne & le laudanum deux fois la semaine jusqu'à six fois différentes. Ensuite je me contentai de prendre de la manne seulement une fois la semaine, parceque les humeurs se trouvoient alors purgées si abondamment, qu'il n'y avoit pas sujet de craindre que la goutte revînt.

Il quitte le narcotique.

Mais comme je pensois que si la manne avoit quelque vertu de dissoudre ou de briser la pierre, cette vertu devoit nécessairement être affoiblie par l'action du laudanum qui est un puissant astringent, je crus qu'il falloit alors supprimer ce narcotique. Je continuai donc pendant plusieurs mois à me purger régulierement une fois la semaine avec la manne, & toujours le même jour. La douleur que je ressentois au dos, diminua dès la premiere pur-

gation, comme elle avoit fait dans l'autre pissement de sang dont j'avois été attaqué.

Il est vrai qu'à la seconde purgation j'eus quelques atteintes de gouttes, tantôt aux extrémités, tantôt dans les visceres; mais le laudanum dissipa bientôt cet accident. Ensuite l'hémorrhagie cessa tout-à-fait, & après qu'elle eut cessé, je ne laissai pas de continuer quelque temps l'usage de la manne, afin d'assurer la guérison, & de prévenir, autant qu'il m'étoit possible, la formation du calcul dans les reins.

La purgation produit quelques symptomes de goutte, mais guérit l'hémorrhagie.

6. Il s'ensuit de tout cela que lorsqu'un homme sujet à la goutte est attaqué d'un pissement sanguin, causé par une pierre dans les reins, on peut & on doit mettre en usage la purgation, pourvu qu'on se serve uniquement de manne, & qu'on la donne de la maniere que nous avons expliquée.

L'Auteur retracte son sentiment touchant la purgation.

Et à cette occasion, je suis obligé de retracter ce que j'ai dit dans le Traité de la Goutte, savoir qu'on ne devoit jamais purger dans cette maladie, soit au commencement, soit à la fin, soit dans les intervalles des accès; car alors je ne m'étois pas encore avisé qu'un narcotique donné le soir pouvoit empêcher l'accès de la goutte que je craignois de la part du purgatif. Cependant, à ne considérer que la goutte seule, toutes les évacuations, de quelque genre qu'elles soient, y sont fort nuisibles, & par conséquent doivent être retranchées, à moins qu'il ne survienne un pissement de sang, auquel cas elles sont absolument nécessaires (1).

7. Pour ce qui est du régime qui me paroît convenir dans ces deux maladies, voici ce que j'observe moi-même; car je ne veux rien omettre de tout ce qui peut contribuer au soulagement des personnes qui sont sujettes aux mêmes incommodités que moi. Le matin, dès que je suis levé, je bois une ou deux tasses de thé; ensuite je me promene en carrosse jusqu'à midi. Etant de retour chez moi, je dîne, & je mange de tout ce qui me fait plaisir & qui est

Régime qu'il observe.

(1) Voyez *Traité de la Goutte*, p. 454. num. 22. & suiv. Voyez aussi Cheyne, *Essai sur la Goutte*, p. 34 & suiv. où il blâme avec raison l'entreprise téméraire de certains Médecins de sa connoissance, qui, dans le plus fort d'une attaque de goutte, ne faisoient pas difficulté de purger; mais il recommande la purgation dans les intervalles des accès.

facile à digérer, mais je mange modérément, car c'est là l'essentiel, & à quoi il faut toujours avoir grande attention. Aussi-tôt après le dîner j'avale un grand verre de vin de Canarie, afin d'aider la digestion, & d'éloigner la goutte des visceres; ensuite je me promene de nouveau en carrosse, & quand mes occupations me le permettent, je vais à la campagne prendre le bon air jusqu'à deux ou trois milles de Londres.

Mon souper ne consiste que dans un verre de petite biere, & j'en bois un autre verre dans le lit avant que de m'endormir, afin de détremper les humeurs âcres qui, séjournant dans les reins, font la matiere du calcul.

Pour ce qui est de la biere, je crois qu'on doit préférer la petite biere houblonnée à celle qui n'est pas houblonnée, quelque douce & légere qu'elle puisse être d'ailleurs. Il est vrai que la biere sans houblon étant plus douce que l'autre est aussi par cette raison plus propre à faire sortir le calcul déja formé dans les reins. Mais d'un autre côté la petite biere houblonnée, à raison d'une légere astriction que lui communique le houblon, empêche davantage la génération des graviers, ou de la matiere calculeuse, que ne fait la biere non houblonnée, qui est toujours plus visqueuse & moins apéritive.

Mauvais effets des veilles.

Le jour que je me purge, je ne mange que du poulet à mon dîner; mais à la fin du repas je bois, suivant ma coutume, un bon verre de vin de Canarie. J'ai soin de me coucher de bonne heure, principalement en hiver. Rien n'est meilleur que cela pour rendre les digestions parfaites, & conserver tous les organes en bon état. Au contraire, rien n'est plus nuisible aux personnes âgées qui ont quelque maladie chronique que de veiller la nuit, cela affoiblit toutes les digestions, & cause un épuisement de forces, auquel il n'est pas facile de remédier.

Voici encore une autre précaution dont je me sers pour prévenir le pissement de sang que produit le calcul des reins. Toutes les fois que je dois aller un peu loin en carrosse dans les rues de cette ville, je ne manque pas de boire auparavant un bon verre de petite biere; & si je m'arrête quelque part un peu longtemps, j'en bois un autre verre avant que de revenir chez moi. Par ce moyen j'ai toujours assez bien prévenu l'hémorrhagie. Quand je vais en carrosse dans des chemins non pavés, je puis faire autant de chemin qu'il me plaît, sans en être du tout incommodé.

8. J'ajouterai ici une chose au sujet de la goutte. Depuis quelques années, s'il m'arrive de commettre quelque faute à l'égard des six choses non naturelles, ma goutte remonte. Les signes de cet accident sont de grands maux de cœur, des envies de vomir, & un peu de douleur dans le ventre. La douleur des extrémités cesse tout à coup, & leur mouvement est plus libre qu'à l'ordinaire. Dans ce cas-là, j'avale quatre pintes de posset ou de petite biere, & dès que j'ai revomi toute cette boisson, je prends un petit verre de vin de Canarie, où l'on a mêlé dix-huit gouttes de laudanum liquide; ensuite je me mets au lit, & demeure tranquille. Cette méthode m'a déja quelquefois sauvé la vie (1).

L'Auteur est attaqué de la goutte interne.

Comment il se traite.

9. Or, quoiqu'il ne convienne peut-être à personne, & encore moins à un homme dont la vie où la mort est d'une si petite conséquence, de parler si long-temps de lui-même, mon intention néanmoins en rapportant ces particularités a été de les rendre utiles à d'autres, dont la vie & la santé pourront être d'une plus grande importance.

Apologie de l'Auteur.

10. Je dois avertir ici que les gens attaqués du calcul & de la goutte s'exposent à un grand danger lorsqu'ils prennent inconsidérément de la manne dissoute dans des eaux minérales purgatives. Car quoique la manne purge alors plus promptement, & cause moins de nausées, ces foibles avantages ne dédommagent nullement du tort que font les eaux. En effet, si le calcul contenu dans les reins est trop gros pour être expulsé dans la vessie le long des ureteres, les eaux causent le plus souvent un accès de néphrétique très dangereux, & qui dure jusqu'à ce que la pierre soit rentrée dans le bassinet.

Danger de prendre de la manne dissoute dans des eaux purgatives.

Il y a même du danger pour le malade de prendre les eaux martiales, à moins qu'il ne sache sûrement que la pierre contenue dans les reins n'est pas assez grosse pour ne pouvoir descendre par les ureteres. Or, le seul moyen, ce me semble, d'en être assuré, c'est lorsque le malade a déja essuyé précédemment quelques attaques de néphréti-

(1) Voyez Cheyne, *Essai sur la Goutte*, *p.* 76. 77. Voyez aussi notre Auteur, *Traité de la Goutte*, 480. *num.* 62. *note* (1).

Les narcotiques ne doivent être employés dans le cas présent qu'avec beaucoup de précaution & de réserve, crainte d'affoiblir les parties internes & de fixer la douleur, comme il arrive aisément, quand on les donne en trop grande dose, ou trop long-temps.

que, savoir une douleur violente dans l'un des reins & le long de l'uretere, avec un grand vomissement; car alors on peut juger que cet accès a été produit par une petite pierre ou un gravier qui, s'étant insinué dans l'uretere, cause les symptomes de la néphrétique, dont l'accès ne cesse guere que quand cette pierre, ou ce gravier est tombé dans la vessie; & qu'ainsi il y a plutôt dans le bassinet des reins un amas de petites pierres ou de graviers, qu'une pierre considérable. Dans ce cas-là, rien de plus efficace, soit pour empêcher l'augmentation des petits calculs, soit pour en débarrasser les reins, que de boire abondamment tous les étés les eaux martiales.

Utilité des eaux martiales, quand il y a du gravier dans les reins.

Comment il faut traiter une attaque de gravelle.

11. Mais comme il arrive souvent qu'on n'est pas à portée de ces eaux, ou que l'accès de néphrétique survient dans une saison qui n'est pas favorable pour les prendre; voici la méthode qu'on doit suivre en pareil cas. Si le malade est d'un tempérammment sanguin, & qu'il ne soit pas trop avancé en âge, on lui tirera dix onces de sang au bras, du côté du rein affecté; ensuite il avalera promptement quatre pintes de posset où l'on aura fait bouillir deux onces de racine de guimauve, & on lui donnera le lavement suivant.

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve, oignons de lis, de chacun une once; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-ursinc, & fleurs de camomille, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à une livre & demie. Coulez la liqueur, & y dissolvez deux onces de sucre, & autant de syrop de guimauve.*

Dès que le malade aura rejetté le posset par le vomissement, & aura rendu son lavement, on lui donnera une bonne dose de laudanum liquide, par exemple, jusqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou seize grains de pilules de Mathieu.

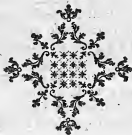
On ne saignera point les vieillards qui sont épuisés par quelque longue maladie, ni les vieilles femmes vaporeuses, sur-tout si au commencement de l'accès elles rendent une urine noirâtre & mêlée de sable. Pour tout le reste, on se conduira entierement comme nous avons dit.

Eaux martiales sont pernicieuses dans le cas d'une grosse pierre, & dans la goutte.

12. Si le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, parceque la pierre contenue dans le bassinet des reins est trop grosse pour en pouvoir sortir, les eaux martiales se-

sont non seulement inutiles, mais encore très dangereuses, par les raisons rapportées ci-devant. Elles ne nuisent pas moins quelquefois aux goutteux avancés en âge, comme il le sont le plus souvent, & qui sont avec cela d'un tempérament foible & pituiteux ; car elles achevent de ruiner le peu de forces qui leur reste. Mais quelle que soit la cause du mal qu'elles font alors, je sais certainement qu'elles ont été mortelles à plusieurs vieillards que la goutte avoit réduits à une extrême foiblesse.

Voilà à peu près tout ce que j'ai découvert sur la curation des maladies, jusqu'au jour présent 29 Septembre 1686.





MÉTHODE COMPLETTE POUR GUÉRIR PRESQUE TOUTES LES MALADIES;

Avec une description exacte des Symptomes qui les accompagnent.

AVANT-PROPOS.

VOICI, mon cher Lecteur, l'essai d'une excellente pratique Médicinale que l'illustre Sydenham composa lui-même avec tout le soin & l'exactitude possible. On peut dire, avec raison, qu'on n'a guere vu jusqu'à présent de Médecins qui soient comparables à ce grand homme, tant pour la pénétration & la vivacité de son esprit sur tout ce qui regarde son art, que pour sa probité, son humanité, & son inclination bienfaisante à l'égard de toutes sortes de personnes; qualités qui l'ont fait généralement regretter.

Cet abrégé ne se trouve point rempli de bagatelles, ni de vaines & fausses idées de certains demi-savants infatués de leurs chimériques systêmes. Néanmoins, tout simple & modeste qu'il est, il donne une idée juste & précise des maladies, & ne tend à autre chose qu'à faire connoître ce que la nature peut opérer d'elle-même, & ce qu'elle peut supporter.

Or, s'il est permis de s'expliquer ici avec sincérité, il faut convenir que pourvu que l'on connoisse la situation des parties du corps, que l'on ait une notion suffisante des maladies par le moyen des symptomes qui les désignent (ce que l'on apprend par de soigneuses observations), & qu'avec cela on soit instruit de la véritable méthode de les traiter, tant par le régime que par des remedes sagement administrés, on devient par là un habile

Praticien;

Praticien, & l'on se trouve en état d'exercer sa profession avec honneur, & d'être utile à toute sorte de malades.

Car il importe peu que l'on sache si c'est l'acide ou l'alkali qui péche dans une maladie ; si c'est dans les esprits animaux, ou dans le sang, ou dans quelque viscere particulier, qu'est renfermé le foyer du mal, au moyen de quoi l'on puisse faire de longs & savants raisonnements sur le retour périodique des fievres intermittentes, pendant que la fievre qui fait toujours son chemin, est évidemment connue des assistants, même les moins intelligents, par les inquiétudes du malade, par sa soif & l'ardeur qui le dévore, par la vîtesse de son pouls, par les nausées, & par tous les autres symptomes qui le travaillent.

Aussi me suis-je souvent étonné pourquoi des hommes d'un très grand jugement, & très versés dans la pratique de la Médecine, se donnent tant de peine à rechercher scrupuleusement les causes prochaines & immédiates des maladies, & font des efforts inutiles pour dévoiler les ténebres dont la Nature les a enveloppées ; tandis qu'ils n'ignorent pas que les choses qui se présentent à tous moments sous leurs yeux, leur sont inconnues ; comme, par exemple, d'où vient la couleur verte de l'herbe, ou la couleur blanche de la neige ; pourquoi notre ame ne peut raisonner dans l'enfance ; en quoi consiste notre forme spécifique, & autres choses semblables.

Il vaut mieux, pour l'utilité commune, être Médecin que Philosophe ; car qui est-ce qui voudroit avoir Descartes pour son Médecin ? Il vaut mieux détailler avec soin & d'une maniere claire les moindres phénomenes des maladies, & proposer sincérement les remedes les plus propres à combattre chacune d'entre elles. C'est par ce moyen que la Médecine, cet Art si noble, franchiroit enfin les bornes trop étroites dans lesquelles elle a été jusqu'ici renfermée ; c'est par là qu'elle procureroit la santé à tout le genre humain, & les plus grands honneurs à ceux qui l'exercent.

L'Auteur, peu de temps avant sa mort, travailloit à un Traité sur la Phthisie, mais il ne put l'achever ; car la grande application qu'il y donnoit, ayant épuisé ses forces déja très diminuées par la vieillesse & par la goutte à laquelle il étoit sujet depuis bien des années, l'humeur goutteuse se jetta tout à coup sur les visceres, & lui causa des vomissements & des déjections énormes. Pour comble de malheur, il survint un pissement de sang, causé par le calcul des reins, qui avoit déchiré les vaisseaux. Le malade ne pu.

AVANT-PROPOS.

réfifter à tant de maux, & il expira tranquillement au milieu de fes douleurs. On trouvera ici les morceaux qu'il avoit compofés fur la Phthifie, ils font dignes de leur Auteur, & font regretter qu'il n'ait pas vécu fuffifamment pour traiter à fond cette matiere.

L'abrégé de Médecine dont il s'agit préfentement, fait affez connoître combien fon Auteur a excellé dans le traitement des fievres, de la petite vérole, de la rougeole, & de toutes les autres maladies aiguës & chroniques.

Le régime & la diete des malades y font déduits de la maniere la plus convenable. On y propofe peu de remedes, mais ce font les plus néceffaires. Ils ne font point ordonnés pour faire gagner les Apothicaires, ni pour le fafte de l'Art.

L'Auteur propofe, pour appaifer la foif des malades, le même moyen qu'il mettoit en ufage pour étancher la fienne; favoir la petite biere dont il leur fait boire amplement & à difcrétion, ce qui les reftaure & les rafraîchit à merveille: & il n'eft pas de ces Médecins impitoyables qui, fourds aux prieres des malades, les forcent de prendre des apozemes & des juleps, malgré toute l'horreur qu'ils en ont.

Il prend bien garde qu'on ne les échauffe à l'excès par un trop grand feu, ou qu'on ne les accable fous le poids des couvertures, ou qu'on ne les gorge de potions fudorifiques, dans la vue de donner iffue par les pores de la peau à la matiere morbifique encore crue & indigefte; d'où il arrive qu'étant mife en mouvement par ces remedes, elle fe porte au cerveau, & caufe aux malades la phrénéfie ou le coma; ou bien le fang s'étant extravafé, couvre toute la peau de taches pourprées, ou le col & la poitrine d'éruption milliaire.

Il décrit avec la derniere exactitude la petite vérole. Il marque dans les deux efpeces de cette maladie le jour de l'éruption. Il décrit exactement la nature des puftules; quand la falivation commence à paroître, & combien elle dure; en quel temps l'enflure du vifage & des mains fe manifefte; enfin ce qu'il faut attendre de jour en jour dans cette maladie.

Il a introduit le premier l'ufage des calmants. Les Praticiens favent quel fervice il a rendu en cela à la Médecine. Il a publié le premier que c'étoit un mal de donner des cordiaux avant l'éruption, & que cet ufage étoit fouvent caufe que la petite vérole fimple dégénéroit en confluente. Mais

Il est plus à propos sur tous ces articles, d'aller s'instruire aux sources mêmes. C'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.

FORMULES

De quelques remedes qui sont les plus usités dans la Pratique.

Potion purgative commune.

PRENEZ *pulpe de tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi: faites bouillir dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces; passez la liqueur, & y dissolvez manne & syrop de roses solutif, de chacun une once.*

Potion émétique commune.

Prenez *eau de chardon bénit, deux onces; infusion de safran des métaux une once; syrop d'œillet, demi-once: mêlez cela pour un vomitif qui sera pris à quatre heures après midi; & chaque fois que le malade vomira, il avalera un grand verre de posset ou de petit-lait.*

Julep perlé.

Prenez *eau de cerises noires, & eau alexitere de lait, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, une once; perles préparées, un gros & demi; eau rose, demi-gros; sucre candi, ce qu'il en faut: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses.*

Julep cordial.

Prenez *eau de cerises noires, six onces; eau épidémique, syrop d'œillet, & syrop de limon, de chacun demi-once: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra souvent par cuillerées.*

FORMULES.

Décoction pour boisson ordinaire.

Prenez *racine de salsepareille, six onces ; racine de squine & bois de sassafras, de chacun deux onces ; réglisse, une once : faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure ; laissez ensuite infuser pendant douze heures sur les cendres chaudes le vaisseau bien fermé ; puis faites bouillir une seconde fois jusqu'à diminution du tiers. Ayant retiré la décoction du feu, mettez-y infuser demi-once de graine d'anis ; & deux heures après, coulez la liqueur ; laissez-la se dépurer par résidence, & la versez ensuite dans des bouteilles de verre qui seront bien bouchées. Le malade en fera sa boisson ordinaire pendant trente jours.*

Apozeme apéritif & anti-scorbutique.

Prenez *racines de chiendent, de chicorée, de fenouil & d'asperge, de chacune une once ; raisins de Corinthe, & raisins passés sans pepins, de chacun deux onces ; feuilles d'hépatique, de scolopendre & de capillaire, de chacune une poignée ; feuilles de becabunga, qui ne feront ajoutées que sur la fin, deux poignées. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à deux livres. Ajoutez sur la fin demi-livre de vin du Rhin. La colature étant encore chaude, faites-y infuser pendant deux heures une poignée de cochléaria. Coulez de nouveau, & ajoutez syrop des cinq racines, & syrop de suc d'orange, de chacun deux onces ; eau de canelle orgée, une once ; pour un apozême ; dont le malade prendra demi-livre le matin & l'après dîner pendant quinze jours.*

Looch incrassant contre la toux.

Prenez *huile d'amandes douces une once ; des syrops de coquelicot, de pourpier, & de jujubes, & du looch sain, de chacun demi-once ; sucre candi, ce qu'il en faut. Broyez tout cela dans un mortier de marbre pendant une heure entiere, & vous aurez un looch bien mêlé, que vous garderez dans un vaisseau de terre. Le malade sucera souvent un petit bâton de réglisse trempé dans ce mélange.*

Looch plus incrassant.

Prenez *conserve de roses rouges, syrop violat, & syrop*

diacode, de chacun une once; graine de pavot blanc, trois dragmes. Broyez tout cela ensemble, & le passez par un tamis de soie. Ajoutez ensuite six gouttes d'huile de noix muscade tirée par expression.

Autre Looch pour une fluxion âcre & tenue.

Prenez *conserve de roses rouges, deux onces; syrop diacode, & syrop de jujubes, de chacun une once; oliban, mastic & succin, de chacun un gros; huile de noix muscade tirée par expression, six gouttes. Mêlez tout cela pour un looch dont le malade usera souvent, & dans une cuillerée duquel on ajoutera deux fois le jour depuis huit gouttes jusqu'à douze de baume de soufre anisé.*

Biere purgative.

Prenez *polypode de chêne, une livre; racine de rhapontic, feuilles de séné, & raisins secs sans pepins, de chacun demi-livre; rhubarbe concassée, & racine de raifort sauvage, de chacune trois onces; feuilles de cochléaria & de sauge, de chacune quatre poignées; quatre oranges coupées par tranches. Mettez infuser tout cela dans quarante ou cinquante livres de biere sans houblon lorsqu'elle fermente; & quand elle sera faite, on en donnera au malade pour boisson ordinaire pendant quinze ou vingt jours, & sur-tout un verre tous les matins.*

Emplâtre hystérique.

Prenez *galbanum dissous dans la teinture de castoreum & ensuite coulé, trois dragmes; gomme tacamahaca, deux dragmes. Mêlez-les ensemble pour un emplâtre qui sera appliqué sur le nombril.*

Purgation pour un petit enfant.

Prenez *syrop de chicorée composé de rhubarbe, une petite cuillerée, que l'on fera avaler à l'enfant.*

Décoction amere purgative.

Prenez *de la décoction amere avec le séné, quatre onces; sirop de nerprun, une once; électuaire de suc de roses, deux gros. Mêlez tout cela pour une potion.*

FORMULES.

Laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Espagne*, *une livre*; *opium*, *deux onces*; *safran*, *une once*; *canelle* & *cloux de gérofle en poudre*, *de chacun un gros*. *Mettez infuser tout cela au bain marie pendant deux ou trois jours*, *jusqu'à ce que la liqueur ait acquis une consistance requise*. *Coulez-la ensuite*, & *la gardez pour l'usage*.



DE L'AFFECTION

Nommée HYSTÉRIQUE *dans les femmes*, & HYPOCONDRIAQUE *dans les hommes.*

1. QUAND l'ame se trouve désagréablement émue par quelque accident fâcheux, l'économie des esprits animaux est troublé; il survient un flux abondant d'urine très claire; les malades perdent toute espérance de recouvrer la santé, & ils n'ont que des pensées affligeantes. En quelque endroit du corps que la maladie exerce sa violence (car elle attaque plusieurs parties), elle produit aussitôt les symptomes dont cette partie est susceptible.

2. La tête est attaquée d'apoplexie immédiatement après l'accouchement, & cette apoplexie se termine par une hémiplégie : il survient des convulsions semblables à celles de l'épilepsie (on les appelle vulgairement suffocation de matrice, symptome dans lequel le ventre & les parties précordiales se gonflent vers le gosier). Le clou hystérique survient aussi, qui cause dans un endroit de la tête une très violente douleur, laquelle ne se fait sentir que dans l'espace d'un travers de pouce. La malade est cruellement tourmentée par des vomissements d'une bile verte de couleur de poireau, & quelquefois elle a une diarrhée. L'accès est accompagnée de la palpitation de cœur, de la toux, de la passion iliaque, de la colique, de la néphrétique, & de la suppression d'urine.

3. Extérieurement, il y a tantôt une douleur dans les muscles, & tantôt une tumeur aux jambes qui ressemble à l'hydropisie. Ce qui est surprenant, c'est que les dents mêmes ne sont pas exemptes de douleur. On en ressent très souvent au dos; très souvent aussi les parties extérieures sont tellement refroidies que la personnne semble morte. Les malades rient ou pleurent ridiculement, & sans aucun sujet. La salivation est quelquefois si abondante qu'on croiroit qu'elle est l'effet du mercure. Quand les douleurs hystériques sont calmées, elles laissent aux parties qu'elles occupoient une telle sensibilité qu'on n'ose les toucher, & on diroit que les chairs ont été meurtries.

AFFECTION HYSTÉR.

4. Il faut d'abord tirer à la malade huit onces de ſang.

Lui appliquer enſuite ſur le nombril l'emplâtre de galbanum, & dès le lendemain lui faire uſer des pilules ſuivantes.

Prenez *pilules cochées majeures, deux dragmes ; caſtoreum pulvériſé, deux grains ; baume du Pérou, trois gouttes. Faites de tout cela douze pilules. La malade en prendra quatre tous les matins, ou de deux jours l'un, ſuivant ſes forces, & elle tâchera enſuite de dormir.*

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau de bryone compoſée, deux onces ; caſtoreum enfermé dans un nouet, & ſuſpendu dans le vaiſſeau, demi-dragme ; ſucre candi, ce qu'il en faut. La malade prendra quatre ou cinq cuillerées de cette eau dans toutes ſes foibleſſes.*

5. Après l'uſage de ces premieres pilules, elle viendra aux ſuivantes.

Prenez *limaille d'acier, huit grains ; extrait d'abſynthe, ce qu'il en faut. Formez trois pilules que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures du ſoir pendant trente jours, buvant par deſſus un verre de vin d'abſinthe.*

Si la forme de bol plaît davantage.

Prenez *conſerve d'abſynthe romaine, & conſerve d'écorce d'orange, de chacune une once ; angélique confite, noix muſcade confite, & thériaque d'andromaque, de chacune demi-once ; poudre d'arum compoſée, trois dragmes ; gingembre confit, deux dragmes ; ſyrop de limon, ou ſyrop d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.*

Prenez *deux gros de cet électuaire ; huit grains de limaille d'acier, & avec ce qu'il faut de ſyrop d'orange formez un bol que l'on prendra matin & ſoir, & par deſſus un verre de vin d'abſynthe, ou bien ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.*

Prenez *racines d'angélique, d'aunée, & d'impératoire, de chacune une once ; feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, & de germandrée, de chacune une poignée ; l'écorce de deux oranges coupée menu. Verſez ſur tout cela ce qu'il faudra de vin d'Eſpagne, pour qu'il ſurnage deux doigts. On ne paſſera l'infuſion que chaque fois qu'on en uſera.*

6. On pourra donner aux personnes délicates le Mars en poudre de la maniere suivante.

Prenez *limaille d'acier porphyrisée, une once; poudre d'arum, composée, six dragmes; graines de coriandre, d'anis, & de fenouil doux, de chacune, demi-once; canelle fine, & corail rouge préparé, de chacun trois dragmes; noix muscade, deux dragmes. Faites de tout cela une poudre très subtile, & ajoutez-y du sucre fin en poids égal à tout le reste. Il faut en prendre d'abord une demi-dragme deux fois le jour pendant quatre jours, & ensuite une dragme deux fois le jour pendant quarante jours; & boire par dessus trois ou quatre cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau alexitere de lait, douze onces; eau de gentiane composée, quatre onces; eau d'absynthe composée, deux onces; sucre fin, ce qu'il en faut pour un julep.*

Ou bien:

Prenez *du vin blanc d'absynthe, demi-livre; eau de gentiane composée, deux onces, syrop d'œillet, une once. Faites un julep.*

Prenez *myrrhe choisie, galbanum, & assa-fétida, de chacun une dragme; castoreum, demi-dragme; baume du Pérou, quantité suffisante. Partagez chaque dragme de cette masse en douze pilules. On en prendra trois chaque soir en se couchant, & on boira par dessus trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone composée.*

7. Si les pilules précédentes lâchent le ventre de la malade, on lui fera user des suivantes.

Prenez *castoreum un gros; sel volatil de succin, demi-gros; extrait de rue, ce qu'il en faut. Faites vingt-quatre pilules, dont on prendra trois tous les soirs, buvant par dessus trois ou quatre cuillerées du julep hystérique.*

L'esprit de corne de cerf donné souvent jusqu'à seize ou dix-huit gouttes dans une eau appropriée, produit un très bon effet.

8. Si ces remèdes ne réussissent pas, la malade aura recours aux pilules suivantes.

Prenez *trochisques de myrrhe pulvérisés, un scrupule; baume de soufre térébenthiné, quatre gouttes; gomme ammo-*

AFFECTION HYSTÉR.

niac dissoute, ce qu'il en faut. Faites quatre pilules que l'on prendra matin & soir, & on boira par-dessus quatre on cinq cuillerées du julep hystérique, y ajoutant douze gouttes d'esprit de corne de cerf.

L'électuaire antiscorbutique, avec l'eau décrite au même endroit est un remede utile dans ces maladies; aussi-bien que l'électuaire fortifiant, avec la conserve de cochléaria, une once, & de la poudre d'arum composée, six dragmes, buvant par-dessus l'eau qui a été prescrite.

9. Si le mal ne cede pas à ces remedes, il faut aller prendre les eaux minérales ferrugineuses; & si elles ne réussissent pas, il faudra avoir recours aux sulfureuses, comme sont celles de Bath.

10. Lorsqu'on use des eaux ferrugineuses, il faut observer ce qui suit. S'il survient quelque accident considérable qu'on puisse raisonnablement attribuer à l'usage des eaux, on doit alors cesser de les prendre, jusqu'à ce que cet accident soit entierement cessé. Mais s'il ne survient aucun obstacle, il faut que la malade continue de les prendre au moins durant six semaines, & même jusqu'à deux mois; & pour fortifier l'estomac, elle usera de temps en temps du gingembre confit, ou de la graine de carvi sucrée. Elle pourra aussi prendre trois pilules hystériques les dix premiers jours, buvant par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep hystérique.

11. Pour ce qui est des eaux de Bath, il faut les boire pendant deux jours, & le troisieme jour les prendre en maniere de bain; & ainsi alternativement en boisson & en bain pendant six semaines ou deux mois.

12. Quand l'usage du Mars échauffe trop, il faut, durant son usage, prendre de quatre en quatre jours quatre livres d'eaux minérales purgatives; & quoiqu'elles lâchent le ventre, elles n'exciteront pas de trouble, comme les purgatifs des boutiques ont coutume de faire.

13. Si le Mars cause beaucoup de trouble, il faut donner tous les soirs pendant quelque temps le laudanum liquide dans une eau hystérique.

14. Quand les forces sont abattues par la longueur de la maladie, on ne doit pas faire précéder la saignée & la purgation, mais commencer tout de suite l'usage du Mars.

15. Si les symptomes ne sont pas violents, il suffit de saigner & de purger pendant trois ou quatre jours, & de

donner ensuite les pilules hystériques pendant dix jours, matin & soir. ET HYPOCONDRIAQUE.

16. Dans une douleur insupportable, dans un vomissement & une diarrhée énormes, il faut donner le laudanum, & fortifier ensuite les esprits; mais si les forces le permettent, on doit, avant l'usage du laudanum, saigner & purger, sur-tout les femmes vigoureuses & sanguines. Quant aux persones foibles, & qui, depuis peu de temps ont souffert un accès, il faut leur faire avaler une grande quantité de lait coupé avec la biere, & quand elles l'ont rejetté par le vomissement, il faut leur donner une forte dose de thériaque ou d'orviétan, & leur faire boire par-dessus quelques cuillerées d'une liqueur spiritueuse, avec quelque gouttes de laudanum liquide.

Si la malade a déja vomi auparavant, & qu'il soit dangereux de la faire vomir de nouveau, on lui donnera au plutôt une dose suffisante de laudanum, que l'on réiterera chaque fois qu'elle vomira. Il sera mieux de donner le laudanum en forme solide; ou si on le donne en forme liquide, il faudra que ce soit dans un véhicule en petite quantité, par exemple dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse; & quand la malade l'aura pris, elle se tiendra en repos & la tête immobile.

Après que ce symptome aura cessé, on continuera pendant quelques jours matin & soir l'usage du laudanum.

17. Il faut bien remarquer deux choses: la premiere, que quand après les évacuations on aura une fois commencé l'usage du laudanum, il faudra le continuer en dose convenable, jusqu'à ce que les symptomes aient entierement cessé, mettant entre chaque dose autant d'intervalle qu'il est nécessaire pour juger quel effet la premiere a produit avant que d'en donner une autre. La seconde chose qu'on doit observer, c'est que pendant l'usage du laudanum il ne faut exciter aucun mouvement dans le corps, ni procurer aucune évacuation, pas même par le plus doux lavement.

18. La thériaque employée fréquemment & long-temps est un grand remede dans cette maladie, & dans plusieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digestion.

19. Les vins d'Espagne où l'on a mis infuser de la gentiane, de l'angélique, de l'absynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, sont très utiles, étant bus à la dose de quel-

AFFECTION HYSTÉR.

ques cuillerées trois fois par jour, pourvû que la malade ne soit ni trop délicate, ni d'un tempérament bilieux.

20. Le quinquina, pris à la dose d'un scrupule matin & soir durant quelques semaines, est admirable, sur-tout dans les spasmes hystériques.

21. Les personnes délicates & bilieuses pourront se réduire à la diete lactée, principalement dans la colique hystérique, pourvu qu'elles n'éprouvent pas les inconvénients qui accompagnent ordinairement l'usage du lait les premiers jours, savoir qu'il se coagule dans l'estomac, & qu'il n'est pas suffisant pour conserver & soutenir les forces.

22. Au reste, rien ne fortifie tant le sang & les esprits que d'aller tous les jours à cheval, & long-temps chaque fois. Les voyages en chaise roulante ont aussi leur utilité.

DE LA FIEVRE DÉPURATOIRE

Qui régna en Angleterre en 1661, 62, 63 & 64.

1. Si c'est un jeune homme qui en soit attaqué, il faut commencer par le saigner du bras, & le même jour, quelques heures après, ou le jour suivant deux heures après un léger dîner, on lui donnera pour émétique l'infusion de safran des métaux, & chaque fois qu'il aura vomi ou qu'il aura été à la selle, il boira tout de suite un verre de petite biere mêlée avec le lait. Après l'effet du vomitif, on lui donnera la potion calmante qui suit, ou quelque autre semblable.

Prenez *eau de cerises noires, une once & demie; eau épidémique, demi-once; laudanum liquide, seize gouttes; syrop d'œillet, deux dragmes. Mêlez le tout pour une potion.*

Les vomitifs avec l'infusion de safran des métaux, même en très petite dose, peuvent être dangereux pour les enfants; ainsi il vaut mieux s'en abstenir.

2. Les jours suivants jusqu'au onzieme & le douzieme jour, on donnera tous les matins un lavement, dont voici la formule.

Prenez *de la décoction commune, une livre, ou la même quantité de lait de vache; du sucre, & du syrop violat, de chacun deux onces.*

3. Après cela on tiendra le ventre un peu resserré, afin que la coction de la matiere fébrile se fasse plutôt : à quoi contribuent encore les doux cordiaux que l'on donne les derniers jours. Pour cela,

Prenez *de la poudre de pattes d'écrevisses composée, quatorze grains; électuaire d'œuf, un demi-scrupule; & avec suffisante quantité de syrop d'œillet, faites-un bol que l'on prendra de huit en huit heures, buvant par-dessus cinq ou six cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau alexitere de lait, & eau de cerises noires, de chacune trois onces; eau épidémique, & syrop d'œillet, de chacun une once. Mélez tout cela pour un julep.*

4. Quand on aura traité le malade selon cette méthode pendant quinze jours, on connoîtra tant par le sédiment des urines, que par une diminution évidente des accidents, qu'il sera temps de le purger.

5. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les vieillards, qu'après la guérison de la fievre & la purgation le malade est très foible, & rend, soit par la toux, soit par les crachats, une grande quantité de phlegme gluant & visqueux. Dans ce cas-là, il faut qu'il boive de bon vin d'Alicante, où l'on aura trempé du pain rôti.

6. Si la passion iliaque survient, on ordonnera un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limon à prendre matin & soir; & dans les intervalles le malade prendra de demi-heure en demi-heure quelques cuillerées d'eau de menthe sans sucre. Pendant ce temps il faut lui tenir à nud continuellement sur le ventre un petit chien vivant. Après que la douleur & le vomissement auront cessé pendant deux ou trois jours, on donnera un gros de pilules cochées majeures dissoutes dans de l'eau de menthe, & on n'ôtera point le petit chien avant l'usage de ces pilules.

7. Pour prévenir la rechûte, on continuera long-temps l'usage de l'eau de menthe, & on garantira le ventre du froid en le tenant bien couvert.



DE LA FIEVRE PESTILENCIELLE

Des années 1665 & 1666.

1. Après avoir ſaigné le malade dans ſon lit, il faut le bien couvrir, & lui ſerrer le front avec une liſiere de laine; & s'il ne vomit pas, on lui donnera le ſudorifique ſuivant, ou un autre équivalent.

Prenez *thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, & poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, demi-ſcrupule; cochenille, huit grains; ſafran, quatre grains; & avec ce qu'il faudra de ſuc de kermès formez un bol, que l'on donnera de ſix en ſix heures, & par-deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de chardon bénit, & eau de ſcordium, de chacune quatre onces; eau thériacale, deux onces; ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep.*

2. Si le malade vomit, il faut différer le ſudorifique, juſqu'à ce que le malade, par le ſeul poids des couvertures, commence à ſuer, en jettant ſur ſon viſage une partie de ſon drap.

3. On entretiendra la ſueur pendant vingt-quatre heures, en faiſant boire de temps en temps au malade un petit verre de lait coupé avec de la biere, où l'on aura mis infuſer de la ſauge; ou bien un petit verre de biere dans laquelle on aura fait bouillir un peu de macis. Pendant la ſueur on peut donner au malade de bons bouillons.

4. Lorſqu'il paroiſſoit une tumeur je n'oſois pas ſaigner. Durant les vingt-quatre heures qui ſuivent la ſueur le malade doit ſe tenir au lit, & éviter ſoigneuſement le froid: il laiſſera ſécher ſur lui ſa chemiſe, & prendra toujours ſa boiſſon un peu chaude: il faut auſſi qu'il continue l'uſage du lait coupé avec la biere, & altéré par la ſauge; & le jour ſuivant on lui donnera une potion purgative ordinaire.



DES FIEVRES INTERMITTENTES.

1. L'ACCÈS de ces fievres commence par un frisson & tremblement, qui sont bientôt suivis de chaleur, & ensuite de sueur, laquelle est suivie de l'intermission. Néanmoins dans les premiers jours de ces fievres, sur-tout en automne, il y a quelquefois plutôt une diminution qu'une intermission ; le malade vomit également dans le frisson & dans la chaleur, & il souffre beaucoup de la soif, & de la sécheresse de la langue. L'enflure du ventre qui se manifeste dans les enfants, & l'enflure des jambes dans les adultes termine la fievre ; la douleur des amygdales, l'enrouement, les yeux caves, la face hippocratique sont des présages de mort.

Prenez *du quinquina réduit en poudre fine, une once ; & avec ce qu'il faut de syrop d'œillet, ou de celui de roses seches, faites un électuaire qu'il faudra partager en douze doses, que le malade prendra de quatre en quatre heures, buvant par dessus un petit verre de vin, & commençant immédiatement après l'accès.*

2. Si ces bols lâchent le ventre, on mêlera dans le verre de vin qu'on prend par-dessus le bol, dix gouttes de laudanum liquide chaque fois, ou de fois à autre, selon le besoin.

Pour empêcher la rechute, sur-tout dans la fievre quarte, il faut réitérer la même chose trois fois chaque semaine.

3. Si les pilules font plus de plaisir aux malades, on donnera les suivantes.

Prenez *du quinquina pulvérisé, une once ; & avec suffisante quantité de syrop d'œillet, formez des pilules d'une médiocre grosseur, dont on avalera six de quatre en quatre heures.*

Ou bien, prenez *du quinquina pulvérisé, deux onces ; du vin du Rhin, deux livres : laissez-les infuser à froid, & les coulez ensuite par la manche d'Hippocrate. Le malade prendra trois onces de cette infusion de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures.*

FIEVRE INTERMITTENTE.

4. Si le malade a des nausées presque continuelles, & qu'il ne puisse avaler du quinquina, il avalera sept ou huit fois dans l'espace de deux heures une cuillerée de suc de limon nouvellement exprimé, avec un scrupule de sel d'absynthe, & ensuite il prendra seize gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle forte. Dès que le vomissement aura cessé, on commencera l'usage du quinquina.

5. Dans les fievres intermittentes du printemps, un émétique donné à propos, en sorte qu'il puisse produire son effet avant l'accès, réussit quelquefois heureusement. D'autres fois un lavement donné dans les jours d'intervalle, trois ou quatre jours de suite, guérit la fievre.

6. On peut aussi employer le remede suivant:

Prenez *serpentaire de virginie subtilement pulvérisé, quinze grains; vin blanc, trois onces.*

Le malade prendra ce remede deux heures avant l'accès, & s'étant bien couvert suera pendant trois ou quatre heures : il fera encore la même chose deux autres fois avant l'accès.

7. Si le malade est fort affoibli par un grand nombre d'accès :

Prenez *des conserves de fleurs de bourrache & de buglose, de chacune une once; conserve de romarin, demi-once; écorce de citron confite, noix muscade confite, & thériaque, de chacune trois gros; confection alkermes, deux gros. Melez tout cela pour un opiat dont le malade prendra de la grosseur d'une noisette matin & soir, buvant par dessus quelques cuillerées d'une eau épidémique simple adoucie avec le sucre, & s'abstenant pendant ce temps-là de lavements.*

8. Si à la fin de la maladie il survient une hydropisie, avant que la fievre soit entierement guérie, on ne doit pas employer les purgatifs, mais les infusions de racines de raifort sauvage, de sommités d'absynthe, de petite centaurée, des baies de genievre, de cendre de genêt, &c. dans du vin; & quand la fievre ne revient plus, il faut se servir des purgatifs & des apéritifs.

9. Pour les enfants qui ont une fievre intermittente :

Prenez *eau de cerises noires, & vin du Rhin, de chacun deux onces; quinquina réduit en poudre fine, trois gros;*

syro

syrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep dont on donnera au malade une ou deux cuillerées de quatre en quatre heures, suivant l'âge, jusqu'à ce que les accès aient cessé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans le julep une ou deux gouttes de laudanum liquide.

DE LA FIEVRE STATIONNAIRE

Des années 1684 *&* 1685.

1. LA chaleur & le froid se succedent alternativement; on sent des douleurs à la tête & dans les membres; le pouls n'est pas fort différent de celui des personnes qui sont en santé. Il y a quelquefois de la toux, & une douleur au cou & au gosier; la fievre redouble le soir, & le malade est agité & alteré; sa langue est tantôt humide, & alors elle est entiérement couverte d'une pellicule blanche & raboteuse; tantôt elle est seche, & alors le milieu se trouve d'une couleur brune, & il est environné de tous côtés d'un bord blanchâtre. Quand on garde continuellement le lit cela attire le coma ou la phrénésie; le régime chaud cause des taches de pourpre, des éruptions milliaires plus rouges que les boutons de la rougeole, un pouls déréglé, des soubresauts des tendons, & enfin la mort. Il survient, au commencement des sueurs qui ne sont que symptomatiques; & si on les excite par des remedes, celles qui viennent de la tête sont gluantes, & la matiere morbifique se porte à la tête, ou se jette sur les membres.

2. On saignera du bras à la quantité de dix onces de sang, & on réitérera la saignée, supposé que le malade respire difficilement, qu'il ressente en toussant une douleur de tête lancinante, & qu'il ait les autres signes de la fausse péripneumonie. Dans ce cas-là il faut réitérer la saignée & la purgation jusqu'à ce que le malade soit guéri.

3. Le soir on appliquera un vésicatoire, & le lendemain on donnera une douce purgation, qui sera réitérée de deux en deux jours jusqu'à trois fois; le jour de la purgation on donnera à l'heure du sommeil la potion calmante que voici.

Prenez *eau de primevere, trois onces; syrop diacode une*

FIEVRE STATIONN.

once ; suc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées : mêlez tout cela ensemble.

4. Les aphthes & le hoquet qui surviennent après la guérison de la fievre, se dissipent d'eux mêmes. Si néanmoins ils durent long-temps, on en vient facilement à bout par le moyen d'une once de quinquina réduit en forme d'électuaire ou de pilules, avec suffisante quantité de syrop de coquelicot, buvant par-dessus chaque prise un verre de lait écrêmé. Ce remede réussira certainement, pourvu qu'on ne le rende pas inutile en faisant tenir continuellement le malade au lit.

5. Les jours qu'on ne purgera pas on ordonnera les remedes suivants.

Prenez *des conserves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune une once ; conserve d'épine vinette, demi-once ; crême de tartre, un gros ; syrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra trois fois par jour la grosseur d'une noix muscade, buvant par-dessus six cuillerées du syrop suivant.*

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue & de primevere, de chacune trois onces ; syrop de limon, une once & demie ; syrop violat une once : mêlez tout cela ensemble.*

Ou bien, prenez *eau de fontaine une livre ; eau rose, suc de limon, & sucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir tout cela ensemble à petit feu jusqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en avalera trois onces toutes les fois qu'il voudra.*

On ordonnera aussi le gargarisme suivant.

Prenez *suc de pommes sauvages, demi-livre ; syrop de framboise, une once : mêlez cela ensemble.*

6. Si la fievre cause des envies de vomir, en sorte que le malade ne puisse garder la potion purgative, on lui donnera deux scrupules de pilules cochées majeures, & le soir un narcotique : par exemple, un grain & demi de laudanum de Londres, avec égale quantité de mastic : ou bien dix-huit gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.

7. La boisson du malade sera de la petite biere, ou bien de la décoction blanche, qui se prépare en faisant bouillir dans deux livres d'eau commune une once de corne

de cerf brûlée, & édulcorant ensuite la liqueur avec suffisante quantité de sucre fin.

FIEVRE STATIONN.

8. Après la seconde purgation on permettra au malade de manger du poulet pour sa nourriture, & après la derniere, pourvu que la fievre soit diminuée, on lui donnera le matin, l'après dîner, & le soir, trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie.

9. Dans le transport & dans le coma, rien n'est si bon que de raser la tête du malade, sans y appliquer d'emplâtre; il suffit de la tenir chaude avec un bonnet.

10. Il arrive quelquefois dans les femmes vaporeuses, que la fievre subsiste après la saignée & les purgations. Dans ce cas-là, pourvu qu'il n'y ait aucun signe de péripneumonie, on doit donner un narcotique tous les soirs, & des remedes hystériques deux ou trois fois par jour.

11. Pour ce qui est des enfants attaqués de la fievre stationnaire, on leur appliquera deux sangsues derriere les oreilles, & ensuite un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou.

On les purgera avec la biere où aura infusé la rhubarbe.

12. Si après la purgation la fievre paroît devenir intermittente, on emploiera le julep avec le quinquina, dont nous avons donné la description dans le Chapitre de la fievre intermittente, en parlant de celle des enfants.

DE LA FIEVRE ROUGE.

1. CETTE fievre arrive à la fin de l'été, & attaque principalement les enfants; ils ont d'abord un frisson, sans néanmoins être fort accablés, toute leur peau se couvre de petites taches rouges, en plus grand nombre, plus larges & plus rouges que celles de la rougeole, & qui durent deux ou trois jours, après quoi elles se dissipent, & l'épiderme tombe par petites écailles semblables à du son ou de la farine.

Prenez *corne de cerf brûlée, & poudre de pattes d'écrevisse composée, de chacune demi-gros; cochenille, deux grains; sucre candi, un gros. Faites de tout cela une poudre très fine qui sera partagée en douze doses, dont on donnera une de six*

FIEVRE ROUGE.

en six heures au malade, & par-dessus, deux ou trois cuillerées du julep suivant.

Prenez eau de cerises noires, & eau de lait alexitere, de chacune trois onces; syrop de suc de citron, une once: mêlez cela ensemble.

2. Il faut aussi appliquer un vésicatoire sur la nuque du cou, donner tous les soirs un calmant avec le syrop diacode; & quand les symptomes seront calmés, purger le malade.

DE LA PLEURÉSIE.

1. CETTE maladie regne entre le printemps & l'été: elle commence par un frisson qui est incontinent suivi de chaleur, de soif, d'inquiétude, & des autres symptomes de la fievre. Après quelques heures le malade est saisi d'une violente douleur au côté de la poitrine, qui s'étend tantôt vers les omoplates, tantôt vers l'épine, tantôt vers le devant de la poitrine. Cette douleur est accompagnée d'une toux fréquente.

Au commencement de la maladie la matiere des crachats est ténue & en petite quantité, & souvent mêlée de particules de sang; mais dans le progrès de la maladie elle est plus abondante & plus épaisse par la coction qu'elle a acquise, & toujours sanglante.

La violence de la fievre suit celle de la toux, des crachats sanglants, & de la douleur; & elle diminue à mesure que l'expectoration devient plus libre. Le ventre est quelquefois resserré, & quelquefois trop lâche; le sang que l'on tire au malade est semblable à du suif fondu, quand il est froid.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, du côté de la douleur.

Prenez eau de coquelicot, quatre onces; crystal minéral, un gros; syrop violat, une once: mêlez cela ensemble pour une potion que l'on donnera aussi-tôt après la premiere saignée.

Prenez cinq amandes douces pelées, semences de melon & de courge, de chacune demi-once; semences de pavot blanc,

trois gros ; eau d'orge, une livre & demie ; eau rose, deux gros ; sucre candi, ce qu'il en faut pour une émulsion, dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.

Prenez *décoction pectorale, deux livres ; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once & demie : mêlez cela pour un apozeme, dont le malade prendra demi-livre, trois fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces ; syrop violat, & syrop de capillaire, de chacun une once ; sucre candi ce qu'il en faut : mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent.*

On peut donner pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin seule, quand elles sont nouvelles.

Prenez *huile d'amandes douces, huile de lis, & onguent de guimauve, de chacun une once : mêlez-les pour un liniment, dont on frotera matin & soir le côté douloureux, & par-dessus on appliquera des feuilles de choux.*

3. On réitérera la saignée jusqu'à trois autres fois pendant quatre jours de suite, lorsque la douleur & la difficulté de respirer le demanderont, & on tirera chaque fois la même quantité de sang, c'est-à-dire dix onces.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

1. CETTE maladie se fait sentir au commencement de l'hiver, & souvent à la fin de cette saison. Le malade qui en est attaqué, l'est tantôt par le chaud, & tantôt par le froid ; il a des vertiges pour peu qu'il se remue ; ses joues & ses yeux sont rouges & enflammés ; il tousse fréquemment, & en toussant il ressent à la tête une douleur lancinante ; il vomit la boisson, son urine est trouble & fort rouge, son sang est semblable à celui des pleurétiques, sa respiration est fréquente & difficile, il ressent une douleur à la poitrine. Ce mal differe de l'asthme sec, en ce que l'asthme n'est jamais accompagné de fievre ; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fievre est manifeste, quoi-

que bien moins violente que dans la vraie péripneumonie.

FAUSSE PÉRIPNEUMON.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de ſang du bras droit, & donner le lendemain la potion ſuivante.

Prenez *caſſe mondée, une once, régliſſe, deux gros; quatre figues graſſes; feuilles de ſéné, deux gros & demi; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à quatre onces: coulez enſuite la liqueur, & y diſſolvez une once de manne, & demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.*

3. Si le malde a de l'horreur pour cette potion, on lui donnera à quatre heures du matin deux ſcrupules de pilules cochées majeures.

4. Le jour ſuivant on réitérera la ſaignée, & on tirera la même quantité de ſang; le lendemain on réitérera la purgation, qui ſera encore réitérée de deux ou trois jours l'un, ſelon les forces du malade; & ſi les ſymptomes ſe rendent opiniâtres, il faudra ſaigner encore deux fois, ou même davantage, en mettant quelques jours d'intervalle, ſelon le beſoin plus ou moins preſſant: mais pour l'ordinaire deux ſaignées ſuffiront.

Durant ce temps-là, ſur-tout hors des jours de la purgation, le malade uſera de la décoction pectorale, du looch, & de l'huile d'amandes douces, comme on a dit dans la pleuréſie.

DU RHUMATISME.

1. CE mal commence par des tremblements & des friſſons, & par tous les autres ſymptomes des fievres. Un ou deux jours après, & quelquefois plutôt, on reſſent une douleur très vive, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, & principalement au carpe, aux épaules, & aux genoux. Cette douleur paſſe d'un endroit à l'autre, & laiſſe toujours une rougeur & une tumeur dans le dernier endroit qu'elle a occupé.

La fievre ceſſe peu à peu, mais la douleur reſte, & devient même quelquefois plus violente. Dans le rhumatiſme des lombes la douleur ſe fait ſentir cruellement autour

des reins, & approche fort de la néphrétique, si ce n'est qu'il n'y a point de vomissement. Le malade ne pouvant demeurer couché est obligé de sortir du lit, ou de s'y tenir assis dans une continuelle agitation, tantôt se penchant en devant, & tantôt se penchant en arriere. Le sang que l'on tire est semblable à celui des pleurétiques. RHUMATISME.

2. Le premier remede est la saignée, qu'il faut faire au bras, du côté de la douleur, à la quantité de dix onces.

Prenez *eau de nénufar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; syrop de limons, une once & demie; syrop violat, une once: mêlez tout cela pour un julep, dont le malade usera à sa volonté.*

3. On peut encore prescrire l'émulsion des quatre grandes semences froides, & sur la partie douloureuse l'application du cataplasme de mie de pain & de lait avec le safran.

4. Le jour suivant il faut tirer la même quantité de sang, & encore deux ou trois jours après, & même plusieurs autres fois, s'il est nécessaire, observant néanmoins qu'après la seconde saignée on doit laisser de plus grands intervalles d'une saignée à l'autre.

5. Les jours qu'on ne fera point de saignée on donnera au malade un lavement de lait avec le sucre, ou bien celui qui suit.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavements, une livre; syrop violat, & cassonade, de chacune deux onces: melez-les pour un lavement.*

6. Si la foiblesse du malade ne peut pas supporter un grand nombre de saignées, alors après deux ou trois saignées, il faut tenter la guérison par la méthode suivante.

7. Le malade prendra de deux en deux jours une potion purgative ordinaire, & le soir des mêmes jours un calmant avec le syrop diacode, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

8. Si la maladie se rend rebelle à ces remedes, & que la grande foiblesse du malade ne lui permette pas de supporter les moindres évacuations, on tentera l'usage de l'électuaire & de l'eau anti-scorbutique, qui sont décrits dans l'article du scorbut, ces remedes étant bons contre le rhumatisme scorbutique.

9. Les jeunes gens, & ceux qui ont vécu sobrement & sans faire excès de vin, sont aussi bien guéris du rhumatisme par une diete simple, médiocrement nourrissante &

RHUMATISME. très rafraîchissante, que par des saignées qu'ils ne supporteroient pas aisément.

10. Par exemple, que le malade ne vive que de petit-lait pendant quatre jours; ensuite qu'il prenne outre cela du pain de fleur de froment, seulement au temps du dîner, jusqu'à ce qu'il soit guéri; si ce n'est que dans les derniers jours il pourra manger encore du même pain pour son souper.

Les accidents étant appaisés, il mangera du poulet bouilli, & d'autres choses de facile digestion; mais de trois jours l'un, il se contentera de petit-lait pour toute nourriture, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

DE LA FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

1. TOUTES les parties du corps, & sur-tout le visage, sont enflées, douloureuses, & très rouges; la peau est couverte de petites pustules fort proches les unes des autres qui se convertissent quelquefois en vésicules qui se répandent sur le front & sur la tête; les yeux sont cachés par l'enflure; le malade est tourmenté de frissons, de tremblements, & de tous les autres symptomes de la fievre.

Dans une autre espece de la même maladie, qui arrive après avoir bu des boissons atténuantes, il survient une petite fievre, & des pustules semblables à celles que causent les piquures d'orties, qui sont quelquefois élevées en forme de vésicules, qui disparoissent ensuite, se cachent sous la peau, causent une grande demangeaison, & se montrent de nouveau, quand on les gratte.

Il y a une autre sorte d'éruption qui paroît le plus souvent sur la poitrine par une tache fort large élevée à peine au-dessus de la surface de la peau, qui est furfureuse, & qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste, le malade se porte assez bien, & quand elle s'évanouit, il est légerement indisposé, son urine est trouble & jaunâtre. Ce mal se guérit par les mêmes remedes que le prurit violent & opiniâtre. Le malade usera de vin, & d'aliments de bon suc.

2. Il faut d'abord tirer neuf à dix onces de sang au bras, & le jour suivant on donnera une potion purgative ordinaire.

Prenez racines de guimauve & de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de sureau & de bouillon blanc; fleurs de camomille & de melilot; sommités de millepertuis, & de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres. Coulez la liqueur, & sur chaque livre ajoutez deux onces d'eau-de-vie. Trempez dedans un morceau d'étoffe de laine, que vous exprimerez & appliquerez chaudement deux fois le jour sur la partie malade; après quoi l'on se servira de la mixtion suivante.

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT.

Prenez *eau-de-vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long, & cloux de gérofle en poudre, de chacun deux dragmes. Faites une mixtion, dont on imbibera un papier brouillard pour envelopper la partie malade.*

3. Si le mal ne cede pas à une premiere saignée, on en fera une seconde; & si cela ne réussit pas, on en fera encore deux autres, laissant toujours entre chaque saignée un jour d'intervalle.

4. Les jours qu'on ne saigne pas, il faut ordonner un lavement composé de lait avec le syrop violat; une émulsion rafraîchissante, & un julep rafraîchissant.

5. Dans un prurit excessif & des éruptions invétérées de la peau, qui ne cede pas à la saignée & à la purgation:

Prenez *thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un scrupule; racine de serpentaire de virginie réduite en poudre fine, quinze grains; pierre de bezoard oriental, cinq grains; syrop d'écorces de citron, ce qu'il en faut pour former un bol, qui sera donné à l'heure du sommeil pendant vingt & un jours; & le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau de chardon bénit, six onces; eau épidémique & eau thériacale distillée, de chacune deux onces; syrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela ensemble.*

6. Le malade avalera tous les matins une demi-livre de petit-lait chaud, & suera pendant une heure.

7. Après l'usage de ces remedes, si les pustules ne se dissipent pas, il faudra faire sur les parties malades une onction avec le liniment qui suit.

Prenez *onguent de racine de patience sauvage, deux onces;*

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT. *onguent pomatum, une once; fleurs de soufre, trois dragmes; huile de bois de rhodes, un demi-scrupule. Faites un liniment.*

8. Mais il ne faut user de ces derniers remedes qu'après avoir saigné & purgé le malade, plus ou moins, selon le besoin.

DE L'ESQUINANCIE.

1. L'ESQUINANCIE arrive le plus souvent entre le printemps & l'été. La douleur & l'inflammation du gosier succedent à la fievre; de sorte que la luette, les amygdales & le larynx étant tumefiés, le malade ne peut ni avaler ni respirer.

2. Le premier remede doit être une saignée du bras très copieuse; ensuite il faut toucher les parties enflammées avec le miel rosat & l'esprit de vitriol, ou de soufre, mêlés ensemble jusqu'à une grande acidité. On se servira ensuite du gargarisme suivant, non pas à la maniere ordinaire en l'agitant dans la bouche, mais en l'y tenant simplement jusqu'à ce qu'il s'échauffe: pour lors on le réjettera, & on réitérera souvent la même chose.

Prenez *eau de plantain, de roses rouges, & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; sucre candi, trois onces. Mêlez tout cela pour un gargarisme.*

Le malade usera en même temps de l'émulsion rafraîchissante décrite dans l'article de la pleurésie.

3. Le lendemain matin, si la fievre & la difficulté de respirer ne sont pas diminuées, on réiterera la saignée, remettant la purgation au jour suivant; sinon il faut donner au malade un doux purgatif.

4. Lorsque la maladie persévere, ce qui est assez rare, il faut encore réitérer la saignée & la purgation, & appliquer sur la nuque un ample vésicatoire après la premiere saignée.

5. On donnera tous les matins, hors les jours de la purgation, un lavement émollient & rafraîchissant. Le ma-

lade obſervera une diete exacte, & il ſortira chaque jour du lit pendant quelques heures.

6. Dans toutes ces fievres que j'appelle intermittentes ou accidentelles, de même que dans la fievre ſtationnaire, il faut obſerver avec ſoin que le malade ſoit hors du lit une grande partie du jour ; qu'il vive de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choſes ſemblables ; & qu'il uſe pour ſa boiſſon ordinaire de petite biere houblonnée, ou d'eau laiteuſe.

DE LA ROUGEOLE.

1. CETTE maladie attaque principalement les enfants. La chaleur & le froid ſe ſuccedent alternativement le premier jour. Le ſecond jour la fievre ſurvient ; le malade ſe trouve fort mal ; il eſt attaqué de la ſoif, & dégoûté de toute nourriture ; ſa langue eſt blanche, ſans être ſeche ; il a une toux petite & fréquente, une douleur de tête, avec une peſanteur des yeux, & une continuelle envie de dormir ; il diſtille ſans ceſſe de ſon nez & de ſes yeux une humeur ſéreuſe (ce qui eſt un ſigne certain de la prochaine éruption des puſtules de la rougeole) ; il éternue ; ſes paupieres ſe gonflent ; il vomit ; il lui ſurvient une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres, principalement lorſque c'eſt un enfant qui fait des dents.

2. Les accidents augmentent conſidérablement juſqu'au quatrieme jour. Alors, & quelquefois, le cinquieme jour ſeulement, on voit paroître ſur le front & ſur le viſage de petites taches rouges, ſemblables à des morſures de puces, qui augmentent en nombre & en grandeur, & ſe joignant en forme de grappes, ſe ſerrent les unes contre les autres ſur tout le viſage, & le couvrent de taches rouges de différentes figures. Ces taches ſont compoſées de petites bubes de même couleur, qui s'élevent tant ſoit peu ſur la ſurface de la peau, & dont on ſent plutôt ſous le doigt les inégalités lorſqu'on les touche légerement, qu'on ne les apperçoit à la vue à quelque diſtance.

3. Ces taches qui n'ont d'abord attaqué que le viſage, s'étendent enſuite ſur la poitrine, ſur le ventre, ſur les cuiſſes, ſur les jambes, & ſur tout le corps. Elles ſont larges & rouges, & preſque point élevées au-deſſus de la ſu-

ROUGEOLE. perficie de la peau. L'éruption des pustules ne diminue pas autant la violence des symptomes que dans la petite vérole. A la vérité, il n'y a plus alors de vomissement; mais la toux, la fievre, & la difficulté de respirer augmentent; le larmoiement, l'envie de dormir, & le dégoût continuent.

4. Vers le sixieme jour la peau du visage devient rude, à mesure que les pustules s'évanouissent, & que l'épiderme se déchire. Les taches du reste du corps sont très grandes & d'un rouge très vif. Vers le huitieme jour il n'y a plus de pustules sur le visage, & très peu ailleurs. Le neuvieme jour il n'en reste plus nulle part, mais elles laissent sur le visage, sur les extrémités, & quelquefois sur tout le corps, des écailles farineuses: pour lors la fievre augmente, comme aussi la toux & la difficulté de respirer. Dans les adultes, quand on emploie un régime échauffant, les taches deviennent d'abord livides, & ensuite noirâtres.

Prenez *une livre & demie de décoction pectorale; syrop violat, & syrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela ensemble pour un apozême, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, que le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.*

Prenez *eau de cerises noires, trois onces; syrop diacode, une once. Mêlez-les pour une potion, que le malade prendra tous les soirs depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, augmentant, ou diminuant la dose à proportion de l'âge.*

5. Le malade se tiendra au lit deux jours après que l'éruption aura commencé.

6. Les boutons étant dissipés, si la fievre, la difficulté de respirer, & les autres symptomes qui imitent la péripneumonie surviennent, il faut saigner copieusement du bras, jusqu'à deux & trois fois, suivant le besoin, en laissant entre les saignées des intervalles raisonnables. Il faut aussi continuer la décoction pectorale décrite ci-dessus, de même que le looch, ou l'huile d'amandes douces seule.

Vers le douzieme jour il faut donner au malade une légere purgation.

7. La diarrhée qui suit la rougeole se guérit par la saignée.

DE LA PETITE VÉROLE.

1. La petite vérole est discrete ou confluente. Celle qu'on nomme discrete, commence par un froid & un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête & aux dos, d'envies de vomir, d'une douleur vers la fossette du cœur, & d'un assoupissement, quelquefois d'accès épileptiques, sur-tout dans les enfants; & si ces accès leur arrivent après qu'ils ont leurs dents, on peut assurer que la petite vérole paroîtra bientôt; c'est-à-dire que si un accès épileptique survient, par exemple, le soir, la petite vérole paroîtra le lendemain matin, & sera ordinairement douce & bénigne, & très rarement confluente. Les adultes ont beaucoup de disposition aux sueurs, ce qui fait juger que leur petite vérole ne sera point confluente.

2. Le quatrieme jour, depuis le commencement de la maladie, quelquefois plus tard, rarement plutôt, les pustules se manifestent, & alors les symptomes diminuent, ou cessent tout-à-fait. On apperçoit d'abord au visage, puis au cou, à la poitrine, & enfin sur toutes les parties du corps, de petites pustules pas plus grosses que des pointes d'épingle. Le malade sent alors une douleur de gosier, qui augmente à mesure que les pustules s'élevent.

3. Vers le huitieme jour, les intervalles des pustules qui étoient blancs auparavant, commencent à devenir rouges & à s'élever, ce qui est accompagné d'une douleur tensive; les paupieres grossissent tellement qu'on ne peut ouvrir les yeux. L'enflure des mains & des doigts succede immédiatement à celle du visage, dont les pustules qui, auparavant, étoient rouges & lisses, deviennent blanchâtres & inégales, ce qui est le premier signe de suppuration, & elles jettent un suc jaunâtre. L'inflammation du visage & des mains est alors au plus haut degré; les intervalles des pustules sont d'un rouge vif, & ils le sont d'autant plus, que la petite vérole est plus bénigne.

A mesure que la suppuration avance, les pustules du

PETITE VEROLE.

visage deviennent plus inégales & plus jaunes ; celles des mains & du reste du corps deviennent au contraire plus lisses & plus blanchâtres.

4. L'onzieme jour la tumeur & l'inflammation du visage diminuent, & les pustules ayant acquis une juste grosseur, qui est celle d'un bon pois, commencent à se dessécher & à s'en aller. Le quatorzieme ou le quinzieme jour elles disparoissent entierement ; celles des mains durent un jour ou deux de plus, & s'ouvrent enfin : celles du visage & de tout le reste du corps s'en vont par écailles farineuses ; ces écailles laissent sur le visage de petits creux. Durant toute la maladie le ventre est entierement constipé, ou du moins les selles sont très rares.

5. La plupart de ceux que cette maladie emporte, meurent le huitieme jour dans la petite vérole discrete, & l'onzieme dans la confluente. Car lorsque dans la petite vérole discrete on excite les sueurs par des cordiaux & un régime échauffant, il arrive le huitieme jour que le visage qui auroit dû être gonflé & enflammé dans les intervalles des pustules, se trouve au contraire flasque & blanchâtre, quoique les pustules restent rouges & élevés, même après la mort du malade ; la sueur qui avoit coulé jusqu'alors, disparoît tout d'un coup ; la phrénésie survient avec des inquiétudes & des agitations violentes ; le malade est extrémement mal, il urine souvent & peu à la fois, & il meurt au bout de quelques heures.

6. Les mêmes accidents, savoir la fievre, l'accablement, les inquiétudes, les envies de vomir, &c. se rencontrent dans les petites véroles confluentes, excepté qu'ils sont beaucoup plus violents : cependant le malade ne sue pas aussi promptement que dans la petite vérole discrete. La diarrhée précede quelquefois l'éruption, & dure un jour ou deux après ; ce qui est rare dans la petite vérole discrete. L'éruption se fait le troisieme jour, quelquefois plutôt, rarement plus tard. Quelquefois aussi elle est retardée par un fâcheux symptome, comme par une violente douleur dans les lombes, qui ressemble à un accès de néphrétique, par une douleur de côté, qui ressemble à celle de la pleurésie, par une douleur dans les membres, qui ressemble à celle du rhumatisme, ou enfin par une douleur d'estomac, qui est accompagnée de grands maux de cœur & de vomissements.

7. Les symptomes ne diminuent pas aussi-tôt après l'éruption, comme dans la petite vérole discrete ; mais ils

durent encore plusieurs jours ensuite avec la même violence. Les pustules ressemblent tantôt à celles de la rougeole, & tantôt à un éréfipele, quoiqu'il soit facile de les distinguer. Elles ne s'élevent pas comme dans la petite vérole discrete, mais étant pressées les unes contre les autres sur le visage, elles le couvrent entierement, comme feroit une pellicule rouge, & le tuméfient de meilleure heure que dans la petite vérole discrete ; ensuite il paroît sur le visage comme une pellicule blanche qui n'est pas fort élevée au-dessus de la surface de la peau.

8. Après le huitieme jour la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur brune ; on ressent à la peau une douleur plus vive ; & quand la maladie est violente, ce n'est qu'après le vingtieme jour que la pellicule s'en va par de grandes lames. Plus les pustules approchent de la couleur brune, à mesure qu'elles mûrissent, plus elles sont d'un mauvais caractere, & plus lentement elles s'en vont ; au contraire, plus elles sont jaunes, moins elles sont confluentes, & plutôt elles disparoissent.

9. La pellicule blanche étant tombée, il ne reste aucune inégalité sur le visage ; mais il paroît bientôt après des écailles farineuses d'une nature très corrosive, & qui laissent sur la peau de grandes fosses, & souvent des cicatrices. Quelquefois l'épiderme du dos & des épaules s'en va. On ne doit juger du danger de la maladie que par le nombre & la quantité des pustules du visage. Celles des pieds & des mains sont plus grosses que les autres, & à mesure qu'on s'éloigne des extrémités, on les voit plus petites & plus serrées les unes contre les autres.

10. Les adultes ont ordinairement une salivation, & les enfants une diarrhée, quoique cette derniere n'accompagne pas si constamment les petites véroles confluentes. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & d'autres fois deux ou trois jours après. La matiere des crachats est d'abord claire & ténue ; mais l'onzieme jour elle est épaisse, & ne sort qu'avec beaucoup de peine. Le malade est altéré, il a la voix rauque, il tombe dans une stupeur profonde, avec de grandes envies de vomir ; il tousse en buvant, & sa boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent vers ce temps-là, & le gonflement du visage diminue peu à peu ; mais il ne doit cesser entierement qu'au bout d'un jour ou deux. Dès que la salivation disparoît, les mains doivent se tu-

PETITE VÉROLE.

méfier considérablement, & demeurer assez long-temps dans cet état, sans quoi le malade périt immanquablement.

11. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfants que la salivation aux adultes. Dans les deux sortes de petites véroles la fievre est considérable dès le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption ; ensuite elle diminue jusqu'au temps de la maturation des pustules, après quoi elle cesse entierement.

12. Le mauvais régime cause divers symptomes funestes, comme l'affoiblissement, & l'applatissement des pustules, la pleurésie, le coma, des taches de pourpre dans les intervalles des pustules, & à leur sommet de petites taches noires dont le milieu est enfoncé, le pissement de sang & l'hémoptysie dès le commencement de la maladie, la suppression d'urine.

13. La séparation de la matiere morbifique se fait les trois ou quatre premiers jours ; & c'est alors que la fievre est plus violente. L'éruption se fait ensuite par le moyen d'une infinité de petits abcès qui couvrent la superficie du corps.

14. Le jour du plus grand danger dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires & où la matiere morbifique est moins crue, c'est l'onzieme jour, en comptant dès le commencement de la maladie. Dans une éruption plus tardive, c'est le quatorzieme ; dans la plus lente, le dix-septieme : quelquefois néanmoins, mais plus rarement, le malade meurt le vingt-unieme jour. Entre l'onzieme & le dix-septieme jour le malade ne manque jamais d'avoir tous les soirs un fâcheux redoublement dans lequel il est fort agité.

15. Quant à la cure, il faut tirer au malade neuf ou dix onces de sang l'un des trois premiers jours depuis le commencement de la maladie, & le faire ensuite vomir avec une once ou une once & demie d'infusion de safran des métaux.

16. Pendant ces premiers jours il faut délayer le sang en buvant souvent de la petite biere houblonnée, dans laquelle on mêlera l'esprit de vitriol, jusqu'à ce que les pustules paroissent entierement.

17. Quand elles seront toutes sorties (ce qui arrive ordinairement le seizieme jour de la maladie), on donnera le soir une once de syrop diacode ; ce que l'on réitérera chaque soir jusqu'au dixieme jour de la maladie.

18.

PETITE VÉROLE.

18. Si la petite vérole eſt confluente, on augmentera au dixieme jour la doſe du ſyrop diacode, dont on donnera une once le matin, & une once & demie le ſoir, jusqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

19. Si le ſyrop diacode ne convient pas, on peut y ſubſtituer le laudanum liquide, par exemple 18 gouttes pour une once de ſyrop, & vingt-cinq gouttes pour une once & demie. Que ſi le narcotique donné deux fois par jour ne peut calmer l'orgaſme, comme il arrive ſouvent ſur la fin des petites véroles fort confluentes; il faut alors le donner de huit en huit heures, ou plus ſouvent s'il eſt beſoin.

20. Mais ſi les petites véroles ſont diſcretes, il ſuffira de donner le calmant ſeulement tous les ſoirs après l'entiere éruption des puſtules, & même pour lors en moindre doſe.

21. Or de quelque genre que ſoient les petites véroles, & en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſi la phrénéſie ſurvient, il faut tout mettre en œuvre pour réprimer le mouvement déréglé des humeurs; de maniere que ſi la doſe précédente de narcotique ne produit pas l'effet qu'on en attend, il faut la réitérer juſqu'à ce que le mouvement des humeurs ſoit appaiſé, en mettant aſſez d'intervalle entre les doſes pour qu'on puiſſe s'appercevoir ſi la derniere doſe a produit ſon effet, avant que d'en donner une autre.

22. S'il ſurvient une ſuppreſſion totale d'urine, il faut que le malade ſorte du lit, & faſſe quelques tours dans ſa chambre.

23. Si la ſalive dans un corps échauffé eſt tellement viſqueuſe que le malade ne puiſſe la rejetter, il faut, avec une petite ſeringue, faire ſouvent dans ſon goſier une petite injection, qui ſoit compoſée de petite biere, ou d'eau d'orge, avec le miel roſat; ou bien l'on ſe ſervira du gargariſme ſuivant.

Prenez *écorce d'orme, ſix dragmes; racine de régliſſe, demi-once: raiſins ſecs ſans pepins, une vingtaine; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à livre & demie. Paſſez la liqueur, & diſſolvez-y oxymel ſimple, & miel roſat, de chacun deux onces.*

24. S'il eſt beſoin de véſicatoire, on en appliquera en aſſez

PETITE VÉROLE.

grand & assez fort sur la nuque, le soir qui précede une grande crise, & aussi-tôt après que le malade aura pris le narcotique. On peut aussi appliquer de l'ail à la plante des pieds depuis le huitieme jour de la maladie jusqu'à la fin, & le renouveller chaque jour.

25. Si un enfant n'ayant plus à craindre les symptomes qui accompagnent la sortie des dents, est attaqué tout à coup de spasmes, il faut considérer que ces spasmes sont peut-être un effort de la nature, qui pousse au-dehors la petite vérole, ou la rougeole, ou la fievre rouge. Ainsi on appliquera sur la nuque un véficatoire ; le malade se mettra incessamment au lit, & on lui donnera un cordial où l'on mêlera un peu de narcotique ; par exemple, pour un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique.

26. Lorsque l'onzieme jour, ou quelques jours après, la fievre secondaire accompagnée d'agitations, d'inquiétudes & d'autres pareils symptomes, devient si violente, que les narcotiques réitérés ne peuvent la calmer, & que le malade est en grand danger, il faut faire incessamment une assez copieuse saignée, c'est-à-dire à la quantité de douze onces, ou environ ; & même la réitérer une ou deux fois les jours suivants, si les accidents le demandent, & non autrement.

27. On pourra aussi donner une douce purgation le treizieme jour, & non plutôt, ou quelqu'un des jours suivants, pourvu que la saignée ait été faite. Ce purgatif sera composé d'une once d'électuaire lénitif, dissous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou d'eau alexitere de lait.

28. Mais ni la saignée ni la purgation n'empêchent pas de mettre en usage les calmants, qu'il faudra donner, sans avoir égard à quoi que ce soit, en forte dose, & les réitérer, s'il est néceſſaire : car, dans cette maladie, on ne peut se dispenser d'avoir recours à ces remedes.

29. Quand les pustules seront entierement seches, on enduira la peau du visage d'un liniment fait avec parties égales d'huile d'amandes douces & de pomade pendant deux jours, & non au-delà.

30. Le vingt & unieme jour, depuis le commencement de la maladie, il faut tirer du sang au bras, & le jour suivant donner un purgatif que l'on réitérera jusqu'à trois fois, laissant entre chaque purgation un jour d'intervalle.

31. Pour ce qui est du régime, le malade doit s'abstenir de garder le lit jusqu'au sixieme jour, & s'y tenir en-

ſuite juſqu'au dix-ſeptieme, ſans être autrement couvert que lorſqu'il étoit en ſanté. Il uſera de décoctions d'orge & d'avoine, & de pommes cuites pour ſa nourriture, & de petite biere pour ſa boiſſon; & après l'onzieme jour, on pourra lui donner quatre ou cinq cuillerées de vin d'Eſpagne, deux fois par jour.

PETITE VÉROLE.

32. Si l'enflure des jambes ne cede pas aux évacuations preſcrites, il faudra y employer une fomentation faite avec les feuilles de mauve, de bouillon blanc & de ſureau, les fleurs de camomille & de mélilot bouillies dans le lait, ce qui la diſſipera aiſément.

33. Si le malade eſt attaqué d'un crachement de ſang les premiers jours de la maladie, ou qu'il rende une urine ſanglante, il faut en ce cas lui donner la poudre & la teinture qui ſont preſcrites ci-après dans l'article de l'hémoptyſie; & cela de ſix en ſix heures, juſqu'à ce que ces ſymptomes aient entierement ceſſé, & y joindre auſſi les narcotiques en grande doſe.

DE LA DANSE DE S. GUI.

1. VOYEZ la deſcription de cette maladie à la p. 525.

2. Quant à la cure, on commencera par tirer huit onces de ſang au bras, plus ou moins ſelon l'âge & les forces du malade.

Le jour ſuivant, on lui donnera la moitié, ou un peu plus, à proportion de ſon âge, d'une potion purgative ordinaire, & le ſoir la potion ſuivante:

Prenez *eau de ceriſes noires*, *trois onces*; *eau épileptique de Langius*, *une once*; *thériaque*, *un ſcrupule*; *laudanum liquide*, *huit gouttes*: *mêlez tout cela enſemble*.

On lui donnera de deux jours l'un, juſqu'à trois fois, une potion purgative, & le ſoir une potion calmante.

3. Enſuite on réitérera la ſaignée & la potion purgative comme ci-deſſus, juſqu'à trois ou quatre fois, laiſſant néanmoins un intervalle entre les évacuations, pour ménager les forces du malade.

4. Les jours qu'il ne ſera pas purgé, on lui donnera les remedes ſuivants:

Prenez *des conſerves d'abſynthe & d'écorce d'orange*, *de*

DANSE DE S. GUI.

chacune une once ; conserve de fleurs de romarin, demi-once ; thériaque vieille, & noix muscade confite, de chacune trois gros ; gingembre confit, un gros ; syrop de suc de citron, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade, le matin, & à cinq heures après midi ; & il boira par-dessus cinq cuillerées du vin médicamenteux que voici :

Prenez *racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire & d'angélique, de chacune une once ; feuilles de rue, de sauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & sommités de petite centaurée, de chacune une poignée ; baies de genievre, six dragmes ; & l'écorce de deux oranges : coupez tous ces ingrédients, & les mettez infuser à froid dans six livres de vin de Canarie, que l'on ne coulera qu'à mesure que l'on en fera usage.*

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone composée, de chacune une once ; syrop de pivoine, six gros : mêlez tout cela pour un julep. Le malade en prendra tous les soirs quatre cuillerées en se mettant au lit, y joignant huit gouttes d'esprit de corne de cerf.*

5. On lui appliquera à la plante des pieds l'emplâtre de gomme caragne.

6. De peur de rechûte, on lui fera une saignée, & on le purgera pendant quelques jours dans la même saison de l'année suivante, ou un peu auparavant.

7. Il me paroît vraisemblable que cette méthode peut convenir à la cure de l'épilepsie des adultes ; ce que je n'ai pourtant pas encore éprouvé ; mais, comme la danse de S. Gui a coutume d'attaquer plutôt les enfants, il faudroit dans la cure de l'épilepsie des adultes tirer du sang en plus grande quantité, & augmenter la dose des purgatifs.



DE L'APOPLEXIE.

1. C'EST un très profond ſommeil, & une privation entiere de ſentiment & de mouvement, à l'exception de la reſpiration que les malades ont difficile, & avec ronflement.

2. Il faut au plutôt tirer douze onces de ſang du bras, & enſuite huit onces des veines jugulaires: après cela, donner auſſi-tôt un vomitif compoſé d'une once & demie, ou de deux onces d'infuſion de ſafran des métaux.

On appliquera ſur la nuque un grand véſicatoire.

Pendant ce temps-là, le malade doit être droit ſur ſon ſéant dans ſon lit, & peu chargé de couvertures.

Il faut lui faire flairer de l'eſprit volatil de ſel ammoniac le plus rectifié.

3. L'opération du vomiſſement étant finie, on lui donnera trois ou quatre cuillerées du julep ſuivant:

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone compoſée, & eau épileptique de Langius, de chacune une once; eſprit de corne de cerf, vingt gouttes; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un julep.*

Ou bien on lui fera prendre deux ou trois fois pendant l'accès, de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure une cuillerée d'eſprit de lavande tout pur.

4. Il faut avoir ſoin de ne pas donner en cette occaſion des cordiaux trop chauds, & trop fréquemment, comme on a coutume de faire: car, de quelque vertu ſpécifique qu'ils ſemblent être doués, ils ſont plus nuiſibles qu'utiles, parcequ'ils agiſſent en fondant les humeurs, & par conſéquent ils augmentent le mal. Le fardeau des couvertures trop peſantes produit le même effet.

5. L'accès étant fini, il faut, pour prévenir la rechûte, donner les remedes ſuivants.

Prenez *pilules cochées majeures, deux ſcrupules. Le malade les prendra ſix fois, de trois en trois jours, à quatre heures du matin, & il dormira par-deſſus.*

Prenez *des conſerves de fleurs de ſauge & de romarin, de chacune une once; conſerve d'écorce d'orange, ſix gros; noix muſcade confite, & gingembre confit, de chacun demi-once;*

APOPLEXIE. thériaque vieille, deux gros; poudre de diambra & de diamoschi, de chacune un gros; syrop de citrons confits, ce qu'il en faut pour former un opiat, dont le malade avalera la grosseur d'une châtaigne matin & soir, & il boira par-dessus deux cuillerées d'eau épileptique de Langius.

Prenez *ambre gris, demi-gros; huiles distillées de graine d'anis, de canelle & de noix muscade, de chacune deux gouttes; huile de gérofle, une goutte; sucre dissous dans l'eau de fleurs d'orange, quatre onces: formez de cela des tablettes. Le malade en prendra une à sa volonté.*

6. Il doit s'abstenir de toute boisson forte, & vivre de décoctions d'orge & d'avoine, & de bouillons de poulet; & quelquefois, sur-tout pendant qu'il se purgera, manger du poulet, de l'agneau, & d'autres choses semblables qui sont d'un bon suc, & de facile digestion.

DE L'OPTHALMIE

ou INFLAMMATION DES YEUX.

1. ON connoît assez cette maladie par la rougeur & l'inflammation des yeux du malade.

Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, & donner le lendemain une potion purgative ordinaire, qu'il faut encore réitérer deux fois, laissant deux jours d'intervalle. Le soir de chaque purgation le malade prendra une potion calmante faite avec une once de syrop diacode.

2. Les jours exempts de purgation, il prendra trois ou quatre fois dans la journée quatre onces d'une émulsion faite avec les grandes semences froides, & la semence de pavot blanc.

Prenez *eaux de plantain, de roses rouges & de frai de grenouilles, de chacune une once; tutie préparée, une dragme: mêlez tout cela pour un collyre, dont on fera tomber quelques gouttes dans l'œil deux fois le jour: ce qu'il ne faut faire qu'après la premiere purgation.*

3. Si la maladie ne cede pas à ces premiers remedes, on réitérera la saignée une ou deux fois, sur-tout si le sang

est semblable à celui des pleurétiques, & la purgation sera aussi réitérée à proportion. OPHTHALMIE.

4. Le malade s'abstiendra de vin & de toute liqueur forte; il évitera les aliments indigestes & de haut goût; & les jours exempts de purgation, il boira du lait coupé, après l'avoir fait bouillir.

5. Il est à remarquer que l'ophthalmie ne cede pas toujours aux saignées & aux purgations réitérées. En ce cas-là une potion calmante faite avec une once de syrop diacode, & donnée tous les soirs, acheve la cure, sans qu'il soit besoin d'autres secours.

DE LA CHUTE DE MATRICE.

1. PRENEZ *écorce de chêne deux onces. Faites les bouillir dans quatre livres d'eau, que vous réduirez à deux. Ajoutez-y sur la fin, écorce de grenade concassée, une once; roses rouges & fleurs de grenade, de chacune deux poignées; vin rouge, demi-livre. Coulez la liqueur, & trempez-y une flanelle que vous appliquerez sur la partie malade. Cette application se fera le matin, deux heures avant que la malade sorte du lit, & le soir quand elle sera couchée; & cela jusqu'à ce que la maladie soit guérie.*

DE LA NÉPHRÉTIQUE.

1. CE mal se manifeste par une douleur fixe à la région des lombes, par une urine sanglante, par des sables ou des pierres que l'on rend : il y a un engourdissement à la cuisse du côté du rein malade; le testicule du même côté se retire; les nausées & les vomissements se joignent aux autres symptomes. La douleur de colique ressemble à celle de la néphrétique, quoiqu'il y ait des symptomes entierement différents, qui sont énoncés dans l'article de la colique bilieuse.

2. Si le malade est d'un tempérament sanguin, il faut lui tirer dix onces de sang au bras du côté qui répond au

NÉPHRÉTIQUE.

rein malade ; ensuite on fera bouillir deux onces de racine de guimauve dans huit livres de petit lait que le malade boira incessamment ; puis on lui donnera le lavement qui suit.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once ; feuilles de mauve, de pariétaire, & de branc-ursine, de chacune une poignée, & autant de fleurs de camomille ; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à une livre & demie.*

3. Après le vomissement & le lavement rendu, on ordonnera une assez forte dose de laudanum liquide, par exemple jusqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou seize grains de pilules de Mathieu.

4. La saignée ne convient pas aux gens âgés & à ceux qui sont affoiblis par la longueur de la maladie, non plus qu'aux vieilles femmes qui sont sujettes aux vapeurs, sur-tout si au commencement de l'accès elles rendent des urines noires & sablonneuses. Pour tout le reste, il faut suivre la route que nous venons d'indiquer.

5. Pour guérir le pissement de sang qui est produit par le calcul des reins, le malade prendra une fois chaque semaine deux onces & demie de manne dissoutes dans deux livres de petit-lait.

6. Il est quelquefois avantageux de boire abondamment de la petite biere.

7. Quand le calcul des reins est considérable, on sent une douleur obtuse & assez supportable, sans qu'il y ait d'accès néphrétique.

8. Le malade ne doit point prendre les eaux ferrugineuses sans s'assurer auparavant que le calcul est assez petit pour descendre par les ureteres. Voici à quoi on le connoîtra surement. Si le malade a déja souffert auparavant quelque attaque de néphrétique, savoir une violente douleur à l'un des reins, laquelle s'étend le long de l'uretere, avec un vomissement considérable ; c'est une marque certaine que le rein ne contient pas une grosse pierre, mais un amas de petites ; une desquelles entrant de temps en temps dans l'uretere produit l'accès néphrétique, qui ne cesse guere que cette petite pierre ne soit tombée dans la vessie.

Dans ce cas-là, il n'est pas de meilleur remede que la

boisson des eaux ferrées. Mais si le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, c'est une preuve que le calcul est trop gros pour qu'il puisse sortir du rein; & alors il faut éviter les eaux ferrées. NÉPHRÉTIQUE.

DE LA DYSSENTERIE,

DE LA DIARRHÉE & DU TÉNESME.

1. La dyssenterie commence par des frissons qui sont suivis d'une chaleur par tout le corps; ensuite viennent des tranchées du ventre, & bientôt après des déjections fréquentes & glaireuses mêlées quelquefois de stercoreuses; & ces déjections ne se font qu'avec de violentes douleurs, de maniere qu'il semble que tous les visceres sont prêts de s'échapper hors du ventre toutes les fois que le malade se présente au siege. On apperçoit quelquefois dans les matieres de petites lignes de sang; & d'autres fois on n'y en remarque pas la moindre pendant toute la maladie.

2. Dans le progrès du mal on rend quelquefois le sang tout pur, & les intestins tombent dans une gangrene incurable. Lorsque le malade est dans la fleur de son âge, ou qu'il a été trop échauffé par des cordiaux, il lui survient une fievre violente, sa langue est blanchâtre & couverte d'une mucosité épaisse; quelquefois elle est noire & seche; les forces s'abattent, les esprits se dissipent, l'intérieur de la bouche & le gosier se trouvent couverts d'aphthes, sur-tout lorsque l'humeur peccante a été mal à propos fixée par des astringents, au lieu d'avoir été évacuée par les purgatifs. Il arrive quelquefois, sans qu'il y ait de fievre, que le mal commence par les tranchées, qui sont suivies des autres accidents.

3. Dans la diarrhée les malades rendent leurs matieres sans qu'elles soient mêlées de sang, & sans qu'il y ait aucune marque d'ulcération aux intestins.

4. Dans le tenesme il y a de continuelles envies d'aller à la selle, quoique le malade ne rende que quelques mucosités sanglantes ou purulentes, en très petite quantité.

5. Il faut commencer par tirer promptement du sang

DYSSENTERIE, DIARRHÉE ET TÉNESME.

au bras, & donner le même soir une potion calmante, & le lendemain une potion purgative ordinaire, que l'on réiterera deux fois, laissant un jour d'intervalle, & réiterant de même les potions calmantes dès que les purgations ont produit leur effet ; & les jours qu'on ne purge pas, il faut donner le calmant matin & soir.

6. Après avoir fait au malade une saignée, & l'avoir purgé une fois, on lui fera user du cordial qui suit, durant tout le cours de la maladie.

Prenez *eaux de cerises noires & de fraises, de chacune trois onces ; eau épidémique, eau de scordium composée, & eau de canelle orgée, de chacune une once ; perles préparées, un gros & demie ; sucre candi, ce qu'il en faut ; eau rose, demi-once, afin de donner un goût agréable. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses, ou bien à volonté.*

7. La boisson doit être du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien la décoction blanche qui suit.

Prenez *corne de cerf calcinée, & mie de pain blanc, de chacune deux onces. Faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine que vous réduirez à deux. Puis ajoutez-y ce qu'il faut de sucre pour donner à la liqueur un goût agréable. Ou, si la foiblesse du malade le demande, faites bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de canarie. On prendra cette boisson froide.*

8. Quand le malade aura été purgé trois fois, tout le traitement consiste à user deux ou trois fois dans la journée du laudanum liquide, & à donner de temps en temps un lavement d'une demi-livre de lait de vache avec un gros & demi de thériaque ; remede qui est excellent dans les cours de ventre.

9. Lorsque le flux de ventre n'est qu'une simple diarrhée, donnez au malade tous les matins le bol suivant, sans saignée ni purgation.

Prenez *rhubarbe en poudre, demi-gros, plus ou moins, selon les forces du malade ; & avec suffisante quantité de diascordium faites un bol où vous ajouterez deux gouttes d'essence de canelle.*

10. Les soirs des mêmes jours on donnera un calmant composé d'une once d'eau de canelle orgé, & de quatorze gouttes de laudanum liquide.

11. Lorsque de simples tranchées sans déjections tourmentent le malade, on les guérit en faisant boire beaucoup de petit-lait froid, & en le donnant tiede en lavement, comme dans le choléra morbus on donne l'eau de poulet, ou le lait coupé avec la biere. DYSSENTERIE, DIARRHÉE ET TÉNESME.

12. Si cette maladie dure plus long temps, en sorte que toute sa violence se fasse sentir à l'intestin rectum, avec une continuelle envie d'aller à la selle, il faut mettre le malade à un régime fortifiant, & lui donner quelque liqueur cordiale propre à rétablir les forces; & à mesure qu'elles se rétabliront, le ténesme se guérira de lui-même.

13. Quant la dyssenterie est mal guérie, le malade est quelquefois travaillé de douleurs pendant des années entieres : en ce cas-là la saignée réitérée opere la guérison.

14. Il faut observer que dans les constitutions de l'air qui ne sont pas trop favorables à la dyssenterie, cette maladie, sans qu'il soit besoin de recourir aux évacuations, se guérit par le seul laudanum, qu'il faut réitérer matin & soir, jusqu'à ce que tous les symptomes soient appaisés, & même trois fois, s'il est nécessaire, dans l'espace d'un jour ou d'une nuit.

DE LA COLIQUE BILIEUSE.

1. C'EST une très cruelle douleur des intestins qui serre le ventre comme avec une bande, ou qui, étant fixée dans un point, semble percer le ventre : elle se rallentit de temps en temps, & revient ensuite de plus belle.

2. Dans le commencement elle n'est pas si fixe dans un point; le vomissement n'est pas si fréquent, & le ventre n'est pas si obstinément rebelle aux purgatifs : mais plus elle augmente, plus elle se fixe, le vomissement devient plus fréquent, le ventre plus resserré, & la colique dégénere enfin en passion iliaque.

3. On la distingue aussi de la néphrétique. 1°. La douleur néphrétique est fixée dans le rein, & elle s'étend du rein au testicule selon la longueur de l'uretere ; au lieu que la douleur de colique est vague, & entoure le ventre

COLIQUE BILIEUSE.

comme une ceinture. 2°. La colique augmente après le repas, & la néphrétique diminue plutôt. 3°. Dans la colique on est plus soulagé par les déjections & le vomissement que dans la néphrétique. 4°. Dans la néphrétique l'urine est d'abord claire & ténue ; ensuite elle dépose quelque sédiment, & enfin il sort du sable & du gravier : mais dans la colique les urines sont fort grossieres, dès le commencement.

4. Il faut saigner copieusement le malade au bras, & trois ou quatre heures après donner une potion anodine : le jour suivant un doux purgatif ; puis laissant un jour d'intervalle, on réiterera le purgatif jusqu'à trois fois.

5. Mais si la colique a été causée par l'usage excessif des fruits d'été, ou d'autres aliments semblables, il faut d'abord nettoyer l'estomac en faisant boire abondamment du lait coupé avec la petite biere ; après quoi on donnera la potion anodine. Le lendemain on saignera le malade, & on continuera à le traiter suivant la méthode prescrite.

6. Quand cette colique, mal traitée, a beaucoup fatigué un malade, & l'a, pour ainsi dire, épuisé, un grand usage de l'eau épidémique, ou de quelqu'autre confortatif que ce soit, qui a toujours été plus agréable au goût du malade, même pendant sa santé, le soulage alors contre toute espérance.

DU CHOLERA MORBUS.

1. CETTE maladie qui arrive ordinairement dans le cours du mois d'Août, ne passe guere les premieres semaines du mois de Septembre ; mais quand elle est causée par la crapule & la gourmandise, elle arrive dans tous les temps : & quoique ces deux sortes de maladies se guérissent l'une & l'autre de la même maniere, celle-ci est pourtant d'une espece différente.

2. Le mal se manifeste par des vomissements énormes, & par des déjections d'humeurs corrompues, que l'on rend avec beaucop de peine & de difficulté, par des douleurs du ventre & des intestins qui sont très violentes, & accompagnées de gonflement & de tension, par la cardialgie, la soif, le pouls vîte & fréquent, petit & inégal, par

des ardeurs, des angoiſſes, des nauſées très incommodes, des ſueurs, des contractions des bras & des jambes, des défaillances, par la froideur aux extrémités, & par d'autres ſymptomes qui font aſſez ſouvent périr le malade en vingt-quatre heures.

CHOLERA MORBUS.

3. Il faut faire bouillir un jeune poulet dans une grande quantité d'eau, en ſorte que la décoction n'ait preſque aucun goût de la chair de l'animal. Le malade boira coup ſur coup pluſieurs grands verres de cette décoction tiede, ou à ſon défaut, de petit-lait, & on lui donnera en même temps pluſieurs lavements de la même décoction. On peut ajouter à chaque verre de boiſſon & à chacun des lavements une once des ſyrops de laitue, de pourpier, de nénufar, ou violat.

4. Après tout ce lavage, qui demande trois ou quatre heures, un narcotique termine le traitement.

5. Si le Médecin ne vient qu'après que les vomiſſemrnts & les déjections ont réduit le malade aux abois, & que les extrémités ſoient déja froides, il faut alors avoir recours au laudanum liquide, qui ſera donné en plus forte doſe, par exemple vingt-cinq gouttes dans une once d'eau de canelle forte; & quand les ſymptomes ſeront appaiſés, il ne faudra pas laiſſer de réitérer tous les jours ce remede ſoir & matin, mais en moindre doſe, juſqu'à ce que le malade ſoit rétabli.

6. Il y a une ſorte de choléra morbus qui attaque ſouvent les enfants, & qui en enleve pluſieurs. Ce mal leur arrive dans le temps que les dents pouſſent, ou parcequ'on les a trop gorgés d'aliments.

7. Leur âge tendre ne permet pas de leur laver l'eſtomac avec cette ample boiſſon de liqueur qui eſt néceſſaire aux adultes, & moins encore de mettre leurs humeurs dans un grand mouvement par des purgatifs réitérés; de maniere qu'il faut les traiter par le ſeul uſage du laudanum liquide. Ainſi on leur en donnera deux, trois, ou quatre gouttes, ou plus encore ſuivant leur âge, dans une cuillerée de petite biere, ou de quelqu'autre liqueur appropriée; & on réiterera ce remede ſelon qu'il ſera néceſſaire.



DE LA COLIQUE DE POITOU.

1. C'EST une espece de colique qui dégenere ordinairement en paralysie, & par laquelle le mouvement des mains & des pieds se trouve entierement dépravé. Elle est très commmune dans les isles Caraïbes, où elle attaque un grand nombre de gens.

2. Cette cruelle douleur se guérit par le baume du Pérou donné fréquemment & en grande dose. On en donnera deux ou trois fois par jour vingt, trente, ou quarante gouttes mêlées avec une cuillerée de sucre fin pulvérisé. Les douleurs cedent à ce remede, mais la paralysie n'est pas guérie.

DE LA PASSION ILIAQUE.

1. LE mouvement péristaltique des intestins se trouve renversé dans cette maladie. Les purgatifs & les lavements même deviennent émétiques, & les excréments sont rejetés par la bouche.

2. On commencera par tirer neuf ou dix onces de sang au bras, & quelques heures après on donnera la poudre suivante.

Prenez *racine de scammonée, ou à son défaut résine de jalap, douze grains ; calomelas de Turquet, un scrupule. Mêlez-les pour une poudre, que le malade prendra dans une cuillerée de lait de vache, & il boira par dessus une ou deux cuillerées du même lait.*

3. Ou bien si l'on aime mieux les pilules.

Prenez *pilules de duobus, un demi-gros ; calomelas, un scrupule ; baume du Pérou, ce qu'il en faut pour former quatre pilules, qui seront avalées dans une cuillerée de syrop violat.*

PASSION ILIAQUE.

4. Si le malade revomit ce remede, on lui donnera aussi-tôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle forte. Les envies de vomir & les tranchées du ventre ayant cessé par ce moyen, on réitérera le purgatif dont nous venons de parler. Mais si après que l'opération du narcotique sera finie, les envies de vomir & les douleurs recommencent, sans que le purgatif produise son effet, on reviendra de nouveau à l'usage du calmant, que l'on réitérera de quatre en quatre, ou de six en six heures, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de douleur dans les intestins, & alors le purgatif agira par les selles.

5. Après l'opération du purgatif, le malade prendra vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle forte, & il réitérera cette potion deux ou trois fois, & plus encore s'il est besoin dans la journée, jusqu'à ce que le vomissement & la douleur aient entierement cessé; & alors même, pour confirmer la guérison, il faudra continuer durant quelques soirs le narcotique, mais à moindre dose.

DU FLUX EXCESSIF DES MENSTRUES.

1. L'EXCÈS de ce flux paroît par la peine qu'ont celles qui le souffrent à le supporter, par le dégoût & la foiblesse qu'il leur cause, la cachexie où il les jette, l'enflure des jambes, & la mauvaise couleur du visage.

2. On tirera d'abord huit onces de sang au bras; on donnera le lendemain une potion purgative ordinaire, & on la réitérera deux autres fois, laissant un jour d'intervalle. Le soir de la purgation on donnera une potion calmante composée de syrop diacode.

3. Les jours exempts de la purgation le malade usera des remedes suivants.

Prenez *conserve de roses seches, deux onces; trochisques de terre de lemnos, un gros & demi; écorce de grenades, corail rouge préparé, & bol d'arménie, de chacun deux scrupules; pierre hématite, & sang dragon, de chacun un scrupule; & avec suffisante quantité de syrop de coins, réduisez tout cela en consistance d'électuaire. La malade en prendra la grosseur d'une noix muscade le matin, & à cinq heures après*

midi, & elle boira par dessus six cuillerées du julep suivant.

FLUX EXCESS. DES MENST.

Prenez *eau de bourgeons de chêne, & eau de plantain; de chacune trois onces; eau de canelle orgée, & syrop de roses seches, de chacun une once; esprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité.*

Prenez *feuilles de plantain & d'orties, de chacune également & ce qu'il en faut : pilez-les ensemble, & en exprimez le suc que vous clarifierez ensuite. La malade en prendra souvent quatre ou cinq cuillerées.*

4. Après la premiere purgation il faut appliquer sur la région des lombes l'emplâtre qui suit.

Prenez *emplâtre de minium, & emplâtre pour les hernies, de chacun parties égales. Malaxez-les ensemble, étendez-les sur de la peau, & les appliquez.*

DE LA COLIQUE HYSTÉRIQUE.

1. C'EST une espece, ou plutôt un symptome considérable de l'affection hystérique, & un des plus fréquents de cette maladie, auquel se joint une douleur très violente vers la fossette du cœur, & l'excrétion d'une humeur verdâtre par le vomissement.

2. De peut qu'un amas de mauvaises humeurs n'empêche l'effet du remede calmant, il faut que la malade boive promptement beaucoup de petit-lait, & qu'elle le rejette par le vomissement ; après quoi on lui donnera vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, dans une once d'eau de canelle forte, ou d'eau épidémique, ou de quelque autre véhicule.

3. Dans l'usage du narcotique, il faut observer de le réitérer jusqu'à ce que tous les symptomes soient calmés, mettant néanmoins un intervalle raisonnable entre les doses, afin de pouvoir juger de l'effet qu'a produit la premiere avant que d'en donner une seconde.

4. Si la malade est d'un tempérament sanguin, ou si elle est fort vigoureuse, & qu'elle n'ait pas été souvent attaquée de la colique hystérique, en ce cas-là il faut lui

tirer

tirer du sang au bras, avant que de lui donner le vomitif qui a été prescrit. COLIQUE HYSTÉRIQ.

5. Le clou hystérique se guérit par la même méthode; mais si la colique hystérique dure long-temps, & attaque la malade par accès, elle doit dans l'intervalle des accès, ou hors des accès, user des remedes qui suivent.

Prenez *zédoaire réduite en poudre subtile, un gros; & avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron confite, formez un bol, qui sera pris matin & soir pendant trente jours. La malade boira par-dessus l'infusion suivante.*

Prenez *zédoaire coupée menu, une demi-once; vin de Canarie, quatre onces. Faites infuser à froid pendant douze heures, coulez la liqueur & la gardez pour l'usage.*

6. Ou bien on usera du baume du Perou, comme pour la colique de Poitou.

7. Ce que l'on propose ici pour la colique hystérique, peut aussi convenir pour la colique hypocondriaque; & il faut soigneusement observer que la nature de ces deux maladies semble demander que l'on tente pour les guérir diverses sortes de remedes, jusqu'à ce qu'on trouve celui qui est véritablement propre à les détruire. Le Mars est un des plus utiles.

8. La colique hystérique se convertit très souvent en ictere, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques. Cet ictere se guérit de lui-même: mais lorsqu'il dure trop long-temps il faut donner l'apozeme qui suit.

Prenez *racine de garance, & de curcuma, de chacune une once; grande chélidoine, & sommités de petite centaurée, de chacune une poignée. Faites bouillir tout cela dans partie égale de vin du Rhin, & d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux livres: coulez la liqueur, & y dissolvez deux onces de syrop des cinq racines, pour un apozeme que le malade prendra chaudement, à la quantité d'une demi-livre matin & soir, jusqu'à sa guérison.*



DE LA JAUNISSE

Qui n'a point été précédée de la Colique.

1. LA couleur jaune par-tout le corps, & particulierement au blanc des yeux, est le premier signe de la jaunisse, ce qui fait que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. La demangeaison par-tout le corps, la pesanteur, la lassitude, l'amertume de la langue, quelquefois le vomissement bilieux, le hoquet, les déjections blanchâtres, l'urine safranée, qui teint de la même couleur les linges qu'on y trempe, sont encore des signes de la maladie.

2. Il faut d'abord donner au malade une potion purgative ordinaire, ensuite lui faire user des remedes suivants, & pendant ce temps-là il faut réitérer la purgation de quatre en quatre jours.

Prenez *conserves d'absynthe-romaine, & d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muscade confite, poudre d'arum composée, & mars préparé avec le vinaigre, de chacune demi-once; extrait de gentiane, & crême de tartre, de chacun deux gros; safran en poudre demi-gros; & avec ce qu'il faut de syrop des cinq racines, formez un electuaire dont on donnera le matin & l'après midi la grosseur d'une noix muscade (ou bien, au lieu de cet électuaire, les pilules chalybées); & par-dessus la prise du matin le malade boira quatre livres d'eau minérale, & par-dessus la prise de l'après midi, une demi-livre de l'apozeme qui a été décrit dans l'article de la colique hystérique.*

3. Mais si le malade est menacé d'hydropisie, il boira matin & soir l'apozeme par-dessus la prise de l'électuaire.

4. Si la maladie résiste à ces remedes long-temps pratiqués, il faut aller prendre les eaux ferrées sur le lieu même.



POUR PRÈVENIR L'AVORTEMENT.

1. Il faut prescrire les mêmes remedes que pour prévenir le flux excessif des menstrues, en omettant seulement la purgation & les sucs de plantes.

DU FLUX IMMODÉRÉ DES VUIDANGES.

1. Le flux naturel des vuidanges consiste en trois choses. D'abord il coule un sang pur & abondant pendant trois jours; ensuite un sang aqueux semblable à de la lavure de chair, & qui continue ainsi environ quatre jours : il sort après cela une matiere visqueuse & mucilagineuse, point, ou peu mêlée de sang, ce qui dure pendant six ou sept jours, & même plus long-temps.

2. Le flux immodéré des vuidanges se fait connoître par l'affoiblissement de la malade, par les défaillances, par la sortie d'un sang grumelé, par un dégoût pour toute sorte de nourriture, une douleur dans les hypocondres, une tension du ventre, un pouls débile & fréquent, un obscurcissement de la vue, un tintement des oreilles, & par des convulsions.

3. Le régime doit être incrassant, & on y joindra la boisson suivante

Prenez *eau de plantain*, & *vin rouge*, *de chaque une livre Faites-les bouillir jusqu'à diminution du tiers*, & *les edulcorez avec suffisante quantité de sucre fin : laissez refroidir cette boisson, dont vous donnerez une demi-livre deux ou trois fois par jour.*

4. Pendant ce temps-là on fera prendre au malade quelque julep hystérique doux, & on lui fera flairer le nouet suivant.

Prenez *galbanum*, & *assa-fœtida*, *de chacun deux dragmes ; castoreum*, & *sel volatil de succin*, *de chacune demi-dragme. Mêlez tout cela*, & *l'enfermez dans un nouet.*

Ou bien, prenez *esprit volatil de sel ammoniac*, *deux dragmes*, *que le malade portera souvent à son nez.*

DE LA SUPPRESSION DES VUIDANGES.

1. DANS cet état le ventre se gonfle, une douleur gravative se fait sentir au ventre, aux lombes, & aux aînes; le visage devient rouge, la respiration est difficile, les yeux se troublent, il survient des frissons & une fievre aiguë, des défaillances, des sueurs froides; on sent une pesanteur & une ardeur à la matrice; il y a paralysie aux parties inférieures, & quelquefois même il survient une épilepsie.

2. La malade se doit mettre d'abord au lit; il faut lui appliquer au plutôt un emplâtre hystérique sur l'ombilic, & lui donner de l'electuaire suivant.

Prenez *conserves d'absynthe romaine & de rue, de chacune une once; trochisques de myrrhe, deux gros; castoreum, safran, esprit volatil de sel ammoniac, & assa-fœtida, de chacun demi-gros; & avec suffisante quantité de syrop des cinq racines, faites un électuaire, dont la malade prendra la grosseur d'une noix muscade, de quatre en quatre heures, buvant par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone composée, deux onces; sucre candi, ce qu'il en faut.*

5. Ou bien la malade prendra de quatre en quatre heures un scrupule de trochisques de myrrhe.

3. Si ces remedes ne font pas revenir les vuidanges, il faut donner le laudanum au-moins une fois de la maniere suivante.

Prenez *laudanum liquide, quatorze gouttes, dans une once d'eau de bryone composée; ou bien un grain & demi de laudanum solide, réduit en pilules avec un demi-scrupule d'assa-fœtida.*

4. Si ces remedes n'ont pas de succès, il faut alors donner au moins une fois un lavement avec le lait & le sucre.



DE L'HYDROPISIE.

1. Les fosses que le doigt laisse le soir, en appuyant sur la partie inférieure des jambes, & qui se dissipent le matin, sont le premier signe de cette maladie, principalement si la respiration est difficile. Il n'est pourtant pas rare aux femmes grosses, & à celles dont les menstrues sont supprimées, & aux hommes qui sont subitement délivrés d'un asthme invétéré, d'être attaqués de cette même enflure.

2. Les jambes & les pieds étant tendus jusqu'à l'excès, les eaux s'épanchent dans le ventre, & le distendent peu à peu jusqu'au dernier point; enfin elles se jettent sur les visceres les plus nobles, & suffoquent le malade.

3. A mesure que les parties attaquées d'hydropisie augmentent de volume, les autres maigrissent : il y a difficulté de respirer, peu d'urine, & une soif violente. Cette maladie arrive ordinairement aux hommes sur le déclin de l'âge, & aux femmes quand elles cessent d'avoir des enfants.

4. Les indications curatives doivent tendre, 1°. à évacuer les eaux, 2°. à donner de la vigueur au sang, dans la vue de prévenir un nouveau dépôt de sérosité.

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très fine, une dragme; gingembre pulvérisé, un demi-scrupule; syrop de nerprun, une once. Mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra de grand matin, tous les jours, ou de deux jours l'un, selon ses forces, jusqu'à ce que les parties soient désenflées.*

Ou bien, prenez *pulpe de tamarins, une demi-once; feuilles de sené, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, qui sera réduite à trois onces : passez la liqueur, & dissolvez-y manne, & syrop de roses solutif, de chacun une once; syrop de nerprun, demi-once; électuaire de suc de roses, trois gros, pour une potion qui sera prise comme la précédente.*

Ou bien, prenez *pilules de duobus, un scrupule; elaterium, trois grains; essence de gérofle, deux gouttes. Faites*

HYDROPISIE. *de cela trois pilules qu'il faut avaler de grand matin, & les réitérer selon le besoin.*

Ou bien, prenez *gomme gutte, quinze grains ; vin blanc, & eau de chicorée, de chacun une once & demie ; syrop de nerprun, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion qui sera prise comme la précédente.*

Ou bien, prenez *écorce intérieure de sureau, trois poignées. Faites-les bouillir dans une livre d'eau commune, & autant de lait, que vous réduirez à une livre : coulez ensuite la liqueur, dont le malade prendra la moitié le matin, & l'autre moitié le soir, & il continuera ainsi tous les jours jusqu'à sa guérison.*

5. Mais ce remede ne produit pas un grand effet, si ce n'est dans les corps qui sont très faciles à purger.

6. Au sujet des purgatifs, il faut observer trois choses dans la cure de cette maladie.

1°. Il faut savoir si le malade que l'on doit traiter, est facile ou difficile à purger ; car dans ceux qui sont aisés à émouvoir, le syrop de nerprun, donné seul à la dose d'une once, évacue une assez bonne quantité d'eau ; au lieu que dans les personnes difficiles à émouvoir les remedes précédents suffisent à peine.

2°. Que tous les purgatifs foibles font plus de mal que de bien ; c'est pourquoi une purgation un peu trop forte est préférable à une trop foible.

3°. Qu'il faut vuider les eaux le plus promptement qu'il est possible, suivant les forces du malade, de peur qu'un trop long intervalle entre les purgations ne donne lieu à un nouvel amas de sérosités.

7. Il y a des occasions où tous les purgatifs, quels qu'ils soient, doivent être rejettés, c'est lorsque le malade est d'une constitution très foible, ou qu'une femme est sujette aux vapeurs. Alors il faut tâcher d'évacuer les eaux par les seuls diurétiques, entre lesquels les plus efficaces sont ceux que l'on tire des sels lixiviels, comme par exemple,

Prenez *une livre de cendres de genêt ; infusez-les à froid dans quatre livres de vin du Rhin, & ensuite filtrez la liqueur. Le malade en prendra trois onces le matin, autant à cinq heures après midi, & autant le soir ; & il continuera ainsi tous les jours jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'enflure.*

8. Quand les eaux sont entierement évacuées, il faut

avoir recours aux remedes échauffants & fortifiants, par exemple,

Prenez *racines de raifort sauvage; feuilles de cochlearia, d'absynthe commune, & de sauge, sommités de petite centaurée & de genêt, de chacune partie égale. Faites infuser tout cela dans de la forte biere, ou du vin blanc, pour la boisson ordinaire du malade.* Cette boisson suffit quelquefois pour guérir une hydropisie commençante, sans le secours des purgatifs. Ou bien on usera du remede suivant.

Prenez *conserves de cochlearia, & d'absynthe romaine, de chacune une once; extraits de gentiane, d'absynthe romaine, & de petite centaurée, de chacune trois gros; & avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron, faites un electuaire dont le malade prendra la grosseur d'une grosse noix muscade, de grand matin, à cinq heures du soir, & en se couchant, & il boira par-dessus quatre onces de l'infusion qui suit.*

Prenez *racines de gentiane, une once; sommités de genêt, de petite centaurée, & d'absynthe commune, de chacune une poignée; graines de fenouil & de persil, de chacune deux gros. Ces plantes étant coupées bien menu, versez dessus deux pintes de vin du Rhin, & laissez-les infuser à froid. On ne coulera la liqueur que lorsque l'on s'en servira.*

9. Il est à remarquer que lorsqu'on en est à l'usage des fortifiants, il ne faut point du tout purger le malade; comme aussi pendant qu'on se sert des sels lixiviels, parcequ'il faut en même temps fortifier tout le corps, afin de soutenir l'évacuation qui se fait par les urines.

Prenez *racines de raifort sauvage, trois onces; feuilles de cochlearia, d'absynthe commune, & de sauge, sommités de petites centaurée, & de genêt, de chacune trois poignées; trois oranges coupées par tranches. Faites infuser tout cela dans douze pintes de forte biere sans houblon, pendant qu'elle fermente: le malade en fera sa boisson ordinaire.*



DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

1. ON ressent une douleur extraordinaire aux parties génitales, & une espece de tournoiement aux testicules. Dans ceux qui ne sont pas circoncis, on observe sur le gland une tache semblable à une pustule de rougeole ; & dès qu'elle paroît il sort une liqueur qui ressemble à la semence, & qui, changeant de jour en jour de couleur & de consistance, devient d'un jaune clair ; & quand la gonorrhée est plus mauvaise, cette liqueur est verdâtre, & mêlée avec une sérosité teinte de sang.

2. La pustule qui est sur le gland dégénere en ulcere semblable aux aphthes des enfants. Cet ulcere augmente chaque jour en largeur & en profondeur, & ses bords deviennent calleux. Ceux qui sont circoncis n'ont jamais d'ulcere au gland ; il survient de plus une grande douleur à la verge dans le temps de l'érection, en sorte qu'il semble qu'on serre fortement cette partie avec la main. La douleur est plus grande la nuit que le jour, quand le malade est échauffé par la chaleur du lit.

3. La contraction du frein fait courber la verge. On sent une ardeur d'urine, moins pendant que l'urine s'écoule qu'après avoir uriné ; car pour lors on sent une douleur brûlante le long du canal de l'uretre, principalement à l'endroit du gland où finit ce canal. Il arrive aussi quelquefois que des carnosités empêchent l'écoulement de l'urine, & qu'il y a douleur & inflammation au scrotum.

Prenez *masse de pilules cochées, trois gros ; extrait de Rudius, un gros ; résine de jalap, & de scammonée, de chacune demi-gros ; & avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites de chaque dragme six pilules.*

4. Le malade en prendra quatre tous les matins, jusqu'à ce que l'ardeur d'urine, & la couleur jaune de la matiere soient fort diminuées : ensuite il en prendra encore de deux jours l'un pendant deux semaines ; & après cela seulement deux fois la semaine, jusqu'à ce que l'écoulement soit tout à fait arrêté.

5. Quand les malades sont difficiles à purger, on peut donner de temps en temps une potion purgative ordinaire,

GONORRHÉE VIRULENTE.

en y ajoutant deux gros de ſyrop de nerprun, & pareille quantité d'électuaire de ſuc de roſes. Ou ſi la maladie réſiſte à ces remedes, on peut donner deux ou trois fois juſqu'à huit grains de turbit minéral, laiſſant quatre jours d'intervalle entre chaque doſe. Ou bien, au lieu de turbit minéral,

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; mercure doux, un ſcrupule; & avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites quatre pilules qui ſeront priſes de grand matin.*

6. Si le malade a de l'averſion pour ce purgatif, il faut qu'après avoir uſé des pilules premierement décrites, & les avoir priſes trois matins de ſuite, il reçoive tous les jours dans la matinée, & à cinq heures après midi, le lavement ſuivant; ſi ce n'eſt qu'une fois ou deux la ſemaine, laiſſant le lavement, il prendra le purgatif.

Prenez *electuaire de ſuc de roſes, ſix dragmes; térébenthine de Veniſe diſſoute avec le jaune d'œuf, demie-once. Diſſolvez cela dans une livre de décoction d'orge; puis ajoutez à la colature deux onces de ſyrop violat pour un lavement.*

7. Le malade prendra tous les ſoirs vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque incorporée avec du ſucre en poudre; ou, au défaut de ce baume, la groſſeur d'une aveline de térébenthine de Chypre.

Il boira du lait coupé, le long de la journée, & de la petite biere à ſes repas.

8. On pourra encore ſuivre la méthode ſuivante.

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; baume de la Mecque, trois gouttes: formez trois pilules que le malade prendra de grand matin, dormant par-deſſus; & il réitérera ce remede de deux ou trois jours l'un.*

Les jours exempts de purgation, on lui donnera matin & ſoir le lavement décrit ci-deſſus.

9. Dans la ſuite du traitement, quelque méthode que l'on emploie, il faut ſaigner le malade une ou deux fois; il faut que ſon régime ſoit rafraîchiſſant & incraſſant, & qu'il uſe de remedes qui aient les mêmes qualités, comme ſont le lait coupé, les émulſions avec les ſemences froides, &c.

10. Si la verge eſt tuméfiée,

Prenez *racine de guimauve, oignon de lis, de chacun une*

GONORRHÉE VIRULENTE.

once & demie ; feuilles de mauve, de bouillon blanc, de sureau & de jusquiame, des fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une poignée ; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once : Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau de fontaine, pour une fomentation qui sera faite sur la partie malade, pendant une heure, deux ou trois fois par jour.

11. Après la fomentation il faut faire une onction sur la partie avec de l'huile de lin nouvellement tirée, & y appliquer ensuite l'emplâtre de mucilage étendu sur une peau mince.

12. S'il y a ulcere aux levres du prépuce ou sur le gland, il faut user du liniment qui suit.

Prenez *onguent basilicum, six gros ; onguent de tabac, deux gros ; précipité lavé dans l'eau rose, & réduit en poudre impalpable, demi gros : mêlez tout cela pour un liniment, dans lequel on trempera de la charpie, & dont on enduira l'ulcere, après l'avoir fomenté.*

13. Si le scrotum est tuméfié, il faut aussi-tôt tirer du sang au bras, & fomenter deux fois le jour la partie affectée avec la fomentation ci-dessus décrite, y ajoutant à chaque fois une ou deux cuillerées d'eau-de-vie ; ou bien au lieu de la fomentation, appliquer le cataplasme fait avec l'onguent & la farine de feves, & pendant ce temps-là user intérieurement des purgatifs & des rafraîchissants décrits ci-dessus.

DE LA VÉROLE.

1. LORSQUE le virus, ou par une longue gonorrhée, ou pour avoir usé mal à propos des astringents, a infecté la masse du sang, le malade a la vérole.

2. Il paroît des bubons aux aînes, des douleurs se font sentir à la tête, dans les membres, & entre les articulations, sur-tout pendant la nuit, lorsque les malades sont échauffés dans leur lit : ils ont en différentes parties du corps des croûtes furfureuses qui deviennent jaunes. Plus il se fait d'éruption sur la surface du corps du malade, moins les douleurs qu'il souffre sont cruelles.

3. Il ſurvient des exoſtoſes à la tête, aux bras & aux jambes, des inflammations aux os, & des caries, des ulceres rongeants en différentes parties, qui, pour l'ordinaire, attaquent d'abord le goſier, & qui, ſe communiquant inſenſiblement par le palais aux cartilages du nez, les rongent & les conſument, en ſorte que le nez n'ayant plus d'appui paroît tout écraſé.

4. Ces ulceres, devenant de jour en jour plus malins & plus rebelles, les membres tombent, pour ainſi dire, par piece, & enfin le malade périt inſenſiblement.

Prenez *axonge de porc, deux onces; mercure crud, une once: mêlez-les pour un onguent que l'on partagera en trois doſes, de chacune deſquelles le malade ſe frottera lui-même les bras, les jambes & les cuiſſes trois ſoirs de ſuite.*

5. Si trois jours après la derniere friction, il n'y a encore aucun ſigne de ſalivation, il faut alors donner au malade huit grains de turbit minéral incorporés dans de la conſerve de roſes rouges; ou bien, aux ſujets délicats un ſcrupule de mercure doux; & ſi la ſalivation déja commencée ſe ralentit avant que les ſymptomes ſoient diſſipés, il la faut exciter de nouveau par la même doſe de mercure doux.

6. Il faut faire en ſorte de régler tellement le flux de bouche, que le malade, dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit, évacue environ quatre livres de ſalive.

7. Si l'évacuation paſſe cette meſure, que l'inflammation de la bouche ſoit exceſſive, & que d'autres accidents ſurviennent, il faut réprimer, par des purgatifs, la ſalivation trop abondante, & la réduire à ſon juſte degré.

8. Quand les ſymptomes ſeront calmés, il faudra auſſitôt changer le malade de linge & de draps, & lui donner ceux qu'il avoit auparavant.

9. Si la diarrhée ſurvient (ce qui arrive ſouvent avant que la ſalivation ſoit bien déclarée), il faut l'arrêter par l'uſage du laudanum liquide, en réglant tellement la doſe de ce remede qu'il produiſe ſon effet.

10. Quand la bouche s'ulcere, il faut laver ces ſortes d'ulcérations avec l'eau roſe, ou avec un mêlange d'eau & de lait, ou avec la décoction ſuivante.

Prenez *racine de guimauve & orge mondée, de chacune une once; ſemences de coings, demi-once: faites bouillir dans*

VÉROLE. *suffisante quantité d'eau que vous réduirez à deux livres ; pour un gargarisme dont le malade usera souvent.*

11. Le régime de vivre doit être le même que celui que l'on prescrit pour la purgation, si ce n'est que dans les premiers jours on doit boire de la petite biere tiede, ou du petit lait, & user de décoction d'avoine ou d'orge.

12. Tout cela étant fait avec exactitude (quoique les symptomes soient dissipés, & que la maladie semble être absolument détruite), de peur néanmoins d une rechûte, il faut faire prendre au malade, une fois la semaine, un scrupule de mercure doux, & réitérer cela cinq ou six fois.

DES FLEURS BLANCHES.

1. L'ÉCOULEMENT est tantôt blanc, tantôt pâle, jaune, verd, ou noirâtre, tantôt âcre & corrosif, & quelquefois de très mauvaise odeur; le visage perd sa couleur naturelle, l'épine du dos est douloureuse, l'appétit se perd, les yeux se bouffissent, les pieds s'enflent.

2. Il faut d'abord tirer huit onces de sang au bras.

Prenez *pilules cochées majeures, deux scrupules ; castoreum, deux grains ; baume du Pérou, trois gouttes : formez quatre pilules que la malade prendra à quatre heures du matin, & dormira par-dessus.*

Elle usera du même remede deux autres fois, en mettant un ou deux jours d'intervalle entre les prises.

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau de bryonne composée, deux onces ; sucre candi, ce qu'il en faut pour un julep, dont la malade avalera trois ou quatre cuillerées dans toutes ses foiblesses, & elle usera ensuite des remedes suivants.*

Prenez *thériaque, une once & demie ; conserve d'écorce d'orange, une once ; diascordium, demi-once ; gingembre confit & noix muscade confite, de chacun trois gros ; poudre de pattes d'écrevisses composée, un gros & demi ; écorce extérieure de grenade, racine d'angelique d'Espagne, corail rouge préparé, & trochisque de terre de Lemnos, de chacun*

un gros ; bol d'Arménie, deux scrupules ; gomme arabique, demi-gros ; syrop de roses seches, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont la malade prendra la grosseur d'une noix muscade, de grand matin, l'après-dîner & le soir pendant un mois entier ; & par-dessus elle boira six cuillerées de l'infusion suivante. FLEURS BLANCHES.

Prenez *racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique, de calamus aromaticus, de chacune demi-once ; feuilles d'absynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée de calament ordinaire, & de sauge seche ; de chacune une poignée ; baies de genievre, une once : coupez tout cela menu, & le faites infuser à froid dans quatre livres de vin de Canarie. On ne coulera l'infusion que lorsqu'on voudra en user.*

3. La malade usera d'aliments de facile digestion, elle s'abstiendra de toutes sortes de légumes & de fruits, & elle boira du vin d'Espagne à tous ses repas.

DU DIABETES.

1. LES sucs portés dans le sang sortent par les voies de l'urine encore cruds & indigestes, ce qui fait que les forces du malade se dissipent insensiblement, & que le corps se consume. Cette mauvaise disposition est accompagnée de soif, d'ardeur des visceres, de tumeur des lombes & des cuisses, & d'un crachement fréquent d'une salive écumeuse.

2. Il faut se conduire dans le traitement de cette maladie comme dans celui des fleurs blanches, à l'exception de la saignée & des purgatifs qu'il en faut bannir.

DE LA DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

1. ON souffre de très violentes douleurs quand il s'agit d'aller à la selle, & la surface des matieres est teinte de sang. Quelquefois des tumeurs semblables à des verrues sont cachées au dedans du sphincter, ou paroissent même autour de l'anus.

DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

2. Il faut commencer par tirer dix onces de ſang au bras.

Prenez *ſémence de melon & de courge, de chacune demi-once; ſemence de pavot blanc, deux dragmes; cinq amandes douces pelées: broyez tout cela dans un mortier de marbre, & verſez y peu à peu une livre & demie de décoction d'orge; ajoutez deux dragmes d'eau roſe, & ſuffiſante quantité de ſucre fin, pour une émulſion dont le malade prendra trois ou quatre onces de temps en temps.*

Prenez *fleurs de ſoufre, & poudres de régliſſe & de ſauge, de chacune un gros; & avec ce qu'il faut de baume de Leucatel, formez de chaque gros ſix pilules: le malade en prendra trois, trois fois par jour, & avalera par-deſſus ſix cuillerées de l'émulſion précédente.*

Prenez *eau de frai de grenouilles, quatre onces: diſſolvez-y litharge, deux dragmes, opium, un ſcrupule, pour une mixtion dans laquelle on trempera un linge qui ſera appliqué ſur la partie malade; mais, ſi la tumeur des hémorrhoïdes eſt intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de ladite mixtion.*

3. La boiſſon ordinaire du malade ſera du lait bouilli avec de l'eau ſimple, ou avec de l'eau d'orge; il ne mangera point de viande, & il prendra tous les ſoirs une doſe de diacode.

DU FLUX EXCESSIF DES HÉMORRHOÏDES.

1. CE flux immodéré ſe connoît par l'abattement des forces du malade, par l'abondance & la durée de l'écoulement, par la mauvaiſe couleur du viſage, qui eſt jaunâtre comme dans la jauniſſe. La cachexie ſuccede, & enſuite l'hydropiſie.

2. Les mêmes remedes qui ont été preſcrits dans l'article du flux immodéré des regles, conviennent ici, à l'exception de la purgation.

DE L'ÉPILEPSIE DES ENFANTS.

1. CETTE maladie en attaque plusieurs dès le premier mois, à cause de leurs trop fréquentes déjections. Dans ce cas-là une petite dose de diascordium, comme la grosseur d'un grain de poivre, dissous dans l'eau de saxifrage, ou dans le lait de la mere, est un excellent remede. Ce mal leur arrive encore vers le temps où les dents poussent, depuis le septieme, jusqu'au dixieme mois : il est alors accompagné de toux, ou ce qui est encore plus fâcheux, de vomissement & de diarrhée. L'enfant rend, comme les femmes hystériques, des matieres verdâtres.

2. Quelquefois l'accès du mal est imprévu, l'enfant tourne les yeux & la bouche ; son visage devient noir, & il a des convulsions en différentes parties. D'autres fois l'accès est précédé d'une contraction des doigts, & d'un regard fixe & extraordinaire.

3. Les accès sont tantôt plus, tantôt moins fréquents ; quelquefois ils ont leurs périodes marqués, & quelquefois ils sont vagues & sans regle : mais quand la mort approche ils reviennent les uns sur les autres ; & s'ils donnent quelque treve, les enfants restent assoupis jusqu'à ce qu'ils soient réveillés par un nouvel accès.

4. Il faut appliquer au plutôt sur la nuque un vésicatoire. Ensuite :

Prenez *eau épileptique de Langius, trois gros ; laudanum liquide, une ou deux gouttes, ou davantage, selon l'âge de l'enfant ; syrop de pivoine, un gros : mêlez cela pour une potion qui sera donnée au plutôt.*

Prenez *eau de rue, trois onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone composée, de chacune une once ; syrop d'œillet, demi-once : mêlez-le pour un julep dont on donnera une cuillerée d'heure en heure, si la potion précédente n'a pas dissipé l'accès.*



DU RACHITIS.

1. DANS le rachitis les parties du corps sont molles & relâchées, foibles & languissantes; les malades sont paresseux & engourdis, & la nutrition des membres se fait inégalement. Par exemple, la tête est plus grosse qu'il ne faut, le visage plein & plus fleuri; les parties qui sont au-dessous de la tête s'exténuent; les jointures ont des nodus, sur-tout le carpe; les extrémités des côtes sont tuméfiées; les os se courbent, principalement le tibia & le péroné, ensuite le cubitus & le radius, quelquefois le fémur & l'humérus; les dents poussent lentement & avec peine, sont vacillantes, noircissent & tombent par morceaux.

2. La poitrine est rétrécie par les côtés, & éminente par-devant; le ventre est plein, les hypocondres sont tendus; la toux & d'autres vices du poumon travaillent les malades, & ils répugnent à se coucher sur les côtés, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche.

3. Prenez *feuilles d'absynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, de scordium, de calament vulgaire, de matricaire, de saxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de serpolet, de menthe, de sauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurone, de camomille, de tanaisie & de muguet, de chacune une poignée. Toutes ces feuilles seront fraiches & coupées menu: on y joindra une livre d'axonge de porc; du suif de mouton & du vin clairet, de chacun deux livres: faites macérer le tout dans un vaisseau de terre pendant douze heures, sur les cendres chaudes; ensuite faites bouillir, jusqu'à consomption d'humidité, & le coulez pour un liniment.*

4. On en frottera matin & soir le ventre & les hypocondres de l'enfant, & tous les membres qui sont atteints du mal, pendant trente ou quarante jours, & même jusqu'à la guérison.

Prenez *des mêmes plantes ci-devant prescrites, de chacuns deux poignées: faites-les infuser à froid dans suffisante quantité de biere sans houblon pour la boisson ordinaire.*

5. Dans les tumeurs qui occupent le ventre des enfants, & qui sont causées par de trop grandes évacuations, il faut fortifier le sang & les visceres par le moyen des herbes corroboratives; comme dans le vrai rachitis, si ce n'est qu'il est à propos de frotter les aisselles, & de ne pas frotter les membres.

DES FIEVRES

Causées par la sortie des dents.

PRENEZ *esprit de corne de cerf, deux, trois ou quatre gouttes, selon l'âge, dans une ou deux cuillerées d'eau de cerises noires; ou d'un julep approprié. On en donnera de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre, cinq ou six fois.*

DE LA FIEVRE HECTIQUE DES ENFANTS.

1. SANS être fort échauffés, ils sont languissants & sans appétit; tout leur corps s'amaigrit.

Prenez *rhubarbe coupée menu, deux gros : mettez-la dans une bouteille de verre avec deux livres de petite biere, pour la boisson ordinaire du malade.*

Cette bouteille étant bue, on jettera deux autres livres de petite biere sur la même rhubarbe; ce que l'on réitérera jusqu'à trois fois.

2. Si cette boisson devient trop purgative, après en avoir fait boire la moitié, on ajoutera de nouvelle biere à l'autre moitié.

DE LA TOUX CONVULSIVE DES ENFANTS.

1. ELLE se guérit par la saignée & par des purgations réitérées; autrement il est presque impossible d'en venir à

bout; mais il ne faut employer que les plus doux purgatifs, & ne les donner même que par cuillerées, à proportion de l'âge de l'enfant.

DE L'HÉMORRHAGIE DU NEZ.

1. On sent au front une douleur & une chaleur lancinante.

2. Il faut faire plusieurs saignées du bras au malade, & que son régime soit rafraîchissant & incrassant : il faut par conséquent lui prescrire un julep de même qualité, avec des émulsions rafraîchissantes.

3. On lui donnera tous les jours un lavement rafraîchissant, & tous les soirs une potion calmante avec le syrop diacode. On le purgera une ou deux fois avec une potion ordinaire.

4. On lui appliquera sur la nuque & autour du col des compresses trempées dans l'eau froide où l'on aura dissous du sel de prunelle, & légerement exprimées, & cela plusieurs fois dans la journée.

5. Après les évacuations suffisantes, on appliquera la liqueur qui suit.

Prenez *vitriol de Hongrie*, & *alun*, *de chacun une once*; *phlegme de vitriol*, *une demi-livre* : *faites-les bouillir jusqu'à ce que tout soit dissous. La liqueur étant réfroidie, filtrez-la & la séparez des crystaux qui s'y feront formés; ajoutez-y ensuite une douzieme partie d'huile de vitriol.*

Ou plutôt, prenez *eau de plantain, trois onces; bol d'Arménie réduit en poudre subtile, demi-once : mêlez les exactement; puis faites une tente de charpie qui, étant trempée dans cette eau, sera mise dans la narine du côté que le sang sort, & on l'y laissera pendant deux jours.*

6. Ce moyen ne réussissant pas, il faudra dissoudre du vitriol romain dans de l'eau commune, & introduire dans la narine une tente imbibée de cette dissolution. Des linges trempés dans la même liqueur arrêtent le sang qui sort d'une partie extérieure, quand on les applique sur la partie même.

DES PALES COULEURS.

1. Ce mal rend le visage & tout le corps pâles; le visage est bouffi, de même que les paupieres & les malléoles; tout le corps est pesant; les jambes & les pieds souffrent une tension accompagnée de lassitude. La respiration est difficile avec palpitation de cœur, douleur de tête, pouls fievreux, assoupissement, dégoût & suppression des regles.

2. La malade prendra les pilules chalybées, ou la poudre d'acier qui ont été prescrites dans l'affection hystérique, plus ou moins, suivant l'âge; & elle avalera par dessus un verre de vin, tel qu'elle voudra; ou bien l'infusion fortifiante avec la racine d'angélique qui a été décrite dans le même article. Si la malade n'est pas beaucoup affoiblie, on la purgera une ou deux fois avant l'usage de ces remedes.

DE LA SUPPRESSION DES REGLES.

1. Les femmes, dans cet état, sont dégoûtées; elles ont le visage d'une mauvaise couleur, une pesanteur de tout le corps, des douleurs au devant de la tête, aux lombes, aux cuisses & au bas-ventre; & leurs pieds sont enflés.

2. Il faut traiter cette maladie, comme l'Affection hystérique; & si elle résiste à ces remedes, on prendra les suivants.

3. La malade prendra tous les matins, & à quatre heures après midi cinq cuillerées du julep hystérique sans castoreum, en y joignant douze gouttes d'esprit de corne de cerf. Tous les soirs avant que de se coucher, elle prendra un scrupule de trochisques de myrrhe avec le syrop d'armoise, en forme de bol ou de pilules.

DU VOMISSEMENT & DU CRACHEMENT DE SANG.

1. DANS le crachement de sang, on ressent une douleur & une chaleur à la poitrine avec de la foiblesse.

2. Il faut tirer au malade dix onces de sang du bras. Il prendra le lendemain une potion purgative ordinaire, & le soir une potion calmante, composée de trois onces d'eau de cerises noires, & d'une once de syrop diacode. On viendra ensuite à l'usage des remedes suivants.

Prenez *bol d'Arménie, une once; racine de grande consoude pulvérisée, deux gros; terre sigillée, pierre hématite & sang de dragon, de chacun un gros; sucre fin autant que de tout le reste : mêlez tout cela ensemble pour une poudre très fine, dont le malade prendra un gros le matin, autant l'après-dîner sur les cinq heures, & autant le soir, & par dessus, il boira quatre onces de l'apozeme suivant.*

Prenez *feuilles de plantain, de ronce sauvage & de mille-feuille, de chacune une poignée : faites-les bouillir dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à une livre & demie; dissolvez dans la colature une once de syrop de grande consoude.*

Ou bien on prendra six cuillerées de la teinture suivante.

Prenez *roses rouges, six gros; écorce intérieure de chêne, demi-once; graine de plantain grossierement concassée, trois gros; eau de fontaine, deux livres; esprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité : faites infuser le tout dans un vaisseau bien fermé, à une douce chaleur pendant quatre heures; coulez ensuite la liqueur, & y ajoutez trois onces d'eau de canelle orgée, & ce qu'il faut de sure fin pour rendre cette teinture agréable au gout.*

3. Si le malade a de la répugnance pour les poudres, il usera de l'électuaire qui a été prescrit dans l'article du flux immodéré des menstrues.

4. Il prendra tous les jours un lavement, & le soir une dose de diacode.

5. La saignée sera réitérée une, deux ou trois fois, selon le besoin, à quelques jours d'intervalle, & la purgation sera aussi répétée autant qu'il sera nécessaire.

6. Le régime doit être incrassant & rafraîchissant.

DE LA PIQUURE DU TENDON.

1. Il sort continuellement de la plaie une humeur aqueuse.

Prenez *racines de lis blanc cuites & ramollies dans le lait, & ensuite pilées, quatre onces ; farines de graine de lin & d'avoine, de chacune trois onces : cuisez-les en consistance de cataplasme dans le même lait où les racines ont été cuites. On appliquera matin & soir ce cataplasme sur la partie blessée.*

DE LA BRULURE.

1. Il faut fomenter la partie brûlée avec des linges trempés dans l'eau-de-vie, lesquels seront appliqués sur le mal jusqu'à ce que la douleur soit appaisée ; & l'on réitérera l'application de ces linges ainsi imbibés trois ou quatre fois par jour.

DE LA MANIE ORDINAIRE.

1. Un sang trop exalté & trop vif cause cette sorte de manie. Il y en a une autre qui succede aux fievres intermittentes de longue durée, & qui dégénere enfin en stupidité. Elle vient de la foiblesse du sang, qu'une trop longue fermentation a privé de ses parties les plus spiritueuses. C'est pourquoi, il faut prescrire au malade les plus forts cardiaques, comme la thériaque, l'électuaire d'œuf, la poudre de la Comtesse, &c. dans l'eau épidémique ou thériacale, ou dans quelque autre de même qualité, & ordonner un régime restaurant.

2. Les jeunes gens doivent d'abord être saignés du bras à la quantité de huit ou neuf onces de sang, deux ou trois fois, mettant trois jours d'intervalle entre chaque saignée ; ensuite ils seront saignés une fois à la jugulaire. Après quoi, tout le traitement doit rouler sur la purgation suivante que le malade prendra de trois en trois, ou de quatre

MANIE ORDINAIRE.

en quatre jours, jusqu'à ce qu'il se porte bien, observant néanmoins, lorsqu'il aura été purgé huit ou dix fois, de cesser la purgation durant huit ou quinze jours.

Prenez *racine de bryone blanche pulvérisée, un gros; lait de vache, quatre onces : mêlez les ensemble.*

Ou bien, prenez *de la même racine, demi once ou six gros; vin blanc, quatre onces : mettez-les infuser pendant une nuit, & dissolvez dans la colature une once de syrop violat pour une potion.*

Ou bien, prenez *gomme gutte préparée, vingt-cinq grains; eau de cerises noires, trois onces; syrop d'œillet, une demi-once pour une potion.*

DES CONTUSIONS.

1. On tirera dix onces de sang au bras du côté malade, & le lendemain on donnera une potion purgative ordinaire; ensuite la saignée & la purgation seront alternativement réitérées jusqu'à la guérison. Durant le traitement, si l'on a des signes de la lésion des parties internes, on prescrira les remedes suivants.

Prenez *décoction pectorale, une livre & demie; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun deux onces : faites un apozeme, dont le malade prendra une demi-livre trois fois par jour; & de plus, il avalera fréquemment une cuillerée d'huile d'amandes douces nouvellement exprimée.*

Prenez *huile d'amandes douces, onguent de guimauve, & pommade officinale, de chacun une once : mêlez-les pour un liniment dont on frottera matin & soir la partie contuse, & on appliquera par dessus une feuille de chou.*

DE LA GALE FURFUREUSE DE LA TÊTE.

1. Il faut d'abord purger deux fois le malade avec une potion ordinaire : ensuite,

Prenez *huile d'amandes ameres, huile de laurier, & cendres de feuilles d'aurone, de chacune une once : mêlez les*

exactement pour un liniment, dont on frottera toute la tête chaque matin, mettant par dessus une vessie de porc.

GALE FURF DE LA TÊTE

2. Mais auparavant il faut raser tous les cheveux, & ensuite brosser la tête tous les matins.

DE LA MORSURE DU CHIEN ENRAGÉ.

1. Après quarante jours, & quelquefois plus, les symptomes se manifestent, qui sont la fievre, la soif, l'hydrophobie, & enfin la convulsion des extrémités.

Prenez *esprit de vin très rectifié, quatre onces ; thériaque, une once. Faites une mixtion dont on frottera trois fois le jour la partie mordue, appliquant par dessus un linge trempé dans la même mixtion.*

DE L'ULCERE DE LA VESSIE.

1. Avec les urines il sort un pus de mauvaise odeur, ou du sang, & quelquefois de petites écailles ou pellicules membraneuses, & comme des croûtes furfureuses : il y a de plus une continuelle dysurie, & une douleur qui ne cesse point. Lorsque l'ulcere est dans les reins, il fournit tantôt de petites caroncules, & tantôt de plus grosses ; la dysurie & les douleurs laissent des intervalles ; le pus est aussi plus abondant, blanc, léger, & nullement puant ; les urines ressemblent à du lait & long-temps après qu'on les a rendues, il reste au fond du vaisseau un pus qui s'en sépare.

Prenez *emplâtre appellé fleur des onguents dans la pharmacopée de Londres, une dragme & demie. Faites en neuf pilules. Le malade en prendra trois le matin, autant l'après midi, & autant le soir ; & par dessus il avalera six cuillerées de l'eau suivante.*

Prenez *racines de fenouil, de consoude, d'aristoloche, & de benoite, de chacune trois onces ; feuilles d'agrimoine, de millepertuis, de sanicle, & de plantain, de chacune six poignées. Les ayant coupées menu, on les distillera avec du*

ULCERE DE LA VESSIE.

vin & du lait, de chacun quatre livres, & on tirera seulement quatre livres de liqueur.

Prenez *racine de grande consoude, & gomme arabique, de chacune une once; sucre tors, deux onces. Faites-une poudre dont le malade prendra plein une cuillerée deux fois le jour.*

DE L'ASTHME

Invétéré dans les personnes d'un tempérament sanguin.

1. L'ASTHME est de trois especes. La premiere est appellée *Dyspnée*, qui est une difficulté de respirer consistant dans une respiration fréquente & serrée, causée par un embarras dans le poumon, sans ronflement. La seconde espece est l'asthme vrai, où la respiration est grande & fréquente, dans laquelle le diaphragme, les muscles intercostaux, & même ceux du bas-ventre sont mus violemment, & qui est avec ronflement & sifflement. Dans la premiere espece les poumons sont obstrués, & les bronches le sont dans la seconde. La troisieme espece est appellée l'*orthopnée*, qui est une extrême difficulté de respirer, dans laquelle les malades ne peuvent respirer à moins qu'ils ne soient assis & n'aient le col élevé: les muscles de la poitrine & des omoplates sont alors fort agités.

2. Il faut tirer dix onces de sang au bras, & le jour suivant le malade prendra la potion purgative ordinaire, qu'il faudra réitérer deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation il usera des remedes suivants.

Prenez *graine d'anis subtilement pulvérisée, deux dragmes, & avec suffisante quantité de baume de leucatel faites six pilules de chaque dragme. Le malade en prendra trois le matin, & trois l'après dînée, buvant par-dessus quatre onces de décoction amere, & sans purgatif.*

4. Si les symptomes continuent, il faudra réitérer entierement la même méthode.

DE LA PARALYSIE.

1. Le sentiment & le mouvement sont abolis, ou diminués, ou tous les deux ensemble, ou seulement l'un des deux, dans les parties affectées.

2. Le malade prendra six fois, de deux jours l'un, deux scrupules de pilules cochées mineures. Ensuite il prendra trois fois par jour durant un mois deux dragmes d'électuaire antiscorbutique ; & par dessus il avalera six cuillerées d'eau antiscorbutique. *Voyez* l'article du scorbut.

Prenez *onguent nervin, trois onces ; esprit de lavande composé, & esprit de cochléaria, de chacun une once & demie. Mêlez-les, & en frottez les parties malades, comme l'épine du dos, &c. matin & soir.*

3. Quoique la plupart des remedes que l'on vient de prescrire, semblent être uniquement destinés à la guérison du scorbut ; néanmoins comme ils sont très propres à volatiliser les humeurs crues, ils conviennent aussi à la guérison de la paralysie.

DE LA TOUX & DE LA PHTHISIE.

1. La toux se fait suffisamment connoître. Quant à la phthisie, elle attaque ordinairement depuis dix-huit ans jusqu'à trente-cinq. Tout le corps s'exténue dans cette maladie ; il y a une fievre hectique qui augmente après le repas, & que l'on connoît par la vîtesse du pouls, & par la rougeur des joues ; la matiere que la toux chasse au-dehors par les crachats est sanglante ou purulente ; lorsqu'on la jette sur les charbons ardents, elle rend une mauvaise odeur ; & si on la jette dans un vaisseau plein d'eau, elle va au fond ; le malade sue pendant la nuit ; enfin les joues deviennent livides, le visage pâlit, le nez devient aigu, les tempes s'affaissent ; les ongles se courbent ; les cheveux tombent, & un flux de ventre colliquatif joint à tous ces autres symptomes annonce une mort prochaine.

TOUX ET PHTHISIE

2. Si la toux est nouvelle, & qu'elle ne soit pas accompagnée de fievre, ni des autres signes de la fausse péripneumonie, ou si elle ne procede pas d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, dans le traitement desquelles on auroit négligé de saigner suffisamment, il suffira que le malade quitte l'usage du vin pendant quelques jours, qu'il s'abstienne de manger de la viande, & qu'il use à sa volonté de quelques-uns des remedes suivants.

3. Par exemple, du baume de soufre anisé jusqu'à la dose de dix gouttes dans une cuillerée de sucre candi pulvérisé, & cela deux ou trois fois le jour; ou bien des tablettes suivantes, que le malade portera toujours sur soi, afin d'en user le plus souvent qu'il pourra.

Prenez *sucre candi, une livre & demie. Faites le bouillir dans suffisante quantité d'eau de fontaine jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez-y pour lors des poudres de racines de régliſſe & d'aunée, de semences d'anis & d'angélique, de chacune demi-once; de la poudre d'iris de Florence, & du soufre, de chacun deux dragmes; de l'essence d'anis, deux scrupules. Faites des tablettes qu'on peut appeller, si l'on veut, domestiques.*

4. Le malade usera aussi pendant ce temps-là du looch suivant.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; syrop de capillaire, & syrop violat, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, dans lequel on trempera un bâton de régliſſe pour le sucer souvent.*

5. Dans une fluxion d'humeur ténue, le malade pourra user de loochs incrassants.

6. Mais si la toux ne s'appaise pas par l'usage de ces remedes, si elle est accompagnée de fievre, ou si elle est la suite d'une pleurésie, d'une péripneumonie, dans ce cas, il seroit inutile de se fier aux remedes pectoraux; mais il faut alors traiter cette toux par la saignée & la purgation, comme nous l'avons enseigné dans l'article de la fausse péripneumonie.

7. Que si, malgré tous ces remedes, la toux, bien loin de cesser, affoiblit tellement les poumons par de continuelles secousses, que la phthisie s'ensuive, on doit, en ce cas-là employer la méthode suivante.

Prenez *baume du Pérou, dix gouttes. Mêlez-les dans une cuillerée de syrop de lierre terrestre.*

Ou, si cette maniere n'est pas agréable au malade, on les mêlera dans une cuillerée de sucre candi pulvérisé. Le malade prendra cette dose trois fois par jour; & par-dessus il boira quatre onces de la décoction amere sans purgatifs, ou si cette décoction lâche le ventre, il n'en prendra que trois onces.

8. Mais entre tous les remedes que l'on a inventés jusqu'ici contre cette maladie, l'exercice d'aller à cheval est, sans contredit, le meilleur de tous, en observant de le continuer pendant un assez long-temps & par des voyages assez longs; & de plus, si le malade est d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il étoit dans l'enfance, ou la jeunesse. Au reste on peut assurer que le quinquina n'est guere plus certain pour la guérison des fievres intermittentes, que l'est cet exercice pour guérir la phthisie à l'âge que l'on vient de dire.

DU SCORBUT.

1. Il y a des lassitudes spontanées, une pesanteur de corps, une difficulté de respirer, sur-tout après quelque mouvement; les gencives se pourrissent; la bouche sent mauvais; on saigne souvent par le nez; on marche avec peine; les jambes sont enflées, tantôt exténuées, & toujours marquées de taches livides, plombées, jaunes ou violettes; la couleur du visage est le plus souvent d'un pâle tirant sur le brun.

2. On tirera d'abord au malade huit onces de sang au bras, à moins qu'il ne soit menacé d'hydropisie. Le matin suivant on lui donnera une potion purgative ordinaire, qui sera réitérée deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation, & ensuite pendant un ou deux mois, il usera des remedes suivants.

Prenez *conserve de cochléaria, deux onces; conserve d'alléluia, une once; poudre d'arum composée, six dragmes; & avec ce qu'il faut de syrop d'oranges, faites un électuaire, dont on donnera au malade la grosseur d'une noix muscade trois fois le jour, le matin, l'après midi & le soir; & par-dessus il avalera six cuillerées d'eau de raifort composée, ou bien de la suivante.*

SCORBUT.

Prenez *racines de raifort sauvage, deux livres; racine d'arum, une livre; feuilles de cochléaria, douze poignées; feuilles de menthe, de sauge, de cresson d'eau, & de becabunga, de chacune deux poignées; semence de cochléaria un peu concassée, demi-livre; noix muscade, demi-once; vin blanc, douze livres. Distillez tout cela à la maniere ordinaire, & tirez-en seulement six livres de liqueur.*

4. On peut se contenter pour le même usage de l'eau distillée de cochléaria. La biere qui suit doit tenir lieu de boisson ordinaire.

Prenez *racine de raifort sauvage qui soit nouvelle & coupée menu, deux gros; douze feuilles de cochléaria; six raisins passes mondés; une moitié d'orange coupée par tranches. Mettez tout cela dans une bouteille de verre, avec deux livres de petite biere, & la bouchez exactement avec du liege.*

5. Il faut en même temps en préparer six bouteilles pour l'usage, & quelques jours après six autres, avant que les premieres soient vuidées, & de même ensuite. Ou bien, au lieu de cette biere ainsi préparée, le malade pourra ajouter dans chaque verre de sa boisson ordinaire trois ou quatre cuillerées de la mixtion suivante.

Prenez *racine de raifort sauvage, & semence de cochléaria, de chacune demi-once; feuilles de cochléaria, deux poignées; & la pulpe d'une orange. Pilez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant dessus peu-à-peu demi-livre de vin blanc. Passez la liqueur en l'exprimant légérement, & gardez-la pour l'usage.*

6. Les mêmes remedes sont très bons dans le rhumatisme tant scorbutique, qu'hystérique; mais il faut alors omettre la saignée & la purgation.

DE LA GOUTTE.

1. VOYEZ la description de cette maladie dans le traité de la goutte, page 443, num. 5.

2. L'indication curative consiste à rétablir les digestions, ce qui se fait ou par les remedes, ou par le régime, ou par l'exercice, ou par les autres choses non naturelles.

3. Les remedes propres à remplir cette indication sont ceux qui ont une chaleur ou un amertume médiocre, ou qui piquent doucement la langue : telles sont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'absynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. à quoi l'on peut ajouter les antiscorbutiques, comme la racine de raifort sauvage, les feuilles de cochléaria, de cresson d'eau, &c. dont on doit néanmoins se servir modérément, parceque ces remedes entretiennent le foyer de la maladie, augmentent la chaleur, au lieu que les premiers fortifient l'estomac par une chaleur douce & une amertume médiocre.

Prenez *conserve de cochléaria, une once & demie ; de celle d'absynthe Romaine, & de celle d'ecorce d'orange, de chacune une once ; racine d'angélique confite, & noix muscade confite, de chacune demi-once ; thériaque trois gros ; poudre d'arum composée deux gros ; & avec suffisante quantité de syrop d'orange faites-un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour ; & par-dessus il avalera cinq ou six cuillerées de l'eau suivante.*

Prenez *racine de raifort sauvage coupée par tranches, trois onces ; feuilles de cochléaria, douze poignées ; de celles de cresson d'eau, de bécabunga, de sauge, & de menthe, de chacune quatre poignées ; les écorces de six oranges ; deux noix muscades concassées, & douze livres de forte biere. Distillez tout cela, & tirez-en seulement six livres d'eau, que vous garderez pour l'usage.*

4. Ces remedes digestifs doivent être employés avec soin & pendant long-temps, sur-tout dans les intervalles des accès.

DE LA PHTHISIE.

Sa Description, & maniere de la traiter.

1. Il y a plusieurs especes de phthisie. La premiere & la principale est le plus souvent causée par le froid de l'hiver. Peu de temps avant le solstice d'hiver un grand nombre de gens sont attaqués de la toux, à cause de la rigueur de

PHTHISIE.

la saison. Ce sont des gens qui ont naturellement les poumons foibles, & les efforts réiterés qu'ils font pour tousser, affoiblissent encore davantage cette partie. Les poumons ainsi mal disposés ne peuvent s'assimiler la nourriture qui leur est nécessaire. De là un grand amas de pituite crue qui accable la poitrine, & que l'agitation continuelle des poumons, & les efforts violents pour tousser, font sortir abondamment par les crachats. Il se forme ensuite des ulceres dans les poumons, & la matiere purulente rentrant dans le sang l'infecte & le corrompt, ce qui produit une fievre habituelle & putride. Cette fievre redouble sur le soir, & le redoublement finit le matin par une sueur abondante qui affoiblit beaucoup le malade.

2. Pour comble de maux, la diarrhée survient à cause de l'humeur purulente que les arteres mésentériques déposent sur les intestins, & parceque le ressort de ces parties est entierement détruit. Cette diarrhée épuise bientôt le malade, & la phthisie qui s'est formée pendant l'hiver se termine l'été suivant par la mort.

3. Comme en hiver le sang abonde extrêmement en pituite, & que la transpiration arrêtée tout à coup produit une difficulté de respirer, il arrive de là que les sérosités se jettent sur les poumons par les rameaux de la veine artérielle, où au moyen des conduits salivaires, elles s'accumulent dans les glandes du gosier, d'où elles tombent dans les poumons par la trachée artere. Ainsi elles les affoiblissent, les irritent continuellement, & causent une toux fréquente & violente, avec les autres symptomes dont nous avons parlé. Les poumons étant déchus de leur état naturel, & ayant perdu leur ressort, il s'y forme d'ordinaire des engorgements & des tubercules que l'on trouve le plus souvent remplis d'une sanie purulente lorsqu'on examine les poumons de ceux qui sont morts de cette maladie.

4. Quand une fois la phthisie est avancée, elle résiste presque toujours à toute sorte de remedes. On peut néanmoins tenter de la guérir en diminuant la quantité de l'humeur catarrheuse qui se jette sur les poumons. Pour cela il faut employer la saignée du bras, les doux purgatifs, les remedes pectoraux appropriés aux différents états de la maladie, c'est-à-dire les incrassants lorsque l'humeur étant trop claire ne peut s'évacuer comme il faut par la toux & par les crachats ; & les attrénuants lorsque l'humeur trop épaisse ne sort qu'avec beaucoup de peine & d'incommodité.

5. Ensuite il faut détruire la fievre hectique par le moyen des remedes tempérants & rafraîchissants. Tels sont le lait d'âneſſe, le lait distillé, les émulsions avec les amandes douces, les ſemences froides, & la graine de pavot blanc, l'eau de fleurs de primevére, &c. PHTHISIE.

Enfin il s'agit de déterger l'ulcere du poumon. On regarde le baume blanc, ou baume de la Mecque comme excellent pour cela.

6. Voici donc, ſelon moi, la meilleure maniere de traiter la phthiſie. On commencera d'abord par une ſaignée du bras, enſuite on purgera le malade trois jours de ſuite, ſoit avec les pilules cochées majeures, ſoit avec notre potion purgative ordinaire. Le ſoir du troiſieme jour on donnera une demi-once de ſyrop diacode. Deux ou trois jours après on purgera de nouveau, & on réiterera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera néceſſaire, juſqu'à ce que les ſymptomes aient entierement diſparu, ou du moins ſoient fort adoucis.

7. Après que chaque purgation aura ceſſé d'agir, on donnera au malade vingt gouttes de baume blanc mêlées dans du ſucre pulvériſé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de chio, & le ſucre candi, & le malade ne boira rien par-deſſus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut ſubſtituer à ce baume un électuaire composé de baume de leucatel, de réglisse, & de graine d'anis en poudre, & de térébenthine.

8. Lorſqu'on a évacué ſuffiſamment, il faut travailler à appaiſer la toux, de peur que les poumons ne s'affoibliſſent par les ſecouſſes continuelles qu'ils ſouffrent. Le meilleur remede pour appaiſer la toux, eſt le ſyrop diacode que l'on peut donner de la maniere ſuivante.

Prenez *décoction pectorale, une livre ; ſyrop diacode, & ſyrop de capillaire, de chacun deux onces. Mêlez cela enſemble. Le malade en prendra cinq cuillerées trois fois par jour.*

9. Ce remede pris ainſi fréquemment arrêtera peu à peu le flux de l'humeur catarrheuſe, & l'empêchera de tomber ſur les poumons, leſquels par ce moyen ſe rétabliront dans leur premier état, à moins qu'ils ne ſoient extrêmement endommagés. Le narcotique aidera auſſi la coction de la matiere purulente qui s'eſt formée dans les poumons.

PHTHISIE.

10. Mais de tous les moyens de guérir la phthisie, il n'en est point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choisissent ce moyen de guérison n'ont plus besoin d'être asservis à aucun régime particulier, & ils peuvent boire & manger de tout ce qui leur plaît; parceque cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui sont revenus en santé par cette méthode, ont été attaqués d'une tumeur au col, laquelle ressembloit fort aux tumeurs scrophuleuses.

11. Il y a une autre sorte de phthisie qui vient de la toux, mais qui commence dans une autre saison que la précédente, savoir au commencement de l'été. Elle attaque le plus souvent les jeunes gens délicats, dont le sang est âcre & échauffé, qui en crachent en toussant, & qui se sont échauffés par des excès de vin. Les malades sentent une douleur ou un embarras dans les poumons; & si on ne remédie promptement à ces symptomes par des remedes convenables, il survient bientôt un ulcere, & le malade crache le pus.

12. On guérit aisément cette sorte de phthisie par la saignée & la purgation alternativement réitérées, sur-tout dans le commencement de la maladie, joignant à cela un régime rafraîchissant & incrassant, & s'abstenant tout-à-fait de viande.

13. La troisieme espece de phthisie arrive lorsque sur la fin d'une fievre la matiere fébrile s'étant jettée sur les poumons, les affoiblit, & donne lieu aux funestes symptomes dont nous avons fait mention.

14. Elle est produite aussi quelquefois par la suppuration d'une pleurésie, lorsque la matiere purulente n'a pas été assez abondamment évacuée par l'expectoration.

15. Il y a aussi des gens qui, pour avoir été extrêmement affoiblis par des évacuations trop abondantes & trop fréquentes, tombent dans une sorte de phthisie que je nomme la quatrieme. Ces malades ont, le soir après souper, un redoublement de chaleur & de fievre, & ils sont particulierement attaqués d'aphthes.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

C

F

H

I

L

M

O

P

Q

R

S

V

Fin de la Table des Matieres.

LIVRES NOUVEAUX.

CHYMIE expérimentale & raisonnée, par M. Baumé, de l'Académie Royale des Sciences. *Paris*, 1773, 3 *vol. in* 8. *fig.* 18 liv.

Examen Chymique des Pommes de terre, dans lequel on traite des parties constituantes du Bled, par M. Parmentier. *Paris*, 1773, *in* 12, 2 liv. 10 f.

Essai de Crystallographie, par M. Romé Delisle. *Paris*, 1772, *in* 8. *fig.* 8 liv. 4 f.

Description d'une Collection de Minéralogie, par le même. *Paris*, 1773, *in* 8. 6 liv.

Dictionnaire raisonné universel de matiere Médicale, par feu M. la Beyrie, Médecin, revu & mis en ordre par M. Goulin. *Paris*, 1773, 4 *vol. in* 8. 24 liv.

Essai sur l'usage de l'écorce du Garou, ou Traité sur les effets des exutoires employés contre des maladies rebelles & difficiles à guérir, nouv. édition augmentée. *Paris*, 1774, *in* 12. 2 l. 10 f.

Le Jardinier prévoyant, pour l'année 1774, *Paris*, 1774, *in* 32. 1 l. 10 f.

Traduction d'anciens Ouvrages latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine vétérinaire, par M. Saboureux de la Bonneterie, 6 vol. in 8. dont il paroît :

Caton & Varron, 2 *vol. in* 8. 9 liv.

Columelle, 2 *vol. in* 8. 10 liv.

Palladius & Vegece, 2 *vol. in* 8. *sous presse.*

Ant. de Haen, Ratio Medendi. *Tomi* 8 *&* 9, 2 *vol. in* 12, 6 l.

Traité des Maladies Vénériennes, dans lequel on indique un nouveau remede, &c. par M. Pressavin. *Geneve*, 1773, *in* 12. 3 l.

Traité des Maladies Vénériennes, par M. Fabre, nouvelle édition. *Paris*, 1773, *in* 8. 6 liv.

Maniere sure & facile de traiter les Maladies Vénériennes, par M. Gardane. *Paris*, 1773, *in* 12, *broché*, 18 f.

Traitement de la Petite Vérole des Enfants, auquel on a joint la méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, Ouvrage trad. de l'anglois de Dimsdale, par M. Fouquet. *Montpellier*, 1772, 2 *parties en* 1 *vol. in* 12, 3 liv. 12 f.

Traité des lésions de la Tête par contre-coup, avec des Expériences propres à en éclaircir la doctrine, par M. Méhée de la Touche. *Meaux*, 1773, *in* 8. *broché*, 2 liv.

Statuts & Réglements généraux pour les Maîtres en Chirurgie des Provinces du Royaume, cinquieme édition, considérablement augmentée. *Paris*, 1772, *in* 4. *broché*, 2 liv. 10 f.

Les Amusements innocents, ou traité des Oiseaux de voliere, avec la maniere de les prendre. *Paris*, 1773, *in* 12. 3 l.

Dictionnaire raisonné universel des Arts & Métiers, nouv. édit.

corrigée & considérablement augmentée, d'après les Mémoires & les Procédés des Artistes. *Paris*, 1773, 5 *vol. in* 8. *fig.* 24 l.

Livres nouvellement acquis.

Mèmoires de l'Académie Royale de Chirurgie, nouvelle édition, *Paris*, 1761 *& années suivantes*, 4 *vol. in* 4. *fig.* 56 liv.
Cque volume se vend séparément, 14 liv.
Le Tome V^e^ *in* 4. *sous presse.*
Les mêmes, 12 volumes *in* 12, *fig.* 36 liv.
L'on vend séparément chaque trois vol. qui font 1 vol. *in* 4. 9 l.
Les Tomes XIII, XIV & XV sous presse.
Recueil de Pieces qui ont concouru pour le Prix de l'Académie Royale de Chirurgie. *Paris*, 1770, 3 *vol. in* 4. 30 liv.
Chaque volume se vend séparément, 10 liv.
Les mêmes, 8 volumes *in* 12, 20 liv.
Les deux premiers vol. se vendent séparément, 5 liv.
Chacun des trois autres volumes aussi séparément, 7 liv. 10 s.
Ludovici Gerardi, M. D. Flora Gallo-Provincialis, cum iconibus æneis. *Parisiis*, 1761, *in* 8. 6 liv.
C. Allionii Stirpium præcipuarum littoris & agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris. *Parisiis*, 1757, *in* 8. 4 l.
Ejusdem. Oryctographiæ pedemontanæ specimen exhibens corpora fossilia terræ adventitia. *Parisiis*, 1757, *in* 8. *br.* 1 l. 16 s.

Livres sous presse.

Dictionnaire raisonné universel des trois regnes de l'Histoire Naturelle, par une Société de Naturalistes, 15 ou 18 vol. *in* 8.
Les deux premiers volum. du Regne végétal comprennent la lettre A.
Dictionnaire raisonné universel de matiere Médicale, par feu M. la Beyrie, Médecin, revu & remis en ordre par M. Goulin, 8 vol. *in* 8. *très grand papier, avec près de* 800 *figures, dessinées par M. de Garsault, & gravées par les plus habiles Maitres.*
Histoire des Plantes de la Guyane Françoise, par M. Fusée Aublet avec près de 400 figures qui n'ont jamais été décrites ni gravées, 3 volumes *in* 4. *en petit & en grand papier, prêts à paroître, par souscription.*
Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres. *Tome* 3e *& dernier, avec la Table générale*, *in* 4.
Avis aux Européens sur les maladies qui regnent dans les climats chauds : ouvrage traduit de l'anglois & augmenté des découvertes faites dans tous les pays connus, par M. le Begue de Presle, deux volumes *in*-8°.
Abrégé d'Anatomie, par M. Sabatier, 2 volumes *in* 8.
Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, *Tome* 5e *in* 4. *fig.*
Les mêmes, faisant les Tomes XIII, XIV & XV, *in* 12, *fig.*

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *la Médecine pratique de Sydenham, traduite en françois :* Il ne contient rien qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce 21 Août 1773.

LE BEGUE DE PRESLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé P. FR. DIDOT le Jeune, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *la Médicine pratique de Sydenham* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y

aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le sixieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre Regne, le cinquante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 130, *Folio* 238, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 15 *Avril* 1774.

Signé, C. A. JOMBERT, pere, *Syndic*.

